

**ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ
ÉQUIPE D'ACCUEIL « HISTOIRE DES REPRÉSENTATIONS » (EA 2115)**

THÈSE présentée par :

Annette BAUDRON

soutenue le 10 Décembre 2009

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François - Rabelais**

Discipline/ Spécialité : Lettres Modernes. Littérature du XVIIIe siècle

**L'ŒUVRE D'ARNAUD BERQUIN
LITTÉRATURE DE JEUNESSE ET ESPRIT DES
LUMIÈRES**

THÈSE dirigée par :

TATIN-GOURIER

Professeur, université François - Rabelais

RAPPORTEURS :

MASSON Nicole

Professeur, université de POITIERS (UFR Lettres et Langues)

HAROCHÉ-BOUZINAC Geneviève

Professeur, université d'ORLÉANS (UFR Lettres et Langues)

JURY :

MASSON Nicole

Professeur, université de POITIERS (UFR Lettres et Langues)

TATIN-GOURIER

Professeur, université François - Rabelais

VAZQUEZ Lydia

Professeur, université du Pays Basque, VITTORIA

A Claude, Nango, Christelle, Kévin,
qui ont croisé ma route...

Remerciements

Sans les encouragements, les conseils de Monsieur Jean-Jacques TATIN-GOURIER, ce travail n'aurait pu être mené à son terme. Qu'il soit ici remercié de sa confiance.

Résumé

Au cours du dix-huitième siècle, la question de l'éducation fut posée avec force par de nombreux auteurs, à la suite des écrits de John Locke. Sous l'impulsion des philosophes des Lumières qui en font un des moteurs de l'évolution des mœurs et du progrès, des écrivains vont répondre à cette nouvelle demande : instruire en amusant. Arnaud Berquin est l'un des plus emblématiques. Il est surtout connu pour être l'auteur du premier périodique pour la jeunesse : *L'Ami des enfants*. C'est à ce titre que l'histoire de la littérature de jeunesse a retenu son nom, mais non ses écrits pour lesquels le dix-neuvième siècle a créé le nom de *berquinade*, peu flatteur.

Le parcours singulier de cet écrivain d'origine bordelaise l'a mis au contact des hommes des Lumières les plus influents, par sa proximité avec l'éditeur Charles-Joseph Panckoucke, ainsi que des membres de la loge des Neufs-Sœurs, loge maçonnique dédiée aux sciences.

Après avoir identifié les conditions qui ont favorisé l'émergence de cette nouvelle littérature, nous avons abordé l'œuvre d'Arnaud Berquin dans son ensemble, qu'elle s'adresse aux amateurs d'idylles et de romances, à la jeunesse avec les périodiques ou les romans d'éducation, aux habitants des campagnes avec un nouveau mensuel publié sous la Révolution. L'étude de la réception des ouvrages, transmise par les gazettes littéraires, nous a permis d'apprécier le succès d'un auteur qui vécut de sa plume, grâce à une écriture et une stratégie éditoriale innovantes.

Le questionnement des textes nous a révélé l'engagement constant de l'auteur aux côtés des philosophes des Lumières. Les idées répandues ne sont pas étrangères à celles promues dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Sa démarche novatrice pour insuffler l'esprit des Lumières à l'enfance via une langue qui se veut proche d'elle, l'utilisation de formes discursives nouvelles et diverses pour porter les valeurs de vertu, de tolérance religieuse, pour promouvoir les sciences et l'idée de la perfectibilité de l'homme, reste un cas unique parmi les auteurs d'Ancien Régime. Cette vulgarisation, d'un didactisme très explicite et d'une sensibilité envahissante, traverse l'ensemble des textes et s'exprime dans un discours moral, religieux, éducatif et politique que nous avons tenté de faire émerger.

L'adaptation de textes étrangers, parfois reprochée à Berquin au vingtième siècle, inscrit cette nouvelle littérature dans un mouvement européen et non pas national.

L'œuvre d'Arnaud Berquin doit être appréhendée comme la tentative d'un homme de mettre la pensée des Lumières à la portée de tous.

Mots-clés : ARNAUD BERQUIN – DIX-HUITIEME SIECLE – EDUCATION – MORALE – LUMIERES – LITTERATURE D'ENFANCE ET DE JEUNESSE.

Résumé en anglais

In the eighteenth century, a great deal was said about Education by many authors, following John Locke's writings. Under the impulse of the philosophers of the Age of Enlightenment who saw in Education the way to promote morality and progress, some writers tried to explore a new pedagogical manner : how to teach while enjoying oneself. A. Berquin is one of the most emblematic among them. He is mostly known as the author of the first periodical for young people : *l'Ami des enfants*. This part made the history of the literature for children recalled his name, his other writings are labelled by a negative word : *berquinade*.

Due to his peculiar way of life, the writer, born in the Bordeaux area, met the most important philosophers of the Age of the Enlightenment around the editor Charles-Joseph Panckoucke — Berquin was close to his family — and to the freemasons lodge *Les Neuf-Sœurs*, dedicated to science.

After identifying the conditions which allowed this new literature to emerge, we first dealt Berquin's works as a whole : the poetic part, with *idylls* and *romances*, the youth part, with periodical publications and educating novels and, finally, for rural people with a periodical, at the time of the Revolution.

The reading of the literary gazettes showed us how successful the author was who managed to live on his work, by means of an innovating writing and publishing strategy.

The questioning of the texts revealed the author's engagement for the Enlightenment. His ideas were close to those published in the Diderot and Alembert *Encyclopaedia*.

His innovating approach to bring the Enlightenment spirit to children, using a specific language, various discursive forms to convey virtue and toleration values, to promote science and human being perfectibility is a unique case in that pre-revolutionary period.

This popularization, with important didactic and invading sensibility hovers over the whole texts and appears through the moral, religious, educative and politic speeches that we tried to identify.

Adapting foreign writing – a twentieth century reproach to Berquin- places this new literature in a European movement and not only in a national one.

Arnaud Berquin's works must be considered as the attempt to make the Enlightenment philosophy within reach of everyone.

Mots-clés : ARNAUD BERQUIN – EIGHTEENTH CENTURY – EDUCATION – MORAL – ENLIGHTENMENT – LITTÉRATURE FOR CHILDREN

Remerciements	3
Résumé	4
Introduction	10
A - Ce qui nous reste de Berquin	10
a - Une postérité en extinction.....	11
b - Berquin condamné	12
B - Les nouveaux regards de la recherche.....	15
a - Denise Escarpit et le bicentenaire de <i>L'Ami des enfants</i>	16
b - Des recherches internationales.....	18
c - Au-delà des périodiques, élargir la recherche	20
d - Notre démarche.....	21
I - Les conditions d'apparition d'une nouvelle littérature.....	25
A - L'éducation en question	25
a - L'éducation du jeune enfant commence dès la naissance	26
b - C'est l'éducation qui fait la différence entre les hommes.....	31
c - Raison contre superstition	34
d - Faire évoluer l'éducation	36
e - Remise en cause de l'hégémonie des humanités.....	37
B - Naissance d'une littérature à destination d'un nouveau public.....	39
a - Littérature de contes de fées.....	41
b - La raison contre les fées.....	43
C - De nouveaux auteurs	46
a - Madame Leprince de Beaumont	47
b - Alexandre-Guillaume Mouslier de Moissy.....	50
c - Jean-Paul Razin de Saint Marc	55
d - Madame de La Fite	58
e - Madame d'Epinay	62
f - Madame de Genlis	66
g - Charles-Thomas Garnier	72
II-Arnaud Berquin, biographie et publication	79
Qui est Berquin ?.....	79
a - Bordeaux	80

b - Paris.....	86
III - La carrière littéraire de Berquin : ses œuvres et leur réception	102
A - Ses débuts littéraires.....	102
a - Première publication	102
b - Les Idylles.....	104
c - Pygmalion d'après Jean-Jacques Rousseau	113
d - Choix de tableaux tirés des meilleures galeries anglaises	115
e - Les romances.....	121
f - Médée, mélodrame	132
B - Œuvres pour la jeunesse.....	133
Lectures pour les enfants ou choix de petits contes	133
C - Les périodiques	145
a - <i>L'Ami des enfants</i>	146
b - <i>L'Ami de l'Adolescence</i>	209
D - D'autres ouvrages pour la jeunesse.....	253
a - <i>Introduction familière à la connaissance de la nature</i>	254
b - <i>Sandford et Merton</i>	273
c - <i>Le petit Grandisson</i> , un roman épistolaire	294
E - La période révolutionnaire	301
a - <i>La Bibliothèque des villages</i>	302
b - <i>La Feuille villageoise</i> en question	334
c - <i>Le livre de Famille</i> : publication posthume.....	337
F - Berquin, auteur, adaptateur ou traducteur ?.....	346
IV - Berquin et Les Lumières.....	351
A - Le discours religieux.....	351
a - L'effacement du prêtre.....	351
b - Dieu se révèle par sa création	353
c - Providence, résignation et soumission	354
d - Dieu récompense la vertu et punit le mal.....	355
e - Un sentiment intérieur donné par Dieu	356
f - La question du péché originel.....	357
g - Tolérance religieuse	357
h - La religion de Berquin ?	358
B - Le discours moral.....	359

a - Porter naturellement à la vertu	360
b - Eloge de la médiocrité	361
c - Contre la passion du luxe	364
d - Contre la passion du jeu.....	366
e - Les vertus sociales.....	369
C - Le discours sur l'éducation	375
a - Le modèle scientifique	376
b - L'éducation des femmes	378
c - L'éducation du peuple.....	381
D - Le discours d'économie politique	384
Un admirateur de Turgot.....	384
Conclusion.....	389
Bibliographie.....	395
Annexes.....	415
Résumé en français.....	428
Résumé en anglais.....	428

Introduction

Introduction

« Talentueuse et imaginative, portée par des médiateurs enthousiastes, reconnue par l'école et l'université, séduisant des publics toujours plus larges, la littérature de jeunesse est aujourd'hui une littérature majeure. Son histoire remonte au milieu du XIXe siècle...¹ ». C'est par ces mots que Christian Poslaniec présente *Des Livres d'enfants à la littérature de jeunesse*. Cependant, lors d'une interview, c'est un auteur du dix-huitième siècle qu'il évoque pour parler de la littérature de jeunesse d'aujourd'hui : « S'il fallait trouver à cette littérature un ancêtre qui reflète les grandes tendances d'aujourd'hui, ce serait plutôt à *L'Ami des enfants* d'Arnaud Berquin (1782) qu'il faudrait penser² ». Il estime que la nouveauté du livre de Berquin réside dans « le rejet des contes et légendes traditionnels au profit du monde réel ».

A - Ce qui nous reste de Berquin

Arnaud Berquin comme beaucoup d'auteurs a rêvé que son œuvre et son nom lui survivent. Mais si le dix-neuvième siècle a entretenu sa mémoire en puisant régulièrement dans son œuvre, le déclin était déjà engagé³.

¹ Christian POSLANIEC, *Des Livres d'enfants à la littérature de jeunesse*, Paris, Découverte Gallimard/Bibliothèque Nationale de France, 2008, 4^e de couverture. L'ouvrage a été publié à l'occasion de l'exposition qui s'est tenue à la Bibliothèque Nationale de France du 14 octobre 2008 au 11 avril 2009 : « Babar, Harry Potter et compagnie, livres d'enfants d'hier et d'aujourd'hui ».

² Marc DUPUIS, « La littérature, un genre mineur devenu majeur », *Le Monde de l'Éducation*, n° 375, décembre 2008, pp. 72-73.

³ L'étude du catalogue de Bibliothèque Nationale de France et de ses 450 entrées (certaines sont sans doute erronées, mais d'autres éditions sont absentes) montre deux phénomènes. Tout d'abord, la publication des œuvres complètes se concentre sur la première moitié du dix-neuvième siècle. Ensuite, il y a une montée en puissance des éditions de Berquin tout au long du siècle, avec 39 notices pour la période 1800-1819 et 109 notices entre 1880 et 1899. La chute est brutale dès le début du vingtième siècle puisque l'on ne compte que 10 notices entre 1900 et 1922, date de la dernière publication répertoriée.

a - Une postérité en extinction

Le nom de Berquin n'évoque rien au lecteur d'aujourd'hui. Il fut pourtant à l'origine d'au moins deux néologismes, à la postérité divergente. Le premier se rencontre sous la plume d'Honoré de Balzac qui évoque en 1844 dans *Modeste Mignon*, un « berquinisme de famille » :

Pour plaire tous les jours, un poète serait donc tenu de déployer les grâces mensongères des gens qui savent se faire pardonner leur obscurité par leurs façons aimables et par leurs complaisants discours ; car outre le génie, chacun lui demande les plates vertus de salon et le **berquinisme** de famille.⁴

Si le « berquinisme » ne semble pas avoir eu une grande postérité, il n'en va pas de même de « berquinade » apparu dans le *Journal* des frères Goncourt en 1857 à l'occasion d'une visite au Petit Trianon sur les pas de Marie-Antoinette :

Et nous allons, émus, religieux, dans ce passé touchant et tout présent, dans cette mémoire vivante de ces arbres, de ces eaux, de ces roches, de ces pavillons, de cet opéra-comique de la nature et du village, parmi toute cette féerie et cette **berquinade** de la reine et d'Hubert Robert...⁵

L'expression est reprise par Baudelaire, dans une lettre adressée à Jules Janin en 1865, à propos de Henri Heine :

Il n'est pas un seul des fragments de Henri Heine que vous citez qui ne soit infiniment supérieur à toutes les bergerades ou **berquinades** que vous admirez⁶.

Nous le retrouvons plus d'un siècle plus tard chez Marguerite Yourcenar, pour qui le terme renvoie à des relations sociales idéalisées dont Berquin se fait le chantre lorsqu'il évoque fermiers et propriétaires terriens :

⁴ Honoré DE BALZAC, *Modeste Mignon*, in *Œuvres complètes*, Volume IV, Paris, Éditions A. Houssiaux, 1853-1855, p. 291.

⁵ Edmond et Jules DE GONCOURT, *Journal, Mémoires de la vie littéraire*, I – 1851-1865, Paris, Éditions Robert Laffont, Collection Bouquins, 1989, p. 308.

⁶ Charles BAUDELAIRE, « Lettre à Jules Janin » in *Œuvres Complètes - Critique littéraire*, Volume II, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1976, p. 231. Quelques années auparavant, Baudelaire avait critiqué sévèrement Berquin dans son article sur « Les drames et les romans honnêtes » paru en 1851. Il concluait ses (mauvaises) impressions sur Berquin : « Eh, bien, Berquin, M. de Monthyon, M. Emile Augier et tant d'autres personnes honorables, c'est tout un. Ils assassinent la vertu, comme M. Léon Faucher vient de blesser à mort la littérature avec son décret satanique en faveur des pièces honnêtes », Idem, p. 43.

Quant à la pieuse tradition qui veut que les paysans aient rendu spontanément certains biens achetés par eux aux enchères, sans prétendre à des bénéfices d'aucune sorte, c'est peut-être plus qu'une **berquinade**. [...] Il semble que ces Cleenewerck, avec ou sans nom à rallonge à la française, furent assez aimés.⁷

Aujourd'hui le sens de « berquinade », toujours dépréciatif, renvoie à une littérature, fade, puérite, sentimentale et hautement lacrymale.

b - Berquin condamné

Le regard sur Berquin et sur ses contemporains, littérateurs de l'enfance, a évolué depuis les trois dernières décennies mais il reste parfois empreint des jugements antérieurs qui ont profondément et durablement marqué les recherches sur l'histoire de la littérature d'enfance et de jeunesse.

Michel Manson le notait en 1989 :

L'histoire de la littérature enfantine a longtemps méprisé ou ignoré les livres pour la jeunesse, écrits entre 1750 et 1850. Paul Hazard en 1932, Isabelle Jan en 1969, François Caradec en 1977 rejettent catégoriquement la production de cette époque⁸.

En effet, Paul Hazard, dans *Les Livres, les enfants et les hommes* ne ménage pas Arnaud Berquin à propos duquel il écrit :

Berquin était l'ami des enfants, comme on tient l'emploi de père noble ou de jeune premier, c'était un fat, dans le genre doucereux et pathétique.⁹

Paul Hazard appuie son jugement non sur les publications de Berquin mais sur le portrait qu'en donne Jean-Nicolas Bouilly, qui, dans une notice biographique souvent reprise par les éditeurs du dix-neuvième siècle, évoque avec grandiloquence quelques épisodes de la vie de l'écrivain bordelais.

Paul Hazard reproche également le caractère trop aristocratique des personnages, reflété par leur nom : « on croit entendre, en lisant Berquin, un chant très vieillot et toujours faux ; rien

⁷ Marguerite YOURCENAR, *Archives du Nord*, Paris, Editions Gallimard, Collection Folio, 1982, pp. 94-95.

⁸ Michel MANSON, *Les Livres pour l'enfance et la jeunesse sous la Révolution de 1789 à 1799*, Paris, INRP, 1989, p. 11.

⁹ Paul HAZARD, *Les Livres, les enfants et les hommes*, Paris, Editions Flammarion, 1932, p. 42.

n'est simple, rien n'est naturel, rien n'est vrai ¹⁰». Autre grief, Berquin n'a pas compris qu'il vivait dans un monde périmé :

Tout ce qu'il était capable de faire quand il réussissait au mieux, était de déformer l'esprit des enfants pour les amener à prendre leur place, sans peine, dans une société déjà condamnée à périr. Myope, il discernait mal ce qui dure d'avec ce qui passe, il confondait le transitoire avec l'éternel.¹¹

Ces reproches et cette animosité trouvent leur source dans l'une des origines de cette nouvelle littérature : la raison contre les fées :

Vint la mode de l'esprit, de la raison : comment les fées auraient-elles résisté à ces puissances qui ne souffrent aucun partage ? Comment ne se seraient-elles point cachées pour échapper aux Lumières ? Les Lumières devaient éclairer tout l'univers et les fées eurent bien de la peine à trouver quelques retraites où elles purent attendre des temps meilleurs¹².

Berquin – avec d'autres – a immolé les fées sur l'autel de la raison et Paul Hazard ne le lui a jamais pardonné. Son influence se fait sentir dans l'évocation des débuts de la littérature enfantine qu'en fait André Bay dans *l'Histoire des littératures* de la Bibliothèque de la Pléiade. Après avoir évoqué la naissance du genre avec la publication des *Contes* de Perrault en 1697, A. Bay passe très rapidement sur les auteurs du dix-huitième siècle. Il est à noter que Madame Leprince de Beaumont est citée pour ses contes sans toutefois trouver grâce à ses yeux : « la littérature enfantine navigue entre deux écueils, entre deux irréalités, une extravagance totalement gratuite et qui se voudrait divertissante et des intentions didactiques trop édifiantes¹³ ». Berquin y est évoqué en contre-exemple. Les « trouvailles » de Charles Nodier « enchantent autrement » que l'œuvre « de ce Berquin considéré comme l'un des créateurs de la littérature enfantine, apôtre de la résignation, éditeur de *L'Ami des enfants* et profiteur des leçons de l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau¹⁴ ». Berquin n'y est pas reconnu comme homme de lettres et l'influence de Rousseau sonne comme un reproche.

¹⁰ Idem, pp. 45-46.

¹¹ Idem, p. 49.

¹² Idem, p. 22.

¹³ André BAY, « La littérature enfantine », in *Histoire des littératures*, Encyclopédie de la Pléiade, sous la direction de Raymond QUENEAU, Volume III, Paris, Edition Gallimard, 1958, pp. 1606-1607.

¹⁴ Idem, p. 1607.

Isabelle Jan, en 1969, est sur la même ligne et remarque que « Paul Hazard a brillamment analysé cette littérature pour enfants¹⁵ ». Elle évoque « un fatras orienté dans deux directions : l’instruction et la morale » dont Berquin est « l’auteur le plus représentatif [...] là on est au comble de l’artifice et de la démonstration¹⁶ ».

Si nous pouvons convenir avec elle qu’il s’agit d’une littérature « illisible de nos jours », il faut s’interroger sur la pertinence d’une lecture fondée sur les critères appliqués aujourd’hui à la production littéraire pour la jeunesse. Isabelle Jan écrit à propos des auteurs du dix-huitième siècle : « Ainsi dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, une littérature aussi abondante qu’artificielle, illisible de nos jours, se répand dans les milieux de la noblesse ou de la bourgeoisie [...] Aussi peu adaptée que possible à la mentalité enfantine, pauvre de thèmes, d’une moralité toute sociale et par là même relative et ridicule, cette littérature est tout aussi ratée sur le plan formel¹⁷ ». Mais n’y a-t-il pas là projection de critères, voire de modèles qui relèvent de notre époque : la mentalité enfantine telle que nous l’entendons actuellement, l’Ancien Régime et ses clivages de classe tels que nous les concevons de nos jours.

François Caradec ne remet pas en question cette littérature dans son aspect moral. En louant en contrepoint *Robinson Crusoé*¹⁸ pour sa concision, il condamne plutôt les longueurs.

Il note à propos de la morale que : « à ce point de vue, rien n’a changé depuis Berquin : les bons sentiments ne sont plus les mêmes, mais c’est toujours avec eux que l’on fait et que l’on vend des livres pour enfants¹⁹ ». Caradec reconnaît en fait le rôle pionnier de Berquin dans l’histoire de la littérature pour la jeunesse, tout en portant un jugement sévère sur l’œuvre : « Bien qu’on ne le lise plus et qu’on ait un peu trop tendance à le moquer, Arnaud Berquin fut l’un des écrivains les plus importants pour l’avenir de la littérature enfantine : à lui revient l’honneur d’avoir prouvé que l’on peut en vivre et que l’on peut en faire la pire des choses²⁰ ».

¹⁵ Isabelle JAN, *La Littérature enfantine*, Paris, Editions ouvrières, 1969, p. 23.

¹⁶ Idem.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ « Ce sont d’ailleurs les longueurs qui sont condamnables et non le fait qu’elles soient moralisatrices ; sinon, il faudrait censurer tout le XVII^e siècle, au nom du nôtre, qui s’indigne tout à coup que la littérature enfantine du passé ait été moralisatrice ». François CARADEC, *Histoire de la littérature enfantine en France*, Paris, Editions Albin Michel, 1977, p. 100.

¹⁹ Idem, p. 106.

²⁰ Idem, p. 105.

Il se réfère également à Paul Hazard qui, selon lui, « a le mot juste » à propos de Berquin. François Caradec reproche à Berquin « la sensiblerie et l'attendrissement, les torrents de larmes et la morale de mirliton » qui « font de ses *berquinades* les livres les plus éloignés de la réalité : il y a plus de réalisme dans un conte de fées que dans l'imagerie des « scènes familiales de cet écrivain aux couleurs sans danger ²¹ ».

Ces propos, marqués d'une forte subjectivité ont encore une certaine audience auprès des chercheurs en littérature de jeunesse.

Marc Soriano, en 1974, modère partiellement ces jugements : « La comparaison avec les livres de jeunesse contemporains ou immédiatement antérieurs rend toutefois évident chez Berquin un effort pour animer et alléger son expression, pour la rendre aussi plus naturelle ²² ». Mais il reproche aussi à Berquin son conformisme social : « comme l'ont montré Baudelaire et Paul Hazard, ces torrents de larmes vont de pair avec une remarquable indifférence à l'égard de l'ordre social qui caractérise l'Ancien Régime, fondé sur l'inégalité et les privilèges, ce qui suppose une certaine sècheresse de cœur... ²³ ». Il est donc reproché à Berquin d'être de son époque.

B - Les nouveaux regards de la recherche

Remarquant à son tour cette attitude méprisante à l'égard des auteurs pour l'enfance du dix-huitième siècle, Françoise Huguet relève cependant que « de nombreux ouvrages, aujourd'hui oubliés ont souvent été réédités, ce qui prouve leur succès, confirmé d'ailleurs par la place que leur accordent les journalistes et critiques littéraires de l'époque ²⁴ ».

²¹ Idem, p. 106.

²² Marc SORIANO, *Guide de la littérature pour la jeunesse*, Paris, Editions Delagrave, 2002, p. 85.

²³ Idem.

²⁴ Françoise HUGUET, *Les Livres pour l'enfance et la jeunesse, de Gutenberg à Guizot*, Paris, INRP- Editions Klincksieck, 1997, p. 10.

Si ces positions ont longtemps dominé, il faut se réjouir que les spécialistes de la littérature de jeunesse d'aujourd'hui s'intéressent de nouveau aux auteurs d'avant la Révolution, comme en témoigne l'ouvrage de Françoise Huguet.

a - Denise Escarpit et le bicentenaire de *L'Ami des enfants*

Arnaud Berquin doit sans aucun doute à Denise Escarpit son retour dans le champ de la recherche. En lui consacrant un colloque du 15 au 18 septembre 1983²⁵ à l'occasion du bicentenaire de *L'Ami des enfants*, elle a permis que soient interrogés le périodique et sa destinée au dix-neuvième siècle. Ces recherches ont fait l'objet d'une publication dans un numéro spécial de la revue bordelaise *Nous voulons lire*. Elles permettent de prendre la mesure de l'audience de Berquin au-delà des frontières nationales. Ces études, comme toutes celles qui ont suivi, se limitent à l'étude du périodique phare de Berquin, avec quelques références à *L'Ami de l'Adolescence*. L'ouvrage propose une première recension des éditions du périodique²⁶ — éditions complètes ou partielles — tant en France qu'à l'étranger ; nous notons la présence de *L'Ami des enfants* en Allemagne, en Espagne, aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en Inde, en Italie, en Russie, en Suède et en Finlande, en Suisse ainsi qu'une traduction en tahitien. Cette liste un peu fastidieuse n'en témoigne pas moins du retentissement des ouvrages de Berquin à la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième siècle. Denise Escarpit, qui apporte de loin la contribution la plus importante à la revue, dresse le portrait de l'auteur et présente son œuvre²⁷. Elle y retrace également l'histoire éditoriale²⁸ de *L'Ami des enfants* dont elle analyse le contenu dans un autre article²⁹. Göte Klingberg, chercheuse suédoise, s'est intéressée quant à elle aux sources³⁰ de Berquin, dont nous verrons qu'elles sont multiples. Elle appelle de ses vœux des études comparatives plus poussées. Carmen Bravo-Villasante témoigne de l'influence de Berquin dans la littérature

²⁵Le colloque s'est tenu à Talence, près de Bordeaux. Il fut accompagné d'une exposition à la bibliothèque municipale de Bordeaux.

²⁶ Denise ESCARPIT, « *L'Ami des enfants*, une tentative de bibliographie », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp. 15-42.

²⁷ Denise ESCARPIT, « Arnaud Berquin, sa vie, son œuvre », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp. 5-14.

²⁸ Denise ESCARPIT : « Histoire éditoriale de *L'Ami des enfants* », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp.43-49.

²⁹ Denise ESCARPIT : « Arnaud Berquin. Ecrivain témoin de son temps », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp. 77-112.

³⁰ Göte KLINGBERG, « L'œuvre de Berquin, problèmes et notes sur ses sources », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp. 50-63.

enfantine espagnole naissante³¹, soit sur l'esprit des nouveaux périodiques, soit par la « traduction libre » de ses textes. G. Klingberg a effectué la même recherche en Suède³² où l'écrivain bordelais fut connu dès mars 1782, et Marita Rajalin³³ a porté son étude sur la Finlande. L'écrivain Michel Suffran prend le contre-pied de François Caradec et de Paul Hazard pour défendre l'écrivain du dix-huitième siècle, Berquin « l'oiseleur », dont il salue la fraîcheur du ton :

Ne sent-on pas à quel point cela a été observé, entendu, vécu de l'intérieur, saisi sur le vif ? Pour la première fois sans doute dans l'histoire de la sensibilité, un esprit présumé raisonnable s'est penché avec bienveillance et attention sur une espèce encore inconnue, plus marginale encore que les Hottentots, les Kalmouks, les Pygmés, les aborigènes ou autres vertueux sauvages des deux hémisphères. Audace aussi neuve que le sera un siècle et demi plus tard, la publication des *Dialogues des bêtes* de Colette...³⁴

Sur Rousseau, Berquin a l'avantage de la longue fréquentation des enfants dont témoignent ses contemporains. Annie Lhéréte replace l'usage des textes dramatiques dans le contexte de « l'éducation par le théâtre au dix-huitième siècle »³⁵, une pratique largement en usage dans les collèges, notamment ceux tenus par les Jésuites. Nicole Vagné-Lebas s'est penchée « du côté des petites filles chez Arnaud Berquin »³⁶. Elle y note que les filles sont souvent meilleures que les garçons tout en regrettant une morale de la soumission. Nicole Robine, de l'Université de Bordeaux s'est intéressée à « la leçon de choses d'Arnaud Berquin »³⁷. Ce colloque fut, à notre connaissance la seule occasion de croiser les regards des chercheurs sur l'œuvre de Berquin et de proposer des pistes de recherches.

Il faut sans doute voir une première réponse aux questions posées, dans le travail de M. Elachmit qui a consacré sa thèse³⁸, soutenue en 1988, à Arnaud Berquin sous le titre

³¹ Carmen BRAVO-VILLASANTE, « Berquin en Espagne », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp. 64-69.

³² Göte KLINGBERG, « Berquin en Suède », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp. 70-73.

³³ Marita RAJALIN, « Berquin en Finlande », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp. 74-76.

³⁴ Michel SUFFRAN, « Berquin ou l'oiseau-livre », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp. 113-118.

³⁵ Annie LHERETE, « Le geste et la parole. L'éducation par le théâtre au dix-huitième siècle », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp. 119-130.

³⁶ Mireille VAGNE-LEBAS, « Du côté des petites filles chez Arnaud Berquin », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, pp. 131-137.

³⁷ Nicole ROBINE, « La leçon de choses d'Arnaud Berquin », in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Nous Voulons Lire, Pessac, 1983, 138-141.

³⁸ Thèse soutenue à l'Université de Bordeaux III sous la direction de Marc Regaldo.

Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des Lumières : Arnaud Berquin 1747-1791. Fortement inspirée des travaux de Denise Escarpit, cette recherche s'articule autour de trois axes. Tout d'abord, la diffusion des périodiques dans le contexte de l'époque et l'étude de la stratégie éditoriale de Berquin est étudiée. Dans un second temps, M. Elachmit s'attache aux genres littéraires rencontrés dans les périodiques. La troisième partie analyse l'instance familiale telle qu'elle se décline à travers les deux périodiques. Notons toutefois que cette analyse fait la part belle à *L'Ami des enfants* au détriment de *L'Ami de l'Adolescence*.

Nous devons signaler que dans les années 1860, un Bordelais, M. Gragnon-Lacoste avait envisagé de publier une biographie de Berquin mais il n'a pu mener ses travaux jusqu'à leur terme. Les manuscrits conservés à la bibliothèque de Bordeaux témoignent de ce travail et constituent un apport non négligeable sur la vie bordelaise de Berquin.

b - Des recherches internationales

La thèse de M. Elachmit est, à notre connaissance la seconde qui ait été consacrée à Berquin. En effet, en 1932, J. M. Carriere, de l'Université de Harvard (USA), soutenait une thèse intitulée *Arnaud Berquin*. A notre grand regret, il ne nous a pas été possible de la consulter à ce jour. Les cinq articles publiés par l'auteur en 1934 et 1935 témoignent d'un très important travail d'identification des sources anglaises et allemandes. En 1943, il publie également une lettre d'Arnaud Berquin, adressée en mars 1776 à des libraires de Leipzig, qui atteste que dès cette époque l'intérêt du poète pour les auteurs allemands était très vif. C'est donc d'outre-atlantique que nous est parvenue une première étude sérieuse portant sur Berquin.

En 1974, Angus Martin, de l'Université Macquarie de Sydney publie dans la revue *Dix-huitième siècle* un article, « Notes sur *L'Ami des enfants* de Berquin et la littérature enfantine en France aux alentours de 1780 », dans lequel il dessine un panorama des sources connues et exprime le souhait de recherches plus approfondies. Son étude esquisse une comparaison entre les productions contemporaines (Madame Leprince de Beaumont, l'abbé Filassier...) et les ouvrages de Berquin à propos duquel il écrit :

Chez lui on trouve un style léger, un talent de conteur, une compréhension de ce qui peut plaire aux enfants, que les lourds dialogues et les récits trop moralisateurs de ses contemporains oubliés n'approchent que de loin³⁹.

A. Martin évoque à nouveau Berquin en 1977 dans un second article, « The dynamic concept of morality in 18th century french fiction from Marmontel to Berquin ⁴⁰».

Du 5 au 7 décembre 1986 se tenait à l'Université de Metz un colloque sur le thème « Révolution, Restauration et les jeunes, 1789-1848, écrits et images ». La communication de François Genton, de l'Université de Nancy portait sur « Arnaud Berquin et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIII^e siècle⁴¹ ». Ce chercheur enrichit le travail d'identification des sources allemandes et rend compte de l'émergence de la littérature enfantine française dans un cadre plus large. Il s'attache à restituer la circulation des œuvres dans l'espace européen. C'est à la plume de François Genton que l'on doit la notice consacrée à Berquin⁴² dans le *Dictionnaire des Journalistes*, dirigé par Jean Sgard.

L'Ami des enfants a également suscité deux articles de John Dunkley, de l'Université d'Aberdeen. Le premier⁴³, publié en 1998, traite de l'éducation des filles à laquelle est reprochée une conception trop moralisatrice. Plus récemment⁴⁴, John Dunkley a confronté *L'Ami des enfants* et *L'Ami de l'Adolescence* et remarqué la construction plus complexe du second périodique et la place plus importante accordée à la religion dans le premier.

³⁹ Angus MARTIN, « Notes sur *L'Ami des enfants* de Berquin et la littérature enfantine en France aux alentours de 1780 » in *Dix-Huitième Siècle*, « Lumières et Révolution », 6, 1974, p. 308.

⁴⁰ Angus MARTIN, « The dynamic concept of morality in 18th century french fiction from Marmontel to Berquin », *Studies in Eighteenth Century Culture*, 6, 1977, pp. 285-302.

⁴¹ François GENTON « Arnaud Berquin et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIII^e siècle », in *Révolution, Restauration et les jeunes – 1789-1848 – Ecrits et images*, Paris, Didier érudition, 1989, pp. 47-73.

⁴² « Arnaud Berquin », in *Dictionnaire des Journalistes 1600-1789* sous la direction de Jean Sgard, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, pp. 87-90.

⁴³ John DUNKLEY, « La femme est née libre – L'éducation des filles dans *L'Ami des enfants* de Berquin » in *Sexualité, mariage et famille au XVIII^e siècle*, sous la direction d'Olga Cragg, avec la collaboration de Rosena Davison, Quebec, Canada, Presses de l'Université Laval, 1998, pp. 347-360.

⁴⁴ John DUNKLEY, « Berquin's *L'Ami des enfants* and *L'Ami des adolescents* : innocence into experience », in *Studies on Voltaire and Eighteenth century*, 2005, 01, pp. 53-77.

C'est par une approche transversale que Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval aborde Berquin. Elle lui consacre un chapitre dans son ouvrage sur *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIII^e siècle*. Elle analyse les drames publiés par Berquin⁴⁵ dans l'ensemble de ses publications et en dégage les spécificités : reconnaissance de la valeur de toutes les classes sociales, prise en compte de la spécificité de l'adolescence, élaboration d'une véritable dramaturgie de l'enfant. A son corps défendant, M. E. Plagnol-Dieval nous révèle l'une des pratiques des éditeurs du dix-neuvième siècle : la recomposition des périodiques. En effet, dans l'édition utilisée pour l'étude, les textes dramatiques des deux périodiques ont été redistribués et sur les vingt et un drames publiés originellement dans *L'Ami des enfants*, neuf ont été déplacés vers *L'Ami de l'Adolescence*⁴⁶. L'analyse comparative entre les deux périodiques s'en trouve par là même faussée. L'auteure constate à propos de la littérature enfantine :

Qu'elle l'imite ou qu'elle lutte contre son influence, notamment en critiquant la « berquinade », la littérature pour la jeunesse qui se développe après la Révolution est assurément redevable à Berquin⁴⁷.

c - Au-delà des périodiques, élargir la recherche

En dehors des travaux de J. M. Carrière qui embrassent toute l'œuvre de Berquin, *L'Ami des enfants* semble avoir concentré l'essentiel des études, au détriment du second périodique même lorsque celui-ci est inclus dans la recherche. Arnaud Berquin n'est envisagé qu'en tant qu'auteur de périodiques pour l'enfance, certes novateur dans sa démarche mais dont l'activité littéraire se limiterait aux années 1782-1785⁴⁸. Or, les publications de Berquin s'étendent sur près de vingt ans. Le regard souvent subjectif porté sur les périodiques, s'il nous rappelle que les ouvrages ne vieillissent pas toujours bien, accorde peu de place à l'accueil que ses contemporains ont réservé aux publications de l'auteur. A peine Paul Hazard l'évoque-t-il : « comment s'expliquerait son succès s'il n'avait quelque prise sur ses

⁴⁵ Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIEVAL, « Berquin : le théâtre d'éducation et la presse enfantine » in *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, pp. 331-373.

⁴⁶ Ces déplacements ont été opérés en raison du cadre non domestique de la scène ou de l'âge plus avancé des personnages.

⁴⁷ Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIEVAL, opus cité, p. 373.

⁴⁸ 1785 est la date officielle de la fin de la publication de *L'Ami de l'Adolescence*. Nous verrons qu'elle n'est en rien la date réelle.

lecteurs ?⁴⁹ ». Le regard d'Isabelle Jan nie radicalement la réception de ces ouvrages en leur temps et leurs nombreuses rééditions au cours du siècle suivant jusqu'aux premières décennies du vingtième siècle. Arnaud Berquin doit-il se réduire à cette part innovante que constituent les périodiques pour l'enfance et l'adolescence ? Cependant le public auquel s'adresse le littérateur a varié au cours de sa carrière, passant des amateurs d'idylles et de romances à la jeunesse puis aux habitants des campagnes, aux premières heures de la Révolution.

d - Notre démarche

A l'exception de son activité journalistique qui, bien qu'attestée, n'est pas identifiable en raison de l'absence de signature des articles, nous avons envisagé l'étude de l'œuvre de Berquin dans toutes ses composantes.

Il n'était pas question d'occulter la démarche singulière que constitue la publication des deux périodiques pour la jeunesse d'où notre interrogation première sur les conditions d'émergence d'une telle littérature. Berquin n'est pas isolé dans sa démarche, nous le verrons, aussi faut-il tenter de comprendre à quelle demande répond ce nouveau champ littéraire, promis à un si bel avenir. Sur quelles conceptions, sur quelles oppositions se construit-il ?

Afin de mieux discerner les contrastes entre les différents protagonistes qui opèrent dans ce même domaine littéraire, nous avons, en nous appuyant sur le travail de Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, réinscrit Berquin dans l'actualité de la littérature d'enfance qui prend forme en cette seconde moitié du dix-huitième siècle. Prédécesseurs et contemporains ont été sollicités tant pour saisir l'émergence d'un mouvement que pour en connaître les multiples facettes.

L'approche biographique de l'écrivain nous a permis de saisir les diverses sociabilités qui ont jalonné son parcours et à propos desquelles nous émettons l'hypothèse qu'elles ont pesé sur ses orientations littéraires et philosophiques tout autant qu'elles témoignent peut-être de conjonctions de pensées et de projets.

⁴⁹ Paul HAZARD, opus cité, p. 49.

Est ensuite venu le temps d'aborder les œuvres elles-mêmes. Au-delà de la présentation formelle, nous nous sommes intéressée aux sources lorsqu'elles étaient connues, mais également à la réception telle que nous l'ont transmise les gazettes littéraires dont *L'Année littéraire* et *Le Mercure de France* notamment. Nous avons tenté, concernant les périodiques, de retracer l'histoire éditoriale parfois complexe, comblant, lorsque c'était possible, les lacunes. Le *Journal de la librairie* fut un document précieux pour cette tâche. Consciente des recompositions opérées par les éditeurs dès le début du dix-neuvième siècle — réorganisation des ouvrages⁵⁰ qui égare le chercheur en forçant certains traits au détriment de l'équilibre choisi par l'auteur — nous avons appuyé notre travail autant qu'il nous a été possible sur des éditions originales ou à tout le moins publiées au dix-huitième siècle. Certains ouvrages semblent avoir peu survécu comme la *Bibliothèque des villages* éditée dans un format bon marché.

Après la présentation de chaque ouvrage, des étapes ou des péripéties de sa publication, des genres littéraires adoptés par l'auteur et des sources qui l'ont inspiré, de l'accueil qui lui a été réservé par la critique littéraire, nous avons tenté de dégager les thèmes dominants qui le traversaient.

À l'issue de ce parcours qui recouvre presque vingt ans de travaux littéraires, nous proposerons une lecture des ouvrages pédagogiques au regard des textes qui les ont précédés ou suivis.

Les recherches en histoire littéraire et en histoire des idées sur le dix-huitième siècle, menées depuis près d'un demi-siècle, ont mis au jour la diversité de ce que, par une construction a posteriori, nous appelons globalement *Les Lumières*. Les grandes figures tutélaires que sont Voltaire, Rousseau et Diderot ne peuvent se fondre en une pensée uniforme. Les multiples tensions qui agitent le milieu philosophique comme celui de ses ennemis⁵¹ rendent vaine toute tentative de définition. Dans *L'Homme des Lumières*, dirigé par Michel Vovelle, se dessinent les portraits des différents acteurs du siècle, déconstruisant les images fixistes dans lesquels le

⁵⁰ Nous l'avons évoqué précédemment, les éditeurs ont parfois transféré des textes d'un périodique à l'autre, ou bien regroupé les drames tandis que les contes et les dialogues étaient publiés séparément. Des textes ont disparu, ou d'autres, issus de plumes anonymes ont rejoint un volume publié sous le nom de Berquin.

⁵¹ Didier Masseau rend compte de la complexité de ces milieux « ennemis » des philosophes, in *Les Ennemis des philosophes – l'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Editions Albin Michel, Bibliothèque Albin Michel Idées, 2000.

noble, le prêtre, l'homme de science, le philosophe etc. avaient été enfermés par une lecture post révolutionnaire. Michel Delon note :

Mais les Lumières n'ont cessé d'être unifiées de façon militante ou polémique, leur pluriel ramené au singulier d'une cause défendue ou honnie⁵²

Quelle boussole pour guider notre lecture ? Jean-Marie Goulemot souligne « que les Lumières, au-delà des divergences, traduisent une façon nouvelle de penser et véhiculent un ensemble commun de valeurs⁵³ » : le refus des préjugés, le primat de l'expérience, la tentative de comprendre le monde par la raison et par la science, la tolérance religieuse, la participation au bien commun et une morale appuyée sur l'utilité sociale.

Nous essaierons de déterminer la place que Berquin accorde à ces valeurs communes en questionnant son discours moral et en déterminant les liens que ce dernier entretient avec le discours religieux. Quelle place est réservée à la raison et à l'expérience dans le discours éducatif ? Peut-on dégager une conception de l'éducation et à qui celle-ci est-elle destinée ? Peut-on par ailleurs identifier une position critique en matière de politique ?

⁵² Michel DELON, « Lumières », *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, Collection Quadrige, 2007, p. 760.

⁵³Jean-Marie GOULEMOT, Didier MASSEAU, Jean-Jacques TATIN-GOURIER, « Lumières », *Vocabulaire de la littérature du dix-huitième siècle*, Paris, Editions Minerve, 1996, p. 127.

Première partie

Les conditions d'apparition d'une nouvelle
littérature

I - Les conditions d'apparition d'une nouvelle littérature

« On ne naît point homme, on le devient⁵⁴ ». Cette idée, qu'Erasme développe dans son *De Pueris*, est au cœur des préoccupations du dix-huitième siècle et notamment de la vie intellectuelle de la seconde moitié du siècle. Cette réflexion va conduire à l'apparition d'une production littéraire nouvelle et à la prise en compte d'un public neuf : l'enfance. La multiplication des ouvrages traitant d'éducation permet de suivre les préoccupations du siècle. C'est à partir de plusieurs d'entre eux, publiés par des prêtres enseignants ou des directeurs de collège, des précepteurs, des hommes de science ou des parlementaires que nous aborderons les questions qui ont conduit à l'émergence d'une littérature spécifique à destination des enfants.

A - L'éducation en question

On ne peut guère faire un plus utile usage des lumières et du talent que de les employer à perfectionner la théorie de l'éducation. C'est un des objets dont la philosophie s'est le plus occupée dans notre siècle⁵⁵.

Ces propos signés Joseph-Dominique Garat, ami de jeunesse d'Arnaud Berquin, et publiés dans le *Mercure de France* à l'occasion de la nouvelle édition des *Conversations d'Emilie* de Madame d'Epinau renvoient à l'une des pratiques éditoriales de la fin du dix-huitième siècle .

Presque vingt ans plus tôt, l'expulsion des Jésuites⁵⁶ — 1250 d'entre eux enseignaient dans les collèges — avait exacerbé la réflexion pédagogique des hommes des Lumières. Partisans d'une éducation nationale comme La Chalotais ou mettant en scène une éducation domestique

⁵⁴ ERASME, *De Pueris*, Introduction de Bernard JOLIBERT, Paris, Editions Klincksieck, 1990, p. 11.

⁵⁵ *Mercure de France*, Samedi 19 mai 1781, p. 101. Article signé Garat.

⁵⁶ Si l'enseignement des jésuites fut fortement remis en question comme nous le verrons, la critique ne portait pas seulement sur les méthodes et les contenus. Le principal grief adressé au clergé régulier et particulièrement aux jésuites concernait la question de l'autorité de Rome. Comment confier l'éducation des futurs cadres de la nation à des hommes qui n'étaient pas sous l'autorité du Roi et dont le devoir d'obéissance ne lui était pas soumis. Toutefois ce n'est pas cet argument qui se trouve déterminant dans le champ de notre recherche.

comme Jean-Jacques Rousseau, les hommes de lettres allaient fournir une abondante littérature et alimenter un débat lancé bien des années auparavant, et dont la Révolution française allait s'emparer à son tour.

La controverse porte sur plusieurs aspects de l'éducation. Se trouve d'abord mis en question le peu de cas qui est fait du jeune enfant dont la mise en nourrice est l'aveu du désintéret des parents pour les premières années de leur progéniture. Concernant l'enseignement prodigué dans les collèges, l'hégémonie du latin est remise en question. A cela s'ajoute une forte demande de diversification des enseignements plus propre à préparer la jeunesse aux fonctions qui l'attendent. Ces remises en cause témoignent d'une évolution de la société tant au niveau de la famille que de ses institutions éducatives et de sa structure sociale.

a - L'éducation du jeune enfant commence dès la naissance

John Locke dont les *Pensées sur l'éducation*, publiées en 1693 avaient été traduites en français dès 1695, insistait sur les premières années. Il écrivait dans son préambule :

C'est l'éducation qui fait la différence entre les hommes. Même les impressions légères, presque insensibles, quand elles ont été reçues dans la plus tendre enfance, ont des conséquences importantes et durables⁵⁷.

Toutefois, Locke n'évoquait pas les soins à apporter au premier âge. Les auteurs français qui, à sa suite, se préoccupent d'éducation vont aborder la question, remettant en cause deux pratiques : l'embaillotement des nourrissons et la mise en nourrice.

En 1702, M. de Bonneval dans ses *Réflexions sur le premier âge de l'homme*, servant de supplément aux éléments et progrès de l'éducation ouvre son propos par la condamnation de ces pratiques :

Dès l'instant de la naissance d'un enfant, je vois avec peine que le premier soin est de le garrotter et de le tenir comme en esclavage⁵⁸.

⁵⁷ John LOCKE, *Quelques Pensées sur l'éducation*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1992, p. 27.

⁵⁸ M. de BONNEVAL, *Réflexions sur le premier âge de l'homme*, servant de supplément aux éléments et progrès de l'éducation, Paris, chez Prault, 1702, deuxième édition, p. 2.

Il affirme un peu plus loin qu'il croit « donc qu'il est très essentiel, dès l'instant de la naissance d'un enfant, de lui laisser toute la liberté nécessaire et une circulation facile, et de ne lui causer aucune contrainte hors celle qui convient pour le garantir⁵⁹ ».

Le rédacteur de l'article « Homme » écrit à son tour à propos du nouveau-né : « à peine est-il sorti du sein de sa mère, que sa captivité commence. On l'emmailote, usage barbare des seuls peuples policés⁶⁰ ».

D'autres voix s'élèvent pour dénoncer à leur tour cette contention du nouveau-né et notamment des médecins comme Jean-Charles Desessartz qui fait paraître en 1760 un *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas-âge*. A l'article III de son ouvrage, il s'insurge contre cette pratique qu'il a décrite quelques lignes auparavant :

Quel appareil ! Que de liens et d'entraves ! A peine sortis de leur prison, nous les resserrons dans un esclavage mille fois plus dur que le premier⁶¹.

Pour renforcer son propos, il dresse un tableau sombre des conséquences : « combien voyons-nous d'enfants revenir de nourrice tout contrefaits, quoique nés de parents très bien formés ? Combien de pères affligés de voir l'héritier d'un grand nom, tortu (sic), bossu, ou hors d'état d'être présenté dans le monde par la figure bizarre de ses jambes ? [...] Pour peu qu'on veuille faire attention à la manière dont on arrange les enfants dans leurs langes, nous ne doutons pas qu'on ne regarde cet assemblage de liens qui les gênent, comme la cause de ces infirmités⁶² ».

Rousseau prendra lui-même position contre cette pratique. L'image de l'esclavage est de nouveau présente : « L'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage : à sa naissance, on le coud dans un maillot ...⁶³ ». Il poursuit par une citation empruntée à *L'Histoire naturelle de l'homme* de Buffon :

A peine l'enfant est-il sorti du sein de sa mère, et à peine jouit-il de la liberté de mouvoir et d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nouveaux liens. On

⁵⁹ Idem, p. 5.

⁶⁰ DIDEROT et D'ALEMBERT, *Encyclopédie*, « Homme », édition numérique, Editions Redon. Sauf mention spéciale, les emprunts à l'*Encyclopédie* renvoient à cette édition. Il ne sera plus fait mention des auteurs de l'entreprise.

⁶¹ Jean-Charles DESESSARTZ, *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas-âge ou Réflexions pratiques sur les moyens de procurer une meilleure constitution aux citoyens*, à Paris, chez J. T. Hérisant, 1760, pp. 85-86.

⁶² Idem, pp. 86-87.

⁶³ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Emile ou de l'Education* in *Ceuvres complètes* volume IV, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p. 253.

l'emmailote, on le couche la tête fixée et les jambes allongées, les bras pendants à côté du corps ; il est entouré de linges et de bandages de toute espèce, qui ne lui permettent pas de changer de situation. Heureux si on ne l'a pas serré au point de l'empêcher de respirer, et si on a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que les eaux qu'il doit rendre par la bouche puissent tomber d'elles-mêmes...⁶⁴

Rousseau insiste sur la nécessité de laisser au nourrisson sa liberté de mouvement : « l'enfant nouveau-né a besoin d'étendre et de mouvoir ses membres pour les tirer de l'engourdissement où rassemblés en un peloton ils ont resté si longtemps. On les étend, il est vrai, mais on les empêche de se mouvoir⁶⁵ ». Il préconisait :

Au moment que l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de tétières, point de bandes, point de maillot ; des langes flottants et larges qui laissent tous ses membres en liberté et ne soient ni assez pesants pour gêner ses mouvements, ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air.⁶⁶

Dès les années 1744, Buffon posait la question : « Les peuples qui se contentent de couvrir ou de vêtir leurs enfants sans les mettre au maillot, ne sont-ils pas mieux que nous ?⁶⁷ ». Il faisait remarquer l'incidence de ces liens sur les soins fréquents à apporter aux nourrissons et notait qu'« il n'y a que la tendresse maternelle qui soit capable de cette vigilance continuelle, de ces petites attentions si nécessaires ; peut-on l'espérer de nourrices mercenaires et grossières ?⁶⁸ ». Il s'agissait moins d'une idée nouvelle que de la résurgence d'une thématique déjà évoquée dans le passé par Plutarque à propos des lois de Lycurgue⁶⁹. Montaigne⁷⁰ y fait également référence dans son deuxième livre des Essais. Mais c'est le texte de Buffon qui est repris dans l'Encyclopédie. Le chevalier de Jaucourt cite abondamment L'Histoire naturelle dans son article « Emmailotement ».

A partir de la seconde moitié du dix-huitième siècle, la question revient régulièrement sous des plumes aussi diverses que celle d'une sage-femme, Marie-Angélique Le Rebours, qui

⁶⁴ Idem, pp 253-254.

⁶⁵ ROUSSEAU, opus cité, p. 254.

⁶⁶ Idem, p. 278.

⁶⁷ BUFFON, *Histoire naturelle de l'homme*, in *Œuvres*, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007, p. 198.

⁶⁸ Idem, p. 200.

⁶⁹ PLUTARQUE, « Lycurgue », in *Les Vies des hommes illustres*, XXXIII, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 108.

⁷⁰ MONTAIGNE, *Essais*, II, Ch. XII « Apologie de Raimond Sebon », Paris, Editions de l'Imprimerie Nationale, 1998, p. 198.

publie un Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfants⁷¹, ou de l'abbé Coyer dans son Plan d'éducation publique⁷².

Plus encore que la pratique du maillot qui emprisonne l'enfant, c'est la mise en nourrice qui est sévèrement dénoncée avec parfois des adresses très dures à l'égard des mères qui confient leur enfant à des « mercenaires ».

Le médecin Desessartz s'arrête sur l'effet dévastateur d'un tel procédé parmi la population parisienne :

Tous les ans, les villages circonvoisins, ceux mêmes qui sont éloignés de dix à vingt lieues de Paris, sont peuplés de nourrissons qu'y envoie cette capitale, et de ce grand nombre à peine en revient-il un vingtième à la maison paternelle⁷³.

Il constate par ailleurs qu'il est bien difficile de trouver un Parisien natif parmi la population de la capitale. Et comme nombre d'auteurs, il dénonce le manque d'affection maternelle dont témoigne une telle pratique :

A peine l'enfant est-il né, qu'on le bannit de la maison paternelle. Abandonné à la première nourrice qui est offerte, on s'inquiète fort peu s'il trouve dans cette mercenaire la même tendresse et le même zèle qu'il aurait dû trouver dans celle qui lui a donné le jour⁷⁴.

Le désintérêt n'était pas toujours de mise comme en témoigne la correspondance de Jean Racine à la fin du siècle précédent. Ses lettres attestent de l'importance que son épouse et lui, attachent au choix de la personne chargée de nourrir leur enfant. Loin de l'indifférence, il adresse ses recommandations à son beau-frère, médecin, chargé de veiller sur son fils Louis Racine et sur sa nourrice :

Nous avons envoyé en carrosse l'enfant et la nourrice jusqu'au Bourget, pour leur épargner le pavé dans un coche [...] Voici pourtant quelques prières que ma femme me dit de vous faire. Elle vous supplie de bien examiner la nourrice à son arrivée, et si son lait n'était pas suffisant, de lui retirer sur le champ notre enfant et de le donner à cette autre dont vous nous aviez parlé. [...] Nous vous prions d'envoyer chez elle, surtout durant les quinze premiers jours, une sage-

⁷¹ Marie-Angélique LE REBOURS, *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfants*, Utrecht et Paris chez Lacombe, 1767. L'ouvrage eut plusieurs éditions, signe de son succès.

⁷² Abbé COYER, *Plan d'éducation publique*, Paris, Veuve Duchesne, 1770.

⁷³ DESESSARTZ, opus cité, « Discours préliminaire », p.xi.

⁷⁴ Idem, p. xx.

femme ou quelque autre qui soit instruite, de peur qu'il n'arrive quelque inconvénient.⁷⁵

Rousseau se fait très sévère à l'endroit de cette pratique : il fustige ce qu'il appelle un « usage dénaturé » : « depuis que les mères méprisant leur premier devoir n'ont plus voulu nourrir leurs enfants, il a fallu les confier à des femmes mercenaires, qui se trouvant ainsi mères d'enfants étrangers, pour qui la nature ne leur disait rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine⁷⁶ ».

En 1764, M. de Fleury posait comme préalable à son *Essai sur les moyens de réformer l'éducation*, que les mères nourrissent leurs enfants pour renforcer le lien maternel et il leur adressait ces mots : « mères dénaturées, quand vous substituez à vos places d'autres mères, ou elles s'attachent à vos enfants ou enfin elles ne les aiment pas⁷⁷ » et il renvoyait ses lecteurs vers Rousseau dont il partageait le point de vue « sans approuver ses écarts ». L'abbé Coyer, en 1770, englobait le couple parental et la nourrice dans ses reproches : « Mères, qui n'êtes point mères, puisque vous refusez à vos enfants le lait que la nature vous donna pour les nourrir ; puisque du moins vous ne les faites pas allaiter sous vos yeux, lorsque la fortune vous le permet ; nourrices imbéciles, qui par les entraves où vous les mettez, empêchez le jeu de la machine humaine, et le développement des forces, pères nonchalants ou faibles, qui n'avez ni le zèle ni le courage de prescrire à des épouses ou à des nourrices ce qu'elles doivent faire...⁷⁸ ».

Les artistes du dix-huitième siècle ont saisi, chacun avec leur sensibilité, le thème de la nourrice. Fragonard, dans les années 1770-1775 peint plusieurs versions de la visite des parents chez la nourrice. Il met en scène des parents attendris se penchant au-dessus d'un berceau tandis que la nourrice veille. Greuze, dans une gravure de 1767⁷⁹, présente un douloureux « Retour de nourrice » où l'enfant s'accroche à celle qui l'a nourri et se détourne de la femme qui lui est inconnue : sa mère.

⁷⁵ Adrien de la ROQUE, « lettre du 8 novembre 1692 à M. Rivière, conseiller du Roi, grenetier à La Ferté-Milon » in *Lettres inédites de Jean Racine et de Louis Racine*, précédées de la vie de Jean Racine et d'une notice sur Louis Racine, par leur petit-fils, l'abbé Adrien de la Roque, Paris, Librairie Hachette, 1862, pp. 121-123

⁷⁶ Jean-Jacques ROUSSEAU, opus cité, p. 255.

⁷⁷ M. de FLEURY, *Essai sur les moyens de réformer l'éducation particulière et générale, destiné à l'instruction des pères et mères, à celles des directeurs de collèges et de tous les EDUCATEURS*, A Paris, chez Guyllin et chez Duchesne, 1764, p. 32.

⁷⁸ Abbé COYER, opus cité, p. 2.

⁷⁹ La gravure porte le titre « Le Retour de nourrice ». On lui connaît un autre titre : « Les Préjugés de l'enfance ».

Le motif de l'allaitement maternel sera récurrent tout au long de la seconde moitié du dix-huitième siècle et donnera lieu à de nombreuses publications dont le *Mercur de France* se fait parfois l'écho : ainsi dans le même numéro du 29 décembre 1781, il annonce : Observation sur l'allaitement des enfants par M. Levret, accoucheur de Madame la Dauphine, et une Dissertation sur l'allaitement des enfants par leurs mères, par M. Landais, docteur en médecine. Le célèbre médecin Tronchin, installé à Paris depuis 1756, insiste également sur l'allaitement maternel et la liberté de mouvement laissée aux nourrissons. Toutefois les mentalités évoluent lentement. Madame d'Epinaï regrettera de ne pas avoir pu nourrir ses enfants, pratique que condamnait sa famille. Dans ses *Mémoires*, la comtesse de Boigne témoigne que les usages en vigueur à la cour n'avaient pas évolué :

C'est bientôt après l'installation de mes parents à Versailles que je vins au monde. [...] Je ne fus pas emmaillottée, comme c'était encore l'usage, mais vêtue à l'anglaise et nourrie par ma mère au milieu de Versailles. J'y devins bien promptement la poupée des princes et de la cour, d'autant plus que j'étais fort gentille et qu'un enfant, dans ce temps-là était un animal aussi rare dans un salon qu'ils y sont communs et despotes aujourd'hui⁸⁰.

Ce temps-là, c'est l'année 1781 et la pratique ne perdurera pas selon Louis-Sébastien Mercier, qui écrit en 1785 : « Pendant un temps, les femmes ont voulu nourrir elles-mêmes, mais ce n'était qu'une mode, elle a passé⁸¹ ». Et cette mode n'a touché qu'une faible partie de la population féminine, celle du monde aristocratique. Pour les domestiques, les boutiquières, celles dont le travail est indispensable à la survie de la famille, le recours à la nourrice reste l'unique solution. Ce mouvement autour de l'éducation des enfants ne touche que les couches supérieures de la population. Mais il témoigne d'une évolution de la pensée qui n'a cessé de se développer depuis Locke.

b - C'est l'éducation qui fait la différence entre les hommes

Je crois pouvoir dire que les neuf dixièmes des hommes que nous connaissons sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles ou nuisibles, par l'effet de leur éducation⁸².

⁸⁰ Comtesse de BOIGNE, *Mémoires de la Comtesse de Boigne*, I - Du règne de Louis XVI à 1820, Paris, Edition du *Mercur de France*, Collection *Le Temps retrouvé*, 1999, p. 33.

⁸¹ François LEBRUN, Marc VENARD, Jean QUENIART, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation*, II. 1480 – 1798, première édition 1981, Paris, Edition Perrin 2003, p. 70.

⁸² John LOCKE, *Pensées sur l'éducation*, opus cité, Préambule, p. 27.

Locke affirme ainsi la primauté de l'éducation et se place du côté de l'acquis contre l'innéisme de Descartes. Il apparaît donc de la première importance ne pas reporter les leçons à plus tard. L'enfant est à l'image de la graine plantée en terre qui requiert les soins du jardinier dès le premier instant. M. de Bonneval notera en 1702 : « On s'occupe des plantes et on ne prend pas soin de l'enfance⁸³ ». Nombreux sont les écrivains à regretter que l'on ne se préoccupe de l'enfant que lorsqu'il a atteint l'âge de six ou sept ans. Rollin, en 1726, constate qu'« en différant la culture de ces jeunes esprits, on renonce à toutes ces heureuses préparations que la nature leur a données en naissant. Et comme la nature ne peut être oisive, on les oblige à tourner vers le mal ces premières dispositions destinées à faciliter le bien⁸⁴ ». De Crousaz regrette amèrement que le choix d'un bon gouverneur ne soit pas une priorité et cède le pas à d'autres préoccupations : « On fait plus de cas d'un bon écuyer et d'un grand veneur que d'un bon précepteur⁸⁵ ». Cette plainte sur le manque de reconnaissance envers les éducateurs se retrouvera dans des ouvrages pour la jeunesse de la fin du siècle.

« Les premières connaissances, ou les premières idées qui se forment en nous pendant les premières années de notre vie sont autant de modèles qu'il est difficile de réformer⁸⁶ » peut-on lire dans l'*Encyclopédie*. Le rédacteur de l'article avait dressé le même constat concernant le peu de soin accordé à l'esprit du jeune enfant :

Les premières années de l'enfance exigent, par rapport à l'esprit, beaucoup plus de soins qu'on ne leur en donne communément, en sorte qu'il est souvent bien difficile dans la suite, d'effacer les mauvaises impressions qu'un jeune homme a reçues, par les discours et les exemples des personnes peu sensées et peu éclairées, qui étaient auprès de lui dans ces premières années.

La première éducation, en raison de son importance, ne peut être confiée à d'autres qu'aux parents. Que pourrait-on attendre de nourrices elles-mêmes sans éducation. Et les trop nombreux mois que les enfants passent loin de leur famille sont perdus, parfois irrémédiablement. « La bonne éducation des enfants est à tel point le devoir et l'intérêt des parents et le bonheur d'une nation y est si fortement engagé que je voudrais voir tous les

⁸³ M. de BONNEVAL, opus cité, p. 14.

⁸⁴ ROLLIN, *Traité des études*, nouvelle édition revue par M. Letronne et accompagnée des remarques de Crevier, T. I, Paris, Editions Firmin-Didot, 1863, p. 51. L'ouvrage fut publié pour la première fois en 1726.

⁸⁵ Jean-Pierre de CROUSAZ, *Traité de l'éducation des enfants*, A La Haye, chez les frères Vaillant et Prévost, 1722, tome premier, p. 122.

⁸⁶ *Encyclopédie*, « Éducation ». L'article est parfois attribué à Dumarsais.

hommes prendre ces questions sérieusement à cœur⁸⁷ » écrivait John Locke. Le chevalier de Jaucourt, dans l'*Encyclopédie* note : « Dans le premier état, toutes les actions des enfants sont soumises à la direction de leurs père et mère : car il est juste que ceux qui ne sont pas capables de se conduire eux-mêmes, soient gouvernés par autrui ; et il n'y a que ceux qui ont donné la naissance à un enfant qui soient naturellement chargés du soin de le gouverner⁸⁸ ». Rousseau confie ce soin aux mères qui sont les premières éducatrices de leur enfant. Il est rejoint en cela par de nombreux auteurs qui insistent sur la nécessité d'apporter une éducation digne de ce nom aux filles, en raison même de leurs responsabilités futures. Rollin avait déjà le même point de vue trente ans auparavant : « Les mères ne peuvent s'excuser sur leurs grandes occupations. Elles ont beaucoup de loisir. Le soin de l'éducation des enfants jusqu'à l'âge dont nous parlons [l'entrée au collège] roule principalement sur elles et fait partie de ce petit empire domestique que la Providence leur a spécialement assigné⁸⁹ ». Convaincu de l'importance du rôle des mères, quelle que soit leur condition, il en appelle à la vigilance des curés dans les paroisses et à la générosité des châtelains pour l'ouverture d'écoles de filles. Car beaucoup s'inquiètent de la faiblesse des mères. Bonneval avait remarqué à propos des garçons dans la première enfance : « On se contente de les voir parés comme des poupées, on les laisse entre les bras de la mollesse, de la flatterie, de la superstition, c'est ce qu'on appelle communément entre les mains des femmes⁹⁰ ». Plus tard, Rousseau affirme qu'on s'éloigne de la nature « lorsqu'au lieu de négliger les soins de mère, une femme les porte à l'excès, lorsqu'elle fait de son enfant son idole ; qu'elle augmente et nourrit sa faiblesse pour l'empêcher de la sentir...⁹¹ ». A défaut des soins maternels, il faut choisir avec soin celle à qui seront confiées les premières années de l'enfant :

Puisqu'il est donc décidé par l'usage que les premières années de l'homme sont confiées aux femmes, il ne me reste qu'à recommander que le choix tombe au moins sur celles qui joignent à une droiture d'esprit naturelle, une exemption générale de tous ces préjugés puérils d'esprits, de fantômes, de revenants et de tant d'autres...⁹²

Toute une littérature se développera au cours du siècle sur ce sujet que Fénelon avait abordé en son temps avec *De l'Education des filles* et donnera lieu à des prises de position

⁸⁷ John LOCKE, opus cité, p. 25.

⁸⁸ *Encyclopédie*, « Enfant ».

⁸⁹ ROLLIN, opus cité p. 60.

⁹⁰ M. de BONNEVAL, opus cité, p. 8.

⁹¹ ROUSSEAU, opus cité, p. 259.

⁹² M. de BONNEVAL, opus cité, p. 15.

contrastées sur ce qu'il convient d'enseigner aux filles. La question trouvera également un écho dans les écrits à destination de l'enfance dont un certain nombre seront spécifiquement destinés aux « jeunes personnes ».

c - Raison contre superstition

Il importe extrêmement à un jeune homme que dès qu'il commence à juger, il n'acquiesce qu'à ce qui est vrai, c'est-à-dire qu'à ce qui *est*. Aussi loin de lui toutes les histoires fabuleuses, tous ces contes puérils de fées, de loup-garou, de juif-errant, d'esprits follets, de revenants, de sorciers et de sortilèges, tous ces faiseurs d'horoscopes, ces diseurs et diseuses de bonne aventure, ces interprètes de songes et tant d'autres pratiques superstitieuses qui ne servent qu'à égarer la raison des enfants, à effrayer leur imagination et souvent même à leur faire regretter d'être venus au monde.⁹³

Si Descartes s'était gardé d'étendre le doute méthodique à tous les domaines, les philosophes du dix-huitième siècle vont exercer l'esprit d'examen dans tous les champs de la connaissance, fut-il théologique. Le développement des sciences va rejeter les croyances erronées.

La Condamine, auteur d'une *Lettre critique sur l'éducation* en 1751 note qu'il a fallu cinquante ans pour que Descartes soit inscrit au programme des études de philosophie et « bientôt après on a combattu *Descartes* avec ses propres armes. Il avait enseigné à révoquer en doute jusqu'au témoignage de nos sens et à ne rien admettre sans y être forcé par l'évidence. Son système n'a pu soutenir cette épreuve. On a commencé à consulter la nature au flambeau de l'expérience et on a raisonné d'après les faits⁹⁴ ». Les philosophes ont traqué sans relâche les superstitions, les idées fausses, réfuté Descartes pour sa théorie des idées innées, repoussant sans cesse les frontières de la connaissance, ce dont l'*Encyclopédie* porte témoignage. Aucun domaine n'échappe au questionnement de la raison comme le montre le « Discours préliminaire » qui balaie l'étendue des domaines explorés.

Mais l'exercice de la raison doit aussi permettre à l'homme de mieux se connaître, de distinguer le bien du mal, le vice de la vertu. C'est cette fonction que mettent en avant les

⁹³ *Encyclopédie*, « Éducation ».

⁹⁴ LA CONDAMINE, *Lettre critique sur l'éducation*, A Paris chez Prault père, 1751, p. 26. L'ouvrage a paru sans nom d'auteur.

auteurs des traités. L'empire de la raison s'est peu à peu étendu et son développement devient l'un des principaux objets de l'éducation.

A l'exception de Rousseau, tous les traités d'éducation insistent sur la nécessité de former la raison de l'enfant dès son plus jeune âge. M. de Bonneval croit « l'éducation d'un enfant digne d'un philosophe⁹⁵ ». Jean-Pierre de Crousaz précise qu'il faut cultiver la mémoire et surtout la raison de l'enfant. Pour l'abbé de Saint-Pierre il faut lui apprendre à « raisonner juste ». Locke insiste dans les *Pensées sur l'éducation* : « Il faut mettre un grand soin à former l'esprit des enfants et à lui donner de bonne heure cette première leçon qui doit influencer sur le reste de la vie ». Il évoque un peu plus loin la force de l'esprit : « le grand principe, le fondement de toute vertu, de tout mérite, c'est que l'homme soit capable de se refuser à lui-même la satisfaction de ses propres désirs, de contrarier ses propres inclinations, et de suivre uniquement la voie que la raison lui indique comme la meilleure, quoique ses appétits l'inclinent d'un tout autre côté⁹⁶ ». Rousseau s'oppose résolument à ce point de vue du philosophe anglais : « raisonner avec les enfants était la grande maxime de Locke ; c'est la plus en vogue aujourd'hui ; son succès ne me paraît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit, et pour moi, je ne vois rien de plus sot que ces enfants avec qui l'on a tant raisonné⁹⁷ ». Le Genevois ne remet pas en question la nécessité d'une éducation qui commence avec l'entrée dans la vie mais « connaître le bien et le mal, sentir la raison des devoirs de l'homme n'est pas l'affaire d'un enfant⁹⁸ ». Comme ses prédécesseurs, l'auteur de *Emile* reconnaît que la première enfance est le temps où « germent les erreurs et les vices » mais ce n'est pas par la raison qu'il faut lutter. Il recommande une éducation purement « négative », qui consiste « non point à enseigner la vertu ni la vérité mais à garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur⁹⁹ ». Locke, et les pédagogues à sa suite, établissaient un lien puissant entre raison et vertu, la première devant permettre d'établir le règne de la seconde posée comme l'un des objectifs de toute éducation : « faire des hommes vertueux, utiles à leurs semblables, capables chacun dans son état¹⁰⁰ ». A ce programme, d'autres¹⁰¹ ajoutaient : faire de bons chrétiens ou rendre l'homme meilleur. Rousseau quant à lui prend une autre position en affirmant que

⁹⁵ M. de BONNEVAL, opus cité, p. 13.

⁹⁶ John LOCKE, opus cité, p. 53.

⁹⁷ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Emile ou de l'éducation*, opus cité, p. 317.

⁹⁸ Idem, p. 318.

⁹⁹ Idem, p. 323.

¹⁰⁰ John LOCKE, opus cité, p. 25.

¹⁰¹ L'abbé Rollin écrivait que « le but de tous nos travaux, la fin de toutes nos instructions doit être la religion », opus cité p. 21.

« forcé de combattre la nature ou les institutions sociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen car on ne peut faire à la fois l'un et l'autre¹⁰² ».

d - Faire évoluer l'éducation

Le constat est cruel : l'enseignement dispensé dans les collèges ou par les gouverneurs n'est pas à la hauteur de sa mission. Loin de développer la raison, loin de former des hommes vertueux, il laisse, au sortir des institutions, des jeunes gens démunis pour entrer dans le monde et incapables de tenir leur place et de contribuer au développement de la nation. Les critiques sont sévères et multiples :

Il n'y a personne qui ait un peu réfléchi sur la forme de l'éducation que nous recevons dans les collèges, la même à peu près par toute l'Europe, qui n'ait senti combien elle est défectueuse.¹⁰³

La Chalotais fait le constat de l'inadéquation des enseignements avec les besoins du temps : « Nous avons une éducation qui n'était propre tout au plus qu'à former des sujets pour l'École ».¹⁰⁴ Il tire un bilan négatif en constatant qu'on ne retient rien de dix années de collège. Fleury, un an plus tard, dresse le même bilan : « Pour le peu qu'on recherche les défauts qui règnent dans l'Education générale et particulière, je crois qu'on en apercevra deux essentiels : l'un est le peu de Religion solide, l'autre l'ignorance, avec lesquels sortent du collège ou des mains de leurs Educateurs, presque tous les jeunes gens¹⁰⁵ ». Plus encore, les pratiques sont telles que « l'enfant prend le maître, le rudiment, le catéchisme, tout genre d'étude en horreur et souvent c'est pour la vie¹⁰⁶ ». C'est justement en entrant dans la société que l'habitude de l'étude est la plus nécessaire. Et pourtant, note La Chalotais, « rien n'est plus ordinaire que de voir les jeunes gens abandonner toute lecture au sortir des collèges. Le premier fruit de ce qu'on nomme institution de la jeunesse, est de la laisser sans objet d'application dans l'âge où il serait plus nécessaire de l'appliquer, pour prévenir les dangers multiples d'un loisir, que remplissent les assauts des passions les plus fougueuses¹⁰⁷ ». Les griefs, quoique ravivés à l'occasion de l'expulsion des Jésuites à laquelle La Chalotais avait

¹⁰² ROUSSEAU, opus cité, p. 248.

¹⁰³ LA CONDAMINE, opus cité, p. 4.

¹⁰⁴ LA CHALOTAIS, *Essai d'éducation nationale ou Plan d'études pour la jeunesse*, s. 1., 1763, p. 5.

¹⁰⁵ FLEURY, *Essai sur les Moyens de réformer l'éducation*, opus cité, p. 26.

¹⁰⁶ LA CONDAMINE, opus cité, p. 31.

¹⁰⁷ LA CHALOTAIS, opus cité, p. 21.

pris une part active, n'étaient pas récents. Bonneval ne disait pas autre chose dès 1702 : « ainsi les dix-huit ou vingt premières années de la vie se passent non seulement à effleurer les sciences qu'on y professe, mais souvent à y recevoir un dégoût pour ces mêmes sciences¹⁰⁸ ».

e - Remise en cause de l'hégémonie des humanités

Alors que le formidable développement des sciences a profondément étendu les domaines d'étude, alors que se font jour de nouveaux besoins dans une société d'Ancien Régime en mutation dans ses élites, le système scolaire semble sclérosé et incapable de la moindre évolution. Si La Condamine admet des progrès dans l'enseignement de la philosophie, il se désole du faible niveau des études de mathématiques : « la moitié des gens du monde, le plus grand nombre des officiers ne savent pas faire une soustraction¹⁰⁹ ». Le seul domaine où le jeune homme saura briller sera dans l'exercice de la fatuité¹¹⁰. Il ne s'agit plus seulement pour l'élite aristocratique de se montrer à la hauteur d'un héritage — nom, fortune, privilège — mais d'être utile à la nation. Ainsi, il n'est pas jusqu'au militaire qui n'ait besoin de solides connaissances. D'Alembert dresse un réquisitoire sévère dans l'*Encyclopédie* :

Un jeune homme, après avoir passé dans un collège dix années, qu'on doit mettre au nombre des plus précieuses de sa vie, en sort lorsqu'il a le mieux employé son temps, avec la connaissance très imparfaite d'une langue morte, avec des préceptes de Rhétorique et des principes de Philosophie qu'il doit tâcher d'oublier ; souvent avec une corruption de mœurs dont l'altération de la santé est la moindre suite ; quelquefois avec des principes d'une dévotion mal entendue ; mais plus ordinairement avec une connaissance de la Religion si superficielle qu'elle succombe à la première conversation impie, ou à la première lecture dangereuse¹¹¹.

Fleury portait le même jugement : « Peu de personnes ignorent que toutes les connaissances des jeunes gens qui sortent du collège se réduisent à savoir imparfaitement une langue qu'ils ne parleront jamais et à ignorer presque toujours les principes de celle dont ils doivent faire

¹⁰⁸ M. de BONNEVAL, opus cité, p. 43.

¹⁰⁹ LA CONDAMINE, opus cité, p. 15.

¹¹⁰ Turgot dans sa « Lettre à Madame de Graffigny sur les *Lettres d'une Péruvienne* » en 1751 proposait à l'auteure que Zilia « critique surtout la marche de notre éducation ; qu'elle critique notre pédanterie car c'est en cela que l'éducation consiste aujourd'hui. » *Œuvres de Turgot*, par G. Schelle Tome premier, Paris, Librairie Félix Alcan, 1913, p. 244.

¹¹¹ *Encyclopédie*, « collègue ».

continuellement usage et dans laquelle des dames sans études pourraient être leurs maîtres¹¹² ».

D'autres voix se joignent au concert pour critiquer le système de formation tel qu'il existe au sein de l'université. Le manque de rigueur des enseignements, l'obligeante attribution de titres ainsi que l'indigence intellectuelle et morale des élèves à leur sortie du collège sont dénoncés par Jean-Baptiste Crevier¹¹³. Rousseau quant à lui, évoque les « risibles établissements qu'on appelle collèges¹¹⁴ ». La société d'Ancien Régime évolue. Malgré la division figée en trois ordres, des brèches apparaissent et une bourgeoisie nouvelle, constituée de gens de finance, de négociants aisés, de maîtres artisans voit le jour. Elle apporte avec elle ses valeurs, une vie familiale plus resserrée et un désir d'ascension sociale qui passe par une éducation utile à l'entreprise familiale, que la descendance est appelée à faire fructifier. Elle est déterminée à prendre une place de plus en plus importante dans la gestion de la cité. Elle a de l'ambition pour ses enfants et ne peut se satisfaire d'un système scolaire qui ne répond pas à ses besoins.

C'est l'hégémonie du latin qui est visée à travers toutes les critiques. Le latin devient sinon une langue morte, à tout le moins une langue dont l'usage est limité. Les auteurs des traités s'attachent à montrer le décalage qui existe entre ce qui est enseigné dans les institutions et la réalité des besoins. « La première institution nationale est demeurée la même. Elle est restreinte partout à l'éducation des collèges et cette éducation a été bornée à l'étude de la langue latine¹¹⁵ » écrit La Chalotais. Les humanités telles qu'elles ont été instituées au Moyen Age correspondaient aux nécessités du temps. Mais celui-ci a changé. Les sciences ont connu un formidable développement, les découvertes de nouveaux territoires ont élargi l'horizon des hommes, l'imprimerie a favorisé les échanges, la diffusion des connaissances et la circulation des idées. Les communications entre les hommes se sont développées dans les idiomes nationaux. La domination insolente du latin dans le cursus universitaire ne répond pas à la demande de cette bourgeoisie active. Un autre grief est énoncé contre ces dix années de collège dont il ne reste rien : les jeunes gens se détournent de la profession de leur père. Ce sera d'ailleurs le cas d'Arnaud Berquin.

¹¹² FLEURY, *Projet d'une école gratuite de sciences pour toutes les provinces du royaume*, opus cité, p. 25.

¹¹³ CREVIER, *De l'Éducation publique*, Amsterdam, 1762, p. 175 et suivantes.

¹¹⁴ ROUSSEAU, opus cité, p. 250.

¹¹⁵ LA CHALOTAIS, opus cité, p. 14.

Le reproche avait déjà plus d'un siècle. En 1626, l'Assemblée des notables se plaignait qu'il y ait trop de collèges qui enlèvent à l'Etat « une infinité de gens qui abandonnent les arts, le commerce, le labourage et la guerre, tournent à charge au public, et qui, pour avoir passé leur jeunesse dans l'oisiveté des lettres, deviennent pour la plupart, incapables de servir ¹¹⁶ ».

Des villes de négoce comme Bordeaux, mettront en place des écoles ou des cours « professionnels » pour l'enseignement des langues vivantes, de la tenue des livres de comptes etc.

Très tôt dans le siècle, la demande d'une diversification du programme d'étude s'est exprimée. Chaque ouvrage insiste sur la place à faire aux enseignements scientifiques, aux langues étrangères, à la géographie : « chaque jour un peu de géographie » suggère Rollin. Les mathématiques sont appelées à prendre davantage de place car elles « sont nécessaires à tous les états » note Fleury. Outre la lecture et l'écriture, Bonneval considère qu'il serait honteux d'ignorer l'arithmétique, la géographie, l'histoire, la géométrie commune et la musique. L'enseignement de l'histoire n'est plus limité à l'histoire sainte mais doit présenter également celle de la nation, en un recueil de faits. La prépondérance du français sur le latin est affirmée. Si Rollin conseille d'apprendre à lire en latin, c'est pour la facilité de l'apprentissage, mais « comme la lecture du latin ne présente à l'enfant que des sons vides de sens, et que l'ennui doit naturellement accompagner un exercice où il ne comprend rien, on ne saurait trop tôt l'amener au français afin que le sens l'aide à lire et l'habitue à penser ¹¹⁷ ».

B - Naissance d'une littérature à destination d'un nouveau public

« Je hais les livres » clame Rousseau qui fut pourtant un lecteur de premier ordre. Et pour Emile, il pose la question : « N'y aurait-il point le moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres ? de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, et qui pût servir de stimulant même à cet âge ? ¹¹⁸ ». Le seul ouvrage qui répond à ses vœux, nous dit-il un peu plus loin, c'est *Robinson Crusoé*. Non pas tel qu'il fut publié par

¹¹⁶ Cité par Renato GALLIANI, *Rousseau, le luxe et l'idéologie nobiliaire*, Studies on Voltaire and Eighteenth Century, n°268, Oxford, The Voltaire Foundation, 1989, p. 83.

¹¹⁷ ROLLIN, opus cité, p. 55.

¹¹⁸ ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, opus cité, p. 454.

Daniel Defoe au début du siècle, mais « débarrassé de tout son fatras ». Il n'en connaît point d'autres.

Nombre d'auteurs de traité d'éducation font le même constat, bien des années avant lui. De Crousaz, en 1722, remarque que pour l'enseignement de la morale, il manque des ouvrages adaptés. Quatre ans plus tard, Rollin souhaite que l'on s'appuie autant sur le texte que sur les images :

Il serait à souhaiter qu'on eût beaucoup d'images pareilles¹¹⁹, faites exprès pour les enfants, qui les instruiraient en les amusant et qu'il y eût aussi des livres composés pour eux, où l'on trouvât en gros caractères des mots, des phrases et de petites histoires qui leur conviennent¹²⁰.

En 1728, l'abbé de Saint-Pierre aborde la question dans une de ses observations. Il veut s'appuyer sur le goût des enfants pour les récits oraux et ne pas attendre l'âge de la lecture pour proposer à l'enfant des récits intéressants et instructifs :

La même providence a donné aux enfants un grand plaisir à entendre conter, et je vois avec peine que nous n'avons point encore de contes propres à intéresser les enfants et à les conduire insensiblement par des peintures vives à estimer, à louer les talents et les vertus à proportion de leur grandeur, à mépriser et à haïr les actions vicieuses à proportion qu'elles sont haïssables¹²¹.

Les reproches se font vifs envers les ouvrages que l'on met entre les mains des enfants. L'abbé de Saint-Pierre d'abord, La Condamine en 1751, La Chalotais onze ans plus tard se font l'écho des reproches concernant les récits merveilleux :

La plupart de nos papiers bleus, de nos contes de fées, de nos contes ou arabes ou persans sont plus propres à donner de fausses idées, soit de vices, soit des vertus, soit même de ce qui est vraiment méprisable et vraiment ridicule qu'à en donner des idées justes dans ces écrits, le vrai, le bon y sont trop souvent mêlés de faux et de mauvais¹²².

Mais au lieu de repaître l'imagination de l'enfant de fables absurdes ou grossières, de contes de fées, de trésors, de revenants, de monstres, de sorciers, de coupe-gorge qui ne sont propres qu'à laisser dans un cerveau faible des

¹¹⁹ En 1783 est lancé le *Portefeuille des enfants*, « mélange intéressant d'Animaux, Fruits, Fleurs, Habillements, Plans, Cartes et autres objets, dessinés suivant les réductions comparatives et commencés à graver en 1783, sous la direction de Cochin. Accompagné de courtes explications et de divers tableaux élémentaires ».

¹²⁰ ROLLIN, opus cité, p. 57.

¹²¹ Abbé de SAINT PIERRE, *Projet pour perfectionner l'éducation avec un discours sur la grandeur et la sainteté des hommes*, Paris, 1728, p. 167.

¹²² Idem, p. 158.

impressions ineffaçables d'avarice, de frayeur, de haine, de vengeance, songez à former son cœur et son esprit à la fois, en captivant son attention par des récits véritables d'actions d'humanité, de justice, de courage, de reconnaissance, de désintéressement, de générosité¹²³.

Les enfants aiment avec passion les contes et les histoires. On leur lit des contes de fées, on leur en fait d'effrayants qui ont quelquefois des suites pour toute leur vie.¹²⁴

C'est moins l'absence de livres à mettre entre les mains de l'enfance que leur qualité qui est en question. En 1767, dans la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*, Samuel Formey fait la même remarque à propos des récits faits aux enfants:

Dès que les Enfants commencent à babiller, il faudrait parler avec eux, mais au lieu de faire des contes absurdes, effrayants, superstitieux ou de ne leur dire que des riens, on devrait les amuser en leur disant des choses tout à la fois vraies, instructives et divertissantes¹²⁵.

a - Littérature de contes de fées

Dans différents domaines, « l'enfance devient le conservatoire des usages abandonnés par les adultes¹²⁶ ». Tel fut le cas des lectures.

Les historiens de la littérature de jeunesse¹²⁷ considèrent *Télémaque* de Fénelon comme le premier texte rédigé pour l'enfance. L'ouvrage a été rédigé au siècle précédent en 1694. Sa publication clandestine en 1699 aura un grand retentissement. Rédigé primitivement à l'usage du Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, il a la double particularité d'être écrit en français et de se présenter sous la forme d'un roman de formation. Il mêle la découverte de la culture classique à un enseignement moral et politique. Destiné à l'éducation d'un prince, *Les Aventures de Télémaque* reste un livre atypique.

¹²³ LA CONDAMINE, opus cité, p. 37.

¹²⁴ LA CHALOTAIS, opus cité, p. 49.

¹²⁵ Samuel FORMEY, *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*, XXVIII, 1767, p. 116. Cité par François Genton, « Arnaud Berquin et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIIIe siècle » in *Révolution, Restauration et les jeunes – 1789-1848 – Ecrits et images*, Paris, Didier Erudition, 1989, p. 48.

¹²⁶ Philippe ARIES, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Editions du Seuil, 1973, Collection Univers historique, p.101.

¹²⁷ D'autres voient dans les *Contes* de Perrault les débuts de la littérature de jeunesse.

Les ouvrages qui sont publiés alors pour la jeunesse sont pour l'essentiel des volumes consacrés à l'instruction, manuels scolaires du temps. Sont également diffusés à l'intention des enfants, les abécédaires, les manuels de civilité dont les *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* de Jean-Baptiste de la Salle. Publié en 1703, le texte inspiré de *La Civilité Puérile* qu'Erasme¹²⁸ avait donnée en 1530, connut une longue histoire éditoriale jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle.

Les enfants sont aussi au contact des lectures adultes telles que les *Fables* de La Fontaine. La Condamine puis Rousseau s'érigent contre cette lecture hors de portée des jeunes esprits. Les *Fables* de Florian, les *Contes de ma mère l'Oye* de Charles Perrault font également partie des lectures que se partagent enfants et adultes. S'y ajoutent des traductions, *Don Quichotte*, *Les voyages de Gulliver* et *Robinson Cruséo* dont Rousseau veut faire la première lecture de son élève. Le catalogue de la Bibliothèque Bleue de Troyes¹²⁹ propose également un choix de romans médiévaux, d'almanachs... Ces petits livres comportent aussi des contes merveilleux dont les lecteurs du tournant du siècle se sont entichés.

Ils ont pour nom : *Le Petit Poucet*, *L'Oiseau bleu*, *La Belle et la bête*, *Riquet à la houppe*, *La Princesse Camion*, *Persinette*, *Cadichon*. Certains sont parvenus jusqu'à nous sans que le nom de leur auteur ne leur ait survécu. On connaît Charles Perrault, mais qui se souvient de Madame d'Aulnoy, de Madame Leprince de Beaumont, de Mademoiselle Bernard, de Mademoiselle l'Héritier, Mademoiselle de Lubert, Mademoiselle de la Force et autres auteures de contes de fées. Si l'on trouve beaucoup de femmes, le merveilleux ne leur est pas exclusif. Le chevalier de Boufflers s'essayera au genre.

L'intérêt pour la féerie est à son apogée entre 1690 et 1710, au moment où règne une plus grande austérité dans les mœurs sous l'influence de madame de Maintenon. « Dans ce contexte, le conte merveilleux se présente comme une rupture, une diversion, voire une provocation. Il invite à une régression délicieuse (ses lecteurs ne sont jamais que de grands enfants), il *divertit et fait rire / sans que Mère, Epoux et Confesseur/y puissent trouver à*

¹²⁸ ERASME, *De Civilitate morum puerilium*. Erasme rédigea l'ouvrage à l'intention du fils d'Adolphe, prince de Veere, aux Pays Bas. Il s'agissait d'un manuel de bonne conduite élémentaire, comportant des préceptes relatifs aux comportements « ordinaires ». Jean-Baptiste de La Salle ajoutera une forte dimension religieuse à ses *Règles*, soulignée par le titre. L'ouvrage était utilisé comme manuel dans les établissements des Frères des Ecoles chrétiennes fondées par J. B. de La Salle au début du dix-huitième siècle.

¹²⁹ Créée au dix-septième siècle par Nicolat Oudot, libraire à Troyes, la Bibliothèque Bleue va connaître un développement important au siècle suivant. La collection présente des textes connus – la diffusion de nouveautés étant le privilège des libraires parisiens – sous une forme abrégée, parfois remaniée.

redire, ainsi que s'en félicite Charles Perrault dans la préface de *Peau d'Ane*¹³⁰». En 1690, Madame d'Aulnoy insère un récit merveilleux, *L'Île de la félicité* dans son roman *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*. C'est le premier conte qui rencontre le succès. Charles Perrault publie ses *Histoires ou Contes du temps passé avec des moralités* en 1697. Ils connaissent une fortune considérable qui ne s'est pas démentie jusqu'à nos jours. Madame d'Aulnoy publiera à la suite de Perrault, pas moins de huit volumes de contes en l'espace d'une année : *Contes de fées*, puis *Contes nouveaux ou les fées à la mode*. Elle sera bientôt imitée par de nombreux auteurs qui préféreront parfois rester dans l'anonymat. C'est d'abord de la tradition populaire que vient l'inspiration. « D'un strict point de vue quantitatif, on peut considérer que les années 1697 et 1698 sont celles où la presque totalité des textes qui exploitent les sources folkloriques voient le jour¹³¹ ». Des textes d'inspiration plus libre leur succéderont. « Les femmes ont été d'abord les conteuses les plus importantes et les plus productives¹³² ». La publication de contes merveilleux se poursuivra tout au long du dix-huitième siècle, enrichi par la parution des contes des *Mille et une nuits* que traduit l'orientaliste Antoine Galland à partir de 1701 jusqu'à sa mort en 1715. Peu avant la Révolution, Charles Joseph de Mayer réédite l'ensemble des textes dans les quarante et un volumes de son *Cabinet des fées*¹³³.

Le dix-huitième siècle est donc traversé par deux courants que tout semble opposer : l'un utilisant les ressorts du merveilleux, du monstrueux parfois, de l'extraordinaire, l'autre se fondant sur l'usage de la raison. Madame de Genlis cherchera à réunir les deux dans son conte *Alphonse et Dalinde*, s'engageant à présenter un récit dans lequel tous les événements merveilleux ont une explication parfaitement rationnelle. Les philosophes des Lumières joueront sur les deux registres mais rejetteront le merveilleux pour leurs enfants.

b - La raison contre les fées

La méfiance à l'égard des contes de fées et autres récits de nourrices s'appuie sur les principes du sensualisme qui se sont développés depuis John Locke et la réfutation de Descartes. Les idées naissent de nos sensations. Les premières impressions fondent les premières idées et

¹³⁰ Martine REID, « Introduction » à *La Princesse Belle-Etoile et le Prince Chéri* de Madame d'Aulnoy, Paris, Gallimard, Collection Femmes de Lettres, 2008, p. 9.

¹³¹ Raymonde ROBERT, *Le conte de fées littéraire en France, de la fin du XVIIe à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Editions Honoré Champion, 2002, p. 102.

¹³² Idem, p. 10.

¹³³ La publication s'étendra sur plusieurs années, de 1785 à 1789.

revêtent une importance capitale pour le développement futur du jeune enfant. Il est donc indispensable de lui offrir des impressions sur lesquelles il pourra exercer sa raison, base de ses vertus.

Le reproche adressé aux nourrices qui troublent l'esprit des jeunes enfants de récits effrayants est récurrent et ancien. En pleine mode des contes de fées, le chansonnier de Coulanges écrit une chanson intitulée « Avis aux pères de familles » :

En faveur des petits enfants
Je veux gronder les gouvernantes
Qui pour les rendre obéissants
Leur font des peurs extravagantes
Et qui, contentes du succès,
Les rendent peureux à jamais

On leur fait peur du loup Garou
On leur fait peur de la grand'bête
Le dragon va sortir d'un trou
Qui pour les avaler s'apprête
Enfin ces petits malheureux
N'ont que des monstres autour d'eux.¹³⁴

Ces impressions fausses qui viennent s'inscrire sur un esprit neuf le sont durablement et façonnent à leur tour l'adulte qu'il deviendra. Il est donc de la première importance d'imprimer des idées justes et d'instruire en proposant des modèles de référence et non des exemples contre lesquels il faudra ensuite lutter.

Qu'une peinture vive, tirée d'exemples choisis, serve à lui inspirer l'horreur de tous les vices et surtout le mépris du mensonge : que chaque leçon de morale, déguisée sous un trait historique soit aussi touchante qu'instructive ; que l'enfant devienne vertueux en devenant raisonnable ; qu'à mesure que ses idées se développent, il apprenne que la vertu n'est que la perfection de la raison, en attendant qu'on lui prouve que la religion est la perfection de la vertu¹³⁵.

¹³⁴ Ecrit en 1698 par Coulanges, qui était un ami de la Marquise de Sévigné. Cité par Marc Soriano, opus cité, p. 66.

¹³⁵ LA CONDAMINE, opus cité, p. 37.

L'*Encyclopédie* allait dans le même sens. On pouvait lire à l'article « Éducation » : « je voudrais bien que parmi les personnes qui se trouvent destinées par état à l'éducation de la jeunesse, il se trouvât quelque maître judicieux qui nous donnât *la logique des enfants en forme de dialogue à l'usage des maîtres*. On pourrait faire entrer dans cet ouvrage un grand nombre d'exemples, qui disposeraient insensiblement aux préceptes et aux règles ».

Les auteurs n'ignorent pas que les contes de fées ont du succès auprès des jeunes esprits, ce que traduit madame de Genlis dans le dialogue suivant, extrait des *Veillées du château*. Madame de Clémire a surpris sa fille avec un ouvrage dont elle ne lui a pas recommandé la lecture :

- Un conte de fées ! Comment une telle lecture peut-elle vous plaire ?
- Maman, j'ai tort mais j'avoue que les contes de fées m'amuse
- Et pourquoi ?
- C'est que j'aime ce qui est merveilleux, extraordinaire, ces métamorphoses, ces palais de cristal, d'or et d'argent... tout cela me paraît joli.¹³⁶

Pour combattre ces récits qu'ils considèrent d'une grande nocivité et lutter contre la désaffection des jeunes gens pour l'étude, les auteurs préconisent de recourir à des ouvrages qui présenteront le double intérêt de les « instruire en les amusant ». L'expression revient sous plusieurs plumes, dans les traités d'abord mais plus encore chez les écrivains qui s'engageront dans cette voie. L'abbé de Saint-Pierre souhaite « que quelques bons citoyens philosophes moraux, qui auront le talent de bien conter et de bien peindre nous donneront un jour des recueils de petits romans vertueux¹³⁷ ». La Chalotais pose également la question : « Pourquoi ne pas chercher à les instruire en les amusant ? » Il formule un vœu :

Je voudrais que l'on composât pour leur usage, des histoires de toute nation, de tout siècle et surtout des siècles derniers, que celles-ci fussent plus détaillées ; que même on les leur fit lire avant celles des siècles plus reculés, qu'on écrivît des vies d'hommes illustres dans tous les genres, dans toutes les conditions et dans toutes les professions ; de héros, de savants, de femmes et d'enfants célèbres [...] qu'on leur fit des peintures vives des grands événements, des exemples mémorables de vice et de vertu, de malheur ou de prospérité¹³⁸.

¹³⁶ Madame de GENLIS, *Les Veillées du château*, A Paris, chez Lambert et Baudouin, 1784, Tome I, p. 369

¹³⁷ Abbé de SAINT-PIERRE, opus cité, p. 167.

¹³⁸ LA CHALOTAIS, opus cité, pp. 50-51.

L'histoire apparaît comme un vecteur particulièrement pertinent pour exalter les valeurs morales. D'Alembert, dans son *Discours sur l'Histoire* lu à l'Académie française en janvier 1761, exposait déjà cette idée :

Mais pourquoi bornerait-on l'étude de l'histoire à n'être pour les enfants qu'un exercice de mémoire ? Pourquoi n'en ferait-on pas le meilleur catéchisme de morale qu'on put leur donner en réunissant sous leurs yeux dans un même livre les actions et les paroles mémorables ? [...]

Mais pourquoi la république des lettres, si ingénieuse à se déchirer elle-même, si empressée de publier les scandales qui l'avalissent, ne recueillerait-elle pas les traits de générosité, de désintéressement, de courage qui peuvent la rendre respectable ?¹³⁹

De la remise en cause des pratiques éducatives et de l'excès de la primauté accordée aux humanités, du désir de voir se répandre dans les enseignements les nouvelles connaissances scientifiques, de la volonté de développer la raison, de la conviction de la nécessité d'une éducation précoce sous-tendue par la théorie sensualiste va naître une littérature destinée aux enfants.

Des auteurs allaient, avec des succès divers, tenter d'« instruire par la voie agréable, intéressante et d'application qui est la plus sûre et la plus efficace pour exciter la jeunesse au travail ¹⁴⁰».

C - De nouveaux auteurs

Berquin ne fut pas le premier à s'essayer au genre. D'autres avant lui ou au même moment ont publié des ouvrages destinés à instruire la jeunesse en se démarquant des manuels scolaires, abécédaires et livres de religion. Tous ayant eu, à une époque de leur vie, à diriger l'éducation d'un ou de plusieurs enfants, ils fondent la légitimité de leur ouvrage sur leur

¹³⁹ D'ALEMBERT, *Réflexions sur l'Histoire, lues à l'Académie Française dans la séance publique du 19 janvier 1761*, Édition HTML par Guido Abbattista pour Cromohs© (janvier 1997), URL : <http://www.eliohs.unifi.it/testi/700/alemb/reflect.html>

¹⁴⁰ FLEURY, *Essai sur les moyens*, opus cité, p. 62.

expérience. Témoignage de l'importance du débat sur l'éducation des filles, des femmes¹⁴¹ publient pour les filles le plus souvent¹⁴². Les premiers ouvrages ont en commun d'être fortement influencés par le théâtre d'éducation, pratique pédagogique répandue dans les collèges, notamment ceux qui étaient tenus par les jésuites et par le théâtre de société en vogue dans le milieu aristocratique.

a - Madame Leprince de Beaumont

De Madame Leprince de Beaumont, la postérité n'a retenu que la conte merveilleux *La Belle et la bête*¹⁴³, sans même que le nom de son auteur lui soit indéfectiblement attaché. Pourtant, en publiant en 1757 son *Magasin des enfants*, elle propose un ouvrage d'une forme inédite.

Madame Leprince de Beaumont¹⁴⁴ était née à Rouen en 1711. Formée chez les dames d'Ernemont, une congrégation enseignante de Normandie, elle commence à enseigner dès l'âge de quatorze ans à des fillettes pauvres. A vingt-cinq ans, elle se rend à la cour de Lunéville où pendant deux ans, elle s'occupe de l'éducation de l'aînée des filles de la régente Elisabeth-Charlotte. Veuve en 1745, d'un capitaine des gardes, mort en duel, elle doit subvenir à ses besoins. Elle publie un premier ouvrage en 1748 : *Le Triomphe de la Vérité*. La même année, elle émigre en Angleterre¹⁴⁵ et commence à s'occuper de l'éducation des enfants de la haute société anglaise. Elle se remarie en 1757. Elle se fait connaître en publiant dans les journaux londoniens des contes pour la jeunesse qu'elle réunit dans le *Magasin des enfants* en 1757.

¹⁴¹ La carrière des lettres n'était pas complètement fermée aux femmes mais les domaines qui leur étaient ouverts étaient limités.

¹⁴² Dans l'introduction de l'ouvrage dont elle a dirigé la publication, *Lectrice d'Ancien Régime*, Isabelle Brouard-Arends souligne ce phénomène : « Les livres de femmes ont beaucoup été écrits d'abord par d'autres femmes », Rennes, Presse Universitaire de Rennes, 2003, p. 10.

¹⁴³ Marc SORIANO évoque ce texte par ces mots : « Cette œuvrette n'a pas la qualité des contes de *Ma Mère l'Oye* que Madame de Beaumont a la sagesse de considérer comme des modèles du genre ; mais c'est un beau texte, écrit dans un style sobre et efficace, et où l'artiste respecte et retrouve souvent la grâce du conte traditionnel. » *Guide de la littérature pour la jeunesse*, Paris, Editions Delagrave, 2002, p. 273.

¹⁴⁴ Les éléments biographiques sont tirés de l'article que lui consacre Marc SORIANO dans le *Guide de la littérature pour la jeunesse*, opus cité, p. 372 et de la notice rédigée par Françoise HUGUET dans *Les Livres pour l'enfance et la jeunesse, de Gutenberg à Guizot*, Paris, INRP – Editions Klincksieck, 1997, p. 395.

¹⁴⁵ C'est en Angleterre que s'ouvrit en 1750 la première librairie spécialisée dans les livres pour les enfants, ouverte par John Newbery. Ce dernier avait lancé à partir de 1744 une collection, *The Little Pretty Pocket Books*, composée de livres bon marché qui connurent beaucoup de succès. Le catalogue comportait plusieurs centaines de titres.

D'autres publications suivront dont *Le Magasin des adolescentes* (1760), *Le Magasin des pauvres* (1768). Elle rentre en France en 1762 et se retire en Savoie. Très cultivée, elle continue à publier une œuvre qui ne comptera pas moins de soixante-dix volumes à sa mort en 1780, à Chavanod près d'Annecy.

Le titre complet du *Magasin des enfants* est à lui seul tout un programme. Que l'on en juge :

Le Magasin des enfants ou dialogues entre une sage gouvernante et plusieurs de ses élèves de la première distinction. Dans lesquels on fait penser, parler, agir les jeunes gens suivant le génie, le tempérament et les inclinations de chacun. On y représente les défauts de leur âge, et l'on y montre de quelle manière on peut les en corriger. On s'applique autant à leur former le cœur qu'à leur éclairer l'esprit. On y donne un abrégé de l'Histoire Sacrée, de la Fable, de la Géographie etc. Le tout rempli de réflexions utiles et de contes moraux pour les amuser agréablement ; et écrit d'un style simple et proportionné à la tendresse de leurs années.

L'ouvrage en deux volumes se présente comme une suite de vingt-neuf entretiens répartis au long de vingt-sept journées et dirigés par Mademoiselle Bonne, gouvernante de Lady Sensée, âgée de douze ans, l'une des protagonistes. La jeune fille est en compagnie de Lady Spirituelle (12 ans), Lady Mary (5 ans), Lady Charlotte (7 ans), Miss Molly (7 ans), Lady Babiote (10 ans). Lady Tempête (13 ans) rejoindra le groupe dans le second volume. Le lecteur, ou faut-il dire la lectrice, est prévenu. Les noms des personnages ou de certaines d'entre elles traduisent leur caractère. Lady Sensée sous la direction de sa « Bonne », est une enfant raisonnable, réfléchie. Lady Spirituelle de son côté, manifeste, trop de vanité pour les quelques connaissances qu'elle a acquises. Lady Babiote attache trop d'importance à sa poupée, au point de ne pas souhaiter s'instruire auprès des autres. Elle disparaît rapidement de l'ouvrage. Lady Tempête est emportée comme son nom le laisse entendre.

Ces demoiselles sont de la première distinction. La gouvernante est amenée à le rappeler à diverses occasions en insistant sur les devoirs que cette situation implique :

Mademoiselle Bonne

Il ne serait pas juste non plus de vous honorer pour les actions d'autrui, et seulement parce que vos ancêtres étaient honnêtes gens, et avaient un mérite supérieur. C'est une chose estimable que d'être née d'une ancienne maison ; mais il est mille fois plus glorieux de faire entrer la noblesse dans sa maison

par une action héroïque que de la trouver toute établie et de ne rien faire pour la soutenir¹⁴⁶.

Chaque entretien s'organise autour des récits de l'Histoire Sainte. Le choix singulier de l'auteure a été de placer les narrations dans la bouche de ses élèves qui témoignent ainsi qu'elles ont bien « appris » leur leçon. C'est la *Bible* qui est présentée aux jeunes lectrices et il est parfois surprenant de lire les récits des massacres racontés par une enfant de cinq ans.

Viennent ensuite des contes proposés par la gouvernante, dont la portée morale est longuement explicitée. La présence de ces récits féériques semble entrer en contradiction avec les propos que tient l'auteure dans son avertissement à propos de « douze volumes de contes de fées » que peuvent lire les enfants.

On me dira : nous avons douze volumes de contes de fées, nos enfants peuvent les lire ; à cela je réponds : outre que ces contes ont souvent des difficultés dans le style, ils sont toujours pernicieux pour les enfants, auxquels ils ne sont propres qu'à inspirer des idées dangereuses et fausses¹⁴⁷.

Afin qu'on ne puisse lui adresser le même reproche, Madame Leprince de Beaumont introduit dès le troisième dialogue la distinction entre un conte et une histoire :

Lady Mary
Quelle différence y a-t-il d'un conte à une histoire ?

Mademoiselle Bonne
Une histoire est une chose vraie et un conte, c'est une chose fausse qu'on écrit, qu'on raconte pour amuser les jeunes gens.

Lady Mary
Mais ceux qui font des contes sont donc des menteurs, puisqu'ils disent des choses fausses.

Mademoiselle Bonne
Non ma chère, mentir, c'est chercher à tromper. Or, comme ils avertissent que ce sont des contes, ils ne veulent tromper personne.¹⁴⁸

¹⁴⁶ Madame LEPRINCE DE BEAUMONT, *Le Magasin des enfants*, Tome II, Paris, Limoges, Martial Ardant frères Editeurs, 1849, p. 146.

¹⁴⁷ Idem, p. 212.

¹⁴⁸ Idem, p. 12.

Et pour que le conte puisse prendre tout son intérêt, Mademoiselle Bonne prend le temps d'en expliquer la portée.

A ces deux éléments que sont l'Histoire Sainte et les contes moraux, viennent s'ajouter des leçons de géographie, d'histoire naturelle.

L'enseignement est constamment relié à la religion, de laquelle tout dépend et à laquelle chacun, quelle que soit sa position ou sa situation, doit se soumettre.

La forme de l'entretien, telle que la conçoit Madame Leprince de Beaumont est peu dynamique. Si elle donne la parole à ses jeunes élèves, c'est pour que celles-ci prodiguent les leçons déjà apprises à leurs camarades et servent d'émules et d'exemples. Le temps n'est pas encore aux vrais débats.

C'est par sa mère que l'enfant entre en contact avec la religion, encore est-il nécessaire que celle-ci ait reçu une éducation de qualité. Tel est le projet de Madame Leprince de Beaumont à travers son *Magasin des enfants*. Elle poursuit son œuvre pédagogique avec la publication du *Magasin des Adolescentes* quelques années plus tard.

Suzan Van Dijk a relevé la présence importante des ouvrages de Madame de Beaumont dans les bibliothèques privées des Pays-Bas : « Dans un classement général (écrivains femmes et hommes réunis) elle arrive presque en tête pour les écrivains français. Elle est deuxième après Voltaire [...] On peut dire pour le moins que ceci est en contradiction complète avec l'image que l'on a d'elle et selon laquelle il faudrait la considérer comme un auteur de quatrième ordre¹⁴⁹ ».

b - Alexandre-Guillaume Mouslier de Moissy

Douze ans après le *Magasin des enfants* paraît un nouvel ouvrage destiné à ouvrir à l'éducation « quelques routes plus utiles et plus agréables que celles qui sont connues¹⁵⁰ » : *Les Jeux de la petite Thalie*.

¹⁴⁹ Suzan Van DIJK, « Les femmes se lisaient-elles ? Présentation d'un instrument de recherche », in *Lectrices d'Ancien Régime*, dirigé par Isabelle BROUARD-ARENDS, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 303-315.

¹⁵⁰ MOISSY, *Les Jeux de la petite Thalie*, à Paris chez Bailly, 1769, Discours préliminaire, p. V.

L'auteur, Alexandre-Guillaume Mouslier de Moissy est entré tardivement dans la carrière littéraire. Né¹⁵¹ à Paris en 1712, sa vie est marquée par la passion du jeu qui le mène à deux reprises à la ruine. Après un premier revers de fortune, il accepte un poste de précepteur en Russie dans la maison Panin. A son retour à Paris, il est repris par le démon du jeu sans davantage de succès. Il s'éteint dans la capitale française en 1777.

Le premier volume des *Jeux de la petite Thalie* concerne les enfants et les jeunes personnes de 5 ans jusqu'à 20. Il sera suivi de deux autres, en 1770, couvrant ainsi tous les âges de la vie, selon la volonté de l'auteur. *L'École dramatique de l'homme, suite des jeux de la petite Thalie, âge viril, depuis 20 ans jusqu'à 50 ans* comporte 8 proverbes. *L'École dramatique de l'homme, suite des jeux de la petite Thalie, dernier âge* n'est composé que de cinq proverbes. Les ouvrages sont signalés dans la *Correspondance Littéraire* de Grimm par un article très caustique :

Monsieur de Moissy [...] a voulu partager les succès de société de M. de Carmontelle. Celui-ci est peintre de ridicules à gouache, l'autre s'est fait peintre moraliste en détrempe ; et pour que l'homme, ce grand objet de la morale, ne lui échappe dans aucune situation de la vie, il l'a saisi au sortir du berceau, et le conduisant d'âge en âge, et de proverbe en proverbe, pendant trois volumes consécutifs, il ne l'abandonne que quand il l'a vu rendre l'âme : sa première pièce, c'est *La Poupée* et sa dernière c'est *Le Vertueux mourant* entre les mains de son curé [...].

Si le peintre à gouache est plat, le peintre à la détrempe est d'un ennui et d'une insipidité [...]¹⁵²

Il publie en 1773 un poème didactique en cinq chants : *Essai sur l'éducation* dédié à son altesse impériale, le grand Duc de toutes les Russies. Il y reprend les thèmes débattus au cours du siècle : une éducation parentale conduite par les deux parents : « une mère [...] devrait être nourrice, un père précepteur¹⁵³ », une éducation qui forme le corps et l'esprit. Nous y retrouvons une critique des fables et des romans. Comme chez Rousseau, seul Robinson trouve grâce aux yeux de Moissy. Le quatrième chant évoque la religion, le cinquième et dernier est consacré à l'éducation des femmes.

¹⁵¹ Les éléments biographiques sont extraits de la *Bibliographie universelle ancienne et moderne*, sous la direction de MICHAUD, Paris, 1843.

¹⁵² *Correspondance littéraire* par GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, MEISTER, par Maurice Tourneux, Tome 9, mars 1771, Paris, Garnier Frères, 1879, Kraus reprint, Nendeln/Lichtenstein, 1968, p. 272-273.

¹⁵³ MOISSY, *Essai sur l'éducation*, Poème, chant II, Saint-Petersbourg, 1773, p.16.

Le titre complet de son premier ouvrage – *Les Jeux de la petite Thalie ou nouveaux petits drames dialogués sur des proverbes propres à former les mœurs des enfants et des jeunes personnes depuis l'âge de cinq ans jusqu'à vingt* renseigne sur la forme adoptée par l'auteur, des drames en un acte. Le livre présente vingt proverbes. La particularité de l'auteur est de proposer des improvisations, des impromptus signalés par une différenciation typographique. Ces impromptus sont spécifiques au premier volume. Ils ont bien évidemment une fonction didactique que Moissy explicite dans son discours préliminaire :

Au moyen de cette opération, qui ne sera regardée par les enfants que comme un simple amusement, il se formera entre eux une vive émulation d'esprit ; ils apprendront tout ensemble à agir, à parler, à penser et à contenir dans des bornes convenables leurs actions, leurs idées et leurs discours¹⁵⁴.

Le volume comporte vingt drames illustrant chacun un proverbe et introduit par une courte présentation permettant aux éducateurs de choisir « celui qui conviendra à leur âge et à tel défaut qu'on voudra réprimer en eux¹⁵⁵ ». Il s'agit de mettre sous les yeux des lecteurs, des situations pointant un défaut particulier et moins de donner des modèles en exemple.

A travers les saynètes rassemblant parents et enfants dans un cadre familial, se dessinent des portraits archétypiques des différents modèles de personnages.

Concernant les enfants, plus ils sont jeunes plus ils sont méchants. Le petit Béfort, à qui l'on fait donner d'inutiles leçons, désespère sa mère : « Ah le méchant enfant ! pour moi, je ne sçais plus qu'en faire¹⁵⁶ ». Les animaux sont les victimes de ces enfants sans cœur. Le petit Minot a cassé deux pattes à un chat, pour voir s'il pouvait marcher avec deux seulement, faisant s'écrier son précepteur, abbé de son état : « Ah, petit monstre, vous faites de pareilles horreurs. Ce n'est pas assez de la correction que je viens de vous donner¹⁵⁷ ».

Aux procédés éducatifs contraignants voire violents se substitue parfois un discours d'essence rousseauiste qui correspond aux convictions énoncées par l'auteur dans son poème didactique quelques années plus tard. Ce discours est placé dans la bouche d'un philosophe qui s'entretient avec la mère du petit Minot :

¹⁵⁴ MOISSY, *Les Jeux de la petite Thalie*, opus cité, discours préliminaire, p. IX.

¹⁵⁵ Idem, p. VIII.

¹⁵⁶ Idem, *Le Menuet et l'allemande*, p. 39.

¹⁵⁷ Idem, *Les Moineaux*, p. 55.

Le philosophe – Ce ne sont pas des leçons, Madame, qu'il faut lui donner, ce sont des exemples pris dans la nature, et qui, par ce moyen, lui seront sensibles. Oui, Madame, des exemples aux enfants, voilà ce qu'il leur faut. Ces petits êtres retiennent mieux ce qu'ils voient que tout ce qu'on peut leur dire¹⁵⁸.

Les jeunes enfants ne se contentent pas d'être cruels (*les Moineaux*), gourmands et menteurs (*Les Gourmandes*), imbus d'eux mêmes (*Le Goûter*). Ils exercent parfois un chantage sur les personnes attachées à leur service, servante ou précepteur lequel pour être abbé peut parfois être de mœurs légères :

Le petit Minot – si vous le dites... moi je dirai tout ce que j'ai vu l'autre jour par le trou de la serrure, quand vous étiez dans la chambre d'Hélène. C'est joli pour un abbé, de caresser la femme de chambre de maman¹⁵⁹ ».

Mais en grandissant, tirant tous les fruits de leur éducation, les enfants se montrent plus sages et parfois plus raisonnables que leurs parents au moment d'affronter les épreuves de la vie (*La Petite vérole*).

Les mères sont faibles et souvent responsables des faiblesses morales de leurs enfants. Madame Béfort a eu tort, contre l'avis de son mari, de préférer une « éducation agréable » pour son fils. Ici s'opposent l'éducation domestique adoptée par la mère et l'éducation au collège privilégiée par le père et présentée comme plus coercitive :

Monsieur Béfort – Madame, consentirez-vous à la fin que je le mette en pension où à force de correction ...¹⁶⁰

Les pères, au contraire de leurs épouses sont des hommes de raison, capables de reprendre en main l'éducation des enfants ou de ramener leur épouse à une conduite plus conforme à leur état (*Les Poches*). Ils sont chez Moissy, les véritables éducateurs. Mais l'auteur ne dissimule pas les tensions qui peuvent exister autour de l'éducation des enfants au sein des familles. Le message ici change de destinataire. Dans *Le Goûter*, les époux se disputent à propos de leurs enfants et l'éducation n'est pas seule mise en accusation :

M. Blandineau – D'abord en général, vous leur inspirez trop d'orgueil, trop de goût pour le faste des habits et de la parure, trop de penchants pour tous les talents frivoles et mêmes dangereux, comme la musique, la danse. Convient-il qu'une fille de procureur soit mise comme une fille de duchesse, qu'elle exécute toutes sortes de danses – et surtout l'allemande – comme une fille

¹⁵⁸ Idem, p. 61.

¹⁵⁹ Idem, p. 57.

¹⁶⁰ idem, *Le Mennet et l'allemande*, p.50.

d'opéra et sache mettre en œuvre tous les moyens de coquetterie comme une fille de joie ?

Madame Blandineau – Oh Monsieur ; vous voyez tout cela d'un coup d'œil si bourgeois, qu'on vous croirait de l'autre siècle ; mais moi je me conforme dans l'éducation de mes enfants aux usages de celui où je vis.

Monsieur Blandineau – et c'est en quoi Madame, vous faites mal [...] ¹⁶¹

Moissy, qui fut gouverneur, place dans la bouche d'un précepteur des propos sur la difficulté de la mission due à la faiblesse des parents qui ruinent les efforts des éducateurs à qui ils confient leurs enfants (*Le Duel*).

Le monde de Moissy est peu chaleureux. Une mère est prête à enfermer sa fille au couvent parce que celle-ci a été défigurée par la petite vérole (*La Petite vérole*). Nous sommes loin des relations chaleureuses que Mademoiselle Bonne entretenait avec ses jeunes élèves. Peu d'enfants sont sympathiques. *L'Habit sans galons* est un des rares textes présentant un enfant et des adultes positifs. Nous retrouverons d'ailleurs ce texte dans une des publications de Berquin.

Si les nouvelles approches éducatives basées sur les sensations, sur la nécessité d'employer la douceur et de professer par l'exemple apparaissent parfois, c'est l'idée d'un enfant porté naturellement au mal qui domine dans *Les jeux de la petite Thalie*. L'éducation n'en devient que plus importante comme le rappelle Moissy quelques années plus tard dans son *Essai sur l'éducation* :

Tel est l'homme, en effet, âcre en son caractère,
Il ne peut se graver les doux moyens de plaire
Si l'éducation n'a soin dans certain temps
De le greffer, par l'art des mœurs et des talents ¹⁶²

Toutefois François Genton remarque que Moissy « représente une étape importante en ce qu'il a le premier conçu un théâtre spécifiquement destiné à l'enfance et à la jeunesse, mais sa méthode reste la même lorsqu'il aborde un théâtre d'éducation destiné aux adultes, de vingt à cinquante ans ¹⁶³ ».

¹⁶¹ Idem, *Le Goûter*, p. 162.

¹⁶² MOISSY, *Essai sur l'Éducation*, opus cité, Chant I, p. 8.

¹⁶³ François GENTON, opus cité, p. 48.

c - Jean-Paul Razin de Saint Marc

La fin des années 1770 voit l'apparition de nouveaux ouvrages marqués par la forme dramatique en vogue. Parmi les auteurs, Jean-Paul Razin de Saint Marc propose un volume qui restera sans lendemain.

Né¹⁶⁴ en 1728 au château de Razins à Saint Selve, le Marquis de Saint-Marc était officier des gardes françaises. Auteur d'*Adèle de Ponthieu*, drame mis en musique par Piccini, il composa plusieurs libretti d'opéra comique et de nombreuses pièces de poésie fugitive.

Membre de l'Académie de Bordeaux, il improvisa un quatrain qui le rendit célèbre, à l'occasion de la fameuse représentation d'*Irène* au cours de laquelle fut couronné le buste de Voltaire, :

Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne.

C'est en 1778 qu'il donne un recueil appelé à une suite en cas de succès : *Demi-drames ou Petites pièces propres à l'éducation des enfants*. Il justifie sa démarche par une réflexion inspirée de Rousseau concernant les lectures des enfants : « Mais, dira-t-on, l'amusement peut, seul, les engager à lire. Eh bien, si cela est, qu'ils ne lisent point jusqu'au moment où ils seront plus capables de réflexion, où ils sentiront la nécessité de s'occuper et de s'instruire. En effet, ne doit-on pas préférer pour eux l'engourdissement et l'ignorance à des sentiments qu'il faudra combattre, à des idées qu'il faudra détruire? Mais ne serait-il pas possible de concilier l'amusement des enfants avec leur instruction? Je crois fermement qu'il en est des moyens assurés dans de petits drames, à leur portée¹⁶⁵ ». Il profite de cet avant-propos pour exprimer son admiration à la comtesse de Genlis, dont le théâtre de société vient d'être publié. Il appelle d'autres publications de ses vœux, que ce soit de l'auteur de *La Mère rivale* ou d'autres écrivains : « N'est-il pas à souhaiter que nos meilleurs écrivains dramatiques veuillent bien entrer dans la nouvelle carrière qui leur est offerte ?¹⁶⁶ »

¹⁶⁴ Sources biographiques : *Actes de l'Académie nationale des sciences*, Belles Lettres et Arts de Bordeaux, Paris, E. Dentu, 1880, p. 39.

¹⁶⁵ RAZIN de SAINT-MARC, « Avant-propos », *Demi-drames ou petites pièces propres à l'éducation des enfants*, première partie, Paris, chez Monory, 1778.

¹⁶⁶ Idem.

Le volume ne comporte que trois drames dont le dernier est en vers. Tous trois se déroulent dans l'intimité familiale. On y rencontre des enfants des deux sexes. Ces derniers ne sont pas les uniques protagonistes.

La Confiance mal placée évoque les relations entre maîtres et domesticité et les conséquences d'une confiance excessive. Madame de Saint-Fort, n'écoulant que sa femme de chambre – Justine – ne se rend pas compte que la dureté de celle-ci lui aliène l'ensemble des domestiques. La rencontre avec la nourrice renvoyée sur les conseils de Justine, au motif qu'elle pourrait éloigner les enfants de leur mère, les propos de Lucas, son jardinier, qui vient demander son congé, l'insolence de la femme de chambre, vont ouvrir les yeux de madame de Saint-Fort et résoudre le conflit moral auquel étaient soumis les deux enfants : fidélité à la nourrice, que la jeune Adélaïde (12 ans) soutient en cachette de sa mère, dénonciation de la méchanceté de Justine au risque de la plonger dans la misère, devoir d'obéissance à ses parents.

Razin de Saint-Marc propose un modèle des relations sociales qu'exprime le jardinier lorsque celui-ci vient annoncer son départ :

Que ne fait-elle pas pour nous tourmenter tous ? Qu'elle ordonne ici, qu'elle fasse la maîtresse passe encore. Mais elle ne trouve jamais que ce que nous faisons soit à sa fantaisie ; mais elle nous menace chaque jour de nous faire renvoyer. Aussi madame n'est-elle plus servie comme elle l'était lorsque tous ses gens croyaient devoir mourir auprès d'elle. Alors, ils faisaient leurs propres affaires des siennes. Ils sont négligents, parce qu'ils sont dégoûtés et malheureux. La douceur du service, au contraire, et la certitude de ne pas être abandonné dans ses vieux ans doublent la volonté et les forces¹⁶⁷.

Lucile, 13 ans, est l'héroïne bien malgré elle de *La Vanité corrigée*. Bénéficiant d'une éducation poussée, elle se désole de ne pouvoir briller devant son entourage. Sa mère s'inquiète de la part que la vanité peut prendre dans cette ardeur à l'étude :

Vous avez très bien fécondé, par votre application, les heureuses dispositions que la nature vous a données. Vous êtes peut-être plus instruite qu'on ne l'est ordinairement à votre âge. Enfin, vous avez parfaitement répondu aux soins que nous avons pris de votre éducation, votre père et moi, mais vos progrès sont-ils bien dus au désir de nous plaire ?¹⁶⁸

¹⁶⁷ RAZIN de SAINT-MARC, opus cité, *La Confiance mal placée*, pp. 40-41.

¹⁶⁸ Idem, p. 63.

Lucile reconnaît qu'elle n'est pas insensible aux compliments. La jeune fille est ramenée à la réalité après avoir surpris une conversation entre des adultes qui avaient loué son érudition en sa présence, et qui, une fois la jeune fille partie, estimaient sa vanité totalement insupportable.

Le drame aborde la double question de l'éducation des filles et de la nature de l'éducation : connaissances livresques ou connaissances concrètes et utiles. C'est de nouveau un être sans éducation qui pose la question. Finette réagit à l'arrogance de sa jeune maîtresse :

Finette

... que vous importe de savoir si la Terre tourne autour du soleil comme vous osez le dire et comme je ne puis le croire ? [...] Que vous importe de savoir qu'il y a, à deux mille lieues de la France, un grand fleuve que vous ne verrez jamais, tandis que peut-être, vous ignorez qu'il y a, à deux cents pas du château une source, qui, bien dirigée pourrait être très utile pour arroser et engraisser des prairies ?¹⁶⁹

L'harmonie familiale est au cœur de *L'Amour filial*, à l'occasion du retour du père, absent depuis deux ans. Le discours passe par la voix des trois enfants, âgés respectivement de 14 et 13 ans pour les filles et 12 ans pour le garçon, auxquels se joint la gouvernante. Le texte exalte l'éducation à la vertu par l'exemple plus que par le discours, à travers les paroles de la fille aînée :

Candeur, religion, tendresse fraternelle
Bonté, douceur, prudence, égalité de mœurs
On prêche ces vertus ailleurs
Ici nous avons leur modèle¹⁷⁰

Chacun des trois drames répond à l'une des vues que l'auteur assigne à ce nouveau genre : « offrir aux enfants les défauts qui sont le germe des vices et ceux des pères et mères, mais avec plus de ménagement ; de manière qu'ils puissent eux-mêmes saisir, ou deviner les conséquences plus ou moins funestes, de tous ces défauts et sentir la nécessité de se corriger des uns comme celle de se prévenir des autres [...] leur montrer la vertu dans tout son éclat, paré de tous ses avantages et souvent le vice à demi voilé¹⁷¹ ».

Contrairement à d'autres auteurs, Razin de Saint-Marc offre un tableau des relations intrafamiliales comportant peu d'aspérités. Les tensions qui règnent entre quelques-uns des

¹⁶⁹ Idem, p. 70-71.

¹⁷⁰ Idem, p. 113.

¹⁷¹ Idem, « Avant-propos ».

personnages (*La Confiance mal placée*) ne conduisent pas à des propos violents tels que nous en trouvons chez Moissy ou Garnier. Les deux premiers drames s'achèvent sur la résolution du conflit – la femme de chambre est chassée au profit de l'harmonie familiale et sociale ; la jeune Lucile continuera à se cultiver mais avec modestie, guidée par sa mère –.

L'auteur évoquait l'idée de publier une suite si ce premier volume rencontrait son public. Tel ne fut sans doute pas le cas puisqu'il n'y eut pas de seconde publication. Il concluait son avant-propos par ses mots : « Puissent ces petits ouvrages être bientôt imités, et conséquemment surpassés ! Dussent-ils même alors, être ensevelis dans l'oubli, leur succès ne laissera rien à désirer à mon cœur¹⁷² ». Il fut entendu sur les deux points. D'autres marchèrent sur ses brisées et occupèrent le devant de la scène, dont Madame de Genlis qu'il admirait et Madame de La Fite, qui publiait un premier texte pour les jeunes filles, la même année que les *Contes et demi-drames*.

d - Madame de La Fite

Marie-Elisabeth de La Fite, née Boué, publie en 1778 à la Haye des *Entretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfants* qui seront suivis par deux autres ouvrages éducatifs : *Eugénie et ses élèves ou Lettres et dialogues à l'usage des jeunes personnes* (Paris, 1787) et *Réponses à démêler ou Essai d'une manière d'exercer l'attention* (Lausanne, 1791)

C'est en secondant son mari, le pasteur Jean Daniel de La Fite, prédicateur à La Haye et collaborateur de la *Bibliothèque des Sciences et des Arts* que Madame de La Fite débuta dans les lettres. Elle contribua à la traduction des œuvres de Lavater portant notamment sur la physiognomonie.

Née à Paris en 1750, selon la *Biographie universelle et moderne*¹⁷³ de Michaud ou en 1737 à Hambourg d'après Haag (*La France protestante*¹⁷⁴), elle acheva ses jours à Londres en novembre 1794. Son premier ouvrage d'éducation connut le succès et fut réédité en 1783, 1801 et 1820.

Nous ne savons pas avec précision à quelle date elle fit la connaissance d'Arnaud Berquin. Est-ce à l'occasion du séjour du Bordelais en Angleterre en 1783 ? Il la compte au nombre de ses amis anglais et fait parvenir ses ouvrages à la reine d'Angleterre par son intermédiaire

¹⁷² Ibid.

¹⁷³ MICHAUD, *Biographie universelle et moderne*, Paris, 1843.

¹⁷⁴ HAAG, *La France protestante*, Tome 6, Genève, Editions Slatkine, 1966, p.209.

comme en atteste une lettre de 1785¹⁷⁵, adressée à Monsieur De Luc, lecteur de la Reine d'Angleterre.

Placé par son auteure sous le double patronage de Madame Leprince de Beaumont et des *Conversations d'Emilie* de Madame d'Épinay, les *Entretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfants* font dialoguer une jeune mère, Madame de Valcour, avec sa fille Julie et sa nièce Annette. Les entretiens sont entrecoupés de récits et de petits drames visant à illustrer les sujets abordés. Madame de La Fite reconnaît également une dette à deux ouvrages allemands dans lesquels elle a puisé. Son recueil s'adresse à de jeunes lectrices.

Convaincue qu'il ne peut y avoir de véritable vertu sans religion, Madame de La Fite entend s'écarter du modèle de l'auteure du *Magasin des enfants* qui « a cru ne pouvoir commencer trop tôt à la leur prêcher et à leur en faire connaître la partie historique¹⁷⁶ ». Elle appuie son propos sur les écrits de « deux hommes d'une piété reconnue » ayant « fait de l'éducation chrétienne l'objet de leur méditation » et qui « se sont accordés à croire que les instructions religieuses exigent des connaissances préparatoires et qu'un des moyens de les rendre plus touchantes, plus efficaces et plus solides est de ne pas les rendre prématurées¹⁷⁷ ». Il s'agit, préalablement, de « rendre les enfants attentifs aux traces de sagesse et de bonté dont l'univers porte l'empreinte et qu'avant de leur apprendre que son auteur existe, on essaya de les conduire par degré à découvrir eux-mêmes la nécessité de son existence et de ses attributs¹⁷⁸ ». Madame de La Fite justifiait ainsi son choix de ne pas aborder directement les questions de religion.

Il me semblait que les vertus morales étaient la meilleure préparation aux vertus chrétiennes et la contemplation de la nature la meilleure préparation à la connaissance de son auteur¹⁷⁹.

Madame de La Fite revient dans sa préface sur la responsabilité des éducateurs dans l'efficacité de leur enseignement religieux: « le succès dépend surtout de l'habileté, du zèle et

¹⁷⁵ « Je vous ai aussi envoyé, il y a quelques jours, par la voye de M. (?) un paquet contenant douze exemplaires des premiers volumes de *L'Ami de l'Adolescence*. Je vous prie d'en faire porter un à Mademoiselle de Luc, un autre à Messieurs Guyot et de (?), et de remettre le reste à madame de Lafite pour sa majesté et les princesses, pour mademoiselle de Lafite... Je vais écrire incessamment à madame de Lafite ... », *Lettre d'Arnaud Berquin à Monsieur De Luc*, lecteur de Sa Majesté la Reine d'Angleterre datée du 20 janvier 1785, conservée au Musée National de l'Éducation de Rouen.

¹⁷⁶ Madame de LA FITE, *Entretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfants*, nouvelle édition, ornée de 20 figures, Paris, Brunot-Labre librairie, 1820, p. IX.

¹⁷⁷ Madame de LA FITE, opus cité, p. X.

¹⁷⁸ Idem, p. XI.

¹⁷⁹ Ibid.

de l'exemple du maître. Entre les causes du peu d'influence qu'a la religion sur plusieurs de ceux qui la professent, il faut compter l'imprudence des parents ou des instituteurs qui ont prétendu la leur enseigner. La religion est l'affaire du cœur, et on la réduit souvent à une science de mémoire¹⁸⁰ ».

C'est d'abord par l'exemple que l'auteure des *Entretiens* entend conduire ses jeunes lectrices dans la voie de la vertu.

Outre les dialogues entre madame de Valcour, sa fille et sa nièce, des récits qui viennent heureusement illustrer la conversation, Madame de La Fite a inséré dans son ouvrage quatre drames, tirés d'ouvrages allemands, dont l'un, *La Glaneuse*, sera également traduit dans *L'Ami des enfants* de Berquin, preuve de la vitalité des échanges et des emprunts dans cette littérature naissante.

Les thèmes moraux abordés au cours des entretiens portent sur la bienfaisance, les bienfaits du travail, l'honnêteté. Les leçons d'histoire naturelle sont elles-mêmes l'occasion de parler de la vertu : ainsi à propos des fleurs :

Madame de Valcour : Un grand nombre de fleurs, après avoir paré les jardins et les prairies servent encore à plusieurs usages et fournissent divers remèdes. Ces fleurs qui après être fanées sont encore utiles, peuvent être comparées à une femme de mérite qui, après avoir perdu sa fraîcheur et le coloris de la jeunesse est encore recherchée à cause de ses vertus.

Annette : Et les femmes frivoles ?

Madame de Valcour : Elles ressemblent à ces fleurs artificielles qui d'abord ont de l'éclat, mais dont personne ne se soucie lorsqu'elles ne sont plus propres à servir d'ornement¹⁸¹.

Au cours des différents drames et récits qui viennent compléter les entretiens, les leçons morales ne concernent pas seulement les enfants. Les défauts de l'amour maternel sont mis en scène, à l'exemple de la préférence aveugle d'une mère pour celui de ses deux enfants qui le mérite le moins (*L'Épreuve de l'amour filial*). Il s'agit de provoquer l'adhésion des jeunes lectrices aux comportements vertueux et leur répulsion pour ce qui leur est contraire.

Dans son analyse des textes dramatiques proposés par Madame de La Fite, M. E. Plagnol-Diéval revient sur la composition de l'ouvrage auquel elle voit une double assignation : « au

¹⁸⁰ Idem, p. XII.

¹⁸¹ Idem, « Troisième entretien », p. 69.

lieu de composer des livres de contes, pièces de théâtre, d'anecdotes ou de morceaux de vulgarisation scientifique, l'auteur juxtapose ces différents genres en les insérant dans un récit-cadre, celui des leçons dispensées par un adulte omniscient et tout-puissant. Le livre trouve ainsi un double destinataire, l'adulte qui peut prendre modèle sur la conduite des entretiens et le contenu abordé dans les leçons ainsi que l'enfant à qui sont destinés les histoires et les drames¹⁸²».

C'est également cette double perspective qui est en jeu dans l'ouvrage que publiera Madame de La Fite en 1791 : *Réponses à démêler ou Essai d'une manière d'exercer l'attention*. Le cadre est posé dès l'introduction : Madame de Sainval, répondant aux devoirs conjoints de l'amitié et de la reconnaissance doit quitter Londres avec ses deux filles pour aller habiter « une campagne solitaire ».

Cette mère attentive présidait à leur éducation, et tandis qu'elle employait des maîtres les plus habiles pour leur communiquer des talents et des lumières, elle tachait par ses discours de les former à la vertu et leur offrait en la pratiquant, le plus utile des leçons¹⁸³.

L'éloignement de la capitale entraîne l'éloignement des maîtres mais « convaincue cependant qu'il ne faut pas exercer un devoir aux dépens d'un autre et forcée de suspendre quelques-unes des instructions que recevaient Pauline et Sophie, elle résolut d'y suppléer autant qu'il serait en son pouvoir, de se livrer à l'étude avec un nouveau zèle et de leur consacrer des soins assidus¹⁸⁴ ».

L'ouvrage tend à montrer les divers moyens employés par la jeune mère de famille pour « fixer l'attention de ses élèves » tout en mêlant amusement et instruction. La visée modélisante est affirmée dès l'introduction.

L'ouvrage se partage en quatorze divisions, comportant dialogues, récits, jeux de questions-réponses. La religion tient une place importante dans ces jeux, soit qu'il s'agisse de démêler interrogations et affirmations, soit que les jeunes filles soient invitées à proposer chacune leur réponse à une même question.

¹⁸² Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIEVAL, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, p. 330.

¹⁸³ Madame de LA FITE, *Réponses à démêler ou Essai d'une manière d'exercer l'attention*, Lausanne, Hignon et Compagnie, imprim., A. Fisher, libraire, 1791, Introduction, p. 1.

¹⁸⁴ Idem, p. 2.

Rompant avec le discours de 1778 sur les contes et le merveilleux qui « paraît propre à [...] donner des idées fausses¹⁸⁵ », Madame de La Fite introduit des contes de fées, à dessein moral certes. Trouvent place également des textes tirés de l'histoire ancienne. Les formes s'entremêlent pour apporter de la variété au sein même de l'enseignement.

Dans ses deux ouvrages, Madame de La Fite donne à voir des relations familiales chaleureuses, basées sur la confiance. Les exemples qui sont placés sous le regard des enfants sont exempts de dureté.

e - Madame d'Épinay

Le 16 janvier 1783, l'Académie remet pour la première fois un prix, fondé par un anonyme¹⁸⁶, destiné à récompenser l'ouvrage le plus utile. Ce prix est décerné à Madame d'Épinay, quelques mois avant sa mort, pour *Les Conversations d'Émilie*, dont elle a donné une nouvelle édition remaniée et augmentée l'année précédente.

La première version du texte, rédigée au cours de l'année 1773¹⁸⁷ avait été publiée à Leipzig en 1774 puis à Paris l'année suivante. Madame d'Épinay l'évoque dans sa correspondance avec l'abbé Galiani :

C'est un ouvrage que j'ai fait étant mourante l'année dernière, pour laisser à ma fille un modèle de la manière dont elle devrait s'y prendre pour élever ses enfants¹⁸⁸.

Quelques semaines plus tard elle revient sur le sujet : « c'est un petit ouvrage que j'ai fait l'année dernière pour l'éducation de ma petite fille, que tout le monde ne goûtera peut-être pas ; [...] Au reste c'est l'ouvrage d'une mourante, une espèce de testament, un modèle que je voulais laisser à ma fille de la manière dont j'élevais la sienne¹⁸⁹ ».

¹⁸⁵ Madame de LA FITTE, *Entretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfants*, opus cité p. VIII.

¹⁸⁶ *La Correspondance littéraire* de Grimm indique qu'il s'agit de Monsieur Montyon (janvier 1783).

¹⁸⁷ Diderot lui écrit « Je vous exhorte à continuer vos dialogues », « Lettre à Madame d'Épinay, à La Haye, ce 22 juillet 1773 », Denis DIDEROT, Tome V, *Correspondance*, Paris, Editions Robert Laffont, 1997, p. 1184.

¹⁸⁸ Fernandino GALIANI – Louise D'ÉPINAY, « Lettre du 15 novembre 1774 - Madame D'Épinay à Galiani, lettre CCCXCII », *Correspondance*, Volume IV, Paris, Editions Desjonquères, 1996, p. 201.

¹⁸⁹ Idem, « Lettre du 5 décembre 1774 - Madame d'Épinay à Galiani, lettre CCCXCIV », p. 205.

Ces lignes datent de la fin de l'année 1774, et depuis quatre ou cinq ans déjà, Madame d'Épinay a pris en charge l'éducation de sa petite-fille, Emilie de Belsunce, née en 1767 dans le Béarn.

Venue au monde le 11 mars 1726, Louise-Florence Tardieu d'Esclavelle, devenue par son mariage marquise d'Épinay, n'a pas bénéficié d'une éducation soignée. A trente ans, elle trace son portrait : « Je suis très ignorante. Toute mon éducation s'est bornée vers les talents agréables et à me rendre habile dans l'art de faire des sophismes¹⁹⁰. »

Dans la douzième conversation, elle évoque « l'éducation soignée » des filles de son époque.

Son mariage avec son cousin sera un échec et elle ne pourra mettre en œuvre avec ses enfants les idées éducatives qui lui tenaient à cœur. Bien que de santé précaire, elle se charge, à plus de quarante ans, de sa petite fille à qui elle donnera une éducation exceptionnelle.

D'abord intitulé *Dialogues entre une mère et sa fille*, l'ouvrage publié en 1774 comporte douze conversations. L'édition de 1782 en comportera vingt.

Dès leur première édition, les *Conversations* connaissent le succès, y compris auprès de la tsarine Catherine II. Voltaire félicite l'auteure. La Harpe salue l'ouvrage dans un article du *Mercure de France* publié en 1775.

Les *Conversations d'Émilie* sont un livre de morale élémentaire à la portée d'un enfant ; mais il est composé de manière à être lu avec plaisir par des hommes instruits. Il y règne une simplicité aimable qu'inspire le goût de la vérité et de la vertu¹⁹¹.

La *Correspondance littéraire* de Grimm annonce la parution de l'ouvrage en juin 1774. Regrettant l'absence de « bons livres élémentaires » consacrés à l'éducation, le chroniqueur informe ses lecteurs qu'« une femme de beaucoup d'esprit, et d'une raison très supérieure encore à son esprit, vient d'en composer un à l'usage de sa fille, dans lequel nous avons cru trouver l'exécution la plus heureuse du catéchisme moral dont Jean-Jacques a tracé le projet dans son *Emile*¹⁹²».

¹⁹⁰ Madame d'Épinay, « Mon portrait » daté de mars 1756 dans *Mes Moments heureux* in *Œuvres*, Tome 2, Paris, Editions Challemeil-Lacour, 1869, p. 42, cité par Rosena DAVISON in Madame D'EPINAY, *Les Conversations d'Émilie*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, préface, p. 1.

¹⁹¹ *Mercure de France*, Mai 1775, pp. 36-37.

¹⁹² *La Correspondance littéraire*, T. X, opus cité, Juin 1774, p. 441.

En décembre de l'année suivante, le même organe revient, sans doute à l'occasion de la publication de l'ouvrage en France, sur les qualités du livre :

On avait vu depuis quelques années d'excellents ouvrages sur l'éducation, mais ce qui était peut-être plus difficile encore, ce qu'on n'avait pas tenté, du moins avec succès, c'est de faire un livre élémentaire, à l'usage des enfants. Cet objet intéressant et respectable nous a paru rempli avec beaucoup de justesse et de goût dans les *Conversations d'Émilie*, par Madame d'Épinay¹⁹³.

L'intérêt ne faiblit pas lorsque Madame d'Épinay donne une nouvelle version de l'ouvrage. En mai 1781, Garat écrit un article dans le *Mercur de France*. Après avoir salué le fait qu'une femme s'occupe « des principes de l'éducation », il présente la nouvelle publication :

Les Conversations d'Émilie ne sont point un traité d'éducation ; on n'y trouvera point le plan des études qu'une jeune personne doit faire, il n'y est question d'aucune science en particulier. C'est une mère qui s'entretient avec sa fille sur des objets qui semblent toujours naître du hasard et des circonstances du moment ; mais ce hasard, que la mère dirige ou dont elle profite toujours amène des sujets d'un grand intérêt et très important dans toute espèce d'éducation¹⁹⁴.

Le *Mercur de France* avait été devancé par *La Correspondance littéraire*, toute acquise à l'auteure¹⁹⁵. Après avoir rappelé le succès du premier ouvrage, qui avait été « traduit avec succès dans plusieurs langues », le rédacteur de la *Correspondance* évoque également la composition des deux volumes : « quoique ces conversations ne forment ni un traité suivi d'éducation, ni un système de morale complet, on y remarque aisément la seule méthode qu'il était essentiel d'observer suivant le progrès que la lecture même de chaque entretien doit faire faire naturellement à l'intelligence d'un enfant¹⁹⁶ ».

La méthode de l'auteure est soulignée : « nous ne connaissons aucun auteur moderne qui n'ait porté plus loin l'art inventé par Socrate, l'art sublime d'accoucher les esprits et d'en faire jouer les ressorts sans peine et sans confusion¹⁹⁷ ».

Comme le titre l'indique, le livre présente vingt dialogues entre une mère et sa fille âgée de cinq ans et ce jusqu'à la veille de son dixième anniversaire. C'est un climat de confiance qui

¹⁹³ Idem, T. XI, décembre 1775, opus cité, p. 167.

¹⁹⁴ *Mercur de France*, samedi 19 mai 1781, pp. 101-127, article signé GARAT.

¹⁹⁵ Madame d'Épinay fut amenée à mettre sa plume au service de *La Correspondance littéraire* de son ami Melchior Grimm.

¹⁹⁶ *La Correspondance littéraire*, T. XII, Avril 1781, opus cité, p. 503.

¹⁹⁷ Idem.

règne et l'enfant est autorisée à aborder toutes les questions qu'elle souhaite : « Mère – quand nous causons ensemble, soit pour votre instruction, soit pour votre amusement, vous pouvez avec liberté et avec confiance me communiquer toutes vos idées ; alors je vous réponds, et vos questions ne sont point déplacées¹⁹⁸ ».

Emilie, usant du droit qui lui est accordé, interroge sa mère sur des sujets dont la gravité surprend chez une enfant si jeune :

Émilie – Oh, je m'en vais vous dire bien des choses. Maman, mais pourquoi suis-je au monde ?¹⁹⁹

Au cours des entretiens, sont intégrés quelques récits contés par la mère ou lus par l'enfant. Chacune de ces narrations entre en écho avec la discussion en cours. Un conte de fées y prend place malgré les réticences exprimées pour ce genre.

L'enfant et son interlocutrice n'explorent pas seulement les moyens de devenir vertueuses mais évoquent aussi, au hasard des propos, les sciences, la royauté, les relations avec les domestiques. Il s'agit de préparer la future jeune femme à son rôle social. Le vouvoiement préside aux échanges mais n'exclut pas une relation chaleureuse qui conduit l'enfant à avouer ses erreurs. Celles-ci donnent lieu à la recherche des moyens de n'y plus retomber. Les paroles qui s'adressent à une jeune enfant prennent parfois une hauteur difficile à suivre, ce que signale Émilie. Il en va ainsi des explications que lui donne sa mère sur l'expression « un air de censeur » :

Mère – Avant d'agir, on réfléchit, après avoir agi, on réfléchit encore. Ces réflexions forment des principes et ces principes deviennent avec le temps des règles sacrées et invariables de conduite et de sagesse, qu'aucune passion, qu'aucun intérêt, qu'aucun pouvoir ne saurait arracher de notre cœur. [...] Peu à peu, le caractère se forme ; par l'exercice continuel de sa force, il se fortifie de jour en jour ; et ce que vous appelez l'air de censeur lui est si naturel, que sans aucun effort de sa part, il dispose tout ce qui l'approche à l'estime des autres et le sentiment de sa force morale, on peut entreprendre avec confiance le voyage de la vie, qui est semé de tant de dangers pour les caractères indécis et faibles.

Émilie – Je crois, Maman, que c'est fort beau ce que vous dites-là, mais je ne le comprends pas bien.

¹⁹⁸ Madame d'EPINAY, « Première conversation », *Les Conversations d'Émilie*, ouvrage présenté par Rosena DAVISON, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 54.

¹⁹⁹ Idem.

Mère – Vous avez raison, et j’ai tort, moi...²⁰⁰

Les dialogues sont parsemés de demandes d’explication de la part de l’enfant concernant des mots, des expressions ou des situations observées ou vécues. La jeune Émilie est invitée à donner sa propre interprétation autant que possible.

Au cours des entretiens, la mère précise ses choix pédagogiques, s’adressant non plus aux jeunes lectrices mais à leurs éducatrices. Les *Conversations d’Émilie* sont d’abord un traité d’éducation des demoiselles de condition. Nulle figure masculine sur l’avant-scène. Les frères de l’enfant sont évoqués mais n’apparaissent pas. Ils bénéficient d’une éducation totalement distincte.

La Correspondance littéraire voyait dans l’ouvrage de Madame d’Épinay « l’exécution la plus heureuse du catéchisme moral dont Jean-Jacques a tracé le projet dans son *Émile*²⁰¹ ». Elisabeth Badinter y voit « le contrepoint de l’*Émile* ; la réponse d’une femme émancipée au modèle de la soumission incarnée par Sophie²⁰² ».

f - Madame de Genlis

« L’imagination avait pris son envol ; Madame de Genlis la rattrape et lui coupe les ailes...²⁰³ ». C’est par cette remarque peu amène que Paul Hazard conclut ses notes sur Stéphanie-Félicité Ducrest, devenue comtesse de Genlis par son mariage en 1763.

Née à Autun le 25 janvier 1746, Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin est fascinée et attirée par le théâtre dès son plus jeune âge. Initiée dès l’enfance au théâtre de société par sa mère, elle débute dans l’écriture avant même de savoir maîtriser la plume. C’est sa gouvernante qui lui tient lieu de secrétaire :

A huit ans, je commençai à composer des romans et des comédies que je dictais à mademoiselle de Mars, car je ne savais pas former une lettre²⁰⁴.

²⁰⁰ Idem, « Septième conversation », p. 138.

²⁰¹ *La Correspondance littéraire*, Volume X, juin 1774, opus cité, p. 441.

²⁰² Elisabeth BADINTER, préface au *Contre-Confessions*, Madame D’ÉPINAY, T. 1, Paris, Editions du Mercure de France, Collection Le Temps retrouvé, 1989, p. 34-35.

²⁰³ Paul HAZARD, *Les Livres, les enfants et les hommes*, opus cité, p. 41.

²⁰⁴ Madame de GENLIS, *Mémoires de Madame de Genlis*, Paris, Editions du Mercure de France, Collection Le Temps retrouvé, 2004, p. 58.

Enfant douée d'une imagination débordante, l'un de ses « plus grands plaisirs était de faire des châteaux en Espagne ».

Je me composais une destinée ; non seulement je la remplissais d'événements singuliers, mais j'y plaçais des renversements de fortune, des persécutions ; j'aimais à me figurer que j'aurais la force d'y résister. [...] Je dois dire une chose à ma louange, et qui m'a distinguée de toutes les personnes d'une imagination romanesque, c'est que je ne désirais les *événements* que pour déployer certaines qualités de l'âme que j'admirais, la patience, le courage, la présence d'esprit²⁰⁵.

Sa première éducation fut limitée. Sa mère, « distraite par ses occupations particulières et par les visites continuelles des voisins ne s'était jamais occupée » de sa fille. A sept ans, elle savait tout juste « un peu de catéchisme », enseigné « par les femmes de chambre » qui lui avaient également orné l'esprit « d'un nombre prodigieux d'histoires de revenants²⁰⁶ ».

La jeune Stéphanie est alors confiée à Mademoiselle de Mars, évoquée plus haut. « Excellente musicienne », la jeune femme est chargée de diriger les études de son élève.

Elle devait me faire répéter mon catéchisme, un abrégé d'histoire du père Buffier, et me donner une leçon de musique et deux de clavecin²⁰⁷.

L'apprentissage de l'écriture n'est pas prévu et elle apprendra seule à conduire sa plume. Mariée à dix-sept ans, mère à dix-neuf ans, elle continue à écrire des pièces pour les divertissements de sa société intime. Sa production dramatique couvre trois registres : le théâtre de société, le théâtre d'inspiration religieuse et le théâtre d'éducation. Après la Révolution, elle publiera des ouvrages à tonalité historique. Sa proximité avec le duc de Chartres, futur duc d'Orléans la conduit à prendre en charge l'éducation des deux filles du duc puis à partir de janvier 1782, celle des deux fils au titre de « gouverneur », une nomination contraire à tous les usages. En effet, jamais l'éducation d'un prince n'avait été confiée à une femme.

Ses premières pièces de théâtre d'éducation avaient été écrites à l'intention de ses deux filles, Caroline et Pulchérie, comme elle le rappelle en tête du premier des quatre volumes du *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, publiés entre 1779 et 1780.

²⁰⁵ Idem, p. 64-65.

²⁰⁶ Idem, p. 54.

²⁰⁷ Idem, p. 57.

A mes filles

Presque toutes les pièces qui composent ce théâtre ont été faites pour vous seules, pour l'amusement et l'instruction de votre enfance²⁰⁸.

Le début des années 1780 est une période d'intense publication. En 1781, Madame de Genlis donne *Les Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes par l'auteur du théâtre d'éducation*. 1782 est particulièrement prolifique avec la parution d'*Adèle et Théodore ou Lettre sur l'éducation*²⁰⁹, roman épistolaire dans lequel elle érige ses théories de l'éducation en modèle²¹⁰. Suit un *Essai sur l'éducation des hommes et particulièrement des princes par les femmes pour servir de supplément aux lettres sur l'éducation*. Au cours de cette même année elle a fait paraître *Les Veillées du château ou cours de morale à l'usage des enfants par l'auteur d'Adèle et Théodore*.

Farouche opposante des philosophes à qui elle reproche leur impiété, Madame de Genlis voit lui échapper le prix Montyon²¹¹ décerné par l'Académie française auquel elle prétendait pour *Adèle et Théodore*. *La Correspondance littéraire* rapporte l'événement en ces mots :

Le jugement de l'Académie n'a étonné que Madame de Genlis qui ne comprenait pas du moins il y a quelques mois, qu'on pût se dispenser de donner le prix d'utilité à l'ouvrage qui *contient tous les principes relatifs à l'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes*, au sublime roman d'*Adèle*. Elle se console aujourd'hui de cette petite disgrâce, en ne l'attribuant qu'à l'indiscrétion qu'elle a eue de parler trop bien de la religion²¹² et trop légèrement des philosophes. Il y a lieu de croire en effet que la philosophie n'a pas été fâchée de trouver une si belle occasion de rabattre un peu l'orgueil de Madame de Genlis et de lui apprendre qu'on ne manquait pas impunément de respect à ses oracles. [...] Sur les dix-huit juges qui composaient l'aréopage académique, Mme d'Épinay a eu dix ou douze voix, Mme de Genlis trois ou quatre, M. Berquin²¹³ deux ...²¹⁴

²⁰⁸ Madame de GENLIS, *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Tome 1, A Paris, chez Michel Lambert, imprimeur, 1785, p. 5.

²⁰⁹ Le titre complet est : *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes et des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe*. Nous avons utilisé l'édition qu'en a donnée Isabelle BROUARD-ARENDS aux Presses Universitaires de Rennes en 2006.

²¹⁰ « Ma méthode est bonne, mon système n'est point chimérique et mon ouvrage n'est point un roman » écrit-elle en conclusion d'*Adèle et Théodore*, p. 627.

²¹¹ Ce premier prix fut attribué à Madame d'Épinay pour *Les Conversations d'Émilie*.

²¹² L'un des volumes du théâtre d'éducation est entièrement consacré à des pièces tirées de l'Écriture sainte, ce qui lui fut reproché par le clan philosophique.

²¹³ De ce dernier, Mme de Genlis écrit, dans la préface de la seconde édition d'*Adèle et Théodore*, en 1782 : « *L'Ami des enfants* par M. Berquin, ouvrage infiniment agréable et utile... » Il devait deux ans plus tard la supplanter pour le prix d'utilité de 1784. *Adèle et Théodore*, opus cité, préface, p. 52.

La formation de Madame de Genlis s'était limitée dans sa jeunesse à la religion et aux talents agréables. Elle jouait de plusieurs instruments et fut une harpiste de grand talent. Après son mariage, elle étendit ses connaissances par une lecture assidue. Elle apprit l'anglais et l'italien et se mit en état de pourvoir à l'éducation de ses filles. « Il n'est jamais trop tard pour une mère de s'instruire : si en se mariant elle ne sait rien, qu'elle emploie les quatre ou cinq premières années de son mariage à s'instruire, qu'elle lise seulement durant ce temps une heure et demie par jour ; quand ses enfants auront besoin de ses soins, elle sera très en état de leur en consacrer d'utiles²¹⁵ ».

La primauté de la mère comme éducatrice est une constante dans les ouvrages de la comtesse de Genlis. M. E. Plagnol-Diéval note que celle-ci propose une image féminine « valorisée paradoxalement comme femme indépendante et comme mère²¹⁶ ». Nous retrouvons la même figure maternelle dans les *Veillées du château*. Madame de Clémire en est le personnage central.

La production de théâtre d'éducation est à l'intention des « jeunes personnes ». La plupart des pièces sont destinées à être jouées par des demoiselles et non des enfants, car Madame de Genlis ne croit pas que l'on puisse écrire pour les jeunes enfants. Ses *Veillées du château* s'adressent à « ceux qui sont âgés de dix ou douze ans ». Elle précise par une note qu'elle entend « pour les enfants de dix ans, intelligents, spirituels et élevés avec soin ; et pour les enfants ordinaires de douze²¹⁷ ».

Des livres pour le premier âge, elle pense peu de bien : « on a cru travailler pour des enfants de cinq ans et il n'existe pas un enfant de sept ans qui puisse comprendre quatre pages de ces ouvrages²¹⁸ ».

Nous nous arrêterons sur *Les Veillées du château* qui fut directement en concurrence avec le périodique d'Arnaud Berquin et à propos duquel elle écrivait dans la première édition d'*Adèle et Théodore* :

²¹⁴ *La Correspondance littéraire*, janvier 1783, volume XIII, opus cité, p. 262-263.

²¹⁵ Madame de GENLIS, *Adèle et Théodore*, opus cité, préface p. 54.

²¹⁶ Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIEVAL, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, p. 187.

²¹⁷ Madame de GENLIS, *Les Veillées du château*, de l'imprimerie Lambert et Baudouin, Paris, 1784, préface, p. III.

²¹⁸ Ibid.

Locke se plaint de ce qu'il n'existe pas un seul ouvrage fait pour l'enfance, [...] il faudrait donc que ce livre écrit avec une extrême simplicité fût également touchant, instructif et varié [...] Je vous dirai sans détour que j'en suis l'auteur et qu'il a pour titre : *Les Veillées du château*²¹⁹.

L'ouvrage, composé de trois volumes, s'ouvre sur le départ de M. de Clémire pour la guerre. Il laisse derrière lui une belle mère, la baronne, une femme aimée, et trois enfants : Caroline, Pulchérie et César²²⁰. Madame de Clémire a décidé de se retirer dans ses terres de Bourgogne afin de vivre dans l'économie et de faire face aux dépenses de l'armée. Elle trouve dans la religion des consolations à l'inquiétude qu'elle éprouve pour son mari et consacre son temps à l'éducation de ses enfants, secondée par sa mère. Et « on convint que pour varier l'amusement des soirées, la Baronne et madame de Clémire conteraient de temps en temps des histoires, à la veillée d'après souper, c'est à dire depuis huit heures et demie jusqu'à neuf heures et demie²²¹ ». La vie des trois enfants est ainsi ponctuée de récits qui viennent récompenser leur sage conduite.

Tout au long du texte, où le dialogue occupe une très large place, la parole dominante est celle de Madame de Clémire, mère exemplaire à qui rien n'échappe de la conduite et des propos de ses enfants. Caroline, Pulchérie et César sont les seuls enfants donnés à voir et à entendre. Leurs défauts ne peuvent être que légers étant donné la vigilance maternelle. Ce sont donc aux récits des veillées qu'est dévolu le rôle d'avertissement, de mise en garde contre les manquements à la vertu, à la religion, contre les égarements de la passion. Ces récits n'ont pas toujours des héros enfantins, mais le plus souvent des jeunes gens. Il s'agit de livrer à la méditation de l'auditoire et aux lecteurs, les conséquences d'une mauvaise éducation, d'un manque de modération dans les désirs, de l'irrégion.

Insérés dans la narration de la vie de la jeune famille de Madame de Clémire, les récits des veillées et les entretiens portent les enseignements de l'auteure. Ceux-ci prennent parfois la forme d'une « formule » prononcée par l'un des enfants, résumant la « leçon ». Par exemple lors d'un échange intervenant à la suite de la visite de voisins, Pulchérie s'exclame : « Ah ! Maman, je n'oublierai de ma vie cette conversation. Je me souviendrai toujours qu'il ne faut attacher *une grande importance* qu'aux choses essentielles, et je ne confondrai plus les

²¹⁹ Cité par Jean-Paul GOUREVITCH, *La Littérature de jeunesse dans tous ses écrits*, Paris, Editions du CRDP - Académie de Créteil, 1998, pp. 98-99.

²²⁰ Les prénoms sont ceux des deux filles de Madame de Genlis et de son neveu César Ducrest à qui l'ouvrage est dédié.

²²¹ Madame de GENLIS, *Les Veillées du château*, opus cité, Tome I, p. 16.

éducations *qui ne sont que brillantes avec les bonnes éducations* c'est-à-dire, avec celles qui rendent *bons et vertueux*²²²».

En aucune façon, le lecteur ou la lectrice, quel que soit son âge, n'est invité à tirer la leçon exposée à travers l'historiette ou le compte-rendu d'un événement. La parole revient toujours à Madame de Clémire, pédagogue exemplaire, afin que nul ne puisse se méprendre.

S'inscrivant dans le courant d'opposition aux contes de fées, Madame de Genlis propose également sous le masque de Madame de Clémire le « conte le plus frappant, le plus singulier [...] et dont cependant tout le merveilleux sera vrai²²³ ». Tout ce qui « paraîtra *prodige, enchantement* sera pris dans la nature, sera véritablement arrivé ou même souvent existera encore²²⁴ ». Ce sera *Alphonse et Dalinde*, évoqué précédemment, tout à la fois guide touristique et scientifique, complété d'un lourd appareil de notes explicatives qui témoigne des nombreuses lectures de l'auteure. Marc Soriano écrit à propos de ce texte : « on ne lit plus *Alphonse et Dalinde*, et pour cause, mais l'analyse de Madame de Genlis reste prophétique : elle annonce Jules Verne et le développement de la science-fiction²²⁵ ».

Une troisième partie viendra s'ajouter aux deux premières à la suite de l'échec pour le prix d'utilité. Il s'ouvre par une ellipse temporelle. Les enfants ont grandi. Madame de Genlis avait sévèrement condamné les contes moraux, comme étant des « ouvrages dangereux » que l'on pouvait comparer à « des poisons déguisés », à des « drogues de charlatans, offertes comme des remèdes salutaires et qui sont d'autant plus pernicieuses, qu'elles portent des noms imposants et qu'on les prend avec confiance²²⁶ ». Cependant elle se saisit du genre tant décrié et compose plusieurs contes moraux à travers lesquels elle lance une charge à l'encontre des académiciens et autres philosophes, n'hésitant pas à recourir au merveilleux²²⁷ tant décrié dans la première partie.

Le projet éducatif se trouve mis au service d'une rancœur personnelle moins avouable.

S'adressant à un double public, jeune et adulte, le texte penche très souvent vers ce dernier, à travers des modèles, qu'ils soient vertueux ou soumis aux passions, puisés chez les hommes

²²² En italique dans le texte original.

²²³ Madame de GENLIS, *Les Veillées du château*, opus cité p. 366.

²²⁴ Idem.

²²⁵ Marc SORIANO, *Guide de la littérature pour la jeunesse*, opus cité, p. 284.

²²⁶ Madame de GENLIS, opus cité, pp. ix-x.

²²⁷ *Le Palais de vérité*.

faits, auxquels vient s'ajouter un discours éducatif dominé par le personnage de la mère omnisciente, omniprésente, à l'image de Madame d'Almane, la mère *d'Adèle et Théodore*.

Il en va tout autrement chez un de ses contemporains : Charles-Thomas Garnier.

g - Charles-Thomas Garnier

Alors que Berquin lance son second périodique en 1784, Charles Thomas Garnier publie un recueil de *Comédies de société pour servir de suite au Théâtre de société et d'éducation*²²⁸ qui sera suivi d'une nouvelle édition l'année suivante.

Contemporain de Berquin, Charles-Thomas Garnier est né à Auxerre en 1746. Il publie des poèmes dramatiques dans le *Mercure de France* sous un pseudonyme, mademoiselle Raigner de Malfontaine.

Ses premiers proverbes sont joués par les jeunes pensionnaires de l'abbaye de Panthemont²²⁹, à l'initiative de Madame de Pralay, qui encourage l'auteur à en composer de nouveaux. Comptant parmi les pratiques pédagogiques en usage dans les collèges de garçons, l'art dramatique avait pénétré les établissements pour jeunes filles à la suite de la maison de Saint-Cyr, fondée par Madame de Maintenon et pour qui Racine composa *Esther* et *Athalie*.

Ce sont des nouveaux proverbes que Garnier fait imprimer en 1784. Il s'orientera ensuite vers l'édition, participant notamment à la publication du *Cabinet des fées*. Sous la Révolution, il publiera de nombreux mémoires de droit économique ou privé. La maladie l'emportera en 1795.

« Tout m'engageait à faire paraître, sous vos auspices, un ouvrage dont le principal but est de porter la jeunesse à la vertu et de l'instruire en l'amusant » écrit l'auteur à sa dédicataire, madame de T***. Si le discours est convenu, la forme – le proverbe dramatique – déjà adoptée par Moissy, la tonalité des pièces dresse un tableau assez sombre de la société d'Ancien Régime et une conception peu optimiste de l'homme.

²²⁸ Charles-Thomas GARNIER, *Comédies de société pour servir de suite au théâtre de société et d'éducation*, par M. G***, A Paris, chez Cailleau imprimeur-libraire rue Calande n° 64, MDCCLXXXIV.

²²⁹ L'abbaye de Panthemont, tenue par les Bernardines, avait vocation à accueillir des jeunes filles de la haute société et à servir de lieu de retraite pour les dames de qualité. Située rue de Grenelle, les bâtiments abritent aujourd'hui le ministère des Anciens Combattants.

L'ouvrage présente dix-neuf proverbes qui donnent lieu, chacun, à un drame en un acte. Les personnages évoluent en âge au fil du volume. Enfants âgés de six à huit ans dans les premiers proverbes, ce sont ensuite des jeunes gens qui sont au centre de deux tiers des textes. Mais ils partagent l'attention du lecteur avec des adultes de leur parenté le plus souvent ou de leur proche entourage. En effet, le cadre en est toujours un intérieur domestique.

« J'éprouve de plus en plus qu'un père doit s'occuper d'une manière particulière de l'éducation de son fils et que rien n'est tel que le bon exemple²³⁰ » conclut Monsieur Dorville à la fin du *Passe-dix*. Telle est sans doute la conviction de l'auteur qui place sous les yeux de ses lecteurs les effets du mauvais exemple, qu'il vienne des parents ou des éducateurs placés près des enfants. En effet, dès le premier proverbe qui met en scène une jeune femme, son père et ses deux jeunes enfants, ce sont moins ces derniers que le comportement de leur jeune mère qui est en question. L'élévation sociale que lui a procurée son mariage conduit Madame Monval à délaisser ses enfants et à éloigner son père – le père Thomas – de sa société :

Madame Monval – Mon père, je vous ai dit que j'attendais ce soir du monde, en conséquence, je vous avais prié d'aller vous coucher.

Le père Thomas – Vous attendez du monde ; puis-je vous faire déshonneur.

Madame Monval – Vous prenez la chose de travers, mais cela est pardonnable à un homme de votre âge. On pourrait vous dire, sans que vous fussiez vous en fâcher, que vous n'êtes pas en état de paraître devant un certain monde, cependant on ne le fait point, on ne s'occupe que de votre santé.²³¹

La désobéissance des enfants, qui iront rejoindre leur grand-père bien que « si maman revenait et si elle nous trouvait debout, nous serions fouettés jusqu'au sang²³² », n'est pas le thème central de l'ouvrage, comme en atteste le proverbe qui lui est attaché : « Les honneurs changent les mœurs ». Elle n'est que la conséquence de l'éducation comme le rappelle le père Thomas à sa fille en conclusion du drame : « Ma fille, vos façons d'agir sont bien indignes ! Dieu vous en punira. L'éloignement que vous avez pour vos enfants et celui qu'ils ne manqueront pas d'avoir pour vous vous préparent un jour bien des peines...²³³ ».

Le réalisme social marque le théâtre de Garnier et les drames s'orientent progressivement vers le théâtre de société. Si des thèmes positifs sont abordés, comme la bienfaisance, le courage

²³⁰ Ch. Th. GARNIER, *Le Passe-dix*, in opus cité, p. 92.

²³¹ *Le bon Papa ou le jeu de l'oye*, Idem, p. 16.

²³² Idem, p. 11.

²³³ Idem, p. 16.

dans l'adversité, la reconnaissance, c'est davantage la critique des travers de la société qui domine : vocation forcée, tentative de séduction, relations difficiles au sein des familles que l'on dit aujourd'hui recomposées, avec des portraits de marâtres autoritaires, des scènes de rivalités entre enfants ou jeunes gens. La critique du jeu n'est pas absente, non sans ambiguïté.

Le bon Père propose un discours sur l'éducation empreint des nouvelles orientations prônées par Rousseau – éducation par la douceur – que nous retrouverons chez Berquin mais ce n'est pas cette éducation que l'auteur met concrètement en scène. Le père reproche à son frère l'éducation qu'il a donnée à son fils à son absence :

Antoine – Vous lui parlez d'un ton qui, bien loin de le ramener, ne fait que l'aigrir ; vous l'avez toujours traité très durement ; il n'a vu en vous, depuis son enfance, qu'un maître inflexible, un tyran impérieux, chez qui les plus petites fautes étaient punies avec une rigueur qui ne pouvait augmenter pour les plus grandes, il s'est accoutumé à vous craindre et à vous détester [...] franchement, je crois que cela n'a pas peu contribué à le plonger dans le désordre.²³⁴

La leçon morale basée sur la tension rémunération/punition n'est pas absente mais fortement atténuée par des dénouements ambigus. Garnier n'opère pas une projection dans l'avenir qui montrerait que l'être humain est capable de se réformer.

Les Joueuses ou le vingt et un en est un exemple. Deux jeunes filles se querellent avec leur mère qui leur interdit toute distraction et notamment le jeu, alors qu'elle-même s'y adonne avec passion au point de subtiliser l'argent de ses filles pour continuer à jouer. C'est le père qui a le dernier mot dans le drame. Il s'adresse en ces termes à ses filles : « Mais c'est le jeu que je n'aime point : aujourd'hui, ce n'est plus un amusement, c'est une fureur, une rage ; et la seule manière de s'en garantir est de ne point toucher de cartes absolument... voilà précisément ce que j'exige de vous, mesdemoiselles ; je n'entends pas qu'il entre de cartes ici. Pour tous les autres divertissements, je vous les verrai prendre avec plaisir. Voyez vos amies, amusez-vous avec elles, chantez, dansez, mais surtout point de jeu. » Puis s'adressant à son épouse il conclut : « vous devez sentir ma bonne amie, l'inconvénient de priver vos filles de toute espèce d'amusement, de leur interdire ceux qui sont permis, c'est le vrai secret de leur

²³⁴ *Le bon Père*, Idem, p. 351.

donner du goût pour les plus défendus²³⁵». A aucun moment, la conduite de la mère n'est évoquée et mise en cause.

L'épilogue de *La Vocation forcée* est également peu satisfaisante en matière de morale. Une mère a résolu de marier sa fille aînée et de mettre la cadette au couvent, bien que cette dernière ne ressente aucune vocation. C'est son oncle maternel qui fera pression et obtiendra de se charger de sa nièce à laquelle la mère adresse de très virulents propos, l'appelant « fille dénaturée » avant de la renier. À la jeune fille qui s'émeut vivement de telles paroles, l'oncle clôt le drame par ces mots : « Mais... tu es folle de t'affecter ainsi... Tu as un cœur excellent, une âme des plus sensibles, allons donc, que la raison te guide. La mauvaise humeur de ta mère n'a point de fondement, cela doit te tranquilliser, mettre ta conscience en repos. Va, c'est un petit orage qui se dissipera ; un jour viendra, que ta mère te rendra justice²³⁶ ».

« Le monde de Garnier est dur²³⁷ ». Il met en scène des éducateurs aux mœurs légères, des enfants recourant au chantage, des parents indignes et peu honnêtes.

Le langage lui-même contribue à renforcer les tensions. Les effusions d'affection sont rares et certains échanges relèvent davantage du théâtre de mœurs que du théâtre d'éducation – les pièces étaient destinées à être jouées par des jeunes personnes, elles sont toutes en un acte – et Garnier place dans la bouche des personnages des propos peu aimables comme ceux échangés par l'abbé Dorsant et son jeune élève le petit Dorville, qu'il a qualifié de « petit libertin », de « morveux ». Le garçon lui répond un peu plus loin : « Va maudit abbé... chien pédant, je te déteste... aussi mon papa est bien singulier de me donner un précepteur à mon âge ; il doit pourtant savoir qu'à douze ans, on n'est plus enfant et qu'un grand garçon comme moi est bien capable de se conduire lui-même²³⁸ ».

Garnier prend complètement à contre-courant les motifs, récurrents dans le théâtre d'éducation, d'adultes exemplaires confrontés aux défauts d'un enfant. Ici, le schéma s'inverse à plusieurs reprises : des adultes grisés par l'ascension sociale ou corrompus et corrupteurs s'opposent à des enfants, jeunes gens vertueux (*Marianne ou les dangers de l'inexpérience*, *La Belle-mère*, *La Vocation forcée*).

²³⁵ *Les Joueuses ou le vingt et un*, Idem, pp. 113-114.

²³⁶ *La Vocation forcée*, propos cités par M. E. PLAGNOL-DIEVAL, opus cité, p. 387.

²³⁷ M. E. PLAGNOL-DIEVAL, opus cité, p. 382.

²³⁸ C. T. GARNIER, *Le Passe-dix*, opus cité, p. 72.

« Le réalisme de Garnier, son scepticisme à l'égard de la victoire du Bien expliquent que son esthétique soit plus celle du théâtre de société²³⁹ ». Le théâtre de Moissy était marqué par l'absence de chaleur dans les relations familiales. Garnier semble avoir franchi un pas supplémentaire qui l'éloigne de la tradition de la littérature morale par l'effacement des adultes de référence. Seuls quelques drames échappent à cette construction.

Aux contes merveilleux de mise en garde, Garnier substitue des drames ancrés dans le réel de la société d'Ancien Régime.

Ce bref aperçu des auteurs qui ont cherché, comme Berquin, à renouveler les formes littéraires destinées à la jeunesse atteste de l'intérêt porté à la question posée dans les traités d'éducation. Avec un bonheur éditorial plus ou moins grand, chaque auteur a vu dans l'imprimé un média pour diffuser, par l'exemple, des conceptions pédagogiques qui doivent beaucoup à Jean-Jacques Rousseau et à John Locke. Nous pouvons y lire la preuve de l'intérêt de plus en plus vif que suscitent les questions d'éducation. S'appuyant dans un premier temps sur une forme connue, le théâtre d'éducation, ou sur l'entretien, ces auteurs veulent donner à entendre autant qu'à lire leurs modèles. Qu'ils optent pour des impressions positives incitatives ou négatives et répulsives, ils tentent chacun à leur manière de proposer une manière nouvelle d'envisager la relation éducative. Les nouvelles éducatrices n'entendent pas que se perpétue un modèle d'éducation féminine qu'elles réfutent et s'engagent dans le débat en proposant leur propre vision. La littérature d'enfance va continuer son développement. Michel Manson constate qu'au cours de la période 1789-1799, « l'évolution générale offre l'image de la croissance : d'une cinquantaine d'éditions en 1789, qui reflète plutôt l'Ancien Régime, on passe à plus de quatre-vingts, dix ans plus tard²⁴⁰ ».

Les publications d'Arnaud Berquin viennent donc s'inscrire dans un mouvement dynamique. Il va, par sa pratique éditoriale novatrice, par le renouvellement du langage pédagogique adressé à l'enfance, donner une ampleur au phénomène et se saisir à son tour de l'imprimé comme passeur d'idées à destination d'un public encore neuf.

²³⁹ M. E. PLAGNOL-DIEVAL, opus cité, pp. 391-392.

²⁴⁰ Michel MANSON, opus cité, p. 16.

Deuxième partie

Arnaud BERQUIN

Biographie et publications



Arnaud Berquin

Portrait anonyme, non daté

in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire d'Ami des enfants*

publié sous la direction de Denise Escarpit

Pessac, Nous Voulons Lire, 1983, p. 4

II-Arnaud Berquin, biographie et publication

Bien qu'habité des mêmes convictions que ses contemporains quant à la nécessité d'une littérature propre à l'enfance, Arnaud Berquin a su trouver une forme et un contenu qui lui ont assuré, plus qu'aux autres, une diffusion bien au-delà de la période révolutionnaire.

Qui est Berquin ?

Arnaud Berquin a très peu parlé de lui dans son œuvre et nous savons peu de choses sur sa vie bordelaise ainsi que sur son séjour parisien. Nous devons l'essentiel des informations à Jean-Nicolas Bouilly²⁴¹, qui fréquenta Berquin au cours des deux dernières années de la vie du Bordelais. Rédigeant ses *Récapitulations*²⁴² près de cinquante ans plus tard, Bouilly exprime une forte admiration pour son aîné. Les pages qu'il lui consacre dans ses mémoires et dans les *Encouragements de la jeunesse* ne sont toutefois pas exemptes de confusion et relèvent parfois du récit hagiographique. Écoutons-le parler de son ami :

La douce sérénité répandue sur ses traits, l'expression pénétrante de son regard, le son mélodieux de sa voix et la touchante simplicité de ses manières, tout semblait concourir à lui concilier l'amour du jeune âge...²⁴³

C'est à partir des périodiques du dix-huitième siècle et des reconstructions opérées au dix-neuvième siècle²⁴⁴ qu'il nous faut tenter de faire sortir de l'ombre cet écrivain dont la carrière littéraire s'étend sur près de vingt ans et dont le succès perdura plus d'un siècle.

²⁴¹ Jean-Nicolas BOUILLY, (1763-1842), Tourangeau né à La Coudraye, sur la commune de Joué les Tours, et ami de Berquin. Il résida quelque temps dans le même hôtel qu'Arnaud Berquin.

²⁴² Les éléments de la notice biographique de Bouilly, publiée par les éditeurs du dix-neuvième siècle sont issus de cet ouvrage.

²⁴³ Jean-Nicolas BOUILLY, *Mes Récapitulations*, première époque (1774 – 1790, Paris, Louis Janet Libraire-éditeur, s. d. p. 273.

²⁴⁴ M. GRAGNON-LACOSTE, (1820-1895), que nous avons déjà évoqué, était un notaire bordelais, membre de l'Académie de Bordeaux. Il proposa une *Vie de Berquin* (l'ami des enfants) qui obtint la médaille d'argent de l'Académie de Bordeaux en 1864. Il s'est beaucoup appuyé sur les ouvrages de J. N. Bouilly. (Bibliothèque de Bordeaux, ms 2123).

a - Bordeaux

Bordeaux connaît un véritable âge d'or au dix-huitième siècle. Sa population fait plus que doubler au cours de cette période.²⁴⁵ Elle passe de 45 000 habitants en 1715 à 110 000 habitants en 1790, alors que dans le même temps la population de Toulouse reste inchangée. La ville frappe les étrangers par sa richesse, comme en témoigne l'extrait de la lettre que Daniel-Zacharias Hallmann, précepteur des enfants de l'envoyé extraordinaire du Roi de Suède à la cour de Madrid, adresse à Linné, son correspondant :

Maintenant, je me trouve à Bordeaux, qu'on appelle ici le petit Paris [...] Paris qui est la capitale de la France et l'endroit où se rendent les étrangers possède des richesses, un luxe, des commodités et des plaisirs de toutes sortes ; mais Bordeaux le dépasse en opulence, en cherté, en audace et en certaines richesses
...²⁴⁶

Cette explosion démographique et économique est essentiellement due à la vitalité de son négoce et à la formidable expansion, notamment vers les îles. Bordeaux devient le premier port pour le commerce vers ces destinations. En 1787 et 1788, plus de 54 % des exportations françaises vers Saint-Domingue partent de Bordeaux²⁴⁷. Les échanges commerciaux atlantiques s'accroissent vers l'Amérique du Nord et les pays baignés par la Baltique.

Dès avant le dix-huitième siècle, des commissionnaires étrangers, originaires d'Angleterre, de Hollande, des pays hanséatiques s'étaient installés dans la ville. Les Bordelais enverront eux-mêmes des représentants choisis le plus souvent dans la parentèle (fils, frère...) dans les îles pour faciliter les négociations commerciales et accélérer la rotation des navires. La famille Berquin envoie semble-t-il, un fils ou un neveu à Saint-Domingue²⁴⁸.

La ville est hospitalière aux étrangers, de l'avis de Johann Albrecht Metzler qui passe trois années à Bordeaux entre 1735 et 1738 :

²⁴⁵ Paul BUTEL et Jean-Pierre POUSSOU, *La Vie quotidienne à Bordeaux au dix-huitième siècle*, Hachette, 1991, p. 21.

²⁴⁶ Cité par Paul BUTEL et Jean-Pierre POUSSOU, idem, p. 9.

²⁴⁷ Paul BUTEL, *Les Négociants bordelais, l'Europe et les îles au XVIIIème siècle*, Paris, Editions Montaigne-Aubier, 1974, p. 35.

²⁴⁸ Dans sa *Vie de Berquin*, opus cité, M. GRAGNON-LACOSTE écrit : « Nous savons même d'après des renseignements pris à des sources certaines et par le témoignage de madame veuve Isaac Toussaint-Louverture que les Berquin de Bordeaux entretenaient des relations suivies avec des colons du même nom, établis à Saint-Domingue sur le territoire de Saint-Marc. » (folio 18).

Les étrangers jouissent partout de la plus grande bienveillance, ils peuvent entrer dans toutes les maisons de commerce, si tant est qu'ils se montrent honnêtes, et on les juge en fonction de leurs aptitudes. Et cela les attire tellement qu'il leur est pénible de quitter le pays.²⁴⁹

L'importance des échanges avec les « nations » étrangères installées à Bordeaux va influencer l'enseignement dispensé en ville. Le collège de Guyenne met à son programme, à partir de 1670, l'étude de l'anglais auquel s'ajoute bientôt celle du hollandais, études intéressantes plus particulièrement les jeunes gens se destinant au négoce²⁵⁰.

J. A. Metzler est également frappé par le nombre important de réformés dans la ville. Négoce et intolérance religieuse ne faisant pas bon ménage, la ville est accueillante aux protestants de longue date et fait figure de ville refuge dès la fin du dix-septième siècle pour les Réformés. Ceux-ci y bénéficient de la protection des autorités civiles²⁵¹.

Bordeaux est, à cette époque, une ville ouverte au monde avec lequel elle commerce. Elle est une porte d'entrée pour la presse étrangère et se montre bienveillante pour les idées nouvelles.

C'est dans cette ville en plein développement, mais frappée plusieurs fois dans le siècle par des crises de mortalité qui n'entameront pas sa croissance, que va grandir Arnaud Berquin.

1 - Sa naissance

C'est au cours d'une des crises de mortalité qui frappe la ville entre 1746 et 1749 que naît Arnaud Berquin²⁵² le 25 septembre 1747²⁵³ à Bordeaux, non loin du collège des Jésuites où il

²⁴⁹ Michel ESPAGNE, *Bordeaux-Baltique : la présence culturelle allemande à Bordeaux au XVIIIème et au XIXème siècle*, Paris, Editions du CNRS, 1991, p. 53.

²⁵⁰ Ernest GAULLIEUR, *Histoire du collège de Guyenne*, Paris, Sandoz et Fischbacher Editeurs, 1874, p. 440-441.

²⁵¹ Paul BUTEL et Jean-Pierre POUSSOU, opus cité, p. 25.

²⁵² Le bulletin de baptême, découvert par M. GRAGNON-LACOSTE au cours de ses recherches préparatoires à sa *Vie de Berquin*, a été publié dans les *Archives historiques de la Gironde et du Sud-Ouest*, Volume 32, 1897, Note LXX, p. 228 :

25 septembre 1747. — A été baptisé Arnaud, fils légitime de sieur Jean Berquin, négociant et de d^{elle} Thérèse Mansencal, paroisse Saint Eloi ; parrain : Arnaud Gouytié ; marraine Anne Mansencal, tante du baptisé, né ce matin à 4 heures. Signé : J. Berquin, père, Anne Mansencal, Arnaud Gouytié.

²⁵³ De nombreuses erreurs ont été publiées sur l'année de naissance de Berquin, erreurs dont les origines sont à rechercher auprès des contemporains de Berquin. Ainsi Jean-Nicolas BOUILLY le donne comme étant né en 1749. Cette date sera reprise par de nombreux biographes à l'exemple du *Bulletin polymatique du Muséum d'instruction publique de Bordeaux* (1806), de la *Biographie universelle ancienne et moderne*, publiée à Paris en

fera ses études quelques années plus tard. Il est baptisé le jour même. Sa mère, Thérèse Mansencal, fille d'un perruquier est d'origine toulousaine et compte des magistrats dans sa famille. Son père, Jean Berquin a hérité du négoce familial qui s'étendra jusqu'à Saint Domingue où s'installe un membre de la famille, peut-être un frère de Berquin. Un neveu de Berquin natif de cette île où il vécut comme colon séjourna aussi en Louisiane. On trouve trace dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France de ses publications, datées de 1802, 1803 et 1804, d'une tragédie, de poésies et d'un tableau de « la colonie espagnole du Mississipi ». Berquin eut donc au moins un frère. Un autre Berquin-Duvallon né à Saint Domingue vers 1793, publia également des fascicules sur l'état de la colonie de Saint Domingue, chez C. L. F. Panckoucke, successeur de son père Charles Joseph Panckoucke, dont nous aurons à reparler.

La famille compte également des artisans et des artistes. Le grand-père d'Arnaud Berquin était sculpteur sur bois²⁵⁴. On trouve la signature d'un Berquin attachée à une sculpture qui orne la porte d'entrée du Fort Vauban de Port Médoc, sur la commune de Cussac. Arnaud Berquin est donc issu d'« une famille honorable²⁵⁵ » dont certains membres rejoignent le barreau ou l'armée, une famille aisée qui possède une maison à la campagne, à Langoiran, à quelques lieues de Bordeaux²⁵⁶ et qui a obtenu ses lettres de Bourgeoisie²⁵⁷, accordées au grand-père de l'écrivain depuis 1704.

L'écrivain est issu d'une société de commerçants dont on trouve peu d'exemples dans ses œuvres, mais dont, sans doute, il s'inspirera pour mener à bien ses affaires.

1813. L'éditeur J. J. Régnauld-Warin le fait naître en 1750 dans l'éloge qui introduit la nouvelle édition des *Œuvres Complètes* de Berquin en 1802. C'est cette date que l'on retrouve également dans le *Dictionnaire des Lettres françaises* en 1960. Elle sera rectifiée dans l'édition de 1995.

²⁵⁴ D. ESCARPIT, *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Pessac, *Nous Voulons Lire*, 1983, p. 5.

²⁵⁵ Notice de Jean-Nicolas BOUILLY in *Œuvres complètes de Berquin*, opus cité, 1833, pp. 9-24.

²⁵⁶ C'est là qu'Adrien de MELCY fait naître Berquin, en 1749, dans la notice qui accompagne les *Contes et historiettes à l'usage des enfants*, Jules Delalain et fils, rue des écoles, Paris 1865.

²⁵⁷ *Livre des Bourgeois de Bordeaux* (XVII^e et XVIII^e siècles), Société des archives historiques de la Gironde, Bordeaux, G. Gounouilhou imprimeur, Féret et fils, libraires, 1898, p. 13. L'obtention des lettres de Bourgeoisie était subordonnée aux revenus des postulants. « En dehors de l'enquête sévère de « bonnes vie et mœurs », [...] les aspirants à la Bourgeoisie devaient encore faire preuve d'une résidence effective de cinq années au moins dans la ville ou dans la banlieue de Bordeaux, et de la possession d'une maison de la valeur de 1 500 livres ». p. XX.

2 - Ses études

C'est à un ami de la famille, l'abbé Pugens, docteur en théologie, qu'est confié le jeune Berquin. Il entre ensuite chez les jésuites au collège de la Madeleine, proche du collège de Guyenne où le jeune Montaigne avait fait ses études.

C'est pendant sa scolarité chez les jésuites qu'il se lie d'amitié avec Dominique-Joseph Garat alors élève au collège de Guyenne, une amitié qu'il dévoile dans l'un des rares textes à contenu autobiographique, *L'Inconstant*, publié dans la première livraison de l' *Ami de l'Adolescence*

Zéphirin n'avait point d'amis. Le malheureux ! que je le plains, en songeant, ô mon cher Garat ! que ce fut dans un âge aussi tendre que se forma entre nous cette amitié qui ne s'est jamais altérée un seul instant et qui nous porterait aujourd'hui, comme dans la première chaleur de la naissance, à confondre nos fortunes et nos vies pour les partager par égales moitiés !²⁵⁸

De ses relations au sein de sa famille nous savons peu de choses. « Puni pour avoir fait des vers, c'est en vers qu'il demande son pardon²⁵⁹ ». Ces propos de J. J. Régnauld-Warin donnent à penser que la famille du jeune homme ne le voit pas s'engager dans la carrière des lettres sans appréhension.

Lors de la publication de ses premiers poèmes en 1771, il les introduit par un trait autobiographique que rapporte le *Journal des Sçavants* : le choix du poème²⁶⁰ dédié à sa mère s'est imposé après une dispute avec celle-ci, dispute qui s'est terminée par la conjonction de leurs larmes.

C'était un jour qu'emporté par la fougue de l'âge dans un petit écart qui t'avait chagriné, j'en avais reçu ... le pardon, que te demandaient mes larmes. Les tiennes s'y étaient mêlées, &, dans le plus profond attendrissement, nous nous étions tenus longtemps embrassés. Lorsque, palpitant encore d'une douce émotion, je me retirai dans mon cabinet, pour y nourrir par quelques lectures touchantes la tendre mélancolie où cette scène avait plongé mon âme, le Poème des Solitudes... fut le premier Livre qui tomba sous ma main.²⁶¹

²⁵⁸ BERQUIN, *L'Inconstant* in *L'Ami de l'Adolescence*, volume I, tome 1, Edition de Genève, 1796, page 31

²⁵⁹ REGNAULT-WARIN, *Eloge de Berquin*, 1802, p. VII.

²⁶⁰ *L'Young allemand ou les Solitudes du baron de Cronégk*, Traduction libre, en vers libres.

²⁶¹ *Journal des Sçavants*, février 1775, p. 341-353.

Berquin laisse transparaître une grande sensibilité que relève le critique : « c'est la marque la plus sûre d'un vrai talent ... »²⁶²

De cet attachement à sa mère, J. N. Bouilly révèle un autre aspect. Berquin tomba sérieusement malade au décès de celle-ci, alors qu'il avait pris toutes les dispositions nécessaires à son installation à Paris auprès de lui.

Berquin, depuis plusieurs années, sollicitait sa mère qui habitait Bordeaux, où il avait reçu le jour, de venir le rejoindre à Paris ; mais la force de l'habitude, si puissante sur les personnes d'un grand âge, le chagrin de se séparer de ses anciens amis, tout fit hésiter quelques temps cette mère si ardemment désirée, à combler par sa présence le bonheur de son fils. Cependant, malgré les obstacles qui se présentaient, cette dame respectueuse éprouva, de son côté, le besoin de se rapprocher de l'unique appui de sa vieillesse ; et tout fut disposé pour son départ. Berquin, ivre de joie, comptait avec impatience les jours, les heures, les instants. Il avait fait préparer tout près du sien, un appartement absolument semblable à celui que sa mère occupait à Bordeaux. [...] Rien n'avait été négligé pour surprendre agréablement la plus tendre mère [...]. Mais le sort, qui permet rarement qu'on éprouve un bonheur parfait priva Berquin de la plus douce jouissance que son cœur pût ambitionner. Le jour même fixé pour le départ de sa mère, elle fut atteinte d'une maladie qui la conduisit au tombeau. [...] La douleur de Berquin fut inexprimable.²⁶³

Combien de temps séjourne-t-il chez les jésuites ? Nous ne le savons pas. Ce qu'il en retire ? Sans doute une solide culture latine dont nous trouvons la trace dans les *Choix de tableaux tirés des meilleures galeries anglaises* mais plus encore dans sa bibliothèque dont il est dit qu'elle contient un grand nombre de livres latins²⁶⁴. Il y apprend également les langues étrangères : l'anglais, l'allemand, peut-être l'italien, dont de nombreux volumes se retrouvent sur ses rayonnages.

Nous ignorons également comment il vécut l'éloignement des jésuites décidé par Louis XV. Dès le 27 mars 1762, le Parlement de Guyenne avait prononcé l'expulsion des religieux de la Société de Jésus hors de sa juridiction et la fermeture de leurs établissements, dont le collège de la Madeleine, concurrent du collège de Guyenne.²⁶⁵

²⁶² Ibid.

²⁶³ Jean-Nicolas BOUILLY, *Les Encouragements de la jeunesse*, Paris, Editions A. Aymery, 1817, pp. 6-9.

²⁶⁴ *Ancien Moniteur*, dimanche 4 mars 1792, volume 11, p. 540.

²⁶⁵ Ernest GAULLIEUR, opus. cité, p. 500.

Dès son adolescence, il se passionne pour la poésie et pour les auteurs dont plus tard il s'inspirera. Il évoque, dans *L'Inconstant*, des promenades près du ruisseau du Tourne, à Langoiran, en compagnie de son ami Garat :

... ces charmantes promenades que nous faisons si souvent le long d'une belle rivière, à ces hautes collines, où un Gessner, un Thomson, un Saint-Lambert²⁶⁶ à la main, nous jouissions à la fois de tous les charmes de l'amitié...²⁶⁷

Son intérêt pour le poète suisse Gessner ne cessera de grandir et c'est dans ses pas qu'il viendra placer les siens quelques années plus tard. Mais que fait-il dans ces années qui précèdent son arrivée dans la capitale ? Nous savons que son ami Garat fit des études de droit. Berquin l'avait-il précédé dans cette voie ? Dans une lettre de 1776, publiée en 1943 par J. M. Carrière²⁶⁸, Arnaud Berquin, s'adressant à des libraires de Leipzig signe sa correspondance : *Berquin, avocat*. C'est la seule mention de cette profession que nous ayons trouvé sous sa plume.

L'Inconstant nous livre un autre élément de la vie de Berquin qu'il nous est difficile de situer dans la chronologie de son existence. Dans ces pages, il parle avec admiration de Londres :

...la magnificence des places publiques [...], la multitude de vaisseaux rassemblés [...], la masse fière des ponts [...], la décoration brillante des boutiques [...], ces larges trottoirs où vous rencontrez toujours en foule autour de vous les deux objets les plus intéressants de la nature animée, de beaux enfants et de belles femmes [...]; quelles sensations toutes ces beautés réunies durent produire, dans leur premier effet, sur une âme ardente et facile à s'exalter, puisqu'elles ont été pendant plus d'un an le sujet continuel de mon admiration²⁶⁹ et qu'elles se représentent encore sous des couleurs si vives à mon souvenir²⁷⁰.

Ce n'est pas au cours de ce séjour qu'il fera la connaissance de ceux qu'il nomme « ses dignes amis » : madame de La Fite, MM. De Luc, Wilkes et Hutton et la famille de Burney, mais plutôt lors d'un second voyage en 1783, où, auteur reconnu, il lui sera sans doute aisé de rencontrer des écrivains avec lesquels il partage le même désir d'écrire pour l'enfance.

²⁶⁶ Garat donne une autre version de cette période. Sans évoquer Berquin, il se décrit ainsi : « toujours un Virgile dans une poche et un Locke ou un Montesquieu dans l'autre, j'errais dans les campagnes couvertes de richesses et de beautés... » J. D. GARAT, *Mémoires*, Paris, Poulet-Malassis éditeur, 1862, p. 346.

²⁶⁷ *L'Inconstant*, opus cité, p. 32.

²⁶⁸ J. M. CARRIERE, « An unpublished letter of Arnaud Berquin », *Modern Language Notes*, march 1943, p. 200-202.

²⁶⁹ C'est nous qui soulignons.

²⁷⁰ *L'Inconstant*, opus cité, p. 14-15.

b - Paris

Il est difficile de déterminer avec exactitude à quel moment le jeune Bordelais quitte sa famille pour Paris. Lors de la publication du premier ouvrage connu, annoncé dans le *Journal des Scavants* en 1772, il se donne pour un « provincial de 23 ans²⁷¹ ». Devons-nous penser qu'à cette époque il n'a pas encore quitté Bordeaux ?

Arnaud Berquin dit avoir précédé son ami Garat à Paris de trois ans, mais est-il possible de donner une date plus précise ? Ce dernier est arrivé dans la capitale vers 1776/1777 semble-t-il. Ce serait donc vers 1773-1774 que Berquin se serait installé à Paris. A. Chérel, qui consacre un article à Berquin dans la *Revue Philomatique de Bordeaux* ne prend pas parti. Il indique : « nous savons seulement que notre Gascon alla de bonne heure chercher fortune littéraire à Paris²⁷² ». Denise Escarpit, sans trancher, rappelle que ce fut « en 1770 selon certains, en 1772 pour d'autres²⁷³ ». Dans sa thèse, Jamal Elachmit se fait plus catégorique : « en 1770, il quitta Bordeaux pour Paris²⁷⁴ ».

Lorsque Garat le rejoint, il fait déjà partie des familiers de la famille Panckoucke. Comment entra-t-il en contact avec le libraire ? Nous n'avons pas d'indications à ce jour²⁷⁵. À quel moment devint-il le précepteur de ses filles, Antoinette-Pauline, née en septembre 1769 et Thérèse-Caroline, appelée également Charlotte, née en 1773 ? Il est difficile de répondre. Selon Mme Escarpit « 1776, 1777 seraient vraisemblables. Caroline aurait 3 ans et Pauline 7 ans, ce qui correspond aux âges auxquels sont destinées les *Lectures pour les enfants* »²⁷⁶. Or, la première parution de cet ouvrage date de la fin de 1775²⁷⁷. Si celui-ci a été conçu en

²⁷¹ Le texte a été publié en 1771.

²⁷² A. CHEREL, « Berquin », *Revue Philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 1926, p. 146.

²⁷³ Denise. ESCARPIT, « Arnaud Berquin, Bordeaux 1747, Paris 1791, sa vie et son œuvre » in *Arnaud Berquin, 1747-1791, Bicentenaire de l'Ami des enfants*, opus cité, p.7. M. GRAGNON-LACOSTE indique deux dates. Il évoque une première fois 1768 puis 1770 pour considérer qu'il fut conduit à Paris « jeune encore » (folio 2).

²⁷⁴ Jamal ELACHMIT, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des Lumières – Arnaud Berquin (1747-1791)*, Thèse pour le doctorat de troisième cycle, Bordeaux, 1988, p. 107.

²⁷⁵ Il serait peut-être possible de trouver une réponse à cette question dans la correspondance du libraire qui n'hésitait pas à évoquer sa vie domestique avec ses correspondants.

²⁷⁶ Denise. ESCARPIT, « Arnaud Berquin, Bordeaux 1747- Paris 1791, sa vie et son œuvre », opus cité, p. 9

²⁷⁷ *Journal de la Librairie* du samedi 28 octobre 1775.

pensant aux deux fillettes²⁷⁸, il nous faut avancer d'un an l'entrée de Berquin dans le cercle des proches de Charles-Joseph Panckoucke.

1 - Charles-Joseph Panckoucke

Installé à Paris depuis 1762, ce libraire lillois qui aurait voulu être ingénieur, est en relation avec ce que le siècle compte de plus éminent dans la sphère philosophique. C'est d'abord Voltaire, avec qui son père a tissé des liens et édité les ouvrages. Le fils espère le convaincre de lui confier la publication de ses œuvres complètes. C'est aussi Rousseau chez qui il admire à la fois « l'homme, sa valeur littéraire mais aussi la morale nouvelle qu'il élabore²⁷⁹ ». C'est également Buffon, dont il édite les œuvres et en particulier les volumes de *L'Histoire naturelle*. Il approche Diderot pour le décider à participer à une nouvelle *Encyclopédie*, sans succès.

Marchant dans les pas de son père, pour qui les nouveautés tenaient une place importante dans le commerce des livres, Charles-Joseph se donne pour projet de répandre « les lumières, c'est à dire des connaissances scientifiques élaborées par des spécialistes — savants ou académiciens —, les théories philosophiques et les nouvelles, au sens le plus large et le moins anecdotique du terme, celles qui serviront à l'Histoire²⁸⁰ ». C'est pourquoi, à l'édition il va bientôt ajouter la presse.

Pour ses trois enfants, Panckoucke souhaite une éducation soignée, y compris pour ses deux filles. Il engage Arnaud Berquin pour être leur précepteur. De par sa fonction, le jeune homme (il doit avoir entre 26 et 28 ans) va vivre dans un contact étroit avec la famille de l'éditeur. Leur admiration commune pour Rousseau²⁸¹ les rapproche certainement. Arnaud Berquin va fréquenter cette famille à la période la plus intense de l'activité du libraire qui s'est lancé dans l'*Encyclopédie* in-quarto et se prépare à publier l'*Encyclopédie méthodique*.

Charles-Joseph Panckoucke est d'abord un formidable entrepreneur de librairie. Pour le fils du négociant bordelais, il fut sans doute une source d'enseignements mis à profit quelques années plus tard avec l'ouverture du Bureau de l'Ami des Enfants.

²⁷⁸ Nous verrons que des incertitudes pèsent sur l'origine de cette publication.

²⁷⁹ Suzanne TUCOO-CHALA, *Charles-Joseph Panckoucke et la librairie française. 1736-1798*, Pau – Paris, Marrimpouey jeune, Jean Touzot jeune, éditeurs, 1977, p. 73.

²⁸⁰ Idem, p. 130.

²⁸¹ En 1775, Arnaud Berquin a publié *Pygmalion*, scène lyrique tirée de l'œuvre de J. J. Rousseau.

C'est aussi un réseau de relations intellectuelles et politiques que l'éditeur a noué grâce à son beau-frère, Jean-Baptiste Suard. Condorcet est un des familiers de la maison ainsi que l'abbé Rémy, Marmontel, Chamfort et plus tard Garat.

Pour faire vivre son entreprise de presse et sa nouvelle édition de l'*Encyclopédie* — le *Supplément* puis l'*Encyclopédie méthodique* — Panckoucke va constituer une équipe, une « écurie », qui comptera jusqu'à 140 personnes entre 1769 et 1789²⁸². Aux premiers cités, s'ajoutent La Harpe, Mallet du Pan, Ginguené, l'abbé Arnaud... L'éditeur reçoit régulièrement Necker. Arnaud Berquin fera partie de cette « écurie » et collaborera jusqu'à la fin de sa vie aux périodiques publiés par l'hôtel de Thou.

Familier et vivant au plus près de la famille Panckoucke, nous ne pouvons envisager que cela ait été sans incidence sur l'activité et sur la pensée du jeune Bordelais. Quoique l'époque de son arrivée soit incertaine, il fait sans doute déjà partie du cercle des intimes en 1776, date à laquelle on peut situer le premier trait enfantin, rapporté sous le titre *Caroline* dans le volume inaugural de *L'Ami des enfants*. La scène se passe chez Mme P..., Pauline l'aînée a été grondée et sa cadette, Caroline « alors âgée de trois ans » entreprend de la consoler.

Madame P..., jeune femme aussi distinguée par les grâces et la tournure de son esprit que par la délicatesse de ses sentiments et la force de son caractère, reprenait un jour Pauline, sa fille aînée, d'une légèreté bien pardonnable à son âge. Pauline, touchée de la douceur que sa mère mettait dans ses reproches, versait des larmes de repentir et d'attendrissement. Caroline, âgée alors de trois ans, voyant pleurer sa sœur, grimpe sur les barreaux d'une chaise pour atteindre jusqu'à elle ; d'une main prend son mouchoir, dont elle lui essuie les yeux ; et de l'autre lui glisse dans la bouche un bonbon qu'elle roulait dans la sienne. Il me semble que M. Greuze pourrait faire un tableau charmant à ce sujet.

Nombre des familiers du libraire étaient membres de loges maçonniques. Charles-Joseph Panckoucke de son côté ne fut jamais franc-maçon contrairement au précepteur de ses filles.

2 - La franc-maçonnerie

La franc-maçonnerie moderne avait fait son apparition en France vers 1725, en provenance d'Angleterre.

²⁸² Suzanne TUCOO-CHALA, opus cité, p. 130.

En 1773, le Grand-Orient de France s'est substitué à la Grande Loge de France. Son Grand-Maître, le futur Philippe Égalité était un prince de sang royal. L'astronome Jérôme de Lalande, qui « avait fondé la Loge des Sciences pour grouper les francs-maçons spécialement adonnés aux études et aux recherches scientifiques²⁸³ », prit une part importante à cette nouvelle fondation.

Ce n'est qu'en 1776 qu'il put donner corps au projet formé quelques années auparavant avec Helvétius, d'élargir le cadre de la Loge des Sciences, « de fonder une nouvelle loge dans laquelle, avec les savants, se réuniraient les philosophes, les littérateurs, les artistes en tout genre et généralement les hommes distingués par leur instruction et leur éducation²⁸⁴ ». Telle fut la vocation de la Loge des Neuf-Sœurs : « un atelier encyclopédique qu'il convenait de placer sous le patronage des Muses, les neuf sœurs du Parnasse, inspiratrices et régentes des belles-lettres, des sciences et des beaux-arts²⁸⁵ ».

La loge prospéra rapidement malgré des relations difficiles avec le Grand Orient, en raison de son nom même. Toutefois, avec l'initiation de Voltaire le 7 avril 1778 quelques semaines avant sa mort, elle connut son heure de gloire et devint « probablement la loge la plus célèbre de la maçonnerie française avant 1789²⁸⁶ ».

L'atelier accueillit nombre de personnalités parmi lesquelles nous citerons, outre Lalande et Voltaire, Benjamin Franklin qui en fut le vénérable en 1779 et 1780, les magistrats Élie de Beaumont²⁸⁷ et Dupaty, les savants Lacépède, Montgolfier, le médecin Cabanis, les peintres Greuze et Vernet, le sculpteur Houdon, les hommes de lettres Chamfort, Roucher, Ginguené, et ... Berquin. D'autres grands noms furent proches de la loge sans pour autant y être initiés : Diderot, d'Alembert. L'appartenance de Condorcet fait toujours débat. Celle de Berquin est attestée par J. C. Bésuchet dans son *Précis historique de la Franc-maçonnerie* publié à Paris en 1829 et sur lequel s'appuie Louis Amiable. Elle n'est pas remise en cause par Daniel Ligou dans son *Dictionnaire de la franc-maçonnerie*. Toutefois, la date de son initiation n'est pas connue. Nous ne pouvons dire s'il avait déjà été en contact avec la franc-maçonnerie, très active à Bordeaux, comme le fut son ami Garat par exemple. L. Amiable suppose qu'Arnaud

²⁸³ Louis AMIABLE, *Une Loge maçonnique d'avant 1789, LA LOGE DES NEUF SŒURS*, augmenté d'un commentaire et de notes critiques de Charles PORSET, Paris, Edimaf, 1989, p. 12.

²⁸⁴ Idem, page 10.

²⁸⁵ Ibid.

²⁸⁶ D. LIGOU, *Dictionnaire de la franc-maçonnerie*, article « Neuf-Sœurs (loge des) », Paris, Editions de Navarre, première édition 1974, 4^e édition 1998, p.862.

²⁸⁷ Il intervint avec Voltaire pour la défense de Calas et de Sirven..

Berquin fut reçu peu après 1784 puisqu'il ne figure ni sur le tableau de la loge de 1779, ni sur celui de 1784. Depuis quand avait-il des contacts avec des frères des Neuf-Sœurs ? La question restera sans réponse. Mais nous constatons que bien des hommes d'importance se croisent dans l'entourage du poète bordelais, qu'ils appartiennent à l'entourage de Panckoucke ou bien à la sphère maçonnique : Condorcet, Cabanis, Dupaty, Garat, Ginguené....

Berquin fut en relation avec un « groupe qui fut pendant dix ans la principale loge de Paris, celle qui compta dans son sein le plus d'hommes éminents, celle dont le rôle fut le plus brillant et le plus efficace. »²⁸⁸

3 - Une vie de littérateur

C'est à partir de 1774 que la carrière littéraire d'Arnaud Berquin s'affirme. Après une première publication en 1771, dans un ouvrage collectif, il publie un premier recueil d'*Idylles*. Un second recueil vient s'ajouter en 1775, précédé par les *Choix de tableaux tirés de diverses galeries anglaises*. Cette même année, il donne également *Pygmalion, scène lyrique de J. J. Rousseau, mise en vers*, auquel il adjoint une « idylle patriotique²⁸⁹ ». A la fin de cette même année, paraît la première édition des *Lectures pour les enfants ou choix de petits contes* qui comporte plusieurs textes du jeune poète.

Dès la fin de 1775 et au début de 1776, Berquin entre en affaire avec des libraires allemands afin d'acquérir nombre de volumes dans cette langue. De ces échanges, deux lettres du Bordelais nous sont parvenues. La première²⁹⁰, datée du 8 février 1776, est adressée à des libraires de Leipzig, les héritiers de Weidmann et Reisch. Le poète français indique qu'il souhaite acquérir les œuvres complètes de Bodmer²⁹¹, Breitenbach, Breitinger²⁹², Canitz²⁹³ et Cramer²⁹⁴. Il se propose de régler par un échange avec ses propres productions.

²⁸⁸ Louis AMIABLE, opus cité p. 2.

²⁸⁹ *Année Littéraire*, 10 juin 1775, Tome III, lettre II, p. 42.

²⁹⁰ *Archives historiques de la Gironde*, volume XXX, p. 227.

²⁹¹ Johann Jakob BODMER, 1698-1783, critique, traducteur et poète suisse.

²⁹² Johann Jakob BREITINGER, 1701-1776, homme de lettres et philologue suisse.

²⁹³ Friedrich Ludwig von CANITZ, 1654-1699, poète allemand et diplomate.

²⁹⁴ Il s'agit peut-être de Johann Andreas CRAMER, 1723-1788, littérateur allemand, très estimé comme poète.

Je prendrais deux exemplaires de chacun de ces ouvrages, et, en échange, je vous donnerais de mes *Idylles* que vous connaissez peut-être. (2 recueils petit in-8°, joliment imprimés et ornés de 12 estampes chacun, prix 12fr. les deux en brochures).²⁹⁵

La seconde lettre²⁹⁶, publiée par J. M. Carrière et dont l'original se trouve au Gratz Memorial Collection of the Historical Society of Pennsylvania, nous apprend que les correspondants ont marqué leur intérêt pour la proposition du littérateur. Ils ne sont pas les seuls. Berquin a adressé la même demande à plusieurs libraires.

En écrivant à la fois à plusieurs libraires de votre ville, j'étais bien éloigné de penser que ma proposition put être du goût de tous ceux à qui je la faisais. [...] j'ai pris le parti d'écrire à plusieurs d'entre vous pour que ma proposition put rencontrer dans le nombre celui à qui elle pouvait convenir. [...] Voilà messieurs, la raison des *duplicata* de ma lettre.

Il précise son projet à ses correspondants. Il souhaite, devant le succès de la littérature française en Allemagne, « ouvrir à [ses] ouvrages un débouché de ce côté-là » et leur propose une exclusivité que les libraires ont sans doute suggérée :

Comme il m'a paru par votre lettre que si vous étiez seuls chargés de mes ouvrages, vous ne vous refuseriez pas à un échange pour les articles de votre fonds, je prendrais quatre exemplaires (beau papier) des œuvres complètes de Gellert²⁹⁷, de Weisse²⁹⁸ et de Wieland²⁹⁹.

Les auteurs allemands ont changé et le nombre d'exemplaires a augmenté. En février, Berquin demande deux exemplaires car il est dans le « dessein de [se] former à la ville et à la campagne une bibliothèque choisie de livres allemands ». Quelques semaines plus tard, son projet n'a pas varié mais il souhaite quatre exemplaires, « deux pour moi et deux dont mon libraire se chargerait pour mon compte ». Pour règlement, il donnera « en échange le nombre de mes *Idylles*, de mes *Romances* et de mon *Pygmalion* [...] qui répondrait à la somme...³⁰⁰».

En cas de succès de l'entreprise, Berquin est prêt à poursuivre les échanges commerciaux. Il se fait également le porte-parole de l'éditeur-libraire Delalain et du poète Imbert, désireux à leur tour d'acquérir les œuvres de Gellert, Weisse et Wieland.

²⁹⁵ *Archives historiques de la Gironde*, opus cité.

²⁹⁶ J. M. CARRIERE, « An unpublished letter of Arnaud Berquin », *Modern Language Notes*, March 1943, pp. 200-202 .

²⁹⁷ Christian Furchtegott GELLERT, 1715-1769, fabuliste et moraliste allemand.

²⁹⁸ Christian Felix WEISSE, 1726-1804, pédagogue, dramaturge et écrivain allemand.

²⁹⁹ Christoph Martin WIELAND, 1733-1813, pédagogue, poète, traducteur et éditeur allemand.

³⁰⁰ J. M. CARRIERE, opus cité, p. 200-202.

La lettre datée du 15 mars est signée « Berquin, avocat ». L'adresse du signataire nous est donnée. Il réside alors en l'Hôtel de Lyon, rue de Grenelle, Saint Honoré, une résidence peu éloignée de la rue des Poitevins où s'était établi Charles-Joseph Panckoucke, à l'Hôtel de Thou.

M. Elachmit souligne que les trois auteurs recherchés ont un point commun : les enfants.

Cette commande marque, croyons-nous, un tournant capital dans la production littéraire de notre auteur. Les œuvres des trois écrivains ont un dénominateur commun : les enfants. Gellert est l'auteur de petits contes et de fables moraux ; Wieland est le précepteur des princes de la cour de Weimar ; Weisse est l'auteur d'un périodique pour enfants.³⁰¹

Dès cette époque, Berquin est entré dans le cercle de la famille Panckoucke, il devient avec l'abbé Rémy un véritable familier de la maison, « partageant la vie quotidienne de la famille³⁰² ». Le libraire parisien était en contact avec de nombreux confrères. De plus, Berquin était très informé « des dernières nouveautés allemandes par sa fréquentation du cercle de lecture de Friedel. [...] Il correspond avec Virchaux, le libraire de Hambourg qui publie la version française du *Robinson* de Campe et un périodique allemand³⁰³ rapporte même en 1778 que Berquin vient de commander à Strasbourg un grand nombre de drames allemands en version française ou même original³⁰⁴ ».

Cette nouvelle orientation des centres d'intérêts du jeune précepteur avait été annoncée dans un discours enflammé et grandiloquent sur la romance :

C'est en portant cette vue d'utilité sur la Romance, que j'ai songé à l'étendre un jour à deux classes de personnes trop négligées jusqu'ici par nos poètes, je veux dire les jeunes filles et les enfants.³⁰⁵

Autre indice de ce changement d'orientation du poète, en 1777 paraît une nouvelle édition augmentée des *Lectures pour les enfants ou choix de petits contes* annoncée début 1778 par le *Journal de la Librairie*.

³⁰¹ J. ELACHMIT, opus cité, p. 110.

³⁰² Suzanne TUCOO-CHALA, opus cité, p. 135.

³⁰³ *Theaterjournal für Deutschland*, 5, Stück, 1778, p. 93.

³⁰⁴ François GENTON, « Arnaud Berquin et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIIIe siècle » in *Révolution, Restauration et les jeunes, 1789-1848, écrits et images*, Metz, Université de Metz, 1989, p. 56.

³⁰⁵ A. BERQUIN, « Discours sur la Romance », *Romances*, à Paris chez Ruault, libraire rue de la Harpe, MDCCLXXVI.

En 1778, nouvelle étape dans la collaboration avec Panckoucke. Ce dernier vient d'obtenir le privilège pour le *Mercure de France*. Dans sa *Correspondance Littéraire*, La Harpe informe son destinataire de la nouvelle organisation du périodique :

La faillite de Lacombe a fait passer le *Mercure de France* entre les mains du libraire Panckoucke [...] je demeure chargé de toute la partie littéraire, des spectacles et de la rédaction générale du *Mercure*. Mais pour la partie des sciences [...] M. Daubenton, garde du cabinet du Roi nous fournira des articles d'histoire naturelle, Messieurs Macquer et Buquet des articles de chimie et de médecine ; M. L'abbé Baudeau des articles d'économie politique ; M. l'abbé Rémy et Guyot des articles de jurisprudence ; M. Imbert [...] des contes en prose [...] M. Berquin nous donnera des romances et des idylles...³⁰⁶

Et la liste des contributeurs est complétée par les noms de d'Alembert, Marmontel, le marquis de Condorcet. Et La Harpe de conclure : « le *Mercure* formera désormais une espèce d'encyclopédie périodique. »

Une note nous éclaire sur ce que fut la réalité de ce programme :

Tout cela était bon pour des annonces, suivant l'usage ; mais suivant l'usage aussi, tout cela se réduisit à fort peu de chose, et la plupart des prétendus coopérateurs ne fournirent guère que leur nom.

Ainsi Berquin intègre l'« écurie » Panckoucke et il a acquis une notoriété suffisante pour que son nom figure dans la liste des rédacteurs du journal.

Ce n'est pas sa première collaboration à un périodique Il contribue régulièrement à l'*Almanach des Muses*. Il publie également dans le tout nouveau *Journal de Lecture* qui paraît à partir de 1775 et ce, dès le premier opuscule auquel il donne *Les Délices de l'hymen*, une idylle imitée de l'allemand de M. Wieland.

Dans ces années qui précèdent le lancement de ce qui restera son œuvre majeure, Berquin fréquente un cercle de lecture allemand, fondé en 1779 et dirigé par Adrian Christian Friedel, lecteur de la reine Marie-Antoinette et professeur en survivance des Pages du Roi. Friedel éditera, quelques années plus tard, le *Nouveau Théâtre allemand* (1782-1785).

Berquin s'essaie à la forme dramatique et donne un mélodrame, *Médée*, imité de l'allemand de M. Gotter, en 1781.

³⁰⁶ Jean-François LA HARPE, *Correspondance Littéraire adressée à son A. I. le grand Duc, aujourd'hui empereur de Russie*, 1774-1789, Tome 2, lettre LXXXVIII, Genève, Slatkine reprints, 1968, pp. 54-55.

Il est à noter que les œuvres de toute cette période, à l'exception du *Choix de tableaux tirés de diverses galeries anglaises*, sont placées sous une forte influence de la littérature allemande.

Il en est de même pour l'entreprise qui va démarrer en janvier 1782 : la publication d'un périodique à destination de ce nouveau public auquel Berquin annonçait vouloir se consacrer, les enfants, et auquel il donne pour titre *L'Ami des enfants*. Avant la fin de la même année, Berquin ouvrira le Bureau de l'Ami des Enfants dont le directeur restera M. Le Prince jusqu'en 1791. Il va maintenant distribuer lui-même ses ouvrages. Seuls, les recueils de poésies seront confiés à d'autres libraires.

Berquin était de santé fragile. Il souffrait de troubles gastriques dont Jean-Nicolas Bouilly relate une des crises : « Il était sujet à un vomissement de sang qui exigeait un prompt secours. Une nuit, j'entendis un bruit au-dessus de ma tête, et je soupçonnais que l'ami des enfants était atteint de cette hémorragie à laquelle il était habitué³⁰⁷ ». Bouilly se précipite au chevet de son ami et lui procure la glace, « remède indispensable et d'un effet certain ».

Dans *L'Ami des enfants*³⁰⁸ nous trouvons l'évocation d'une autre de ses maladies qui provoqua un léger retard dans la publication des numéros d'août et de septembre 1783. Agathe, l'une des deux fillettes de *L'École des marâtres* parle du plaisir que procure la lecture de ces « petits contes qu'un de nos amis nous donnent exactement le premier de chaque mois ».

Priscille

Ô mon Dieu ! tu m'y fais penser, Agathe. Il ne nous a pas encore envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.³⁰⁹

L'auteur leur répond dans la livraison d'octobre :

« Vous vous souvenez encore, mes chers amis, des violentes chaleurs qui ont régné cet été. Je ne me les rappelle moi-même qu'avec chagrin, parce qu'en abattant mes forces, elles m'ont empêché pendant quelque temps de répondre à votre flatteuse impatience³¹⁰ ».

³⁰⁷ Jean-Nicolas BOUILLY, *Mes Récapitulations*, opus cité, pp. 274-275.

³⁰⁸ Afin de ne pas alourdir les notes, les textes de *L'Ami des enfants* seront précédés des initiales *AE*, ceux de *L'Ami de l'Adolescence* seront précédés des initiales *AA*. Toutes les citations des textes de ces deux périodiques sont empruntées à l'édition de Genève, 1796.

³⁰⁹ *AE*, *L'École des marâtres*, août 1783, pp. 200-201.

³¹⁰ *AE*, *Mathilde*, octobre 1783, p. 150.

Au début de ce même été, Berquin était en Angleterre. Sa présence est signalée dans le journal de Fanny Burney à la date du dimanche 6 juillet 1783³¹¹.

La suite des publications montre que l'auteur de *L'Ami des enfants* va mettre à profit son séjour anglais et recueillir des matériaux pour la poursuite de son périodique. Il évoque ce séjour dans *L'Inconstant*, ainsi que « ses dignes amis, madame de La Fite, MM. De Luc, Wilkes et Hutton et la famille de Burney si favorisée par la nature, par la réunion de qualités si aimables et des grands talents³¹² ». Il consacre d'ailleurs une assez longue note à cette famille, qui habite dans la maison d'Isaac Newton à qui il voue une grande admiration.

Au cours de ce séjour, Berquin surveille la traduction de son périodique.

Le mardi 23 mars 1784, la *Gazette de France* publie l'information suivante :

L'Académie française a adjugé le 4 de ce mois le legs du comte de Valbelle, pour l'encouragement des lettres au sieur de Chabrit, conseiller au conseil souverain de Bouillon, avocat au Parlement de Paris et auteur de l'ouvrage intitulé « De la monarchie française et de ses lois » et le prix fondé par un anonyme pour l'ouvrage le plus utile qui aurait paru dans l'année, au sieur Berquin, auteur de l'ouvrage intitulé « l'Ami des enfants ».³¹³

La première remise de ce prix avait couronné, l'année précédente, les *Conversations d'Emilie* de Madame d'Épinay.

Jean-Nicolas Bouilly raconte avec emphase l'instant où l'on vint annoncer la nouvelle au lauréat :

Un jour, [...] entre en haletant et hors d'haleine, Ginguené, son ami, qui lui annonce que l'Académie française venait de lui décerner le prix d'utilité. Berquin qui n'avait nullement sollicité ce triomphe ne put s'empêcher, malgré sa modestie, d'en être flatté. [...] Il avoua sans détour que ce prix librement décerné, lui devenait d'autant plus cher qu'il croyait l'avoir mérité. Il appartient au vrai talent de savoir s'apprécier soi-même, la noble candeur peut se rendre justice sans être soupçonnée de vanité.³¹⁴

³¹¹ *Diary and letters of Madame d'Arblay, edited by her niece*, Tome II, 1781-1786, London, 1842, p. 272, cité par J. M. Carrière in « A french adaptation of Sandford and Merton », in *Modern Language Notes*, avril 1935, p. 238.

³¹² AA, *L'Inconstant*, pp. 12-13.

³¹³ *Gazette de France*, Mardi 23 mars 1784, p. 97.

³¹⁴ Jean-Nicolas BOUILLY, « notice » in BERQUIN, *Œuvres complètes*, Paris, Masson et Yonet, libraires, pp. 9-24.

Le succès de Berquin lui permit dès cette époque de vivre de sa plume, fait assez rare pour être souligné par Bouilly : « la renommée de Berquin était alors dans tout son éclat. Satisfait de son sort, fier de son utile et honorable carrière, ce qu'il chérissait le plus c'était son indépendance qui le dispensait de tout devoir assujettissant, de la plus simple démarche à faire³¹⁵.

En juillet de la même année, le *Journal de la Librairie* informe, sous le nom de « l'Ami des enfants », de la publication de *l'Introduction familière à la connaissance de la nature* traduite de l'anglais de Miss Sarah Trimmer.

Au mois de septembre enfin, est annoncé le premier des douze numéros de *l'Ami de l'Adolescence*, dont la livraison ne sera effective que le mois suivant.

1785 voit la quatrième édition des *Lectures pour les enfants ou choix de petits contes*. Vont se succéder ensuite *Sandford et Merton* dont la traduction en plusieurs volumes commence à paraître en 1786, puis *Le petit Grandisson* en 1787. Les deux titres doivent former une douzaine de tomes.

L'année 1787 est marquée par le décès de la mère de Berquin au moment où elle s'apprêtait à rejoindre son fils. Jean-Nicolas Bouilly a fait le récit de ce drame dans les *Encouragements de la jeunesse* qui s'ouvre par « La maladie de Berquin », qu'il situe à tort en 1783.

La santé faible et chancelante de ce fils inconsolable ne put résister à une atteinte aussi vive : il fut attaqué d'une fièvre ardente, qui mit ses jours dans le plus grand danger. Le célèbre docteur Des Essarts, surnommé le médecin des enfants, accourut offrir ses services à leur ami³¹⁶.

S'il faut en croire le narrateur, les enfants du quartier s'étaient mobilisés pour éviter tout bruit susceptible de troubler le repos de leur ami. « Les abords de l'hôtel étaient recouverts de litière pour assourdir le bruit des chevaux. La vie semblait suspendue. Chacun retenait son souffle³¹⁷ ».

Que ce soit en raison de sa santé instable ou par conviction, Berquin menait une vie frugale selon le témoignage de Bouilly :

³¹⁵ Jean-Nicolas BOUILLY, *Mes Récapitulations*, opus cité, pp. 45-46.

³¹⁶ J. N. BOUILLY, opus cité, p. 10.

³¹⁷ Idem.

Nous déjeunions souvent ensemble : lui, avec sa jatte de lait, sa nourriture ordinaire, moi avec les délicieuses productions de la Touraine dont me comblait mon excellente mère. Berquin les partageait avec moi et j'éprouvais un grand bonheur de voir que les beaux fruits du jardin de la France contribuaient à ranimer ses forces, à raffermir la santé de l'ami des enfants³¹⁸.

Avec la Révolution et malgré sa santé chancelante, Berquin ne va pas ranger sa plume. À la demande de Panckoucke il devient le rédacteur du *Moniteur*. Il est à Paris pendant l'été 1789 et sert de guide à Joachim Heinrich Campe au cours du séjour en France de celui-ci en août 1789. En ces journées mouvementées, Campe souhaite assister à une cérémonie organisée « en faveur des veuves et des orphelins des citoyens tués pendant les combats ». L'une de ces cérémonies doit avoir lieu à la paroisse Saint Sulpice. Mais les visiteurs — Campe et les deux jeunes gens qui l'accompagnent — n'ont pas le billet qui leur permettrait d'entrer. L'écrivain allemand raconte :

Déjà, nous renoncions au plaisir d'assister à la cérémonie lorsque notre guide, M. Berquin, l'auteur bien connu de *L'Ami des enfants* s'adresse à un des citoyens en armes et le pria de faire l'impossible pour nous faciliter l'entrée et nous procurer une place³¹⁹.

Favorable à la Constitution, Berquin s'intéresse à un nouveau public : les habitants des campagnes pour qui il publie *La Bibliothèque des villages* à partir de juillet 1790.

En 1792, peu de temps après sa mort, paraît un dernier ouvrage, *Le Livre de famille* ou *Journal des enfants*.

Dans sa notice biographique, J. N. Bouilly rapporte deux événements qui ont assombri la fin de la vie de notre auteur. Il habitait le même hôtel que l'ami des enfants, « une retraite solitaire près de la rue Montmartre, donnant sur des jardins ».

Le Roi a été ramené aux Tuileries où les deux écrivains aperçoivent le dauphin dans ses jeux. C'est dans le temps où « les sections de Paris s'arrogèrent le droit de contrôler, de gouverner sa maison ». Il s'agissait de désigner celui qui serait l'instituteur du royal enfant.

Un soir que Berquin s'entretenait avec moi dans notre paisible asile [...] accourt le propriétaire de l'hôtel qui apprend ivre de joie à l'Ami des enfants que sur la proposition de la section Saint-Joseph, il vient d'être désigné par

³¹⁸ Jean-Nicolas BOUILLY, *Mes Récapitulations*, opus cité, p. 276.

³¹⁹ J. H. CAMPE, *Été 89, Lettres d'un Allemand à Paris*, traduction de Jean Ruffet, Boulogne-Billancourt, édition du May, février 1989, pp. 73-74.

toutes les autres pour être le précepteur du fils de Louis XVI. Berquin pâlit de frayeur et me serrant la main il laissa échapper ces mots : « je suis perdu, car j'aimerai cet auguste enfant ³²⁰ ».

La proposition resta sans suite et fut sans conséquence dans un premier temps. Mais un peu plus tard « Berquin fut dénoncé comme *Girondin* parce qu'il recevait chez lui plusieurs députés de Bordeaux, ses dignes compatriotes. On l'accusa de s'entendre avec eux pour s'opposer au renversement de l'aristocratie, on lui fit même un crime d'avoir été désigné pour être le précepteur du jeune dauphin ». Ses ouvrages furent vilipendés, déclarés « nuisibles à la cause du peuple ». On lui reprocha de ne pas avoir pris position contre l'Église et la Monarchie. « Enfin, sa personne fut menacée ; il ne put que par la fuite, se soustraire aux fureurs de ceux-là mêmes dont les enfants lisaient encore ses ouvrages³²¹ ».

La santé de l'écrivain fut profondément ébranlée par cette épreuve. « Il prit un dégoût de la vie où il ne trouvait plus d'affection et bientôt il la quitta sans se plaindre. » Il avait mené une vie éloignée des salons que cependant ne devait pas manquer de lui ouvrir sa proximité avec les Panckoucke et leurs amis. Il avait su atteindre l'indépendance financière grâce à ses succès littéraires et n'entendait pas succomber aux sirènes du monde, ni même s'exposer à la tentation. Grand admirateur de Grétry, il avait pourtant refusé de se rendre à l'invitation de celui-ci³²² :

Il savait que le salon de Grétry était le rendez-vous des plus hautes célébrités dans les arts, des femmes les plus remarquables par leur beauté, leurs grâces ravissantes ; il craignait les séductions du grand monde et connaissait trop bien l'emploi du temps pour l'user disait-il à des futilités³²³.

C'est de Berquin que Bouilly apprend avec ménagement la mort de mademoiselle Grétry que ce dernier devait épouser, et en reçoit les consolations : « ce fut alors que je reçus de Berquin tout ce que peut l'amitié douce, insinuante, qui pénètre dans un cœur malade, comme les rayons du soleil sur les plantes qu'un ouragan terrible a renversées sur la terre. Chaque jour auprès de l'ami des enfants je faisais l'épreuve de ces deux vers d'Ovide : *De même qu'on éprouve l'or au feu, de même on éprouve un ami dans le malheur*³²⁴ ».

³²⁰ J. N. BOUILLY, « Notice biographique », opus cité.

³²¹ Idem.

³²² La rencontre se fera chez Bouilly.

³²³ Jean-Nicolas BOUILLY, *Mes Récapitulations*, volume 1, opus cité, p. 278.

³²⁴ Idem, volume 2, pp. 36-37.

Arnaud Berquin s'éteint à Paris le 21 décembre 1791, quelques semaines avant son quarante cinquième anniversaire. Ainsi disparaît l'ami des enfants, « un de ces hommes dont le premier aspect commande l'estime, inspire la confiance et dont le commerce devient de jour en jour plus précieux³²⁵ ».

Le *Journal de Paris* annonça la disparition de l'écrivain dès le 23 décembre dans sa rubrique « nécrologie ».

Ceux qui aiment les talents et les écrivains qui les ont consacrés à des travaux utiles apprendront avec douleur la mort de M. Berquin, qu'une fièvre maligne a emporté mercredi matin, après quinze jours de maladie. M. Berquin est très connu par un recueil de romances écrites avec une sensibilité douce et naïve et surtout par *L'Ami des enfants*, ouvrage digne de son titre. Il était chéri et estimé de ceux qui l'ont connu par la douceur de ses mœurs et la solidité de ses affections³²⁶.

L'article se terminait par un vœu qui resta sans lendemain :

Ses amis se chargeront sans doute de faire connaître plus particulièrement les détails de sa vie et de ses écrits.

Mais dans ces temps troublés, les amis étaient rares et se faisaient discrets. Aucun ne prit la plume pour parler du poète disparu.

Il en fut autrement en Allemagne. « En 1792, Reinhard lui consacra un nécrologue de cinq pages dans *Minerva* (May, n°II, pp. 229-233)³²⁷ » signale F. Genton.

Le 4 février, le *Mercure Français* publie dans les Pièces fugitives³²⁸ un quatrain envoyé par un abonné :

Vers sur la mort de Berquin

Berquin n'est plus ! Le destin trop sévère,
Malgré nos vœux, aux Beaux Arts l'a ravi.
Infortunés ! Pleurez tous votre ami !
Enfants ! Pleurez tous votre père.

³²⁵ Idem, volume 1, p. 272.

³²⁶ *Journal de Paris*, Vendredi 23 décembre 1791, p. 1456.

³²⁷ François GENTON, opus cité, p. 55.

³²⁸ *Mercure français*, 4 février 1792, p. 3.

Sa bibliothèque fut vendue à partir du mercredi 7 mars 1792 dans les bureaux du *Moniteur*, qui publia une notice nécrologique dans son numéro du mercredi 21 mars 1792. La main qui tint la plume n'est pas celle qui était initialement prévue :

Nous nous étions adressés à un écrivain philosophe, son compatriote, et lié avec lui depuis leur jeunesse ; sa plume éloquente, en répandant quelques fleurs sur la tombe de son ami, eut enrichi notre journal d'un morceau précieux comme toutes ses productions. Des occupations multipliées et utiles à l'instruction publique nous privent de ce secours.³²⁹

Ainsi, celui à qui Berquin avait rendu un si vibrant hommage dans l'*Inconstant*, le frère en loge, l'ami Garat n'avait pu trouver le temps de rendre les derniers devoirs à l'amitié si chère au poète.

Mais la postérité eut la mémoire moins courte et permit à Berquin de rester pour plus d'un siècle encore l'Ami des enfants.

³²⁹ *Ancien Moniteur*, Mercredi 21 mars 1792, Volume 11, n° 81, p. 682.

Troisième partie

La carrière littéraire de

Berquin

Ses œuvres et leur réception

III - La carrière littéraire de Berquin : ses œuvres et leur réception

La carrière littéraire d'Arnaud Berquin s'étend sur près de vingt ans et embrasse des genres littéraires multiples. Elle sera marquée par son orientation vers l'enfance et la jeunesse mais étendra également son rayonnement vers un public peu coutumier de l'écrit : le peuple des campagnes. Toutefois, ses premiers écrits s'inscrivent dans la tradition littéraire de son temps.

A - Ses débuts littéraires

C'est tout naturellement par la poésie que Berquin s'engage dans la carrière des lettres. Les journaux littéraires nous permettent d'en suivre la chronologie et d'en apprécier la réception. Ils attestent du fait que ses premiers écrits furent remarquables.

a - Première publication

C'est en mai 1772 que nous trouvons la première mention d'un texte d'Arnaud Berquin publié l'année précédente. Le *Journal des Sçavants*, édité par Marc-Michel Rey à Amsterdam, annonce la publication d'un ouvrage de poésie.

L'Young allemand ou les Solitudes du baron de Cronegk Traduction libre, en vers libres ; le Couvent, Poème traduit de l'anglois en grands vers. Le Cimetière, élégie traduite de l'anglais en stances irrégulières. Le tout précédé de quelques fragments d'une Traduction du Printemps de Thompson.

Prix 30 sols. 1771, petit in-4°. 31 p, & les préliminaires 32.

Nous rendrons compte de ces divers morceaux de poésie.³³⁰

³³⁰ *Journal des Sçavants*, Avec des extraits des meilleurs journaux de France et d'Angleterre, mai 1772, vol 1, à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, MDCCLXXII, p. 162.

Le nom de l'auteur n'apparaît pas, mais le rédacteur promet de parler de l'ouvrage. Les lecteurs du périodique devront patienter jusqu'en février 1775 pour découvrir le nom du jeune écrivain : Berquin, qui se présente comme « un provincial de vingt-trois ans ».

Le recueil est composé de quatre pièces : des fragments d'une traduction du *Printemps* de Thompson, *L'Young allemand ou Les Solitudes* du Baron de Cronegk, *Le Couvent*, traduit de l'anglais, *Le Cimetière*, élégie traduite de l'anglais. Les deux premières sont de Berquin, la troisième d'un jeune avocat, M. D. C. G. qui « montre aussi du talent : s'il a moins d'énergie que le traducteur des *Solitudes*, il a peut-être un naturel plus soutenu ». La dernière pièce, *Le Cimetière de campagne* « est d'une jeune demoiselle qui n'est pas nommée » mais qui « ne mérite guère moins d'éloges que les deux autres traducteurs³³¹ ».

Nous ne connaissons pas l'éditeur ni le lieu d'édition de l'ouvrage. Il n'a pas été possible d'en localiser un exemplaire. Le livre semble avoir disparu. Aucune des deux pièces de Berquin ne sera reprise dans les éditions ultérieures de ses œuvres poétiques.

Le critique consacre la plus grande partie de son article aux deux textes de Berquin.

L'auteur de la plupart des vers que contient ce recueil mérite qu'on lui parle avec la sincérité qu'il semble réclamer lui-même ; il peut entendre des vérités utiles, car on a beaucoup de vérités obligeantes à lui dire [...] Les extraits d'une Traduction des *Saisons* de Thomson, qu'on trouve dans la préface, annoncent beaucoup de talent pour la Poésie & à l'âge de l'auteur, c'est là le point essentiel³³².

L'auteur de l'article revient sur l'épître dédicatoire. S'il est bienveillant, il n'en a pas moins des éléments à reprendre. Ainsi, à propos de la dédicace il écrit :

Tout cela est senti, tout cela est doux, honnête, propre à faire aimer l'Auteur ; mais trop d'exclamations, trop d'apostrophes, peut-être en tout trop de mots donnent quelquefois à son enthousiasme un air factice qui en affaiblit l'effet³³³.

Mais si Berquin a été trop tendre dans l'épître dédicatoire, « il a voulu être trop énergique, trop pittoresque dans ses vers, ce qui le rend quelquefois dur et enflé ». C'est pourquoi le rédacteur prend sa plume pour « s'il se peut [d'] être utile à un homme qui sera peut-être un jour célèbre ».

³³¹ *Journal des Sçavants*, Février 1775 pp. 341 – 353.

³³² Ibid.

³³³ Ibid.

Ne nous méprenons pas sur l'aspect prémonitoire de cette phrase. La date de parution la rend caduque. En effet, l'année précédente, le jeune poète a publié un recueil d'*Idylles* qui a connu suffisamment de succès pour qu'il envisage d'en publier un second.

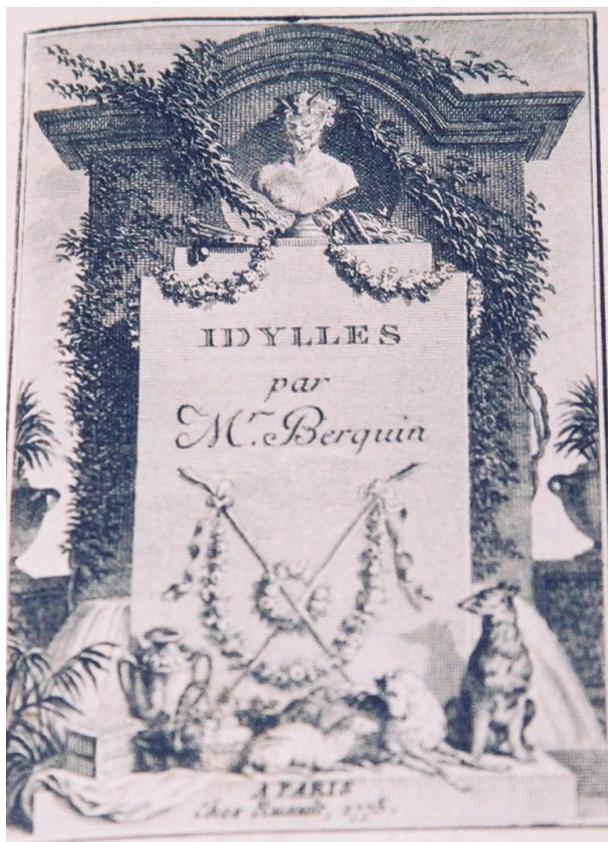
b - Les Idylles

Le 2 août 1774, *l'Année Littéraire* signale « une des brochures les plus agréables qui ont paru au cours de l'année. »

Le *Journal de la Librairie* annonce l'ouvrage dans sa livraison du samedi 13 août 1774 :

Idylles, par M. Berquin, enrichies de 13 planches gravées, petit in-8°
A Paris, chez Le Jay L. rue Saint Jacques et Moutard, quai des Augustins. »

Il s'agit d'un recueil de douze idylles dont six sont imitées de Gessner, une autre tirée de M. Gerstemberg et l'avant-dernière d'une barcarolle italienne.



Idylles de Berquin,

Frontispice de l'édition de 1775

Volume publié chez Rouault

Le *Mercur de France* présente le recueil en octobre de la même année et lui consacre 7 pages citant intégralement l'idylle des *Petits enfants* qui clôt le volume. Il fait part des intentions du poète :

L'auteur nous en promet d'autres si le public accueille cet essai. Il est digne d'être accueilli. Il y a de la grâce, de la douceur, de l'élégance quoique le style puisse en être plus travaillé & que quelquefois il se rapproche trop de la prose.

La même idylle lui attire la sympathie du rédacteur du *Journal Encyclopédique* :

Les grâces, le naturel, la philosophie douce de ce poète [Gessner] semblent même l'avoir inspiré plus heureusement et nous connaissons peu de pièces plus agréables que l'idylle des *Petits Enfants*, qui termine ce volume³³⁴.

Cependant le critique reproche au poète d'avoir voulu faire revivre le style marotique dans *L'Orage*. Ces tournures convenaient au siècle de Clément Marot et de Saint-Gelais, « mais ces mêmes écrivains, s'ils avaient vécu dans le nôtre, n'auraient pas trouvé que la langue épurée & anoblie se refusât à la naïveté fine & douce de leurs sentiments & de leurs idées³³⁵ ». Ce point de vue n'est pas partagé par tous. Le *Journal des Sçavants* indique que le style marotique « donne en général à l'idylle un caractère de naïveté plus prononcé et fournit des détails plus heureux³³⁶ ». Après avoir présenté le texte, l'auteur conclut par un avis qui reste très favorable :

Cette chute est jolie et tous les traits que nous venons de citer tirent un grand agrément du style de l'auteur. Ce vieux langage, qui paraît être la langue de la naïveté, par ses diminutifs et ses expressions pittoresques, plaît toujours, quand il n'est pas déplacé.

La qualité des gravures qui ornent le recueil est soulignée à plusieurs reprises. « Au reste cette édition est embellie de gravures charmantes et l'une des plus jolies de ce genre » peut-on lire dans le *Mercur de France* tandis que le *Journal des Sçavants* relève que « cette édition est très correcte, très élégante, très ornée ».

La *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts* salue à son tour l'ouvrage dans son dernier numéro de 1774. L'accueil est favorable. Après avoir signalé que la plupart des pièces sont des imitations de Gessner notamment, le critique ajoute :

³³⁴ *Journal Encyclopédique*, 1774, Tome VIII, 15 novembre 1774, pp. 98-107.

³³⁵ *Mercur de France*, Octobre 1774, pp. 97-104.

³³⁶ *Journal des Sçavants*, février 1777, pp. 328-342.

Les quatre pièces originales qu'on y a jointes décèlent un vrai talent pour la poésie champêtre³³⁷.

C'est à nouveau l'idylle des *Petits Enfants*³³⁸ qui est saluée comme « la meilleure idylle de ce recueil », mais c'est un autre texte, inspiré lui aussi du poète suisse, qui est publié : *Les deux Tombeaux*.

Le choix de Gessner n'est pas fortuit et Berquin n'est pas un précurseur. « M. Gessner est de tous les poètes allemands celui qu'on admire, qu'on traduit et qu'on imite le plus en France³³⁹ ». On lui doit le renouvellement du genre. Le poète bordelais justifie son intérêt pour cet auteur dans la préface :

M. Gessner avait su allier plus de variété, de chaleur et de philosophie. L'amour, la jalousie, l'orgueil de la prééminence dans la flûte ou le chant ne furent plus les seules passions qui nous intéressèrent dans les personnages de l'idylle³⁴⁰.

Cette admiration n'est pas récente. Nous avons évoqué les confidences de Berquin dans lesquelles il évoque les nombreux moments passés le long de la rivière du Tourne « un Gessner, un Thompson, un Saint-Lambert à la main³⁴¹ ».

L'Année littéraire participe également à l'éloge du poète suisse :

Il faut convenir, Monsieur, qu'il n'était réservé qu'à M. Gessner de donner cet intérêt à la muse de l'Idylle. Avant lui, elle était condamnée à des combats éternels de flûtes et d'amours champêtres. Le poète allemand en a fait l'interprète de la nature et de toutes les vertus qu'on ne retrouve presque plus que chez les habitants de la campagne.³⁴²

Le succès de Gessner était avéré depuis longtemps. Le « Théocrite de Zurich » était au répertoire de nombreux collègues et Diderot avait composé une adaptation d'*Eraste*, jamais publiée. Turgot l'avait également traduit. Ce mouvement d'intérêt touchait en général les auteurs de langue allemande que l'on prisait pour « leur aptitude à parler la langue de la nature, à trouver une expression authentique aux sentiments à la fois les plus élémentaires et

³³⁷ *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*, Octobre, Novembre, Décembre 1774, p. 359.

³³⁸ Elle est imitée de Gessner.

³³⁹ *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*, opus cité, p. 358.

³⁴⁰ *Idylles et romances*, Préface, Edition de Genève, 1796, p. 6.

³⁴¹ AA, L'Inconstant, , 1774, p. 32.

³⁴² *Année littéraire*, Tome III, lettre XII, p. 266.

les plus profonds³⁴³ ». Mais de tous, Gessner était celui dont la notoriété était la plus importante.

Jean-Jacques Rousseau écrit son admiration pour le Suisse dans une lettre à Michael Huber, auteur d'une traduction avec Turgot :

Je sens bien que votre ami Gessner est un homme selon mon cœur, d'où vous pouvez juger de son traducteur et de son ami par lequel seul il m'est connu. Je vous sais en particulier un gré infini d'avoir osé dépouiller notre langue de ce sot et précieux jargon qui ôte toute vérité aux images et toute vie aux sentiments. Ceux qui veulent embellir et parer la nature sont des gens sans âme et sans goût qui n'ont jamais connu ses beautés³⁴⁴.

Dans sa préface, Berquin rend hommage aux poètes qui l'ont précédé : M. Léonard³⁴⁵, « le premier qu'on distingua dans la foule de ses imitateurs », M. Blin de Sainmore qui « mit encore plus d'harmonie, d'élégance et de poésie dans les trois essais auxquels il s'est borné ». La démarche était certes dans la tradition mais elle est soulignée par le *Journal Encyclopédique* :

Nous aimons à voir, dans un jeune homme qui entre dans la carrière cet esprit d'équité qui annonce avec franchise le mérite de ses rivaux : ces exemples sont devenus trop rares dans la littérature française, où les hommes pensants se traitent mutuellement avec dédain...³⁴⁶

Le rédacteur voit même dans cet éloge aux prédécesseurs « une des marques auxquelles on pourrait reconnaître les dispositions à traduire Gessner » car :

Un poète vertueux, humain et tendre demande un traducteur qui lui ressemble³⁴⁷.

Les différents chercheurs qui se sont intéressés à Arnaud Berquin se sont peu arrêtés³⁴⁸ sur les œuvres poétiques, dont Baudelaire tira le nom de « berquinade », resté depuis dans la langue française comme un terme désignant une œuvre mièvre et pleurnicharde.

³⁴³ François GENTON, « Arnaud Berquin (1747-1791) et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIII^e siècle, in *Révolution, Restauration et les jeunes, 1789-1848, écrits et images*, Paris Didier Eruditions, 1989, p. 50.

³⁴⁴ Jean-Jacques ROUSSEAU, « Lettre du 24 décembre 1761 à Michael Huber », citée dans *Œuvres choisies* de M. Gessner, Zurich, 1774, p. XLIV, reprise par F. GENTON, opus cité, idem.

³⁴⁵ Nicolas-Germain LEONARD, poète né en 1744 à la Guadeloupe et mort à Nantes en 1797.

³⁴⁶ *Journal Encyclopédique*, opus cité.

³⁴⁷ Idem.

³⁴⁸ M. J. ELACHMIT ne leur consacre que quelques lignes dans sa thèse.

On semble considérer qu'Arnaud Berquin a eu deux ou trois carrières complètement disjointes : le poète, l'auteur pour la jeunesse, le journaliste. Il nous paraît au contraire que les premières publications portent déjà le germe de ce que sera le projet de Berquin dans les années 1780.

Il faut pour cela revenir à l'introduction de ce premier recueil. Certes l'apologie de celui que l'on imite est un passage obligé mais prêtons attention aux propos du poète :

La tendresse paternelle et la piété filiale, l'amour de la vertu et l'horreur du vice, le respect pour les dieux, et la bienfaisance envers les hommes, ces sentiments si précieux à l'humanité et à la poésie, se trouvèrent développés dans ses idylles, d'une manière toujours vraie et profonde, et toujours liés à une action vive et intéressante³⁴⁹.

Ce qui attire Berquin dans l'œuvre de Gessner, correspond exactement à ce qu'il cherchera à transmettre tout au long de ses ouvrages. Il y a là une grande partie du programme de l'*Ami des Enfants*.

Cette première publication rencontre le succès. Ainsi peut-on lire dans *L'Année littéraire* : « il faut convenir, Monsieur, que M. Berquin n'est point inférieur à son modèle, même lorsqu'il marche sans son appui ». Le commentateur évoque *L'Agneau* et poursuit :

J'ose dire que dans cette partie des images, si essentielle à tout ouvrage de poésie, M. Berquin se place par ses premiers essais au rang de nos écrivains les plus distingués³⁵⁰.

L'idylle des *Petits Enfants* est regardée une fois encore « comme un chef-d'œuvre³⁵¹ ». À nouveau, la qualité des estampes est soulignée : « les amateurs d'estampes n'y trouveront pas moins de quoi satisfaire leur goût³⁵² ». La suite des *Idylles*, annoncée par l'auteur, est donc attendue avec intérêt.

Nous ne saurions laisser croire que l'accueil fut unanimement positif. Il nous reste à faire entendre une voix discordante, celle de Grimm qui écrit dans la *Correspondance littéraire*³⁵³ :

Un nommé M. Berquin vient de donner au public six *Idylles imitées de Gessner*. Dans le style de M. Berquin, cela s'appelle *imiter* ; dans celui de la

³⁴⁹ *Idylles et romances*, Préface, opus cité, pp. 6-7

³⁵⁰ *L'Année littéraire*, 1774, Tome V, lettre IV, p. 101

³⁵¹ idem p. 104.

³⁵² idem p. 105.

³⁵³ *Correspondance littéraire*, X, septembre 1774, p. 488.

vérité, cela s'appelle seulement travailler sur le même sujet. Si l'on avait eu besoin de ses vains travaux pour apprécier le mérite de M. Gessner, les nouvelles idylles auraient pu au moins lui rendre ce service. Leur impression est un chef d'œuvre de vignettes et de typographie³⁵⁴.

La plume de *La Correspondance littéraire* préfère parler de la forme que du fond. C'est dire si l'ouvrage n'est que bien peu apprécié.

Il est à souligner que la qualité des vignettes dont il est fait état et qui est remarquée par tous est aujourd'hui encore reconnue par les bibliophiles et donne le prix aux volumes de Berquin sur le marché des livres rares.

C'est donc, malgré la voix grinçante de Grimm, un encouragement à poursuivre dans la voie des Lettres que reçoit Arnaud Berquin. *L'Année littéraire*, comme le *Mercure de France*, est très explicite :

On doit encourager, Monsieur, un jeune poète qui s'annonce avec un talent aussi rare. Il promet, si le public accueille ce premier essai, de faire paraître un second recueil au mois de novembre prochain. Je crois qu'il sera attendu avec impatience par tous ceux dont l'âme est sensible aux beautés réunies de la poésie et de la nature.

Le Journal des Sçavants ne tient pas un discours différent quoique plus tardif :

L'auteur promet un second recueil, il ne peut mieux faire que de prendre celui-ci pour modèle, tant pour les ouvrages qu'il renferme que pour les accessoires et les ornements.

Au moment où ces lignes paraissent, ce second recueil est publié depuis plus de dix-huit mois. *Le Journal de la Librairie* l'a annoncé le 5 août 1775. *L'Année littéraire* lui consacre un article dans sa lettre datée du 12 juillet de la même année. Les lecteurs du *Mercure de France* en sont informés également au cours de ce même mois³⁵⁵. Ces deux périodiques avaient été précédés par *La Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts* qui lui accorde plusieurs pages dans son volume du second trimestre de 1775.

« Dans les vastes champs de M. Gessner » Berquin avait trouvé « une abondante récolte à [s'] approprier », il poursuit dans ce second volume dont six des douze idylles sont imitées du poète de Zurich. Deux sont inspirées par l'abbé Métastase et la première, qui ouvre le recueil

³⁵⁴ Un frontispice et vingt-quatre figures de Marillier, gravés par Gaucher, de Genht, Masquelier, Ponce, etc.

³⁵⁵ *Mercure de France*, Août 1775, p. 112

tient de M. Wieland, « l'un des meilleurs poètes de l'Allemagne³⁵⁶ ». Elle a pour titre *Les Bergères au bain* et a été publiée dans *L'Almanach des Muses* de 1775. Elle est remarquée par *l'Année littéraire*, qui note que « la fin a quelque ressemblance avec celle de l'ode d'Horace, *Donec gratus eram*³⁵⁷ ». La dernière pièce, inspirée de Gessner, intitulée « Le Sénateur devenu berger », retient également l'attention. Un sénateur « élevé dans Corinthe aux suprêmes grandeurs » s'en voit banni, « dépouillé de ses biens, privé des honneurs » et relégué parmi d'humbles pasteurs. Après quelques temps passés à se lamenter, il retrouve goût à la vie et espoir dans le genre humain grâce à la sagesse des habitants des campagnes. Mais de ces douze idylles, celle qui fait couler le plus d'encre vient de la plume même de Berquin. Elle a été publiée quelque temps auparavant, parfois à la suite du *Pygmalion* dont nous parlerons un peu plus loin et annoncée le 11 mars par le *Journal de la Librairie*. Elle a pour nom *L'Espérance* et le journal d'Elie Fréron l'évoque en ces termes à ses lecteurs :

Une idylle patriotique dans laquelle l'auteur fait exprimer aux habitants de la campagne les souffrances qui nuisent à leurs travaux et à leur bien-être. Elle finit par les transports de reconnaissance d'un vieillard sur les jours heureux que nous promettent et le jeune Prince qui nous gouverne et le ministre éclairé qu'il a mis à la tête de ses finances³⁵⁸.

En effet, Arnaud Berquin exprime les espoirs qu'il place dans le ministère Turgot, installé par Louis XVI le 24 août 1774. « L'ami du laboureur est assis près du trône ». Il se fait très explicite par la bouche du vieillard Lamon, qui rend hommage au Roi auquel il s'adresse :

Turgot faisait fleurir une vaste province
Tu veux que tout l'État lui doive son bonheur
Vois déjà de quel zèle il suit le noble ouvrage !

Il en appelle à son courage :

Sourd aux clameurs de ses vils ennemis
Soutiens de ton pouvoir son généreux courage
...
Si jusques à ce jour le plus tendre des pères
Tu veux toujours répondre à tes premiers bienfaits
Donne, donne à Turgot ta pleine confiance.³⁵⁹

³⁵⁶ *L'Année littéraire*, Tome. III, lettre XII, 12 juillet 1775, p. 258

³⁵⁷ *L'Année littéraire*, opus cité, p. 259

³⁵⁸ *L'Année littéraire*, 10 juin 1775

³⁵⁹ *L'Espérance*, in *Idylles et romances*, opus cité, p. 70.

Nous savons depuis ce qu'il en est advenu. Le 12 mai 1776, Louis XVI envoyait le secrétaire d'Etat Bertin demander sa démission à Turgot.



Illustration de l'idylle *L'Espérance*,
Dessin de Marillier – De Launay le jeune, sculpteur
Idylles, Ruault 1775

Dans sa *Correspondance secrète, politique et littéraire*, le chroniqueur Métra avait salué la nomination de Turgot, intendant du Limousin, qui « pendant quinze ou vingt ans que l'administration de cette province lui a été confiée, jamais [...] n'a voulu recevoir aucun édit

ou déclaration qui tendit à vexer le peuple³⁶⁰ », remarque également la nouvelle publication de Berquin et la salue le 12 septembre 1774 :

M. Berquin a traduit assez agréablement en vers plusieurs idylles de M. Gessner. Il vient de donner un échantillon de sa facilité pour le genre lyrique, en mettant en vers la scène de *Pygmalion*, de J. J. Rousseau. On en a fait une petite brochure ornée de jolies gravures, et où le texte même est gravé. Une idylle de M. Berquin la termine. Elle renferme, non l'éloge mais le récit sincère des vertus du ministre qui régit les finances de la France³⁶¹.

Dans sa lettre de juillet, Fréron revient sur cette « pièce [...] qu'on pourrait appeler une *idylle économique* ». Après avoir cité la fin du texte, il signale qu'elle est « de l'imagination de l'auteur ».

Nous trouvons trace de cette idylle dans la *Correspondance littéraire* de Grimm. Le sujet semble lui faire regarder l'auteur avec plus d'indulgence que lors de l'examen du premier volume de vers. Le critique attache toujours un grand intérêt aux estampes qui accompagnent le texte.

M. Berquin, connu déjà par un recueil de traductions en vers de plusieurs idylles de Gessner, Wieland, etc., vient de faire graver magnifiquement, avec des vignettes et des culs-de-lampe, une nouvelle Idylle de sa composition *sur les corvées*³⁶², où il célèbre d'une manière fort intéressante la bienfaisance de M. Turgot et ses vues patriotiques³⁶³.

La Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts salue également la plume de l'auteur lorsqu'elle va seule.

« La plupart de ces idylles sont imitées de M. Gessner, M. Wieland a fourni le sujet de la première et l'abbé Métastase celui de deux autres. Quand on imite aussi heureusement que M. BERQUIN, on pourrait se dispenser de créer ; mais il a très bien prouvé qu'il pouvait se passer de modèle et les idylles originales de ce recueil ne sont point inférieures à la plupart des autres. Celle que nous allons rapporter a surtout le mérite d'offrir les vœux d'un citoyen, le langage

³⁶⁰ METRA, *Correspondance secrète, politique et littéraire ou Mémoires pour servir à l'histoire des cours, des sociétés et de la littérature en France, depuis la mort de Louis XV*, A Londres, chez John Adamson, 1787, Tome I, p. 67

³⁶¹ Idem, 25 mars 1775, p. 290.

³⁶² Note de la *Correspondance littéraire* : « Ni Quérard, ni le *guide* de MM Cohen et Mehl ne mentionne cette *Idylle* que nous avons inutilement cherchée à la Bibliothèque nationale et à celle de l' Arsenal. » La difficulté d'identification tient au fait que « Les Corvées » n'était pas le titre du texte.

³⁶³ *Correspondance littéraire*, vol. XI, Juin 1775, p. 95.

d'un ami de l'humanité et ne serait pas indigne du pinceau et de l'âme de Gessner³⁶⁴».

Vient ensuite la publication intégrale du texte.

Le *Journal des Sçavants* se montre moins sensible à l'enthousiasme de l'auteur de « cette idylle allégorique dont l'objet est d'offrir l'éloge de l'administration ». Celle-ci lui paraît « imitée de la première églogue de Virgile ». Un court extrait est proposé au lecteur où l'on voit l'infortuné Lysis se lamenter sur le sort promis à son fils. Le rédacteur conclut :

Ceci ressemble fort à du Beverley et passe le ton ordinaire de l'idylle, sans pourtant être étranger à ce genre. Le Poète, comme on le voit a du naturel et de la chaleur³⁶⁵ ».

Le critique, quant à lui, manque un peu de cette dernière. Toutefois, il est une œuvre à laquelle il reconnaît cette qualité. Elle date de la même époque. Elle est inspirée par un texte de Jean-Jacques Rousseau.

c - Pygmalion d'après Jean-Jacques Rousseau

La livraison du 11 mars 1775 du *Journal de la Librairie* annonce :

Pygmalion, scène lyrique par J. J. Rousseau, mise en vers par M. Berquin, texte et figures gravées en taille douce par les meilleurs maîtres. Petit in-4°

Amsterdam et Paris, rue Saint Jean de Beauvais, la porte cochère au-dessus du collège, chez Rouault L. rue de la Harpe.

Rousseau avait donné son *Pygmalion* quelques années auparavant. La représentation sur une scène lyonnaise avait connu un vif succès. Le livret était en prose. Le sujet — la fascination de l'artiste pour sa création — pouvait tenter des poètes.

Berquin s'explique dans une préface : « Tous les gens de goût persuadés comme lui, que le succès de cette pièce serait l'époque d'une grande révolution, parurent désirer, qu'appelé pour la seconde fois, au temple de l'Harmonie, Pygmalion y prêta encore la pompe mélodieuse des

³⁶⁴ *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*, avril, mai, juin 1775, p. 465.

³⁶⁵ *Journal des Sçavants*, février 1777, pp. 328-342.

vers à l'expression brûlante de son amour³⁶⁶». Convaincu de la justesse du propos, il a décidé de se mettre à l'œuvre, conscient de son audace.

Heureux si mon attention scrupuleuse à employer le plus qu'il m'a été possible, les expressions de génie de l'immortel Genevois, peut me faire pardonner ma témérité.³⁶⁷

L'ouvrage ne passe pas inaperçu bien qu'il attire moins de commentaires. Le *Mercur de France* signale la publication dans sa livraison d'avril 1775.

La Harpe lui consacre quelques lignes dubitatives dans sa *Correspondance littéraire* :

M. Berquin s'est amusé à mettre en vers le *Pygmalion* de Rousseau. Les vers ne sont pas trop mal tournés et les estampes qui représentent chaque mouvement de la statue ne sont pas sans mérite ; mais je trouve toujours extraordinaire qu'on mette en vers la prose d'autrui³⁶⁸.

Il revient sur le sujet quelque temps après, non sans se répéter, et l'enthousiasme n'est toujours pas au rendez-vous. La plume se fait plus acerbe :

Un M. Berquin s'est avisé de mettre en vers le *Pygmalion* de Rousseau, espèce de déclamation dans laquelle il y a des traits heureux. J'avoue que je suis toujours étonné de cette manie si commune de mettre en vers la prose d'autrui. Il faut que la pensée devienne bien rare, et que la rime soit bien facile. Voilà tout le contraire de la Motte-Houdard qui mettait en prose les vers de Racine : ce n'est qu'un changement de folie³⁶⁹.

Le rédacteur de *L'Année littéraire* avoue quant à lui sa déception, malgré du « sublime ». « J'avoue qu'à la lecture, j'aurais attendu quelque chose de plus frappant de l'illustre philosophe de Genève³⁷⁰ ». Ce sont moins les vers de Berquin « qui rendent presque toujours très bien les pensées de l'original » que le texte de Rousseau qui pose problème.

Le Journal des Sçavants qui se prononce en 1777, remarque que l'auteur a rempli « le devoir du poète » qui « était de rester dans ses vers le plus près qu'il pourrait de la prose de M. Rousseau ». Suit alors une courte citation du texte sans autre commentaire.

³⁶⁶ Arnaud BERQUIN, *Pygmalion*, « Préface » in *Idylles et romances*, opus cité, p. 155.

³⁶⁷ Idem.

³⁶⁸ Jean-Françoise LA HARPE, *Correspondance littéraire de la Harpe*, Tome I, opus cité, lettre XV, p. 125.

³⁶⁹ Idem, lettre XXII, p. 187-188.

³⁷⁰ *L'Année littéraire*, 1775, lettre II, 10 juin 1775, p. 42.

Le rédacteur de la *Correspondance littéraire* n'est pas beaucoup plus enthousiaste. Parlant du poète de *L'Espérance* il indique :

Le même auteur vient de donner encore une traduction en vers du *Pygmalion* de M. Jean-Jacques Rousseau, gravée avec la même magnificence. Il m'a paru que toutes les idées de l'original y étaient rendues avec assez de naturel et de facilité ; mais, comme les vers ne sont point du tout coupés pour la musique, je ne vois pas que l'ouvrage ait gagné beaucoup. Il est bien peu de vers que l'on puisse préférer à la prose harmonieuse de Jean-Jacques³⁷¹.

C'est, depuis que Berquin publie, la première œuvre dont l'accueil ait été si tiède. Mais Jean-Jacques Rousseau fut sensible à l'hommage.

Pygmalion n'était pas le premier texte publié par Berquin en cette année 1775 si prolifique pour lui.

d - Choix de tableaux tirés des meilleures galeries anglaises

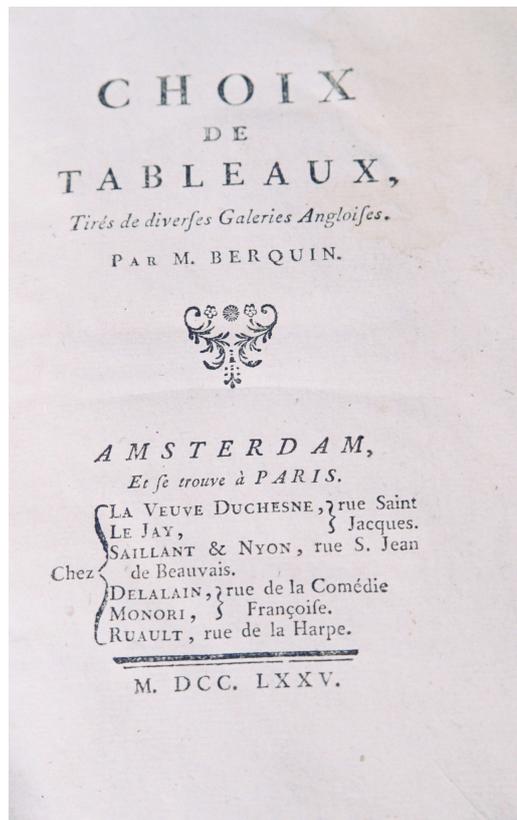
Rompant pour un temps avec la poésie, Arnaud Berquin avait produit un recueil de traductions de textes anglais que La Harpe annonçait dans sa *Correspondance littéraire* :

V. A. I.³⁷² goûtera davantage un petit recueil qu'a fait le même M. Berquin, des morceaux les plus piquants des papiers anglais dans le genre philosophique, recueil qu'il appelle on ne sait pourquoi, *Choix de tableaux* quoiqu'il n'y ait que des portraits³⁷³.

³⁷¹ *Correspondance littéraire* de Grimm, vol. XI, Juin 1775, p. 95 ;

³⁷² *La Correspondance littéraire* de La Harpe était adressée à : « Son Altesse Impériale Mgr le Grand Duc aujourd'hui Empereur de Russie et à M. Le Comte André Schowalow, chambellan de l'Impératrice Catherine II ».

³⁷³ *La Correspondance littéraire* de la Harpe, T1, lettre XV, p. 123.



Choix de tableaux tirés de diverses galeries anglaises

Par M. Berquin

Page de titre de l'édition d'Amsterdam et Paris, 1775

Ce recueil était composé d'articles empruntés à différents périodiques anglais du début de la seconde moitié du siècle.

L'idée de traduire ces feuilles n'était pas nouvelle et remontait au début du siècle. Le *Spectateur* avait connu plusieurs expériences de traduction. On peut signaler *Le Spectateur ou le Socrate moderne où l'on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle*, publié à Amsterdam en 1714, ou bien encore la *Réduction du Spectateur anglais à ce qu'il renferme de meilleur, de plus utile et de plus agréable*³⁷⁴ publié également à Amsterdam en 1753, *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, dont une nouvelle édition voit le jour à Paris en 1754. Le *Spectateur français* de Marivaux est également inspiré de ces périodiques anglais.

L'édition de Berquin est annoncée dans le *Journal de la librairie* du 4 mars 1775, en même temps que la parution du second volume des *Idylles*.

Choix de tableaux, tirés de diverses galeries anglaises par M. Berquin, in-8°

Amsterdam & Paris, chez la Veuve Duchesne, Le Jay L. rue neuve Saint Jacques ; Monory L., rue de la Comédie française, Rouault L., rue de La Harpe & rue Saint Jean de Beauvais, la porte cochère au-dessus du collège.

³⁷⁴ J. M. Carrière, « Berquin's adaptation from english periodical literature », in *Philological Quarterly*, XIII, 3, July, 1934, note 5 p. 249.

Il y eut une seconde édition, datée également de 1775, dont *Le Journal des Sçavants* se fait écho à la fin de 1776. Cette édition est publiée « à Londres et se trouve à Paris ». J. M. Carrière, à qui l'on doit une étude sur les sources de cet ouvrage notait la quasi disparition de cette publication. Il n'avait pu en trouver qu'un seul exemplaire, « présent de l'auteur » dans la Bibliothèque du Roi. Il en existe au moins deux autres à notre connaissance. L'un, conservé à Versailles, est l'édition de Londres et appartient au fond Bellevue. L'autre, publié à Amsterdam, est consultable à la Bibliothèque de l'Arsenal ou à la Bibliothèque Nationale de France. Ces deux volumes témoignent de l'attention portée à leur réalisation : papier de qualité, typographie soignée et aérée.

Nous ne saurions dire lequel fut le premier édité. Si l'ordre des textes est identique, le titre en est légèrement différent : *Tableaux anglais choisis dans diverses galeries* pour l'édition de Londres, *Choix de tableaux tirés de diverses galeries anglaises* pour la version d'Amsterdam. Dans la préface, l'auteur signale, sans les expliciter, des difficultés dans le choix du titre :

Des raisons qui ont subsisté jusqu'au milieu du cours de l'impression de cet ouvrage, m'ont empêché de l'intituler, comme je le devais naturellement : *Traduction libre des meilleures feuilles périodiques publiées en Angleterre depuis le Spectateur*.

Dans la nécessité où je me suis vu de donner un autre nom à ces bagatelles, on voit aisément quelles raisons m'ont fait adopter celui qu'elles portent aujourd'hui.

Malheureusement ces raisons, qui ne furent pas évidentes pour ses contemporains, sont parfaitement opaques pour nous aujourd'hui.

La mention indiquée par Berquin est d'ailleurs présente en complément du titre dans l'édition de Londres.

Mais le titre n'est pas la seule différence entre les deux éditions. L'un des textes, le *Tableau de la vie de l'auteur du Connaisseur* présente une variante intéressante. Le narrateur rend compte d'un voyage qu'il fit en Europe et de ses surprises quant à la liberté de la presse qui « n'était pas aussi grande que parmi nous³⁷⁵ ».

³⁷⁵ Arnaud BERQUIN, *Choix de tableaux tirés de diverses galeries anglaises*, à Amsterdam et se trouve à Paris, 1775, p. 213.

Pendant **mon séjour à Paris, je fus près d'être mis à la Bastille au sujet de quelques couplets sur la maîtresse d'un grand seigneur** ; et il me fallut **quitter Rome** beaucoup plus tôt que je ne me l'étais proposé pour avoir commenté une prière de Pasquin pour la guérison de l'orteil **du Pape**, dévoré par la goutte.

Pendant **mon séjour à Venise, je fus près d'être fait espalier sur le Bucentaure pour un petit couplet sur les épousailles du Doge et de la mer** et il me fallut **sortir de Lucques** beaucoup plus brusquement que je ne me l'étais proposé pour avoir commenté une prière de Pasquin pour la guérison de l'orteil **du Gonfalonier**³⁷⁶, dévoré par la goutte.

Le roi reçut un exemplaire de l'édition d'Amsterdam.

L'ouvrage est un recueil de 26 textes, dont la plupart des titres débutent par « Portrait » ou « Tableau³⁷⁷ » (22 sur 26). Nous en donnons quelques exemples : « Portrait de Sophron », « Portrait de Miss Neat », « Tableau des différents états de la vie d'Hassan », « Tableau de diverses espèces d'amour » ...

Grâce aux travaux de J. M. Carrière, nous connaissons l'origine des textes. Ils sont effectivement empruntés aux périodiques anglais des années 1750 - 1760 contrairement à ce que prétendait M. Feller dans sa *Biographie Universelle*, à savoir que ces textes n'avaient d'anglais que le nom pour répondre à l'engouement du temps mais sortaient de l'imagination de Berquin³⁷⁸. Il n'en était rien. Seize d'entre eux proviennent du *Connaisseur*³⁷⁹, cinq sont

³⁷⁶ C'est nous qui soulignons.

³⁷⁷ Le terme « tableau » renvoie à la définition littéraire du substantif, rappelée par le chevalier de Jaucourt dans l'*Encyclopédie* : « Ce sont des descriptions de passions, d'événements, de phénomènes naturels qu'un orateur ou un poète répand dans sa composition, où leur effet est d'amuser, ou d'étonner, ou de toucher, ou d'effrayer, ou d'imiter... », article « Tableau », opus cité.

³⁷⁸ « Ces tableaux n'existent que dans le cerveau de M. Berquin ; s'il s'est persuadé qu'ils pouvaient paraître tirés des galeries anglaises, c'est qu'il a cru l'imagination des Anglais plus dérégulée que celle des autres peuples. Les contes qu'il lui a plu d'appeler *Tableaux* sont froids, puérils, indécents et vraiment dignes de pitié ». F. X. FELLER, *Biographie Universelle* ou *Dictionnaire des hommes qui se sont fait un nom, par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes*. Nouvelle édition revue et classée par ordre alphabétique sous la direction de M. L'abbé SIMONIN, Tome I, J. B. Pelagaud et Cie, imprimeurs-libraires de N. S. P. le Pape, Lyon – Paris, 1856, pp. 557-558.

tirés du *Idler*³⁸⁰, deux sont de *L'Aventurer*³⁸¹ et un du *Rambler*³⁸². Berquin cite ses sources pour une douzaine de textes, avec une erreur concernant le « Tableau de la vie d'un officier retiré » qui ne provient pas du *Connaisseur* mais du *Idler*.

Onze de ces textes se présentent sous la forme de lettres adressées au rédacteur de la feuille périodique. Deux autres sont des récits allégoriques.

Les portraits sont en forme de charge, pointant les travers des comportements humains dans ce qu'ils peuvent avoir d'excessif : obsession de l'hygiène, passion de la musique, des paris, des antiquités...

Les milieux littéraires ne sont pas épargnés : « Cadre pour le portrait de tous les auteurs », « L'Océan littéraire », « Tableau représentant une manufacture littéraire », « Portrait de l'auteur de l'*Oisif* », « Tableau de la vie de l'auteur du *Connaisseur* ».

Berquin expose son projet dans la préface :

Les Cafés de Londres sont comme autant de petits salons où quelques peintres de mœurs de cette capitale vont exposer une fois la semaine leurs productions. On sait qu'Addison et Steele se sont immortalisés par les Tableaux dont ils ornaient ces galeries. Porté par la curiosité que m'avaient inspirée les ouvrages de ces grands maîtres, à étudier le génie de leurs successeurs, je n'ai point trouvé dans leur manière cette grande ordonnance, ces traits vigoureux, cette expression hardie qui distinguent l'ancienne école, mais seulement une touche gracieuse, des idées spirituelles, un coloris vif et brillant. Je voulais à toute force rapporter chez moi quelques études d'après les Maîtres de ce pays. N'ayant point trouvé de têtes de caractère, j'ai été réduit à choisir parmi des charges et des miniatures ce qui m'a paru le plus propre à fixer un moment les regards de nos amateurs.³⁸³

« Je voulais à toute force rapporter chez moi » : faut-il voir ici confirmation d'un séjour anglais antérieur à la publication. J. M. Carrière ne prend en compte que celui de 1783...

L'ouvrage eut les honneurs de plusieurs périodiques en France. Le *Mercure de France* l'annonce dans son numéro de juillet : « l'auteur a réuni plusieurs portraits, plus ou moins

³⁷⁹ *Le Connaisseur* : 31 janvier 1754 – 30 septembre 1756.

³⁸⁰ *Idler* : 15 avril 1758 – 5 avril 1760.

³⁸¹ *L'Aventurer* : 7 novembre 1752 – 9 mars 1754.

³⁸² *Rambler* : 20 mars 1750 – 14 mars 1752.

³⁸³ *Choix de tableaux*, opus cité, p. I-II.

piquants qui sont proprement la satire des travers et des ridicules³⁸⁴ ». Et pour permettre au lecteur de se rendre compte par lui-même, il publie le texte intégral du « Portrait de Dick Shifter », jeune homme imprégné de ses lectures bucoliques et pastorales qu'un voyage à la campagne fait revenir de ses illusions.

Le même portrait est également qualifié de « piquant » par Elie Fréron, dans sa livraison du 14 mai 1775³⁸⁵ et bénéficie d'une longue citation. D'autres textes sont largement évoqués dont la lettre du « mari de vingt femmes » qui se voit dès après son mariage en charge de toute la parentèle de son épouse, tandis que de lointaines cousines s'annoncent à l'occasion de la naissance de son premier enfant. « Le ridicule d'une femme que possède le démon de la propreté est très bien rendu dans une autre lettre [...] Il y a encore différents travers tournés très agréablement en ridicule dans ce *Choix de tableaux*, ceux par exemple des antiquaires, des auteurs, des fleuristes, des comédiens de province, des femmes jalouses, des parieurs, des bourgeois honteux de l'être³⁸⁶ ».

Alors que le *Mercure de France* avait passé sous silence les deux textes allégoriques, *L'Année littéraire* y voit « des morceaux tout à fait dans le goût des Anglais », peu à même d'être appréciés par d'autres.

L'article se termine par un dernier exemple, le récit de « la détresse de la femme d'un baronnet prétendant à l'élection de son comté », détresse qui la conduira à la dernière extrémité, c'est-à-dire à « appuyer la brigade » du parti adverse.

La Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts salue la publication et un auteur qui « continue à enrichir la littérature française de productions étrangères » et dont la « prose est aussi élégante que ses vers sont doux et gracieux ». Elle n'en regrette pas moins une absence de « quelques discours purement littéraires, religieux et moraux » qui aurait rendu l'ouvrage « à la fois plus instructif et plus varié³⁸⁷ ».

1775 marque l'apogée des relations littéraires entre la France et l'Angleterre. Celle-ci est une nation admirée, enviée pour sa liberté de parole et de ton. Les périodiques anglais jouissaient d'un grand intérêt en France depuis le début du siècle à la suite du *Spectator* de Steele et

³⁸⁴ *Mercure de France*, Juillet 1775, pp. 130 – 148.

³⁸⁵ *L'Année littéraire*, Année 1775, Tome II, lettre IV du 14 mai 1775, pp. 73-93.

³⁸⁶ Idem.

³⁸⁷ *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*, Janvier-février-mars 1775, pp. 224-226.

Addison. Si l'esprit des précurseurs n'avait pas perduré, les publications du milieu du siècle avaient relancé cet intérêt.

Par son *Choix de Tableaux*, Berquin contribuait à l'enrichissement des échanges entre les deux nations. L'attention qu'il portait à l'Angleterre ne devait pas se limiter à ces traits de satire sociale.

Nous ne savons pas³⁸⁸ pourquoi Berquin n'a jamais fait figurer ce *Choix de tableaux* dans les éditions de ses œuvres complètes. Aucun des éditeurs du XIXe siècle n'a repris ces textes dans les éditions successives.

e - Les romances

En 1776, Berquin renoue avec la poésie en publiant un recueil de six romances³⁸⁹. Les influences sont diverses et annoncées par l'auteur. *L'Innocence reconnue* est « un sujet tiré d'une *Vie de Geneviève de Brabant*, composée en 1723 par le P. Cerizier, jésuite ». *L'Hermite* est « imitée de l'anglais de M. Mallet ». *La funeste Vengeance de la jalousie* est empruntée d'une romance anglaise mais l'auteur français en revendique les détails et la facture. La quatrième romance a pour titre : *Plaintes d'une femme abandonnée par son amant auprès du berceau de son fils*. Elle a été inspirée par une ballade écossaise et à son sujet, le poète précise :

On voit par là jusqu'où j'ai porté mes recherches pour tâcher d'enrichir notre littérature de trésors étrangers³⁹⁰.

L'avant-dernière pièce s'intitule *Le Pressentiment* et tire sa source d'une œuvre de Saint-Lambert dont on peut lire quelques lignes. La dernière romance, *La Jalousie*, est imitée d'une idylle de Gessner. Les influences viennent davantage d'outre-Manche que d'outre-Rhin.

³⁸⁸ L'hypothèse que l'on peut avancer, c'est que l'édition des *Œuvres complètes* que Berquin avait envisagée de publier avant sa mort était essentiellement composée des ouvrages pour la jeunesse auxquels venaient s'ajouter les idylles et les romances compatibles avec le projet. En effet, plusieurs romances, de tonalité sombres ne sont pas reprises.

³⁸⁹ Le volume des *Romances* que nous avons consulté, daté de 1776, contenait les 6 romances. Il apparaît, à la lecture des périodiques littéraires, qu'il y eut une première édition en deux volumes, le premier comportant quatre romances avec leur gravure, le second les deux dernières et la musique.

³⁹⁰ Arnaud BERQUIN, *Romances*, A Paris, chez Ruault, libraire, rue de la harpe, 1776, p. 44.

Les textes sont précédés d'un long *Discours sur la Romance* publié d'abord dans le Tome VI du *Journal de Lecture* qui annonce la parution prochaine du recueil. Ce même journal donne, dans son volume suivant le texte de la dernière romance.

C'est une nouvelle fois à J. M. Carrière³⁹¹ que nous devons des précisions sur les sources de Berquin. Selon ce chercheur, *L'Hermite* est une libre adaptation de la ballade de Goldsmith *Hermit*, intitulée *Edwin and Angelina* dans un premier temps. Celle-ci avait été publiée dans *The Vicar of Wakefield*, en 1766 et réédité régulièrement ensuite. Berquin fait référence à une première traduction française de M. Feutri. Ce serait ce texte qui l'aurait incité à donner à son tour sa propre vision du sujet. J. M. Carrière analyse les textes dans leur composition formelle et constate des divergences dans le choix de la métrique : octosyllabes pour Feutri, alexandrins pour Berquin. Mais ce dernier a également modifié les noms des deux personnages et transporté la scène sur les bords du Tage. Il resserre parfois le texte et ne reprend pas à son compte certains éléments trop concrets. J. M. Carrière note des accents gessnériens dans certaines parties du texte, ce qui n'a rien de surprenant.

Concernant *La funeste Vengeance de la jalousie*, J. M. Carrière relève que plusieurs strophes sont entièrement de Berquin. Quant au *Pressentiment*, inspiré par un texte de Saint-Lambert, on peut également le rattacher aux sources anglaises car le poète français l'a tiré lui-même des *Saisons* de Thompson. On retrouve à travers cette romance deux des auteurs qui ont nourri l'adolescence de Berquin. Avec ces trois romances, Berquin quittait les « riantes vallées des bons bergers » pour rejoindre un univers plus sombre et plus inquiétant, mais qui répondait aux goûts de l'époque. « Aujourd'hui, si l'on veut procurer quelque plaisir, soit au lecteur, soit au spectateur, il faut donner des convulsions » écrit Dorat en 1770³⁹². Seule *La Jalousie*, malgré un titre peu optimiste, se termine par les retrouvailles des deux amants.

Le 7 septembre 1776, le *Journal de la Librairie* avait fait état de l'ouvrage :

Romances par M. Berquin
À Paris, chez Monory L., rue de la Comédie française.
On trouve chez le même libraire les Idylles du même auteur.

³⁹¹ J. M. CARRIERE, « Notes on Arnaud Berquin's adaptations from english poetry », in *The Romanic review*, XXVI, 4, October-December, 1935, pp. 335-340.

³⁹²DORAT, « Lettres d'une chanoinesse de Lisbonne à Melcour, officier français, etc. », in *Œuvres*, TomeVII, Paris chez Delalain,1780, p. 25, cité par J. M. Carrière, opus cité.

En décembre de la même année, le *Mercur de France* publie la berceuse *Dors mon enfant, dors*, extraite des *Plaintes d'une femme abandonnée par son amant* avec une musique de M. Cailleau.

Dans son volume de juillet – août 1776, la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts* accorde une bonne place à la publication dont elle annonce une édition « chez Ruault, et [...] à La Haye, chez P. F. Gosse³⁹³ ».

L'Année littéraire revient sur le recueil en deux livraisons, l'une en 1776, l'autre en 1777. Troisième plume à s'intéresser à l'ouvrage : Jean-François La Harpe.

La *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts* choisit de publier dans son intégralité la quatrième romance : *Plaintes d'une femme abandonnée par son amant* « parce qu'elle est beaucoup plus courte que les autres et en même temps plus parfaite en son génie³⁹⁴ ».

La Harpe considère aussi cette pièce comme la meilleure du volume. Il la donne également dans son intégralité car, outre sa faible longueur qu'il souligne à son tour, « d'un bout à l'autre, elle est naïve, amoureuse et touchante³⁹⁵ ».

L'Année littéraire, qui a ouvert sa critique par un rappel des caractéristiques de la romance, « petit poème qui renferme ordinairement une action complète et qui doit avoir son intrigue et son dénouement³⁹⁶ » et dont le sujet est « une intrigue tragique et attendrissante », n'est pas moins sensible à cette quatrième romance quoiqu'elle « ne referme pas une action complète ». Toutefois « elle présente une action si belle et si touchante qu'elle ne peut manquer d'intéresser vivement le lecteur³⁹⁷ ». Le journal donne le début de la pièce en concluant : « cette dernière romance est à peu près parfaite et sans tache³⁹⁸ ».

Nous le constatons, les contemporains de Berquin étaient unanimement réceptifs à cette pièce. Nous sommes loin du jugement prononcé deux cents ans plus tard par Robert Sabatier dans

³⁹³ *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*, juillet-août-septembre 1776, p. 202.

³⁹⁴ Idem, p. 205.

³⁹⁵ Jean-François LA HARPE, *Œuvres de La Harpe, de l'Académie française*, volume XV, « Littérature et critique », Paris, chez Verdières, 1821, p. 263.

³⁹⁶ *L'Année littéraire*, 1776, Tome IV, lettre I, pp. 3-4.

³⁹⁷ Idem, p.12.

³⁹⁸ Idem p. 12.

l'Histoire de la poésie française. Reprenant un extrait de la romance, il indique que les « *Plaintes d'une femme abandonnée par son amant* côtoient le ridicule³⁹⁹ ».

Tel ne fut pas l'avis de Jean-Jacques Rousseau. Plusieurs notes, dans l'édition de sa *Correspondance* font allusion au sujet. Elles nous apprennent que le « 12 avril 1777, Rousseau copia une romance, avec le premier couplet des paroles seulement, en indiquant que les autres couplets se trouvaient dans *le recueil de Berquin*⁴⁰⁰ ». Une nouvelle note, quelques pages plus loin, précise que Rousseau fit au moins sept copies de la romance *Dors, mon enfant, dors*, « sur lesquelles il en donna une à Boothby, une autre à Girardin, une troisième à Deleyre. Rousseau composa deux airs pour cette romance. (N° 61 et 62 des *Consolations*)⁴⁰¹ ». L'hommage rendu au citoyen de Genève à travers le *Pygmalion* trouvait une réponse.

Cette pièce donna lieu à un courrier adressé à la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts* qui n'avait pas indiqué la source à laquelle avait puisé le poète, source pourtant précisée dans le volume. Le correspondant écrit en effet au journal pour en indiquer l'origine écossaise et non « gauloise » comme il l'avait pensé dans un premier temps. Sa lettre, très documentée, comporte des éléments historiques de cette « scottish song » qui a pour titre *Lady Anne Bothwell's lament*. « Il n'est pas douteux que la *Lady Anne Bothwell's*, dont le nom se trouve à la tête de la romance, ne soit lady Jeanne Gordon, épouse du comte de Bothwell, qui s'en sépara pour monter sur le trône d'Écosse en acceptant la main de l'infortunée Marie Stuart⁴⁰² ». Le signataire profite de sa lettre pour décocher, après des compliments à l'auteur, quelques flèches à la gent littéraire française :

Voilà Monsieur, les détails qui concernent cette petite découverte littéraire. Mon but, en vous la communiquant et en consentant même que vous en fassiez usage dans votre journal, si vous le jugez à propos, n'est pas de déroger au mérite de M. Berquin, et de lui faire gravement un procès de plagiat. C'est être original que d'imiter comme il a fait. D'ailleurs on est accoutumé à voir Messieurs les beaux esprits français se mettre cavalièrement au-dessus des

³⁹⁹ *Histoire de la poésie française*, Tome IV « la poésie au XVIIIe siècle », Paris, Editions Albin Michel, 1975, p. 221.

⁴⁰⁰ *Correspondance complète de J. J. Rousseau*, Edition critique établie et annotée par R. A. Leigh, volume XL, Oxford, Voltaire foundation, Paris, Diffusion J. Touzot, 1982, note IV, p. 134.

⁴⁰¹ Idem, note page p. 224.

⁴⁰² *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*, janvier-février-mars, 1778, p. 182.

conventions littéraires et négliger d'indiquer les sources où ils ont puisé, comme font les pédants d'Allemagne et de Hollande ⁴⁰³».

Les autres pièces du recueil sont elles aussi évoquées. *L'Hermite* retient l'attention de La Harpe, qui en donne la source et la compare avec l'original « une romance anglaise, insérée dans le *Ministre de Wakefield* ⁴⁰⁴ ». Pour certains passages, il estime que « la tournure du traducteur est plus heureuse ⁴⁰⁵ ». Ce qui ne l'empêche pas de proposer des corrections quelques lignes plus bas. *L'Année littéraire* quant à elle, donne un résumé du sujet sans faire de commentaire ⁴⁰⁶.

Sont signalés également la première romance, tirée de l'histoire de Sainte Geneviève des Bois, « fameuse dans la Bibliothèque bleue ⁴⁰⁷ » et le sujet de la troisième *La funeste Vengeance de la jalousie*. Il « est d'une atrocité qui peut-être aurait dû engager l'auteur à le rejeter ⁴⁰⁸ ».

Le critique de *L'Année littéraire* est le seul qui relève la parution du deuxième volume comprenant les deux romances ⁴⁰⁹ : *Le Pressentiment* et *La Jalousie*. Il ne peut se permettre de dissimuler au poète « que les nouvelles productions de sa muse ne méritent pas tout à fait les mêmes éloges que les premières, quoiqu'on y rencontre, surtout dans la seconde des traits qui ne sont pas indignes de lui ⁴¹⁰ ». Le jugement concernant *Le Pressentiment* est sans appel. C'est un texte qui ne peut susciter aucun intérêt.

Enfin, après de longs et froids dialogues, après un voyage de longs cours, après une foule de scènes effrayantes, après une vingtaine de couplets qu'on ne sera point tenté de chanter, la tombe se referme, Lise se réveille ... et moi, je m'endors ⁴¹¹.

Toutefois, l'opinion favorable dont jouit Berquin n'est pas entamée :

M. Berquin est un de ces écrivains également estimables et par leur talent et par leur franchise ; et il vient tout récemment de nous donner un exemple de docilité bien rare et en même temps bien propre à nous venger des cris

⁴⁰³ Idem, p. 186.

⁴⁰⁴ Jean-François LA HARPE, opus cité, p. 260.

⁴⁰⁵ Idem p. 261.

⁴⁰⁶ *Année littéraire*, 1776, Tome IV, lettre I, pp. 3 – 19.

⁴⁰⁷ Jean-François LA HARPE, opus cité, p. 260.

⁴⁰⁸ Idem.

⁴⁰⁹ *Année littéraire*, 1777, Tome III, lettre III, pp. 73 – 93.

⁴¹⁰ *Année littéraire*, 1777, T. III, lettre III, p. 76.

⁴¹¹ Idem, p. 79.

orgueilleux de ces *roquets* de la littérature qui regardent comme un effet de la haine et de la passion, et comme un outrage fait à leur mérite, les conseils que le zèle seul et la gloire des lettres nous inspirent⁴¹².

En effet, dans ce nouvel opuscule, nulle préface ronflante. La Harpe en avait parlé en ces mots dans sa *Correspondance littéraire* :

La manie des grandes préfaces pour les petits ouvrages, et l'importance des choses frivoles, ces travers si ridiculisés n'en sont pas moins communs. M. Berquin fait imprimer trois romances⁴¹³, dont deux sont mauvaises. Vous trouverez à la tête un discours sur la romance, qui explique la prodigieuse difficulté de faire des chansons, et des avantages prodigieux qu'on en peut tirer pour le bonheur de la société : tout cela est écrit en style figuré et oratoire et avec un sérieux qui fait rire⁴¹⁴...

Il est vrai que le *Discours sur la romance* publié d'abord dans le *Journal de Lecture*, puis en ouverture du premier volume des romances n'était pas passé inaperçu. Avait-il provoqué des réactions lors de cette première publication ?

Cité abondamment par les trois critiques, il est accueilli avec étonnement mais surtout avec railleries.

La plume la plus modérée est celle de la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*. L'auteur exprime sa stupéfaction devant la différence de l'expression.

Le poète qui a si heureusement traduit et imité Gessner était fait pour réussir dans la romance ; et l'on retrouve ici ce ton de sentiment, ces grâces simples et naïves qui font le charme de ses idylles. Mais on voit avec peine que cette aimable simplicité l'abandonne lorsqu'il écrit en prose : on est surpris qu'un poète qui a donné des preuves de goût se permette d'entasser les métaphores quand il s'agit seulement d'indiquer l'origine de la romance et les divers caractères que les mœurs françaises lui ont fait prendre successivement⁴¹⁵.

C'est ensuite au lecteur d'en juger par lui-même. Le ton n'est pas si avenant avec Jean-François de la Harpe. Il ouvre son commentaire par une longue citation. Les termes les plus outrés sont mis en évidence. Il reconnaît d'ailleurs que « depuis vingt ans, le vice le plus

⁴¹² Idem p. 74.

⁴¹³ Il y a en réalité quatre romances, à moins qu'il ne s'agisse d'une autre édition.

⁴¹⁴ Jean-François LA HARPE, *Correspondance littéraire* de La Harpe, Tome 1, lettre XXXIV, Slatkine reprint, Genève 1968, p. 360-361.

⁴¹⁵ *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*, juillet – août – septembre 1776, p. 202.

général dans les écrits, c'est surtout la manie des grands mots pour les petites choses [...] la contagion est générale⁴¹⁶ ». Berquin en est la preuve.

Il est très évident que M. Berquin qui a montré du naturel dans ses poésies a été égaré ici par le mauvais exemple. Il a cru bien faire en parlant de la romance du même ton dont il aurait parlé de l'empire romain⁴¹⁷.

Et le censeur en profite pour donner une leçon de style au jeune plumitif, ainsi que des conseils de lecture :

Si Monsieur Berquin veut se former le goût ailleurs que dans nos brochures nouvelles et dans nos journaux qui les exaltent, s'il veut relire les bons écrivains du siècle dernier et de celui-ci, il verra qu'il n'y en a pas un qui soit tombé dans ce défaut, aujourd'hui si commun de l'accumulation des figures déplacées qui ne sert qu'à [...] dégoûter tout lecteur raisonnable⁴¹⁸.

Il faut également se garder de toute exagération, de « ce faux enthousiasme par lequel on cherche à agrandir à ses yeux l'objet que l'on traite. On tombe infailliblement dans le ridicule ». C'est ce qui se produit avec ce tableau campagnard d'une famille écoutant, émue et recueillie, la jeune fille de la maison chanter l'une des romances. Il est certain que Berquin en fait trop et donne le flanc à la critique. Mais pour que la leçon soit bonne, elle se doit d'être complète. Le poète annonce son projet de se consacrer à un public par trop délaissé à ce jour : les jeunes filles et les enfants. Soit, mais était-il nécessaire d'ajouter :

Un choix d'aventures propres à faire éclore dans leurs âmes les vertus de leur âge, ou à fortifier le germe des vertus d'un âge plus avancé, me paraît un de ces projets qu'un homme, après les avoir conçus ne peut négliger sans devenir *traître à l'humanité*⁴¹⁹.

On imagine aisément que le maître en écriture ne pouvait laisser passer tant de grandiloquence.

M. Berquin y pensait-il en écrivant ces étranges paroles ? N'est-ce pas là l'excès le plus outré de la déclamation ? Quoi ! Si M. Berquin n'ajoute pas quelques romances à la foule de celles que nous avons déjà, il devient *traître à l'humanité* ! Ne sent-il pas, s'il veut y réfléchir un moment, qu'il n'y a pas un

⁴¹⁶ Jean-François LA HARPE, *Œuvres de La Harpe, de l'Académie française*, Tome XV, « Littérature et critique », A Paris chez Verdières, 1821, p. 256.

⁴¹⁷ Idem p. 257.

⁴¹⁸ Ibid.

⁴¹⁹ Souligné par Jean-François La Harpe.

lecteur sensé qui ne soit prêt à le tranquilliser sur les alarmes si extraordinaires ?⁴²⁰

Imaginant le jeune poète déclamant, perché sur un trépied, La Harpe cite encore le large extrait dans lequel Berquin évoque son désir de postérité et qui se termine par ses mots :

Peut-être m'arrivera-t-il quelquefois d'être témoin de ces scènes touchantes, et je ne mourrai point sans avoir vu dans le cœur et dans la mémoire de tous ceux qui m'entourent, les gages de la plus précieuse immortalité⁴²¹.

Et La Harpe termine avec ironie son évocation du *Discours* :

Nous n'avons nulle envie de troubler l'heureuse extase où l'auteur est sans doute encore songeant que *ses vers habiteront sur des lèvres ingénues* et surtout *vermeilles* ; mais s'il s'était souvenu que les chansons de M. La Joye et de M. Belle-Humeur habiteront probablement aussi souvent que les siennes sur ces mêmes lèvres *ingénues* et *vermeilles*, son bonheur n'aurait-il pas un peu diminué ?⁴²²

Après avoir pointé les excès, le critique en arrive aux romances elles-mêmes et les introduit d'un ton nettement plus engageant :

C'est un plaisir bien vrai, bien sincère, que nous trouvons dans les romances de M. Berquin, de quoi l'opposer à lui-même en terminant par des éloges un article qu'il a fallu commencer par des critiques.⁴²³

Stanislas Fréron n'est pas plus indulgent pour le poète que Jean-François La Harpe : « c'est surtout l'utilité de la romance que M. Berquin exagère avec un enthousiasme vraiment risible⁴²⁴ ». Revenant sur les aptitudes de la romance « à faire fleurir la paix et l'union dans les familles, [...] *et porter jusqu'à l'héroïsme de jeunes vertus et même à transformer des défauts naissants en qualités heureuses* », il fait une comparaison avec *Le Bourgeois Gentilhomme*, dans lequel « les maîtres de musique et de danse soutiennent qu'un bon gouvernement ne peut se passer de ces deux arts parce que sans la danse, on risque à chaque instant de faire des faux pas et que sans la musique, il ne peut y avoir d'harmonie dans un état ». C'est dire le sérieux qu'il accorde aux déclarations du poète. Devant ce que Berquin

⁴²⁰ Idem p. 258.

⁴²¹ Idem, p. 259.

⁴²² Idem p. 260.

⁴²³ Ibid.

⁴²⁴ *L'Année littéraire*, 1776, t. IV, Lettre I, p. 14.

appelle « son devoir de citoyen » qu'il « ne peut négliger sans devenir traître à l'humanité »
Fréron continue à persifler à propos de « ces gages de la plus précieuse immortalité » :

Ainsi soit-il ! Mais plaignons donc cette pauvre humanité privée si longtemps de ces gages de la plus précieuse immortalité. La terre n'a donc été peuplée pendant deux cents ans que de mauvais citoyens, de traîtres à l'humanité ? Comment l'univers a-t-il pu subsister si longtemps sans romances ? Voilà ce que M. Berquin devait nous expliquer. Il est vrai qu'il nous avertit que c'est dans ses rêveries qu'il s'est formé ce tableau. Mais il parle sans doute de ses rêveries du jour et celles-ci ne seraient pardonnables que dans les songes de la nuit⁴²⁵.

Le chroniqueur de *L'Année littéraire* souligne « l'enflure des idées » et note que l'histoire de la romance et de ses rivalités avec le vaudeville et l'ariette évoque davantage par le ton du récit, les rivalités entre Rome et Carthage. Il profite de la citation pour relever quelques défauts d'écriture.

Reconnaissez-vous, Monsieur, dans ce galimatias l'auteur des romances, dont je viens de vous entretenir, et dont le style est si naïf, si simple, si vrai, si naturel, si adapté au genre. Pour moi, je suis tenté de croire que le discours et la romance ne sont point de la même plume. Je retrouve dans celle-ci l'auteur des idylles charmantes que mon père vous annonça avec tant d'éloges ; mais pour le discours, c'est du Mercier tout pur.

Il est vrai que Berquin connaissait sans doute Louis Sébastien Mercier. Leur rencontre pouvait remonter aux années 1763-1764, lorsque l'auteur de *L'an 2440* avait été nommé régent de cinquième au collège jésuite de la Madeleine où Berquin était élève. Mais la solution de l'énigme nous est révélée par le même Fréron dans l'article qu'il consacre au second volume des romances :

Vous vous rappelez une certaine préface dans laquelle M. Berquin se déclarait en phrases ronflantes et inintelligibles, l'apôtre, le restaurateur, le *Don Quichotte* de la romance. Nous prîmes la liberté de lui observer que son enthousiasme pour ce genre tenait un peu de la frénésie, et que son discours en l'honneur de la Romance tombait malheureusement dans le galimatias et le boursoufflé. M. Berquin se réveilla comme d'un profond somme, ouvrit les yeux et ce ne fut pas sans surprise et sans effroi même, qu'il se vit perché sur deux échasses gigantesques qu'il avait dérobées pendant son rêve dans le cabinet de M. Th. Il en descendit radicalement guéri de la manie des préfaces...⁴²⁶

⁴²⁵ Idem, p. 15-16.

⁴²⁶ *L'Année littéraire*, Tome III, lettre III, 1777, p. 75.

Malgré la sévérité des commentaires, aucun des critiques ne tient rigueur au jeune exalté de ses propos démesurés, à l'exemple de la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts* :

Qui pourrait refuser son estime à un jeune poète, qui veut consacrer ses talents à inspirer les mœurs, à rendre plus énergiques et plus touchants encore le langage et les leçons de la vertu, dût-il se faire illusion sur l'efficace des moyens qu'il emploie pour parvenir à un but si noble ?⁴²⁷

Il nous faut faire abstraction des enflures du style pour faire émerger les éléments dominants du texte signé par Berquin, qui nous éclaireront sur la pensée de l'auteur.

Personnifiant la romance, il nous la montre dans son enfance, « toute consacrée aux chants guerriers⁴²⁸ ». Mais avec la paix, elle prend un ton « amoureux et poli ». Elle reçoit « partout l'accueil le plus distingué ». Mais les dangers de cette trop forte exposition l'entraînent dans une « dégradation fatale ».

Après une période de silence, elle vient de reparaître. Le milieu du siècle marque un renouveau à l'échelle européenne auquel la romance française est invitée à se joindre malgré les difficultés.

Ces difficultés sont représentées par l'Ariette. Les adjectifs utilisés pour décrire l'une et l'autre sont révélateurs :

La romance	L'ariette
Genre gracieux	Usurpatrice
Vrai	Brillante
Naïf	Recherchée
Simple	Superbe
Populaire	Fastueuse
Bienfaisante	

Ce sont deux modes de société qui s'opposent et Berquin indique clairement où va son cœur. La romance est qualifiée de manière positive et valorisante. C'est, à travers ces deux portraits, une critique de la société contemporaine qui se dégage. Si l'ariette a pu s'imposer,

⁴²⁷ *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*, opus cité, p. 205.

⁴²⁸ Les citations empruntées au *Discours sur la romance* sont extraites de : *Romances*, par M. BERQUIN, A Paris, chez Ruault, libraire rue de la Harpe, MDCCLXXVI, avec approbation et privilège du Roi, pp. I – XXVI.

c'est en raison de « la corruption des mœurs et des goûts », du « goût pour les jeux frivoles », de la recherche de « jouissances brusques et passagères ». Face aux effets corrupteurs de l'ariette, la romance au contraire « touche la sensibilité », se montre d' « un généreux secours » pour ceux qui sont frappés par l'ennui, ce fléau du siècle. Berquin dessine un tableau qu'un Greuze aurait pu esquisser : une famille, réunie autour de la fille aînée, chantant la romance de *Geneviève de Brabant*. C'est l'occasion pour elle de « s'abandonner à la sensibilité », d'atteindre à la « volupté céleste » qui domine son cœur tandis qu'autour d'elle chacun s'attendrit. La romance, source d'un plaisir vertueux. Mais Berquin va plus loin : la romance, par les sensations qu'elle imprime, permet aux familles de « conserver le goût de l'innocence et de la simplicité », d'être « une retraite sacrée aux bonnes mœurs contre les poursuites du luxe et du libertinage ».

S'inscrivant délibérément dans le mouvement philosophique, il annonce orienter son œuvre vers un nouveau public, trop « négligé », dont il faut faire « éclore les vertus » ou « fortifier le germe des vertus ». C'est pour lui un « devoir de citoyen ».

Tandis « que le philosophe qui fait de l'homme l'objet de ses méditations, effrayé du spectacle affreux que les vices lui présentent ne risque qu'en tremblant la confiance dans les vertus même qu'il aperçoit », le poète, en choisissant de s'adresser à la jeunesse, n'y voit que de « flatteuses espérances ». Car, « ces défauts naissants, l'éducation, mes chants mêmes peuvent les transformer en qualités heureuses ; ils peuvent porter jusqu'à l'héroïsme ces jeunes vertus ».

Reconnaissant sa dette à Salomon Gessner, il n'aspire, par son action, qu'à se faire des « générations d'amis ». Et enfin, « lorsque l'âge, amortissant un peu cette fureur de travail qui me dévore, me rendra le commerce de la société plus nécessaire, je ne m'y trouverai point étranger. J'y aurai formé les liaisons les plus tendres » et, ultime espoir, « je ne mourrai point sans avoir vu dans le cœur et dans la mémoire de tous ceux qui m'entourent les gages de la plus précieuse immortalité ».

C'est donc une vision de la société et un programme que Berquin livre aux lecteurs. La grandiloquence du ton en atténue quelque peu la portée. Dans le contexte politique de l'époque, où un Beaumarchais incite Louis XVI à s'engager dans un conflit avec l'Angleterre en soutenant les insurgés américains, où la popularité de la reine Marie-Antoinette est déjà ternie, certains propos du discours peuvent donner lieu à une double lecture sur laquelle nous ne nous engagerons pas.

1776, c'est aussi l'époque où Berquin est – ou devient – le précepteur des jeunes demoiselles Panckoucke.

Dans la perspective qui est la nôtre, alors que le jeune écrivain va se lancer dans une voie nouvelle, il nous paraît intéressant de dresser un premier bilan de ce qui émerge de ce « cycle poétique ».

Puisant son inspiration dans les littératures étrangères, Arnaud Berquin se trouve au confluent de deux influences, dont l'une l'anglaise, amorce son déclin, et l'autre, la littérature de langue allemande, est en pleine émergence. Il rappelle dans son *Discours* que l'essor de la romance est de dimension européenne : « tous nos voisins semblent d'ailleurs nous inviter à former avec eux une confédération en sa faveur ». La romance comme source d'unité ! Car Berquin a dit son horreur de la guerre, source du malheur des peuples. Dans son *Discours*, il emploie le terme fort « d'usurpation » de territoires à propos des conflits expansionnistes et il décrit les croisades comme un « fanatisme de religion ». Il le dit également à travers le tombeau d'un conquérant auquel la postérité n'a accordé qu'un lit de boue fangeuse.

Face aux défauts du monde qui l'entoure et dont il esquisse quelques traits dans ses poèmes – charge excessive des impôts, goût du luxe qui pousse à partir au loin au risque de sa vie, instabilité de la vie de cour qui fait et défait les destins, étourdissement dans les plaisirs fugaces qui ne préservent pas de l'ennui – il affirme la nécessité de l'éducation avant qu'il ne soit (presque) trop tard.

f - Médée, mélodrame

Berquin n'abandonne pas la muse. En 1779, l'*Almanach des Muses*, publie quatre nouvelles pièces dont la romance *Le lit de Myrté*.

Il publie également en 1781, *Médée*, un mélodrame imité de l'allemand de M. Gotter. L'ouvrage passe entre les mains du censeur Blin de Sainmore qui donne son approbation le 24 juillet 1781.

La scène saisit le tourment et la fureur de Médée, répudiée, alors que son époux Jason s'apprête à célébrer ses noces avec Creüse. Une fureur d'une extrême violence, malgré des hésitations, conduit la jeune femme à sacrifier ses enfants pour prix de sa douleur.

J. M. Carrière signale que l'ouvrage est mentionné par Friedel et Bonneville dans leur *Histoire abrégée du théâtre allemand* en ces termes :

La traduction en vers que M. Berquin vient de nous donner du poème de M. Gotter a tout le mérite qu'on doit attendre d'un poète aussi agréable. Nous

sommes persuadés que, si M. Benda réunissait la musique au poème de M. Berquin, l'ensemble ferait le plus grand effet sur le théâtre⁴²⁹.

Le chercheur américain cite également quelques extraits de l'*Almanach des Muses* de 1782 à propos de ce même mélodrame : « ... de l'énergie, des longueurs : plusieurs belles scènes ; quelques détails susceptibles de correction⁴³⁰ ».

Il semble que la pièce n'ait jamais été jouée.

B - Œuvres pour la jeunesse

Arnaud Berquin a donc décidé de donner une nouvelle orientation à sa carrière de littérateur, sans doute sous l'influence de sa nouvelle fonction auprès des filles de l'éditeur Panckoucke. Mais au moment où paraît le *Discours sur la romance*, Berquin semble avoir infléchi sa trajectoire en faisant figurer son nom dans un recueil de textes aux côtés de signatures plus prestigieuses encore.

Lectures pour les enfants ou choix de petits contes

La première mention des Lectures pour les enfants ou choix de petits contes également propres à les amuser et à leur faire aimer la vertu se trouve dans le Journal de la Librairie en date du samedi 28 octobre 1775. Il est précisé que cet ouvrage est « utile, même pour les petites écoles⁴³¹ ». Il n'y a pas de nom d'auteur. L'attribution de cette publication à Berquin n'est pas unanime.

⁴²⁹ FRIEDEL et BONNEVILLE, « Histoire abrégée du théâtre allemand » dans *Nouveau Théâtre allemand*, I, p. 38-39 ; cité par J. M. CARRIERE, « Berquin's Adaptations from German Dramatic Literature », in *Studies in Philology*, avril 1935, p. 616-617.

⁴³⁰ Idem.

⁴³¹ *Journal de la Librairie*, N° 43, samedi 28 octobre 1775, note 5.

1 - Une attribution problématique

En effet, l'ouvrage ne figure pas toujours dans la bibliographie des œuvres attribuées à Berquin. Parmi les contemporains du poète, J. N. Bouilly ne l'évoque pas dans sa notice biographique pas plus que Jean-Joseph Régnauld–Warin qui rédige un « Eloge de Berquin » en ouverture des *Œuvres Complètes* publiées en 1802.

Par contre, nous en trouvons la trace sous la plume d'Antoine-Auguste Renouard qui signe l'« Avis de l'éditeur » des *Œuvres complètes* données en 1803 :

On connaît le recueil *Lectures pour les enfants*, dont Berquin avait formé cinq volumes choisis de divers auteurs.⁴³²

Parmi les chercheurs contemporains, François Genton n'en fait pas mention dans son article du *Dictionnaire des Journalistes*. En revanche, Denise Escarpit date l'ouvrage de 1777, voyant en celui-ci la preuve la plus immédiate de la « reconversion⁴³³ » de Berquin, après la publication des romances.

Reprenant l'indication de Mme Escarpit, M. Elachmit fait mention, dans une de ses notes⁴³⁴, de la publication de 1775. Toutefois nous relevons une difficulté dans les informations qu'il donne. Il fait état de deux autres éditions, en 1781 et 1784 et indique la présence à la Bibliothèque de l'Arsenal d'un volume de la quatrième édition datée de 1785. Ce qui nous fait un total de 5 éditions. C'est en contradiction avec l'indication publiée en 1785, à savoir une quatrième édition. Elachmit renvoie le lecteur à un article d'Angus Martin, publié dans la revue *Dix-huitième siècle*. Ce dernier écrit : « En 1784, Berquin annonce une nouvelle version, parue au *Bureau de l'Ami des Enfants*, en quatre volumes, le quatrième volume pouvant être acheté seul par ceux qui avaient déjà les trois premiers⁴³⁵ ». 1784 est donc l'année de l'annonce, et non de l'édition. Au cours de notre recherche, nous n'avons pu trouver trace de la toute première édition de 1775. Nous avons pu consulter un volume de 1777 dont le sommaire correspond au volume quatre de l'édition de 1785, un volume de 1783 correspondant au volume trois de 1785.

⁴³² Antoine-Auguste RENOUARD, « Avis de l'éditeur », *Œuvres complètes de Berquin*, édition Renouard, tome 1, Paris, 1803, p. VII.

⁴³³ Denise ESCARPIT, « *L'Ami des enfants* : une tentative de bibliographie », opus cité, p. 9.

⁴³⁴ Jamal ELACHMIT, opus cité, p. 111, note 22.

⁴³⁵ Angus MARTIN, « Notes sur *L'Ami des enfants* de Berquin et la littérature enfantine en France aux alentours de 1780 », in *Dix-huitième siècle*, 6, 1974, pp. 299-308.

Angus Martin évoque également une édition⁴³⁶ en six parties et deux volumes in-8° de 1781. Cette édition existe effectivement. Elle a été réalisée en Suisse à Yverdon. Il s'agit certainement d'une de ces nombreuses contrefaçons.

Didier Masseur dans une note de son article « La littérature enfantine et la Révolution : rupture ou continuité ?⁴³⁷ » attribue l'ouvrage à Baculard d'Arnaud. Il évoque « de nombreuses éditions » : Paris chez Delalain en 1775, Neuchâtel en 1777, Paris chez Nyon l'aîné et Nyon le jeune également en 1777, Yverdon en 1781, Paris au Bureau de l'Ami des enfants en 1785. D. Masseur relève l'annonce de l'ouvrage dans le périodique de Berquin. Malgré nos recherches, nous n'avons pas trouvé la mention de Baculard d'Arnaud comme auteur. Le titre ne figure pas dans la liste des notices des œuvres de Baculard d'Arnaud recensées dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France.

Il y a donc eu quatre éditions de cet ouvrage à Paris du vivant de Berquin : 1775, 1777, 1783, 1785. Il n'est pas fait mention d'une édition supplémentaire en 1781.

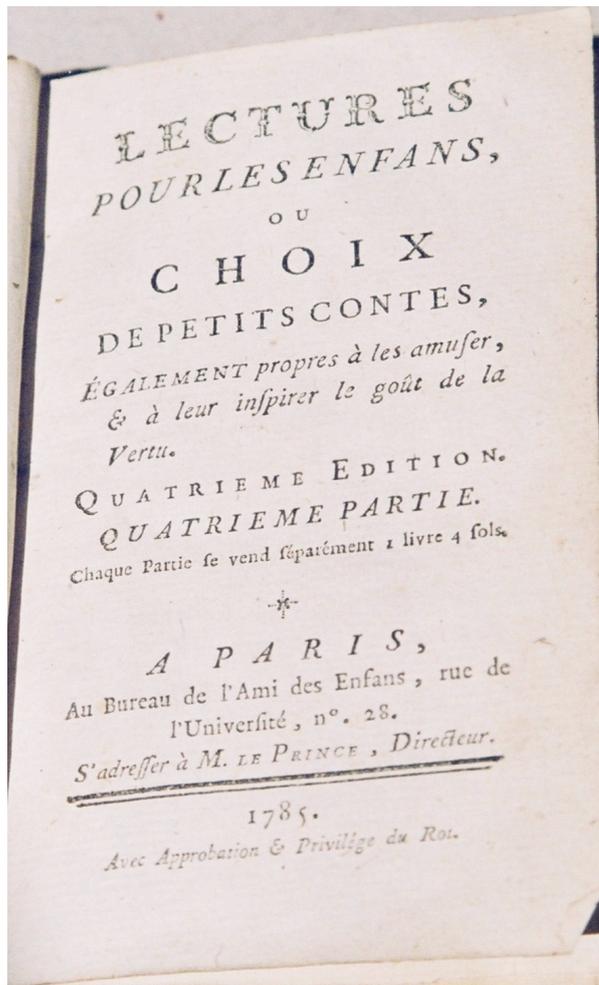
L'édition initiale comportait-elle un ou deux volumes ? Seul le volume I donne les sources des textes. On conçoit mal la raison d'une présentation différente si deux volumes avaient été publiés ensemble. Mais le *Journal de la Librairie* annonce en février 1778 une nouvelle édition des « *Lectures pour les enfants*, augmentée d'un volume in-12, petit format, 3 vol. vendus séparément ». L'augmentation de 1777 était-elle de deux volumes supplémentaires ? Nous ne pouvons répondre. Il est certain que les deux dernières éditions ont gagné un volume à chaque fois, ce qui a porté l'ouvrage à 5 tomes en 1785.

Nous l'avons évoqué, reconstituer la chronologie à partir des volumes de la Bibliothèque de l'Arsenal ou de ceux de la Bibliothèque Sainte Geneviève n'est pas chose aisée, car si nous suivons les années d'édition, un volume de 1783 vient avant celui de 1777. À ce jour, nous n'avons pu trouver d'édition de 1785 qui soit complète et qui permette de comparer avec les volumes de la Bibliothèque Nationale de France. Ceci n'est pas sans

⁴³⁶ Elle a pour titre : *Lectures pour les enfants*, en vers et en prose, à portée de leur intelligence naissante, et propres à former leur cœur à la vertu par les véritables motifs...

⁴³⁷ Didier MASSEAU, « La littérature enfantine et la Révolution, rupture ou continuité », in *L'Enfant, la famille, la Révolution française*, sous la direction de Marie-Françoise Lévy, Paris, Editions Olivier ORBAN, 1990, note 2, p. 468.

importance pour notre étude, car nous le verrons, le cinquième volume est d'une composition complètement différente des précédents.



Lectures pour les enfants,

Page de titre

Volume 4, quatrième édition publiée au Bureau de l'Ami des Enfants, à Paris, en 1785

Le Privilège avait été accordé le 2 août 1775 et l'approbation datée du 15 juin 1777. Elle est signée : d'Hermilly. Il n'est fait mention ni de l'auteur ni du titulaire du privilège.

Dans son article, Angus Martin pose la question : « *L'Ami des enfants* était-il le premier ouvrage pour les enfants publié par Berquin ?⁴³⁸ ». Nous la reformulerons ainsi : peut-on attribuer les *Lectures pour les enfants* à Berquin ?

Non, si l'on considère que jusqu'à la dernière édition, il n'y a pas de nom d'auteur. La notoriété de Berquin pouvait-elle l'empêcher de signer l'ouvrage ? Il nous semble que non. Un autre argument vient en faveur du non : l'absence de la publication dans l'édition des

⁴³⁸ Idem, p. 304.

œuvres complètes de Genève (1796) et de J. J. Régnauld-Warin, éditeur contemporain de Berquin. Toutefois nous devons rappeler que le *Choix de tableaux anglais* n'a pas été intégré aux œuvres complètes. L'absence de mention d'une telle paternité dans la biographie de J. N. Bouilly pourtant proche de Berquin est un élément à prendre en compte. Mais cette biographie n'est pas exempte d'erreurs.

Cependant d'autres éléments plaident pour une attribution des *Lectures* au poète bordelais. La présence de plusieurs de ses textes dans le volume I montre qu'il fut peut-être intéressé à l'ouvrage dès le premier opus. La mention de l'ouvrage dans le texte de A. A. Renouard est aussi une information d'importance.

Les procédés de l'auteur pour la promotion de ses œuvres doivent être prises en compte. Berquin n'a jamais manqué de faire de la publicité pour ses ouvrages dans ses publications, les annonçant à l'avance, avertissant des éditions nouvelles. Or, les *Lectures pour les enfants* sont proposées aux abonnés de *L'Ami des enfants* dès le premier numéro de janvier 1782. Il s'agit de l'édition de 1777 en trois volumes. La nouvelle édition de 1783 est diffusée par le Bureau de l'Ami des Enfants qui distribue les périodiques de Berquin à partir de la fin de 1782. Il est vrai qu'en août 1783 il diffuse également le *Nouveau Théâtre allemand* de Friedel et Bonneville mais les auteurs sont clairement identifiés. Il annonce la quatrième édition des *Lectures* dans *L'Ami de l'Adolescence*.

Les *Lectures pour les enfants* figurent également dans les récapitulatifs des œuvres proposées par le Bureau de l'Ami des Enfants que diffuse le *Mercur de France* en août 1790 puis dans son numéro du 1^{er} janvier 1791, listes qui ne concernent que les œuvres de Berquin.

Dernier élément qui nous porte à considérer ces textes comme choisis et voulus par Berquin, même s'il n'est pas l'auteur de tous les écrits : la politique de vente du Bureau de l'Ami des enfants. Elle est dynamique. S'adressant aux maîtres et maîtresses de pension ou aux libraires, Berquin leur propose des achats en nombre de ses ouvrages. Et il offre d'autres titres en « bonus ». Ainsi il propose :

Les personnes qui en souscrivant pour *Sandford et Merton* et *Le Petit Grandisson* prendront en même temps un exemplaire de *l'Ami des enfants*, 24 vol. et *l'Ami de l'Adolescence*, 12 vol. précédés de *L'Introduction familière à la connaissance de la nature*, 3 vol. ne paieront les 51 vol. en papier ordinaire

que 36 l. port franc par la poste et auront en plus un exemplaire *gratis* des Lectures pour les enfants⁴³⁹, 5 vol. qui se vendent séparément 6 l.⁴⁴⁰

C'est en nous fondant sur ces éléments que nous admettrons les *Lectures pour les enfants* dans le corpus des œuvres publiées par Arnaud Berquin. Il est toutefois possible que Berquin n'ait pas été à l'origine de la première édition, mais qu'il ait repris l'entreprise en 1777 pour la prolonger dans les deux éditions suivantes.

Les périodiques littéraires — *L'Année littéraire* et *Mercur de France* — ne nous sont d'aucune aide pour identifier l'auteur car ils n'en font mention ni l'un ni l'autre. *L'Année littéraire* annonce la nouvelle publication fin 1775. Le rédacteur précise que « la plupart des morceaux que renferme ce petit volume n'ont point le mérite de la nouveauté, mais la réunion en est très agréable et surtout extrêmement utile pour les enfants de toutes les conditions ». Les parents peuvent offrir le livre sans crainte à leurs enfants car « ils n'y trouveront que des peintures et des sentiments propres à former les mœurs, à nourrir leur sensibilité et à exciter l'amour et la pratique de toutes les vertus ». Le journal souligne le « style naïf et simple » des petits ouvrages rassemblés dont « aucun n'est au-dessus de la portée des enfants pour lesquels il est destiné⁴⁴¹ ». Il justifie son éloge en citant les auteurs présents dans le volume : « ce sont les plus intéressantes *Idylles* de M. Gessner, le *Philémon et Baucis* de La Fontaine, *L'Enfant bien corrigé*, conte charmant de M. L'abbé Lemonnier, un autre petit conte fort touchant de M. d'Arnaud, l'excellente histoire des *Troglodites* de M. de Montesquieu, quelques-unes des meilleures *Idylles* de M. Berquin...⁴⁴² ». Nous notons un absent de marque : Voltaire, dont *Jeannot et Colin*⁴⁴³ ouvre la publication.

Voltaire n'est pas davantage cité par le *Mercur de France* qui signale les *Lectures pour les enfants* dans son numéro de janvier 1776. Il est question d'une collection, ce qui laisse entendre qu'une suite est envisagée. L'article s'étend moins sur l'ouvrage :

Cette collection présente des historiettes en vers et en prose, des dialogues moraux, un proverbe dramatique intitulé *La Saignée*, ce qui rend cette lecture

⁴³⁹ C'est nous qui soulignons.

⁴⁴⁰ Cet avis figure à la première page de *L'Ami des enfants* de l'édition Bellevue. Édition tardive pour les premiers volumes comme l'indique cette annonce. Certains fascicules de cette collection proviennent de la troisième édition.

⁴⁴¹ *L'Année littéraire*, Volume VII, Lettre XV, 14 décembre 1775, pp. 346-347.

⁴⁴² Idem.

⁴⁴³ Le texte est repris sous le titre : « Toutes les grandeurs du monde ne valent pas un bon ami ».

pour les enfants très variée. Nous louerons surtout l'attention qu'a eu l'éditeur de ne recueillir que les traits les plus capables d'inspirer à la jeunesse de la docilité, de la bienfaisance, de l'amour pour la vertu⁴⁴⁴.

Des auteurs, nous ne saurons que peu de chose, seuls Kleist et Gessner sont évoqués.

2 - Étude de la publication

Nous appuyons notre étude sur l'édition de 1785, consultée à la Bibliothèque de l'Arsenal et à la Bibliothèque Nationale de France. Il s'agit de cinq petits volumes brochés, de format in-18 comportant un nombre inégal de textes.

Volume 1	19 textes
Volume 2	16 textes
Volume 3	24 textes
Volume 4	9 textes dont l'un est la suite du précédent
Volume 5	4 textes

Ces volumes sont composés de récits se présentant souvent sous la forme d'anecdotes historiques ou non. Elles sont la plupart du temps situées géographiquement. Les lieux les plus représentés sont : la France, l'Angleterre, l'Orient. D'autres scènes sont citées : Vienne, la Fionie, le port de Dantzig.... Sur le plan chronologique, certains récits évoquent l'Antiquité. Beaucoup relèvent de l'époque contemporaine ou de l'Histoire proche.

Enfin, certains textes constituent de courtes compilations de traits historiques dont les personnages ont une vertu commune : *Exemple de modestie* et *Exemple de modération*⁴⁴⁵.

Ces textes sont d'inégale importance. Seuls, nous l'avons signalé, ceux du volume 1 ont un auteur clairement identifié. F. Genton parle d'anthologie⁴⁴⁶ à propos de ce premier tome. Des précisions sont apportées pour quelques contributions dans les autres volumes. Nous avons relevé les « contributeurs » du premier tome ainsi que le nombre de leurs apports :

⁴⁴⁴ *Mercure de France*, Janvier 1776, Second volume, A Paris, chez Lacombe, p. 85.

⁴⁴⁵ *Lecture pour les enfants ou choix de petits contes*, volume III, à Paris, au Bureau de l'Ami des Enfants, 1785.

⁴⁴⁶ François GENTON, « Arnaud Berquin et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIIIe siècle » in *Révolution, restauration et les jeunes*, Didier-Érudition, 1989, p. 54.

Gessner* (+Kleist)	3 (+1)
Berquin	3
Saint Lambert	2
Voltaire	1
M. D'Arnaud	1
Montesquieu	1
L'abbé Le Monnier	1
Fénelon	1
La Fontaine	1
Marmontel	1

*Il n'est pas fait mention du traducteur des pièces.

À cette liste, il faut ajouter la reprise d'une idylle de Gessner, dans le tome II, des vers de Racine et une églogue de M. de Bonneville dans le tome III, ainsi qu'une lettre de J. J. Rousseau dans le quatrième volume.

Les trois textes d'Arnaud Berquin, publiés dans le premier volume, ne sont pas des inédits mais la reprise de plusieurs pièces poétiques parues dans les *Idylles*. En effet, avec cette publication nous découvrons un procédé que Berquin utilisera régulièrement dans ses ouvrages : la reprise de textes dans ses différentes publications. Les autres volumes des *Lectures* nous en apportent la preuve. Le tome II en contient trois exemples : *Le bon Fils* sera repris dans *L'Ami des enfants* en octobre 1783 et développé dans *L'École militaire* et *La Suite de l'école militaire*, *L'Oraison funèbre d'un paysan* sera publiée dans la *Bibliothèque des villages* en 1791, l'idylle *Le Sénateur devenu berger* est reprise partiellement dans *L'Hospitalité*. Nous trouvons encore un exemple dans le volume III avec *Les Douceurs du travail*, déjà paru dans le *Choix de tableaux anglais* sous le titre *Tableau des différents états de la vie d'Hassan*.

Les formes utilisées sont variées, pour éviter la lassitude du jeune lecteur. Les pièces en vers sont au nombre de neuf et très inégalement réparties dans les volumes : cinq dans le volume I, les quatre autres dans les trois volumes suivants. On relève la présence de cinq drames : *La*

*Saignée*⁴⁴⁷ (I), *Les Étrennes*⁴⁴⁸ et *Les Revenants*⁴⁴⁹ (II), *L'Habit sans galons*⁴⁵⁰ (III), *Les Sœurs de lait*⁴⁵¹ (V). Toutefois, d'autres textes comportent une part importante de dialogues, tels les trois textes, à fort contenu religieux, publiés dans le dernier tome. Nous relevons également plusieurs récits sous forme épistolaire⁴⁵² dans le tome IV. *La Vie de l'homme est le voyage d'un jour* est le seul récit allégorique de l'ensemble.

La majeure partie des textes est constituée de narrations dont quelques-unes sont à la première personne⁴⁵³. Les traits historiques sont particulièrement présents dans le tome III. Ils sont empruntés à l'Histoire de France⁴⁵⁴, d'Angleterre⁴⁵⁵ ou de différentes régions du monde⁴⁵⁶.

La visée morale annoncée par l'ouvrage est clairement explicitée par les titres. Sur soixante-douze titres, quarante-huit sont d'expression positive. Quatre sont négatifs : *L'Enfant bien corrigé* (I), *Les Crimes punis l'un par l'autre* (I), *Lettre d'un père sur l'ingratitude de son fils* (II) et *Les Flatteurs confondus* (III). Certains se présentent comme une mise en garde : *Le Préjugé de naissance est un grand obstacle à une bonne éducation* (III) ou bien *La Nécessité des bons principes* (IV). Notons que certains titres évoquent une opposition : *Les Malheurs de la guerre et les avantages de la paix*, *Histoire d'un peuple malheureux par le crime et heureux par la vertu* ou bien *La mauvaise Mère et le bon fils*, tous trois dans le volume I.

⁴⁴⁷ Le texte se trouve également dans l'ouvrage de Charles-Thomas Garnier. Chez ce dernier, il comporte une scène de séduction qui n'apparaît pas dans les *Lectures pour les enfants*.

⁴⁴⁸ Texte traduit de C. F. Weisse : « Das Weihnachtsgeschenk » in *Der Kinderfreund*. Weisse avait emprunté le sujet à M. de Moissy. « La Poupée », dialogue publié dans *Les Jeux de la petite Thalie, ou nouveaux petits drames dialogués sur des proverbes propres à former les mœurs des enfants depuis l'âge de cinq ans jusqu'à vingt ans*. A Paris, chez Bailly, libraire quai des Augustins, 1769. Le littérateur allemand s'était beaucoup éloigné du texte français. Berquin restera proche de la composition de Weisse. (François GENTON, opus cité, p. 52-53). Nous avons ici un exemple de la circulation et de la transformation des œuvres si fréquentes sous l'Ancien régime.

⁴⁴⁹ Texte emprunté à M. de MOISSY, opus cité.

⁴⁵⁰ Idem.

⁴⁵¹ Le texte se trouve également dans l'ouvrage de Charles-Thomas Garnier, publié en 1784 avec quelques modifications de l'expression qui n'en altèrent pas le fond.

⁴⁵² *Lettre d'une jeune demoiselle à son amie, sur un trait de vertu de son amant* ; *Lettre de M. J. J. Rousseau à un jeune homme qui demandait à s'établir à Montmorency pour profiter de ses leçons*.

⁴⁵³ *On trouve partout des bonnes gens, même chez les sauvages* (II), *Le Bonheur dans la médiocrité* (III), *Histoire de M. Belton* (IV), *Les Avantages de la médiocrité* (IV).

⁴⁵⁴ Anecdote concernant le duc de Montmorency dans *Qu'il est beau de faire des heureux*, trait historique concernant le roi Louis XII dans *Le Bon roi*.

⁴⁵⁵ *Le Respect des lois* est tiré de l'Histoire d'Angleterre, Lord Bacon est cité dans *Exemple de modestie*.

⁴⁵⁶ La Perse est le cadre de : *Le Préjugé de naissance est un grand obstacle à la bonne éducation*. Saladin, sultan d'Égypte est nommé dans *Exemple de modération*.

Les autres intitulés ne permettent pas de définir le contenu car ils se limitent à un nom, *Alibée* (I), ou évoquent un phénomène surnaturel : *Les Revenants* (II). Les uns se réfèrent à une action : *La Saignée*, ou à un objet : *L'Habit sans galons*. D'autres affichent résolument leur contenu religieux : *La Justice et la Clémence de Dieu* (V), *La Prière* (V). Enfin, certains restent vagues : *Variétés* (III) ou *Morceaux choisis dans les chœurs de Racine* (III) et ne livrent rien de ce qu'y trouvera le lecteur. Nous notons que deux textes différents peuvent porter le même titre. Nous trouvons ainsi *L'Hospitalité* dans les volumes I et II et *Le bon Fils* dans ces mêmes tomes.

Le choix sémantique des titres est également instructif. Il donne la tonalité optimiste de l'ensemble. « Bienfaisant » apparaît à cinq reprises ainsi que « vertu » et « vertueux ». La « générosité » et « généreux » reviennent quatre fois dans les volumes II, III et IV. L'amitié est évoquée à huit reprises que ce soit à travers les lettres à un ou une amie. Ce sentiment est particulièrement valorisé : *Toutes les Grandeurs du monde ne valent pas un bon ami* (I), *Le Courage de l'amitié* (I) ou *L'Ami fidèle* (II).

Les relations familiales sont présentes. Nous trouvons le substantif « fils » six fois, en relation avec le père ou la mère. L'adjectif filial est associé à la tendresse, la piété et l'amour. L'amitié n'est pas oubliée au sein de la famille avec ce *Trait d'amitié fraternelle*.

D'autres vertus morales sont mentionnées : la modestie, la modération, la médiocrité, la probité, l'hospitalité. Les vertus sociales apparaissent dans le texte intitulé *Le Respect des lois*, ou dans le *Trait de justice*.

Un premier tri des textes montre que 40% d'entre eux se déroulent dans un cadre rural, mettant en scène des paysans, des bergers, des artisans, des marins, des soldats. Des hommes et des femmes d'un niveau social plus élevé, de petite noblesse, négociants ou officiers, apparaissent dans une vingtaine de récits. Enfin une douzaine d'écrits mettent en scène des puissants ou des proches du pouvoir.

En dehors d'un fait de cruauté enfantine à l'égard des animaux⁴⁵⁷, la première catégorie de textes, ayant la campagne pour cadre, est porteuse de valeurs positives. Notons d'ailleurs que le texte de l'abbé Le Monnier se termine bien. Il ne peut en être autrement, car le caractère

⁴⁵⁷ *L'Enfant bien corrigé*, texte de M. l'abbé Le Monnier, (I).

dominant des habitants de la campagne est leur amour de la vertu. Un écart de conduite peut survenir, mais il est suivi par un retour à de meilleurs sentiments. Les thèmes de la bienfaisance, de la générosité, de la solidarité sont bien représentés. C'est parmi les bergers que le sénateur vertueux chassé du pouvoir⁴⁵⁸ trouve la sérénité. Ceux qui ont grandi et vécu au milieu de la nature sont célébrés même après leur mort⁴⁵⁹. Ils ont connu une vie de labeur récompensée par une nombreuse famille⁴⁶⁰ qui a veillé sur eux dans leur âge avancé⁴⁶¹, dans un foyer où la modestie le dispute au bonheur de faire le bien⁴⁶². Une terre mise en valeur⁴⁶³, une halte fraîche où les voyageurs se reposent⁴⁶⁴, une descendance honnête et travailleuse sont leurs tombeaux plus sûrement que tous les honneurs.

Les humbles sont également donnés en exemple pour leur esprit de solidarité. Tel ce paysan qui, n'écoulant que son cœur, préfère laisser brûler sa maison pour aller sauver la vie de son voisin souffrant qui ne peut échapper aux flammes⁴⁶⁵. Les actes de bravoure de marins sont rapportés⁴⁶⁶.

La ville ne recèle pas moins de cœurs vertueux parmi ses vieux militaires ou ses artisans, à l'exemple de celui qui accueille et soigne un jeune artiste peintre et refuse de s'en faire payer, à charge pour son débiteur de faire la même chose à autrui⁴⁶⁷. Il en est même qui y réussissent d'une manière honnête. À ceux-là il est donné de conserver une âme pure et bienfaisante tel Colin⁴⁶⁸, qui dans l'aisance n'a pas oublié son ami Jeannot, dont les parents, ayant fait fortune par des moyens peu honnêtes, sont entraînés dans une chute aussi brutale que leur élévation fut rapide. C'est également Wills, dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il s'endette pour faire libérer de prison le père d'une jeune fille dont la détresse l'a touché⁴⁶⁹.

La bienfaisance et la générosité dominent dans les textes qui mettent en scène des gens de qualité, issus de la petite noblesse ou négociants fortunés. Elles font des émules lorsque les

⁴⁵⁸ *L'Hospitalité* (II).

⁴⁵⁹ *Oraison funèbre d'un paysan* (II).

⁴⁶⁰ *Le Moyen de couler une vie toujours heureuse* (I).

⁴⁶¹ *Les Soins prévenants des enfants pour leurs pères* (I).

⁴⁶² *Le petit Berger bienfaisant* (I), *La Bergère bienfaisante* (II).

⁴⁶³ *Les Malheurs de la guerre et les avantages de la paix* (I).

⁴⁶⁴ *L'Homme bienfaisant même après sa mort* (I).

⁴⁶⁵ *Courage et bienfaisance d'un paysan* (II).

⁴⁶⁶ *Le Secours généreux* (IV), texte publié dans le *Mercure de France*, de juillet 1776 sous le titre *Le Trait de générosité*, p. 192.

⁴⁶⁷ *La Dette de l'humanité* (II).

⁴⁶⁸ *Toutes les grandeurs ne valent pas un bon ami* (I).

⁴⁶⁹ *Le Jeune Homme vertueux suivi de L'Histoire de M. Belton* (IV).

parents la pratiquent⁴⁷⁰. Vieillir expose à la faiblesse, à la fragilité et à la dépendance comme le rappelle la *Lettre d'un père sur l'ingratitude de son fils* (II) mais aussi donne lieu à des sacrifices librement consentis pour sortir son père de prison. L'un s'enrôle pour cinq ans en mettant un haut prix à son engagement⁴⁷¹, l'autre sacrifie sans hésitation un riche mariage avec une jeune fille tendrement aimée⁴⁷².

La fortune est un piège qui conduit à bien des débordements. Mais il n'est de mauvaise conduite qui ne se corrige lorsqu'un frère vous tend la main. Plusieurs textes⁴⁷³ traitent de ce thème tout en condamnant les excès. Le faux honneur qui conduit à vouloir se battre en duel contre quelqu'un de son propre sang⁴⁷⁴, la théorie de l'intérêt bien compris et de la lutte contre les préjugés prônés par Collins, Tindal et Toland⁴⁷⁵ font l'objet d'un drame et d'un récit.

La fortune est également soumise à de violents revers. Heureux alors, l'homme de qualité qui sait se retirer à la campagne avec sa famille et borner ses désirs à ses possibilités⁴⁷⁶.

Ce sont d'autres dangers qui guettent les Grands. L'homme de pouvoir est entouré de vils courtisans. Trouver un philosophe capable de lui dire la vérité sans crainte⁴⁷⁷ ou un juge dont la fermeté reste inébranlable devant la volonté d'un prince de nier la justice⁴⁷⁸ est chose rare. La proximité du pouvoir peut faire tourner bien des têtes et il faut toute la vertu et la force de caractère d'un jeune berger pour y résister⁴⁷⁹. Mais pour celui qui s'y est brûlé les ailes et qui s'en trouve chassé sous les coups des envieux et des rivaux, il reste le sein de la nature qui permet de retrouver son équilibre et le vrai prix de la vie⁴⁸⁰.

Nous l'avons signalé dans la présentation des textes, quatre d'entre eux ont une thématique essentiellement religieuse. Les vers de Racine (III) sont un hymne à la gloire du Dieu bienfaisant pour les cœurs vertueux. Les trois autres textes sont des dialogues entre un enfant et son père sur un sujet de religion. Le premier explicite la notion de Dieu rémunérateur et

⁴⁷⁰ *L'Habit sans galons* (IV).

⁴⁷¹ *Le Bon Fils* (I).

⁴⁷² *Lettre d'une jeune demoiselle à son amie sur un trait de vertu de son amant* (IV).

⁴⁷³ *La Mauvaise mère et le bon fils* (I), *Le Cadet généreux* (II), *Trait d'amitié fraternelle* (II).

⁴⁷⁴ *Le Duel, conte moral* (IV).

⁴⁷⁵ *La Nécessité des bons principes* (IV).

⁴⁷⁶ *Les Avantages de la médiocrité* (IV).

⁴⁷⁷ *Les Flatteurs confondus* (III).

⁴⁷⁸ *Le Respect des lois* (III).

⁴⁷⁹ *Alibée* (I).

⁴⁸⁰ *Le Bonheur dans la médiocrité* (III), *Les Douceurs du travail* (III).

vengeur dans les générations suivantes⁴⁸¹, le second traite de l'attitude à avoir face aux coups du destin⁴⁸², ici un incendie qui détruit tous les biens de la famille. Le dernier aborde la question de la prière⁴⁸³. Il ressort de ces lectures que les desseins de Dieu sont impénétrables. L'homme doit mettre sa confiance en lui car s'il n'échappe pas au châtement que lui attirent ses fautes, il trouve toujours la récompense de ses bonnes actions. Ces textes sont, de tous ceux publiés par Berquin au cours de sa carrière de littérateur, les seuls à aborder de manière aussi directe des points de dogme.

Au terme de cette première approche des *Lectures pour les enfants* nous constatons que les idées esquissées dans les *Idylles* et les *Romances* sont toujours présentes. Les qualités « naturelles » des campagnards, leur générosité malgré les vicissitudes de la vie, leur bien-être sont des thèmes développés à de nombreuses reprises. Cette vie modeste est donnée comme modèle dans les textes mettant en scène les gens de condition. Elle est la voie d'accès au bonheur. Elle permet aux gens fortunés d'exercer la bienfaisance. Les remarques évoquant les dangers de la vie à la cour, déjà présentes dans *Le Sénateur devenu berger*, sont reprises. Les Grands présentent des images valorisées par leurs gestes de générosité. Une thématique nouvelle apparaît, qui sera largement développée dans les œuvres ultérieures. Il s'agit de la relation entre les parents et les enfants. Les premiers dialogues, qu'ils abordent les sujets de religion ou la punition d'une faute, témoignent d'une atmosphère familiale que nous retrouverons dans les périodiques.

C - Les périodiques

Il faut attendre décembre 1781 pour que le nom de Berquin apparaisse à nouveau comme auteur dans le *Journal de la Librairie*. Consacrant son temps aux deux enfants de l'éditeur, il est entré à partir de 1778 dans l'équipe du *Mercure de France*. Il décide d'aller au-delà des *Lectures pour les enfants* et lance un périodique à destination de la jeunesse. Deux récits sont

⁴⁸¹ *La Justice et la clémence de Dieu* (V).

⁴⁸² *La Résignation* (V).

⁴⁸³ *La Prière* (V).

évoqués concernant les influences qui auraient pu inciter Berquin à se lancer dans l'aventure. Le premier, cité par Gragnon-Lacoste fait intervenir D'Alembert qui aurait dit au jeune littérateur⁴⁸⁴ : « je voudrais qu'il se trouvât quelque maître judicieux qui nous donnât la logique des enfants sous forme de dialogue⁴⁸⁵ ». Le second, rapporté par Göte Klingberg se trouve dans une « Vie de Berquin », paru dans le premier volume d'une traduction suédoise de *L'Ami des enfants*. Il fait état « d'une vénérable dame qui déplorait le manque d'œuvres qui, comme celles de Berquin, avaient le triple objectif d'amuser les enfants, de leur enseigner quelque chose et de les guider vers la vertu d'une manière naturelle ». Cette « vénérable dame » est identifiée comme étant Mme Panckoucke. Ces propos ne saurait avoir été tenu avant 1782, à moins que les « œuvres de Berquin » dont il est question ne soient les *Lectures pour les enfants* rééditées en 1777.

a - *L'Ami des enfants*

Denise Escarpit voit avec raison dans cette nouvelle entreprise de Berquin « un tournant dans sa carrière⁴⁸⁶ ». Il faudra en effet attendre la période révolutionnaire pour qu'il revienne vers un public adulte, le public des campagnes.

« Avec Berquin, la librairie enfantine française prend de nouvelles formes éditoriales⁴⁸⁷ » constate également M. E. Plagnol-Diéval. La fidélisation du public enfantin par le biais de la souscription était un fait nouveau à la fin de l'Ancien Régime.

⁴⁸⁴ Ces mêmes propos se trouvent dans l'article « Éducation » de l'*Encyclopédie*.

⁴⁸⁵ GRAGNON-LACOSTE, *Vie de Berquin*, cité par ELACHMIT, opus cité p. 112. L'anecdote est à prendre avec prudence. Voici ce qu'écrivait M. Gragnon-Lacoste : « *Je voudrais*, dit un jour d'Alembert à Berquin, avec lequel il se rencontrait chez Pan... *qu'il se trouva quelque maître judicieux qui nous donnât la logique des enfants en forme de dialogues*. Ces paroles frappèrent le jeune moraliste qui résolut dès lors d'écrire des contes moraux destinés à former le cœur et l'esprit » (folio 52). Mais M. Gragnon-Lacoste écrit plus haut que Berquin « vivait parmi ceux qui se réunissaient chez Panckoucke où ils jetaient en commun sous la direction de Diderot et d'Alembert les fondements de cette vaste encyclopédie » (folio 28). Il nous semble qu'il y a là une confusion entre *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert et *L'Encyclopédie méthodique* de Panckoucke.

⁴⁸⁶ Denise ESCARPIT, opus cité, p.11.

⁴⁸⁷ Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIEVAL, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIIIe siècle*, Voltaire Foundation, Oxford, 1997, p. 331.

1 - Le titre du périodique

L'idée d'un périodique pour les enfants avait vu le jour en Allemagne, en 1776, sous la plume de Christian-Félix Weisse. Il l'intitula *Der Kinderfreund*. Sa publication s'étendra sur six années, jusqu'en 1782. L'édition est donc lancée lorsque Berquin demande aux libraires de Leipzig les œuvres de Weisse, dans la lettre du 15 mars 1776 mentionnée précédemment. La filiation avec cet ouvrage est affirmée dès la page de titre par une note de Berquin lui-même :

Il a paru sous le même titre, un ouvrage de M. Weisse, l'un des plus célèbres poètes de l'Allemagne. On en tirera des morceaux choisis, ainsi que des ouvrages de MM. Campe et Salzmann⁴⁸⁸.

L'auteur reconnaît dès le début sa dette à la littérature allemande et à C. F. Weisse.

Christian-Félix Weisse (1726-1804) « est avant tout un écrivain populaire, plus soucieux de se créer un vaste public, parfois au prix de concessions stylistiques que de faire preuve d'originalité⁴⁸⁹ » écrit de lui François Genton dans la thèse qu'il a consacrée à la découverte du théâtre allemand. Weisse a publié en nombre des poésies, des pièces de théâtre quelquefois traduites de l'anglais ou du français et des écrits pour la jeunesse. « Il est considéré comme l'un des créateurs de la littérature moderne d'enfance et de jeunesse, littérature à la fois éducative et distrayante⁴⁹⁰ ». Son périodique *Der Kinderfreund* connut un très grand succès en Allemagne.

Toutefois ce titre n'était pas nouveau pour le public français. Le terme d'*Ami* était utilisé depuis longtemps. Le marquis de Mirabeau l'avait choisi pour son journal, *L'Ami des Hommes*, publié entre 1759 et 1760. Mais avant lui, en 1758, Pierre-Joseph Boudier de Villemert avait donné un *Ami des femmes* qui eut plusieurs éditions au cours des vingt années suivantes. En 1765, paraît un *Ami de la Concorde*⁴⁹¹, attribué à un avocat, Champlair. En 1766 c'est *L'Ami des pauvres*⁴⁹² de Faiguet de Villeneuve. L'année 1767 voit un *Ami de la*

⁴⁸⁸ Arnaud BERQUIN, *L'Ami des enfants*, volume 1.

⁴⁸⁹ François GENTON, *La Découverte du théâtre allemand (1750-1772) ; contribution à une étude de la fortune et de l'image de la littérature allemande en France au XVIIIe siècle*, thèse soutenue à Metz, 1988, p. 301.

⁴⁹⁰ Idem, p. 302.

⁴⁹¹ *Ami de la Concorde ou Essai sur les moyens d'éviter les procès et d'en tarir la source*, par un avocat du Parlement, à Londres, 1765.

⁴⁹² Joachim FAIGUET DE VILLENEUVE, *L'Ami des pauvres ou L'Économie politique avec deux mémoires intéressants sur les maîtrises et sur les fêtes*, Paris, Moreau, 1766.

*vérité*⁴⁹³ tandis que l'abbé Mery de la Canorgue fait imprimer *L'Ami de ceux qui n'en ont pas*⁴⁹⁴. Le substantif connaîtra une éclipse de quelques années avant de revenir en 1776, dans le titre d'un drame, *L'Ami du siècle* dont le nom de l'auteur ne nous est pas parvenu, d'un almanach, *L'Ami du goût*, ouvrage dédié à Monseigneur le Comte d'Artois. Le *Journal de la Librairie*, dans ses derniers numéros de 1776, annonce la publication d'un *Ami des Arts*⁴⁹⁵, d'un *Ami philosophe et politique*⁴⁹⁶ et enfin d'un *Ami des jeunes gens*, nouvelle édition d'un ouvrage paru douze ans auparavant⁴⁹⁷.

Enfin, le titre même choisi par Berquin n'était pas neuf. En 1765, le père jésuite Joseph Reyre avait publié un *Ami des enfants*⁴⁹⁸ qui connut un franc succès puisqu'en 1770 il donnait sa sixième édition. Rien de commun avec son successeur de 1782. Un précepteur s'adresse au jeune garçon dont il a la charge. Il agrmente ses propos de nombreux traits d'histoire et de fables car « tout le monde sait que de tout temps on a employé les fables pour instruire les enfants⁴⁹⁹ ».

2 - Historique de la publication

« Berquin inaugure la mode des livraisons périodiques de littérature enfantine en France⁵⁰⁰ » souligne M. E Plagnol-Diéval.

Le *Journal de la Librairie* nous permet de suivre le périodique au fil de sa publication. Chaque nouvel opus y est annoncé.

⁴⁹³ Sébastien-Marie-Mathurin GAZOT-DOURXIGNÉ, *L'Ami de la vérité, ou Lettres impartiales, semées d'anecdotes curieuses, sur toutes les pièces de théâtre de M. de Voltaire*, A Amsterdam, et se vend à Paris, chez Jorry, Gueffier, Delalain. M.D.CC.LXVII.

⁴⁹⁴ *L'Ami de ceux qui n'en ont point, ou Système oeconomique, politique et moral, pour le régime des pauvres & des mendiants, dans tout le royaume* Par M. l'abbé M**. Prêtre et licencié en théologie, A Paris, chez Pascal Prault. M.DCC.LXVII.

⁴⁹⁵ Jacques-Joseph-Marie DECROIX, *L'Ami des arts ou Justification de plusieurs grands hommes*, A Amsterdam et se trouve à Paris chez les marchands de nouveautés. M.DCC. LXXVI.

⁴⁹⁶ Dom AUBRY Jean-Baptiste, *L'Ami philosophe et politique* Ouvrage où l'on trouve l'essence, les espèces, les principes, les signes caractéristiques, les avantages & les devoirs de l'amitié; l'art d'acquérir, de conserver, de regagner le cœur des hommes, &c...De l'imprimerie de Thomas, père & fils. Se vend à Nancy chez Babin. A Paris chez Dumoulin. 1776.

⁴⁹⁷ Guillaume GRIVEL, *L'Ami des jeunes gens*, par M. G***** , Lille : J.-B. Henry ; et Paris : Duchesne, 1764

⁴⁹⁸ *L'Ami des enfants*, par l'abbé de ***, A Paris, Chez Desaint et Saillant, libraires, Rue saint Jean de Beauvais, M. DCC. LXV.

⁴⁹⁹ Idem, p. 16.

⁵⁰⁰ M. E. PLAGNOL-DIÉVAL, opus cité, p. 332.

La première mention date de la fin de l'année 1781. Dans son n° 51 du samedi 22 décembre 1781, nous pouvons lire :

L'Ami des enfants par M. Berquin

À Paris, chez Pissot et Théophile Barrois, libraires, quai des Augustins et à Versailles, chez Blaizot, libraire rue de Satory.

À compter du 1^{er} janvier prochain, il paraîtra le premier de chaque mois un volume de cet ouvrage de 144 pages d'impression et d'un format portatif pour les enfants.

La souscription est de 13 l. 4 s. pour Paris et de 16 l. 4 s. pour la province, port franc par la poste, le treizième gratis.

On trouve chez les mêmes libraires, ainsi que chez Nyon Jeune et Nyon l'aîné les Lectures pour les enfants ou choix de petits contes également propres à les amuser et à leur inspirer le goût de la vertu : 3 vol. petit format, broché, 3 l. 12 s.

Le rythme de publication annoncé est mensuel. Chaque volume parviendra aux souscripteurs en début de mois. Nous constatons que Berquin, quoique proche de l'éditeur Panckoucke publie son magazine chez Pissot et Théophile Barrois. Le type de sa publication ne correspondait pas aux ouvrages diffusés par l'ancien libraire lillois.

Le *Journal de la Librairie* nous indique la progression de mois en mois.

Volume du mois de :	Annoncé dans le <i>Journal de la Librairie</i> le :
Janvier 1782	Samedi 5 janvier 1782, n° 1
Février 1782	Samedi 2 février 1782, n°5
Mars 1782	Samedi 2 Mars 1782, n°9
Avril 1782	Samedi 30 mars 1782, n°13
Mai 1782	Samedi 27 avril 1782, n°17
Juin 1782	Samedi 1 ^{er} juin 1782, n°22
Juillet 1782	Samedi 29 juin 1782, n°26
Août 1782	Samedi 27 juillet 1782, n°30
Septembre 1782	Samedi 31 août 1782, n°35
Octobre 1782	Samedi 5 octobre 1782 n°40
Novembre 1782	Samedi 9 novembre 1782, n°45
Décembre 1782	Samedi 30 novembre 1782, n° 48

« Il semble toutefois que le rythme de parution n'ait guère été régulier ⁵⁰¹ » note F. Genton. La lecture du tableau nous indique que Berquin a tenu ses engagements, même si parfois nous observons une semaine de retard dans l'annonce. Rien ne nous permet d'affirmer que cela signifiait une irrégularité des envois.

La lecture plus détaillée des annonces nous apprend que le premier numéro était augmenté d'un prospectus de 12 pages. Dès le mois d'avril, une réimpression de l'ouvrage est en cours comme en atteste l'indication du journal :

Les personnes à qui on n'a pas pu fournir les trois premiers volumes de cet ouvrage sont prévenus qu'on vient d'en achever la réimpression ⁵⁰².

C'est dire que l'ouvrage a connu le succès dès les premiers fascicules. Nous ne connaissons pas malheureusement son tirage ainsi que sa sphère de diffusion.

Le 5 octobre 1782 et non à partir de novembre, comme l'indique Mme Escarpit, le lieu de distribution change comme en atteste l'annonce :

L'Ami des enfants par M. Berquin, volume d'octobre 1782, n°10

À Paris, Au Bureau de ce journal, rue de l'Université, au coin de celle du Bacq, n°28. S'adresser à M. Le Prince, directeur ⁵⁰³.

Ainsi, Berquin semble s'installer « à son compte ». Il crée une maison de diffusion qui portera le nom de Bureau de l'Ami des Enfants. Cette entreprise sera suffisamment florissante pour perdurer jusqu'à son décès. Nous n'avons malheureusement aucune information concernant celui qui fut jusqu'au bout le directeur de ce Bureau, Monsieur Leprince, ni sur son mode de gestion.

Le *Journal de la Librairie* confirme une nouvelle fois le succès de l'entreprise, le 9 novembre : Après l'annonce du numéro de novembre, il fait état d'une troisième édition.

Le nombre de souscripteurs de ce journal exigeant de nouveaux soins pour l'exactitude de la distribution, on a profité de la circonstance d'une troisième

⁵⁰¹ François GENTON « Berquin et l'influence des auteurs de langue allemande », opus cité, p. 55.

⁵⁰² *Journal de la Librairie*, Samedi 27 avril 1782, n° 17.

⁵⁰³ *Journal de la Librairie*, Samedi 5 octobre 1782, n°40.

édition pour établir à cet effet un bureau particulier. On souscrit à Paris, au Bureau du journal⁵⁰⁴ ...

Moins d'un an après le lancement de son *Ami des enfants*, Berquin donne la troisième édition. Ce fait témoigne d'une attente dans le public pour ce type d'ouvrages. Devant tant de succès, il ne pouvait envisager de s'arrêter. Il en informe ses lecteurs le 30 novembre, avec l'annonce du « douzième et dernier volume de 1782 ». Il ajoute :

Cet ouvrage sera continué l'année prochaine sur le même plan et aux mêmes conditions.

Le premier volume de 1783 paraîtra le 15 décembre prochain. MM. les souscripteurs qui voudraient renouveler leur abonnement sont priés de le faire avant ce jour pour que l'envoi ne souffre pas d'interruption. On sera libre de souscrire pour la seconde année seulement au prix de 13 l. 4 s. pour Paris et 16 l. 4 s. pour la province, franc de port.

Ceux qui, en souscrivant pour la seconde année, désireraient les douze volumes de 1782 paieront pour les deux années ensemble 26 l. 8 s. pour Paris et 32 l. 8 s. pour la province, franc de port par la poste.

On s'adressera à M. Le Prince, directeur du Bureau de l'Ami des Enfants, rue de l'Université, au coin de celle du Bacq, N° 28.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres et le port de l'argent.⁵⁰⁵

Cette annonce nous révèle un aspect des pratiques de vente de Berquin : à tout moment, un lecteur peut souscrire pour l'année en cours ou pour la collection complète sans supplément de prix.

Dès la mi-décembre, Berquin tient sa promesse et annonce le premier numéro de 1783. Il renouvelle les informations pour ceux qui souhaitent acquérir la première année du périodique.

Le *Journal de la Librairie* est une nouvelle fois un outil précieux pour suivre la parution des volumes.

Volume du mois de :	Annnonce dans le <i>Journal de la Librairie</i> le :
Janvier 1783	Samedi 14 décembre 1782, n°50
Février 1783	Samedi 22 février 1783, n°8
Mars 1783	Samedi 8 mars 1783, n°10

⁵⁰⁴ *Journal de la Librairie*, Samedi 9 novembre 1782, N°45.

⁵⁰⁵ *Journal de la Librairie*, Samedi 30 novembre 1782, N°48.

Avril 1783	Samedi 29 mars 1783, n°13
Mai 1783	Samedi 3 mai 1783, n°18
Juin 1783	Samedi 7 juin 1783, n°23
Juillet 1783	Samedi 26 juillet 1783, n°30
Août 1783	Samedi 30 août 1783, 35
Septembre 1783	Samedi 11 octobre 1783, n°41
Octobre 1783	Samedi 25 octobre 1783, n°43
Novembre 1783	Samedi 10 décembre 1783, n°49
Décembre 1783	Samedi 20 décembre 1783, n°51

Nous constatons qu'en cette seconde année, quelques perturbations sont intervenues dans la diffusion. En effet, un premier retard intervient en février, justifié par l'auteur :

Ms les souscripteurs sont priés d'excuser un retard involontaire, occasionné par le désir de leur rendre ce volume plus agréable, en l'appropriant à l'heureuse circonstance de la paix.⁵⁰⁶ ».

Un second retard survient en juillet. Nous savons qu'en juin et juillet, Berquin voyage en Angleterre. Il est chez Fanny Burney début juillet. Nous ne connaissons pas les dates exactes de son voyage. À la fin de l'été, l'écrivain est souffrant, comme il l'écrit à ses lecteurs. Au cours de l'année, il a confié la publication de son périodique à l'un de ses amis : Nicolas de Bonneville, dont il publie quelques-unes des œuvres poétiques. Membre de la Loge des Neuf-Sœurs, collaborateur de Friedel à partir du troisième volume du *Nouveau Théâtre allemand*, de Bonneville édita la onzième livraison de *L'Ami des enfants* de 1782 et la huitième de 1783⁵⁰⁷.

Ce huitième numéro correspond sans doute au séjour de Berquin en Angleterre car le volume aurait dû paraître au début du mois d'août.

Malgré ces quelques difficultés, Berquin aura réussi à tenir ses engagements. Il ne manque pas d'activité car il a entrepris une nouvelle édition des vingt-quatre numéros « en huit gros

⁵⁰⁶ Arnaud BERQUIN, *L'Ami des Enfants*, février 1783. Les *Avi*s de Berquin insérés dans le périodique sont extraits de l'édition Bellevue conservée à la Bibliothèque de Versailles.

⁵⁰⁷ *Dictionnaire des Journalistes 1600-1789*, (A-J), sous la direction de Jean Sgard, notice « Berquin », rédigé par F. Genton, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, pp. 87-90.

volumes de près de 450 pages chacun⁵⁰⁸ ». Le prix est identique à celui des vingt-quatre volumes. Il insère une proposition commerciale:

Ceux qui prendront de l'une ou de l'autre édition 4 exemplaires (*à la fois*) auront le cinquième *gratis* et ceux qui en prendront 12 exemplaires (*à la fois*) auront en outre le treizième, c'est à dire 16 pour 12, avec des facilités pour le paiement, en se chargeant dans l'un et l'autre cas des frais de port.

Par cette annonce, Berquin cherche à toucher le public des maîtres et maîtresses de pension et des petites écoles. Nous ne savons pas si cette offre eut quelque succès.

Si Berquin n'a pas publié son mensuel chez Panckoucke, il peut compter sur le soutien du libraire à travers le *Mercur de France*. Ce dernier fait la promotion de l'ouvrage en annonçant assez régulièrement⁵⁰⁹ les nouveaux numéros. Mais il publie également plusieurs textes dans leur intégralité. Ainsi l'annonce de la naissance du périodique est précédée par la publication du récit *Le Serin*⁵¹⁰. *La Neige* sert de texte d'appel pour le numéro inaugural de janvier 1782⁵¹¹. Dans le *Mercur* du 20 avril, on peut lire la *Romance faite auprès du berceau d'un enfant* qui ouvre le volume de mai de *L'Ami des enfants* et bien sûr, on indique aux lecteurs la livraison prochaine de ce 5^{ème} tome. Le journal publie également les créations de ses correspondants ou de ses abonnés. Ainsi, le 14 septembre 1782, il donne les *Couplets sur l'Ami des enfants*, commis par la plume de M. Pouteau le jeune. Un hymne à l'auteur du périodique ! Une *Épître* sera publiée dans la livraison du 28 février 1784⁵¹² sous le titre : *Épître à M. Berquin, auteur d'idylles et d'un ouvrage périodique intitulé L'Ami des enfants*, signée par M. l'abbé d'Auriol de Lauraguel.

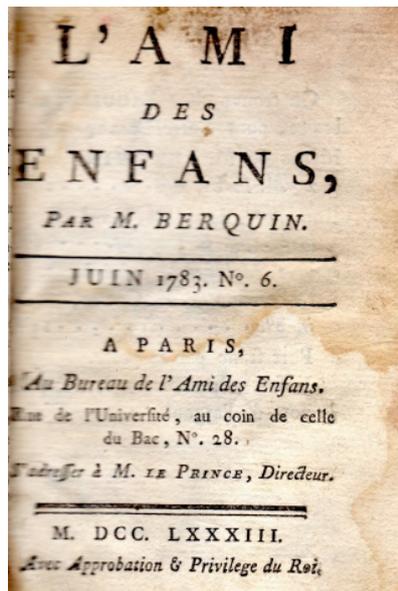
⁵⁰⁸ *Journal de la Librairie*, samedi 20 décembre 1783, n° 51.

⁵⁰⁹ Les sept premiers numéros de 1782 sont annoncés. En 1783, les numéros 2, 3, 7, 8,9, 10, 11 et 12 sont signalés.

⁵¹⁰ *Le Serin* est le premier texte du numéro de février 1782. Il est publié dans le *Mercur de France* du samedi 22 décembre 1781, pp. 209-218.

⁵¹¹ *Mercur de France*, Samedi 5 janvier 1782, pp. 7-14.

⁵¹² *Mercur de France*, Samedi 28 février 1784, p. 145-147.



L'Ami des enfants

Page de titre,

Numéro de juin 1783

Au cours de l'année 1783, il n'y a pas de nouvelles publications tirées du magazine mais les annonces sont souvent accompagnées d'un commentaire visant à encourager d'éventuels souscripteurs. Ainsi il est dit à propos du numéro de septembre que « cet utile ouvrage est toujours fait avec le même soin et paraît inspirer un intérêt toujours plus vif⁵¹³ ». Deux semaines plus tard, à propos du volume 10 nous pouvons lire :

Ce volume renferme nombre de petits dialogues, la Montre, Caroline, Un petit Plaisir changé contre un plus grand, Mathilde et La Suite de l'école militaire.⁵¹⁴

L'annonce du numéro de novembre donne à nouveau lieu à des manifestations d'intérêt :

Cet ouvrage conserve l'avantage précieux d'être toujours d'un ton conforme à l'âge des lecteurs auxquels il est destiné, et de leur présenter une morale gaie et aimable. Ce volume renferme *La Perruque, le gigot &c, Le Trictrac*, une jolie *Romance* et *La tendre Mère*.⁵¹⁵

Arnaud Berquin peut également compter sur un autre organe de presse, quotidien celui-ci. En effet, le *Journal de Paris* annonce le périodique et se fait l'écho très régulièrement des nouveaux fascicules. Pour l'année 1782, nous n'avons pas retrouvé l'annonce du numéro d'octobre. Tous les opuscules de 1783 sont annoncés, parfois avec un peu de retard. La

⁵¹³ *Mercur de France*, Samedi 25 octobre 1783, p. 189.

⁵¹⁴ *Mercur de France*, Samedi 8 novembre 1783, p. 93.

⁵¹⁵ *Mercur de France*, Samedi 13 décembre 1783, pp. 94-95.

première occurrence du périodique⁵¹⁶ donne lieu à un long article dans lequel le prospectus est largement diffusé, permettant aux lecteurs de se faire une idée précise du projet de l'auteur. Quelques mois plus tard, un écrit rendra compte aux abonnés des premiers volumes de l' *Ami des enfants*.

3 - Les traces de la réception

Le *Mercur de France* ne se limitera pas à quelques insertions laudatives. Il publiera un long article signé Garat à la fin du mois de mai 1782. Plusieurs numéros du périodique ont déjà paru et les critiques littéraires prennent alors leur plume pour en rendre compte à leurs lecteurs.

Garat n'est peut-être pas le premier à écrire. La *Correspondance littéraire* de Grimm signale la publication en décembre 1781⁵¹⁷. Meister manque d'enthousiasme. Il relève l'absence d'ouvrages pour les enfants, ce qui le conduit à ne pas décourager ceux qui s'engagent dans cette voie :

Il y a si peu de livres dont on puisse occuper utilement le premier âge, qu'il faut bien savoir quelque gré aux écrivains qui, sans s'approcher du but, s'en éloigne moins que les autres : M. Berquin a paru être de ce nombre.⁵¹⁸

Il est indiqué que les textes, contes, dialogues, fables et petits drames sont pour la plupart imités de l'allemand. Et « la morale que renferment tous ces petits ouvrages est en général assez raisonnable ; mais l'idée en est presque toujours trop vague, trop superficielle ; la forme un peu niaise, un peu monotone⁵¹⁹ ». La critique se termine par une sorte de mise en garde. La niaiserie s'approche très souvent du caractère bas. « Il est au moins très sûr qu'il n'y a le plus souvent qu'une nuance très légère qui les sépare ; il n'appartient qu'au tact le plus fin et le plus exercé de ne jamais les confondre ». Parmi les anciens rédacteurs de la *Correspondance Littéraire* se trouvait madame d'Épinay qui, à la même époque, donnait la deuxième édition fortement augmentée des *Conversations d'Émilie*.

⁵¹⁶ *Journal de Paris*, Samedi 5 février 1782, p. 17.

⁵¹⁷ Cette date nous paraît erronée, *L'Ami des Enfants* n'étant pas encore arrivé chez les souscripteurs.

De plus, le rédacteur informe ses lecteurs qu'il s'en est déjà fait deux éditions. Ce qui reporte la note à avril 1782 au plus tôt.

⁵¹⁸ *Correspondance littéraire* de Grimm..., XIII, décembre 1781, p. 45.

⁵¹⁹ Ibid.

Quatre numéros de *L'Ami des enfants* ont déjà paru lorsque Joseph-Dominique Garat consacre un long article à l'entreprise de son ami. Il la présente sous un jour extrêmement favorable.

En lisant l'ouvrage de M. Berquin on voit, on sent que le titre de son livre exprime un sentiment habituel de son âme. On n'en a point fait où l'on retrouve mieux les grâces et le charme de l'enfance, ni qui soit plus propre à inspirer toutes les vertus aux enfants.

Plusieurs indications attestent la proximité du rédacteur avec l'auteur : « L'auteur recueille quelquefois dans la société les histoires qu'il raconte aux enfants. La vérité les rend alors plus intéressantes comme plus instructives⁵²⁰ ». Il cite une anecdote mettant en scène « Madame P. jeune femme aussi distinguée par les grâces & par la tournure piquante de son esprit, et par la délicatesse de ses sentiments... ». Cette jeune femme est sans aucun doute Madame Panckoucke. Berquin rapporte quelques mots d'enfants, dont il a probablement été le témoin, dans les trois récits intitulés « Caroline ». Autre témoignage de l'amitié, Garat est sans doute l'un des premiers à donner à Berquin le nom de son ouvrage. Il souligne que chaque livret n'a rien d'un *pensum* : « L'Ami des enfants n'a point pris avec eux ce ton dogmatique de l'enseignement qui les ennuie & les effraie⁵²¹ ».

Garat conçoit que l'acquisition des connaissances nécessite parfois « des études pénibles ». Mais pour ce qui est de la vertu, il n'en est rien. Elle est naturelle chez l'enfant. Il convoque Montaigne pour confirmer ses propos : « *Nous allons toujours, [...] accusant la nature des vices que nous plantons nous-mêmes dans l'âme de nos enfants* ». Les enfants ne sont pas encore touchés par les vices des passions qui affectent l'homme dans son âge adulte. Il ne faut que cultiver les bonnes dispositions qui leur sont données, et c'est ce à quoi *L'Ami des enfants* va contribuer. Berquin est ce jardinier qui va cultiver ce que la nature a semé.

Garat met l'accent sur les procédés de l'auteur. Les personnages sont des enfants auxquels le jeune lecteur pourra s'identifier. Ils sont saisis dans leur milieu familial, avec leurs parents, leurs amis, mais également leurs animaux familiers, leurs jeux... On les rencontre à la ville mais aussi à la campagne.

Les héros des histoires et les personnages des drames sont des enfants comme eux ; les enfants se retrouvent partout dans cet ouvrage. [...] Les détails du style rappellent aussi toujours les objets qui amusent le plus l'enfance, comme les instruments de leurs jeux & les animaux dont ils font les compagnons de

⁵²⁰ *Mercur de France*, Samedi 25 mai 1782, pp. 152-165.

⁵²¹ *Ibid.*

leurs plaisirs. La scène des histoires et des drames est le plus souvent à la campagne où les enfants jouissent des moments les plus heureux de leur âge⁵²².

Le critique s'attarde ensuite sur plusieurs des textes publiés. Il relève le lien qui unit *Philippine et Maximin* et *La mauvaise Mère* de Marmontel, dont les contes « forment un des meilleurs ouvrages du siècle ». Après un rappel du texte de Marmontel, il précise le cadre de *Philippine et Maximin*, dont il cite les dernières lignes après en avoir jugé ainsi :

La fin de l'histoire de *Philippine et Maximin* produit peut-être une impression aussi forte et aussi touchante⁵²³.

Il attire l'attention sur *Jacquot* dont il reproche vigoureusement la construction à l'auteur :

L'histoire de *Jacquot* est, pour le moins aussi attendrissante ; mais le grand intérêt est au commencement, & c'est un grand défaut dans une histoire. Il est d'autant plus inexcusable ici, que M. Berquin pouvait & devait même disposer autrement l'ordre de sa narration. Il a commencé par ce qui devait terminer le récit de l'histoire.⁵²⁴

Mais le défaut de construction n'empêche pas l'intérêt du récit. Garat en fait un résumé pour ses lecteurs et en donne un extrait qu'il fait précéder de l'expression de son admiration :

Je ne connais point de dialogue qui fasse venir plus souvent les larmes aux yeux. Quand on écrit ainsi pour les enfants, on est sûr de faire encore une impression profonde sur tous les hommes sensibles.

Il termine l'évocation des textes par *Amand* dont il résume rapidement le sujet. L'esprit de sacrifice du jeune héros est certes louable mais excessif. Les modèles de vertu que l'on doit proposer aux enfants se doivent d'être à leur portée sous peine de se transformer en spectacle que l'on admire mais que l'on ne cherche pas à imiter :

Il faut que les vertus que l'on donne en modèle aux enfants soient naturelles et faciles. Il s'agit de leur en inspirer l'amour & non pas de les leur faire admirer seulement. Il faut craindre que la morale ne devienne pour eux un objet de spéculation plutôt que de pratique. C'est ce qu'elle est pour la plupart des hommes. On y cherche et on y juge le talent de l'auteur comme dans les Beaux Arts ; on veut y trouver des modèles de bon goût plutôt que de bonnes mœurs

⁵²² Ibid.

⁵²³ Ibid.

⁵²⁴ Ibid.

& la vertu profanée par les embellissements même qu'elle reçoit du talent, ne sert plus qu'à étonner et amuser l'imagination des hommes corrompus.

Mais c'est le seul défaut qu'il ait trouvé à la publication. Évoquant les petits drames que comporte chaque numéro, il émet le vœu qu'ils soient un jour donnés sur les théâtres car « on se plaint de n'y voir que des pièces qui blessent le goût & qui ne peignent que des mœurs basses et grossières. Ils deviendraient alors des écoles de mœurs et de vertu.

Garat fut-il entendu ? Le 20 août 1782, *Le bon Fils* fut donné sur la scène du théâtre de l'Ambigu Comique. Le *Journal de Paris* du 5 janvier 1783 annonce dans le même théâtre *Le Bon Fils* ou *Le Soldat parvenu*, pièce en deux actes.

Le 19 septembre 1782, *Le Page* était représenté au théâtre des Grands Danseurs. Parmi les notices de l'Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur, nous avons relevé celle-ci :

Le Soldat prussien, comédie en trois actes et en prose, traduite de l'allemand par M. Berquin et arrangée pour la scène française par M. Dumaniant ; représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais Royal, le 1^{er} décembre 1789

Métra rend compte d'une autre tentative qui eut lieu en 1784 sans connaître le succès :

L'ouverture des spectacles des petites comédies de Mgr le Comte de Beaujolais s'est faite samedi dernier, au Palais Royal. Ce sont des marionnettes qui font les gestes, pendant que les compères cachés derrière la toile récitent le dialogue. On a débuté par trois pièces mêlées de chants et de danses qui n'ont point enchanté les spectateurs. [...] Ils se proposaient de donner successivement des drames de madame de Genlis et de M. Berquin, et avaient fait une grande provision de pièces bien morales, dans le louable et difficile dessein d'établir des mœurs dans ce même lieu où on ne les trouve guère, mais ils ont échoué dans cette noble entreprise...⁵²⁵

Bien que les personnages présentent également des filles et des garçons, Garat note avec justesse l'inégalité du traitement qui leur est fait : « ce n'est qu'aux petits garçons qu'il donne des défauts & de la méchanceté ». Il donne raison à l'auteur quant aux filles car « elles connaissent plus tôt la pitié, elles ont plus tôt le désir de plaire & ce désir, qu'on reproche si souvent aux femmes est souvent pour elles une source de vertus comme de grâces. »

⁵²⁵ METRA, *Correspondance littéraire secrète*, opus cité, 27 octobre 1784, p. 104-105.

Il conclut son article en plaçant *L'Ami des enfants* aux côtés des *Conversations d'Émilie* de madame d'Épinay et du *Théâtre d'éducation* de Madame de Genlis : « C'est un grand éloge, mais nous le croyons mérité ».

Le rédacteur de l'*Année littéraire* prend la plume quelques temps⁵²⁶ plus tard alors que cinq numéros ont été publiés. Il en donne le sommaire dans le cours de son article.

C'est Platon qui sert de caution aux propos du critique. L'âme de l'enfant est une pâte molle où les traits imprimés sont ineffaçables. Il s'insurge contre la tradition qui impose aux enfants la lecture des textes anciens qui les accoutument aux crimes, aux rebellions des fils contre les pères. Il s'en prend également à ces « histoires de sorcières, de revenants, de loups garous dont les bonnes femmes ont grand soin de meubler la tête des enfants, ces contes ridicules d'ogres, de fées, d'enchantements qu'on a pris la peine de composer tout exprès pour eux...⁵²⁷ ». Et pourtant rien n'est plus important que les lectures du premier âge car « les premières impressions, quelles qu'elles soient, ne manquent jamais de laisser dans son cœur des traces aussi durables que profondes⁵²⁸ ». Il est donc nécessaire de ne « présenter à cet âge que des fictions utiles et capables d'inspirer la vertu⁵²⁹ ». L'auteur reconnaît l'ampleur de la tâche : « L'instruction du premier âge est la plus importante comme la plus difficile⁵³⁰ ». C'est pourquoi elle ne peut être laissée à la plume des écrivains médiocres.

Il serait à souhaiter que les plus beaux génies voulussent bien quelquefois descendre de leur sublime sphère, pour se mettre à leur portée et les instruire en jouant avec eux, comme *Esopé* et *Socrate* : il est plus aisé de former un homme que de le refondre, de prévenir trente défauts que d'en corriger un seul quand il est invétéré.⁵³¹

Le sujet donne l'occasion d'un coup de patte aux philosophes dont les leçons restent infructueuses car ils choisissent mal leur terrain. « Elles germeraient bien plus facilement dans une âme encore neuve et docile, que dans des cœurs semés de préjugés, refroidis par

⁵²⁶ *Année littéraire*, 1782, Tome IV, lettre XII. Les successeurs d'Elie-Catherine Fréron ne mentionneront plus de date à la fin des lettres. Nous nous basons sur le nombre de numéros évoqués.

⁵²⁷ *Idem*, p. 246.

⁵²⁸ *Ibid.*

⁵²⁹ *Ibid.*

⁵³⁰ *Ibid.*

⁵³¹ *Idem*, p. 247.

l'égoïsme, endurcis par l'habitude.⁵³² » Berquin ne disait pas autre chose à la fin du *Discours sur la romance* lorsqu'il écrivait :

Le Philosophe qui fait de l'homme l'objet de ses méditations, effrayé du spectacle affreux que les vices lui présentent ne risque qu'en tremblant la confiance dans les vertus même qu'il aperçoit. Et moi, dans les sujets que j'ai choisis, tout me présente d'aimables idées et de flatteuses espérances.⁵³³

Le critique constate que jusqu'à ce jour, « aucun bon écrivain⁵³⁴ n'a daigné consacrer ses talents et ses veilles à l'instruction de la première enfance⁵³⁵ ». Il salue donc l'initiative de « M. Berquin, et s'il n'a pas eu de modèles, l'on doit désirer qu'il trouve au moins des imitateurs⁵³⁶ ». Celui qui s'engagera dans cette voie pourra y recueillir de la gloire. Le chemin est neuf, mais « beaucoup moins aisé qu'il ne paraît au premier coup d'œil ». Vient ensuite l'énumération des qualités requises :

Il demande une étude sérieuse des sentiments et des passions de l'homme, et ce qui est bien plus rare encore, le talent de présenter avec une intéressante simplicité, le résultat des plus sublimes connaissances, beaucoup de sagacité pour découvrir tous les ressorts du cœur humain et beaucoup d'adresse pour les mettre en jeu et les faire concourir à une fin commune⁵³⁷.

Tous ces talents, le rédacteur de *L'Année littéraire* croit les reconnaître dans Berquin qui « paraît réunir les qualités nécessaires pour s'en occuper avec succès » car l'on doit se souvenir que ses écrits « respirent la plus douce sensibilité ».

Vient alors une longue reprise des objets que s'assigne Berquin, empruntée à la préface du périodique. Ensuite quelques-uns des textes donnent lieu à des commentaires. *Le Petit frère* qui ouvre la collection est présenté comme un « dialogue dont le but est de faire sentir aux enfants les obligations qu'ils ont à leurs parents et surtout à leur mère⁵³⁸ » mais il faut regretter que l'auteur n'ait pas passé sous silence certaines questions « auxquelles il peut être dangereux de donner ou de refuser une réponse⁵³⁹ ». Fanchette est curieuse et voudrait bien savoir comment le Bon Dieu a pu apporter son petit frère dans la chambre de sa mère ! L'historiette *Les quatre saisons* est rapidement évoquée. Les autres titres du premier volume

⁵³² Ibid.

⁵³³ Berquin, *Discours sur la romance*, opus cité, 1776.

⁵³⁴ C'est passer sous silence les ouvrages de Madame de Genlis qui a commencé à publier à partir de 1779.

⁵³⁵ *Année littéraire*, 1782, Tome IV, lettre XII, p. 247.

⁵³⁶ Idem, p. 248.

⁵³⁷ Ibid.

⁵³⁸ Idem, p. 250.

⁵³⁹ Idem, p. 251.

sont cités. Du petit drame qui clôt la brochure, *Le petit Joueur de violon*, seule est reprise la chanson du pauvre enfant.

Du cinquième volume, c'est le drame *Un Bon cœur fait pardonner bien des étourderies* qui est analysé. Après un résumé des différents rebondissements de l'action, l'opinion est favorable : « ce petit drame, ainsi que les autres, est conduit avec beaucoup d'adresse, les caractères en sont bien marqués et bien soutenus, les situations pathétiques et intéressantes, le style vrai, naturel et à la portée des enfants⁵⁴⁰ ». L'auteur de l'article recommande donc chaudement l'ouvrage aux parents égratignant les philosophes et son siècle au passage.

Enfin, dans ce siècle où l'égoïsme, le luxe et une avide philosophie glacent et dessèchent tous les germes de la sensibilité, ces essais de M. Berquin méritent d'être accueillis et encouragés et ce recueil est plus nécessaire qu'il ne l'eut jamais été aux parents et aux instituteurs qui voudront donner une âme à leurs enfants et à leurs élèves et leur apprendre autre chose que les mots d'humanité et de bienfaisance⁵⁴¹.

Toutefois, ne croyons pas que l'ouvrage soit considéré comme irréprochable. Il comporte trop de raisonnements, ce qui ne convient pas aux enfants. « Il ne faut point aux enfants de réflexions ni de raisonnements, toute la morale doit être pour eux en sentiment et en images⁵⁴² ». Il serait souhaitable que les textes soient adaptés pour un public encore plus jeune, « trois ans ou peut-être plus tôt ». Car dès cet âge, ils « sont susceptibles d'une éducation morale » d'où l'importance des « premières idées qu'ils reçoivent », des « premiers sentiments qu'ils éprouvent ». Tout retard serait préjudiciable.

Il faut donc s'emparer des premières avenues et ne pas attendre que les enfants soient devenus de petits hommes, c'est-à-dire, des êtres déjà corrompus et quelquefois incorrigibles, il faut les prendre au sortir du berceau, et dès qu'ils commencent à balbutier ; on peut les gâter à cet âge, comme le prouve l'expérience, donc à cet âge on peut aussi les instruire⁵⁴³.

Bien que la tâche ne soit pas aisée, le rédacteur encourage Berquin à s'y intéresser en lui donnant l'exemple de petits contes qu'un père « faisait lire, entendre, sentir, apprendre par cœur, répéter avec intelligence et même écrire, ou du moins composer avec des lettres à un

⁵⁴⁰ Idem, p. 254.

⁵⁴¹ Ibid.

⁵⁴² Ibid.

⁵⁴³ Idem, p. 254.

marmot de deux ans et demi, sans qu'il en coûtât au petit *Bambin* ni ennui, ni peine, ni châtement, ni pleurs.⁵⁴⁴ »

L'annonce se termine par un avis des libraires qui donne une idée de la démarche promotionnelle mise en place. Nous en citerons quelques extraits :

À compter du premier janvier 1782, il paraît tous les mois un volume de cet ouvrage. Comme les parents, dans les vues de l'auteur, peuvent en faire un objet de punition ou de récompense pour leurs enfants, on aura l'attention de le distribuer à cette époque avec la plus grande exactitude. [...] MM. les professeurs, maîtres de pension et libraires qui en prendront douze souscriptions auront outre la remise de 1 l. 4 s. par souscription, la treizième *gratis*.⁵⁴⁵

Les éducateurs sont donc invités à se faire les relais de la promotion de l'ouvrage avec un intérêt à la clé.

Le *Journal de Paris* qui annonce avec régularité la parution de chaque nouveau numéro publie à son tour un long article dans son édition du mardi 15 juin 1782, en première page.

Nous avons annoncé les premiers cahiers de ce petit cours de morale à l'usage des enfants. Il réunit l'amusement et l'instruction⁵⁴⁶. Ce sont des historiettes et des petits drames très bien adaptés, tant pour le fond que pour le style, aux jeunes lecteurs pour lesquels ils sont principalement destinés. [...] Tous les objets qu'on offre à leur esprit sont à sa portée et la manière simple et naïve avec laquelle ils sont présentés, y ajoute beaucoup de charme⁵⁴⁷.

Le rédacteur est sensible aux « nombreuses leçons de bienfaisance, de sagesse, et de modération » et pour illustrer ce propos il choisit de présenter *Clémentine et Madelon*. En effet, dans ce conte, Clémentine aidée par les sages conseils de sa mère va pouvoir soutenir Madelon par des gestes adaptés à sa situation — vêtements solides plus que gracieux ; mois d'école payés... La petite paysanne ne restera pas ingrate, et lorsque Clémentine, frappée par la maladie se verra isolée, elle viendra lui payer le tribut de son affection. Toutes les « personnes sensibles » seront touchées par cette phrase de Madelon auprès du lit de Clémentine souffrante : « ne mourez pas je vous en prie. »

⁵⁴⁴ Idem, p. 256. On notera l'âge très précoce de ce bambin qui lit, apprend par cœur et dit avec intelligence...

⁵⁴⁵ Idem, p. 256.

⁵⁴⁶ Le *Journal de Paris* avait publié le prospectus du journal le 5 janvier précédent. Le début de l'article du 15 juin se réfère aux arguments de Berquin.

⁵⁴⁷ *Journal de Paris*, 15 juin 1782, p. 711.

Un autre texte retient l'attention. Il est présenté comme « un tableau charmant » tiré du quatrième cahier. *Philippine et Maximin* avait été signalé par Garat dans le *Mercur*. La morale pourrait en être : « La seule beauté qui compte est celle du cœur ». Une jeune mère sous le charme de son fils et distante avec sa fille peu flattée par la nature, va être amenée à changer. C'est une maladie qui va être l'agent déclencheur. Le journal publie la fin du récit. Madame de Cerni, souhaitant récompenser ses enfants pour leurs attentions pendant sa maladie, se voit répondre par sa fille que celle-ci ne veut rien. Sur l'insistance agacée de la jeune femme, elle demande « deux baisers, de ceux que vous donnez à mon frère. » Il n'en faudra pas plus pour ouvrir les yeux de la jeune mère et faire revenir l'harmonie dans cette famille.

La conclusion de l'article nous renseigne sur l'accueil fait par le public au périodique de Berquin :

D'après ces différents morceaux, on ne s'étonnera pas que ce recueil ait beaucoup de succès. Il est fait pour plaire à la fois et aux enfants et aux pères et mères. Chaque cahier d'ailleurs paraît exactement dans le mois dont il porte le nom⁵⁴⁸.

Ce succès sera d'ailleurs confirmé par Jean-François La Harpe qui n'était pas un admirateur zélé de Berquin.

Il intervient plus tardivement. Lorsqu'il rédige sa « lettre », il signale la troisième édition, ce qui permet de dater son article après le mois de novembre 1782. Toute mode ne fait que passer. Celle du vaudeville est terminée. Il en est maintenant une autre.

Celle d'aujourd'hui est d'écrire sur l'éducation : parmi différentes brochures de ce genre, on a justement distingué *L'Ami des enfants*, ouvrage de M. Berquin, qui paraît tous les mois par cahier, et qui contient de petits contes et de petits dialogues à la portée de cet âge, composés de manière à leur tracer leurs devoirs et leur inspirer le goût de la vertu et l'horreur du vice, dont les tableaux passent successivement sous leurs yeux. Ce plan est en général bien suivi : il y a de l'intérêt dans le choix des sujets, de la douceur et de la naïveté dans le style. Il y a bien aussi quelques niaiseries et quelques inconséquences ; mais en total c'est un livre utile : il a beaucoup réussi⁵⁴⁹.

Une fois de plus l'avis de La Harpe est en demi-teinte. Après avoir paru satisfait de l'ouvrage, il ne peut s'empêcher de décocher quelques flèches.

⁵⁴⁸ Idem, p. 712.

⁵⁴⁹ *Correspondance littéraire* de La Harpe, volume III, lettre CLXXVIII, page 63.

Nous le constatons, *L'Ami des enfants* obtient un écho important dans les périodiques de son temps. Les journaux à dominante littéraire comme *Le Mercure de France*, *l'Année littéraire* lui consacrent un article favorable. Le *Journal de Paris* ne publie pas moins de deux articles⁵⁵⁰ la première année et se fait, comme le *Mercure*, le relais des annonces de parution. Meister, s'il n'apprécie pas vraiment le style de l'auteur lui consacre tout de même quelques lignes. Il est indéniable que l'ouvrage répond à une demande et que son style séduit par-delà les grands clivages du camp philosophique et de l'anti-philosophie. Une autre correspondance littéraire nous renforce dans cette impression. La *Correspondance littéraire secrète*, attribuée à Louis-François Metra traite de *l'Ami des enfants* à quatre reprises au cours des années 1782 et 1783.

La première mention du périodique intervient à la date du 26 février 1782. L'ouverture de l'article est assez déconcertante. Le rédacteur s'y plaint du nombre de périodiques. Un de plus n'était pas nécessaire :

Comme nous n'avons pas assez des mille et un folliculaires périodiques, qui s'entre-nuisant les uns les autres ont tant de peine à trouver des souscripteurs assez bénévoles pour payer leurs papiers, M. Berquin vient de commencer une espèce de nouveau journal qu'il promet de faire paraître chaque mois⁵⁵¹.

La particularité de l'entreprise tient à son nouveau lectorat, « la classe de ceux qui savent à peine lire ». Le rédacteur y voit là une idée pour se faire une place dans la multitude des feuilles périodiques. Le titre lui-même pourrait rebuter :

Il donnera tous les mois un volume de *l'Ami des enfants*. En vous rappelant à la vue de ce titre, *l'Ami des Hommes*, *l'Ami des femmes*, *l'Ami des jeunes gens*, *l'Ami des jeunes filles* etc, vous vous écrierez vraisemblablement : ah ! ces amis m'ont tant excédé que je consignerai celui-ci à ma porte⁵⁵².

Pourtant ce nouveau périodique doit être recherché par tout père de famille qui s'intéresse de près à ses enfants.

Vous auriez tort, Monsieur, si vous avez des enfants. Vous ne pourriez leur former pour leur âge une plus utile et plus amusante bibliothèque.

⁵⁵⁰ L'article du 15 juin fait référence à un article précédent, concernant les premiers cahiers. Cet article a pour l'instant échappé à notre vigilance.

⁵⁵¹ Jean-François METRA, *Correspondance littéraire secrète*, 26 février 1782, opus cité, pp. 330-331.

⁵⁵² Ibid.

Et le chroniqueur reprend des arguments du prospectus : « aventures dont les enfants peuvent tous être chaque jour témoins dans leur famille », personnages de leur âge. La moralité des récits est mise en avant : « tout y prouvera qu'une juste peine suit les fautes et qu'il est un charme attaché, un prix réservé aux actes de vertu ». Il signale la présence d'un « petit drame à leur portée » à la fin de chaque volume. Nous apprenons également que les deux numéros déjà parus sont « avidement recherchés ». L'article se conclut par de chaudes recommandations.

Je crois cette production, dont votre cœur me pardonnera d'avoir un peu prolongé l'article, infiniment plus intéressante pour l'humanité que tant de sublimes *Théories* que personne n'entend, d'*Essais moraux* faits par des gens sans mœurs, de *Traité d'éducation* par des gens sans principes ; je la crois plus amusante que tous nos *Romans politiques*, et même que nos répertoires d'injures ou de saletés, nos *Dictionnaires* ou *Recueils d'anecdotes*, compilations cent fois recopiées.

Ainsi le cours de morale de Berquin pourrait être étendu à un public bien plus vaste que celui qui est initialement visé. Une nouvelle chronique, en date du 29 mai 1782 revient sur la question. C'est un sombre tableau des mœurs qui est d'abord dressé :

Dans l'état effrayant où sont les mœurs, le vrai moyen et peut-être le seul à opposer au progrès de leur corruption, est d'abandonner la société formée, de prendre le mal à sa source, et de s'attacher à en garantir les individus qui doivent la renouveler un jour⁵⁵³.

Nous retrouvons une fois de plus l'idée que Berquin exprimait dans son *Discours sur la romance*. Il vaut mieux s'attacher au soin des enfants pour éviter que les défauts ne s'installent car il sera beaucoup plus difficile de les corriger une fois qu'ils seront ancrés. Mieux vaut prévenir lorsque l'on n'est pas certain de guérir.

Quant à la méthode, le chroniqueur donne son sentiment : « ce serait aller à ce but que de présenter aux enfants, sous des allégories simples et intéressantes tous les charmes de la morale qu'on voudrait leur inspirer⁵⁵⁴ ». C'est par des exemples faisant briller la vertu que l'on doit amener chez les enfants le désir de la pratiquer. Écrire pour un tel public requiert du talent :

M. Berquin, auteur de tant de *Romances* charmantes, possède ce précieux talent. Le livre qu'il consacre à cet âge innocent sous le titre de *l'Ami des*

⁵⁵³ Jean-François METRA, opus cité, 29 mai 1782, opus cité, p. 67.

⁵⁵⁴ Ibid.

enfants est une peinture naïve et touchante, non de leurs passions mais de leurs sensations et de leurs sentiments et c'est avoir trouvé le véritable secret de captiver leur imagination et d'émouvoir leur cœur⁵⁵⁵.

Berquin n'est pas présenté comme auteur mais comme celui qui a « rassemblé diverses petites histoires touchantes qu'il met en action dans des scènes racontées avec toutes les grâces et la candeur de cet âge heureux ». Le but poursuivi n'en sera que mieux atteint car « les personnages employés dans ces petits drames sont des enfants et les enfants, en se retrouvant tout au naturel dans cet ouvrage, l'en goûteront mieux et ne pourront qu'y puiser des leçons plus profitables⁵⁵⁶ ». Mais les jeunes lecteurs ne sont pas les seuls concernés par ces récits. Le rédacteur de la *Correspondance littéraire et secrète* est le seul à envisager le périodique sous cet aspect. Il donne des exemples précis :

Mais ne croyez pas qu'il n'y ait à récolter que pour ces aimables petites créatures ; les personnes les plus mûres trouveront dans la lecture de *l'Ami des enfants*, l'ami de tous les êtres sensibles. Lisez *Joseph*, et si vous êtes homme, osez me dire après que vous n'aurez pas plus d'égards pour un malheureux que vous rencontrerez. Lisez *Philippine et Maximin*, et si vous êtes mère, osez me dire que vous ne rougirez pas des préférences que vous donnez à ces petites poupées semillantes dont vous faites vos joujoux, tandis que vous abandonnez à la gouvernante l'enfant docile et timide que la nature n'a peut-être douée que d'une belle âme au préjudice d'un joli minois qui satisferait votre petite vanité. Et qui pourrait lire sans attendrissement, sans répandre des larmes, l'histoire de *Jacquot*, cet enfant si tendre que je me fais un plaisir de vous rapporter ici⁵⁵⁷.

Pour la première fois est évoquée l'influence que pourrait avoir cette lecture sur les parents, en plaçant sous leurs yeux les effets de leurs attitudes éducatives, en faisant appel à leurs sentiments. Vient ensuite l'histoire de *Jacquot* dont la fin est donnée intégralement. Le rédacteur revient sur ce que ressent le lecteur : « voilà bien certainement le dialogue le plus simple, le plus naturel et le plus attendrissant, chaque parole de cet enfant laisse la plus profonde impression⁵⁵⁸ ».

Une nouvelle chronique, un mois et demi plus tard, prouve si besoin était l'intérêt porté au périodique. L'avantage de cette lecture pour tous est à nouveau souligné : « quoique M. Berquin n'ait paru destiner qu'à l'adolescence son livre intitulé *L'Ami des enfants*, on y trouve cependant des pièces assez graves et assez intéressantes pour servir de leçons aux hommes les

⁵⁵⁵ Idem, p. 67-68.

⁵⁵⁶ Idem, p. 68.

⁵⁵⁷ Ibid.

⁵⁵⁸ Idem, p. 72.

plus faits. Si les uns y puisent d'excellents principes, les autres apprennent à conserver les leurs, dans toute la pureté de la saine morale⁵⁵⁹ ». Sont ensuite énumérées les qualités dont l'ouvrage se fait le promoteur : « la bienséance, la droiture, la religion sont toujours à côté de l'obéissance, de la douceur et de la vérité⁵⁶⁰ ». L'auteur de la *Correspondance Littéraire secrète* a choisi d'attirer l'attention sur un texte qui contraste avec le portrait de Jacquot, « ce fils si tendre ». Le « portrait cruel d'un mauvais fils devenu parricide » doit « resserrer » le cœur du lecteur. Le récit est à nouveau publié intégralement.

C'est à l'occasion de la parution d'un nouvel ouvrage d'éducation que Métra évoque une nouvelle fois le périodique en 1783. Reconnaisant que l'éducation est un problème complexe, il fustige un nouvel opuscule :

C'est certainement un problème difficile à résoudre que celui de l'éducation ; les gouvernements et la nature veulent des principes bien différents ; mais toujours faut-il des mœurs. M. Silvain trouve apparemment plus simple de s'en passer...⁵⁶¹

L'ouvrage dont il est question s'intitule *L'Age d'or*. L'auteur le propose « aux mères de famille pour mettre dans les mains de leurs enfants ». Qu'elles se gardent bien de suivre le conseil de ce « dangereux précepteur ». Mais M. Silvain n'est pas le seul à se donner pour guide de l'enfance : « combien d'autres s'arrogent aussi dignement que ce M. Silvain, le titre de *mentor* du genre humain ? » Heureusement tous ne sont pas de cette veine.

Bien différent d'eux, M. Berquin n'a prétendu qu'à celui d'Ami des enfants et en remplit fidèlement tous les devoirs : les sujets qu'il leur présente offrent toujours l'intéressante union de la morale la plus pure, la plus persuasive, et de l'amusement le plus attrayant⁵⁶².

Le critique a sélectionné un texte du dernier numéro paru, *Le Nid de fauvette*, qui « renferme une leçon essentielle bien capable d'inculquer à la jeunesse des notions claires et sensibles d'humanité et de liberté⁵⁶³ ». Dans ce petit texte, un enfant souhaite enlever des oisillons de leur nid pour les garder avec lui. Sa mère lui fait prendre conscience de sa cruauté en établissant un parallèle avec la situation de l'enfant s'il était pris par les gendarmes et devait vivre loin de ses parents.

⁵⁵⁹ Jean-François METRA, opus cité, 10 juillet 1782, opus cité, p. 155.

⁵⁶⁰ Ibid.

⁵⁶¹ Idem, 28 mai 1783, opus cité, p. 347.

⁵⁶² Ibid.

⁵⁶³ Idem, p. 348.

À travers ces différentes chroniques, on voit l'intérêt qu'a suscité l'initiative de Berquin, et les différentes lectures qui peuvent en être faites, que l'on soit enfant ou adulte.

Le nom de Berquin était également mentionné dans la *Correspondance littéraire secrète* à propos d'un prix décerné par l'Académie française.

4 - Le prix d'utilité

La *Gazette de France* publie l'information le mardi 24 mars 1784 :

L'Académie française a adjugé le 4 de ce mois, le legs du comte de Valbelle, pour l'encouragement des lettres au sieur de Chabrit, conseiller au conseil souverain de Bouillon, avocat au Parlement de Paris, et auteur de l'ouvrage intitulé « *De la Monarchie française et de ses lois* » et le prix fondé par un anonyme pour l'ouvrage le plus utile qui aurait paru dans l'année au sieur Berquin auteur de l'ouvrage périodique intitulé *L'Ami des enfants*⁵⁶⁴.

Le *Mercure de France*, qui a toujours soutenu la publication, salue à son tour l'événement :

L'Académie française, dans sa séance du 4 mars, a couronné *L'Ami des enfants*, ouvrage qui remplit son titre dans toute son étendue, et par l'effet qu'il produit et par le succès qu'il a obtenu. On ne pourrait lui contester son utilité qui se renouvelait tous les mois et qui est attestée par l'empressement des mères et des pères de famille, et jamais ouvrage n'a mieux captivé le suffrage de ses lecteurs ; car les enfants à qui il est destiné, loin de le craindre comme un travail, le désiraient comme une récompense. Ils ont toujours fait de cette étude le plus cher de tous leurs amusements⁵⁶⁵.

Voici ce que La Harpe écrit du même événement dans sa *Correspondance littéraire* :

L'Académie a distribué ses deux prix annuels, l'un destiné à l'ouvrage le plus utile, l'autre à l'encouragement d'un homme de lettres. Le premier a été adjugé à M. Berquin, auteur de *L'Ami des enfants*, ouvrage qui se continue avec succès : le second à M. de Chabrit auteur d'un ouvrage sur la *Législation française*, dont il n'a paru encore que le premier volume. Un livre sur *L'éducation du peuple* a disputé le premier de ces deux prix, et il ne s'en est fallu que d'une voix qu'il ne l'ait partagé : il n'a pas eu la mienne.

⁵⁶⁴ *Gazette de France*, Mardi 23 mars 1784, p. 97.

⁵⁶⁵ *Mercure de France*, Samedi 10 avril 1784, p. 80.

La séance a eu lieu le jeudi 4 mars 1784. Parmi les membres⁵⁶⁶ qui siégeaient ce jour-là, nous relevons les noms de MM. Suard, Thomas, Arnaud, St Lambert, Condorcet, Le Mierre, Chastellux...

Nous n'avons pas de trace officielle des titres en compétition. Le livre auquel La Harpe fait allusion est de M. Philipon de la Madelaine et a pour titre : *Vue patriotique sur l'éducation du peuple, tant des villes que de la campagne, avec beaucoup de notes intéressantes. Ouvrage qui peut être également utile aux autres classes de citoyens.* Louis-Sébastien Mercier rédigera un article sur cet ouvrage :

Le plan de l'auteur est sage et d'une exécution facile ; il concilie le bonheur de l'individu avec l'utilité publique, autant du moins qu'ils peuvent l'être dans l'état actuel des sociétés. Aussi dit-on qu'il a partagé avec *L'Ami des enfants* les suffrages de l'Académie assemblée pour adjuger un prix à l'ouvrage le meilleur et le plus utile qui ait paru dans le courant de l'année dernière⁵⁶⁷.

Denise Escarpit évoque également *Les Veillées du château* de Madame de Genlis comme lauréate éventuelle : « on sait que Berquin eut 10 ou 12 voix contre 3 ou 4 à Madame de Genlis⁵⁶⁸ ». M. Elachmit reprend cette information. Malheureusement nous n'avons pu identifier leur source. Il est cependant établi qu'elle avait été une concurrente de Madame d'Épinay pour la première attribution du prix, l'année précédente.

Le prix de l'ouvrage le plus utile avait été fondé par un anonyme en 1783. Il s'agissait d'une dotation de 1200 livres. La *Correspondance littéraire secrète* rend compte de cette première attribution, en persiflant la comtesse qui était en compétition pour son ouvrage *Adèle et Théodore*.

La dernière séance de l'Académie française a eu pour objet de décerner le prix annuel de cinquante louis, à l'auteur dont l'ouvrage serait reconnu d'une plus grande utilité. Les voix ont été partagées et les opinions vivement débattues. Vous n'imaginerez pas sans doute que Madame la comtesse de Genlis a eu la prétention de se mettre sur les rangs. [...] Trois pourtant lui ont donné leur

⁵⁶⁶ Les membres qui ont siégé ce jour-là à l'Académie : MM. Suard, Beauzée, De Chabanon, Millot, M^{al} de Beauvau, De Radonvilliers, Thomas, Arnaud, De Bissy, Gaillard, St Lambert, Watelet, Bailly, Bréquigny, Ducis, Condorcet, Le Mierre, Chastellux.

⁵⁶⁷ MERCIER Louis Sébastien, « Mon jugement sur les vues patriotiques de M. Philipon de la Madelaine, avocat », in *Mon Bonnet de nuit – Du Théâtre*, édition établie sous la direction de Jean-Claude Bonnet, Paris, Edition du Mercure de France, 1999, p. 1059.

⁵⁶⁸ ESCARPIT Denise, opus cité p. 11.

voix⁵⁶⁹. Jugez de l'harmonie qui subsiste dans cette compagnie, ainsi que du discernement et de l'équité qui président aux sentiments de ses membres. [...] La raison et la bonne foi ont prévalu ; les sentiments se sont réunis en faveur de madame d'Épinay, auteur d'un ouvrage intéressant qui a pour titre *Conversations d'Émilie*. M. Berquin est le seul concurrent qui ait justement suspendu l'unanimité des suffrages que cette dame a paru mériter⁵⁷⁰.

L'Académie française n'est pas épargnée. Le rédacteur de la *Correspondance* reprochait l'esprit de coterie qui animait les tenants du parti philosophique. Mais la mention de Berquin est d'un intérêt certain. Son nom était déjà évoqué pour le prix dès 1783. Une autre mention de Berquin apparaît dans une correspondance de Buffon à Madame Necker. Le naturaliste aurait souhaité l'attribution du prix à son amie madame de Genlis et sa lettre témoigne du peu de goût qu'il avait pour les publications du Bordelais :

Nous parlerons une autre fois de mes grands confrères et de leurs petits ridicules ; comme ils ont besoin d'amis, ils ont partagé leurs faveurs. Néanmoins, ils ne devaient pas mettre Adèle en compagnie si bourgeoise, mais faire concourir les autres dans la vue très utile et peut-être nécessaire, de couvrir de la laine des moutons les nullités d'Épinay et de nourrir du pain de Parmentier les pauvres contes de Berquin.⁵⁷¹

5 - Composition de L'Ami des enfants

L'Ami des enfants se présente sous la forme de cahiers de 144 pages chacun. Le nombre de textes dans chacun d'eux est variable d'un numéro à l'autre. Un seul texte — *Le Déserteur* — en mai 1783, dix-huit le mois précédent. Les écarts sont plus nets au cours de la deuxième année. Pour 1782, la variation oscille entre quatre et six textes. La fin de l'année rompt avec ce rythme : huit textes au mois de novembre et seulement deux en décembre. Pour 1783, il est difficile de relever une régularité :

⁵⁶⁹ Le rédacteur ajoute avec perfidie, un peu plus bas dans son article, que M. La Harpe passe dans le public pour avoir été de ces trois. L'information n'empêche pas les règlements de compte.

⁵⁷⁰ Jean-François METRA, opus cité, 2 février 1783, opus cité, p. 115.

⁵⁷¹ BUFFON, « Lettre à Madame Necker, du 26 décembre 1783 », publiée par Pietro Corsi et Thierry Hoquet

http://www.buffon.cnrs.fr/correspondance/corr_buffon_affi_litre.php?lang=fr&table=buffon_corr_m ain&bookId=539&exp=BUFFON&dest=MADAME%20NECKER

Nombre de textes	Année 1783
1	Mai
2	Juillet
3	Février, Mars, Juin
4	Novembre, Décembre
5	Janvier, septembre
7	Octobre
10	Août
18	Avril

L'ensemble représente quelque 123 textes, de longueur variable : quelques pages à un cahier entier.

Les textes n'ont pas de lien entre eux contrairement au modèle allemand que décrit F. Genton :

Weisse reprend, en l'élargissant, le modèle des périodiques moraux qui liait l'éditeur et son public dans un dialogue fictif. L'éditeur est le père de quatre enfants, deux filles et deux garçons, âgés de cinq à onze ans, et qui ont chacun leur caractère propre. Quatre maîtres ont la charge de l'éducation de ces enfants : l'un d'eux, Spirit, compose dans chaque volume, une petite pièce de théâtre, à la grande joie des enfants, heureux de se divertir après les leçons⁵⁷².

Angus Martin précise : « chaque dialogue [entre le père et ses enfants] tourne autour d'un sujet donné et sert de point de départ à des récits et à des pièces de théâtre⁵⁷³ ». Il y a donc une cohérence dans chaque cahier.

L'Ami des enfants reprend l'idée du drame à la fin du volume, mais ne l'inscrit pas dans une unité thématique propre à chaque cahier. Nous avons toutefois relevé des rapprochements de textes en fonction de sujets d'actualité. En janvier 1783, le thème du nouvel an se développe dans *Le Compliment de la nouvelle année*, *Les Jarretières et les manchettes* et le drame *Les Etrennes*. La paix avec l'Angleterre est saluée, nous l'avons vu, le mois suivant à travers deux textes : *Le Retour de croisière* suivi de *La Guerre et la paix*. Le cahier qui suit comporte

⁵⁷² François GENTON, « Berquin et les auteurs de langue allemande » opus cité, p. 52.

⁵⁷³ Angus MARTIN, « Berquin et la littérature enfantine », in *Dix-Huitième Siècle*, 6, 1774, p. 301.

plusieurs textes évoquant les jeux de hasard: *Le sage Colonel*, *La Cupidité doublement punie* et *Les Joueurs*.

Les comparatistes notent également d'autres modifications. Berquin n'a pas fait une traduction littérale de l'ouvrage de Weisse. Il s'en est inspiré et y a puisé des éléments. Il en a délaissé d'autres. A. Martin signale qu'« il élimine les histoires puisées dans l'Antiquité, les contes orientaux, les traits historiques pour ne présenter que le petit monde que connaissait le jeune lecteur⁵⁷⁴ ». Il serait intéressant de pouvoir vérifier si certains de ces éléments rejetés pour *L'Ami des enfants* n'auraient pas trouvé une place dans les *Lectures pour les enfants*. Autres genres que Berquin ne reprend pas à son compte, les énigmes et les jeux présents dans le périodique allemand.

C'est en nous appuyant sur le prospectus, publié dans le premier numéro et repris par certains journaux que nous allons engager cette étude du périodique. Elle nous permettra d'aborder les différents aspects de l'œuvre tant dans ses formes littéraires que dans ses représentations et de confronter le projet à sa réalisation.

6 - Instruire en amusant

*Cet ouvrage a le double objet d'amuser les enfants et de les porter naturellement à la vertu en ne l'offrant jamais à leurs yeux que sous les traits les plus aimables...*⁵⁷⁵

« Amuser les enfants et les porter naturellement à la vertu », nous retrouvons ici le sous-titre des *Lectures pour les enfants*. Il s'agit de soutenir l'intérêt du jeune lecteur et d'éviter de le rebuter sur le chemin de la vertu. Si, dans l'ouvrage de l'abbé Reyre, la table des matières⁵⁷⁶ indique clairement le projet de l'auteur et son intention de détourner l'enfant des dangers qui le guette, il en va différemment avec Arnaud Berquin. Trente-trois titres seulement font explicitement référence à des qualités (16) ou à des défauts (17). S'adressant à un jeune

⁵⁷⁴ Idem, p. 301-302.

⁵⁷⁵ Les textes cités en italiques sont des extraits du prospectus publié dans le premier cahier de *L'Ami des enfants*.

⁵⁷⁶ Nous donnons pour exemple les titres des six premiers chapitres : Chap. I : *De la Piété et du service de Dieu* ; Chap. II : *Des divers Exercices de piété* ; Chap. III : *De l'Innocence* ; Chap. IV : *Des Amis vicieux et des mauvais compagnons* ; Chap. V : *Des mauvais Livres* ; Chap. VI : *Des Devoirs des enfants envers leurs père et mère*.

public, il choisit de donner les prénoms des héros à 21 textes : *Amand, Caroline*⁵⁷⁷, *Joseph, Euphrasie, Abel*⁵⁷⁸. Parfois deux personnages sont associés, couples mixtes ou non : *Philippine et Maximin, Narcisse et Hypolite, Georges et Cécile*⁵⁷⁹. Lorsqu'il est question d'un adulte, un qualificatif vient compléter le nom : *Le vieux Laurent, Le vieux Champagne*⁵⁸⁰. La nature est largement évoquée (vingt-trois titres) que ce soit dans son aspect végétal ou animal : *Le Cep de vigne, Le Bouquet qui ne flétrit jamais, Le Nid de moineaux, Les Oies sauvages, L'Agneau, La Neige*⁵⁸¹. Les activités humaines sont également présentes, qu'elles soient professionnelles ou ludiques : *Les Maçons sur l'échelle, Les petites Couturières, Le Ramoneur, Le Forgeron, Main-chaude, Le Tric trac*⁵⁸². D'autres évoquent un événement : *L'Incendie, Les Étrennes, Le Retour de croisière, Le Lit de mort*⁵⁸³ ou bien des objets, des vêtements : *L'Épée, Le Fourreau de soie, Les Bottes crottées*⁵⁸⁴... Seuls, deux titres font référence à la religion : *Si les Hommes ne te voient pas, Dieu te voit* et *L'Amour de Dieu et de ses parents*⁵⁸⁵. Sur l'ensemble, quarante-huit titres évoquent directement un personnage.

Les intitulés qui signalent une qualité sont largement minoritaires. Ils évoquent autant des qualités morales : *Le bon Fils*⁵⁸⁶, *La tendre Mère, L'Orpheline bienfaisante*⁵⁸⁷, que des qualités sociales : *Les Douceurs et les avantages de la sociabilité, Les Égards et la complaisance, Les Douceurs du travail*⁵⁸⁸. Ils ne rendent que peu compte du contenu largement moral des textes et de l'approche de l'auteur. Toutes les publications à destination de la jeunesse ont pour vocation de leur inspirer la vertu. Berquin n'échappe pas à la règle. Trente textes mettent en scène une « belle action ». C'est Joséphine⁵⁸⁹ qui offre l'un de ses deux rosiers à son frère en choisissant le plus beau, ce sont trois sœurs⁵⁹⁰ qui réalisent des

⁵⁷⁷ Trois textes portent ce titre.

⁵⁷⁸ Textes publiés respectivement en janvier 1782, janvier – avril 1782 et octobre 1783, février 1782, février 1783, janvier 1783.

⁵⁷⁹ Textes publiés en avril 1782, septembre 1782 et novembre 1782.

⁵⁸⁰ Textes publiés en décembre 1783 et juin 1782.

⁵⁸¹ Publiés respectivement en avril 1782, septembre 1783, août 1782, octobre 1783, avril 1782 et janvier 1782.

⁵⁸² Publiés respectivement en mars 1782, octobre 1782, avril 1783, août 1783, avril 1783 et novembre 1783.

⁵⁸³ Textes publiés en novembre 1782, janvier 1783, février 1783 et juin 1783.

⁵⁸⁴ Textes publiés en mars 1782, novembre 1782, août 1783.

⁵⁸⁵ Textes publiés en août 1782 et octobre 1782.

⁵⁸⁶ Deux textes portent ce titre

⁵⁸⁷ Textes publiés en août 1782 et octobre 1783, novembre 1783, août 1783.

⁵⁸⁸ Textes publiés en mai 1782, avril 1783 et août 1782.

⁵⁸⁹ AE, *Le Rosier à cent feuille et le genêt d'Espagne*, avril 1783.

⁵⁹⁰ AE, *Les petites Couturières*, octobre 1782.

vêtements pour les enfants d'une pauvre femme. Dans *Le Cadeau*⁵⁹¹, Victoire décide, après un cruel dilemme, d'offrir son agneau à son frère, malgré l'affection qu'elle porte à l'animal. Les beaux gestes ne sont pas l'apanage des personnes de condition. Il s'en trouve également chez les plus modestes à l'exemple de ce forgeron⁵⁹² qui, ne disposant pas de quoi soulager son voisin, victime d'un incendie, lui offre le fruit de ses heures de travail supplémentaires. Les vieilles domestiques⁵⁹³ n'écoutent que leur bon cœur lorsque leur ancienne maîtresse se trouve dans la détresse.

Les défauts évoqués relèvent également des registres sociaux et moraux : *La petite Fille grognon*, *La petite Babillarde*, *Les Caquets*, *les Joueurs*, *La Cupidité doublement punie*, *La Vanité punie*⁵⁹⁴. De nombreux textes ont pour thématique la correction d'un défaut chez un enfant dans la plupart des cas. Garat le faisait remarquer, « les jeunes filles, dans les histoires et dans les drames de M. Berquin sont toujours bonnes, toujours aimables ; ce n'est qu'aux petits garçons qu'il donne des défauts & de la méchanceté ». Il n'a pas complètement raison, nous avons relevé vingt-deux fillettes accablées d'un défaut. La paresse et la vanité sont les principaux reproches faits aux filles. Agathe⁵⁹⁵ s'observe trop dans son miroir, Marthonie⁵⁹⁶ ne sait se satisfaire de la simplicité de ses vêtements. Angélique⁵⁹⁷ et Charlotte⁵⁹⁸ préfèrent l'oisiveté au travail. Les manquements aux règles sociales sont traités, notamment la capacité à tenir sa langue. Henriette veut toujours avoir le dernier mot dans *l'Esprit de contradiction*, Léonor, *La petite Babillarde*, épuise la patience de son entourage par ses propos incessants, Aurélie se repent longtemps d'avoir répandu des ragots dans *Les Caquets*. La colère est le problème d'Euphrasie, dans le texte éponyme. Camille⁵⁹⁹ est tellement tyrannique qu'un ami de ses parents suggère de lui faire porter des moustaches. Le manque d'humanité, la colère, la désobéissance donnent lieu à des récits.

Il est vrai cependant que les garçons sont plus souvent affligés de défauts. Ils sont concernés dans plus d'une quarantaine de textes. Vanité, orgueil sont le fait des jeunes nobles dont le mépris à l'égard des inférieurs est abordé à plusieurs reprises : mépris à l'égard des jeunes

⁵⁹¹ Publié en avril 1783.

⁵⁹² AE, *Le Forgeron*, août 1783.

⁵⁹³ AE, *L'Orpheline bienfaisante*, août 1783 ; *Elsy Campbell*, décembre 1783.

⁵⁹⁴ Textes publiés en juin 1782, avril 1783, août 1783, mars 1783, mars 1783 et juillet 1782.

⁵⁹⁵ AE, *La Physionomie*, septembre 1782.

⁵⁹⁶ AE, *Le Fourreau de soie*, novembre 1782.

⁵⁹⁷ AE, *Les Douceurs du travail*, août 1782.

⁵⁹⁸ AE, *Les Petites couturières*, octobre 1782.

⁵⁹⁹ AE, *La petite Fille à moustache*, novembre 1782.

bourgeois (*Colin-Maillard*⁶⁰⁰, *L'Épée*), des domestiques (*Les Bottes crottées*, *Le vieux Champagne*) ou encore des fermiers (*Le Fermier*⁶⁰¹, *La Vanité punie*). Le vol est évoqué et condamné, qu'il intervienne pour se soulager de la misère (*Le Lit de mort*) ou pour profiter de la faiblesse d'un enfant démuné (*Le petit Joueur de violon*⁶⁰²). Il mène à une fin épouvantable dans *Pascal*⁶⁰³. Autre défaut parfois associé au précédent, le mensonge qui rend bien malheureux celui qui s'y risque (*Le menteur corrigé par lui-même*⁶⁰⁴) et qui est source de honte et d'humiliation pour celui qui est démasqué (*La Levrette et la bague*, *Le Sortilège naturel*⁶⁰⁵).

La colère est mise en scène de manière cocasse dans *La Poule*⁶⁰⁶. Le manque de contrôle de soi peut avoir des conséquences durables (*La Cicatrice*⁶⁰⁷). Quant à la désobéissance, elle se paie parfois toute sa vie comme l'apprennent à leurs dépens Silvestre et Gaspard (*Si les Hommes ne te voient pas, Dieu te voit*).

Si le bavardage des demoiselles est réprouvé, le défaut de communication dans la société n'est pas plus admis (*Les Douceurs et les avantages de la sociabilité*). L'égoïsme, le manque d'altruisme se retournent souvent contre leurs auteurs : Gaspard en fait l'amère expérience dans *Les Bouquets*⁶⁰⁸. L'observation de la nature permet de guérir les imprudents qui professent des jugements hâtifs tels Julien dans *Le Cep de vigne*⁶⁰⁹ ou Armand qui veut détruire *Les Buissons*⁶¹⁰.

À partir de 1783 apparaît un nouveau thème : la pratique des jeux de hasard. La dilapidation des biens est évoquée dans *La Cupidité doublement punie*, la malhonnêteté est développée dans *Les Joueurs*, et la perte de l'honneur de celui qui ne sait maîtriser ses passions est rapportée par *Le sage Colonel*⁶¹¹.

⁶⁰⁰ Publié en décembre 1782.

⁶⁰¹ Publié en avril 1782.

⁶⁰² Publié en janvier 1782.

⁶⁰³ Publié en juin 1783.

⁶⁰⁴ Publié en avril 1783.

⁶⁰⁵ Publiés en septembre 1782 et juin 1783.

⁶⁰⁶ Publié en octobre 1782.

⁶⁰⁷ Publié en novembre 1782.

⁶⁰⁸ Publié en avril 1783.

⁶⁰⁹ Publié en avril 1782. Le texte est traduit de *Der Edelknabe und der Weinstock* de C. F. Weisse..

⁶¹⁰ Publié en février 1782. Texte tiré du *Kinderfreund* de C. F. Weisse.

⁶¹¹ Publié en mars 1783.

Mais pour rendre la vertu aimable, il ne suffit pas de stigmatiser le vice. Les personnages de Berquin sont souvent de braves enfants, affligés d'un défaut qui les fait souffrir et dont ils ont du mal à se défaire. Il faudra une épreuve, une rencontre pour résoudre la difficulté et leur faire retrouver la joie de vivre et le bonheur.

Nous l'avons vu, les textes qui rendent compte du retour à la vertu ne composent qu'une moitié de *l'Ami des enfants*. Une autre partie des récits présente des personnages, souvent de condition modeste, qui font preuve de générosité, de solidarité, de bienfaisance. C'est ce fils⁶¹² de paysan, devenu militaire et monté en grade qui, de passage à proximité de la maison de ses parents leur rend visite et porte assistance à son futur beau-frère. *L'Incendie*⁶¹³ met en avant un paysan reconnaissant à l'égard de celui de qui il tient sa terre et qui a su toujours lui marquer son respect. Se priver de quelques agréments au bénéfice d'autrui est source d'un plaisir bien plus grand et beaucoup plus durable⁶¹⁴. Clémentine n'écoute que son cœur pour améliorer la vie de Madelon, la fille du jardinier qu'elle rencontre au détour d'une allée (*Clémentine et Madelon*). Louise est attendrie par les oiseaux frappés par la rigueur de l'hiver et de la neige⁶¹⁵. *Les Jarretières et les manchettes* évoquent le plaisir qu'il y a à faire du bien, avant même que l'instant propice soit arrivé : « Que nous serons contentes d'avoir su gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux !⁶¹⁶ ». Il est en réalité très peu de textes qui, quelle que soit leur thématique dominante, ne donnent pas à voir une belle action.

Qu'ils soient vertueux ou qu'ils retrouvent le chemin de la vertu, tous les personnages de Berquin expriment l'immense plaisir qu'ils ressentent d'avoir choisi cette voie. Ce sentiment ne leur est pas exclusif, il touche également leur entourage. Ainsi le rayonnement du bonheur le démultiplie et l'amplifie. C'est ce qui doit engager le lecteur à suivre ces exemples. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet aspect de la pédagogie de Berquin.

⁶¹² AE, *Le bon Fils*, août 1782.

⁶¹³ Novembre 1782.

⁶¹⁴ AE, *Un petit Plaisir changé pour un plus grand*, octobre 1783.

⁶¹⁵ AE, *La Neige*, Janvier 1782.

⁶¹⁶ AE, *Les Jarretières et les manchettes*, Janvier 1783, Edition de Genève, 1796, p. 9. Toutes les citations extraites des textes sont empruntées à cette édition.

7 - Un univers familial

Au lieu de ces fictions extravagantes et de ce merveilleux bizarre dans lequel on a si longtemps égaré leur imagination, on ne leur présente ici que des aventures dont ils peuvent être témoins chaque jour dans leur famille.

Les contes de fées sont dénoncés par nombre de pédagogues dans cette seconde moitié du XVIIIe siècle. Mais certaines voix critiques se laissent parfois tenter par l'expérience du récit merveilleux. Ainsi Madame La Fite inclut un conte merveilleux : *Zarine et Zara* dans ses *Réponses à démêler ou essai d'une manière d'exercer l'attention*, ouvrage publié en 1791. Berquin, au contraire, inscrit tous ses récits dans le réel de ses lecteurs. En dehors des *Trois gâteaux* qui se déroulent au collège, tous les textes mettant en scène des enfants ont pour cadre la demeure familiale ou l'environnement proche de l'enfant, exceptionnellement l'armée. Tous les milieux sont présents, de la famille d'un modeste berger⁶¹⁷, à l'univers d'un marchand⁶¹⁸ ; du cadre militaire⁶¹⁹ au milieu noble⁶²⁰. Toutefois, c'est ce dernier qui est représenté massivement. Quatre-vingt-treize textes mettent en scène des personnages vivant dans l'aisance. Noblesse de robe ou plus ancienne, bourgeoisie aisée, ces familles représentent le public visé par Berquin pour son lectorat. Mais contrairement à d'autres auteurs, Berquin utilise des récits à forte mixité sociale, source de variété thématique.

Dans une période où la forte mortalité en couches provoquait souvent le remariage du père, la recomposition de la famille était fréquente et certains enfants pouvaient nourrir des appréhensions à l'exemple de Fabien⁶²¹, mal conseillé par un vieux domestique. Bien des petits garçons ont pu se reconnaître en Symphorien⁶²², tenté de subtiliser des oisillons pour le plaisir de les avoir auprès de lui. Lucien, Charlotte, Denise et Saint-Félix⁶²³ ont peut-être réveillé des souvenirs parmi les jeunes abonnés, en raison de leur peur du noir dans des demeures où l'éclairage à la bougie laissait bien des zones dans l'obscurité. D'autres auront rêvé, comme Casimir et Julie⁶²⁴, de disposer du temps à leur guise⁶²⁵. Certains auront souhaité

⁶¹⁷ AE, *Le Luth dans la montagne*, septembre 1783.

⁶¹⁸ AE, *Maurice*, juillet 1782.

⁶¹⁹ AE, *L'École militaire*, septembre 1783 ; *Le Page*, juin 1782.

⁶²⁰ AE, *Un bon Cœur fait pardonner bien des étourderies*, mai 1782.

⁶²¹ AE, *L'École des marâtres*, août 1783.

⁶²² AE, *Le Nid de fauvettes*, avril 1783.

⁶²³ AE, *La Perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses*, novembre 1783. Le texte est adapté de Ein kleiner Familien Vorfall, der zur einiger furcht unter den Kindern Anlass giebt de C. F. Weisse.

⁶²⁴ AE, *Les Enfants qui veulent se gouverner par eux-mêmes*, février 1782.

⁶²⁵ AE, *Le petit Frère*, janvier 1782.

savoir comme Fanchon d'où venaient les bébés⁶²⁶. Le jeune noble ressentait-il la pointe de fierté qui emplit Auguste d'Orval lorsque son père lui remet une épée pour son anniversaire ? La colère de Cyprien qui court sans réfléchir après sa poule en oubliant de ménager les plates-bandes de son jardin n'est pas une scène irréaliste. Les mouvements de vanité des demoiselles, qui s'expriment à travers leurs demandes qui d'un fourreau de soie, qui d'une montre ouvragée, ou bien lorsqu'elles s'observent dans leur miroir en travaillant leur physionomie ne paraissent pas déplacés à une époque où le paraître est un élément important de la sociabilité. Urbain⁶²⁷, qui se satisfait d'une tenue négligée, l'apprend à ses dépens. Il n'est pas déraisonnable de penser, quoi qu'ait pu en dire certains critiques du vingtième siècle que ces événements, ces comportements, ces situations étaient évocateurs pour les jeunes lecteurs du XVIIIe siècle. Des enfants taquins comme Frédéric qui organise la partie de *Colin-Maillard* devaient se trouver parmi les abonnés de *l'Ami des enfants*. La cruauté enfantine⁶²⁸ à l'égard des animaux est une réalité et fait l'objet de deux récits contrebalancés par les scènes de générosité à l'égard de ces mêmes animaux. Autre scène familière : un enfant⁶²⁹ qui casse par inadvertance une fleur laissée à sa portée.

Si la finalité de tous ces récits est bien la même, à savoir la valorisation des comportements vertueux, la variété des supports de « leçon » est bien réelle.

8 - Des héros ordinaires

Les sentiments qu'on cherche à leur inspirer ne sont point au-dessus des forces de leur âme : on ne les met en scène qu'avec eux-mêmes, leurs parents, les compagnons de leurs jeux, les domestiques qui les entourent, les animaux dont la vue leur est familière.

Garat a donné son point de vue sur les exemples qui sont proposés aux jeunes lecteurs. Il avait exprimé son accord avec l'auteur sur l'importance de donner aux enfants des modèles accessibles et lui reprochait aimablement de ne pas tenir complètement ses engagements. À titre d'exemple, il citait Amand, cet enfant d'un pauvre manœuvre qui choisit de se laisser mourir de faim afin que sa part de mauvais pain soit partagée entre ses frères et sœurs. C'était porter trop loin l'esprit de sacrifice. « C'est un bel exemple mais peut-être est-il trop beau. Il

⁶²⁶ Le lecteur, comme Fanchon, restera sur sa faim.

⁶²⁷ AE, *Le Désordre et la malpropreté*, septembre 1783.

⁶²⁸ AE, *Le Nid de fauvette*, avril 1783 ; *Le Nid de moineaux*, août 1782.

⁶²⁹ AE, *Denise et Antonin*, juin 1782. Le texte est extrait de *Karl und Lieschen* de J. H. Campe.

faut que les vertus que l'on donne en modèle aux enfants soient naturelles et faciles⁶³⁰ ». Un autre cas, moins dramatique cependant mais montrant la volonté d'un enfant de se priver de nourriture est présenté dans *L'École militaire*⁶³¹. Edouard, fils d'un officier pauvre oublié de l'armée, refuse de s'alimenter comme ses camarades de l'école, acceptant de ne prendre « qu'un peu de potage, du pain sec, et de l'eau⁶³² ». Il est intéressant de noter que ces exemples de grande fermeté d'âme sont le fait de deux enfants issus de familles pauvres, soit de par leur naissance, soit de par l'ingratitude du pouvoir.

Sans aller si loin, il arrive souvent que quelque sacrifice soit nécessaire. Ainsi, les filles de madame Delorme⁶³³ vont devoir renoncer à une sortie dont elles se promettaient un grand plaisir, mais encore se contenter de robes de toile au lieu de taffetas si elles veulent venir en aide à une malheureuse famille. Cela ne va pas sans quelques tiraillements — Charlotte se promettait bien de la joie à montrer sa robe à ses amies — mais la générosité l'emporte. Clémentine va prendre sur l'argent de ses menus plaisirs pour payer les mois d'école de Madelon. Albert, un jeune homme que Jules voudrait bien défaire au jeu lui explique ce qu'il fait de son argent de poche :

Et n'ai-je donc pas mes dépenses ? Je paie le mois d'école des enfants de notre portier. J'ai un vieux maître d'écriture qui est devenu aveugle ; je lui fais une petite pension toutes les semaines...⁶³⁴

Il faut parfois se séparer de quelque objet ou animal auquel on tient mais le plaisir que l'on éprouve en retour efface les regrets et l'entourage familial facilite et encourage la démarche. Car, en effet, la famille est le cadre habituel de ces événements. En cela, l'auteur respecte le prospectus. Que la famille soit à la ville, qu'elle se déplace à la campagne, qu'elle y vive toute l'année, elle reste l'espace des aventures. Bien que les enfants soient au centre de la majeure partie des récits, les parents occupent une place importante. Berquin ne suit pas en cela son inspirateur allemand. En effet, chez ce dernier, la mère est complètement absente du récit cadre qui réunit l'éditeur et ses enfants. Chez Arnaud Berquin, pères et/ou mères apparaissent à 86 reprises selon une étude de Denise Escarpit⁶³⁵. Nous avons regroupé les fratries, sans

⁶³⁰ *Mercur de France* samedi 25 mai 1782, p. 152 – 165.

⁶³¹ AE, *L'École militaire*, Septembre 1783.

⁶³² Opus cité, p. 65.

⁶³³ AE, *Un Petit plaisir changé contre un plus grand*.

⁶³⁴ AE, *Les Joueurs*, mars 1783, p. 28.

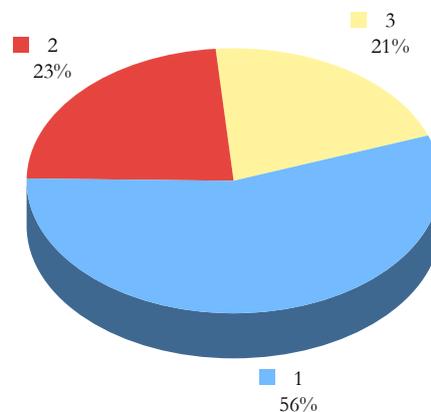
⁶³⁵ Denise ESCARPIT, « Arnaud Berquin, témoin de son temps », in *Arnaud Berquin, bicentenaire de l'ami des enfants*, Pessac, Nous voulons lire, 1983, p. 81.

tenir compte de la distinction faite entre enfant unique, fille ou garçon, ou bien groupes de frères et sœurs, pour faire émerger la répartition entre présence paternelle ou maternelle ou encore celle du couple parental. L'étude s'est centrée sur la cellule familiale, à l'exclusion des pairs, voisins, fils de fermiers etc.

La présence paternelle prédomine très nettement.

- 1- Présence du père avec 1 ou plusieurs enfants
- 2- Présence de la mère avec 1 ou plusieurs enfants
- 3- Présence du couple avec 1 ou plusieurs enfants

Présence des parents dans L'Ami des enfants



Parfois le père est présent sans qu'il soit fait mention de son épouse, ce qui n'implique pas nécessairement qu'elle soit décédée. Dans *Joseph*, la discussion a lieu entre M. Desprez et son fils Henri sans intervention d'une tierce personne. Il en est de même pour M. de Surgy et son fils Julien à propos du *Cep de vigne*. Bien que les « parents » soient mentionnés au début du texte, c'est avec son père que Charlotte s'entretient de son désir d'avoir une montre⁶³⁶. « M. D'Orville ayant un jour surpris sa fille Agathe fort occupée devant son miroir, ils eurent, à ce sujet » un entretien qui est l'objet de *La Physionomie*. Nous faisons la connaissance d'Armand d'Orgères⁶³⁷ alors qu'il se promène en compagnie de son père. C'est également son

⁶³⁶ AE, La Montre.

⁶³⁷ AE, Les Buissons.

père que Joséphine⁶³⁸ court chercher lorsqu'elle souhaite acheter un serin. Et c'est à lui qu'elle devra rendre des comptes sur l'absence de soins dont l'oiseau sera victime. Charles⁶³⁹, jeune homme prêt à s'engager dans une carrière dont nous ne saurons rien, s'entretient avec son père des difficultés qui l'attendent. C'est avec leur père également que Frédéric et Maurice de Leyris arrivent à la conclusion que *L'Homme est bien comme il est*⁶⁴⁰. Il faudra toute la patience d'un père pour convaincre « l'opiniâtre Lucette⁶⁴¹ » que les superbes tulipes s'épanouissent à partir des horribles oignons qu'il a mis en terre. Auguste d'Orval reçoit des mains de son père l'épée qui marque une étape de sa vie : « une épée demande un homme. Il ne faut plus être un enfant pour la porter⁶⁴² ». *Le Compliment de la nouvelle année*⁶⁴³ est adressé par Porphyre à son papa et la discussion qui suit évoque une longue promenade faite par les deux protagonistes. Constantin, après avoir méprisé l'un des domestiques trouvera un père inflexible dans son soutien au frotteur. Le jeune garçon devra s'occuper lui-même de ses bottes : « cela vous apprendra monsieur, combien il est cruel de ravalier des services utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête et des égards généreux⁶⁴⁴ ».

Parmi ces pères, plusieurs sont veufs et parfois leur « fragilité psychologique » due à la perte de l'épouse est mentionnée (*Le petit Joueur de violon*). Dans un premier temps, M. de Melfort n'est pas informé des incartades de son fils car « tu sais que depuis la mort de ta maman, mon oncle est d'une santé si faible, que la moindre émotion le rend malade pour plusieurs jours⁶⁴⁵ » fait remarquer Saint-Félix à Sophie de Melfort. Adélaïde de Clermont évoque les derniers moments de la maladie qui a emporté sa mère : « Pendant sa dernière maladie, un jour que j'étais seule avec elle, elle me fit approcher de son lit, m'embrassa toute en larmes [...] Il lui prit une faiblesse qui l'empêcha de m'en dire davantage⁶⁴⁶ ». Le jeune Philippe se promène avec son père dont il est dit que « le seul regret qu'il eût éprouvé dans le

⁶³⁸ AE, *Le Serin*.

⁶³⁹ AE, *Le Père de famille*, août 1783. Ce texte est traduit de *Der deutsche Hausvater* d'Otto Heinrich von Gemmingen. Berquin a traduit deux passages séparés dans le texte original et les a rassemblés dans le *Père de famille* en réduisant considérablement le discours du père. J. M. CARRIERE, *Berquin's adaptation from german literature*, opus cité, p. 616.

⁶⁴⁰ Juillet 1783.

⁶⁴¹ AE, *Les Tulipes*, avril 1783, p. 185.

⁶⁴² AE, *L'Épée*, Edition de Genève, 1796, p. 66.

⁶⁴³ Janvier 1783.

⁶⁴⁴ AE, *Les Bottes crottées*, Edition de Genève, 1796, p. 127.

⁶⁴⁵ AE, *Le petit Joueur de violon*, Edition de Genève, 1796, p. 58.

⁶⁴⁶ AE, *Les Pères réconciliés par leurs enfants*, Edition de Genève, 1796, p. 170-171.

cours de sa vie était celui d'une épouse vertueuse que la mort avait frappé dans ses bras⁶⁴⁷ ». Veuf, M. de Beauval élève seul son fils et sa fille (*La petite Glaneuse*).

La situation des mères touchées par le veuvage est souvent plus difficile. Elles sont exposées à la jalousie et aux malversations au moment d'hériter de leur époux. Madame de Joinville⁶⁴⁸ s'est retrouvée en situation délicate, à la suite de la mort de son mari, tué au combat. Son heureuse rencontre avec M. de Beauval mettra fin à ses tourments. Les difficultés liées à une succession incitent Madame de Detmond qui a perdu son mari à envoyer son très jeune fils⁶⁴⁹ à l'armée. Autre infortunée : « Madame de Forbonne, après avoir perdu son mari, venait encore de perdre un procès, au sort duquel était attachée la plus grande partie de ses biens⁶⁵⁰ ». Une nouvelle fois, la fragilité sociale des femmes seules est cause de leurs malheurs. La perte de son époux, que l'on apprend au début du récit oblige madame Laforêt à retirer son fils⁶⁵¹ du collège pour le placer en apprentissage chez un marchand d'étoffes.

Toutes ne sont pas dans cette situation. Madame de Favières, dans un texte au titre curieux : *Le Retour de croisière*⁶⁵² est seule à organiser les festivités d'une célébration, mais c'est pour l'arrivée de son mari, qui doit rentrer de la guerre. Pauline et Eugénie⁶⁵³ ont une discussion avec leur mère sur la meilleure manière de faire du bien à autrui. C'est à sa maman que Marthonie s'adresse pour avoir un fourreau de soie dans le texte du même nom. Madame de Sauseuil saisit un propos de sa fille Victoire pour l'entretenir de l'intérêt et des *Douceurs du travail*⁶⁵⁴. Euphrasie tient de sa mère, madame de Séligny, les sages conseils qui font qu' « avant l'âge de douze ans, elle avait acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre⁶⁵⁵ ». C'est à madame de Grammont⁶⁵⁶ qu'il revient de régler le délicat problème d'un vol commis dans sa maison par un jeune noble, fort imbu de sa position. Il arrive parfois que la mère ne soit pas exempte de reproches, privilégiant l'un de ses enfants au détriment de l'autre (*Philippine et Maximin*).

⁶⁴⁷ AE, *Le grand Jardin*, Edition de Genève, 1796, p. 109

⁶⁴⁸ AE, *La petite Glaneuse*.

⁶⁴⁹ AE, *Le Page*, juin 1782.

⁶⁵⁰ AE, *L'Orpheline bienfaisante*, Edition de Genève, 1796, p. 117.

⁶⁵¹ AE, *Maurice*, juillet 1782.

⁶⁵² Février 1783.

⁶⁵³ AE, *L'Oiseau du bon Dieu*, avril 1783.

⁶⁵⁴ Août 1782.

⁶⁵⁵ AE, *Euphrasie*, p. 198.

⁶⁵⁶ *Le Sortilège naturel*.

La recomposition des familles est le sujet de *L'École des marâtres*⁶⁵⁷ qui présente l'image d'un couple parental uni, prenant à contre-pied le discours habituel porté dans les contes merveilleux sur les belles-mères. Les couples d'éducateurs sont présents, nous l'avons vu dans l'étude de D. Escarpit. Leurs interventions sont diversement réparties. Dans *Le petit Frère*, Fanchette interroge son père, en présence de sa mère, nouvellement accouchée. Léonor, *La petite Babillarde*, apprend de son père qu' « il fallait qu'elle restât à la maison » alors que toute la famille se rend chez des amis à la campagne. C'est vers sa mère qu'elle se tourne, éplorée. Sa mère justifie à ses yeux la décision commune : « Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colère ; mais il est impossible de tenir à ta société ! Tu troublerais tous nos plaisirs par ton bavardage continué⁶⁵⁸ ». Pas de dissension sur la sanction prise. Devant la gravité de la désobéissance d'Amélie, madame de Blamont « alla trouver M. de Blamont : et ils cherchèrent ensemble les moyens de sauver leur enfant de sa perte⁶⁵⁹ ». Le père se charge de renvoyer la servante corruptrice et Amélie « comparut devant ses parents⁶⁶⁰ ». Devant les folies de Julie et Casimir, madame d'Orsay est bien un peu effrayée et s'en ouvre discrètement à son mari : « Mais, mon ami, ... ils vont en être incommodés. Je le crains, ma femme, répondit M. D'Orsay. Mais j'aime mieux qu'ils apprennent une fois à leurs dépens combien on se fait tort par son ignorance...⁶⁶¹ ». La confiance dans le couple est établie et « madame d'Orsay comprit l'intention de son mari ; et elle laissa nos étourdis se livrer à leurs gourmandises⁶⁶² ». Grâce à la vigilance de leur père, les enfants échapperont au danger où les mène leur conduite. Cependant, c'est contre l'avis de son épouse que M. de Valence va infliger une leçon salutaire à son fils Valentin, pour le guérir de sa vanité naissante. Malgré les instances de sa femme, il ne cède pas à la demande de ses amis de chercher davantage le jeune imprudent : « non, messieurs ; vous avez cédé aux prières de ma femme, vous écouterez les miennes à leur tour. Je suis père, et je sais mon devoir. Entrons dans le salon et je vous rendrai compte de mes projets⁶⁶³ ».

⁶⁵⁷ Août 1783.

⁶⁵⁸ AE, *La petite Babillarde*, p. 158.

⁶⁵⁹ AE, *La petite Fille trompée par sa servante*, p. 22.

⁶⁶⁰ Idem, p. 23

⁶⁶¹ AE, *Les Enfants qui veulent se gouverner par eux-mêmes*, p. 139.

⁶⁶² Idem, p. 140.

⁶⁶³ AE, *La Vanité punie*, p. 82.

Deux cas de dissension sont présents dans *l'Ami des enfants. La Séparation*⁶⁶⁴ met en scène un couple en pleine crise. La question de la garde de l'enfant va faire évoluer la situation et l'enfant saura trouver les mots pour faire revenir ses parents sur leur décision. *La Tendre mère*⁶⁶⁵ présente également un cas de désunion provoquée par la calomnie dont est victime l'épouse. Sa droiture sera reconnue peu de temps avant que la maladie ne l'emporte.

L'adversité qui touche les enfants par la perte de leurs parents n'est pas absente du périodique. Léonor et Didier⁶⁶⁶ n'ont plus leurs parents. C'est donc leur tante, elle-même sans enfant, qui se charge de leur éducation. *Abel* est l'histoire d'un enfant orphelin. *Jacquot* qui a tant touché les critiques contemporains de Berquin perd ses deux parents.

Au cours des deux années de publication, quatre-vingt-dix-neuf textes mettent en scène des enfants, qu'ils soient jeunes ou plus avancés en âge, parfois même engagés à l'armée. Ils présentent des exemples de relations familiales. Nous n'avons relevé que quatre textes concernant uniquement des enfants⁶⁶⁷ sans la présence des parents. Toutefois, l'intervention des adultes est d'importance diverse. Ils n'interviennent parfois qu'en tout dernier lieu ou bien ils sont présents d'un bout à l'autre du récit ou du drame. Ils ont parfois un rôle d'enregistrement du dénouement (*Colin-Maillard*) ou au contraire sont à la source de l'action (*Les pères réconciliés par leurs enfants*). Ils conduisent parfois un entretien qui va faire émerger la « leçon » (*Le père de famille*).

Les modèles de familles sont divers : fils ou fille unique, ou couple enfantin, ou encore fratries nombreuses. Il vient parfois s'ajouter un neveu (*Le petit Joueur de violon*), ou bien un neveu et une nièce (*Un bon Cœur fait pardonner bien des étourderies*). Georges est un enfant adopté, sans qu'il soit fait mention d'un quelconque lien de parenté dans *Georges et Cécile*. Enfant unique et fratries sont réparties assez également dans le périodique.

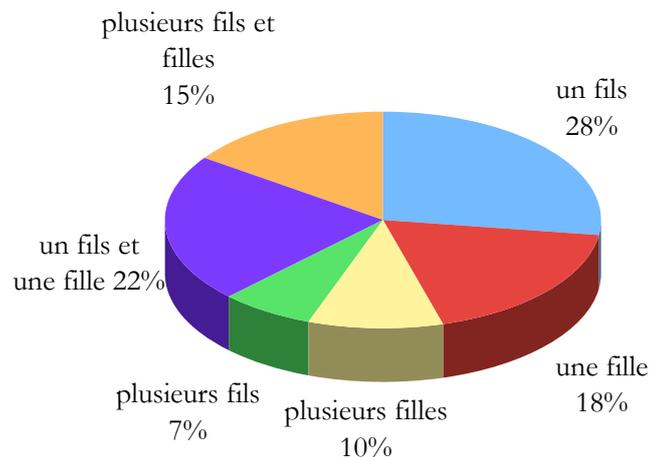
⁶⁶⁴ Août 1783. Ce texte est également extrait de *Der deutsch Hausvater* de O. H. von Gemmingen, publié en 1780

⁶⁶⁵ Novembre 1783.

⁶⁶⁶ AE, *L'Éducation à la mode*, juillet 1783.

⁶⁶⁷ AE, *Main Chaude* ; *Les Douceurs et les avantages de la sociabilité* ; *Les Fraises et les groseilles* ; *Fi ! le vilain Charmant*.

Répartition des enfants dans L'Ami des enfants



Les fils uniques en présence d'un seul de leurs parents sont presque exclusivement en compagnie de leur père avec qui ils vont fréquemment à la campagne ou en promenade. Les filles uniques sont plutôt avec leur mère, mais nous avons montré qu'il en était quelques-unes qui s'entretenaient avec leur père, de coquetterie par exemple. Nous les rencontrons le plus souvent dans leur intérieur.

Les entretiens sur des sujets moraux ou des observations concernant la nature sont souvent le fait d'un enfant seul conversant avec l'un de ses parents.

En choisissant les textes diversifiés, Berquin s'ouvrait la possibilité de multiplier les cas de figure en matière de contexte familial, contrairement à Madame de Genlis qui choisit de présenter une famille dans chacun de ses deux ouvrages contemporains de *L'Ami des enfants* : *Adèle et Théodore* et *Les Veillées du château*. Il en est de même pour Émilie, l'héroïne de Madame d'Épinay. Elle est enfant unique et fréquente peu les autres enfants.

Chez Berquin, bien au contraire, les enfants ne vivent pas en vase clos. Ils reçoivent leurs amis, les retrouvent à l'extérieur comme Marthonie⁶⁶⁸ qui, bien embarrassée de sa magnifique robe de taffetas, a bien du mal à suivre ses amies dans la prairie. Ce sont les cousins de Fulbert qui lui donneront la leçon salutaire qui le rendra plus sociable⁶⁶⁹. La querelle des

⁶⁶⁸ AE, *Le Fourreau de soie*.

⁶⁶⁹ AE, *Les Douceurs et les avantages de la société*.

pères⁶⁷⁰ implique une rupture des relations entre les enfants de M. de Clermont et ceux du médecin. Lorsqu'on est de bonne famille, on reçoit sa « petite société » composée d'enfants du voisinage. Sophie de Melfort reçoit ses amies, Agathe et Charlotte de Saint-Félix⁶⁷¹, en dehors de la présence paternelle. Pour le jour de la fête d'Auguste⁶⁷², M. d'Orval a invité les amis de son fils : Renaud l'aîné et Renaud le cadet et les Dupré aîné et cadet. Nous notons à cette occasion que les enfants sont identifiés par leur place dans la fratrie et non par leur prénom. Ce n'est pas la seule occurrence de ce procédé et le phénomène ne touche que les garçons. Les protagonistes de *Colin maillard* sont Dorothee et Adélaïde, deux sœurs, et Louise invitées par Léonor et Julie de Juliers ; Frédéric de son côté a invité les Duverney, l'aîné et le cadet et Robert leur voisin. Tout ce petit monde va se retrouver dans le salon de la maison, mis à leur disposition pour la circonstance. Séraphine et Eustache⁶⁷³ font appel à leurs amis Léon et Ruffin pour retrouver leur petite chienne perdue. Henri Desprez⁶⁷⁴ se joint aux garçons du quartier pour tourmenter un pauvre demeuré. Les enfants de madame de Clermont⁶⁷⁵ accueillent leurs amis Gabriel, Lucien et Sophie en compagnie du chevalier d'Orgeville et de sa sœur Élise. Dans *La Cicatrice*, c'est Marcellin, le meilleur ami et le confident de Ferdinand qui fait les frais du mouvement d'humeur de ce dernier.

Les héros de Berquin ne se limitent pas à leur intérieur, même avec des amis. Ils ont également des cousins à qui ils rendent visite. C'est parce qu'on lui refuse ce plaisir qu'Amélie⁶⁷⁶ enfreint l'interdiction de sa maman et s'expose au chantage de sa servante. C'est en jouant avec son cousin que Gaspard⁶⁷⁷ désobéit à son papa et commence à lui mentir. Mais les cousins ne sont pas tous de mauvais compagnons. Henriette⁶⁷⁸ prépare un cadeau pour sa cousine dont c'est la fête.

Les personnages évoluent également au milieu des domestiques dont les noms sont assez peu variés : « Champagne » est le plus représenté. Ils sont parfois au cœur du récit : *Le vieux Champagne*, *Les Bottes crottées* ou bien interviennent pour résoudre un problème (*Le Sortilège naturel*) ou participer à la « leçon » qui sera administrée à l'un des protagonistes

⁶⁷⁰ AE, *Les Pères réconciliés par leurs enfants*.

⁶⁷¹ AE, *Le petit Joueur de violon*.

⁶⁷² AE, *L'Épée*.

⁶⁷³ AE, *La Levrette et la bague*.

⁶⁷⁴ AE, *Joseph*.

⁶⁷⁵ AE, *Le Sortilège naturel*.

⁶⁷⁶ AE, *La petite Fille trompée par sa servante*.

⁶⁷⁷ AE, *Le menteur corrigé par lui-même*.

⁶⁷⁸ AE, *L'Esprit de contradiction*.

(Colin-Maillard). *Les Fraises et les groseilles* présentent deux enfants qui vont suivre de manière fort différente les conseils du jardinier de leur père. Ruffin est le seul adulte présent dans ce récit.

Les enfants sont aussi au contact des fermiers et de leurs enfants. Valentin⁶⁷⁹ passera une nuit très profitable à la belle étoile en compagnie de Mathieu, un petit paysan. M. Dublanc⁶⁸⁰ emmène ses enfants passer la journée chez Mathurin son fermier. En allant cueillir des bouquets, Eugène⁶⁸¹ et son ami Gaspard vont rencontrer Valentin, qui saura se montrer reconnaissant envers celui des deux qui se sera montré secourable. Clémentine se prend d'affection pour Madelon la fille du jardinier.

Autre adulte en contact avec les enfants : le précepteur ou la gouvernante. Ils sont peu présents sur l'ensemble de l'œuvre. Nous retrouvons le précepteur des enfants au côté de madame de Favières⁶⁸², préparant avec elle la fête organisée pour le retour de son mari. C'est également le précepteur qui surprend Robert et ses sœurs⁶⁸³ alors qu'ils viennent de martyriser des oisillons. Les filles se tournent vers leur institutrice lorsque la discorde s'est installée dans leurs jeux⁶⁸⁴. C'est à sa gouvernante, qui a remplacé sa mère à la mort de celle-ci que la jeune Agathe⁶⁸⁵ destine le tablier de filet qu'elle confectionne.

Berquin mêle également les animaux, éléments familiers de la vie des enfants. Les oiseaux sont présents et leur sort n'est pas toujours enviable. Les chiens sont également de la partie à plusieurs occasions. L'un des drames a pour point de départ la disparition de l'animal de la maison⁶⁸⁶. L'agneau appartient également au bestiaire.

Il est à signaler qu'un seul texte n'a pas pour protagonistes principaux des enfants ou des adultes, mais des animaux. *Castor et Pollux* traite de l'éducation de deux chiens. C'est un cas unique dans l'ensemble des 24 livrets.

⁶⁷⁹ AE, *La Vanité punie*.

⁶⁸⁰ AE, *Le Fermier*.

⁶⁸¹ AE, *Les Bouquets*.

⁶⁸² AE, *Le Retour de croisière*.

⁶⁸³ AE, *Le Nid de moineaux*.

⁶⁸⁴ AE, *Les Egards et la complaisance*.

⁶⁸⁵ AE, *Le Bouquet qui ne flétrit jamais*.

⁶⁸⁶ AE, *La Levrette et la bague*.

Ainsi qu'il l'a annoncé, les lecteurs ont retrouvé au fil de leurs lectures des personnages de leur environnement : frères et sœurs, cousins ou cousines, voisins, précepteurs ou gouvernantes, domestiques, jardiniers, fermiers. Tout un monde peuple *L'Ami des enfants*. Les mélanges sociaux se font toujours en partant « du haut » : un enfant de condition reçoit un pauvre enfant ou des voisins de situation plus modeste. Lorsque le texte se déroule dans les milieux de la paysannerie ou de l'artisanat, les contacts avec la société plus aisée s'opèrent toujours sous la forme du bienfait. Nous aurons à revenir sur cet aspect de l'œuvre.

9 - Une langue à la portée du jeune lecteur

C'est dans leur langage simple et naïf qu'ils s'expriment. Intéressés par tous les événements, ils s'y abandonnent à la franchise des mouvements de leurs petites passions.

C'est un aspect sur lequel Berquin s'éloigne de nouveau du parti choisi par Weisse. Il est révélateur des conceptions en vigueur sur ce que devait être la langue « vivante » dans chacune des littératures. F. Genton éclaire cet aspect. Il constate que « les auteurs de langue allemande ont un rapport plus *détendu* avec les dialectes régionaux que les écrivains français qui ignorent soigneusement tout ce qui n'est pas français de haute tenue, du moins dans les œuvres destinées à un vaste public⁶⁸⁷ ».

Dans une France où le français n'est pas la langue de tous, où les patois et les langues régionales dominent la province, où la prononciation marque l'origine du locuteur, la langue de Berquin est d'une uniformité remarquable. Jeunes nobles, paysans, artisans, soldats emploient tous une langue de qualité, celle en usage dans la capitale et dans la bonne société. « Le français de tous les personnages de Berquin est très châtié⁶⁸⁸ ».

Enfants comme adultes manient le subjonctif sans difficulté. Matthieu, le petit paysan de *La Vanité punie* s'explique sur son bouquet :

Je ne voulais pas rentrer hier au soir, sans vous apporter quelque chose ; et comme je revenais un peu tard, quoique j'eusse grande envie de souper, je m'arrêtai dans la prairie pour les ramasser au clair de lune⁶⁸⁹.

On peut être petit musicien ambulancier et savoir s'exprimer, comme Jonas, lorsqu'il s'adresse à Saint Firmin : « Je voudrais que vous ne m'eussiez pas amené ici et que vous reprissiez votre

⁶⁸⁷ François GENTON, opus cité, p. 57.

⁶⁸⁸ Idem.

⁶⁸⁹ AE, *La Vanité punie*, p. 70.

argent⁶⁹⁰». Madelon, la fille du gros Thomas, le jardinier, use de la même syntaxe que Clémentine, demoiselle de condition. Ainsi, lorsqu'elle parle de l'absence de chaussures, elle explique : « C'est qu'il en coûterait trop d'argent à mon père, s'il fallait qu'il nous en donnât à tous ; il n'en donne à aucun⁶⁹¹ ». Lubin, fils de fermier, est affamé et se verrait bien manger la soupe de sa sœur, ce que celle-ci devine : « tu voudrais bien qu'elle te restât après avoir mangé la tienne...⁶⁹² » Un autre Lubin, fils du jardinier de monsieur de Favières, s'adresse par ces mots à son père : « Et parguienne, l'autre jour quand vous me rossâtes pour savoir qui avait dérobé les pommes du jardin, est-ce que je vous dis que c'était moi ?⁶⁹³ » Ces gens de peu de fortune s'expriment avec recherche et savent tourner leurs demandes aussi bien que les maîtres. Jonas nous en donne de nouveau un exemple lorsqu'il s'adresse à Saint Firmin à propos d'une part de gâteau : « Nenni, mon bon monsieur, puisque vous voulez bien me la donner, souffrez que je l'enveloppe dans mon mouchoir pour l'emporter avec moi⁶⁹⁴ » ou bien encore au moment de quitter l'assemblée, s'adressant alors à la jeune Sophie : « À présent, mademoiselle, si vous vouliez avoir la complaisance de me donner un mauvais morceau de linge pour envelopper le gâteau que vous m'avez fait prendre⁶⁹⁵ ».

Les différences se ressentent davantage dans la manière de désigner l'interlocuteur. Le substantif est toujours accompagné d'un adjectif qui marque soit la déférence, lorsqu'il s'agit d'un supérieur, soit la familiarité lorsqu'il s'agit d'un proche. Ainsi Saint Firmin est appelé « mon beau monsieur », Sophie et Charlotte sont gratifiées de « mes belles demoiselles », Sophie un peu plus loin est appelée « ma petite demoiselle ». Lubin, dans *L'Incendie*, interpelle Adrien par ces mots : « Eh, mon joli petit monsieur, que venez-vous faire de si bonne heure dans le village ? ». Alors que l'officier noble de *La Suite de l'école militaire* s'adresse à sa femme en la qualifiant de « chère épouse », en réponse à son « cher époux », les formules des paysans sont moins sophistiquées. Jérôme, le père du *bon Fils* encourage sa femme par un « va, ma bonne femme » et lorsqu'il a besoin d'elle, il l'appelle par ces mots : « Femme ! femme ! laisse tout ça ma chère femme, viens vite⁶⁹⁶ ». Marcel ne parle pas autrement à Geneviève son épouse, dans *Le Déserteur* : « Femme, voici des soldats qui nous

⁶⁹⁰ AE, *Le petit Joueur de violon*, p. 85.

⁶⁹¹ AE, *Clémentine et Madelon*, p. 10.

⁶⁹² AE, *L'Incendie*, p. 75.

⁶⁹³ AE, *Le Retour de croisière*, p. 124.

⁶⁹⁴ AE, *Le petit Joueur de violon*, p. 77.

⁶⁹⁵ Idem, p. 82.

⁶⁹⁶ AE, *Le bon Fils*, p. 163.

viennent ». Et celle-ci, s'adressant à son mari lui répond avec la même simplicité : « Écoute, mon homme, notre compère Thomas pourrait nous prêter quelques fagots ».

Quelques différences se remarquent également dans le vocabulaire, mais elles ne sont pas nombreuses eu égard au nombre de textes qui donnent la parole aux petites gens. Les enfants sont des « drôles », Madelon parle de sa « bourrique » pour évoquer son âne et qualifie ses frères et sœurs de « marmaille ». Geneviève craint que les soldats ne croient pas à leur réelle pauvreté car « il y a tant de richards qui se font pauvres par avarice⁶⁹⁷ ». Quelques rares jurons, dans la bouche de Matthieu : « Morguienne » ou dans celle d'un vieux soldat qui s'écrie « mille bombes ! » ne constituent pas un corpus bien significatif.

« Berquin ne cherche pas à refléter les différences sociales par une différence dans la maîtrise de la langue⁶⁹⁸ » remarque à juste titre F. Genton.

La distinction s'inscrit dans le clivage social et opère comme marqueur des positions. Le phénomène est d'autant plus sensible lorsque ce sont les enfants qui s'expriment. Les termes très paternalistes sont d'autant plus remarquables. L'expression qui revient le plus souvent est « ma chère enfant » ou « mon cher enfant ». En voici différents exemples :

Le petit Joueur de violon :

Sophie à Jonas : « De quel pays es-tu mon enfant ? » (p. 73)

Saint-Firmin à Jonas : « Mon cher enfant, vous êtes donc bien pauvres⁶⁹⁹ ».

Ce dernier fait également référence à la situation de l'enfant lorsqu'il s'adresse à lui : « Mais, mon petit malheureux, peut-être que tu as faim ? Tiens, voici mon gâteau. » (p. 75)

La petite Glaneuse :

Henriette à Emilie : « Ma pauvre enfant, qu'as-tu donc à pleurer ? » (p. 172)

Marcelin à Émilie : « Tu es donc bien pauvre, ma chère enfant ? », « Mais ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand chose, et cela ne vous durera pas longtemps. » (p. 174)

Le même, plus loin : « Tien, mon enfant, voilà ta corbeille, il n'y manque pas un seul épi. » (p. 195)

Clémentine et Madelon :

Clémentine à Madelon : « Viens ma chère enfant, viens un moment avec moi. » (p. 4)

⁶⁹⁷ AE, *Le Déserteur*, 1796, p. 4.

⁶⁹⁸ F. GENTON, opus cité, p. 57.

⁶⁹⁹ Saint-Firmin s'inquiète de Jonas et de son père aveugle.

Et un peu plus loin : « Je le crois, ma chère enfant, comment t'appelles-tu ? »
(p. 6)

La présence de l'adjectif possessif renforce cette impression paternaliste et renvoie à la dépendance du Tiers-Etat à l'égard de l'aristocratie. Nous retrouvons cette idée dans *La Suite de l'école militaire* dans un entretien de M. de Bellecombe avec le vieux et fidèle soldat La Pipe.

LA PIPE : ... Je vous suis peut-être à charge, mon capitaine ?

M. DE BELLECOMBE : Que dis-tu mon ami ? un enfant l'est-il jamais à son père ; et n'es-tu pas un de mes enfants ? ... (p. 164)

...

M. DE BELLECOMBE : Tu me connais mal, mon enfant. Si je recevais rien de personne au monde, ce ne serait que du roi ou de toi. (p. 168)

Dans la société enfantine, comme dans les échanges adultes, la relation ascendante se caractérise par le vouvoiement tandis que la relation descendante est marquée par le tutoiement.

Les enfants ne font qu'imiter leurs parents, y compris dans leurs relations sociales entre pairs. Cette scène de réception entre des enfants, empruntée au *petit Joueur de violon*, nous paraît aujourd'hui pleine de ridicule mais elle n'a attiré l'attention d'aucun des critiques du dix-huitième siècle, signe qu'elle correspondait aux normes et codes contemporains.

SOPHIE : Bonjour, mes bonnes amies. (Elles s'embrassent l'une et l'autre, et font la révérence à Saint-Firmain, qui leur baise la main avec respect.)

CHARLOTTE : Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue.

AGATHE : Mais il y a déjà bien longtemps

SOPHIE : Il y a, je crois, plus de trois semaines. (Saint Firmin range la table et dispose des sièges.)

CHARLOTTE : Ne vous donnez pas cette peine, monsieur de Saint-Firmin.

SAINT-FIRMIN : Mademoiselle, je ne fais que mon devoir. (pp. 59-60)

Si les propos sont parfois un peu compassés, Berquin sait saisir les enfants dans leur ingénuité et leurs emportements. Nous avons choisi quelques scènes qui nous paraissent représentatives des qualités d'observateur de l'auteur.

Scène de colère

[Cyprien a oublié de fermer la porte de son jardin et une poule s'y est introduite.]

« Quelle fut la colère du petit garçon, lorsqu'à son retour, il vit cette jardinière nouvelle labourer de la sorte ses plates bandes ! Ah ! maudite bête, lui cria-t-il, tu vas me le payer ! Il courut aussitôt fermer la porte, de peur que la victime n'échappât à sa vengeance ; et ramassant du sable, des cailloux, des mottes de terre, tout ce qu'il pouvait saisir, il les lui jetait, en la poursuivant. [...] Deux planches de giroflées le séparaient encore d'elle : emporté par sa rage, il les foule lui-même impitoyablement sous ses pieds, pour franchir plutôt l'intervalle. [...] Cyprien avait saisi son râteau ; il le lance de toute la raideur de son bras. Le râteau tournoyant, au lieu d'atteindre son but fugitif, n'atteignit qu'une glace du pavillon du jardin, qu'il mit en pièce, et se fracassa lui-même deux dents en retombant sur le pavé.

Le petit furibond, plus acharné par tous ces malheurs, avait couru prendre sa bêche... »⁷⁰⁰

Scènes de peur

[Angélique, aperçoit un ramoneur dans sa maison, elle prend peur.]

« Elle poussa un grand cri, et courut se réfugier dans la cuisine.

À peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, et toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'était pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant [...]

Dans un nouvel effroi, elle s'élança de l'endroit où elle était cachée, et sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet [...] Là, d'un œil effaré, elle n'osait qu'à peine regarder autour d'elle... »⁷⁰¹

[M. de Fréville et ses quatre enfants passent la soirée avec de la compagnie. Le temps passe sans que l'on songe à faire donner de la lumière.]

« M. de Vermont en était aux détails les plus curieux de ses longs voyages, lorsqu'on entendit frapper rudement à la porte. Les enfants se rassemblèrent bientôt en peloton derrière le fauteuil de leur père, qui attendait toujours que l'un d'eux allât ouvrir. Il en avait donné l'ordre à Lucien son fils aîné, mais Lucien l'avait fait passer à Charlotte, Charlotte à Denise et Denise à Saint-Félix... »⁷⁰²

⁷⁰⁰ AE, *La Poule*, pp. 108-110.

⁷⁰¹ AE, *Le Ramoneur*, pp. 145-146.

⁷⁰² AE, *La Perruque, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses*, pp. 1-2.

Scène d'habillage

[Les filles de madame de Valcourt ont confectionné des robes pour deux enfants malheureuses. Le moment est arrivé d'habiller les deux fillettes.]

« LOUISE : Tais-toi. Passe ton bras seulement. L'autre... Mais comme c'est court ! Il ne lui va qu'aux genoux. (à Léonor) Eh bien ! étourdie, voilà de tes œuvres ! Tu m'as donné l'habit de la plus petite pour la plus grande.

[...]

CHARLOTTE : ... Il ne faut plus qu'une chose. (à Jacqueline) Tiens, voici un mouchoir blanc, crache, que je te débarbouille... »⁷⁰³

Les jeunes lecteurs pouvaient se reconnaître dans ces enfants impulsifs, effrayés par l'inconnu ou maladroits à habiller un plus jeune.

10 - Récompenses et punitions

Ils trouvent leur punition dans leurs propres fautes et leur récompense dans le charme de leurs bonnes actions. Tout y concourt pour leur faire aimer le bien pour leur bonheur, et à les éloigner du mal comme d'une source d'humiliation et d'amertume.

La question de la punition et de la sanction tient obligatoirement une place importante dans un ouvrage qui revendique une fonction éducative. Nous serons amenés à développer cet aspect lorsque nous étudierons la morale que propose Berquin.

Une première remarque s'impose à la lecture de *L'Ami des enfants* : aucune faute ne reste impunie. En fonction de la gravité du méfait, la proportion de la sanction s'impose. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent s'amender tombent de Charybe en Scylla pour finir tragiquement. C'est le cas de Pascal, dans le texte éponyme. Ses parents n'ayant pas pris les mesures nécessaires pour le corriger dans l'enfance, il continue à voler et tombant de plus en plus bas devient criminel et parricide avant de périr à son tour. Narcisse, que son éducation trop laxiste n'a pas préparé aux contraintes du monde, tombe dans la facilité et le luxe, n'aspirant qu'au plaisir. Sa santé n'y résiste pas. Nous avons relevé quatre situations dans lesquelles les personnages ne se relèvent pas de leurs égarements.

Quelques enfants, quoique revenus à de meilleures dispositions se ressentent toute leur vie de leurs erreurs. Gaspard et Sylvestre restent estropiés pour n'avoir pas suivi les consignes de leurs parents. « L'un devint borgne et l'autre boiteux, et ils restèrent dans cet état toute leur

⁷⁰³ AE, *Les petites Couturières*, pp. 137-139.

vie⁷⁰⁴ ». La cicatrice⁷⁰⁵ de Marcellin rappelle à Ferdinand son geste de colère et le conduit à réformer sa conduite. Aurélie qui avait tant médité « fut bien longtemps à regagner les cœurs qu'elle s'était aliénés⁷⁰⁶ ». Amélie qui n'a pas su résister aux mauvais conseils de sa servante doit subir la mauvaise réputation que lui fait cette dernière. La condamnation sociale est rigoureuse. Mais « plus elle eut à souffrir encore des suites de son imprudence, plus elle devint réservée et attentive sur elle-même⁷⁰⁷ ».

Deux enfants sont éloignés de chez eux ou maintenus au collège⁷⁰⁸, une servante est renvoyée⁷⁰⁹, un sergent de recrue est limogé⁷¹⁰, le jeune tricheur italien sera extradé⁷¹¹. La sanction ne vient pas toujours de « l'extérieur », des adultes. Le plus souvent les enfants sont pris à leur propre piège. Fulbert⁷¹², qui manque de sociabilité, éprouve par lui-même les effets de son attitude lorsque ses cousins adoptent le même comportement à son égard. Pour s'être obstinée malgré les sages conseils de sa mère, Henriette⁷¹³ ne peut aller souhaiter la fête de sa cousine. Gaspard⁷¹⁴, âgé de six ans, découvre l'inconfort d'être considéré comme un menteur par son papa. Le malaise moral dans lequel se trouvent les fautifs est le plus souvent un moteur suffisant pour les amener à résipiscence avec l'aide de leur entourage.

Rien ne remplace le retour du sentiment d'harmonie, de bonheur qui frappe celui ou celle qui a su se vaincre. C'est une vision très optimiste que Berquin offre à ses jeunes lecteurs. Avec du courage, de la volonté et le soutien éclairé de ses parents, un enfant coupable revient dans le droit chemin, au grand bonheur de tous. *L'Ami des Enfants* offre pour modèle, des jeunes personnages qui savent tirer profit de leurs expériences douloureuses.

⁷⁰⁴ AE, *Si les Hommes ne te voient pas, Dieu te voit*, p. 141.

⁷⁰⁵ AE, *La Cicatrice*.

⁷⁰⁶ AE, *Les Caquets*, p. 154.

⁷⁰⁷ AE, *La petite Fille trompée par sa servante*, p. 29.

⁷⁰⁸ Charles de Melfort, dans *Le petit Joueur de violon*, et Eugène deValcourt, dans *Un bon Cœur fait pardonner bien des étourderies*.

⁷⁰⁹ Nanette dans *La petite Fille trompée par sa servante*.

⁷¹⁰ AE, *Le bon Fils*.

⁷¹¹ AE, *Les Joueurs*.

⁷¹² AE, *Les Douceurs et les avantages de la sociabilité*.

⁷¹³ AE, *L'Esprit de contradiction*.

⁷¹⁴ AE, *Le Menteur corrigé par lui-même*.

11 - Des personnages des deux sexes pour un lectorat mixte

Il est inutile d'observer que cet ouvrage convient également aux enfants des deux sexes. La différence de leurs goûts et de leurs caractères n'est pas encore assez marquée à cet âge pour exiger des traits différents. D'ailleurs on a eu l'attention de les réunir, le plus souvent qu'il a été possible, pour contribuer à faire naître cette union et cette intimité qu'on aime tant à voir régner entre les frères et sœurs.

Nous l'avons évoqué précédemment, 37% des fratries sont mixtes. À cela s'ajoutent les rencontres avec les personnages secondaires. L'auteur tient son engagement. Les récits se déroulant le plus souvent dans le cercle familial, nous voyons les frères et les sœurs mêler leurs activités ludiques. Un frère et une sœur sont initiés au trictrac, dans le texte du même nom, et se mesurent l'un à l'autre. Hélène de Floris⁷¹⁵ va se joindre à son frère et ses invités pour la partie de vingt-et-un. Lors du jeu de *Colin-Maillard*, garçons et filles sont présents. Il en est de même chez madame de Grammont⁷¹⁶ : outre les enfants de la maison (un garçon et une fille) s'ajoutent Gabriel, Lucien et Sophie, leurs amis ainsi que le chevalier d'Orgeville et sa sœur.

Les bêtises se font parfois à plusieurs également. Les malheureux moineaux⁷¹⁷ n'ont pas eu plus de pitié à attendre de Cécile et d'Adeline que de Robert. Si la main des fillettes a hésité davantage avant d'agir, ils n'en ont pas moins perdu leurs plumes. Casimir et Julie, *Les Enfants qui veulent se gouverner par eux-mêmes*, commettent leurs imprudences de concert. Julie et Firmin⁷¹⁸ enfreignent l'un et l'autre la défense de leur maman et mangent les cerises qu'elle destine à leur père.

L'une des activités qui réunit régulièrement filles et garçons se déroule au jardin. Les enfants possèdent le plus souvent un carré qu'ils mettent en valeur à leur gré et qui leur donne l'occasion d'échanger ou d'offrir leur production. Nous avons déjà évoqué la générosité de Joséphine qui se défait de son rosier pour le bonheur de son frère. Prosper et Casimir ont préparé le jardin de Fabien, qui revient dans sa famille après le remariage de son père. Frères et sœurs s'entraident comme le raconte Priscille en s'adressant à Casimir : « N'as-tu pas

⁷¹⁵ AE, *Les Joueurs*.

⁷¹⁶ AE, *Le Sortilège naturel*.

⁷¹⁷ AE, *Le Nid de moineaux*.

⁷¹⁸ AE, *Les Cerises*.

cultivé pour moi mon parterre ? Ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs ?⁷¹⁹ ».

Toutefois, si la mixité est réelle, nous aurons l'occasion de revenir sur les différences que nous avons relevées entre filles et garçons tant dans leurs activités que dans leur éducation.

12 - Varier pour ne pas lasser

On a cherché à répandre de la variété entre les divers morceaux qui doivent composer un volume. Il n'en est aucun dont on ait d'abord essayé l'effet sur des enfants d'un âge et d'une intelligence plus ou moins avancés ; et on a retranché les traits qui semblaient ne pas les intéresser assez vivement.

Nous prendrons pour point de départ le premier cahier qui accompagne le prospectus, publié début janvier 1782.

<i>Le Petit frère</i>	Une petite fille	les deux parents	Récit avec dialogue	Domicile familial		Aisance
<i>Les Quatre saisons</i>	Un petit garçon	le père	Récit	Extérieur	Jardin	Aisance
<i>La Neige</i>	Une petite fille	Le père	Récit	Extérieur et domicile	Campagne	Aisance
<i>Amand</i>	Un garçon aîné d'une grande fratrie	Le médecin	Récit avec dialogue	Domicile familial		Pauvreté
<i>Caroline</i>	Une petite fille	Sa sœur	Historiette	Domicile familial		Aisance
<i>Le petit Joueur de violon</i>	Groupe de six enfants	Intervention finale du père	Drame	Domicile familial	Paris	Aisance

Le premier volume rend bien compte de cette diversité annoncée par l'auteur.

⁷¹⁹ AE, *L'École des marâtres*, p. 198.

Nous avons parlé précédemment de l'hétérogénéité des personnages mais nous constatons que la variété du périodique réside dans de nombreux autres aspects.

a - Varier les espaces

Nous l'avons vu avec le premier fascicule, la diversité intervient également dans l'évocation des lieux qu'il est parfois difficile d'identifier avec certitude. Le nom d'une ville est quelquefois mentionné : Paris (*Le petit Joueur de violon*), Rouen, Orléans (le héros de *Maurice* est originaire de cette ville et il entre en apprentissage dans la précédente), Bordeaux (*Joseph*) ... *Les Avantages de la douceur et de la sociabilité* se déroule à Paris comme en témoigne cet extrait : « L'un alla visiter le jardin et le cabinet du roi, l'autre le garde-meuble de la couronne, le troisième les tableaux du Louvre et ceux du Luxembourg⁷²⁰ ». *Les Maçons sur l'échelle* se déroule également en ville : « M. Durand se promenait un jour avec le petit Albert son fils, dans une place publique. Ils s'arrêtèrent devant une maison qu'on bâtissait...⁷²¹ ». Les villes peuvent se situer en province sans qu'il soit possible de préciser davantage. La maison de M. de Saint-André « donnait sur le port⁷²² ». M. et Mme Dufresne déménagent car « la honte des crimes de leur fils, dont toute leur ville natale était instruite, les avait forcés de l'abandonner, pour chercher un asile obscur⁷²³ ». La famille de Madame Delorme⁷²⁴ vit dans une maison dont une des allées du jardin conduit à la rivière. *Le Retour de croisière* « se passe à l'entrée du château de M. de Favières, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille », précise le texte⁷²⁵. Le personnage principal de *Jacinthe* est un « jardinier de Livry ».

Les citadins ne séjournent pas toujours en ville. Ils éprouvent le besoin de changer d'environnement, telle Caroline qui « était allée à la campagne avec sa mère à deux petites lieues de Paris⁷²⁶ ». *Le Parvenu* débute par ces mots : « Dans une belle soirée du mois de septembre, M. de Ruffay sortit de sa maison avec Eugène, son fils, et ils tournèrent leurs pas vers les riantes campagnes qui environnent les murailles de la ville ». C'est parce que l'« on

⁷²⁰ AE, *Les Avantages de la douceur et de la sociabilité*, pp. 44-45.

⁷²¹ AE, *Les Maçons sur l'échelle*, p. 59.

⁷²² AE, *Le Désordre et la malpropreté*, p. 37.

⁷²³ AE, *Pascal*, p. 166.

⁷²⁴ AE, *Un petit Plaisir changé pour un plus grand*.

⁷²⁵ AE, *Le Retour de croisière*, p. 102.

⁷²⁶ AE, *Caroline*, p. 121. Ce texte évoque la famille Panckoucke. La maison de campagne en question se situe à Boulogne.

avait proposé aux enfants une promenade hors des murs de la ville » que Marthonie⁷²⁷ va connaître les affres d'une partie de campagne dans une tenue peu adaptée.

Certains récits se déroulent dans le cadre d'une sortie. Monsieur de Vermont évoque avec son fils une longue marche qui les a conduits à Saint Cloud dans *Le Compliment de la nouvelle année*. Avec *Denise et Antonin*, nous apprenons que « M. de Valbonne devait aller se promener dans un joli jardin aux portes de la ville⁷²⁸ ». Beaucoup de personnages enfantins sont croqués au cours d'activités de plein air : Le petit Fleury « dans un beau jour, alla se promener avec ses parents et quelques compagnons de son âge dans un village voisin » (*Les Quatre Saisons*, p. 20) ; « Louise allait tous les jours se promener dans la campagne » (*La Neige*, p. 7) ; « le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin pour aller cueillir des premières fleurs du printemps » (*Les Bouquets*, p. 133) ; « Dans une riante soirée de mai, M. d'Orgères était assis avec Armand son fils, sur le penchant d'une colline » (*Les Buissons*, p. 147). *Le Cep de vigne* relate que Monsieur de Surgy « était allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien son fils » (p. 115). Autre couple de promeneurs : « M. de la Ferrière se promenait un jour dans les champs avec Fabien » (*Si Les Hommes ne te voient pas, Dieu te voit*, p. 133). Paulin est invité par son père à déjeuner « dans la prairie voisine » (*Le Déjeuner*, p. 99).

La montagne peut être également le cadre du récit. Nous en avons trouvé un exemple avec *Le Luth dans la montagne*, qui est introduit ainsi par le narrateur : « Du sommet le plus élevé de ces hautes montagnes qui dominant la ville de B..., je contemplais le paysage immense ...⁷²⁹ ».

b - Varier les situations économiques et les professions

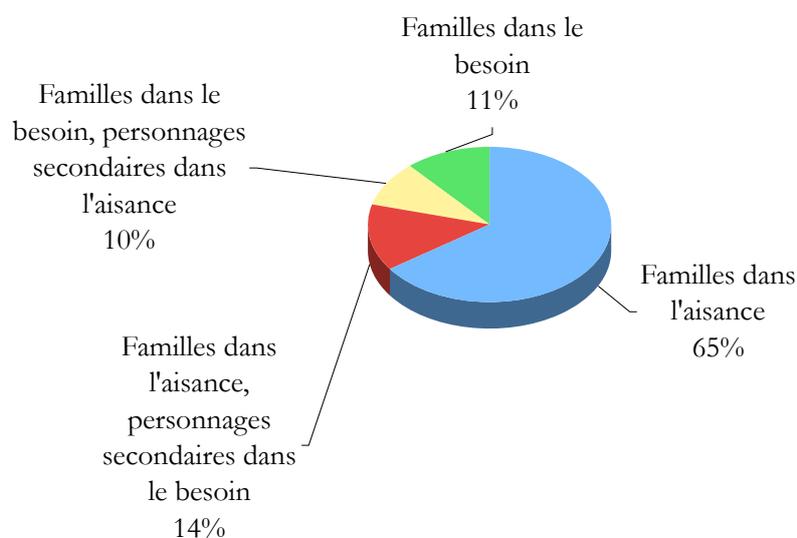
La variété intervient également dans les origines sociales mais c'est moins l'appartenance à un groupe déterminé de la société d'ordres que les conditions économiques qui servent de discriminant. Dans le graphique suivant, nous avons choisi de faire la distinction entre personnages vivant dans une certaine aisance et personnages vivant dans le besoin ou dépendant d'un autre plus aisé.

⁷²⁷ AE, *Le Fourreau de soie*, p. 55.

⁷²⁸ AE, *Denise et Antonin*, p. 126.

⁷²⁹ AE, *Le Luth dans la montagne*, p. 1.

Répartition des conditions de vie des familles dans *L'Ami des enfants*



Nous constatons qu'une grande moitié des textes mettent en scène des familles ou des personnages vivant dans l'aisance, quelque soit leur profession, cette dernière n'étant pas toujours spécifiée. *Les Deux Pommiers* se déroule chez un riche laboureur. Dans *L'École des marâtres*, M. de Fleury « est allé terminer quelques affaires ». Le père de Julie et Firmin⁷³⁰ doit rentrer « d'un long voyage ». « Monsieur de Choisi, père de Narcisse, occupait une place distinguée dans la magistrature... » nous dit-on dès le début de *Narcisse et Hypolite*. D'autres sont propriétaires terriens comme M. Leblanc dans *Le Fermier*. *Le Congé* se déroule dans la famille d'un militaire. Il en est de même pour *La Suite de l'école militaire*.

Nous sommes davantage renseignés sur la profession de ceux qui peinent à en vivre. Ainsi, Maurice a eu un père médecin qui ne s'est pas enrichi. Le père d'*Amand* est un pauvre manœuvre. *Jacquot* est le fils d'un cordonnier dont la situation fragile se détériore avec la maladie. Alexis Deschamp⁷³¹ est le fils d'un pauvre maçon que le manque de travail et la maladie fatale de son épouse ont réduit à la misère. Dans les textes qui ne font pas intervenir d'enfants, nous trouvons un forgeron, un jardinier. Le père du *Bon fils* et celui du *Déserteur* sont des paysans pauvres.

⁷³⁰ AE, *Les Cerises*.

⁷³¹ AE, *Le Lit de mort*.

c - Varier les genres littéraires

« La variété des genres, c'est ce qui frappe dès l'abord le lecteur qui feuillette l'ouvrage⁷³² ». Les genres sont donc aussi mis à contribution pour maintenir l'intérêt du lecteur. Alors que les *Lectures pour les enfants* étaient essentiellement composées de récits, *L'Ami des enfants* comporte une plus grande diversité générique. Outre les drames sur lesquels nous reviendrons, nous rencontrons :

Des anecdotes comme le premier texte ayant pour titre *Caroline*, ou encore *Mathilde*⁷³³, scène qui se serait déroulée pendant le séjour anglais de Berquin.

Des mots d'enfant empruntés à la vie quotidienne de Berquin. En effet les deux *Caroline*, comme le premier texte du même nom, ont vraisemblablement été saisis au cours de son expérience de précepteur.

Des récits gigognes dont l'un des exemples est *La Perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses*⁷³⁴ qui intègre, après une « mise en scène », un récit proposé par chacun des invités et ayant la peur pour thème commun. Mais nous trouvons également une narration (*Les Trois Gâteaux*) agrégée au *Déjeuner*⁷³⁵. Les mésaventures de Silvestre et Gaspard sont insérées dans *Si les Hommes ne te voient pas, Dieu te voit*⁷³⁶.

Des récits-dialogues que Denise Escarpit décrit ainsi : « le texte débute par la mise en place de la situation, des personnages – en général deux à trois personnages qui ensuite dialoguent...⁷³⁷ ». Le récit reprend parfois ses droits pour la conclusion. C'est une organisation textuelle très utilisée par Berquin. Nous la retrouvons dans pas moins de trente-neuf textes, notamment dans *Le Compliment de la nouvelle année*⁷³⁸, au cours duquel le jeune Porphyre va s'entretenir avec son papa, *Le Fermier* dans lequel le dialogue du père avec ses deux garçons va faire émerger la leçon. Dans *Amand*⁷³⁹, le dialogue n'intervient qu'au

⁷³² Denise Escarpit, « Arnaud Berquin, écrivain témoin de son temps » in *Arnaud Berquin, bicentenaire de l'Ami des enfants*, opus cité, p. 77.

⁷³³ Octobre 1783.

⁷³⁴ Novembre 1783.

⁷³⁵ Avril 1783.

⁷³⁶ Avril 1782.

⁷³⁷ Opus cité, idem.

⁷³⁸ Janvier 1783.

⁷³⁹ Janvier 1782.

moment crucial du récit, lorsque le médecin interroge l'enfant. Nous retrouvons cette structure de dialogue encadré par un récit dans *Le petit Frère*⁷⁴⁰. Parfois le récit sert de simple introduction et laisse ensuite la place à l'entretien didactique comme dans *Les Oies sauvages*⁷⁴¹ ou *La Physionomie*⁷⁴² dans lequel le récit introducteur ne fait que quelques lignes. Il vient préciser les circonstances qui ont donné lieu à l'échange qui suit. Autre configuration, la narration vient apporter un éclairage sur la portée de la leçon dans *Euphrasie*⁷⁴³ par exemple.

Des dialogues qui sont distincts des drames bien qu'ils en présentent parfois toutes les caractéristiques. Onze textes sont composés exclusivement de dialogues. Textes brefs, à deux interlocuteurs (*Main Chaude*⁷⁴⁴ ; *Fi ! Le vilain Charmant*⁷⁴⁵) mais quelquefois plus étoffés, entre une mère et son petit garçon dans *Le Nid de fauvettes*⁷⁴⁶ ou entre un père et son fils dans *Le Père de famille*⁷⁴⁷. Parfois un troisième personnage est invité dans la discussion. C'est de cas de François, le valet que Simon appelle à la rescousse, dans une discussion avec son compère Matthieu qu'il ne veut pas aider (*Le Service intéressé*⁷⁴⁸). *L'Oiseau du bon Dieu*⁷⁴⁹ nous présente l'entretien d'une mère avec ses deux filles à propos de l'exercice de la bienfaisance. Plusieurs textes, nous l'avons dit, présentent des similitudes avec la forme dramatique notamment par les didascalies qui semblent inviter à la mise en scène. Nous en avons relevé dans *Les petites Couturières*, *L'Homme est bien comme il est* ou encore *Un petit Plaisir changé contre un plus grand*, publiés respectivement en octobre 1782, juillet puis août 1783.

Des monologues, en nombre très limité : l'un est tenu par un ou une enfant qui n'a pas encore six ans et qui s'adresse à un papillon⁷⁵⁰ qui voltige. Le second est celui, plus tragique, d'un père⁷⁵¹ mourant abandonné par son fils tombé dans les dissipations.

⁷⁴⁰ Idem.

⁷⁴¹ Octobre 1783.

⁷⁴² Septembre 1782.

⁷⁴³ Février 1783.

⁷⁴⁴ Avril 1783.

⁷⁴⁵ Idem.

⁷⁴⁶ Idem .

⁷⁴⁷ Août 1783.

⁷⁴⁸ Septembre 1783.

⁷⁴⁹ Avril 1783.

⁷⁵⁰ *Papillon, joli papillon*, avril 1783

⁷⁵¹ *Le Parricide*, juillet 1782.

Des romances ou couplets au nombre de cinq. L'une, La tendre Mère, est de Nicolas de Bonneville, ami de Berquin et qui, le seconda pour la publication du périodique pendant son séjour en Angleterre et sa maladie de 1783. Une autre vient conclure Le Nid de fauvettes. Elle est placée dans la bouche de la jeune mère de famille. Berquin propose également l'une de ses romances, L'Innocence reconnue, qui avait obtenu un très grand succès lors de sa première publication en 1776. La tendre Mère, qui suit la romance dans le cahier de novembre 1783 vient comme en écho. Les Couplets de Maurice à Madame de Saint-Aulaire, publiés en janvier 1783 renvoient au texte Maurice donné en juillet de l'année précédente. Le Couplet chanté par Caroline, la veille de la sainte Thérèse, jour de son anniversaire et de la fête de sa maman est un hommage supplémentaire à la famille de l'éditeur Panckoucke dont l'épouse s'appelait Thérèse⁷⁵².

Des récits épistolaires : nous les rencontrons dans les derniers numéros du périodique (novembre et décembre 1783) si l'on excepte *Maurice*, publié en juillet 1782. La particularité de ce dernier texte est de mêler plusieurs modes narratifs. L'histoire débute par une relation épistolaire entre Madame Laforêt et son fils, puis un cousin. Elle se poursuit par un dialogue entre Maurice et divers interlocuteurs (sa mère, son maître d'apprentissage, Madame de Saint Aulaire, le principal du collège). Elle se conclut à nouveau par des lettres. *La tendre Mère* use des mêmes procédés, faisant alterner lettres et dialogues entre les différents protagonistes de l'histoire. Dans *Le vieux Laurent*, Georges de Vallières annonce à sa sœur Camille la disparition d'un vieux domestique et les regrets qu'il en éprouve. Les échanges entre Didier de Lormeuil⁷⁵³ et sa sœur comportent à la fois des lettres et un journal de voyage.

13 - Se former par l'expression dramatique

Il y aura dans tous les volumes un petit drame dont les principaux personnages seront des enfants, afin de pouvoir leur faire acquérir de bonne heure une contenance assurée, des grâces pour leurs gestes et dans leur maintien, et une manière aisée de s'énoncer en public. La représentation de ces drames sera de plus une fête domestique qui servira à leur amusement. Les parents ayant toujours un rôle à y jouer, goûteront les charmes si doux de partager les divertissements de leur jeune famille ; et ce sera un nouveau lien qui les attachera plus tendrement les uns aux autres par la reconnaissance et le plaisir.

⁷⁵² Novembre 1782. Charles-Joseph Panckoucke avait épousé Thérèse Couret de Villeneuve en 1766.

⁷⁵³ *Favori – Riposte – Journal de voyage de Didier de Lormeuil*. Ce texte est une version remaniée de *Ein Brief von Karl an Seine Schwester er de Lottchens Antwort*, publié par C. F. Weisse dans *Der Kinderfreund*.

Comme l'indiquait le prospectus, chacun des livrets se terminait par un drame en un acte. Celui-ci occupait la plupart du temps la seconde moitié du volume. Pour la seconde année, nous n'en avons relevé que neuf. Les numéros d'avril, novembre et décembre n'en comportent pas.

Avec l'introduction de ces drames Arnaud Berquin reprenait la structure du périodique de Christian-Félix Weisse. Il lui empruntait non seulement l'idée du journal, mais également bien des textes dramatiques comme l'indique le tableau suivant⁷⁵⁴ qui reprend la liste des drames dans l'ordre de leur publication française, en précisant l'auteur d'origine, le titre allemand et l'année de la première publication.

Sources des drames publiés dans L'Ami des enfants

Titre	Auteur	Titre original	Année
<i>Le petit Joueur de violon</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Der ungezogene Knabe</i>	1777
<i>L'Épée</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Der Geburtstag</i>	1775
<i>La petite Glaneuse</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Die kleine Aehrenleserin</i>	1777
<i>Les Pères réconciliés par leurs enfants</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Ein kleiner Familienzwist, oder gute Kinder machen bisweilen auch gute Aeltern</i>	1778
<i>Un Bon Cœur fait pardonner bien des étourderies</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Ein gutes Herz macht manchen Felher gut</i>	1780
<i>Le Page</i>	Johann Jacob Engel	<i>Der Edelknabe</i>	1774
<i>La Vanité punie</i>	Joachim Heinrich Campe	<i>Die bestrafte Eitelkeit</i>	1778

⁷⁵⁴ Le tableau a été établi à partir des informations fournies par Göte KLINGBERG dans « L'œuvre de Berquin, problèmes et notes sur ses sources » in *Arnaud Berquin, bicentenaire de l'Ami des enfants*, opus cité, p. 56 et François Genton, « Arnaud Berquin et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIII^{ème} siècle » in *Révolution, Restauration et les jeunes, 1789-1848, Ecrits et images*, opus cité, p. 69-72.

<i>Le bon Fils *</i>	Johann Jacob Engel	<i>Der Dankbare Sohn</i>	1771
<i>La Levrette et la bague *</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Das Windspiel, oder die Rache</i>	1781
<i>Le Congé</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Der Abschied</i>	1778
<i>L'Incendie</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Die Feuersbrunst, oder gut Freunde in der Noth das grösste Glück</i>	1780
<i>Colin-Maillard</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Wer dem andern eine Grube gräbt, fällt oft selbst hinein, oder die blinde Kuh</i>	1777
<i>Les Étrennes</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Versprechen muss man halten, ode rein guter Mensch macht andre gule Vleschen Menschen</i>	1779
<i>Le Retour de croisière</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Die Freundensfeyer, oder die unvermuthete Wiederkunft</i>	1779
<i>Les Joueurs</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Die jungen Spieler, oder böse Gesellschaften verderben gute Sitten</i>	1781
<i>Le Déserteur #</i>	Gottlob Stéphanie	<i>Der deserteur aus kindlicher Liebe</i>	1773
<i>Le Sortilège naturel</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Die Natürlich Zauberey</i>	1779
<i>L'Éducation à la mode</i>	Christian-Félix Weisse	<i>Das junge Modefrauzimmer</i>	1779
<i>L'École des marâtres</i>	Christian-Gotlhif Salzmann	<i>Die gute Stiefmutter</i>	1780 ou 1782
<i>L'École militaire</i>			
<i>La Suite de l'École militaire</i>			

drame en deux actes

drame en trois actes

Dix-neuf des vingt et un drames correspondent à l'annonce de Berquin, c'est à dire qu'ils comportent des rôles principaux pour les enfants et secondaires pour les parents. Les deux drames qui mettent en scène uniquement des adultes, *Le Déserteur* et *Le Bon fils*, sont

également les seuls à se dérouler dans des familles de paysans pauvres. Les enfants pauvres présents sont parfois issus de l'aristocratie, le dénouement de l'intrigue leur permettant de restaurer leur situation.

Nous avons vu précédemment combien la langue employée était châtiée. L'époque le veut mais cela répond également à la vocation de l'ouvrage : former les enfants à évoluer dans la bonne société. Il serait anachronique d'en faire reproche à l'auteur. Le marché du livre, au XVIII^{ème} siècle concerne la minorité qui a accès à l'éducation. L'objet lui-même reste un produit rare et coûteux. Le livre d'enfance s'adresse donc à la classe favorisée dont les enfants bénéficient d'une instruction choisie.

Le travail des comparatistes nous permet de mieux comprendre comment Berquin entendait utiliser les textes allemands. Nous en donnerons quelques exemples éclairés par les travaux de J. M. Carriere.

Le Page avait été traduit par Friedel et publié en 1781. Le texte avait bénéficié d'un accueil favorable du *Mercur de France* dans sa livraison du 18 août 1781. Berquin a repris le texte de Friedel pour l'adapter à son jeune public. L'original avait été publié en Allemagne en 1774 par Johann Jakob Engel. S'adressant à des enfants, la pièce était dédiée aux enfants de C. F. Weisse. L'objectif était de renforcer chez les lecteurs le sens de l'obéissance et de la gratitude. Elle comportait des passages à la gloire de Frédéric le Grand. J. M. Carriere note que les vues de Engel sur le despotisme éclairé du roi de Prusse étaient partagées par Berquin, influencé par l'école physiocratique. Berquin a traduit en suivant d'assez près le texte allemand. Il a supprimé ou modifié quelques passages, notamment dans la scène XVI⁷⁵⁵.

Le Bon Fils est également emprunté à J. J. Engel. *Der dankbare Sohn*, en un acte, avait été écrit en 1770 et publié l'année suivante. La pièce était inspirée d'une anecdote de la guerre de sept ans. J. M. Carriere souligne l'influence de Lessing et de Weisse. Le texte fait l'éloge de la campagne, refuge de l'innocence et de la vertu. Il fut bien reçu et les représentations eurent un grand succès. Berquin publie une adaptation française sous le titre *Le Bon fils* dans *L'Ami des enfants* d'août 1782. La comparaison des deux versions révèle qu'elles sont très proches. Au Prince allemand qui invite le soldat à dîner, Berquin substitue un général français. En effet

⁷⁵⁵ J. M. CARRIERE, « Berquin's Adaptations from German Dramatic Literature », opus cité, p. 610-611

une telle proximité entre le pouvoir royal et le peuple n'était pas concevable à la cour de France. Berquin a également supprimé un passage à la gloire du roi⁷⁵⁶.

Le Déserteur était une des nombreuses pièces que la guerre de sept ans et l'ascension de Frédéric II avaient suscitées. Elle était née sous la plume de Gottlob Stephanie⁷⁵⁷ qui publia *Deserteur aus kindlincher Liebe* en 1773. Berquin avait intitulé son drame : *Le Déserteur* et non *Le Déserteur ou l'héroïsme filial* comme l'indique J. M. Carrière qui se réfère à l'édition des œuvres complètes de 1802. Certains éditeurs dès le début du dix-neuvième siècle ont préféré compléter le titre ou même le remplacer comme s'en explique J. J. Regnault-Warin : « Rien de plus touchant que celui qui a pour titre *Le Déserteur* et qu'en y ajoutant des corrections indispensables, nous avons appelé *L'Héroïsme filial*⁷⁵⁸ ». Le traducteur français a nettement abrégé le texte. Des pages entières ont été supprimées et des passages considérablement réduits. Le comparatiste cite à cet égard les scènes I et III de l'acte III⁷⁵⁹.

F. Genton constate que Berquin, dans ses traductions, reste davantage en retrait dans les prises de position, contrairement à Weisse « qui exprime clairement ses opinions sur un grand nombre de sujets⁷⁶⁰ ». Berquin gomme les idées politiques et les reproches les plus marqués. Dans *Le Congé*, il efface un passage qui prône le sacrifice aveugle pour le prince. Dans *La petite Glaneuse*, l'auteur français néglige un paragraphe qui introduit la pièce « par une longue défense des paysans qui sont spoliés du fruit de leur travail⁷⁶¹ ».

F. Genton relève également une atténuation de la religiosité de Weisse. « Dieu » est souvent remplacé par des termes plus vagues : « Ciel », « Jour » voire supprimé. Le Français effectue d'autres changements : « Le personnage d'un pasteur qui enseigne la religion aux enfants du seigneur devient pour Berquin un médecin qui enseigne l'orthographe⁷⁶² » dans *Les Pères réconciliés par leurs enfants*.

⁷⁵⁶ Idem, p. 611-612.

⁷⁵⁷ Gottlob Stephanie, (1741-1800) : acteur et directeur de théâtre autrichien, il décrivit différents aspects de la vie militaire. Il débuta sa carrière littéraire en 1770.

⁷⁵⁸ *L'Ami des enfants*, par Berquin, Mis en ordre par J. J. Regnault-Warin, Tome premier, A Paris, chez ANDRE, imprimeur libraire, rue de La Harpe, N° 477, An X (1802), « Éloge de Berquin » par J. J. Regnault-Warin, p. XVII.

⁷⁵⁹ J. M. CARRIÈRE, opus cité, p. 612.

⁷⁶⁰ F. GENTON, « Berquin et les auteurs de langue allemande » opus cité, p. 58.

⁷⁶¹ Idem.

⁷⁶² Ibid.

Il modère certaines leçons notamment dans la conclusion de *Colin-Maillard*, lorsque M. De Juliers fait des reproches aux enfants pour la frayeur qu'ils ont infligée à Robert : « et vous mes amis, si la circonstance excuse peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus ces jeux à l'avenir. Les frayeurs dont on est frappé dans un âge aussi tendre que le vôtre, peuvent avoir des suites funestes pour toute la vie⁷⁶³ ». Weisse insistait plus fortement sur l'idée de maladie et de mort. Des divergences apparaissent sur le programme d'étude convenable aux demoiselles, Berquin étant plus ouvert en ce qui concerne les arts d'agrément.

F. Genton et J. M. Carrière sont d'accord pour dire que les modifications apportées par Berquin ne sont pas très significatives. Si la langue de Weisse est plus proche du langage parlé, l'œuvre de Berquin est « plus harmonieuse ». A. Martin voit l'originalité du Français « dans le choix et le remaniement de l'ensemble plutôt que dans le détail de ses traductions⁷⁶⁴ ».

14 - La place de la religion affirmée

On y mêlera seulement quelques entretiens sur la religion, non pour en discuter le dogme, mais pour en exposer les grands principes, d'une manière simple, claire, précise et proportionnée à l'intelligence des enfants. On cherchera surtout à y attacher assez d'intérêt pour que l'instruction pénètre plus avant dans leurs âmes et y fasse naître des sentiments d'une tendre et solide piété, propre à les animer pendant tout le reste de leur vie. Pour inspirer toute confiance sur ce sujet aux pères de famille, aux maîtres et maîtresses de pension, aux principaux des collèges, aux supérieurs des couvents, cette partie sera soumise à un docteur de Sorbonne.

Ce texte ne figure pas dans le prospectus de janvier 1782. Il a été publié à la fin du volume douze, de décembre 1782, dans l'« Avis pour la seconde année » de *l'Ami des enfants*. Berquin y annonce qu'il va continuer sur le même plan. S'y ajouteront des « entretiens sur la religion ». Or, aucun texte de 1783 ne correspond à cette description. Non que la religion soit absente du périodique bien que les références soient en diminution au cours de la seconde année : 29 textes en 1782 (50%) et 18 textes (24%) en 1783. De ce que Berquin a publié, seuls trois textes correspondent exactement à ce qui est annoncé. Ils appartiennent au volume cinq

⁷⁶³ *AE*, *Colin-Maillard*, p. 200.

⁷⁶⁴ Angus MARTIN, opus cité, p. 300.

des *Lectures pour les enfants*. Nous avons déjà signalé ces textes qui ont pour titre : *La Justice* et *La Clémence de Dieu, La Résignation, La Prière*.

Qu'est-ce qui a conduit Berquin à ne pas publier ces entretiens dans son périodique ? Ces textes ne correspondent pas du tout au reste du journal quoiqu'on y retrouve la franchise qui régit les échanges entre les personnages de Berquin. On peut comprendre qu'il ne les ait pas intégrés à *L'Ami des enfants* tout en notant qu'ils contrastent également avec l'ensemble des *Lectures pour les enfants*.

Au terme de cette première exploration du périodique, nous notons des évolutions par rapport à la publication précédente. Elles concernent davantage la forme que le fond.

Les *Lectures pour les enfants* comportaient essentiellement des récits, des anecdotes, quelques drames. *L'Ami des enfants* fait une place beaucoup plus grande aux dialogues et aux drames. Les récits allégoriques ont disparu. Les espaces représentés sont beaucoup plus variés dans les *Lectures* : France, Angleterre, Orient. De ce fait, les personnages des *Lectures* sont beaucoup plus divers : princes, paysans, marins, rois étrangers... Le cadre du périodique est beaucoup plus resserré puisqu'il se réduit à l'espace domestique et à son environnement proche. Les abonnés de *L'Ami des enfants* retrouvaient des personnages à leur image ou presque. Avec le recentrage sur l'espace familial, les références aux religions orientales disparaissent.

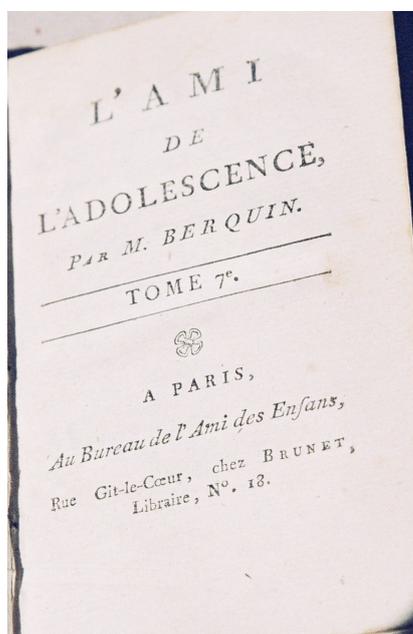
Les *Lectures pour les enfants* s'adressent à tous les enfants apprentis lecteurs, par l'intermédiaire des maîtres de pension. La distance qui existe entre les personnages et les lecteurs ne permet pas aux seconds de s'identifier aux premiers. C'est, bien au contraire, cette identification du lecteur aux modèles qui lui sont présentés, qui est recherchée dans les périodiques.

Mais les différences n'affectent pas le fond des idées : la valorisation de la campagne et de ses habitants, la critique du luxe et des méfaits de la guerre, l'exaltation de la vertu sous ses diverses formes.

Se dessine au fil des cahiers une modélisation des relations au sein de la famille, une pédagogie nouvelle pour mener l'enfant vers la vertu et lui permettre de tenir sa place dans la société et/ou dans sa famille.

b - *L'Ami de l'Adolescence*

L'Ami de l'Adolescence est évoqué par Weisse qui écrit, dans son autobiographie, que l'écrivain français a utilisé son *Briefweschel des Famile des Kinderfreundes*⁷⁶⁵. Que l'idée d'une suite lui soit venue de Weisse est peu probable car la publication allemande s'étend de 1784 à 1792. Or, dès la fin de 1783 Berquin annonce son projet. D'ailleurs l'évolution de l'âge des personnages de *L'Ami des enfants*, notamment dans les textes de la deuxième moitié de 1783, donne à penser que l'idée de s'adresser à des lecteurs plus âgés prenait forme dans son esprit.



L'Ami de l'Adolescence

Page de titre du tome 7

Publié au bureau de l'Ami des Enfants

Le succès rencontré par le premier périodique, ainsi que l'attestent les commentaires des chroniqueurs littéraires de tous bords ne pouvait laisser Berquin indifférent. Un autre phénomène va l'engager à continuer : le courrier des lecteurs.

⁷⁶⁵ G. KLINGBERG, « L'œuvre de Berquin, problèmes et notes sur ses sources », opus cité, p. 57.

1 - Naissance de *L'Ami de l'Adolescence*

Dans le dernier numéro de *L'Ami des Enfants*, Berquin publie un avis aux souscripteurs⁷⁶⁶. Il va s'engager dans la troisième partie de son ouvrage.

Les deux premières parties de cet ouvrage ont été consacrées à former le cœur des enfants ; on aura pour objet dans la troisième d'éclairer l'esprit de la jeunesse, en lui donnant des idées justes de tout ce qui la frappe dans la NATURE et dans la SOCIÉTÉ⁷⁶⁷.

Cette idée d'un projet à plus long terme est nouvelle. En effet, en 1783, Berquin s'engage dans la seconde année de *L'Ami des Enfants* en expliquant : « la forme de cet ouvrage ayant paru agréable au public il sera continué l'année prochaine sur le même plan⁷⁶⁸ ». Il ne semble pas avoir prévu d'aller au delà. C'est le succès de l'entreprise qui l'encourage à poursuivre. Un an plus tard, son projet s'inscrit dans une vision éducative plus large. Il rappelle l'intérêt de sa première démarche :

Si les lumières et les erreurs de jugement, la droiture et les écarts de conduite dépendent presque toujours pour la vie entière, de l'effet des premières impressions que l'on a reçues, il est aisé de sentir quels fruits on peut recueillir de cette branche philosophique de l'éducation⁷⁶⁹ ».

Nature et société offrent la possibilité d'un vaste ensemble de connaissances, il ne l'ignore pas mais au contraire le considère comme un atout pour renouveler l'intérêt du lecteur par la variété des sujets traités.

Le cercle des connaissances étant plus étendu que celui des devoirs, les objets qu'il embrasse jetteront infiniment plus de variété dans cette partie que dans les premières, tandis que l'inexpérience aimable des jeunes gens, leur ardente curiosité, les opinions singulières qu'ils se forment de ce qui les entoure, leur noble indignation contre l'injustice et les abus, contre les expressions hardies et pittoresques dont ils revêtent leurs idées, tout se réunira pour y répandre un genre d'intérêt aussi neuf que piquant⁷⁷⁰.

Les lecteurs ont grandi et leurs centres d'intérêt ont changé. L'heure approche où ils feront leur entrée dans la société. L'impatience les habite parfois, tel Charles qui s'exprime dans *Le*

⁷⁶⁶ Certaines éditions reprendront cet avis aux souscripteurs en l'intégrant au premier numéro de *L'Ami de l'Adolescence*.

⁷⁶⁷ « Avis aux souscripteurs », *L'Ami des Enfants*, décembre 1783, à Paris, au Bureau de l'Ami des Enfants.

⁷⁶⁸ *L'Ami des enfants*, décembre 1782, à Paris, au Bureau de l'Ami des Enfants, p. 141.

⁷⁶⁹ « Avis aux souscripteurs », *L'Ami des Enfants*, décembre 1783. Les citations des *Avis* de Berquin concernant *L'Ami de l'Adolescence* publiés dans le périodique sont extraites de l'édition Bellevue, conservée à la Bibliothèque de Versailles.

⁷⁷⁰ Idem.

Père de famille : « il est un temps où le jeune homme sent une puissance irrésistible qui l'entraîne ; un feu dévorant nous brûle et dans mon cœur je me sens la force de transplanter les montagnes⁷⁷¹ ». Ce personnage préfigure ceux qui vont peupler *L'Ami de l'Adolescence*. Nous avons vu les enfants, jeunes et moins jeunes, garçons et filles, ainsi que les adultes, évoluer dans un cadre domestique. C'est dans de nouveaux espaces que nous allons maintenant les retrouver : la nature et la société.

Berquin se propose de poursuivre le rythme mensuel de sa publication :

Afin de rendre la marche de l'instruction plus sensible et plus sûre, on suivra dans le volume de chaque mois la marche de l'année. L'influence des variations sur les plaisirs et sur les travaux des hommes, sur leurs goûts de luxe et sur leurs besoins réels, sur leurs arts et sur leur industrie, et même s'il faut le dire jusque sur leurs affections et sur leurs idées, formera le nœud qui doit réunir les deux objets du nouveau plan, LA NATURE et LA SOCIÉTÉ⁷⁷².

Nous retrouvons une des thématiques chères à Berquin et qui jalonne ses écrits : l'opposition entre luxe et besoins réels. Le cadre et les interactions vont évoluer, ce qui n'est pas sans exiger un important travail de recherche « pour en rassembler les matériaux⁷⁷³ ».

Le rythme de la publication est donc maintenu et s'étendra sur une année. Mais l'ami des enfants n'ignore pas que les abonnés ont sans doute gardé en mémoire les retards de livraison. Il évoque les problèmes que sa publication a connus à la fin de 1783. Il ne veut pas prendre le risque de décevoir à nouveau les souscripteurs. C'est pourquoi « l'auteur voulant d'ailleurs éviter l'inconvénient des retards que le dérangement de sa santé a produits dans la livraison des derniers volumes de cette année, il suspendra la publication périodique de l'ouvrage, jusqu'à ce qu'il soit complètement achevé⁷⁷⁴ ». Sage décision qui doit permettre une exécution harmonieuse du projet. Nous verrons ce qu'il en sera réellement.

Pour palier la légitime impatience des lecteurs, il s'engage à leur « faire connaître les meilleurs ouvrages publiés en Angleterre pour leur instruction⁷⁷⁵ ». Il faut sans doute voir dans cette proposition un des fruits de son séjour anglais de l'été. Nous savons qu'il y avait rencontré des écrivains dont certains étaient proches de ses préoccupations.

⁷⁷¹ AE, *Le Père de famille*, août 1783, Edition de Genève, 1796, p. 138.

⁷⁷² « Avis aux souscripteurs », *L'Ami des enfants*, décembre 1783.

⁷⁷³ Idem.

⁷⁷⁴ Ibid.

⁷⁷⁵ Ibid.

Berquin profite de l'occasion pour réaffirmer sa reconnaissance aux auteurs allemands, « MM. Weisse, Campe, Salzmann et Schummel pour les bons matériaux et les bons modèles qu'il a trouvés dans leurs ouvrages⁷⁷⁶ ». C'est une pratique qui lui a réussi, il n'envisage donc pas d'en changer. Mais ainsi qu'il l'a toujours fait, il les façonnera à sa convenance, « toujours en observant à l'exemple de Molière, de La Fontaine et de Le Sage, à se les rendre propres, soit en les accommodant à notre goût, à nos usages et à nos mœurs, soit en y ajoutant des idées et des peintures nouvelles, soit enfin pour le style et le ton qui lui appartient⁷⁷⁷ ».

Arnaud Berquin ne donne pas de date précise pour la reprise des envois afin sans doute de limiter la pression du temps. Mais malgré cet avertissement, il est obligé de publier une nouvelle mise au point quelques semaines plus tard. Elle se fait par l'intermédiaire du *Mercur de France*.

Le périodique signale dans son numéro du 17 janvier 1784 que « l'auteur de *L'Ami des Enfants* vient d'adresser l'avis suivant aux souscripteurs⁷⁷⁸ ». Assez curieusement, l'avis se trouve dans la partie politique du journal et non dans la partie littéraire.

Berquin s'adresse manifestement à ses jeunes lecteurs bien que les destinataires réels soient les souscripteurs, c'est à dire les parents. « Je me rends à vos aimables instances, mes chers petits amis ; et puisque vous désirez que je continue mon travail sans une plus longue interruption, me voici prêt à le reprendre⁷⁷⁹ ». Berquin a donc reçu d'amicales pressions pour ne pas différer davantage la reprise de son périodique. Le courrier des lecteurs était-il adressé au journal, au Bureau de l'Ami des Enfants ? Nous ne le savons pas.

Quoiqu'il en soit, les matériaux de l'ouvrage sont réunis et il ne reste plus qu'« à les disposer dans un ordre convenable ». La première livraison est annoncée pour le 1^{er} mars. Le plan de l'ensemble est rappelé :

Les deux premières parties de cet ouvrage ont été consacrées à vous parler de vos devoirs ; j'ose croire que je vous en ai dit assez pour vous en instruire, et pour vous inspirer des sentiments propres à vous les faire aimer. La troisième,

⁷⁷⁶ Ibid.

⁷⁷⁷ Ibid.

⁷⁷⁸ *Mercur de France*, partie « Politique », 17 janvier 1784, p. 136.

⁷⁷⁹ Idem.

selon le plan que je vous ai proposé, aura pour objet de faire éclore vos idées, de guider vos réflexions et d'étendre vos connaissances⁷⁸⁰.

Berquin précise son projet. Il revient sur ce qui avait été la vie des lecteurs de *L'Ami des enfants* : « Jusques ici vos relations ont été bornées à vos parents, à vos camarades, et aux domestiques de votre maison : elles ont été concentrées dans vos écoles et dans vos familles⁷⁸¹ ». C'est dans ce cadre, familial essentiellement⁷⁸², qu'il a placé ses personnages. Mais une nouvelle étape et de nouvelles relations attendent son public : « Bientôt vous allez en former chaque jour de nouvelles avec la société générale⁷⁸³ ». Ces relations sont à double sens, ce sont des échanges où chacun doit s'acquitter de la part qui lui revient. Aussi « est-il important de savoir de bonne heure ce qu'elle fait pour vous et ce que vous lui devez, d'apprendre les moyens de jouir des avantages qu'elle vous présente, en vous acquittant envers elle⁷⁸⁴ ». Si l'homme a besoin de la société, il se doit de lui apporter sa contribution. Et pour ce faire, les connaissances sont indispensables :

Les diverses saisons de l'année que vous n'avez jusques à présent distinguées que par la variété qu'elles amenaient dans vos plaisirs, demandent à l'homme des travaux toujours renaissants pour profiter de leurs bienfaits et se défendre de leurs rigueurs ; puisque vous devez les partager un jour, n'êtes-vous pas intéressés à suivre les progrès de son industrie, à voir comment il a su se créer des jouissances jusques dans ses besoins⁷⁸⁵.

Les activités des hommes seront donc pour une part dans les nouvelles livraisons, auxquelles s'ajouteront des éléments d'histoire, mais également de cette nouvelle science qui enthousiasme tant son siècle, la science des corps célestes. Berquin présente ainsi son programme :

Avant de vous engager dans l'histoire des révolutions arrivées dans les peuples de la terre, ne faut-il pas savoir d'abord quelle place elle occupe dans l'univers, et par quelle suite d'observations ingénieuses, l'esprit humain a su lier à ce globe jusques aux corps célestes qui lui paraissent étrangers dans l'objet de la création⁷⁸⁶.

⁷⁸⁰ Ibid.

⁷⁸¹ Ibid.

⁷⁸² Seuls les personnages du récit *Les Trois gâteaux* sont saisis dans le milieu scolaire. Un récit se déroule au sein d'une école militaire. La famille est donc le lieu privilégié de *L'Ami des enfants*.

⁷⁸³ Ibid.

⁷⁸⁴ Ibid.

⁷⁸⁵ Idem, p. 137.

⁷⁸⁶ Ibid.

La compréhension du « système du monde », l'histoire des peuples constituent des connaissances « qu'il serait honteux de négliger aujourd'hui qu'elles sont si répandues ». Elles présentent deux intérêts chers à l'auteur. Elles « ne sont pas seulement d'un usage agréable dans la société et d'une ressource heureuse contre l'oisiveté et l'ennui dans les intervalles du travail, mais encore d'une utilité marquée dans presque tous les états de la vie ⁷⁸⁷ ». L'équilibre entre le travail et le loisir permet d'échapper à l'ennui, mère de tous les maux.

Berquin se défend de vouloir élever son discours à un niveau tel qu'il serait hors de portée de son lectorat. Ces connaissances « ne roulent que sur des objets sensibles et qui frappent constamment vos regards ⁷⁸⁸ ». Reprenant l'un des arguments de *l'Ami des enfants*, « instruire en amusant », il promet à ses lecteurs de leur « faire trouver une source nouvelle de plaisir jusque dans [leur] instruction ⁷⁸⁹ ».

L'annonce précise également aux souscripteurs qu'ils recevront, tous les quatre mois, un volume d'un ouvrage complémentaire dont il ne précise pas le titre et qui se compose de trois tomes. Il s'agit de l'un de ces ouvrages anglais que l'auteur s'est proposé de faire connaître au public : *L'Introduction familière à la connaissance de la nature*.

A l'heure où Berquin écrit, il se dit « en état de [vous] garantir la plus rigoureuse exactitude ⁷⁹⁰ ». Est-il sincère ⁷⁹¹? Sait-il déjà qu'il aura du mal à tenir son engagement ? A-t-il surestimé ses forces ?

Cette lettre suscite des réponses dont le *Mercur* se fait l'écho par la publication de l'une d'entre elles le 21 février 1784. C'est une jeune lectrice qui prend la plume et son style est celui d'une demoiselle de qualité. Elle écrit avec l'aveu de sa mère : « j'ai lu, ami Berquin, la lettre que vous avez écrite à vos chers élèves, et maman me permet d'y répondre pour mon

⁷⁸⁷ Ibid.

⁷⁸⁸ Ibid.

⁷⁸⁹ Ibid.

⁷⁹⁰ Ibid.

⁷⁹¹ Les annonces des libraires n'étaient pas avares de promesses souvent non tenues. Panckoucke lui-même fut dans l'obligation de revenir sur un certain nombre d'engagements annoncés. Arnaud Berquin était à bonne école en matière de stratégies éditoriales. Robert DARNTON, *L'Aventure de l'Encyclopédie, 1775 – 1800*, Paris, Librairie académique Perrin, 1982, pp. 493-494.

compte⁷⁹² ». Elle se prévaut du titre d'élève et dit tout le plaisir qu'elle tire de son enseignement, hommage sensible au projet de l'ami des enfants :

Que je vous remercie de vous occuper encore de nos plaisirs ! Je vous demande pardon de me servir du mot de plaisirs pour cela ; ce n'est pas, à ce qu'on dit, pour nos plaisirs seuls que vous travaillez, on prétend quand je vous ai lu, que je suis plus instruite ; cela se peut ; mais moi, je m'aperçois seulement que je me suis amusée⁷⁹³.

Elle exprime ensuite l'inquiétude et le chagrin qui ont été les siens lorsque le périodique s'est interrompu et que le livret n'est plus arrivé « à la fin de chaque mois ». Elle évoque les motifs qui auraient pu expliquer cette interruption : maladie de l'auteur, désintérêt de celui-ci à l'égard des enfants ou enfin, punition imposée par ses parents. Par ce dernier propos, nous voyons également reparaître l'un des arguments de Berquin.

L'impatience de la lectrice est si grande qu'elle l'incite à demander si le journal est arrivé « tous les matins, tous les soirs et à dîner ». Vient ensuite une scène digne de *L'Ami des enfants*. Pensant être l'objet d'une pénitence, l'enfant se jette au pied de sa mère :

Je me suis mise à genoux ; je pleurais : Maman, lui ai-je dit, est-ce que j'ai fait quelque chose qui ne soit pas bien, qui vous ai fâchée ? C'est pour cela peut-être qu'on ne me donne plus mon petit livre de tous les mois ? Ah ! pardon maman, pardon, faites-le moi rendre⁷⁹⁴.

Malheureusement il n'était pas dans le pouvoir de la mère de rendre le sourire à sa fille, car « elle avait envoyé à l'endroit où se faisait le petit livre et on lui avait dit que vous n'en donneriez plus⁷⁹⁵ ». La lettre de Berquin dans le *Mercure* a donc suscité de nouveaux espoirs et le 1^{er} mars est attendu avec impatience.

La correspondance se termine sur un nouveau compliment à l'auteur qui s'appuie sur les « leçons » qu'il prodigue :

Vous nous avez appris qu'il y a bien du plaisir à se faire aimer. Oh ! que vous devez en avoir vous-même. Je vois que toutes les mamans vous aiment, parce que vous aimez bien les enfants. Elles disent qu'elles vous ont plein d'obligations, et je le crois ; car je vous en ai beaucoup aussi, depuis que je suis, etc.

⁷⁹² *Mercure de France*, 21 février 1784, p. 134-135.

⁷⁹³ *Idem*.

⁷⁹⁴ *Ibid*.

⁷⁹⁵ *Ibid*.

L'un de vos *Amis*⁷⁹⁶

Au-delà des compliments que recèle cette lettre, nous voyons comment le périodique était utilisé dans les familles et le succès dont il jouissait auprès des lecteurs.

Toutefois, la jeune épistolière dut encore patienter plusieurs mois avant de tenir entre ses mains la suite promise. Le 14 août suivant, le *Mercur*e publie *Zéphirin* (conte) précisant que « cette pièce est tirée de *L'Ami de l'Adolescence* ». Le journal informe les souscripteurs que « le premier volume ne paraîtra que dans quelques jours à cause des nouveaux arrangements qu'il a fallu prendre pour une distribution plus commode et plus agréable. On en rendra compte à la tête du premier volume⁷⁹⁷ ». Le nouveau titre du périodique apparaît ici pour la première fois. Il indique un déplacement vers un public plus âgé : l'adolescence. L'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert définit l'adolescence comme un temps qui « se compte ordinairement depuis quatorze ou quinze ans jusqu'à vingt cinq, quoique selon les différentes constitutions, il puisse durer plus ou moins⁷⁹⁸ ». Selon le *Dictionnaire de Trévoux*, le terme « adolescent » n'était employé que pour les garçons⁷⁹⁹.

Le texte donné dans le *Mercur*e de France est publié quelques semaines plus tard en ouverture du premier numéro de *l'Ami de l'Adolescence*, sous le titre *L'Inconstant*.

2 - Une publication mouvementée

Le premier cahier est publié début septembre. *Le Journal de la Librairie* s'en fait l'écho dans son numéro du 4 septembre 1784 : « *Ami de l'adolescence* (I'), par M. Berquin, numéro 1. » Viennent ensuite les habituelles indications pour la souscription. *Le Mercur*e de France en fait part à ses lecteurs dans sa livraison du samedi 11 septembre. Il donne des précisions sur le projet de l'auteur :

L'Ami de l'Adolescence par M. Berquin. Cet ouvrage a commencé le premier septembre. La souscription pour les douze volumes, distribués en vingt-quatre cahiers, & pour les trois volumes de *l'Introduction à la connaissance de la nature* est de 13 livres 4 sols pour Paris & de 16 livres 4 sols pour la province, port franc par la poste & le treizième gratis. Il faut avoir soin d'affranchir les

⁷⁹⁶ Ibid.

⁷⁹⁷ *Mercur*e de France, 14 août 1784, p. 67.

⁷⁹⁸ *Encyclopédie*, « Adolescence ».

⁷⁹⁹ *Dictionnaire de Trévoux*, 1771, volume I, p.116.

lettres et le port de l'argent. On souscrit à Paris, au Bureau de *l'Ami des enfants*, rue de l'université, n°28, au coin de la rue du bac ; s'adresser à M. le Prince, directeur.⁸⁰⁰

L'annonce se poursuit par une réclame concernant *l'Ami des enfants*, avant de conclure : « Il est à présumer que cet ouvrage de M. Berquin aura autant de succès que son *Ami des enfants*, cette production si utile, si intéressante, qui a obtenu et conservera un succès mérité⁸⁰¹ ».

Le *Journal de Paris* insère l'annonce le lundi 13 septembre sans autre commentaire. Le périodique doit comporter 24 cahiers qui composeront 12 volumes. Il n'est rien dit de la périodicité des cahiers.

Avec six mois de retard sur la date annoncée, Berquin commence enfin la publication. Il s'explique dans le premier cahier. Il y précise le rythme de parution :

Ce premier cahier porte au frontispice la date du 1^{er} septembre. Les suivants porteront successivement au bas de la première page les dates du 15 septembre, 1^{er} octobre, 15 octobre, afin d'en faciliter la réunion, lorsqu'on voudra les relier ensemble. La suite des chiffres d'une part & de l'autre celle des matières indiqueront d'ailleurs suffisamment l'ordre dans lequel ils doivent être rangés.

Vingt-quatre cahiers distribués de 15 en 15 jours, à dater de cette époque, formeront les 12 volumes qu'on s'est engagé de fournir aux souscripteurs⁸⁰².

Le rythme annoncé est soutenu. Le découpage de chaque volume en deux cahiers représente une nouveauté par rapport aux années précédentes. L'auteur livre ses arguments : il a dû modifier son projet sous la pression des souscripteurs. « Les uns souhaitaient que cet ouvrage fut continué sous la même forme que les années précédentes et les autres qu'il fut consacré tout entier à l'instruction...⁸⁰³ ». Ces tensions ont retardé le premier numéro en obligeant Berquin à modifier son projet. Pour satisfaire le public le plus large, il a « d'abord pris le parti de diviser chaque volume en deux parties dont la première serait composée comme auparavant de contes, dialogues et drames et la seconde destinées aux connaissances les plus agréables et les mieux appropriées à l'âge pour lequel⁸⁰⁴ » il écrit. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il a décidé de séparer la distribution des deux parties et de les livrer aux lecteurs « de quinze jours en quinze jours, soit afin de multiplier les jouissances, soit parce que les deux

⁸⁰⁰ *Mercur de France*, Samedi 11 septembre 1784, p. 89-90.

⁸⁰¹ Idem.

⁸⁰² *L'Ami de l'Adolescence*, 1^{er} septembre 1784, à Paris, Au Bureau de l'Ami des enfants, p. 6.

⁸⁰³ Idem, p. 5.

⁸⁰⁴ Ibid.

objets détachés l'un de l'autre pourraient produire un meilleur effet et convenir à différentes personnes dans les familles⁸⁰⁵». Cette nouvelle organisation est coûteuse en temps et en dépenses. Mais, ajoute l'auteur, « l'espoir où je suis que mes jeunes amis me sauront un nouveau gré du désir que j'ai de leur plaire, me dédommage de tout⁸⁰⁶». La typographie sera mise à contribution pour prolonger le plaisir. Ainsi, certains textes, plus denses, seront imprimés avec des caractères plus petits.

Berquin demande toutefois une contrepartie à ses « amis ». Ce qu'il croit « même pouvoir exiger d'eux à titre d'amitié, c'est qu'ils aient un peu d'indulgence pour les retards qui pourraient quelquefois survenir malgré l'envie et l'espérance [...] de les servir avec exactitude⁸⁰⁷ ». Il leur rappelle sa santé fragile, et se dit prêt à la sacrifier mais non pas l'ambition de leur offrir un ouvrage agréable et propre à remplir les vues des parents. Vient alors une promesse qui sera bien loin d'être tenue : « je crois maintenant pouvoir [...] promettre que ces retards ne s'étendront pas au-delà de huit jours et qu'ils n'influeront point sur les livraisons suivantes⁸⁰⁸ ». Berquin a sans doute reçu des plaintes pour ce premier retard et ses propos visent à rassurer les abonnés. Mais les souscripteurs ne sont pas au bout de leur peine et leur patience va être soumise à rude épreuve.

Le premier cahier porte la date du 1^{er} septembre, les autres porteront successivement les dates du 15 septembre, puis du 1^{er} octobre, et ainsi de suite, de quinze jours en quinze jours. Les 24 cahiers formeront douze volumes. La souscription s'achèvera donc avec le numéro du 15 août 1785. Les dates imprimées sur les cahiers auront leur importance. Elles permettront de suivre la progression du périodique malgré les errements de sa diffusion.

Les premiers retards apparaissent... dès le cahier suivant.

Le 23 octobre 1784, le *Mercure de France* publie le *Couplet chanté par Caroline à Mme P***, sa maman, le jour de sa fête*. Ce texte avait été publié dans *l'Ami des Enfants* en novembre 1782. A la fin du court poème, on peut lire :

⁸⁰⁵ Ibid.

⁸⁰⁶ Ibid.

⁸⁰⁷ Idem, p. 6.

⁸⁰⁸ Ibid.

Tiré de *L'Ami de l'Adolescence*. Il en paraîtra incessamment trois cahiers à la fois, que la liaison des matières n'a pas permis de séparer⁸⁰⁹.

Dès le second livret, Berquin ne tient pas son engagement quant à l'organisation interne de son périodique. Le 6 novembre, le *Journal de la Librairie* annonce « *L'Ami de l'Adolescence*, cahiers 1, 2, 3 et 4, formant les deux premiers volumes de cet ouvrage ; par M. Berquin ». Le même jour, le *Mercure de France* fait également paraître un avis. Il précise que « le deuxième volume comprend la première partie du *Système du monde mis à la portée de l'adolescence*⁸¹⁰ ». L'article salue l'entreprise dans laquelle s'est engagé l'ami des enfants :

La nouvelle carrière que vient de s'ouvrir M. Berquin est plus difficile à parcourir. Ses premiers pas promettent de l'instruction et du plaisir à ses élèves et lui annoncent à lui-même une réussite digne de ses premiers succès⁸¹¹.

Avec la livraison simultanée de trois cahiers, Berquin vient de rattraper son retard. Il rompt, avant même de l'avoir mis en œuvre, avec son projet de donner un fascicule de quinze jours en quinze jours. Les cinquième et sixième cahiers, formant le troisième volume, sont annoncés le 24 décembre par le *Journal de Paris*, le 25 décembre par le *Journal de la Librairie* et le 1^{er} janvier 1785 par le *Mercure*. Berquin peut toujours compter sur les trois organes de diffusion qui l'avait suivi pendant les deux années de *l'Ami des enfants*. La machine se grippe ensuite. Les cahiers sept et huit ne sont publiés qu'en avril 1785⁸¹². Au moment où doit se terminer la souscription, quatorze des vingt-quatre cahiers ont été publiés, soit à peine plus de la moitié. C'est sans doute en se fondant sur la dernière occurrence de *L'Ami de l'Adolescence* pour l'année 1785 que plusieurs chercheurs ont pensé que Berquin n'était pas allé au bout de son projet.

Angus Martin, en 1974 reste ambigu lorsqu'il déclare : « Berquin lance une suite qui paraît jusqu'en août 1785⁸¹³ ». Il signale les retards mais n'indique pas le nombre de volumes publiés. Lors du colloque qu'elle organise à Bordeaux à l'occasion du Bicentenaire de *L'Ami des enfants*, Denise Escarpit présente *L'Ami de l'Adolescence* en précisant que « cet ouvrage comportera quatorze cahiers⁸¹⁴ », se référant à l'annonce du *Journal de la Librairie* parue le

⁸⁰⁹ *Mercure de France*, Samedi 23 octobre 1784, p. 146.

⁸¹⁰ *Mercure de France*, Samedi 6 novembre 1784, p. 46.

⁸¹¹ Idem.

⁸¹² Annonces dans le *Journal de la Librairie* le 28 mars 1785, le *Mercure de France* le 2 avril 1785, le *Journal de Paris* le 8 avril 1785.

⁸¹³ Angus MARTIN, opus cité, p. 305.

⁸¹⁴ Denise ESCARPIT, « Vie de Berquin », opus cité, p. 12.

1^{er} octobre 1785. Au cours de ce même colloque, Göte Klingberg laissait la question ouverte. Ayant consulté une édition suisse qui contenait huit volumes mensuels, elle constate que d'autres textes attribués à *l'Ami de l'Adolescence* se trouvent dans les œuvres complètes. Ainsi écrit-elle, « je ne suis pas en mesure de savoir pendant combien de temps dura cette publication ⁸¹⁵ ». François Genton, dans son article sur « Berquin et les auteurs de langue allemande », parle de « *l'Ami de l'Adolescence* dont les douze tomes n'avaient pas paru ⁸¹⁶ ». Les dates qu'il indique sont en avance d'une année. Dans sa thèse consacrée aux deux périodiques, M. Elachmit écrit que *L'Ami de l'Adolescence* « était livré deux fois par mois de septembre 1784 à octobre 1785 ⁸¹⁷ ». Il reprend le propos de Mme Escarpit, dans sa conclusion de l'histoire éditoriale de *L'Ami de l'Adolescence* : « les sept volumes de *L'Ami de l'Adolescence* étaient ainsi achevés ⁸¹⁸ ». Certes, les sept premiers ouvrages sont terminés mais non le périodique. La publication, de plus en plus erratique il est vrai, ira jusqu'à son terme. Le cahier daté du 15 août 1785 sera annoncé dans le *Journal de la Librairie* du samedi 24 janvier ...1789 ! C'est ce même organe qui nous a permis de retracer l'édition du périodique au fil des années.

Calendrier de la publication de *L'Ami de l'Adolescence*

Volume	cahier	Date imprimée dans le cahier	Annonce du <i>Journal de la Librairie</i>
1	1	1 ^{er} septembre 1784	4 septembre 1784
	2	15 septembre 1784	6 novembre 1784
2	3	1 ^{er} octobre 1784	
	4	15 octobre 1784	
3	5	1 ^{er} novembre 1784	25 décembre 1784
	6	15 novembre 1784	
4	7	1 ^{er} décembre 1784	28 mars 1785
	8	15 décembre 1784	
5	9	1 ^{er} janvier 1785	25 juin 1785

⁸¹⁵ Göte KLINGBERG, opus cité, p. 50.

⁸¹⁶ François GENTON, opus cité, p. 60.

⁸¹⁷ J. ELACHMIT, opus cité, p. 113.

⁸¹⁸ J. ELACHMIT, opus cité, p. 138.

	10	15 janvier 1785	
6	11	1 ^{er} février 1785	1 ^{er} octobre 1785
	12	15 février 1785	
7	13	1 ^{er} mars 1785	
	14	15 mars 1785	
8	15	1 ^{er} avril 1785	11 février 1786
	16	15 avril 1785	
9	17	1 ^{er} mai 1785	23 septembre 1786
	18	15 mai 1785	
10	19	1 ^{er} juin 1784	16 juin 1787
	20	15 juin 1785	
11	21	1 ^{er} juillet 1785	1 ^{er} mars 1788
	22	15 juillet 1785	
12	23	1 ^{er} août 1785	24 janvier 1789
	24	15 août 1785	

Tout au long de la publication, Berquin semble croire qu'il pourra réduire son retard et améliorer la régularité de son périodique. Au fil des douze volumes de la collection Bellevue⁸¹⁹, nous pouvons suivre les avis qu'il y imprime pour expliquer ses difficultés et appeler à l'indulgence. Le premier apparaît dès la fin du quatrième cahier. Le *Mercur*e avait signalé qu'il contenait *Le Système du monde mis à portée des adolescents*. Ce texte occupe les deux cahiers du second volume⁸²⁰. Berquin, soulagé d'avoir rattrapé son retard, en explique la cause :

Ces trois cahiers distribués à la fois me remettent enfin au courant & doivent prouver à mes jeunes amis que je n'ai pas cessé un moment de m'occuper d'eux. Ils auraient peine à croire combien de soins m'a coûté ce dernier volume, pour tâcher d'y répandre l'ordre et la clarté que l'on obtient jamais que d'un long travail. J'aurais pu rendre le mien moins pénible en adoptant la forme commune des ouvrages élémentaires, avec toute sa sécheresse. J'aurais multiplié de cette manière, le nombre des souscripteurs, pour qui la ponctualité rigoureuse est la première chose à rechercher dans un ouvrage périodique. Peut-être aurais-je également satisfait les instituteurs et les parents, mais

⁸¹⁹ Conservée à la Bibliothèque Municipale de Versailles.

⁸²⁰ Dans l'édition Bellevue, lors de la reliure des opuscules, les deux premiers cahiers ont été inversés avec les cahiers 3 et 4. L'ouvrage s'ouvre ainsi sur le *L'Ami de l'Adolescence ou Système du monde mis à la portée de cet âge*.

j'aurais manqué mon objet qui est de rendre l'instruction agréable à mes jeunes amis.⁸²¹

Berquin réaffirme son souci de qualité et son désir de rester fidèle à son projet pédagogique au risque de mécontenter les souscripteurs. Il veut inscrire sa démarche en rupture avec celle de ses prédécesseurs qui n'ont pas su allier instruction et plaisir.

La publication simultanée des cahiers trois et quatre était cohérente, car ils renfermaient les deux entretiens du *Système du monde*. Berquin se rend sans doute très vite compte que son projet initial – publier un cahier tous les quinze jours – n'est pas viable. Il choisit des textes longs dont la segmentation en parties égales n'est pas toujours possible. Il est conscient de la difficulté de sa tâche et multiplie les gages de bonne foi.

Les difficultés de mon travail vont augmenter encore. Je ne le dis point pour m'en faire un mérite auprès d'eux, mais tandis que je sacrifie à leurs plaisirs mes intérêts et ma santé, ne serait-il pas bien cruel pour moi d'être accusé de négligence ? Les deux cahiers du 1^{er} et du 15 novembre paraîtront sans faute dans un même volume le 20 novembre prochain.⁸²²

Nouvelle déception pour les souscripteurs. Berquin choisit d'adapter une pièce en cinq actes : *Charles Second*. Il en donne les trois premiers actes dans le volume trois, le 25 décembre 1784. Les actes IV et V ne parviendront aux lecteurs que le 28 mars 1785.

La distribution en cahiers reste visible dans les volumes, par l'insertion d'une feuille intercalaire interrompant parfois une scène, pour rappeler le nom du périodique et indiquer le numéro et la date du cahier.

Le quatrième volume informe les nouveaux souscripteurs de la datation adoptée par l'auteur :

On doit prévenir encore MM les souscripteurs que *L'Ami de l'Adolescence* n'a point commencé le 1^{er} janvier 1784, mais seulement le 1^{er} septembre 1784. Qu'ainsi leur abonnement aura lieu jusqu'au 1^{er} août de l'année 1785⁸²³.

Il est certain que les problèmes de publication devaient compliquer le suivi de la souscription pour les abonnés. Nous apprenons dans la suite de l'*Avis* que les retards sont dus à des ennuis de santé de l'auteur :

⁸²¹ *L'Ami de l'Adolescence*, 15 octobre 1784, pp. 141-142.

⁸²² Idem.

⁸²³ *L'Ami de l'Adolescence*, Tome IV, p. 73.

Le retour d'une saison plus favorable à la santé de l'auteur lui donne l'espérance de réparer bientôt avec la plus grande activité, le retard qu'il a souffert dans son travail, pour répondre à l'impatience de ses jeunes amis⁸²⁴.

Ce ne sera malheureusement pas le cas puisque trois mois s'écouleront encore avant l'arrivée du volume suivant. Début octobre 1785, alors que le périodique devrait être achevé depuis un mois, Berquin envoie deux volumes en même temps. Il n'a pas souhaité réitérer l'expérience de *Charles Second*. Le nouveau drame en cinq actes, *L'honnête Fermier*, constitue l'intégralité des quatre cahiers. L'auteur promet une fois de plus de respecter ses engagements. Il affirme aux souscripteurs que « les six autres paraîtront successivement de mois en mois⁸²⁵ ». Une nouvelle fois, les faits le démentiront. Seuls deux tomes seront distribués en 1786. Le huitième opus de *L'Ami de l'Adolescence* parviendra à destination en février. Ce ne sont plus des problèmes de santé qui sont invoqués pour expliquer le retard, mais un autre travail à propos duquel il ne donne pas de détail :

La publication de ce volume a été retardée par un travail imprévu, que des circonstances particulières à son objet ne me permettaient pas de renvoyer à un autre temps & qui m'en a pris bien plus que je ne devais m'y attendre. Me voici rendu tout entier à mes amis⁸²⁶.

Il a également modifié l'ordre de publication initialement prévu. Mais que les lecteurs se rassurent, le volume suivant ne tardera pas. L'auteur annonce même une date :

Les deux volumes suivants que j'avais dessein de publier avant celui-ci, sont assez avancés pour ne pas faire languir longtemps leur impatience ; & tout l'ouvrage sera fini dans le courant du mois d'avril prochain⁸²⁷.

Hélas, avril passera sans rien apporter aux abonnés qui devront patienter jusqu'en septembre. C'est la dernière fois que Berquin abordera la question de ses retards. Nous n'en trouverons pas d'autres traces dans les derniers volumes dont la publication s'étalera jusqu'au début de l'année 1789. Ainsi, ayant découvert les deux premiers actes des *Jeunes Officiers à la garnison* en juin 1787, il faudra patienter jusqu'en mars 1788 pour en connaître le dénouement. Le douzième tome parviendra aux abonnés dix mois après la onzième livraison. L'odyssée de *L'Ami de l'Adolescence* arrive à son terme quelques mois avant la Révolution. Les lecteurs du premier tome ont bien changé lorsque leur parvient le dernier volume.

⁸²⁴ Idem.

⁸²⁵ *L'Ami de l'Adolescence*, tome VI, p. 124.

⁸²⁶ *L'Ami de l'Adolescence*, tome VIII, p. 73.

⁸²⁷ Idem.

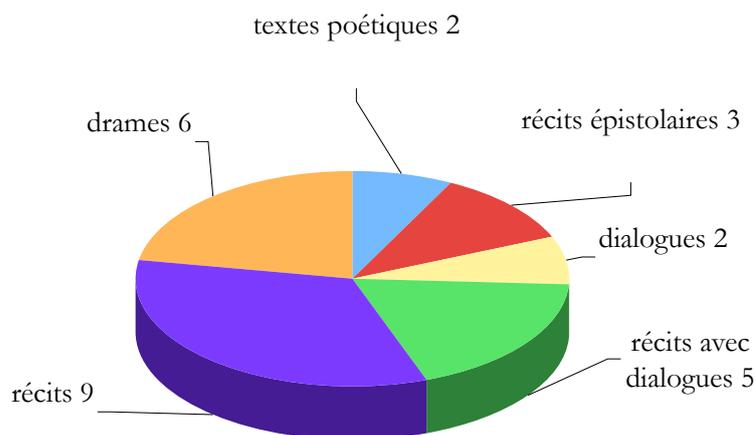
3 - Composition de *L'Ami de l'Adolescence*

Le nombre de textes publiés dans ce second périodique est nettement inférieur à celui de *L'Ami des Enfants* : 26 contre 123. La durée plus brève de la publication n'est pas une explication pertinente. Les textes sont plus conséquents, à l'image des drames dont trois comportent cinq actes.

a - Les formes narratives

Nous n'avons pas relevé de nouvelles formes narratives dans *L'Ami de l'Adolescence*. Berquin confirme sa prédilection pour l'entretien, qu'il exprime à travers les drames, les dialogues ou les récits mêlés de dialogues.

Les formes narratives dans *L'Ami de l'Adolescence*



50% des textes comportent soit exclusivement, soit partiellement des dialogues. Toutefois, si l'on considère la proportion en nombre de pages, le déséquilibre est encore plus évident puisque 3 des 6 drames constituent la moitié du périodique. L'un des récits comportant une part importante de dialogues forme un volume à lui seul. Nous ne reprendrons pas l'analyse détaillée telle que nous l'avons abordée dans *L'Ami des enfants* pour éviter des répétitions

fastidieuses et peu significantes. Toutefois, il est quelques remarques à faire sur la composition de l'ouvrage.

Parmi les deux textes poétiques, nous retrouvons le *Couplet chanté par Caroline à sa maman pour le jour de sa fête*, publié dans *L'Ami des Enfants* en novembre 1782. L'autre, l'idylle *Les jeunes Epoux*, renoue avec le bonheur campagnard.

La Réponse badine à une lettre italienne de ma petite amie Caroline répond à un défi lancé à l'occasion d'une conversation avec des amis anglais lors de son séjour de 1783. Elle nous apprend que Berquin s'intéressait également à la langue italienne. Il compose une lettre dans laquelle les mots d'un même paragraphe comportent tous la même voyelle. L'écrivain fait remarquer malicieusement qu'il a de plus, respecté l'ordre d'apparition des voyelles dans l'alphabet. Une « plaisanterie » à la manière de l'OuLiPo.

b - Les sources de Berquin

Berquin avait annoncé qu'il continuerait à puiser dans la littérature étrangère. Voilà un aspect sur lequel il a tenu parole. Auteurs anglais, allemands, hollandais sont mis à contribution. Ce sont les drames qui fournissent le contingent le plus important des textes traduits. Berquin ne s'en cache pas et il indique parfois une pluralité de sources.

Nous n'avons pas d'analyse de tous les textes traduits. C'est une fois de plus à J. M. Carrière que nous sommes redevable de la plupart des contributions. Mais Berquin a donné des précisions sur son travail.

Nous aborderons dans un premier temps *Charles Second*, un drame en cinq actes qui offre de l'intérêt à plus d'un titre. Il est « imité de l'allemand de M. Stéphanie ». La pièce originale a été publiée en 1776, sous le titre *Die Liebe für den König*. Elle raconte la fuite de Charles II, après le désastre de Worcester, alors qu'il est poursuivi par Cromwell.

La pièce est précédée d'une préface qui constitue une mise en perspective historique. Après avoir rappelé le contexte dans lequel s'insère l'épisode, Berquin donne des indications bibliographiques :

Les traits principaux sont toujours fondés sur la vérité historique, ainsi que l'on pourra s'en convaincre en consultant *l'Histoire de la maison de Stuart*, par

Hume, t. III et IV, et les *Éléments de l'Histoire d'Angleterre*, de M. l'abbé Millot, t. II et III⁸²⁸.

Le cinquième acte est suivi d'un post-scriptum dans lequel l'adaptateur précise comment il a construit son texte : « dans les trois premiers actes de ce drame, j'avais assez exactement suivi la pièce allemande, à l'exception du dialogue, trop étranger à notre goût et à nos mœurs...⁸²⁹ ». Dans les faits, la scène III de l'acte I a été modifiée, mais c'est surtout dans l'acte III que Berquin intervient le plus. J. M. Carrière indique que plusieurs scènes ont été modifiées et d'autres entièrement supprimées⁸³⁰. La fin du drame est de la composition de l'écrivain français comme Berquin le précise :

A ce point, j'ai cru devoir abandonner la marche de M. Stéphanie, et me tracer un plan nouveau, pour mieux soutenir l'intérêt que Charles avait d'abord inspiré, et faire éclater le caractère de Cromwell, par un grand trait de dissimulation et d'hypocrisie, qui, devenu nécessaire à sa politique, servît en même temps à produire le dénouement le plus heureux pour l'âme de mes lecteurs⁸³¹.

J. M. Carrière reconnaît que la version française est plus cohérente que le texte allemand⁸³². Berquin ne peut se résoudre à laisser le lecteur sur un dénouement funeste. Mais la vérité historique ne doit pas être occultée. Il ne saurait laisser des erreurs s'insinuer dans l'esprit de ses lecteurs.

L'intrigue de cette pièce ayant exigé quelques altérations dans les noms des personnages, la situation des lieux et l'ordre des dates et des événements, de peur d'induire la jeunesse en erreur sur les circonstances d'un fait aussi mémorable, il m'a semblé nécessaire de faire suivre le récit de la fuite de Charles second, tel que l'histoire nous l'a transmis dans ses véritables détails⁸³³.

Le numéro suivant s'ouvre donc sur *Les Aventures de Charles Second*, « extrait de l'*Histoire de la Maison de Stuart*, de Hume, et des *Révolutions d'Angleterre*, du P. d'Orléans⁸³⁴ » comme l'indique une note. Nous retrouvons également cette rigueur dans le travail qui le

⁸²⁸ AA, *Charles Second*, Edition de Genève, 1796, p. 6. Toutes les citations des textes de *L'Ami de l'Adolescence*, en dehors des *Avis* de Berquin, sont empruntées à cette édition.

⁸²⁹ Idem, post-scriptum, p. 184.

⁸³⁰ J. M. CARRIÈRE, « Berquin's adaptation from german dramatic literature », opus cité, p. 613.

⁸³¹ AA, *Charles Second*, post-scriptum, p. 184.

⁸³² « The french version is more unified and coherent than the German, which is quite prolix », J. M. CARRIÈRE, opus cité, « p. 613.

⁸³³ Idem, pp. 184-185.

⁸³⁴ AA, *Aventures de Charles Second*, note, p. 186.

conduit à indiquer ses sources. Son public a évolué, et avec lui la manière dont l'auteur le considère.

La même démarche est adoptée pour un autre drame en un acte : *Le Siège de Colchester*. Ce texte, imité de l'allemand de Gottlieb Konrad Pfeffel a été publié en 1769 sous le titre : *Die Belagerung von Glocester*. Deux officiers anglais, dont l'un est l'assiégeant et l'autre l'assiégé, vont s'affronter. Leurs fils respectifs sont liés par une étroite amitié. Berquin fait précéder son drame d'un rappel du contexte historique. : « c'est dans cette situation que commence l'action du drame qu'on va lire⁸³⁵ ». Des notes apportent des précisions sur des lieux, que Berquin a visités, ou bien sur les positions adoptées par différents historiens concernant certains faits. Le rédacteur du périodique ne revendique pas la véracité totale des événements rapportés : « je suis loin de présenter à mes jeunes lecteurs comme bien authentique, le moyen employé par Fairfax pour contraindre le lord Capell à lui rendre la place⁸³⁶ ». Dans sa répugnance à peindre des noirceurs, Berquin explique le comportement de Fairfax, dont les historiens ont souligné le « caractère de franchise et d'humanité », par l'influence de Cromwell et de son entourage.

Nous n'avons pas d'indications sur les modifications que Berquin aurait apportées au texte original. Nous devons nous appuyer sur les précisions qu'il donne à la fin de cette « introduction » :

Je me suis attaché à peindre, dans toute sa force, le caractère ferme et généreux de Capell, qui ne se démentit dans aucune circonstance de sa vie, ni de sa mort.

Ce choix est délibéré et s'inscrit dans la démarche de l'auteur visant à toucher le cœur de ses « jeunes amis ». Il les renvoie à la fin du drame, où ils trouveront « quelques détails intéressants sur la fin déplorable de cet homme vertueux⁸³⁷ ». Des notes apportent des précisions sur les autres protagonistes.

⁸³⁵ AA, *Le Siège de Colchester*, p. 143.

⁸³⁶ Idem.

⁸³⁷ Idem, p. 144.

Berquin avait tiré une autre pièce de l'œuvre de Pfeffel, publiée dans ce même numéro de *L'Ami de l'Adolescence* officiellement daté d'avril 1785. *Pythias et Damon*⁸³⁸, drame en un acte, évoque également l'amitié. Le thème est tiré de l'Histoire ancienne et met en scène Denys le tyran. Un « Avertissement » apporte des précisions :

Cicéron et Valère-Maxime, qui nous ont transmis le trait admirable d'amitié de Damon et de Pythias, ayant négligé de nous apprendre lequel des deux se remit en otage entre les mains du tyran, pour lui répondre du retour de son ami, j'ai suivi dans le choix des noms celui que Fénelon a cru devoir adopter. J'invite mes amis à lire un dialogue qu'il a composé sur ce sujet. C'est le vingtième des *Dialogues des morts entre les anciens*⁸³⁹.

Berquin ne se contente pas du texte allemand pour travailler. Il va chercher, dans les auteurs qui l'ont précédé ou chez les historiens, des éléments qui vont lui permettre d'enrichir son propre texte ou bien de rétablir la vérité historique de l'action évoquée. Au début de son Avertissement, il indique dans quel esprit il a travaillé à l'un et l'autre texte :

Les deux drames de ce volume sont imités de l'allemand de M. Pfeffel, qui les avait composés pour l'enfance. En conservant toutes les beautés qu'il y a répandues, j'ai cherché à les rendre propres à un âge plus avancé, à qui les nouveaux sentiments de générosité, de force et de grandeur que j'ai tâchés de peindre, et le langage dans lequel il les fallait exprimer m'ont semblé devoir plus naturellement appartenir⁸⁴⁰.

Nous constatons l'absence de Weisse parmi les sources de *L'Ami de l'Adolescence*. Berquin est allé puiser chez d'autres auteurs et notamment dans le répertoire hollandais. Connaissait-il cette langue, dont l'enseignement était développé à Bordeaux en raison des échanges commerciaux ? Passait-il par le truchement d'une langue tiers ? Nous ne pouvons répondre.

Berquin donne lui-même l'origine du drame *L'honnête Fermier* : « le sujet de cette pièce est tiré de *Der eerlyke Landman*. Voyez le *Nieuwe Spectatoriaale Schowburg*, recueil hollandais, sans nom d'auteur, imprimé à Amsterdam en 1782⁸⁴¹ ». Nous regrettons qu'il ne donne pas d'indication sur la manière dont il a utilisé le texte d'origine. Nous ne disposons d'aucune information sur son travail.

⁸³⁸ Gottlieb-Konrad Pfeffel, *Damon und Pythias*. Les deux drames avaient été publiés dans *Dramatische Kinderspiele*, en 1769. J. M. Carrière n'a pas trouvé de copie de ces textes lors de ses recherches.

⁸³⁹ AA, *Pythias et Damon*, p. 109.

⁸⁴⁰ Idem.

⁸⁴¹ AA, *L'Honnête fermier*, p. 1.

Un texte, publié concomitamment, est également tiré du hollandais : *Le petit Grandisson*. Nous y reviendrons. Il est à remarquer que Berquin utilise le périodique comme support promotionnel en publiant un extrait de l'ouvrage à venir et en renvoyant son lecteur à l'édition prochaine du texte complet.

Il pratique de même pour un livre anglais qu'il compte donner prochainement à ses « jeunes amis » et que nous examinerons un peu plus loin. *Le Duel comique*, qui précède l'extrait du *petit Grandisson*, fait partie d'un ensemble plus important : *Sandford et Merton* que Berquin présente ainsi :

Tommy Merton, fils d'un riche gentilhomme, et Henri Sandford, fils d'un honnête fermier, étaient élevés ensemble sous les yeux de M. Barlow, curé d'une paroisse de campagne en Angleterre. C'en est assez, mes amis, pour vous mettre au fait de la première anecdote que je vais vous raconter. Vous pourrez vous informer plus en détail de tout ce qui les regarde dans leur histoire intéressante, qu'on va publier en français⁸⁴².

Une note précise l'origine des deux textes du périodique. Dans les premières éditions, que nous avons pu consulter, cette note⁸⁴³ renvoie à un encart situé à la page 73 du volume, c'est à dire entre deux cahiers, et qui annonce la prochaine publication des deux ouvrages.

Le Duel comique n'est pas le premier texte d'origine anglaise publié dans *L'Ami de l'Adolescence*. Dans le volume V, Berquin donne la *Relation d'un naufrage sur l'île Royale, autrement dite, le Cap-Breton*. Il précise l'origine du récit dans un *Avertissement* :

La relation qu'on va lire est rédigée sur le journal de M. de S. W. Prenties, enseigne dans le quatre-vingt-quatrième régiment d'infanterie, qu'il publia, pour la première fois à Londres en 1782, et dont il s'est fait cinq éditions en dix-huit mois.

Le texte original a pour titre : *Narrative of a shipwreck on the island of Cape Breton, in a voyage from Quebec (1780)*⁸⁴⁴. Mais, une fois de plus, Berquin revendique sa liberté dans l'utilisation du texte source sans trahir l'auteur d'origine.

⁸⁴² AA, *Le Duel comique*, p. 63

⁸⁴³ Cette note non datée se retrouve dans une réédition du périodique, distribuée au Bureau de l'Ami des enfants, et renvoie à cette page 73 qui n'existe plus car les encarts entre les cahiers ont été supprimés dans les éditions ultérieures.

⁸⁴⁴ Le titre original est beaucoup plus long : *Dreadful wreck of the brig, St. Lawrence, from Quebec to New-York, 1780, which struck on an island of ice, near the gulf of St. Lawrence : including the melancholy fate of some of the crew, who were frozen to death ; and the perilous situation and extreme hardships of the survivors on an unknown and dreary shore ;*

En conservant avec une scrupuleuse exactitude le fond historique des disgrâces qu'il a éprouvées, j'ai cru devoir chercher à leur prêter un nouvel intérêt, par une narration plus vive des événements, et par un tableau plus animé des situations où il fait éclater tant de forces d'esprit et de courage.

Le titre intégral que nous donnons en note ne mentionne pas l'intervention des Indiens dans le sauvetage des Anglais. Était-ce dans le texte original ? Berquin a-t-il utilisé une source unique pour son texte ? La question se pose à la lecture d'un article paru dans le *Mercure de France* de Février 1770⁸⁴⁵ qui fait état de la publication d'un ouvrage de M. Viaud : *Naufrage et aventures de Pierre Viaud, natif de Bordeaux, capitaine de navire*, publié à Bordeaux chez les frères Labottière et à Paris, chez Le Jay... L'origine bordelaise de ce capitaine de navire, la publication de son aventure à Bordeaux à une époque où Berquin pouvait encore y résider, lui ont peut-être permis d'avoir connaissance de ce récit dans lequel nous retrouvons quelques ingrédients – alimentation défectueuse, évocation de l'anthropophagie – du texte de *L'Ami de l'Adolescence*. Mais sans informations sur le texte d'origine, nous sommes obligé d'en rester à l'hypothèse.

Berquin ne manque pas d'informer ses lecteurs de ce qu'il est advenu du courageux enseigne de vaisseau qui reçoit, à son retour, « tous les dédommagements qu'il pouvait désirer, pour les souffrances et les pertes qu'il a essuyées⁸⁴⁶ ».

Lors du colloque consacré au bicentenaire de *L'Ami des enfants*, Göte Klingberg pose la question de l'origine anglaise du drame *La Sœur-maman*. Berquin le dit « imité de l'anglais » sans en dire davantage. Nous n'avons pas trouvé d'autres précisions. Dans cette même intervention, elle émet la même hypothèse pour *La Caverne de Castle-Town*, publié dans le tome I de *L'Ami de l'Adolescence*. Nous avons longtemps pensé de même, nous appuyant comme elle sur le fait que la scène se déroule dans le comté de Derby. John Dunkley de son côté pense qu'il s'agit d'une expérience personnelle de Berquin : « C'est une description parfaitement exacte de Castleton dans la région de Peak et qui fut sans doute visité par Berquin quand il était en Angleterre⁸⁴⁷ ». En fait, le récit est extrait d'un récit de voyage

particularly of William Prenties, Esq. Enseign of the 84th Regiment of Foot, by whose enterprising and active spirit, his own, and the preservation of three of his companions, was effected in a crazy boat.

⁸⁴⁵ *Mercure de France*, février 1770, pp. 88-92.

⁸⁴⁶ AA, *Relation d'un naufrage sur l'île Royale, autrement dite, le Cap-Breton*, « Avertissement », p. 4.

⁸⁴⁷ « It is a perfectly accurate description of Castleton, in the Peak district, and was no doubt visited by Berquin when he was in England. » John DUNKLEY, « Berquin's *L'ami des enfants* and *L'Ami des adolescents : innocence into experience* », opus cité, p. 66.

publié⁸⁴⁸ en Allemagne en 1782 par Carl-Philipp Moritz : *Reisen eines Deutschen in England im Jahr 1782 in Briefen an Herm Direktor Gedicke*, von Carl Philip Moritz. Le texte connut une nouvelle édition à Berlin en 1783 chez Maurer. L'auteur, un jeune pasteur, lecteur passionné de Milton, entreprend un voyage en Angleterre. Il y séjourne sept semaines, dont trois à Londres. Il voyage à pied, visitant Richmond, Windsor, Oxford, Birmingham et Matlock.

Nous avons pu consulter une édition anglaise⁸⁴⁹ reprenant une traduction réalisée dans cette langue en 1886⁸⁵⁰. Le récit est une suite de lettres dans lesquelles le jeune homme rend compte des étapes de son voyage. Celle qui nous intéresse est datée du 30 juin et écrite de « Castleton ». Elle relate une étape au cours de laquelle le voyageur a accompli une excursion spéléologique réalisée près du village de Castleton. Arnaud Berquin a réduit le texte original. Il ne reprend pas toutes les impressions du voyageur, allège l'évocation du chemin du retour, reprend des références citées en les déplaçant.

Berquin ne se contente pas de signaler les sources des œuvres d'origine étrangère. Il le fait également pour le premier texte d'importance du périodique : *L'Ami de l'Adolescence ou Système du monde mis à la portée de cet âge*. Il introduit une très longue note par ces mots : « C'est dans le second volume de *L'Histoire de l'astronomie moderne* que mes jeunes amis pourront un jour admirer le tableau des sublimes découvertes de Newton...⁸⁵¹ ».

c - Des éléments autobiographiques

Dans *L'Ami des enfants*, Berquin avait évoqué en quelques mots les retards du périodique et la maladie qui les avait provoqués. Dans *L'Ami de l'Adolescence*, il se livre davantage. Ses confidences sont diverses et se trouvent dans les textes eux-mêmes mais également dans des notes complémentaires.

Ce sont les séjours anglais qui donnent lieu au plus grand nombre d'évocations. Dès le premier texte : *L'Inconstant*, il évoque un long séjour à Londres où les beautés « ont été

⁸⁴⁸ Nous devons à Olivier Vergnault, journaliste en Grande-Bretagne, la découverte de ce texte.

⁸⁴⁹ C. P. MORITZ, *Travel, chiefly on foot through several parts of England in 1782*, Leipzig : Gressner und Schramm, sans date.

⁸⁵⁰ Le catalogue de la British Library indique une seconde édition anglaise publiée en 1797. Nous n'avons pu trouver la date de la première édition en anglais.

⁸⁵¹ AA, *L'Ami de l'Adolescence ou Système du monde mis à la portée de cet âge*, pp. 151-152.

pendant plus d'un an le sujet continuel de mon admiration⁸⁵² ». Nous avons évoqué cet extrait dans la partie biographique. Il révèle aussi quelques étapes de son séjour de 1783. Dans une note du *Siège de Colchester*, il indique qu'il visita Colchester. La relation fait le lien avec le drame.

Les murailles et les fortifications de Colchester, élevées par les Romains avec la solidité qu'ils savaient donner à leurs constructions, portent encore les marques terribles de la fureur de ce siège. On y voit de tous côtés les brèches faites par les batteries de l'armée parlementaire. La plupart des églises sont à demi renversées. Je suis entré en 1783 dans celle de sainte Marie, qu'on dit bâtie sur les ruines du fort royal, pour y bénir la mémoire des guerriers qui l'avaient su défendre avec tant d'intrépidité...⁸⁵³

L'auteur ne nous dit pas ce qui a conduit ses pas dans cette ville. Connaisait-il déjà le texte de Pfeffel ? Ses propos le laissent penser. Lors de ce second voyage il séjourna de nouveau dans la capitale anglaise. Il rapporte dans une note de *Charles Second*, à propos du chêne dans lequel le jeune roi s'était dissimulé, qu'il a vu lui-même « en 1783 à Londres, tous les gens du peuple porter à leurs chapeaux des branches de chêne, le jour où l'on célèbre la mémoire de cet événement⁸⁵⁴ ».

Ses pas le conduisirent également à Cambridge. Prêtant sa voix à l'un de ses personnages, M. de Gerseuil, il exprime son enthousiasme pour Newton :

Que je voudrais pouvoir vous peindre celui qu'il me fit éprouver l'année dernière, en contemplant sa statue à Cambridge ! Roubillac⁸⁵⁵, sculpteur français, l'a représenté debout, dans une attitude sublime, fixant le soleil [...] je ne pouvais en détacher mes regards⁸⁵⁶.

A quelques pages de là, le même déclarait : « le philosophe anglais demande un astre à lui seul. J'appellerais le soleil tout entier, Newton ».

Les écrivains qui sont chers à l'auteur sont également évoqués au détour de textes ou de notes. Ce sont Thomson et Pope qu'il cite lors du voyage en Angleterre du jeune Zéphirin car, dit-il à ses lecteurs, en mentionnant Richmond et Windsor : « ces deux noms seront un jour précieux à votre mémoire, par les vers admirables qu'ils inspirèrent à deux grands poètes qui

⁸⁵² AA, *L'Inconstant*, p. 11.

⁸⁵³ AA, *Le Siège de Colchester*, note, p. 143.

⁸⁵⁴ AA, *Charles Second*, note p. 191. Cette célébration avait lieu le 29 mai. Elle fut maintenue jusqu'en 1859.

⁸⁵⁵ Louis-François Roubillac (1695-1762) est un sculpteur français originaire de Lyon, parmi les plus éminents dans l'Angleterre du dix-huitième siècle.

⁸⁵⁶ AA, *L'Ami de l'Adolescence ou système du monde mis à la portée de cet âge*, note, pp. 152-153.

les ont célébrés⁸⁵⁷ ». Nous nous souvenons que les œuvres de Thomson avaient accompagné ses promenades dans la campagne bordelaise.

Un peu auparavant, il avait parlé avec chaleur de *Don Quichotte* : « Don Quichotte ! l'ami de ses premières lectures ! Oh ! quel plaisir de pouvoir goûter les admirables proverbes de son naïf écuyer, assaisonné de tout le sel de leur langue naturelle !⁸⁵⁸ »

Mais c'est aux écrivains français du dix-septième siècle que va sa reconnaissance :

Que j'aimerais à me trouver devant ces illustres écrivains du siècle de Louis XIV, les premiers maîtres de ma jeunesse, pour leur exprimer les divers sentiments qu'ils m'ont inspirés ! J'irais m'incliner avec respect devant Bossuet⁸⁵⁹ [...], devant Corneille [...], devant Racine, qui devina les secrets de mon cœur avant ma naissance ; devant Molière [...]. J'irais baiser tendrement la main de Fénelon, l'amant de la divinité et l'ami de l'homme ; puis je courrais me jeter au cou de La Fontaine⁸⁶⁰, qui serait le plus naïf, le plus spirituel, le plus aimable des enfants, s'il n'était l'un des plus grands poètes, et le plus vrai des philosophes⁸⁶¹.

Bien que les références littéraires ne soient pas extrêmement nombreuses, elles signalent un changement dans l'approche de l'auteur et une cohérence avec son projet : enrichir le domaine des connaissances de ses lecteurs. En citant les ouvrages qui lui ont permis de composer son périodique, en indiquant les sources auxquelles il a puisé, en célébrant ses auteurs de prédilection, il invite son public, sorti de l'enfance, à élargir son horizon, à cultiver son esprit, à former son jugement par la lecture des bons écrivains et à découvrir le monde dans lequel il évolue.

d - Les personnages et leur contexte

L'Ami des enfants mettait en scène essentiellement des enfants avec leurs parents. Avec le périodique pour les adolescents, nous assistons, en toute logique à la quasi disparition des jeunes enfants. Antoine, le héros *d'Antoine et son chien*, est qualifié de « petit garçon » mais il est toutefois en âge de travailler avec son père dans les champs. Louison et Jeannette, les

⁸⁵⁷ AA, *L'Inconstant*, p. 16.

⁸⁵⁸ Idem, p. 7. Faut-il penser que l'espagnol n'était pas une langue inconnue de Berquin ?

⁸⁵⁹ Berquin salue son *Discours sur l'histoire universelle*.

⁸⁶⁰ Berquin avait déjà évoqué le « bon La Fontaine » dans *L'Ami des enfants*.

⁸⁶¹ AA, *L'Ami de l'Adolescence ou système du monde mis à la portée de cet âge*, note, pp. 153-154.

filles de *L'honnête Fermier*, ont deux frères plus âgés qu'elles dont l'aîné a passé quinze ans. Cependant elles contribuent déjà à la vie de la famille en élevant des poules.

Les adolescents sont présents dans une grande moitié des textes. Filles et garçons se répartissent de façon équilibrée. Nous retrouvons des fratries mixtes à plusieurs reprises. *L'honnête Fermier* a eu cinq enfants, monsieur de S. Vincent⁸⁶² en a sept, Madame Dulis⁸⁶³, qui attend le dentiste, a un garçon et une fille. La famille Grandisson⁸⁶⁴ compte une fille et deux garçons. Le *Système du monde* a pour protagonistes non un frère et une sœur mais un cousin et une cousine.

Deux textes présentent des duos d'adolescents d'origines sociales différentes. Henri Sandford⁸⁶⁵, que M. Merton, riche gentilhomme, placera près de son fils Tommy pour lui servir d'émule, est fils d'un honnête fermier. François, fils d'un médecin que sa pratique n'a pas enrichi, est élevé aux côtés d'Antonin, dont le père revient des Indes chargé de richesses. Ce sont les liens d'amitié unissant les deux familles qui sont à l'origine du séjour de Guillaume chez les Grandisson, outre Manche.

Près d'un tiers des textes (8/26) ne mettent en scène que des adultes. Fils de fermier devenu soldat à l'orgueil démesuré, honnête paysan à la ville, frères qui se disputent un héritage, officier de marine pris dans un naufrage, sage fermier parvenu à un âge avancé, les adultes viennent de milieux variés.

Auprès des adolescents, la place des parents tend à s'estomper au profit d'autres adultes. Ce peut être le précepteur lorsqu'un jeune homme voyage⁸⁶⁶ ou lorsque l'éducation se fait hors du domicile⁸⁶⁷. Le directeur de collège joue ce rôle pour Lucien dont les parents, commerçants, ne peuvent consacrer du temps à son éducation. Un officier, ami du père tient lieu de mentor au jeune Gercy⁸⁶⁸ dont les fréquentations l'entraînent au jeu.

La maladie est la cause de l'éloignement de Madame de S. Vincent⁸⁶⁹. Agathe, sa fille aînée tiendra lieu de mère à ses frères et sœurs. Le jeune Guillaume⁸⁷⁰ part en Angleterre à la suite

⁸⁶² AA, *La Sœur-maman*.

⁸⁶³ AA, *La première Épreuve du courage*.

⁸⁶⁴ AA, *Le petit Grandisson*.

⁸⁶⁵ AA, *Le Duel comique*.

⁸⁶⁶ AA, *L'Inconstant*.

⁸⁶⁷ AA, *Le Duel comique*.

⁸⁶⁸ AA, *Les Officiers à la garnison*.

⁸⁶⁹ AA, *La Sœur-maman*.

de la mort de son père. Une fois n'est pas coutume, c'est un enfant de son âge – Charles Grandisson – qui assume la fonction d'éducateur en tenant le rôle du modèle.

Nous n'assistons plus à ces moments privilégiés entre un adulte et un enfant car l'espace des récits a lui aussi évolué. L'armée, la ville, le domicile se partagent la scène, mais aussi les destinations plus ou moins lointaines. Les époques sont également plus diverses. Pythias et Damon évoque l'histoire ancienne, deux drames se déroulent dans l'Angleterre du dix-septième siècle. Les autres narrations se donnent comme contemporaines des lecteurs de Berquin dont les propos tendent à les inscrire dans le réel. « Mais l'amour du devoir, et l'empire qu'il s'était accoutumé à prendre sur lui-même le rendirent enfin aux fonctions de sa place ; et il continua de les remplir avec un zèle et une intégrité qui le portèrent bientôt au poste éminent que nous lui voyons occuper aujourd'hui⁸⁷¹ » écrit-il à propos de François en conclusion de François et Antonin.

Le déploiement des espaces, la multiplicité des adultes référents et des situations répondent aux vœux de l'auteur qui souhaite inscrire ses personnages dans la société et non plus uniquement dans l'univers familial. Connaissances et vertus sociales doivent accompagner le lecteur dans le monde auquel il est destiné.

e - Les thèmes abordés

Nous nous intéresserons dans un premier temps aux connaissances que l'auteur souhaite transmettre. Dans un siècle riche en découvertes, quels sujets allait-il aborder en compagnie de ses lecteurs ?

Dans le domaine si vaste des sciences c'est l'astronomie qui retient son attention. Le siècle bruit des travaux de Newton qui font l'objet de traductions et de multiples discussions. En 1756, les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle de Newton* sont publiés dans la traduction de la marquise du Chatelet. Ils seront réimprimés en 1768 et en 1775. Nous avons vu Berquin témoigner de son admiration pour l'homme de science lors de son voyage à Cambridge. Mais ce n'est pas aux travaux du physicien anglais qu'il initie ses lecteurs. Avec *L'Ami de l'Adolescence ou connaissance du monde mise à la portée de ceux de cet âge*, c'est

⁸⁷⁰ AA, *Le petit Grandisson*.

⁸⁷¹ AA, *François et Antonin*, p. 41-42.

à un voyage dans l'histoire des découvertes en astronomie qu'il les convie. Au détour d'une conversation avec son frère, alors que Madame de Croissy s'est interrompue pour une petite expérience – vérifier que le soleil se couche derrière le même arbre le jour de son anniversaire, année après année – va s'engager un entretien qui conduira les protagonistes à évoquer les différentes phases de la découverte du cosmos. Distances, rotations, planètes, satellites sont expliqués tour à tour. Monsieur de Gerseuil qui, outre un poste honorable, cultive les sciences naturelles, évoque les grands noms qui jalonnent les étapes essentielles de la découverte du ciel. Vient en tête Pythagore qui « avait rapporté de l'Inde et de l'Égypte des idées plus saines » mais fausses car « la géométrie de son siècle n'était pas assez avancée, ni les instruments assez perfectionnés⁸⁷² ». Apparaît ensuite Ptolémée qui « se fondant sur le témoignage trompeur de nos sens, n'eut pas beaucoup de peine à se persuader à lui et aux autres, que les idées de Pythagore n'étaient que des rêveries...⁸⁷³ ». La découverte de Copernic est saluée, les erreurs de Ticho-Brahé rappelées. L'entretien conduit progressivement aux travaux plus récents qui ont permis de battre en brèche les théories inexactes :

Peut-être aurait-il gardé toujours l'avantage, si Galilée, aidé du télescope, n'eût confirmé l'ordre réel découvert par Pythagore et par Copernic, dans le plan de l'univers ; si Képler, par sa pénétration, n'en eût soupçonné les lois, et si Newton, qui s'éleva il y a près d'un siècle en Angleterre, ne les eût démontrées avec toute la force de son génie et de la vérité⁸⁷⁴.

Les comètes et la durée de leur révolution sont introduites dans le second entretien. Berquin tient ses lecteurs au plus près des découvertes. Le jeune Cyprien évoque Herschel « qui ne met que quatre-vingt-deux ans à faire sa révolution⁸⁷⁵ ». Il s'agit non d'une comète comme l'avait cru Herschel mais de la planète Uranus. Sa découverte remontait au mois de mars 1781. Berquin en profite aussi pour rendre hommage aux grands astronomes : « Halley, digne précurseur de Newton [...] M. Lambert, l'un des plus grands géomètres de ce siècle [...] ce que nous avons aujourd'hui d'astronomes les plus distingués, tels que MM de La Lande et Bailly, et du sage, profond et religieux contemplateur de la nature, M. Bonnet de Genève ?⁸⁷⁶ »

⁸⁷² AA, *L'Ami de l'Adolescence ou Système du monde mis à la portée de cet âge*, note, p. 144

⁸⁷³ Idem, p. 146

⁸⁷⁴ Idem, p. 149

⁸⁷⁵ Idem, p. 182.

⁸⁷⁶ Idem, p. 186.

Le choix de la forme, deux entretiens, permet d'introduire progressivement notions et éclaircissements. Les échanges, parfois caustiques entre les différents protagonistes allègent l'enseignement.

Avant de faire voyager ses lecteurs dans l'espace, Berquin les avaient conduits à la suite de C. P. Moritz dans les entrailles de la terre, pour une promenade spéléologique⁸⁷⁷. Celle-ci se déroule en Angleterre mais, en France également, les explorations se développaient. Le 18 septembre 1783, le marquis de Poype s'enfonçait dans la grotte de la Balme, près de Lyon. Il publiait un compte-rendu quelques mois plus tard dont le *Mercure de France*⁸⁷⁸ s'était fait l'écho.

Les jeunes lecteurs découvrent la difficile progression dans les boyaux qui rétrécissent, la marche ralentie par le plafond de plus en plus bas, la traversée d'un lac, couché dans une barque en raison de la faible hauteur du lieu. Ils peuvent s'enthousiasmer avec l'auteur qui écrit : « tous les objets que je pouvais découvrir dans cet empire des ténèbres me paraissaient avoir quelque chose de merveilleux⁸⁷⁹ ». Après les espaces resserrés, c'est le saisissement : « je me trouvai comme dans un temple auguste, dont la nef irrégulièrement suspendue sur d'énormes colonnes, avait la beauté fière des grands ouvrages de la nature⁸⁸⁰ ». Les surprises sont nombreuses et les contrastes extrêmes.

Quelquefois le passage était si rétréci, que nous pouvions à peine y faire glisser notre corps. En me relevant de cette pénible attitude, je vis subitement une colline escarpée, dont la cime semblait se perdre comme un nuage entre les bords obscurs des rochers qui la surmontent⁸⁸¹.

La découverte du monde terrestre est aussi à l'honneur à travers deux récits de voyages dont le second est lié à une expérience extrême.

Zéphirin de Saint-Léger, héros de *L'Inconstant* entreprend un voyage en Europe qui va le conduire en Angleterre, en Italie, en Suisse, en Hollande. Le grand tour était une étape importante dans l'éducation des jeunes aristocrates. Lorsque Berquin avait rencontré Campe en août 1789, ce dernier accompagnait le jeune Guillaume de Humbolt, âgé de 22 ans dans son tour d'Europe.

⁸⁷⁷ Ce terme est anachronique pour le XVIII^{ème} siècle. Le mot n'est attesté qu'à partir de 1893.

⁸⁷⁸ *Mercure de France* du samedi 3 avril 1784, pp. 37-39.

⁸⁷⁹ *AA, La Caverne de Castle Town*, p. 65

⁸⁸⁰ *Idem*, p. 67.

⁸⁸¹ *Idem*, p. 68.

Dans *L'Inconstant*, Berquin joue les guides touristiques. Nous avons vu avec quelle admiration il parlait de l'Angleterre. À propos de l'Italie, il évoque Florence et sa galerie des Offices où l'on rencontre « des curieux qu'elle retenait depuis six mois⁸⁸² ». À Rome, Zéphirin va voir, sans réellement l'admirer, Saint Pierre de Rome et la bibliothèque du Vatican. Le voyage se poursuit vers le Sud. Naples « un des plus beau port de l'Europe⁸⁸³ » et ses « beautés particulières » ne retiennent pas le jeune voyageur qui est attiré par des lieux récemment exhumés. Découvertes vers 1600, Herculanium et Pompéï avaient été mises au jour en 1710 pour l'une et à partir de 1748 pour la seconde. Le jeune voyageur remonte ensuite vers le Nord et vers « la singulière Venise s'élevant au sein des lagunes avec ses cinq cents ponts, ses canaux et ses gondoles⁸⁸⁴ ». Nous ne saurons rien des autres étapes du jeune inconstant.

Le second récit de voyage, nous l'avons évoqué à propos des sources, concerne un naufrage et une expérience de survie sur une île du golf du Saint Laurent. Le témoignage est suffisamment précis pour que l'on puisse suivre le voyage sur une carte. Le narrateur souligne l'hostilité de la nature. La mer, la rigueur du climat – le voyage se passe en hiver – l'absence de végétation et de vie animale, tout semble se conjuguer pour la perte des naufragés. Nous sommes loin des verts pâturages et de la nature accueillante des idylles. Si Pierre Viaud, le capitaine bordelais, avait été abandonné par des Indiens peu scrupuleux en 1770, ce n'est pas exactement cette image qu'en donne le texte de Berquin. Les indigènes sont au contraire pleins de prévenance lorsqu'ils découvrent les rescapés. Ils leur procurent de la nourriture et « lorsqu'elle fut cuite ils eurent l'attention de ne nous en donner qu'en très petite quantité, avec un peu d'huile pour prévenir les suites dangereuses qu'aurait pu avoir notre voracité dans l'état de faiblesse où notre estomac se trouvait réduit⁸⁸⁵ » rapporte le jeune enseigne de vaisseau. Hélas, la générosité naturelle s'éteint lorsque les pièces d'or font leur apparition.

S'agissant d'un ouvrage destiné à la jeunesse, l'évocation de l'anthropophagie ne peut que frapper le lecteur du XXI^{ème} siècle. Elle est présente dans le récit de Pierre Viaud qui relate que certains passagers de son navire ont mangé le serviteur noir pour survivre. Prenties, dans son journal, évoque à plusieurs reprises cette tentation qui l'envahit, lui et ses compagnons, lorsque les réserves de nourriture s'épuisent :

⁸⁸² AA, *L'Inconstant*, p. 20.

⁸⁸³ Idem, p. 22.

⁸⁸⁴ Idem, p. 23.

⁸⁸⁵ AA, *Relation d'un naufrage sur l'île Royale, autrement dite Cap Breton*, p. 66

Il ne se présentait à notre esprit que des idées d'une mort prochaine, ou des moyens affreux pour la reculer. En tournant les yeux les uns sur les autres, il semblait que chacun fut prêt à marquer la victime qu'il fallait dévouer à la faim de ses bourreaux⁸⁸⁶.

Mais « heureusement, l'exécution de cet affreux projet fut remise à la dernière extrémité⁸⁸⁷ ». Toutefois, lorsque la situation empire, les pensées funestes reviennent à l'esprit du jeune officier.

À ces touchantes pensées, interrompues par les gémissements poussés autour de moi, succédaient des projets barbares, que l'instinct naturel de la vie m'inspirait pour la soutenir. Ces malheureux compagnons de mon infortune, dont les travaux m'avaient jusqu'alors secouru, ne me paraissaient plus qu'une proie pour assouvir ma faim⁸⁸⁸.

Le jeune héros n'est pas seul à être pénétré de ces pensées. Il rapporte à propos de ses compagnons d'infortune : « je lisais les mêmes sentiments dans leurs regards avides⁸⁸⁹ ». Lorsque le groupe de naufragés se reconstitue dans le campement indien, certains manquent à l'appel : « ils nous apprirent que [...] trois étaient morts de faim, et que les autres avaient été dans l'horrible nécessité de se nourrir de leurs cadavres, jusqu'à l'arrivée des Indiens⁸⁹⁰ ». Ainsi, certains étaient passés à l'acte.

Le phénomène anthropophagique était connu par les écrits des auteurs anciens. Les dictionnaires du dix-huitième siècle l'attestent. Cette pratique était associée aux peuples sauvages d'Afrique ou des Caraïbes dont le nom des habitants avait pour synonyme « Cannibale » dans l'*Encyclopédie*⁸⁹¹. Le *Dictionnaire de Trévoux*, dans son édition de 1771, donne les mêmes informations que l'ouvrage de Diderot et précise que « la partie australe de l'Afrique est la demeure la plus fameuse des Anthropophages⁸⁹² ». Montaigne, dans ses *Essais*, évoquait cette pratique en se référant à la guerre des Gaules :

Chrysippus et Zénon, chef de la secte stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir de notre charogne à quoi que ce fut pour notre besoin, et d'en tirer de la nourriture comme nos ancêtres étant assiégés par César en la

⁸⁸⁶ Idem, p. 55.

⁸⁸⁷ Ibid.

⁸⁸⁸ Idem, pp. 61-62.

⁸⁸⁹ Idem, p. 62.

⁸⁹⁰ Idem, p. 75.

⁸⁹¹ « Caraïbes ou Cannibales » in *Encyclopédie*.

⁸⁹² « Anthropophagie » in *Dictionnaire de Trévoux*, 1771, volume 1, p. 381

ville d'Alésia, se résolurent de soutenir la faim de ce siège par les corps des vieillards, des femmes et autres personnes inutiles au combat⁸⁹³.

Mais contrairement aux articles des dictionnaires et au témoignage de Montaigne, les anthropophages chez Berquin comme chez Pierre Viaud sont européens et contemporains !

Dans le domaine historique, c'est vers l'Histoire de l'Angleterre que se tourne Berquin en choisissant deux textes⁸⁹⁴ se rapportant à des événements proches. Le premier de ces deux épisodes présentés sous la forme dramatique évoque la fuite du jeune roi Charles II à travers le sud de l'Angleterre afin de rejoindre la côte et s'embarquer pour la France. Il trouvera en Lord Windham et sa famille une loyauté sans faille et des êtres prêts au sacrifice de leur vie pour sauver leur prince.

Le second drame met en scène Lord Capell, fidèle à son roi, lors du siège de la ville de Colchester et le vil procédé auquel recourt Lord Fairfax pour le faire céder. La fidélité jusqu'à la mort sera la seule réponse apportée par les différents protagonistes, y compris et surtout le propre fils de Fairfax qui s'opposera à son père au nom de l'honneur et de l'amitié.

Un troisième drame⁸⁹⁵ a pour cadre le palais de Denys le tyran de Syracuse et se déroule au IV^{ème} siècle avant notre ère.

Plus que les autres peut-être, les drames historiques sont prétextes à tout autre chose qu'à l'enseignement de l'histoire. Berquin l'a annoncé dans *l'Avis aux souscripteurs*, il a pour « objet d'éclairer l'esprit de la jeunesse, en lui donnant des idées justes de tout ce qui la frappe dans la NATURE et dans la SOCIÉTÉ⁸⁹⁶ ». Le courage, la fidélité, l'honneur et l'intégrité l'emportent sur les intrigues courtoises et les trahisons.

Les valeurs morales sont toujours au cœur du périodique. Critique des défauts, valorisation des vertus, Berquin reprend ce qui a si bien réussi dans *L'Ami des enfants*.

⁸⁹³ Michel de MONTAIGNE, *Essais*, texte établi et présenté par André Tournon, volume I, Imprimerie nationale éditions, 1998, chapitre XXXI, « du cannibalisme », p. 351. La résolution prise par les Gaulois est attestée par César, *Bellum Gallicum*, VII, 77.

⁸⁹⁴ *AA*, *Charles Second* et *Le Siège de Colchester*.

⁸⁹⁵ *AA*, *Pythias et Damon*.

⁸⁹⁶ « Avis aux souscripteurs », *L'Ami des enfants*, décembre 1783, à Paris, au Bureau de l'Ami des Enfants, pp. 133-139.

La flatterie est un écueil dont doivent se garder les jeunes filles. Madame de Laurencé ouvre les yeux de sa fille, toute enivrée de sa nouvelle amie, Mademoiselle de Tourneil, qui ne lui trouve que des qualités. Il faut se défier de ce type de caractère :

C'est celui de tous les flatteurs, ces lâches qui osent prétendre à dominer quand leur petitesse rampante les ravale au dernier rang des hommes⁸⁹⁷.

Madame de Laurencé dresse ensuite le tableau de ce qui attend sa fille si elle ne se prémunit pas contre ces flatteries. Elle se retrouvera coupée des personnes estimables, sera tentée de rompre avec ses devoirs, et regardera sa mère comme une importune. Ce dernier trait ramène la jeune écervelée vers sa mère qui poursuit son tableau :

Tu ne peux imaginer encore quelle est la triste condition d'une femme gâtée dès sa jeunesse par la flatterie. En entrant dans le monde avec des prétentions que rien ne peut soutenir, et une opinion démesurée d'elle-même que personne ne partage, combien d'amertume il lui faut dévorer ! Ces hommages qu'elle s'attendait à recueillir, plus son orgueil les commande, plus elle se les voit refuser avec la risée du dédain⁸⁹⁸.

Le désenchantement est terrible et les humiliations douloureuses. Ses propres enfants seront un nouveau supplice car : « elle ne distingue que ceux qu'elle instruit le plus servilement à caresser sa folie, condamnée au crime de les corrompre pour les aimer⁸⁹⁹ ». Après avoir dressé ce terrifiant tableau, Madame de Laurencé présente à sa fille la peinture d'une femme parée de « cette modestie qui donne tant de grâces⁹⁰⁰ » dans lequel le lecteur reconnaît un autoportrait.

Les jeunes gens quant à eux sont exposés à l'orgueil dont les conséquences n'ont rien à envier à celles de la flatterie. Roger en fait l'amère expérience. Paysan attiré par l'armée, il s'engage. L'instruction que lui a fait donner son père lui permet de monter en grade. Il devient lieutenant et fait preuve de courage à la guerre. « Son nom avait été mis souvent avec honneur dans les nouvelles publiques⁹⁰¹ ». Cette notoriété fait la fierté de ses frères qui « ne songeaient qu'à l'heureux moment où ils pourraient serrer dans leurs bras un frère qui faisait tant d'honneur à la famille⁹⁰² ». Mais l'heure venue, Roger refuse de les reconnaître devant ses

⁸⁹⁷ AA, *La Flatterie*, p. 48.

⁸⁹⁸ Idem, p. 51.

⁸⁹⁹ Idem, p. 52.

⁹⁰⁰ Ibid.

⁹⁰¹ AA, *L'Orgueil puni*, p. 44.

⁹⁰² Idem, p. 44-45.

soldats indignés d'un tel comportement. L'orgueil a fait son œuvre. Mais la sanction tombe. Il perd le respect de ses hommes. Bientôt sa morgue le pousse à l'insubordination. C'est le renvoi de l'armée et le retour vers ses frères. Malgré leur aide et ses remords, « il mourut bientôt dévoré de regrets, pour servir à éclairer un jour ceux que cette aveugle passion aurait peut-être égarés sans la terreur de son exemple⁹⁰³ ».

L'entêtement et l'obstination contre toute raison est également un défaut dont doivent se prémunir les jeunes gens. Les effets peuvent être cruels. Deux frères en font une amère expérience. Ils se disputent un verger à la mort de leur père. La médiation du curé est repoussée. La justice s'en mêle. Ils y perdent le sommeil, le caractère s'aigrit. Leurs enfants les craignent, leurs épouses ne parviennent pas à les adoucir, les dos se tournent, on les évite, le jardin périclité. Au bout de deux ans, la justice tranche et décide de vendre le verger pour payer les frais de justice. Les yeux se dessillent, mais il est trop tard. « Ils eurent longtemps à ressentir la peine de leurs premières erreurs⁹⁰⁴ ».

Bien des qualités sont mises en péril par la faiblesse de caractère. Gercy, un jeune officier ne saura pas résister aux influences pernicieuses. Endetté après s'être laissé entraîner à jouer, il dresse un constat amer : « la probité, l'honneur, la conscience et la nature, tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, il ne m'a fallu qu'une heure pour le violer et pour devenir le plus vil des hommes⁹⁰⁵ ». La conséquence la plus terrible n'est pas pour lui mais pour sa famille, pour ce père dont il a déshonoré le nom.

Ce fils, ce frère adoré, n'est plus qu'un objet de mépris et d'horreur. Les domestiques se dispersent, mes sœurs palissent, ma mère s'évanouit, mon père, indigné, déchire la lettre, et la malédiction échappe peut-être de sa bouche...⁹⁰⁶

Les récits de *L'Ami des enfants* présentaient les conséquences des actes pour les personnages eux-mêmes : défiance à leur endroit, éloignement, etc. *L'Ami des Adolescents* donne à voir des retombées plus larges, qui vont affecter leur famille ou leur vie sociale. Celui qui ne sait revenir de ses erreurs les paie longtemps. Dans une société où l'individu n'existe que par ses liens avec les autres, le manque de sociabilité est vécu comme un défaut aux lourdes conséquences. L'inconstance qui faisait toujours désirer à Zéphirin d'être ailleurs n'a pas permis au jeune homme de tisser des liens avec les personnes rencontrées. Sans cette faiblesse

⁹⁰³ Idem, p. 50.

⁹⁰⁴ AA, *Le Procès*, p. 8.

⁹⁰⁵ AA, *Les jeunes Officiers à la garnison*, p.114.

⁹⁰⁶ Idem, p. 133.

de caractère, « il ne serait rentré dans sa patrie qu'en faisant naître dans le cœur de tous ses amis la joie la plus vive de son retour, et dans celui de ses parents, les espérances les mieux fondées sur sa fortune⁹⁰⁷ ». Au lieu de cela « ses concitoyens n'avaient rien à se promettre des faibles connaissances qu'il avait recueillies ; son père voyait toutes ses vues trompées, et ses amis ?... mais son inconstance lui avait-elle jamais permis de s'en attacher ? Zéphirin n'avait pas d'amis⁹⁰⁸ ». Ce n'est plus l'individu seul qui est affecté, mais la société qui était en droit d'attendre davantage de lui.

Le manque de courage face à la douleur sera regardé comme une marque de lâcheté assure Madame Dulis à son fils qui se vante de ne pas desserrer les dents devant le dentiste. Et que pensera le praticien ? « Je serai bien honteuse à votre place qu'un étranger n'ait que cette opinion à prendre de moi⁹⁰⁹ » lui fait-elle remarquer. Et le courage n'est pas nécessaire aux seuls garçons explique-t-elle à sa fille qui n'a pas plus de vaillance que son frère devant l'épreuve : « Les femmes n'ont pas moins besoin de constance pour supporter la douleur⁹¹⁰ ».

Les jeunes lecteurs seront rassurés de constater que les deux enfants affronteront le dentiste avec la fermeté requise. Car Berquin n'a pas changé son approche et offre toujours une peinture de modèles positifs. Le courage sera illustré à travers plusieurs récits. C'est Charles Grandisson⁹¹¹, qui n'écoutant que son bon cœur reste seul dans la nuit malgré le brouillard, pour veiller un vieillard blessé trouvé au bord de la route. Il attendra l'arrivée des secours et l'accompagnera jusqu'à la cabane où il passera la nuit à le veiller. Malgré l'inquiétude de sa famille, son geste lui attirera la sollicitude de ses parents. Berquin met l'attitude du jeune homme en valeur en lui opposant celle du valet beaucoup plus timoré.

Du courage, il en faudra au jeune Lucien. Il a gaspillé son temps au collège au point de désespérer ses professeurs et de s'attirer le mépris de ses camarades. Le décès de son père provoque son rappel auprès de sa mère. Elle compte sur son soutien pour l'aider dans ses affaires. Le garçon prend alors conscience des conséquences de sa dissipation, non seulement pour lui mais aussi pour sa mère :

Lorsque je paraîtrai devant ses yeux, et que je n'aurai que de tristes témoignages à lui présenter de mes instituteurs ! Lorsqu'elle voudra se faire

⁹⁰⁷ AA, *L'Inconstant*, p. 30.

⁹⁰⁸ Idem, p. 31.

⁹⁰⁹ AA, *La première Épreuve du courage*, p. 30-31.

⁹¹⁰ Idem, p. 36.

⁹¹¹ AA, *Le petit Grandisson*.

honneur dans le monde de l'éducation qu'elle m'a donnée et que je la forcerai de rougir ! Lorsqu'elle voudra m'aimer et que je ne mériterai que sa haine !⁹¹²

La ténacité dont il fait preuve alors pour regagner le temps perdu lui vaut le soutien de ses maîtres.

C'est également de ce même courage que témoigne l'enseigne de vaisseau dont le navire a fait naufrage. Malgré les terribles difficultés qu'il doit affronter il trouve la ressource nécessaire pour faire face et continuer à avancer. Les obstacles sont nombreux, le froid et la faim se liguent contre les naufragés mais le jeune Prenties fait éclater tant de force d'esprit et de caractère qu'il parvient à sauver sa vie et celles de la plupart de ses compagnons.

À travers ce récit, Berquin veut montrer à la jeunesse « les ressources que l'homme trouve toujours en lui-même dans les positions les plus désespérées. Cette lecture, en la préparant de bonne heure aux plus étranges accidents qui peuvent troubler le cours de la vie humaine, lui en donnerait, en quelque sorte, la première expérience, et l'animerait par une noble émulation à les soutenir avec fermeté⁹¹³ ».

Le courage peut aller jusqu'au don de sa vie au nom du roi, au nom de l'amitié. Nous trouvons ces exemples dans les trois drames historiques.

L'amitié qui unit Pythias et Damon ne sera pas entamée par la détermination de Denys à faire mourir le second si le premier ne se présente pas, conformément à sa promesse, pour être exécuté. Devant la mort, ni l'un ni l'autre prisonnier revenu pour son supplice ne tremblent et c'est le tyran qui renonce.

Les deux textes tirés de l'Histoire anglaise présentent des jeunes gens qui, comme leur père, sont prêts à donner leur vie pour le service du roi, pour protéger sa vie au risque de la leur. Le jeune Henri Windham prendra la place du roi pour attirer les soldats de Cromwell dans une fausse direction. Alors que Lord Windham a perdu son fils aîné au cours de la guerre, le cadet est prêt à servir à son tour sans hésitation : « j'espérais rendre mes jours utiles à ma patrie. Si ma mort peut lui épargner un sang précieux, je m'y dévoue sans regret et même avec joie⁹¹⁴ ». Une attitude de fermeté puisée dans la tradition familiale exprimée par Lord Windham, s'adressant à sa propre mère :

⁹¹² AA, *Le Temps perdu et regagné*, p. 15.

⁹¹³ AA, *Relation d'un naufrage sur l'île Royale autrement dite, le Cap Breton*, Avertissement, p. 4.

⁹¹⁴ AA, *Charles Second*, p. 137.

Mon fils vous sera redevable de ses vertus. C'est en nous frappant sans cesse de l'exemple des grandes qualités de mon père que vous en faites naître l'émulation dans le cœur de vos enfants⁹¹⁵.

Le courage peut parfois conduire à désavouer son père lorsqu'il s'égaré dans l'infamie. C'est le parti que prend le jeune Edmond Fairfax lorsqu'il découvre que son père n'a attiré son ami Arthur que pour infléchir la décision de Lord Capell. Mais ni le père ni le fils n'accepteront d'abandonner le parti du roi même au prix de leur vie.

ARTHUR

Que rien ne vous arrête mon père ! Vengez-vous. Je ne crains pas de mourir, je suis votre fils⁹¹⁶.

...

CAPELL, *d'un ton pathétique à Arthur*

Adieu mon fils. Encore une fois, Dieu, ton prince et l'honneur ! Je ne te survis un moment que pour te venger.⁹¹⁷

Courage et fidélité. Le tableau est complété par l'intervention d'Edmond qui se lie à son ami pour affronter la mort décrétée par son père :

EDMOND

Je ne te quitte point. Je ne veux pas survivre à mon ami, quand j'ai perdu celui qui dut être mon père⁹¹⁸.

Un courage qui ne reste pas sans effet sur son père :

FAIRFAX

Mon cher Edmond, je n'oublierai jamais que tu m'as sauvé d'une action honteuse ! (*le présentant à Arthur*). Aimez-vous toujours, dignes amis, et que le sort vous fasse vivre en des temps plus heureux que vos pères⁹¹⁹.

Courage au nom de l'amitié, de l'honneur, de la fidélité. Mais aussi courage au nom de la probité dans *L'Honnête fermier*. Marguerite et Thibaud ne sont pas en mesure de payer leur

⁹¹⁵ Idem, p. 115.

⁹¹⁶ AA, *Le Siège de Colchester*, p. 186.

⁹¹⁷ Idem, p. 189.

⁹¹⁸ Idem, p. 191.

⁹¹⁹ Idem, p. 193.

fermage à M. de Verville. Ils se préparent donc à se séparer de leurs maigres possessions, meubles et vêtements, en guise d'acompte. Ils résistent au bailli qui se propose de leur trouver un avocat qui saura tourner l'affaire à leur avantage. Ils refusent de vendre leur récolte sur pied car le fruit doit en revenir à M. de Verville, leur propriétaire. Les enfants les suivent dans leur détermination et ajoutent leurs maigres économies au peu de biens rassemblés. Au grand étonnement du propriétaire habitué à des pratiques citadines peu honorables.

THIBAUD

Comment donc, Monseigneur ? Rien de si naturel et de si doux que de recevoir des secours de ses enfants. Je serais aussi riche que le roi, que tout ce que je posséderais serait à eux. Quand je n'ai rien, tout ce qu'ils ont est à moi. Chacun pour tous les autres, c'est quitte à quitte⁹²⁰.

Si Thibaud et Marguerite sont gens honnêtes, M. de Verville ne l'est pas moins. Sa visite a pour but d'apaiser les inquiétudes de son fermier. Or, il trouve une famille unie et solidaire dans l'adversité, et découvre son fils perdu dans le fils aîné de Thibaud. C'est donc un heureux dénouement que propose Berquin comme à son habitude.

À un moindre niveau, l'exercice de la probité a tout autant d'importance. C'est la leçon que les lecteurs de *La Rente du chapeau* doivent tirer de leur lecture. Souhaitant mettre en gage son chapeau auprès d'un commerçant dont il est connu, un paysan se voit opposer un refus malgré l'honnêteté de sa démarche.

Il y a huit jours que je vendis ici du blé et je devais en recevoir le montant aujourd'hui, et je comptais là-dessus pour payer demain ma taille, si je ne veux voir saisir mes meubles. Mais le pauvre homme qui me doit vient d'enterrer son fils, sa femme en est malade de chagrin, et ils ne peuvent me payer que dans huit jours. Comme j'ai pris souvent de ma marchandise chez vous et que vous me connaissez, j'ai pensé que vous ne feriez pas difficulté...⁹²¹

Le comte de ***, témoin de la scène lui vient en aide sans prendre le temps de se faire connaître. Un mois plus tard, ce même comte est arrêté par des cris alors que son équipage traverse le pont royal. Le fermier l'interpelle :

« Eh bien Monsieur, voici votre argent que je vous rapporte. Vous ne m'aviez pas laissé le temps de vous remercier, et encore moins de vous demander votre nom et votre adresse. Le marchand ne vous connaissait pas. Je suis venu me poster ici tous les dimanches pour voir si je vous verrais passer. Heureusement

⁹²⁰ AA, *L'Honnête fermier*, p. 110.

⁹²¹ AA, *La Rente du chapeau*, p. 20.

je vous trouve. Je n'aurais jamais été tranquille, si je ne vous avais pas rencontré⁹²².

Une telle probité va attirer la bienveillance du comte. Celui-ci prit assez d'empire sur le fermier « pour avoir le droit de répandre l'aisance dans sa famille, que des malheurs avaient presque ruinée⁹²³ ». La générosité appelle la générosité.

Cette générosité est le devoir de tout homme quelle que soit sa condition. Thomas, un bon fermier, n'écoute que son cœur lorsqu'il rencontre trois pauvres orphelins abandonnés. Il les ramène chez lui, non sans s'être acquitté d'une dette contractée par le père de ces enfants avant sa mort. Son épouse le seconde dans sa généreuse démarche :

Madeleine, qui avait aussi bon cœur que Thomas, s'approcha doucement en essuyant ses yeux, prit l'enfant sur son sein, et tâcha de la consoler par ces paroles : Puisque mon mari t'a promis d'être ton père, je veux être ta mère aussi, moi. Allons mon enfant, ne pleure pas davantage⁹²⁴.

Jamais Thomas ne regrettera son élan envers des enfants qui lui rendront l'amour qu'il leur a apporté. C'est au moment de sa vieillesse que les dividendes lui sont versés, sous forme de tendresse et de soins.

Œuvrer pour le bien des siens, pour l'harmonie de son village et pour son développement donnent encore bien de l'ouvrage au vieillard de quatre-vingts ans que rencontre M. de Solis. Mais il en est largement payé lorsque vient le dimanche :

Tous les dimanches, après le service, mes filles, mes petites filles et mes brus m'amènent leurs enfants. Il faudrait me voir au milieu de vingt femmes, parées comme au jour de leurs noces, et belles comme des anges. Tout cela me baise et me caresse. C'est à qui saura le mieux me dorloter⁹²⁵.

C'est aux soins qu'il a pris de former, de marier ses enfants et de les établir qu'il doit le bonheur de sa vieillesse. La reconnaissance du village, il se l'est acquise par ses sages conseils, par le partage de son savoir et par sa bonté :

Je connais de même tous les habitants : je les ai vus naître. Ils viennent me consulter sur les défrichements, les plantations. On n'a qu'à m'apporter un panier de terre, je la manie, je la goûte et je dis tout de suite quelle espèce de

⁹²² Idem, pp. 22-23.

⁹²³ Idem, p. 27.

⁹²⁴ AA, *L'Accroissement de famille*, p. 56.

⁹²⁵ AA, *Le Paysan bienfaiteur de son pays*, p. 86.

grain y viendra le mieux. Si c'est de pauvres gens, je leur avance des semailles, qu'ils me rendent à la moisson. Je leur fais prêter des journées par ceux à qui j'ai pu rendre service⁹²⁶.

Sa fierté est d'avoir réussi à fédérer les familles de son village qui, en acceptant de s'entraider, ont amélioré leurs conditions de vie.

Selon que l'année est sèche ou pluvieuse, la récolte de la plaine est plus ou moins hâtive que celle de la colline... je les accorde ensemble pour commencer par la plus précoce ; et tout se fait à son juste point⁹²⁷.

C'est un homme ouvert aux nouvelles techniques et qui avec l'aide du curé et de son seigneur les a diffusées parmi ses voisins :

S'il y avait une expérience nouvelle d'agriculture dans vos gazettes, ils venaient tous deux me consulter. Je la faisais sous leurs yeux. Dès qu'elle m'avait réussi, elle était bientôt répandue⁹²⁸.

Même le vin se révèle un appui efficace pour peu qu'il soit employé avec modération et à bon escient. Cette vie bien remplie et utile aux autres lui assure une vieillesse heureuse et sereine avec la satisfaction de voir sa famille perpétuer les principes de vertu qu'il leur a transmis : « j'ai devant les yeux quatre-vingts ans de travaux utiles, des terres défrichées, des amis secourus. Je vois mes fils et mes petits-fils riches, honnêtes et laborieux, unis étroitement ensemble, aimés et considérés de tout le pays⁹²⁹ ». Il n'a donc aucune crainte de la mort. Il ne souhaite que mourir en même temps que sa femme qu'il a épousée soixante ans auparavant.

Berquin reprendra ce texte lorsqu'il lancera la *Bibliothèque des Villages* après les débuts de la Révolution française.

Nous avons rencontré bien des jeunes gens au fil de ces textes. Mais nous l'avons dit, les jeunes filles ne sont pas oubliées. *L'Ami de l'Adolescence* opère une différenciation des rôles selon les sexes qui n'était qu'esquissée dans le premier périodique. Deux textes, un drame et un récit épistolaire donnent la mesure de ce que doit être la position de la femme dans la société. Et cette société se réduit à son intérieur. Non que la femme soit condamnée à y vivre recluse, mais c'est d'abord à l'harmonie de son foyer que ses efforts doivent tendre.

⁹²⁶ Idem, p. 89.

⁹²⁷ Idem, p. 90.

⁹²⁸ Idem, p. 93.

⁹²⁹ idem, p. 100.

Dans sa lettre à son amie Julie de Marsan, Emilie de Beaumont trace le portrait de la femme idéale dont elle a fait récemment la connaissance. C'est lors d'une réception que la jeune fille rencontre, au milieu d'une vingtaine d'invités, madame de***. Celle-ci possède l'art de mettre tout le monde à son aise et de parler avec « chacun le langage qui lui convenait⁹³⁰ ».

Conviées à rester après le départ des hôtes, Émilie et sa mère sont invitées à partager les bonnes nouvelles que la jeune femme vient de recevoir et à s'associer au bonheur maternel. Le retour de l'époux donne lieu à une scène au cours de laquelle la jeune mère cherche « à parer les enfants de toutes leurs grâces aux yeux d'un père enchanté, pour le rendre à son tour plus cher à ses enfants, par l'accroissement de son amour⁹³¹ ». La soirée se passe en petits jeux et la jeune fille est bien surprise de l'intérêt qu'elle y prend « parce qu'ailleurs ils ne paraissent qu'une ressource contre l'ennui, au lieu que la gaîté, l'esprit et la cordialité dont Madame de *** les assaisonne, les transforment près d'elle en de véritables plaisirs⁹³² ». Madame de Marsan livrera à sa fille le secret d'un tel bonheur qui s'enracine dans la solidité des principes.

Madame de *** a eu le courage de se former les siens dans sa première jeunesse, pour ne plus s'en écarter le reste de sa vie. [...] Elle a senti, de bonne heure, que l'estime d'elle-même, celle de son époux, de sa famille et de ses amis étaient d'un prix plus flatteur pour une âme telle que la sienne. Toutes ses pensées, toutes ses actions ont été rapportées à cette résolution vertueuse⁹³³.

Cette mère n'a laissé à personne le soin de s'occuper de ses enfants. Elle les a nourris, a cultivé leur raison par la réflexion, la lecture et l'expérience. « Une égalité d'humeur inaltérable, une amabilité toujours nouvelle, captivant son époux par les liens les plus chers, ne lui laissent jamais désirer d'autres délassements de ses travaux⁹³⁴ ». Madame de *** a su se créer une société choisie de femmes qui « ne sentent, en sa présence, que le désir de mériter de plus en plus son estime⁹³⁵ ». C'est à suivre cet exemple, en s'appuyant sur les bons principes qui leur viennent de leurs parents et sur leur amitié, qu'Emilie invite son amie. Par sa bouche, Berquin s'adresse à ses lectrices.

⁹³⁰ AA, *Lettres, Réponse d'Émile de Beaumont à Julie de Marsan*, p. 96.

⁹³¹ Idem, p. 98.

⁹³² Ibid.

⁹³³ Idem, p. 100.

⁹³⁴ Idem, p. 102.

⁹³⁵ Idem, p. 103.

L'importance de la femme, de l'épouse, de la mère dans le foyer est soulignée dans *La Sœur-maman*. Des problèmes de santé ont empêché Madame de S. Vincent de faire face à ses obligations. Elle a même dû s'éloigner pour se soigner. Lorsque sa fille aînée Agathe, placée pendant plusieurs années chez une tante, revient c'est une maison délaissée de tous qu'elle retrouve. Ses frères sont au collège, ses sœurs dans une pension, et son père ne pense qu'à fuir une famille qui ne lui apporte que des soucis. La jeune femme va s'employer à restaurer l'harmonie. Les frais médicaux et les frais de pension des uns et des autres ayant dérangé la fortune de son père, elle propose de passer à une éducation domestique. Elle se chargera de ses sœurs, qui à leur tour transmettront leur savoir aux plus jeunes. Quant à ses jeunes frères, elle leur a redonné le plaisir de l'étude.

PORPHIRE

C'est qu'à notre pension, on ne savait pas si bien nous faire sentir ce que nous devons à nos parents, et combien il est doux de travailler pour mériter leur tendresse⁹³⁶.

Cette tendresse, M. de S. Vincent la conquiert progressivement. Dans un premier temps auprès de ses fils qu'une promenade en leur compagnie lui fait redécouvrir puis avec ses filles à leur retour de pension. Il en est complètement bouleversé :

Que tout ce qui s'est passé reste pour toujours enseveli dans l'oubli le plus profond. Mais n'oublions jamais ce moment heureux qui vous rend un père plus tendre, et me fait retrouver des enfants plus dignes de mon amour⁹³⁷.

Les propos de Porphire que nous avons cité plus haut sont illustrés au cours de la visite qu'Agathe reçoit de son amie Hortense. Après s'être plaint d'avoir à s'occuper elle-même de ses toilettes car son père refuse de payer les mémoires de la couturière, la jeune visiteuse manifeste une grande insensibilité et critique durement Madame de S. Vincent, à la grande surprise de sa fille. Quoiqu'en dise son amie Hortense, Agathe lui rappelle les soins de l'enfance et la chance qu'elle a d'avoir reçu une éducation :

Maintenant, au lieu de vouloir soulever notre esprit contre les auteurs de nos jours, demandons-nous plutôt si nous leur avons témoigné une assez vive reconnaissance des bienfaits qu'ils ont répandus sur nous, et du soin qu'ils ont

⁹³⁶ AA, *La Sœur-maman*, p. 109.

⁹³⁷ Idem, p. 158-159.

pris de nous garantir de cette foule de maux, où tant d'autres enfants sont plongés⁹³⁸.

La jeune fille n'oublie pas que bien des enfants ne bénéficient pas des mêmes soins et ne peuvent se procurer les avantages d'une éducation.

C'est finalement à la campagne, loin de la ville tentatrice et corruptrice que la jeune fille proposera à son père d'aller s'installer pour restaurer une fortune tant compromise. Elle dresse alors le portrait de celui qu'elle envisage comme précepteur pour ses frères :

Ils ont besoin d'un instituteur sage, éclairé, sensible, qui ait vécu dans le monde pour leur en apprendre les usages, et les défendre contre ses illusions ; qui puisse également leur donner de bons principes et d'utiles connaissances ; qui non seulement prenne de l'affection pour ses élèves, mais qui leur inspire encore assez d'attachement pour qu'ils se plaisent à son entretien, et que les leçons les plus graves de la sagesse prennent pour eux, dans sa bouche, le tendre intérêt de l'amitié⁹³⁹.

C'est bien sûr son père qu'elle peint sous ces traits, un père enthousiaste qui revient à ses devoirs « chers et sacrés » pour lesquels il va se remettre à l'étude.

Ce que j'entreprendrai pour mes enfants ne me sera pas inutile à moi-même. Les charmes de l'étude embelliront ces tristes heures de la journée que les vaines dissipations du monde ne pouvaient plus égayer. Je prendrai le goût de ces plaisirs simples et purs dont on ne peut jouir que dans le repos d'une vie domestique. L'éducation de ma famille et la culture de mes terres vont occuper tous mes instants⁹⁴⁰.

C'est par ses soins, par son attention portée à tout et à tous qu'Agathe parvient à restaurer l'harmonie et à rapprocher son père de ses frères et sœurs.

Les jeunes filles doivent se préparer à ce rôle d'élément pivot dans la maison, qui permet à chacun de se sentir à sa place. Et pour ce faire, l'éducation, l'instruction ne doivent pas être négligées. Dans *Le Système du monde* et dans les *Lettres* Berquin offre des portraits de femmes qui ont reçu de l'instruction ou qui se sont mises en mesure de l'acquérir. Ce savoir, elles attachent une grande importance à sa transmission, et s'en chargent elles-mêmes.

⁹³⁸ Idem, p. 136.

⁹³⁹ Idem, p. 168.

⁹⁴⁰ Idem, p. 170-171.

Dans *L'Ami des enfants*, Berquin avait représenté l'éducation dans l'enfance. Dans *L'Ami de l'Adolescence*, il ne cesse de réaffirmer l'importance d'acquérir les vertus dès le plus jeune âge. Il le rend encore plus sensible dans les textes qui mettent en scène deux adolescents, réunis tardivement et dont l'un a bénéficié d'une éducation attentive alors que l'autre a été laissé dans l'oisiveté. C'est le thème de *François et Antonin*. Antonin ne se remettra pas de ces mauvaises habitudes contractées dès l'enfance et qu'une mère trop tendre a négligé de reprendre. Tandis que François, élevé par son père dans des principes de droiture et d'étude est reconnu pour ses qualités, Antonin se fait chasser et finit dans la débauche. François le retrouve « mais le coup vengeur était déjà porté dans les arrêts du ciel. Antonin ne survécut que de quelques jours à cet événement ⁹⁴¹ ».

La dimension sociale des actes est soulignée. L'individu n'existe pas pour lui-même mais comme élément d'une structure familiale ou sociale. Son comportement, ses actes engagent d'autres que lui. Il est redevable d'une réputation acquise par ceux qui l'ont précédé et qu'il a charge de perpétuer pour ses descendants. L'opprobre d'un seul membre rejaillit sur tous les autres. Un acte de bravoure, de générosité attire les bienfaits sur tous, y compris les descendants.

Avec ce second périodique, Berquin réaffirme des positions tant morales que pédagogiques ou politiques.

Sur le plan moral, nous retrouvons la nécessité d'adapter ses besoins à la mesure de ses moyens lorsqu'ils sont modestes. Les riches ne sont valorisés que lorsqu'ils adoptent un mode de vie tempéré, loin de toute ostentation. La critique du luxe, des débordements auxquels il expose et des dissipations qu'il entraîne est toujours vive. Se trouvent associés à cette thématique l'affirmation de la supériorité de la vie à la campagne, où tout est vrai, et la condamnation des modes de vie urbains.

Cette modestie dans la vie quotidienne donne l'occasion d'exercer davantage la bienfaisance. Au fil des textes, Berquin rappelle que le geste de générosité est source de bonheur pour les deux pôles de l'acte : le bénéficiaire et le bienfaiteur. Dans la continuité des autres publications, ces gestes sont le fait d'hommes et de femmes de toutes conditions.

⁹⁴¹ AA, *François et Antonin*, p. 41.

Sur le plan pédagogique, l'auteur rappelle son attachement à l'éducation de tous. L'instruction est nécessaire à tous les niveaux : dans les campagnes pour développer les techniques et améliorer la vie quotidienne, à l'armée pour qu'un militaire ne soit plus regardé comme « un instrument aveugle de carnage⁹⁴² », pour les filles comme pour les garçons. La nécessaire précocité de cette éducation est souvent rappelée. Si remédier tardivement à sa carence n'est pas insurmontable, les efforts à déployer pour y parvenir rebutent parfois et les écarts ont une conséquence funeste.

L'Ami de l'Adolescence poursuit la modélisation des rapports intra-familiaux construits sur la confiance et l'amitié, déjà abordée dans les dernières livraisons de *L'Ami des enfants*.

Sur le plan plus proprement politique, la critique de la société courtisane est renforcée. Si la fidélité au roi est réaffirmée à travers les deux textes historiques, l'influence néfaste des conseillers et des courtisans est dénoncée. La trop grande disparité des conditions sociales est abordée et perçue comme facteur de désordres.

L'apport de connaissances promis par Berquin est très limité nous l'avons vu. En réalité ce n'est pas dans ce second périodique qu'il faut le chercher mais dans un ouvrage que l'auteur de *L'Ami de l'Adolescence* a inclus dans la souscription au périodique : *L'Introduction familière à la connaissance de la nature*, traduction d'un ouvrage anglais.

D - D'autres ouvrages pour la jeunesse

En marge ou parallèlement à la publication du second périodique, Berquin va donner au public plusieurs textes destinés à la jeunesse et publiés soit en Angleterre, soit en Hollande. Ces publications sont régulièrement annoncées dans *L'Ami de l'Adolescence*.

⁹⁴² AA, *Les jeunes Officiers à la garnison*, p. 187

a - *Introduction familière à la connaissance de la nature*

La première mention de *l'Introduction familière à la connaissance de la nature* apparaît dans le *Mercure de France* du 17 janvier 1784. L'ouvrage est promis aux souscripteurs du périodique.

On s'engage à leur envoyer tous les quatre mois *gratis* & port franc par la poste, un volume indépendant de l'ouvrage, mais du même genre, & qui lui servira de supplément, ce qui fera quinze volumes, au lieu de douze, pour le prix ordinaire de leur souscription⁹⁴³.

L'ouvrage n'est pas nommé mais son nom apparaîtra dans l'annonce du samedi 11 septembre 1784.

L'Ami de l'Adolescence par M. Berquin. Cet ouvrage a commencé le premier septembre. La souscription pour les douze volumes, distribués en vingt-quatre cahiers, & pour les trois volumes de *l'Introduction à la connaissance de la nature* est de 13 livres 4 sols pour Paris⁹⁴⁴.

Nous ne savons pas si Berquin a respecté le rythme de publication annoncé, c'est à dire un volume tous les quatre mois. Le *Journal de la Librairie* quant à lui avait annoncé la parution de l'ouvrage le samedi 10 juillet 1784 :

Ami (l') des enfants : *Introduction familière à la connaissance de la nature* ; traduction libre de l'anglais de Mme Trimmer, troisième partie.

A Paris, au Bureau de l'Ami des Enfants, rue de l'université, au coin de celle du Bacq, n° 28. S'adresser à M. Le Prince, directeur.⁹⁴⁵

Deux remarques s'imposent à la lecture de cette annonce. La mention de L'Ami des enfants renvoie à Berquin sans que l'on sache si elle se réfère à l'auteur lui-même ou si elle inscrit l'ouvrage dans la continuité du périodique. L'indication concernant la troisième partie de l'ouvrage n'est pas explicite. Cela concerne-t-il l'ouvrage de Ms Trimmer⁹⁴⁶ ? S'agit-il du troisième volume de la traduction ?

Quoiqu'il en soit, l'ouvrage eut du succès car deux ans plus tard le même journal annonce une nouvelle édition, sur papier ordinaire :

⁹⁴³ *Mercure de France*, 17 janvier 1784, p. 138

⁹⁴⁴ Idem, 11 septembre 1784, p. 89.

⁹⁴⁵ *Journal de la Librairie*, n° 28, Samedi 10 juillet 1784.

⁹⁴⁶ L'ouvrage publié en Angleterre en 1780 ne comporte qu'un volume. Les éditions suivantes également.

L'édition sur papier fin de *L'Ami de l'Adolescence*, 12 vol. (dont il en paraît 9 actuellement) et de *l'Introduction familière à la connaissance de la nature*, 3 vol. étant aussi épuisées, on vient d'en publier une édition en papier ordinaire dont le prix n'est que de 10 l. 4 s. pour les 15 volumes franc de port.⁹⁴⁷

L'objectif de cette nouvelle édition sur papier ordinaire est d'en baisser le prix et de limiter l'intérêt des contrefaçons.

L'Introduction familière à la connaissance de la nature est la traduction d'un ouvrage de miss Sarah Trimmer publié à Londres⁹⁴⁸ en 1780 sous le titre de : *An Easy introduction to the knowledge of nature and reading the holy Scriptures adapted for the capacity of children*,

Sarah Kirby était née en 1741. Elle fut une admiratrice de l'œuvre de John Milton. Elle publia de nombreux ouvrages dont une grande partie pour la jeunesse. De son mariage avec James Trimmer en 1762, elle eut douze enfants. Elle se chargea de leur éducation et développa l'enseignement mutuel. Philanthrope, elle s'intéressa à l'éducation des basses classes et institua des écoles du dimanche dans sa paroisse et des écoles de charité. L'enseignement avait pour but de permettre la lecture de la Bible. *An Easy introduction to the knowledge of nature* est son premier texte publié et s'appuie sur l'évolution de la littérature pour la jeunesse inaugurée par Anna Laetitia Barbauld. Dans sa préface, Sarah Trimmer dit s'être inspirée du *Treatise of Education* de Isaac Watts. La dimension religieuse est très présente dans ses ouvrages. Elle publia jusqu'à la fin de sa vie en 1810.

Berquin ouvre l'ouvrage par une préface adressée aux parents dans laquelle il évoque l'absence d'ouvrages destinés aux enfants qui leur présentent les premières connaissances des lois et des productions de la nature.

Comment pourraient-ils les avoir acquises, s'il n'existe aucun ouvrage où l'on ait cherché à leur en offrir les objets dans un tableau qui, sans fatiguer leur vue encore mal assurée, eût un intérêt propre à captiver leurs regards inconstants ?⁹⁴⁹

Il rappelle l'importance qu'il accorde à une éducation proportionnée aux forces de l'enfant et renouvelant son intérêt pour les connaissances. Ce sont ces qualités qu'il a trouvées dans

⁹⁴⁷ Idem, N° 38, Samedi 23 septembre 1786.

⁹⁴⁸ L'ouvrage fut réédité en 1781, 1782, 1783, 1785, 1786, 1787. Une traduction française fut publiée à Londres en 1788 sous le titre « Facile introduction à la connaissance de la nature et à la lecture... » .

⁹⁴⁹ *Introduction familière à la connaissance de la nature*, « Préface » adressée aux parents, Edition de Genève, 1796, p. 3

l'ouvrage qu'il se propose de donner au public. Il a la même conviction que la jeune Anglaise :

Les enfants qui auront pris plaisir à marcher jusqu'au point où elle s'est proposée de les conduire seront animés de la plus vive ardeur pour s'avancer à grands pas vers de plus hautes connaissances⁹⁵⁰.

Ces plus hautes connaissances, les lecteurs les trouveront dans *L'Ami de l'Adolescence*. Berquin présente *L'Introduction familière* comme un ouvrage intermédiaire, préparant au nouveau périodique :

Comme ce point est précisément celui d'où j'ai dessein de partir, j'ai cru devoir préparer mes petits compagnons par un premier exercice de leurs forces, qui leur en fasse acquérir de nouvelles et par la perspective du paysage riant que nous allons parcourir.⁹⁵¹

La suite de la préface nous apprend que le lectorat de *L'Ami des enfants* ne se limitait pas aux seuls jeunes lecteurs. Berquin évoque des « personnes dont quelques-unes m'ont gracieusement témoigné qu'elles avaient jusqu'ici partagé le plaisir que je cherchais à procurer à leur jeune famille⁹⁵² ». *L'Introduction familière* n'est pas pour ces lecteurs adultes, mais il se propose de les retrouver avec le nouveau périodique, notamment les mères de famille :

J'ose me flatter que les mères, surtout, pourront prendre intérêt à *L'Ami de l'Adolescence*, par l'idée qui m'est venue d'y introduire parmi les personnages, une jeune femme dont l'éducation a été négligée⁹⁵³.

Cette jeune femme qui, par sa volonté et son courage, s'est mise en mesure d'assurer l'éducation de sa fille doit être un exemple. Il s'agit de Madame de Croissy, l'une des protagonistes des entretiens de *L'Ami de l'Adolescence ou système du monde mis à la portée de cet âge* évoqué plus haut.

La course du temps est le souci de l'auteur et il pressent déjà les difficultés à venir. De manière curieuse la mise en garde sur les éventuels retards concerne non l'ouvrage en cours et qui doit paraître en trois livraisons de quatre mois en quatre mois mais le périodique annoncé

⁹⁵⁰ Idem, p. 4

⁹⁵¹ Idem, pp. 4-5

⁹⁵² Ibid.

⁹⁵³ Idem, p. 6.

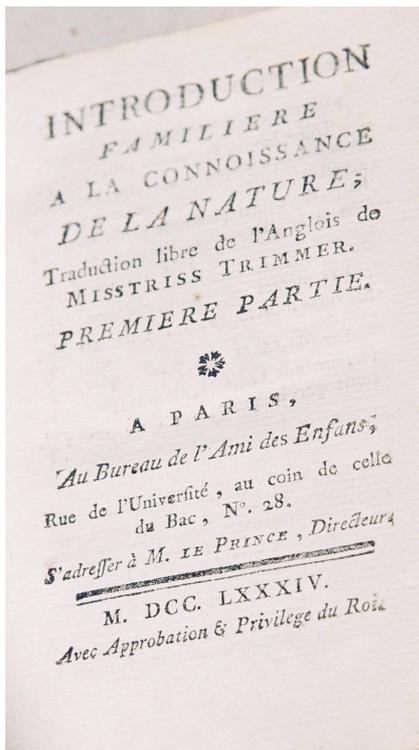
fin 1783 et dont le premier fascicule se fait attendre. La référence à une publication de quinze jours en quinze jours en atteste :

Le soin que je prends de chercher à plaire à toutes les classes de mes lecteurs, me fait espérer qu'ils me pardonneront les retards qu'ils ont quelquefois éprouvés, et ceux qui, malgré moi, pourraient encore de temps en temps survenir⁹⁵⁴.

Car il faut considérer « qu'aucun langage n'est peut-être si difficile à tenir que celui de l'enfance⁹⁵⁵ ». Les lecteurs doivent être conscients que le premier à pâtir de ces retards est l'auteur même, car il en va du succès de son entreprise. Qu'ils ne doutent pas de sa détermination car sa motivation est grande :

J'y trouve un encouragement assez doux pour mon cœur lorsque je me représente dans la génération qui s'élève, des milliers d'êtres attachés peut-être pour la vie à mon souvenir par des sentiments de bienveillance et d'amitié.⁹⁵⁶

Berquin réitère son espoir de laisser sa marque durablement et d'être pour longtemps présent dans les mémoires.



Introduction familière à la connaissance de la nature

Page de titre

Au Bureau de l'Ami des Enfants

1784

⁹⁵⁴ Idem, p. 7

⁹⁵⁵ Ibid

⁹⁵⁶ Idem, pp. 7-8

L'Introduction familière à la connaissance de la nature est le premier ouvrage d'ampleur traduit et adapté par Berquin. Auparavant, il avait présenté des recueils d'écrits divers. *L'Ami des enfants* était composé de textes aux formes et à la longueur variées. Tel n'est pas le cas de l'ouvrage de Ms Trimmer.

1 - Forme narrative de *l'Introduction familière à la connaissance de la nature*

L'Introduction familière à la connaissance de la nature se présente sous la forme d'un entretien entre une nurse et deux enfants : une fillette et son jeune frère qui « vient de quitter les premiers habillements de l'enfance⁹⁵⁷ ». De cette « conversation », nous n'entendrons qu'une seule voix, celle de l'adulte. Si les enfants semblent participer aux échanges, ils sont inaudibles pour le lecteur. Leurs paroles nous parviennent par l'intermédiaire de la gouvernante :

Quelle idée vous passe donc par la tête en ce moment, Charlotte ? Je croyais tout à l'heure lire sur votre visage que mon explication avait le bonheur de vous satisfaire. Pourquoi venez-vous de froncer le sourcil aux dernières paroles ? Auriez-vous quelques difficultés à me proposer ? Vous savez que je les aime. Voyons, je vous écoute. Ah ! je comprends votre objection et je vais moi-même vous la rapporter ...⁹⁵⁸

Je crois lire sur votre physionomie, Henri, que vous n'êtes pas pleinement satisfait de ma démonstration. Voyons ; je serais bien aise de savoir ce qui vous embarrasse. Oh ! je m'en doutais. Vous pensez que ...⁹⁵⁹

Il s'agit donc davantage d'un monologue que d'un dialogue. Parfois même, les enfants n'ont pas le temps de s'exprimer, leurs questions sont anticipées :

... une boussole. Vous allez me demander ce que c'est, je ne demande pas mieux que de vous le dire⁹⁶⁰.

La dynamique du texte s'en trouve amoindrie. Mais l'objectif de l'ouvrage réside dans son contenu : un apport de connaissances en ce qui concerne la nature, une « encyclopédie » pour la jeunesse en quelque sorte.

⁹⁵⁷ *Introduction familière à la connaissance de la nature*, Edition de Genève, 1796, p. 10. Nous utiliserons dorénavant l'abréviation *IFCN* pour signaler l'ouvrage. Les citations renvoient à l'édition de Genève, 1796.

⁹⁵⁸ *IFCN*, « Le Soleil » p. 230.

⁹⁵⁹ *Idem*, p. 242.

⁹⁶⁰ *IFCN*, « La Mer », p. 156.

La présence des enfants est toutefois régulièrement rappelée par les nombreuses injonctions qui leur sont adressées. Ils sont invités fréquemment à observer :

Un épi de blé :

Regardez maintenant le pied, vous verrez qu'il vient quelquefois plusieurs tiges et par conséquent plusieurs épis d'une seule racine...⁹⁶¹

Une chenille

Regardez-la de tous vos yeux. Ne découvrez-vous pas sur son corps rien qui ressemble à des ailes ?⁹⁶²

Il s'agit parfois d'une mise en garde contre un danger ou pour une manipulation :

Prenez garde, Henri. N'approchez pas tant du bord du canal. Venez à mon côté. Bon ! donnez-moi la main.⁹⁶³

Ne serrez pas vos doigts de peur de blesser la délicate et frêle créature. Vous croyez peut-être avoir pris un petit oiseau qui n'a fait que voltiger toute sa vie ?⁹⁶⁴

Approchez-vous et voyez. Doucement, Henri ; ce n'est pas tout d'être philosophe, il faut encore être poli. Laissez regarder votre sœur la première. À votre tour, maintenant. Eh bien ! Ne découvrez-vous pas une multitude de petits animaux...⁹⁶⁵

À d'autres moments, les enfants sont invités à participer d'une manière plus active aux observations :

J'ai mis dans ma poche un épi de l'année dernière pour vous montrer tout ce que ceci produira. Froissez-le dans vos mains, Henri. Bon, soufflez à présent les barbes, et donnez-moi un de ces grains de froment.⁹⁶⁶

Allons dans le jardin [...] Plaçons nous en face du soleil. De cette manière votre visage est tourné vers le midi, et vous tournez le dos au nord ; à votre main droite est l'ouest, et l'est à votre gauche. Or vous sentez que lorsque le vent souffle derrière vous, il tend à vous pousser en avant ; lorsqu'il vous donne au visage, il tend à vous pousser en arrière. [...] De quel endroit souffle-

⁹⁶¹ IFCN, « Le Champ de blé », p.16.

⁹⁶² IFCN, « Les Papillons, les chenilles et les vers à soie », p. 122.

⁹⁶³ IFCN, « Le Cygne, l'oie, le canard », p. 99.

⁹⁶⁴ IFCN, « Les Papillons, les chenilles et les vers à soie », p. 122.

⁹⁶⁵ Idem, p. 131.

⁹⁶⁶ IFCN, « le Champ de blé », p.16.

t-il à présent, Henri ? Tirez votre mouchoir, prenez-en deux bouts dans vos mains, écartez vos bras. Voyez-vous ?...⁹⁶⁷

Le premier de ces deux exemples nous montre que l'improvisation n'est pas de mise. La nurse a préparé ces « promenades » comme nous le confirme l'extrait suivant :

Charlotte, allez-moi, je vous prie, chercher ce vinaigre que je tiens, depuis quelques jours, exposé au soleil.⁹⁶⁸

Au fil des pages, nous remarquons qu'Henri est fréquemment interpellé. Sans doute est-ce dû à son jeune âge. Ces sollicitations permettent de maintenir son intérêt en éveil. Sa sœur, plus âgée, plus raisonnable donc, n'a pas besoin d'être apostrophée aussi souvent.

2 - Structure de l'ouvrage

Ces entretiens ont lieu au cours de promenades, à l'occasion d'un séjour à la campagne. Il s'agit tout autant de former le corps que l'esprit :

Nous voici donc enfin arrivées à la campagne, ma chère Charlotte ; et puisque nous sommes si bien disposées à faire ensemble de petites promenades pour fortifier notre santé par un exercice agréable, j'ai pensé qu'il serait facile de les faire servir également à étendre nos connaissances⁹⁶⁹.

Ces promenades, dont les limites temporelles sont déterminées par les repas ou la fatigue, donnent lieu à une exploration du monde qui dépasse largement le proche environnement. *L'Introduction familière à la connaissance de la nature* se présente comme une encyclopédie⁹⁷⁰ pour les jeunes enfants. L'étude de la nature se veut organisée et conduira les promeneurs du monde terrestre au monde céleste à travers le parcours suivant :

- Les productions visibles de la terre
- Les productions du sous-sol
- Le monde animal
 - * Les mammifères sauvages
 - * Les mammifères domestiques

⁹⁶⁷ *IFCN*, « la Mer », p. 152.

⁹⁶⁸ *IFCN*, « les Papillons, les chenilles et les vers à soie », p. 131.

⁹⁶⁹ *Idem*, p. 9.

⁹⁷⁰ Une telle démarche n'est pas surprenante, la seconde moitié du siècle a vu le succès des grandes sommes telles que l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert ou l'*Histoire Naturelle* de Buffon.

- * Les oiseaux domestiques
- * Les oiseaux exotiques
- La planète Terre
- Le monde marin
- Le monde céleste.

L'enseignement est intense et laisse peu de répit aux promeneurs. Suivons la première promenade. Au cours de celle-ci, seront successivement évoqués : la prairie, le champ de blé, la vigne, les légumes et les herbages, le chanvre et le lin, le coton, les haies, les arbres de hautes futaies, les bois taillis, le verger, les pépinières et la greffe, les fleurs, les carrières, les mines de charbon et de sel, les mines de métaux, les mines de pierres précieuses. Soit tout ce qui touche aux productions visibles du sol et à celles, invisibles, du sous-sol.

Ces promenades ne sont pas totalement improvisées nous l'avons vu. Certaines observations ont été anticipées et préparées. Nous ne sommes pas uniquement dans le registre descriptif des éléments de la nature mais également dans l'évocation des travaux auxquels ils donnent lieu :

Cette semence n'a pas été jetée au hasard et sans beaucoup de soins particuliers. On avait commencé par ouvrir la terre en sillons quelques mois auparavant avec ce fer tranchant que je vous ai fait remarquer au-dessous de la charrue. Elle est restée en repos tout l'été, et s'est bien pénétrée du fumier qu'on avait épandu sur les guérets pour l'engraisser, puis on l'a de nouveau labourée. Enfin, vers le milieu de l'automne, un homme est venu dans chaque sillon y répandre des grains, et tout de suite, avec sa herse, il les a recouverts de terre...⁹⁷¹

Les diverses productions naturelles, les travaux qu'elles requièrent de la part des hommes, mais également les usages et les formes sous lesquelles elles se présentent à l'œil lorsqu'elles ont fait l'objet de transformations sont mentionnés, à l'exemple des carrières :

C'est de son sein qu'on a tiré les grès qui pavent nos rues et nos grands chemins, et ce joli gravier d'un jaune rougeâtre répandu sur les allées pour en bannir l'humidité [...] La porcelaine et la faïence de notre buffet, la poterie commune, d'un si grand usage dans la cuisine, les briques dont nos appartements sont carrelés, les tuiles qui couvrent nos toits, tout cela n'est que de la terre d'une pâte plus ou moins fine, pétrie et cuite au four.⁹⁷²

⁹⁷¹ Idem, p.17.

⁹⁷² *IFCN*, « Les Carrières », p. 52.

L'enseignement se veut aussi complet que possible tout en essayant de se maintenir à la portée des enfants, avec ces références à l'environnement quotidien. À propos de l'or, la nurse fait état de son intérieur domestique :

Regardez ma montre, elle est d'or, ainsi que les louis, les doubles louis et les demi-louis. [...] L'espagnolette de mes croisées, les sculptures de mon salon, les chenets de mon foyer ne sont pas d'or, quoique vous ayez pu l'imaginer. On n'a fait que les couvrir de ces feuilles d'or légères⁹⁷³.

Pour aider les enfants à saisir ce dont il est question, de nombreuses comparaisons sont proposées, lesquelles s'inscrivent dans le champ de leurs connaissances. La pépinière est envisagée comme une école :

L'endroit où l'on rassemble ces élèves, la douce espérance du jardin, s'appelle pépinière. C'est comme un collège pour les enfants des arbres, où l'on veille sur leur croissance, et où l'on s'étudie à les préserver de mauvais penchants.⁹⁷⁴

Le travail de la laine est évoqué à travers une femme que connaissent les enfants et qu'ils ont pu observer quelquefois :

La laine des brebis est très précieuse. On la vend aux cardeurs qui la dégraissent ; et de pauvres femmes qui vivent dans des chaumières la filent. N'avez-vous pas vu l'honnête Gothon, assise devant sa porte, chanter de vieilles romances, en tournant son rouet...⁹⁷⁵

A propos de l'autruche, il est dit aux enfants que sa « hauteur égalerait celle de Henri, debout sur un cheval⁹⁷⁶ ». Les vers à soie grossissent pour arriver « à peu près de la longueur et de la grosseur de l'un de vos doigts⁹⁷⁷ ». La population de la planète est donnée à imaginer à partir d'une comparaison avec les fourmis :

Supposons que Henri aille déterrer une fourmilière et la porte sur ce globe. Elle pourrait servir à représenter les peuplades qui habitent la terre⁹⁷⁸.

Les expériences vécues sont également mises à contribution pour concrétiser l'évocation des bateaux :

⁹⁷³ IFCN, « Les Mines de métaux », p. 56.

⁹⁷⁴ IFCN, « Les Pépinières et la greffe », p. 45.

⁹⁷⁵ IFCN, « Les Brebis », p. 67.

⁹⁷⁶ IFCN, « L'Autruche », p. 110.

⁹⁷⁷ IFCN, « Les Papillons, les chenilles et les vers à soie », p. 123.

⁹⁷⁸ IFCN, « La Mer », p. 139. Cet exemple montre qu'une partie de l'enseignement se fait à la suite d'une promenade et non au cours d'une marche dans la campagne.

Vous avez suivi la description avec trop de curiosité, pour que je puisse croire que vous en ayez déjà perdu le souvenir. D'ailleurs vous avez fait une fois le voyage d'Auteuil par la galiote de Saint Cloud, ce qui est à votre âge un fort joli commencement de navigation.⁹⁷⁹

Au fil du parcours, les enfants sont invités à mobiliser leurs sens, leur mémoire, leur capacité à se représenter les éléments décrits qui ne sont pas sous leurs yeux. Malgré le monologue de la nurse, le garçonnet et la fillette sont sans cesse sollicités soit pour être acteurs à travers de petites expériences, soit pour apporter leurs remarques et leurs questions.

3 - Les interventions de Berquin sur le texte

Berquin présente le texte comme une « traduction libre » du texte anglais. Une étude comparée des deux textes permettrait de prendre la mesure du degré de personnalisation de l'édition française. Toutefois, en l'absence d'un tel travail, nous pouvons relever quelques éléments remarquables.

Berquin modifie les exemples ou en intègre, qu'il tire de la géographie française. L'exemple que nous avons cité plus haut en est une illustration. Ce sont les abords de Paris qui sont mentionnés. La description d'un radeau de bois est l'occasion d'évoquer le trafic de la Seine et les « trains de bois flottant qu'on amène sur la rivière à Paris⁹⁸⁰ ». Quelques lignes plus bas, l'image des navires de guerre est suggérée à partir d'un autre exemple très concret :

Comme vous n'avez pas vu de vaisseau de guerre, je ne puis vous en donner une idée de cette différence, qu'en vous priant de comparer la guérite de la sentinelle qui est à la porte des Tuileries, avec ce superbe château.⁹⁸¹

La province natale de Berquin est également citée au cours de la leçon sur les blés à propos du ... maïs.

Le blé qu'on nous apporte de Turquie est bien différent du nôtre. Sa tige est comme celle d'un roseau, avec plusieurs nœuds. Elle monte à la hauteur de quatre ou cinq pieds. Entre les jointures du haut de la tige, sortent des épis de la grosseur de votre bras, qui renferment un grand nombre de grains jaunes ou rougeâtres, à peu près de la figure d'un pois aplati. [...] On le cultive avec

⁹⁷⁹ *IFCN*, « La Mer », p. 146.

⁹⁸⁰ *Idem*, p. 141.

⁹⁸¹ *Idem*, p. 143.

succès dans quelques provinces de France, surtout dans les landes de Bordeaux, où il sert à faire du pain pour les misérables habitants⁹⁸².

L'explication de l'hibernation des animaux se réfère à la marmotte, animal que les enfants rencontreraient s'ils étaient « en voyage dans les montagnes de la Savoie⁹⁸³ ». Cette même région est également citée comme la terre d'origine des petits ramoneurs, « ces petits Savoyards aux dents blanches et la face noircie, grimpés sur un âne avec des sacs de suie, qu'ils portent aux teinturiers⁹⁸⁴ ».

L'évocation des cultures est l'occasion de revenir sur des découvertes récentes et de citer « deux bons citoyens français, MM. Parmentier et Cadet de Vaux⁹⁸⁵ » qui « ont enseigné la meilleure manière » de préparer « ces tristes aliments » que sont les « gâteaux de pommes de terre » ou « une pâte de marrons ». Les deux hommes avaient également cherché à améliorer la qualité du pain.

La présentation des planètes du système solaire fait mention de la planète de Herschel, que nous connaissons sous le nom d'Uranus. Or, cette planète a été découverte après la publication de l'ouvrage de Ms. Trimmer. Nous pensons donc que cette partie a été ajoutée par Berquin, dont l'intérêt pour l'astronomie est indéniable. C'est dans cette partie que sont également évoqués « un géomètre et un astronome célèbres (MM. d'Alembert et de Lalande) ». La gouvernante se promet également de faire connaître à ses élèves « l'opinion de M. de Maupertuis⁹⁸⁶ ».

Autre élément par lequel Berquin imprime sa marque : les personnages enfantins vivent une partie de l'année à Paris. La gouvernante leur promet à plusieurs reprises des sorties pour compléter son propos :

Vous vous félicitez, sans doute, mes amis, de tout ce qu'il vous reste d'intéressant à apprendre dans l'étude de la nature. [...] Quand nous serons de retour à Paris, je vous mènerai de temps en temps au cabinet du roi, pour vous y faire remarquer peu à peu tous les objets curieux qu'il renferme⁹⁸⁷.

⁹⁸² *IFCN*, « Le Champ de blé », p. 22.

⁹⁸³ *IFCN*, « Le Soleil », p. 227.

⁹⁸⁴ *IFCN*, « L'Âne », p. 74.

⁹⁸⁵ *IFCN*, « Le Champ de blé », p. 23.

⁹⁸⁶ *IFCN*, « Les Étoiles fixes », p. 285.

⁹⁸⁷ *IFCN*, « Le Corail », p. 211.

Il est plusieurs autres animaux très curieux que j'ai vus à la ménagerie de Versailles, où je me propose de vous mener quelque jour⁹⁸⁸.

Autre preuve de l'intervention du traducteur sur le texte anglais, cette remarque faite au jeune Henri et à sa sœur Charlotte :

Croyez-moi, contentez-vous de ce que vos yeux peuvent vous faire aisément reconnaître, ce qui vous est utile ou nuisible ; [...] et surtout restez convaincus, à l'exemple de Frédéric et de Maurice que *l'homme est bien comme il est*, pour jouir de tout le bonheur qu'il peut goûter sur la terre.⁹⁸⁹

Berquin renvoie à l'un des dialogues de *L'Ami des enfants* publié en juillet 1783. Cette insertion laisse supposer une certaine connivence avec le lecteur qui doit comprendre sans note plus précise ce à quoi l'auteur fait allusion.

Les traces les plus indéniables de Berquin dans l'ouvrage de Ms. Trimmer sont les références récurrentes à *L'Ami de l'Adolescence* qui n'est pas encore publié, rappelons-le. Nous avons relevé pas moins de cinq mentions explicites et quatre allusions dans le cours de l'ouvrage. Plus de la moitié d'entre elles se situent dans la dernière partie de la publication. Sans les citer toutes, nous en donnerons quelques exemples :

À propos des navigateurs

Croiriez-vous que, dans leur course, ils passèrent par un point du monde qui se trouve exactement sous nos pieds [...] ? Vous me regardez d'un air ébahi. Rien de plus vrai pourtant et j'espère que *L'Ami de l'Adolescence* vous rendra la chose sensible.⁹⁹⁰

À propos des éclipses

Je n'ai pu vous donner ici qu'une image imparfaite et grossière [...] parce qu'il aurait fallu prendre les choses de plus loin. C'est dans *L'Ami de l'Adolescence*, que vous trouverez les détails les plus exacts et les plus étendus sur ces phénomènes, et que l'on vous en fera sentir en même temps les causes et les effets.⁹⁹¹

À propos de la Terre

⁹⁸⁸ *IFCN*, « Le Chat », p. 83.

⁹⁸⁹ *IFCN*, « Les Chenilles », p. 133.

⁹⁹⁰ *IFCN*, « La Mer », p. 145.

⁹⁹¹ *IFCN*, « Les Éclipses », pp. 254-255.

Pour ce qui regarde sa figure et les mesures que l'on a prises pour la déterminer [...] tout cela dis-je vous sera expliqué avec le plus grand détail dans *L'Ami de l'Adolescence*...⁹⁹²

À propos de l'aimant

Votre ami vous fera connaître un jour les opinions les plus raisonnables des philosophes sur cet objet.⁹⁹³

À propos de la mer, source d'alimentation des nuages

Je ne puis à présent vous donner qu'une idée de cette admirable opération de la nature. Mon dessein n'est pas de faire de vous des savants, mais d'exciter un peu votre curiosité [...] Vous trouverez un jour des détails plus étendus dans l'ouvrage de votre ami.⁹⁹⁴

Le texte se termine par le programme de *L'Ami de l'Adolescence*, non le périodique mais le texte qui donnera son nom à la publication, c'est-à-dire *L'Ami de l'Adolescence ou connaissance du monde mis à la portée des enfants de cet âge*.

Tels sont les objets dont *L'Ami de l'Adolescence* se propose de vous entretenir. Nous commencerons d'abord par la terre, [...] Nous nous élèverons successivement vers toutes les parties des cieux ...⁹⁹⁵

Ces mentions ne sont pas les seules interventions de Berquin nous semble-t-il. Nous faisons l'hypothèse que la fin du texte, à partir du chapitre sur les planètes, fut ajouté par le traducteur au texte original. Nous aurions souhaité pouvoir nous en assurer mais nous n'avons pu accéder au texte anglais à ce jour. Pour étayer notre supposition nous nous appuyons sur une modification de la structure narrative du texte. En effet, à partir de ce chapitre, nous assistons à un effacement presque total des enfants. Les prénoms disparaissent et l'expression de leurs réactions n'est plus traduite dans les propos de la narratrice. S'estompent également les injonctions à leur adresse. Le pronom personnel complément « vous » renvoie tout autant aux destinataires intra-diégétiques qu'au destinataire extra-diégétique : le lecteur.

La gouvernante semble avoir perdu de vue ses interlocuteurs avec l'absence des éléments concrets de comparaison. Les chiffres concernant les distances entre les planètes ne correspondent pas à ce que pouvait en comprendre le jeune Henri présenté au début de

⁹⁹² *IFCN*, « Les Planètes », p. 260.

⁹⁹³ *IFCN*, « La Mer », p. 158.

⁹⁹⁴ *Idem*, p. 163.

⁹⁹⁵ *IFCN*, « Les Étoiles fixes », p. 288.

l'ouvrage comme sortant de la prime enfance. Les enfants semblent comme « oubliés ». Berquin se tourne plus explicitement vers le lecteur.

Le texte présente également un certain nombre de digressions, dont nous aurions aimé savoir si elles se trouvaient dans le texte original. En douter semble légitime, tant elles sortent du cadre stricte de l'encyclopédisme de l'ouvrage.

Ces digressions nous permettent de constater que la publication est investie d'un rôle de transmission tant en ce qui concerne les connaissances que les idées.

4 - Les idées diffusées

Sarah Trimmer était un membre actif de la religion réformée. Le titre⁹⁹⁶ de l'ouvrage annonçait le prosélytisme de son auteure. Berquin n'a d'ailleurs pas repris le titre complet, supprimant la référence à l'Écriture sainte introduite par Ms Trimmer. Nous retrouvons dans le texte français cette volonté d'amener le lecteur à la connaissance de l'Être suprême, à travers la découverte de la nature.

À propos des fleurs et des plantes

Le Créateur a pourvu à leur besoins, par les douces ondées du printemps, ou le jardinier, qu'il instruit, répand sur elles, avec son arrosoir, une pluie bienfaisante.⁹⁹⁷

Vous refuserez peut-être de croire qu'un si petit animal puisse porter sa vue jusqu'aux étoiles. Je ne vous chicanerai point là-dessus, quoique je puisse vous citer un très beau vers de M. de Bonneville, qui dit en parlant de Dieu :

Et sur l'œil de l'insecte, il a peint l'univers.⁹⁹⁸

Une étude comparée avec le texte anglais permettrait d'établir avec précision comment Berquin a traité la matière religieuse. Il reprend l'idée d'un Créateur dont l'ouvrage est équilibré et source d'admiration. Ces propos ne sont pas sans rappeler l'historiette *Les quatre Saisons*, publiée dans le premier numéro de *L'Ami des enfants*.

D'autres thèmes, chers à Arnaud Berquin, sont présents au fil des pages. La cruauté envers les animaux est évoquée à plusieurs reprises. S'il est nécessaire de tuer les animaux pour se

⁹⁹⁶ *An Easy introduction to the knowledge of nature and reading the holy Scriptures adapted for the capacity of children.*

⁹⁹⁷ *IFCN*, « Les Fleurs », p. 50.

⁹⁹⁸ *IFCN*, « Le Soleil », p. 221. On peut raisonnablement penser que cette citation de M. de Bonneville est un apport de Berquin qui connaissait fort bien le poète.

nourrir, il n'est pas nécessaire de les faire souffrir. S'agissant des moutons, « nous sommes obligés de les tuer pour soutenir notre vie ; mais nous ne devons jamais être cruels envers eux, tant qu'ils sont vivants⁹⁹⁹ ». Concernant les chevaux, « gardons-nous surtout, d'imiter ces personnes barbares qui les poussent à la course, qui leur donnent des coups de fouet et d'éperons, jusqu'à ce qu'ils soient prêts à mourir. [...]. Souvenez-vous bien Henri, qu'il est également cruel et insensé d'agir de cette manière¹⁰⁰⁰ » car « ne serait-il pas affreux de traiter avec inhumanité des animaux si utiles ?¹⁰⁰¹ »

La chasse à courre est un sujet plus délicat. Privilège de la noblesse, elle peut concerner une partie du lectorat. La critique de la curée du cerf se fait proposition et non condamnation.

Je suppose qu'il y a du plaisir à le suivre et à voir la légèreté de sa course ; mais je pense qu'il faudrait laisser la pauvre créature retourner dans sa demeure pour la dédommager de la terreur qu'elle doit avoir éprouvée, et la payer de l'amusement qu'elle a procuré.¹⁰⁰²

La négligence de certains enfants à l'égard des oiseaux qui leur sont confiés est à nouveau mentionnée au cours d'un récit montrant un « petit garçon, très bon enfant d'ailleurs, qui aimait tant les oiseaux, qu'il se servait de tous les moyens pour en avoir¹⁰⁰³ ». Celui-ci, par étourderie, a laissé mourir des oiseaux qu'il avait pris au collet. Cette histoire donnée pour vraie renvoie à une autre, *Le Serin*, imprimée dans *L'Ami des Enfants*.

La critique du luxe est présente également non pas dans le chapitre concernant les vers à soie, comme nous aurions pu l'attendre, mais dans celui des huîtres à propos des perles :

On attend que l'huître s'ouvre d'elle-même, ce qui arrive au bout de deux ou trois jours, et alors on lui arrache ses trésors, auxquels notre folie met un assez grand prix pour exposer de malheureux plongeurs à être dévorés par des poissons voraces, à se briser contre les rochers ou à être étouffés par les eaux.¹⁰⁰⁴

Mais il existe un autre moyen de se parer, sans mettre en jeu la vie d'autrui pour son simple plaisir, ce sont les fausses perles :

⁹⁹⁹ *IFCN*, « Les Brebis », p. 68.

¹⁰⁰⁰ *IFCN*, « Le Cheval », p. 73.

¹⁰⁰¹ *IFCN*, « L'Âne », p. 75.

¹⁰⁰² *IFCN*, « Le Cerf », p. 79.

¹⁰⁰³ *IFCN*, « Les Nids », p. 120.

¹⁰⁰⁴ *IFCN*, « L'Huître », pp. 180-181.

Elles réussissent bien dans la parure et n'inspirent jamais à celles qui les portent la crainte de les avoir achetées au prix de la vie, sans la risquer encore pour de plus méprisables jouissances de la vanité.¹⁰⁰⁵

La critique s'étend aux soieries qui « ne sont que les dépouilles d'un petit ver rampant ». C'est moins le produit lui-même que ce que l'on en fait qui attire les reproches. L'auteur en profite pour rappeler le nécessaire travail des artisans souvent méprisé, mais indispensable. Il souhaite que les plus pauvres ne cherchent pas à imiter les classes favorisées :

S'ils sont économes, sobres et laborieux, ils peuvent dans quelque métier qu'ils exercent, être aussi heureux que les riches par la jouissance d'une santé robuste, le repos de l'esprit, le calme de la conscience, sans être exposés aux inquiétudes et aux agitations qui tourmentent presque toujours dans une situation plus élevée¹⁰⁰⁶.

Si le thème de l'oisiveté n'est pas nouveau dans les publications de Berquin, il s'accompagne ici d'une incitation récurrente à s'instruire par les livres. Plusieurs mentions apparaissent au sujet des fleurs ou les animaux :

A propos des fleurs :

Quand vous serez en état de lire les ouvrages d'histoire naturelle, vous serez étonnés de tout ce qu'elles offrent d'admirable.¹⁰⁰⁷

Je pourrais vous dire des choses étonnantes d'une quantité d'autres animaux ; mais j'espère que vous aurez assez de curiosité pour vous instruire un jour dans des livres d'histoire naturelle, de tout ce qui les concerne¹⁰⁰⁸.

La curiosité intellectuelle, l'étude constante de la nature est encouragée. L'objet de ces promenades, et par extension du livre, est d'éveiller la curiosité à l'égard de la nature, qui, en accompagnant l'individu tout au long de sa vie lui apportera de nombreuses satisfactions.

Ne sentez-vous point déjà le plaisir que vous goûterez un jour en cherchant à pénétrer les merveilles étalées de tous côtés à vos regards ?¹⁰⁰⁹

Ne pas chercher à connaître le monde qui nous entoure serait faire preuve d'une grande stupidité.

¹⁰⁰⁵ Idem, p. 182.

¹⁰⁰⁶ Idem, p. 184.

¹⁰⁰⁷ *IFCN*, « Les Fleurs », p. 49.

¹⁰⁰⁸ *IFCN*, « Le Chameau », p. 87.

¹⁰⁰⁹ *IFCN*, « Les Coquillages », p. 199.

Que diriez-vous de celui qui, venant d'hériter d'un superbe palais, irait se renfermer stupidement dans l'alcôve la plus enfoncée, sans chercher à connaître les ameublements précieux dont il est environné.¹⁰¹⁰

L'homme, « héritier de Dieu sur la terre », vit entouré de « prodiges vivants qui sollicitent sans cesse sa curiosité ». Rien ne devrait le détourner du chemin de la connaissance. « Les devoirs que son état, quel qu'il soit, l'oblige de rendre à la société ne sont point un obstacle à son instruction¹⁰¹¹ ». Ainsi les heures perdues en frivolité seraient plus judicieusement utilisées. L'étude protège l'homme de l'ennui et de la solitude et lui donne une juste valeur des choses qui le tient « aussi loin de l'orgueil que de la bassesse¹⁰¹² ». La honte est promise à ceux qui auront négligé leur formation, « puisque les lumières et les bons principes sont aujourd'hui très répandus, ils ne pourront pas comme autrefois se cacher dans la foule pour se sauver du mépris¹⁰¹³ ».

Berquin exprime sa confiance dans les Lumières et confirme l'importance qu'il attache à l'instruction. Cela ne doit pas nous surprendre de la part de quelqu'un qui fut précepteur.

Le volume se termine par la publication d'une lettre adressée à ses « chers petits amis ». Elle concerne une fois de plus *L'Ami de l'Adolescence* et ses retards.

Ce volume que je vous avais annoncé pour le 15 de ce mois, se trouve malheureusement retardé de bien des jours.¹⁰¹⁴

Berquin évoque les « pressions » dont il fait l'objet pour avancer la publication de son nouveau périodique. Mais l'effet recherché par ces douces réprimandes s'est révélé contraire au but recherché.

Les reproches aimables que vous m'en avez fait faire, m'ont sensiblement touché par la douceur et par le témoignage de votre empressement ; mais, tout en me causant ce plaisir, ils m'ont fait mieux sentir le chagrin de ne pouvoir encore vous satisfaire ; et au lieu d'avancer l'ouvrage, ils n'ont réussi qu'à le retarder et à nuire, je le crains, à son exécution, en troublant mon esprit.¹⁰¹⁵

¹⁰¹⁰ Idem, p. 200.

¹⁰¹¹ Ibid.

¹⁰¹² Ibid.

¹⁰¹³ *IFCN*, « Le Hareng », p. 175.

¹⁰¹⁴ *IFCN*, « Mes chers petits amis », p. 291. Le volume qui contient cette lettre est publié en juillet 1784.

¹⁰¹⁵ Idem.

Pour se faire pardonner l'attente imposée à ses lecteurs l'écrivain leur propose « une de ces historiettes que vous aimez tant ¹⁰¹⁶ ». Il s'agit en réalité d'une transposition de sa propre situation dans l'univers imagé et enfantin de ses lecteurs.

Prosper n'était pas assez expérimenté pour « gouverner lui-même son jardin ». Isidore lui était venu en aide en lui faisant « passer des fleurs assez régulièrement tous les mois pendant les deux années précédentes ¹⁰¹⁷ ». Des « espèces de fruits » étaient parvenus à Prosper qui attendait le suivant pour juin. « Cependant la moitié du mois s'était écoulée, et les fruits n'étaient pas venus ». Le jeune garçon en avait pris de l'humeur malgré les instances de ses parents qui plaidaient pour Isidore. En vain.

Ses parents eurent beau lui dire qu'Isidore n'avait sûrement pas perdu un moment ; qu'il avait renoncé à tout, pour ne s'occuper que de sa culture ; qu'en donnant ses soins les plus pressés aux arbres de la saison, il avait cru sans doute devoir aussi donner quelques labours d'avance aux arbres de l'été et de l'automne, afin que tout vint bien à point dans son temps : Prosper ne put entendre raison qu'à demi. ¹⁰¹⁸

Et l'impatient écrivit à son ami pour se rappeler à son souvenir et demander des marques d'attention. La démarche augmenta le mal car « Isidore s'affligeait de causer des chagrins à cet aimable enfant. Il tremblait encore plus qu'on ne l'accusât de négligence. Plus il passait de temps à se désoler, moins il pouvait en donner à son travail ¹⁰¹⁹ ». Il ne pouvait se résoudre à envoyer des fruits verts. Enfin, le jour de satisfaire Prosper arriva et les fruits furent livrés. Le narrateur confie à ses lecteurs :

Je ne vous dirai pas s'ils étaient plus beaux ou meilleurs que les premiers, mais j'ai su de très bonne part que le vigilant Isidore n'avait aucun reproche à se faire ¹⁰²⁰.

Toutefois les fruits auraient sans doute pu attendre et mûrir encore un peu. « Qu'avait donc gagné Prosper à s'impatienter » demande le conteur. N'avait-il pas confiance en son ami ? N'aurait-il pas dû être certain de son attachement à le bien servir ? « Ne devait-il pas croire qu'Isidore l'aimant avec tendresse, et de plus étant très jaloux de l'honneur de son jardin, il ne

¹⁰¹⁶ Ibid.

¹⁰¹⁷ Idem, p. 292.

¹⁰¹⁸ Ibid.

¹⁰¹⁹ Idem, p. 293.

¹⁰²⁰ Ibid.

manquerait pas de lui envoyer les fruits au point de leur juste maturité, et de les arranger le mieux qu'il lui serait possible dans sa corbeille ? ¹⁰²¹ »

Sous les fruits, se cache un billet adressé au jeune empressé :

Mon cher ami,

Ne me grondez point d'un retard bien involontaire. Mes désirs ne se bornent pas à ce que les fruits soient utiles à votre santé, je veux encore qu'ils flattent vos yeux et votre goût ; et vous concevez aisément qu'il leur faut plus de temps qu'à des fleurs pour prendre leur suc et leurs coloris. J'espère vous en envoyer d'une nouvelle espèce de mois en mois, à commencer du premier septembre prochain. J'y mêlerai quelques-unes de ces fleurs que vous me paraissez regretter, afin de vous les rendre plu agréables. Ne craignez point que mon messager ne s'égaré. Monsieur Le Prince a soin de lui donner exactement votre adresse et de le voir partir. De mon côté, je vais redoubler de travail pour remplir mon engagement. Cependant si mon envoi ne vous arrivait pas chaque mois au jour précis, plaignez-moi sans me faire de reproches ; et au lieu de dire : Voilà le jour passé, mon ami m'oublie ! Dites plutôt : Voilà le moment où mon cher Isidore est le plus inquiet de mes plaisirs. ¹⁰²²

Il n'est pas difficile de « traduire » l'historiette et les lecteurs de Berquin l'auront fait aussi bien que nous. Berquin se dissimule dans la personne d'Isidore. Il professe la même exigence de qualité pour ses productions. Ces fleurs livrées chaque mois sont les récits de *L'Ami des enfants*. Les premiers fruits qui accompagnent le billet sont les deux premiers volumes de *L'Introduction familière*¹⁰²³ et ceux à venir les prochains numéros de *L'Ami de l'Adolescence* qui seront publiés mensuellement. L'auteur avoue qu'il n'est pas complètement satisfait de cet envoi. S'agit-il des derniers chapitres dont nous avons mentionné qu'ils marquaient une rupture dans le style de l'ouvrage. Berquin les considéraient-ils comme inachevés dans leur forme ?

La mention de Monsieur Le Prince renvoie de manière très explicite au directeur du Bureau de l'Ami des Enfants qui se chargeait de la diffusion des ouvrages de Berquin.

On ne saurait inviter plus délicatement les lecteurs à cesser leurs reproches, si doux soient-ils.

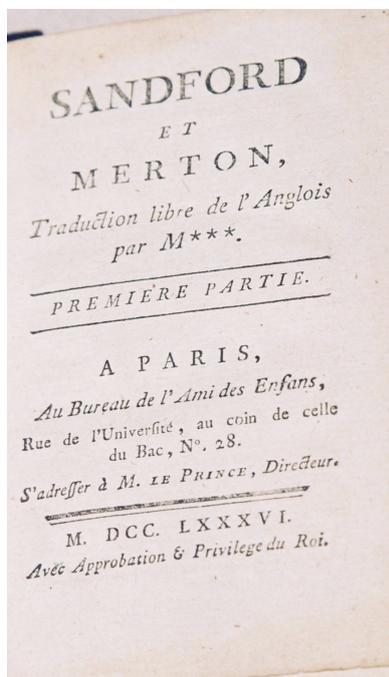
L'odyssée éditoriale de *L'Ami de l'Adolescence* prouve que les fruits évoqués par l'auteur étaient loin d'être mûrs.

¹⁰²¹ Idem, p. 294.

¹⁰²² Idem, p. 294-295.

¹⁰²³ Nous n'avons pas trouvé trace de leur publication dans le *Journal de la Librairie*. L'avis de juillet 1784 annonçant un troisième tome concernerait la traduction et non le livre source.

b - *Sandford et Merton*



Sandford et Merton

Page de titre

Première partie

Au Bureau de l'Ami des Enfants

1786

La publication du premier volume de *Sandford et Merton* ne fut pas tout à fait une surprise pour le public de Berquin. Les lecteurs de *L'Ami de l'Adolescence* avait croisé quelques semaines plus tôt les deux héros du récit dans *Le Duel comique*¹⁰²⁴ qui mettait Tommy Merton aux prises avec la gente animalière. La proximité des dates de publication prouve que Berquin travaillait sur plusieurs ouvrages à la fois, ce qui est sans doute une des explications des retards du périodique.

1 - La publication de *Sandford et Merton*

Le Journal de la Librairie annonce la parution de la première partie dans sa livraison du 7 octobre 1786.

Sandford et Merton, première partie. In-18

¹⁰²⁴ *L'Ami de l'Adolescence*, daté de mai 1785, publié en septembre 1786.

À Paris, au Bureau de l'Ami des Enfants.¹⁰²⁵

Il n'est fait mention ni d'auteur ni de traducteur. Le seul élément qui rattache l'ouvrage à Berquin est son lieu de diffusion, le Bureau de l'Ami des Enfants. L'annonce du volume suivant donne un peu plus de détails :

Sandford et Merton, seconde partie.

Cet ouvrage, destiné aux enfants, doit former avec *Le Petit Grandisson* 12 volumes dont il en paraît deux actuellement. Le prix pour la souscription est de 13 l. 4 s. pour Paris et de 16 l. 4 s. pour la province¹⁰²⁶

Viennent ensuite les habituelles indications pour la souscription. Nous voyons que Berquin s'inscrit à nouveau, non dans un périodique, mais dans une publication par souscription regroupant deux titres. Toutefois il n'indique pas le partage des volumes. Combien en comprendra *Sandford et Merton*, combien pour le *petit Grandisson* ? Berquin ne peut ignorer au moment où il publie, que l'ouvrage original n'est pas terminé. L'auteur anglais auquel il emprunte la matière, Thomas Day, n'a encore donné que deux des trois parties de son récit. Le découpage en douze volumes n'est pas sans rappeler les périodiques. Autre élément de similitude : le prix. Il est identique à celui des précédentes souscriptions lancées par Berquin. Nous constatons une grande stabilité dans les prix depuis 1782.

Le *Journal de la Librairie* est de nouveau l'outil qui nous permet de suivre les étapes de la publication. Chaque nouvelle livraison y est annoncée.

2 décembre 1786 : troisième partie

30 décembre 1786 : quatrième partie

17 février 1787 : cinquième partie

31 mars 1787 : sixième partie

28 avril 1787 : septième partie

Berquin suspend sa traduction par manque de matière. Il entreprend ensuite la publication du second ouvrage annoncé.

¹⁰²⁵ *Journal de la Librairie*, n° 40, Samedi 7 octobre 1786.

¹⁰²⁶ *Idem*, n° 45, Samedi 11 novembre 1786.

Le *Mercur de France* accompagne également, comme il l'a toujours fait, les publications de son collaborateur. Il lui consacre un long article critique à l'issue de la parution de la septième partie¹⁰²⁷, confirmant que Berquin s'attachera à donner la fin de l'ouvrage dès que celle-ci sera publiée en Angleterre.

La suite est annoncée dans un article du 10 octobre 1789. Le texte de Thomas Day vient de paraître en Angleterre.

Sandford et Merton, traduction libre de l'anglais, par M. Berquin

On attendait avec impatience la dernière partie de cet ouvrage qui vient enfin de paraître en Angleterre.

Les sept premiers volumes de la traduction qui ont été publiés jusqu'à présent vont être suivis des volumes VIII, IX, X et XI qui termineront l'ouvrage en français.

Ce livre, qui renferme les meilleurs principes d'éducation, surtout pour la jeune noblesse, ne pouvait paraître en des circonstances plus favorables¹⁰²⁸.

La perspective des nouveaux volumes à venir conduit à reconsidérer les conditions d'acquisition et à séparer l'ouvrage de celui qui avait complété la souscription en 1786.

La souscription pour les onze volumes en papier fin est de 11 l. pour Paris et 12 l. pour la province, port franc par la poste.

On délivre actuellement les sept premiers volumes. Le volume 8ème paraîtra le 1^{er} novembre et chacun des trois autres le 1^{er} jour des trois mois suivants.

Les personnes qui ont déjà pris les sept premiers volumes et qui voudront se procurer les quatre derniers, n'auront à payer que 4 livres pour le papier fin et 3 livres pour le papier ordinaire azuré, port franc par la poste.

On souscrit...¹⁰²⁹

Berquin a donc lancé une nouvelle édition de l'ouvrage pour relancer l'intérêt du public. Malheureusement, ce dernier ne vit rien venir. Aucun des quatre volumes annoncés ne parut. Les événements révolutionnaires, nous le verrons, conduisirent Berquin à s'intéresser à un nouveau public. Est-ce la seule raison ? Nous ne saurions l'affirmer.

Au moment où paraît l'annonce du *Mercur de France*, l'auteur anglais s'est éteint quelques semaines auparavant, victime d'un accident.

¹⁰²⁷ *Mercur de France*, Samedi 5 mai 1787, pp. 27-35.

¹⁰²⁸ *Idem*, Samedi 10 octobre 1789, p. 46-47.

¹⁰²⁹ *Ibid.*

2 - Thomas Day

L'auteur de *Sandford and Merton* est un contemporain de Berquin. Né un an après lui, il disparaît deux ans avant l'écrivain français.

Thomas Day est né à Londres en 1748¹⁰³⁰. C'est lors de ses études à Oxford qu'il découvre la pensée de Rousseau notamment concernant l'éducation. Cette influence est telle, qu'il entreprend avec son ami Richard Lovell Edgeworth l'éducation de deux jeunes orphelines selon les préceptes du philosophe français.

Son premier ouvrage publié est un poème *The Dying Negro*, inspiré d'un fait divers. L'ouvrage eut du succès et fut réédité accompagné d'un essai contre l'esclavage dédié à Rousseau, le seul philosophe dont la vie soit en accord avec la philosophie professée¹⁰³¹.

Il épouse en 1778 Esther Milnes et mène une vie « spartiate » selon son principe : « nous n'avons pas droit au luxe tandis que les pauvres réclament du pain ». Après 1780, il se retire dans ses terres du Surrey. Thomas Day était un humaniste. Il pratique la philanthropie auprès des paysans¹⁰³². C'est là qu'il écrit *The History of Sandford and Merton*, à l'invitation de son ami Edgeworth qui se plaignait de n'avoir rien de valable à faire lire à ses enfants. J. M. Carrière pense que les deux écrivains pourraient s'être rencontrés en 1783 :

Bien que nous n'ayons pas de preuves, il n'est pas déraisonnable de supposer qu'il [Berquin] prit connaissance de ce travail pendant son séjour à Londres et il a pu même rencontrer son auteur¹⁰³³.

¹⁰³⁰ Les informations concernant la vie de Thomas Day sont empruntées au Dr Brycchan Carey, de Kingston University, London, auteur de *British Abolitionism and the Rhetoric of sensibility, writing, sentiment and slavery, 1760-1807*, Palgrave Macmillan, 2005, informations publiées sur le site :

<http://www.brycchancarey.com/abolition/day.htm>

¹⁰³¹ *The Dying Negro* The THIRD EDITION, Corrected and Enlarge London, Printed for W. FLEXNEY; opposite Gray's-Inn-Gate, Holborn; J. WILKIE, in St. Paul's Church-Yard; and J. ROBSON, in New Bond-Street. M.DCC.LXXV. p. iv.

¹⁰³² J. M. CARRIERE, « A french adaptation of Sandford and Merton », *Modern Language notes*, April 1935, p. 239.

¹⁰³³ « Although we have no statement to that effect, it is not unreasonable to assume that he became acquainted with this work during his stay in London and that he may even have met its author. » J. M. CARRIERE, idem.

Thomas Day ne renie rien de ses convictions contre l'esclavage. Son personnage Tommy Merton est un jeune garçon élevé dans les îles et corrompu par la société esclavagiste jamaïcaine.

Tommy Merton, [...] était né avec des dispositions très heureuses, que l'on parvint bientôt à corrompre par un excès aveugle de complaisance. On l'avait entouré, dès le berceau, d'une foule d'esclaves, [...]. Dès qu'il faisait un pas hors de la maison ; il était suivi de deux nègres. [...] il avait aussi une espèce de litière dorée que deux nègres chargeaient sur leurs épaules ...¹⁰³⁴

Le premier volume fut publié en 1783, les suivants en 1786 et 1789. Dans le dernier volume, il soutint l'agitation anti-esclavagiste, alors à son apogée en Angleterre en incluant un personnage africain et un épisode contre l'esclavage. L'ouvrage eut du succès dès sa publication en 1783. B. Carey considère que, pris dans son entier, le roman est un des premiers travaux d'importance pour les adolescents. Il resta populaire pendant plus d'un siècle¹⁰³⁵.

Très proche de la nature et des animaux, Thomas Day était un adepte du dressage en douceur des chevaux. Il fut blessé alors qu'il travaillait avec un animal sauvage. Il mourut peu de temps après, des suites de l'accident, en septembre 1789.

3 - Structure et contenu de l'ouvrage

Sandford and Merton est le récit de l'éducation conjointe de deux enfants que tout sépare. Tommy Merton est le fils d'une riche famille de planteurs installée à la Jamaïque. Son père décide de séjourner plusieurs années en Angleterre pour l'éducation du jeune garçon. Henri Sandford est le fils d'un « honnête fermier ». Du même âge que Tommy, il montra dès ses premières années passées au grand air, des « sentiments de bienveillance et d'humanité qui le firent chérir de tout le monde¹⁰³⁶ ». Le pasteur du village, Mr Barlow, se prit d'amitié pour lui

¹⁰³⁴ BERQUIN, *Sandford et Merton*, in *Bibliothèque des enfants*, Edition de Genève, 1796, Tome premier, pp. 1-2

¹⁰³⁵ Il connut également la notoriété en France où l'éditeur Billois le présente comme le « Berquin anglais », dans une édition de 1805.

¹⁰³⁶ Idem, p. 6.

et devint son précepteur. Il lui « apprit à lire et à écrire » et le « menait toujours avec lui dans ses promenades¹⁰³⁷ ».

La rencontre entre les deux enfants se produit quand le jeune Henri sort Tommy Merton d'un mauvais pas avec un grand sang-froid. A la suite de cet événement, Henri est invité au château pour un déjeuner au cours duquel M. Merton est frappé, par « les sentiments et les qualités » de l'enfant qui « dussent faire autant d'honneur, même aux conditions les plus relevées¹⁰³⁸ ». M. Merton décide de confier l'éducation de son fils à M. Barlow, afin que Tommy puisse profiter des conseils du sage précepteur et de l'exemple stimulant d'Henri.

Le pasteur accepte à la condition de garder les deux enfants chez lui et de ne pas être rémunéré.

Je veux bien, pendant quelques mois, essayer tous les moyens qui seront en mon pouvoir pour tâcher de répondre à vos vues paternelles ; mais j'y mets une condition indispensable ; c'est que vous me permettiez de vous servir avec tout le désintéressement dont je fais profession. Si le plan que je me propose de suivre s'accorde avec vos idées, je continuerai mes soins à votre fils aussi longtemps que vous le désirerez¹⁰³⁹.

Le lecteur assiste aux premiers pas de Tommy dans un univers où presque tout lui est étranger et dans lequel sa qualité de « gentleman » n'est pas reconnue. La gentillesse déterminée de M. Barlow et l'aide d'Henri vont progressivement l'aider à changer. Il va ouvrir les yeux sur les hommes qu'ils méprisaient jusque-là. Il va découvrir le bonheur de faire du bien, quoique sa première tentative soit maladroite :

Rien ne peut égaler la joie qui éclata dans les yeux du petit garçon, en recevant ce cadeau, si ce n'est le plaisir que Tommy ressentit en goûtant, pour la première fois, la douceur de satisfaire les mouvements de la reconnaissance et de la générosité¹⁰⁴⁰.

Confronté à ses prises de position et à leurs conséquences, le jeune garçon « qui était né avec des dispositions très heureuses¹⁰⁴¹ » va devoir remettre en cause ses certitudes, concernant les différences sociales. Il découvre peu à peu le monde qui l'entoure et la nature dans laquelle il grandit. Ses conversations avec M. Barlow et/ou avec Henri sont entremêlées de récits, lus le

¹⁰³⁷ Idem, p. 7.

¹⁰³⁸ Idem, pp. 20-21.

¹⁰³⁹ Idem, pp. 24-25.

¹⁰⁴⁰ Idem, p. 88-89.

¹⁰⁴¹ Idem, p. 1.

plus souvent par l'un des enfants. Ceux-ci, judicieusement choisis par l'éducateur, sont en rapport avec une expérience de la vie de l'enfant, ou bien lui tendent un miroir dans lequel il peut reconnaître ses propres défauts.

Ces narrations contenues dans les parties publiées par Berquin, sont au nombre de quatorze. Elles abordent des thématiques chères aux deux auteurs, d'où leur présence dans le texte français. La suffisance aristocratique est traitée dans *Le Vannier* dont le déroulement n'est pas sans rappeler *L'Ile des esclaves* de Marivaux. *Cyrus* raconte la difficulté à prendre une décision juste. L'importance de l'éducation est abordée à travers deux textes qui se répondent : *L'Enfant au bon naturel* et *L'Enfant au mauvais naturel*. Ces deux récits servent aussi à renforcer l'idée que chacun des actes commis, bons ou mauvais, trouvent toujours une réponse : récompense ou punition. Cette idée est renforcée par deux autres histoires : *Le Tailleur et l'éléphant* et *L'Histoire du Turc reconnaissant*. Cette dernière montre qu'un geste d'humanité ne reste jamais vain, malgré le temps passé. *Androclès et le lion* est un récit qui, tout en valorisant le courage d'un esclave qui lutte pour sa liberté, rapporte le comportement d'un lion reconnaissant des soins reçus par le passé.

Il n'est pas surprenant de retrouver des textes célébrant la vie modérée et laborieuse et condamnant le luxe et l'oisiveté. Ce dernier comportement est associé à la couardise face au danger dans *Les deux Chiens*¹⁰⁴², Thomas Day transposant la scène dans le domaine animal. L'habitude du travail sauve la vie de trois des *Quatre Russes du Spitzberg*. Le contraste entre deux modes de vie, dont l'un consiste à courir après la richesse est exposé dans *Les deux Frères*. Les inconvénients d'une vie consacrée à satisfaire ses propres désirs est l'objet de *L'Histoire du goutteux*. *L'Histoire d'Agésilas, roi de Sparte* et *L'Histoire de Léonidas, roi de Sparte* rappellent l'intérêt des auteurs pour Sparte.

La capacité de l'être humain à faire face à des situations extrêmes, à l'exemple de *Robinson Crusoé* est le thème de *L'Histoire des quatre Russes du Spitzberg* et d'un récit dont Thomas Day ne donne pas la source mais que Berquin indique être tiré du *Journal étranger*. Le texte évoque des femmes qui ont été retrouvées en vie plusieurs semaines après avoir été ensevelies par une avalanche dans les Alpes et la manière dont elles ont survécu.

¹⁰⁴² Ce texte n'est pas sans évoquer *L'Education*, fable publiée par Jean de la Fontaine au Livre huitième de ses *Fables*. LA FONTAINE, *Œuvres complètes*, vol. I, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 210.

Les entretiens entre M. Barlow et les deux enfants sont également l'occasion d'aborder de nouvelles connaissances. La géographie humaine est présente avec de longs développements sur la vie des peuples lointains de Laponie et du Groenland. Le déplacement en chiens de traîneau, raconté à cette occasion, donnera lieu à une expérience désastreuse pour Tommy. Certains animaux sauvages tels l'éléphant ou le crocodile sont évoqués.

Le monde céleste fait l'objet de plusieurs observations à propos des étoiles, des constellations et de l'intérêt que l'homme a de les connaître pour éviter de se perdre la nuit. La question de savoir qui de la Terre ou du Soleil tourne autour de l'autre est l'objet d'un débat au cours duquel observation, évocation, et réflexion sont fortement mobilisées.

Des leçons d'agriculture sont dispensées et vécues. Le travail au jardin est une des activités importantes, et Tommy devra jeûner le premier jour pour avoir voulu s'y dérober en arguant de sa qualité de gentilhomme.

Tommy, qui avait un grand appétit, allait tout bonnement prendre sa place à table. M. Barlow l'arrêta, et lui dit : Non, monsieur, s'il vous plaît ; comme vous êtes trop gentilhomme pour travailler pour vous, nous qui ne le sommes pas, nous ne nous soucions point du tout de travailler pour des paresseux¹⁰⁴³.

La vie pratique est un élément important de l'éducation dispensée par M. Barlow. Ainsi, lorsque les enfants décident de construire une cabane, pour être en mesure, comme Robinson, de faire face en cas d'adversité, ils auront l'aide de l'adulte pour les travaux de force mais il les prévient :

Je n'y mets qu'une condition, c'est que vous ne me demanderez mon avis sur rien. Je suivrai vos instructions à la lettre, même quand je verrai que vous me faites aller tout de travers. Je veux voir comment vous vous y prendrez¹⁰⁴⁴.

Thomas Day emprunte directement à Jean-Jacques Rousseau la scène de l'animal aimanté. Comme Émile, Henri et Tommy assistent à un spectacle de foire au cours duquel un homme leur présente un cygne artificiel fait d'« un morceau de cire emplumé, dépourvu de sentiment et de vie¹⁰⁴⁵ ». Ce cygne semble répondre exclusivement aux appels de son maître qui lui tend du pain. Comme l'élève de Rousseau, les deux enfants n'auront de cesse d'en découvrir le secret. Après plusieurs jours de réflexion, Henri identifie le principe de fonctionnement et M.

¹⁰⁴³ Idem, pp. 28-29.

¹⁰⁴⁴ Idem, tome II, p. 35.

¹⁰⁴⁵ Idem, tome IV, p. 29.

Barlow apporte les éclaircissements nécessaires concernant ce matériau si étonnant qu'est l'aimant. Contrairement au héros de Rousseau, les deux enfants ne retourneront pas au spectacle pour se faire valoir.

Au fil des jours passés chez M. Barlow, Tommy Merton va changer. Toutefois, cette évolution ne résistera pas à un séjour au château familial, entouré d'une foule d'admirateurs. La présence discrète de son ami Henri ne suffira pas à le rappeler à ses devoirs. Le jeune garçon se laissera entraîner à des conduites odieuses, la dernière consistant à frapper le fils du fermier qui le met en garde contre un danger. Le danger est pourtant réel. Après avoir sauvé Tommy, Henri reprendra le chemin de la maison de son père.

Ici s'arrête le texte de Berquin. Cela ne correspond ni à la fin d'un chapitre ni à la fin de la seconde partie de l'écrivain anglais. Mais cela donne une cohérence au texte.

N'ayant pas donné la suite du texte de Thomas Day en 1789, *Sandford et Merton* apparaît comme le récit d'un échec éducatif et le seul texte de l'auteur qui ne connaisse pas une fin heureuse. Cette fin pessimiste a incité certains éditeurs du dix-neuvième siècle à modifier la publication. Les éditions Ardant de Limoges, dans une édition non datée, interrompaient le texte au moment où les deux enfants quittent M. Barlow, pour se rendre au château de M. Merton. Les libraires-éditeurs Garnier frères écrivaient dans leur édition de 1864 :

Cette fin est moins heureuse que le reste. Berquin se proposait sans doute de la modifier et de la compléter. [...] Nous nous bornons à faire remarquer ce que cette fin a de défectueux et d'inachevé¹⁰⁴⁶ ».

Arnaud Berquin devait effectivement compléter sa traduction. Nous avons vu que la suite étaient annoncée dans le *Mercure de France*. Qu'auraient découvert les lecteurs français ? Ils auraient assisté au désarroi d'un père devant l'attitude de son fils.

En effet, M. Merton désespère de Tommy. Mais M. Barlow le rassure en lui proposant l'*Histoire de Polemo et Xenocrate* qui montre que l'on peut revenir de ses erreurs. Tel sera le cas de Tommy qui réalise la gravité de son geste et comprend qu'il a, en quelques jours, renié tout ce qu'il a appris au contact de son mentor. Faisant amende honorable avec sincérité, il renoue avec son ancien compagnon. Au fil des pages, nous découvrons l'*Histoire de Sophron et Tigrane*, ainsi que celle du noir intervenu dans le dernier accident de Tommy. Plus loin, un

¹⁰⁴⁶ *Sandford et Merton*, Paris, Garnier frères, p. 431, cité par Jamal ELHACHMIT, opus cité, p. 115.

soldat écossais se lance dans un long récit concernant ses contacts avec les Indiens d'Amérique et évoque un moment de la guerre des Anglais contre les Français. Il n'est pas certain que Berquin aurait traduit cette partie du récit. Le texte se termine par la réconciliation des deux enfants et le tableau d'un père maintenant fier de son fils.

4 - L'adaptation de Berquin

Nous avons émis l'hypothèse que Berquin n'aurait sans doute pas repris certains passages du récit de Thomas Day. Nous nous appuyons sur l'étude comparative que nous avons pu mener entre le texte français et le texte anglais¹⁰⁴⁷, et sur l'étude réalisée par J. M. Carriere. Nous avons choisi de regrouper les observations sous trois rubriques : les omissions, les modifications et les adjonctions, de loin les plus importantes.

a - Les omissions

Les suppressions les plus sensibles concernent la religion. J. M. Carriere note que « *Sandford et Merton* est traversé d'un fort esprit évangélique. Berquin n'entretenait aucune animosité contre une croyance religieuse particulière, comme le prouvent ses ouvrages, mais se limitait toujours à la religion naturelle répandue par Rousseau et ses successeurs, et gommait toute référence à un culte particulier¹⁰⁴⁸ ». L'écrivain français supprime en effet des développements, notamment un long paragraphe où Henri, répondant à une question de M. Merton, s'explique sur les apôtres. J. M. Carriere¹⁰⁴⁹ signale qu'il passe aussi sous silence un long exposé de M. Barlow qui présente les mérites de la vraie foi chrétienne.

Au fil du texte, Berquin efface des mentions religieuses comme cette allusion au « Dieu Tout puissant »¹⁰⁵⁰, ou bien cette assertion : « nous sommes tous les créatures de Dieu, nous devons

¹⁰⁴⁷ Thomas DAY, *The History of Sandford and Merton* :

<http://www3.shropshire-cc.gov.uk/etexts/E000276.htm>

¹⁰⁴⁸ « Sandford and Merton is permeated in places with a strong evangelical spirit. Berquin entertained no animosity against any specific religious belief, as is evident from his works, but always restricted himself to natural ethics as expounded by Rousseau and his followers, and consistently avoided all reference to particular cults. » J. M. CARRIERE, opus cité, p. 240.

¹⁰⁴⁹ Opus cité, ibid.

¹⁰⁵⁰ *Sandford et Merton*, opus cité, T. II, p. 5.

nous aimer les uns les autres comme il nous aime tous »¹⁰⁵¹. Dans le même volume, il écourte les propos d'Henri, supprimant la mention du Christ¹⁰⁵² dans l'affirmation du nécessaire pardon que les hommes se doivent les uns envers les autres.

Dans le troisième volume, Henri interroge un fermier sur le livre que ce dernier est en train de lire. Pour Berquin il s'agit du livre « qui lui apprend son devoir¹⁰⁵³ ». Thomas Day était beaucoup plus explicite et nommait les *Evangelies*. Il nous faut préciser que s'inscrit là une divergence dans le rapport aux textes sacrés que l'on rencontrait dans les deux religions. La proximité avec les textes religieux étaient une des réformes introduites par le protestantisme.

Au début de son chapitre XII, Thomas Day évoque un dîner de la paroisse. Berquin ne reprend pas cet événement qui relève spécifiquement des pratiques de la religion réformée.

Thomas Day insère dans son texte quelques remarques à propos de la France, ses mœurs, son théâtre. Arnaud Berquin ne le suit pas toujours. Soit il les supprime – la critique des mœurs françaises – soit il élude en ne citant pas le nom de la pièce de théâtre que les jeunes gens vont voir et qui n'est pas de bon goût. Il s'agit en fait du *Mariage de Figaro*¹⁰⁵⁴. Les avis des spectateurs sont d'ailleurs divergents. Les jeunes nobles, qui ont par ailleurs chahuté la représentation, racontent que « la pièce était pleine de traits d'esprit et de sentiment, et que c'était une bonne école pour les jeunes gens qui entraient dans le monde. M. Campton ajouta qu'elle venait d'obtenir à Londres le suffrage de tous les gens de goût, en quoi il fut appuyé par les témoignages de toute la compagnie.¹⁰⁵⁵ » Mais le sage Henri n'est pas de cet avis. A M. Merton qui insiste pour avoir son opinion, il déclare :

C'est la première fois que j'ai vu jouer une comédie : ainsi je ne puis vous dire si elle a été bien ou mal représentée. Mais quant à la pièce en elle-même, j'aurai tort de vous cacher qu'elle m'a paru pleine de dissimulation et de méchanceté. Tous les personnages ne viennent que pour dire des mensonges, et se tromper les uns les autres. Si vous, Monsieur, vous aviez à votre service des gens aussi corrompus, vous n'auriez sûrement pas de repos que vous ne vous

¹⁰⁵¹ Idem, tome. I, p. 15.

¹⁰⁵² Idem, p. 103.

¹⁰⁵³ Idem, tome. III, p. 50-51.

¹⁰⁵⁴ *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais avait été joué pour la première fois le 27 avril 1784 sur la scène du théâtre de l'Odéon. Louis XVI en avait interdit la représentation au théâtre des Menus-Plaisirs à Versailles en juin de la même année. Le texte sera publié l'année suivante.

¹⁰⁵⁵ Idem, tome IV, p. 105.

en fussiez débarrassé. [...] Ce qui l'indignait surtout, c'est qu'on y envoyât des enfants comme si on voulait leur faire apprendre la fourberie et la trahison¹⁰⁵⁶.

Ne doutons pas que l'analyse d'Henri ne recouvre l'opinion de l'auteur anglais sur la pièce française de Beaumarchais.

Au chapitre des omissions, ajoutons un récit — l'*Histoire de Philippe Sydney* — et quelques remarques sur l'évolution de Tommy.

Lorsqu'il ne supprime pas, Berquin n'hésite pas à modifier le texte anglais dans le sens qui lui convient.

b - Les modifications

La religion fait également l'objet d'aménagements dans la traduction. Un Turc invoque « Allah » mais Berquin lui préfère l'expression de « Tout Puissant », moins distinctive. Une comparaison avec les apôtres se transforme en parallèle avec des oiseaux¹⁰⁵⁷. Parfois la modification vise à renforcer, non à atténuer. Lorsque Berquin écrit : « Tommy qui, jusqu'alors, avait joui des biens de la vie, *sans élever sa pensée vers l'Être Suprême de qui il les avait reçus*¹⁰⁵⁸, fut vivement frappé de la piété de cet homme vertueux¹⁰⁵⁹ », il se fait plus précis. Thomas Day avait écrit que l'enfant avait joui des biens de la vie « sans réfléchir de qui il les avait reçus¹⁰⁶⁰ ».

Certaines modifications visent également à accentuer le contraste entre les deux jeunes garçons, au profit du fils du fermier. Lors d'un goûter chez une famille pauvre, Thomas Day indique que c'est Tommy qui signale qu'il est l'heure de partir. Chez Berquin nous lisons :

Tommy [...] se serait même un peu oublié dans cette opération, si son camarade, à qui le plaisir ne laissait jamais perdre de vue ses devoirs, ne lui eut fait observer qu'il était temps de retourner à la maison, de peur de causer de l'inquiétude à M. Barlow¹⁰⁶¹.

¹⁰⁵⁶ Idem, p. 105-106.

¹⁰⁵⁷ Idem, tome I, p. 15.

¹⁰⁵⁸ C'est nous qui soulignons.

¹⁰⁵⁹ Idem, tome III, p. 55.

¹⁰⁶⁰ Notre traduction.

¹⁰⁶¹ Idem, tome II, p. 81-82.

Lors de l'évocation des constellations célestes, Berquin insiste davantage sur le fait que Tommy ne sait pas repérer le nord alors qu'Henri possède cette compétence si utile¹⁰⁶².

Certaines connaissances sont davantage développées par Berquin, et parfois réduites par rapport au texte original. Parmi les premières, signalons la description du cygne¹⁰⁶³, celle du veau marin¹⁰⁶⁴ ou bien les informations concernant l'éducation des jeunes Groenlandais¹⁰⁶⁵. Par contre, Berquin est beaucoup moins disert sur l'utilisation des éléphants en Inde¹⁰⁶⁶.

La critique de la noblesse n'est pas abordée de la même manière par les deux auteurs. En effet, chez Berquin il s'agit moins de décrier une classe sociale que ses comportements liés à l'abondance. Ainsi en va-t-il pour « le goutteux¹⁰⁶⁷ », ce riche Italien qui selon Thomas Day n'avait pas le goût de se cultiver. Pour Berquin, le mode de vie de l'Italien est le résultat de la richesse et de l'opulence qui incitent à la paresse tant physique qu'intellectuelle.

Dès le début de l'ouvrage, Thomas Day, par la voix de M. Merton, critique la noblesse de façon beaucoup plus développée que ne le fait Berquin.

Thomas Day

Mr. Merton, on the contrary, maintained, that he had never before seen a child whose sentiments and disposition would do so much honour even to the most elevated situation. *Nothing, he affirmed, was more easily acquired than those external manners, and that superficial address, upon which too many of the higher classes prided themselves as their greatest, or even as their only, accomplishment; "nay, so easily are they picked up;" said he, "that we frequently see them descend with the cast-off clothes to ladies'-maids and valets; between whom and their masters and mistresses there is*

Berquin

M. Merton au contraire, soutenait qu'il n'avait jamais vu un enfant dont les sentiments et les qualités dussent faire autant d'honneur, même aux conditions les plus relevées. Je ne puis, dit-il, m'empêcher d'assurer très sérieusement que ce petit paysan porte dans son âme le caractère de la véritable noblesse. Quoique je désire avec ardeur que mon fils possède les qualités qui doivent honorer sa naissance, je serai fier de penser, qu'à aucun égard il ne descendra jamais au-dessous du fils du fermier

¹⁰⁶² Idem, tome III, p. 65-66.

¹⁰⁶³ Idem, tomeIV, p. 29.

¹⁰⁶⁴ Idem, p. 46.

¹⁰⁶⁵ Idem, p. 63-64.

¹⁰⁶⁶ Idem, tome I, p. 185.

¹⁰⁶⁷ Idem, tome III, p. 1.

*little difference except what results from the former wearing soiled cloth and healthy countenances. Indeed, the real seat of all superiority, even of manners, must be placed in the mind; dignified sentiments, superior courage, accompanied with genuine universal courtesy, are always necessary to constitute the real gentleman; and where these are wanting, it is the greatest absurdity to think they can be supplied by affected tones of voice, particular grimaces, or extravagant and unnatural modes of dress; which, far from becoming the real test of gentility, have in general no other origin than the caprice of barbers, tailors, dancing-masters, milliners, and French servants of both sexes*¹⁰⁶⁸. I cannot help, therefore, asserting," said he, very seriously, "that this little peasant has within his mind the seeds of true gentility and dignity of character; and though I shall also wish that our son may possess all the common accomplishments of his rank, nothing would give me more pleasure than to feel a certainty that he will never in any respect fall below the son of Farmer Sandford."¹⁰⁶⁹

Sandford¹⁰⁷⁰.

Nous le voyons dans cet extrait, les Français ne sont pas ménagés. Les allusions aux concitoyens de Berquin sont systématiquement modifiées en fonction du contexte.

Mais l'essentiel de l'adaptation, dont Berquin revendique la liberté, ne provient ni des omissions, ni des modifications mais bien au contraire des compléments que l'écrivain français apporte au texte anglais.

¹⁰⁶⁸ Ce passage en italique, souligné par nous, a été supprimé par Berquin.

¹⁰⁶⁹ Thomas DAY, *The History of Sandford and Merton*, opus cité.

¹⁰⁷⁰ Idem, tome I, p. 20-21.

c - Les adjonctions

Les adjonctions représentent de loin les traces les plus importantes laissées par le traducteur dans son texte. Dans *Sandford et Merton*, pour ce qu'il nous a été donné d'observer, elles sont d'importance et d'ordres divers.

Sur le plan narratif, on relève un nombre plus important d'interventions du narrateur en direction de son lecteur. Thomas Day ne le fait qu'en de très rares occasions. Berquin intervient dès les premières pages de l'ouvrage, après avoir présenté les deux protagonistes du récit :

On est sans doute impatient d'apprendre comment Tommy parvint à faire connaissance avec cet aimable petit garçon, je vais vous le raconter.¹⁰⁷¹

Il revient vers le lecteur à plusieurs reprises :

Ils marchaient d'un pas si leste, qu'au bout d'une heure ou d'une heure et demie... Mais *chut*¹⁰⁷². Entamons ici le récit de leurs aventures. Elles sont bien assez intéressantes pour mériter de vous les raconter sur le champ¹⁰⁷³.

Ne soyez donc pas surpris de ce que je ne peux vous rendre avec plus de netteté une scène compliquée de tant de sentiments divers. Tout ce que je puis vous dire de plus précis c'est que l'arrivée de M.Barlow fit cesser le désordre général.¹⁰⁷⁴

Pendant que Henri s'éloigne à grands pas du château pour remplir sa douce commission, nous avons le temps de revenir à son ancien camarade. Hélas ! Cependant, que je crains de le présenter maintenant à vos regards ! et comment pourrez-vous le reconnaître ?¹⁰⁷⁵

Le destinataire n'est pas toujours désigné de manière aussi manifeste. Berquin place dans la bouche du narrateur quelques remarques à la première personne qui l'impliquent dans son récit :

¹⁰⁷¹ Idem, tome I, p. 8.

¹⁰⁷² En italique dans le texte.

¹⁰⁷³ Idem, tome III, p. 36-37.

¹⁰⁷⁴ Idem, tome IV, p. 83.

¹⁰⁷⁵ Idem, tome IV, p. 122.

Tommy, qui aimait les histoires à la folie, remercia M. Barlow de l'espérance qu'il lui donnait d'en apprendre bientôt une nouvelle. [...] Mais dans un moment de silence qui venait de se glisser, je ne sais comment à travers leur entretien...¹⁰⁷⁶

Je suis obligé de convenir que nos deux petits garçons, ainsi que les autres spectateurs, se récrièrent plusieurs fois d'étonnement et de plaisir.¹⁰⁷⁷

Ce n'est pas la première fois que Berquin prend son lecteur à témoin. Les deux périodiques en présentaient plusieurs exemples. Les incursions du traducteur ne se limitent pas à ces quelques interventions du narrateur. Elles sont également pédagogiques. Berquin intervient parfois pour renforcer les descriptions. Dans *Le Goutteux*, il ajoute des détails qui visent à accentuer l'impression de dénuement de la chambre par opposition au luxe dans lequel a toujours vécu l'homme malade. Sa volonté didactique le conduit à être parfois redondant. Ainsi, à propos de *L'enfant de mauvais naturel* qui vient de faire une mauvaise farce à une petite fille, il précise :

Encouragé par le succès de cette odieuse malice, faite si lâchement à une petite fille qui n'était pas en état de lui résister¹⁰⁷⁸, il marcha vers une pelouse.

Un peu plus loin il apporte une nouvelle précision, comme s'il craignait que son lecteur ne soit pas suffisamment prévenu :

Robert n'avait d'autre attachement pour son chien, que celui qu'un méchant peut avoir pour le complice de ses méchancetés.¹⁰⁷⁹

Il introduit des rappels pour raviver la mémoire de son lecteur. Par exemple, lorsque Tommy se trouve pris par la neige au cours d'une promenade avec Henri, il signale qu'il « n'avait jamais éprouvé les rigueurs de l'hiver sous le ciel brûlant de la Jamaïque¹⁰⁸⁰ ». Il développe également certains sujets plus propres à la France, comme la fabrication du cidre et celle du vin. Il s'étend sur l'éducation des animaux, prenant le dressage des chevaux pour exemple.

Berquin intervient également pour appuyer les leçons morales en ajoutant un commentaire, en soulignant un comportement. Il interrompt le récit des *Quatre Matelots russes* pour introduire un dialogue sur le thème du courage. Ce peut être également un précepte qui vient s'insérer

¹⁰⁷⁶ Idem, tome III, p. 58.

¹⁰⁷⁷ Idem, tome IV, p. 28.

¹⁰⁷⁸ Idem, tome II, p. 21 Nous signalons en italique les parties ajoutées par Berquin.

¹⁰⁷⁹ Idem, p. 24.

¹⁰⁸⁰ Idem, tome III, p. 38.

dans une discussion, comme il le fait dans le débat qui oppose Tommy à M. Barlow, à propos de l'esclavage. M. Barlow demande à son jeune élève :

Et pourquoi donc vous arrosez-vous ce droit envers vos nègres ? Ne vous souvenez-vous pas du précepte qui doit régler la conduite de tous les hommes entre eux. « Ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit ? »¹⁰⁸¹

Dans un épisode¹⁰⁸² au cours duquel le chat de Tommy a tué un oiseau apprivoisé par le jeune garçon, Berquin, contrairement à Thomas Day qui relate l'événement, fait porter la responsabilité de l'événement sur l'enfant qui n'a pas enseigné à son chat à ne pas s'approcher des oiseaux. Il en profite pour ajouter un long développement sur l'instinct naturel des animaux.

Mais ce sont les thèmes de société qui sont l'objet des interventions les plus importantes du traducteur français.

A la suite de l'histoire d'*Agesilas, roi de Sparte*, il insère un court dialogue entre Henri et M. Barlow, au cours duquel il rappelle son aversion pour la guerre :

HENRI

Mais monsieur, comment les hommes, qui devraient trouver tant de plaisir à s'aimer, ont-ils pu entreprendre une seule guerre ? Comment a-t-on pu concevoir l'idée de quitter sa femme et ses enfants, pour aller faire à ses semblables tout le mal qui est en son pouvoir ?

M. BARLOW

Vous avez bien raison, mon ami, de vous étonner de cette féroce extravagance. Parmi tous les flots de sang humain qui ont été répandus depuis la naissance du monde, à peine y en a-t-il eu quelques gouttes versées pour une cause juste et naturelle. Il n'en est qu'une seule que la raison puisse autoriser : c'est bien la défense de son pays. C'est alors qu'il est de son devoir de repousser la force. Chez les Grecs, dont nous venons de parler, tout homme était soldat, et devait toujours se tenir prêt à défendre sa patrie, lorsqu'elle était attaquée.

Thomas Day s'élevait contre les préjugés aristocratiques. Bien que Berquin n'ait pas repris ses propos au début du récit, il revient à plusieurs reprises sur le sujet et imprime sa vision du sujet. Il introduit une discussion entre Tommy Merton et son précepteur à l'occasion de l'histoire des quatre matelots russes abandonnés sur la côte du Spitzberg. M. Barlow interroge

¹⁰⁸¹ Idem, tome I, p. 74-75.

¹⁰⁸² Idem, tome II, p. 138.

son élève toujours imbu de sa position de gentleman : « Pensez-vous qu'il eût mieux valu pour eux en ce moment d'avoir été élevés en gentilhomme, c'est-à-dire, à ne rien faire, et à payer des gens pour les servir ? ¹⁰⁸³»

Berquin revient plus loin sur l'importance de l'exercice physique, y compris pour les jeunes nobles, en prolongeant une discussion entre les deux enfants :

HENRI

C'est que l'exercice vaut mieux pour se réchauffer que le meilleur charbon de terre. Cette chaleur ne coûte pas si cher, et dure plus longtemps.

TOMMY

Il faudrait donc, à t'en croire, que les gentilshommes prissent une bêche et allassent cultiver les champs ?

HENRI

Peut-être n'en seraient-ils que mieux, au lieu de s'ennuyer dans leurs châteaux. Mais laissons-les se conduire à leur fantaisie. Je ne te demande qu'une chose. Crois-tu qu'il soit bon à un gentilhomme d'avoir un corps sain et vigoureux ?
¹⁰⁸⁴

...

Nous le voyons, à travers ces propos, c'est tout le mode de vie de la noblesse qui est mis en cause : l'oisiveté, engendrée par une vie dans le luxe, l'ennui, les dérèglements.

Berquin reprend également un thème qui lui est cher, la capacité de l'homme travailleur à faire face aux aléas de la vie. M. Barlow fait remarquer à Tommy que si les Russes ont survécu, c'est parce qu'ils ont été habitués à travailler dès leur plus jeune âge.

Le jeune Tommy attache beaucoup d'importance à la distinction par les vêtements. Berquin revient à plusieurs reprises sur ce thème, souvent à travers des échanges entre M. Barlow et les deux enfants :

M. BARLOW, évoquant le Ranelagh :

Quant à ses meilleurs amis que l'on rencontre, on rougirait de les remarquer à moins qu'ils ne soient habillés à la mode et avec un certain éclat.

HENRI

¹⁰⁸³ Idem, tome I, p. 144.

¹⁰⁸⁴ Idem, tome III, p. 46.

Voilà qui me paraît bien extraordinaire. Qu'est-ce donc, monsieur, que l'habit d'un homme, pour avoir rien à démêler avec l'amitié ? Est-ce que je vous en aimerais davantage si vous portiez les plus beaux habits du monde ? Est-ce que j'en respecterais davantage mon père s'il avait un habit brodé comme le chevalier Tayaut ?¹⁰⁸⁵

Savoir borner ses besoins est une des qualités de ceux qui, confrontés à une vie difficile, font face. Berquin profite du texte de Thomas Day pour y inscrire ses convictions par petites touches. Il évoque un thème que n'aborde pas Thomas Day : la nécessité des échanges commerciaux¹⁰⁸⁶.

Fidèle à son habitude, Arnaud Berquin choisit des textes en accord avec ses opinions et les utilise pour faire passer ses idées en adaptant sa traduction à ses vues. Quel fut l'accueil de ce texte lors de sa publication ? Il nous faut interroger le *Mercure de France*, seul organe périodique dans lequel nous avons trouvé un article concernant cette traduction de Berquin.

5 - Réception de *Sandford et Merton*

L'article paraît dans le *Mercure de France* du samedi 5 mai 1787, c'est à dire quelques jours après la publication de la septième et dernière partie de *Sandford et Merton*. Ni l'annonce de l'ouvrage, ni le corps de l'article ne mentionnent et l'auteur anglais et son traducteur français.

L'accueil est très favorable à l'ouvrage. « Parmi les ouvrages écrits pour les enfants, celui que nous annonçons est regardé comme un des plus utiles et des plus agréables¹⁰⁸⁷ ». La travail de Berquin est salué. « Le style qu'a choisi le traducteur est parfaitement analogue au genre de l'ouvrage : une simplicité qui n'est pas sans élégance et une élégance qui n'ôte rien au naturel.¹⁰⁸⁸ » Le texte est vu comme un « un cours d'éducation auquel on a donné la forme du roman¹⁰⁸⁹ ». Après en avoir présenté les deux personnages enfantins, le rédacteur de l'article met l'accent sur le rôle de M. Barlow : « Ce sont les procédés de ce M. Barlow envers ces deux enfants qui composent le fonds de cet ouvrage intéressant.¹⁰⁹⁰ » Le critique est

¹⁰⁸⁵ Idem, tome III, p. 106-107.

¹⁰⁸⁶ Idem, tome IV, p. 40-41.

¹⁰⁸⁷ *Mercure de France*, Samedi 5 mai 1787, p. 27-28.

¹⁰⁸⁸ Idem, p. 28.

¹⁰⁸⁹ Ibid.

¹⁰⁹⁰ Idem, p. 30.

particulièrement sensible à une approche morale qui consiste à présenter un enfant mal élevé « comme puni déjà lui-même de sa mauvaise éducation par les accidents présents qui en sont les effets¹⁰⁹¹ ». Il trouve à cette démarche « une force de nouveauté¹⁰⁹² » qui répond bien au but moral de l'auteur. Il salue les efforts de M. Barlow qui tâche de guérir Tommy de ses préjugés de naissance et met en avant ses procédés éducatifs :

M. Barlow a autant de probité que de jugement et d'instruction. Son système d'éducation est fort simple ; il tend à faire aimer à ses deux élèves tout ce qu'il veut leur apprendre. Il fait plus, il leur en fait sentir auparavant le besoin et la nécessité de leur propre expérience...¹⁰⁹³

Le rédacteur du *Mercure* relève la présence des récits qui jalonnent l'ouvrage au fil des aventures vécues par les enfants et qui font partie intégrante de la méthode pédagogique du précepteur :

La méthode de M. Barlow, en instruisant ses élèves, c'est-à-dire en causant avec eux est de leur raconter de temps en temps des histoires, qui, en les amusant, gravent dans leur mémoire la morale qui convient à la circonstance. Ces histoires sont quelquefois tirées d'autres ouvrages, quelquefois ce sont des sujets d'imagination qu'ils lisent eux-mêmes ; et c'est cet attrait qui a fait désirer à Tommy de savoir lire.¹⁰⁹⁴

Dans ce concert de louanges, une critique émerge concernant Henri qui présente une maturité incompatible avec l'âge qui lui est supposé, c'est à dire aux alentours de sept à huit ans. Cette « incohérence » affaiblit la portée du propos :

La seule observation critique que nous aient fournie les deux élèves, c'est que l'auteur, pour avoir trop donné à Henri et d'instruction et de sagesse, semble lui avoir ôté un peu des grâces de son âge. C'est une perfection trop précoce, qui le fait estimer et qui le fait paraître un peu moins aimable.¹⁰⁹⁵

L'auteur de l'article marque également son intérêt pour la dernière partie publiée, c'est à dire le séjour des deux enfants au château des Merton et leur confrontation avec une compagnie brillante qui leur offre des exemples bien éloignés de ceux de leur sage précepteur. Il met en avant l'attitude du jeune Henri qui fait preuve d'une « sagesse incorruptible » et anticipe sur la suite de l'ouvrage :

¹⁰⁹¹ Idem, p. 29.

¹⁰⁹² Ibid.

¹⁰⁹³ Idem, p. 30-31.

¹⁰⁹⁴ Idem, p. 31-32.

¹⁰⁹⁵ Idem, p. 31.

On prévoit qu'il en coûtera beaucoup de peines et de nouveaux soins au sage M. *Barlow* pour détruire dans Tommy le mal qu'a fait dans son esprit une assez courte absence. L'auteur français nous donnera la suite à mesure qu'elle paraîtra en Angleterre ; il n'a pas cru devoir traduire exactement, il ne donne qu'une imitation libre, et cette imitation mérite beaucoup d'éloges.¹⁰⁹⁶

Bien qu'ayant annoncé que *Sandford et Merton* était une lecture pour les enfants, l'article en élargit le public, indiquant en conclusion que « cet ouvrage, par sa forme et son plan offre une double utilité ; il peut concourir à l'éducation des jeunes gens et diriger leurs maîtres pour la manière de les élever¹⁰⁹⁷ ».

Robert Darnton relève que dans les gazettes littéraires, « annonces et *avis* ne se distinguent guère des informations¹⁰⁹⁸ ». Cette remarque nous conduit à envisager que l'article soit de la plume même de Berquin. Toutefois, la proximité du Bordelais avec l'équipe de *Mercure de France* peut également justifier la présence dans cette publication d'un texte davantage publicitaire que critique.

6 - Des idées récurrentes

A travers ce nouvel ouvrage puisé dans les publications de Thomas Day, Berquin poursuit la diffusion des idées qui lui tiennent à cœur. Si le nombre réduit des personnages offre moins de diversité dans les situations, elle lui permet toutefois d'aborder les thèmes qui lui sont chers comme le confirme J. M. Carrière :

Il est assez facile de voir pourquoi Berquin fut intéressé par *Sandford et Merton*. Ce livre défend des idées qui lui étaient très chères. L'amour de la vie simple, la supériorité de la campagne sur la ville, vertu et innocence du pauvre, compassion pour les infortunés¹⁰⁹⁹.

A ces aspects, il faut ajouter la critique du luxe qui est nettement amplifiée dans la traduction.

¹⁰⁹⁶ Idem, p. 35.

¹⁰⁹⁷ Ibid.

¹⁰⁹⁸ Robert DARNTON, *L'Aventure de l'Encyclopédie-1775-1800*, Paris, Editions du Seuil, Collection Points Histoire, 1982, p. 281.

¹⁰⁹⁹ J. M. CARRIERE « A French adaptation of Sandford and Merton », opus cité, p. 240 (notre traduction).

J. M. Carriere note que *Sandford et Merton* fut diffusé largement auprès de la jeunesse française au XIXème siècle. Il fut également au programme des classes d'anglais jusqu'aux alentours de 1900.

Berquin avait emprunté au fonds allemand et au fonds anglais. Il travaillait également à un ouvrage hollandais, destiné lui aussi à la jeunesse.

c - *Le petit Grandisson*, un roman épistolaire

Annoncé en même temps que *Sandford et Merton* dans le numéro de *l'Ami de l'Adolescence* du 15 mai 1785, *Le Petit Grandisson* connaîtra une publication plus perturbée. Bien que Berquin ait clairement indiqué qu'il s'agissait d'une « traduction libre du hollandais » le titre de l'ouvrage a donné lieu à bien des interprétations dont nous reparlerons ultérieurement.

1 - La publication du *Petit Grandisson*

Pour retracer l'historique de la publication, il nous faut nous appuyer sur deux instances : *Le Journal de la Librairie* et *Le Mercure de France*. En effet, nous n'avons retrouvé dans aucun des périodiques consultés l'annonce de chacune des cinq parties qui composent l'ouvrage. Toutefois, les indications que nous avons relevées nous permettent de reconstituer la chronologie de la parution de ce nouveau texte :

Partie 1	9 juin 1787	<i>Journal de la Librairie</i>
Partie 2	7 juillet 1787	<i>Journal de la Librairie</i>
Partie 3	25 août 1787	<i>Journal de la Librairie</i>
Partie 4	22 mars 1788	<i>Mercure de France</i>
Partie 5	24 janvier 1789	<i>Journal de la Librairie</i>

Nous constatons que la publication s'était pourtant bien engagée à la suite de *Sandford et Merton* et respectait le rythme mensuel annoncé par le *Mercure de France* du 5 mai 1787, dans une note :

La traduction de cet ouvrage¹¹⁰⁰ et celle du *petit Grandisson*, se donne par souscription en 12 volumes ; on en publie un tous les mois. Le prix est de 13 livres 4 sols pour Paris, et de 16 livres 4 sols pour la province, port franc par la poste. Il en paraît 6 volumes.

La première partie du *petit Grandisson* correspond au huitième volume de l'ensemble annoncé. Les trois premières parties paraissent donc de façon assez régulière. Le quatrième volet se fait attendre près de sept mois. 1787 fut marquée par le décès de la mère de Berquin et ce dernier tomba sérieusement malade à la suite de cet événement. Nous notons que ce début de printemps 1788 voit également la publication du onzième et avant-dernier volume de *L'Ami de l'Adolescence*. Cette période correspond donc à une reprise d'activité. L'écrivain avait d'ailleurs d'autres ouvrages en préparation : une réédition de ses *Romances*, une nouvelle édition de *l'Ami des enfants*. A cela allait s'ajouter un accroissement de ses activités journalistiques au *Moniteur*. La multiplication des charges peut expliquer le nouveau délai de dix mois avant la livraison de la dernière partie du *petit Grandisson* annoncée dans le *Journal de la Librairie* en même temps que le dernier fascicule du périodique.

Des annonces ont été publiées dans *Le Mercure de France* et *Le Journal de Paris*. Toutefois nous n'avons repéré aucun article permettant de connaître la réception faite à ce nouveau texte.

2 - L'origine du texte

Bien que le *Journal de la Librairie* ne le mentionne pas dans ses annonces, Berquin, dont le nom n'apparaît ni en tant qu'auteur ni en tant que traducteur, fait indiquer dans le *Mercure de France* l'origine du texte :

Le petit Grandisson, traduction libre du hollandais ; 2eme partie A Paris, au Bureau de *l'Ami des enfants*, rue de l'université, au coin de celle du bacq, n°28, S'adresser à M. le Prince.¹¹⁰¹

Malgré une origine clairement affirmée, le titre de l'ouvrage a provoqué un certain nombre de confusions quant à son contenu ou à sa provenance. Un lien fut parfois établi avec l'œuvre de

¹¹⁰⁰ Il s'agit de *Sandford et Merton*. p. 25.

¹¹⁰¹ *Mercure de France*, lundi 30 juillet 1787, p. 932.

Samuel Richardson : *L'Histoire de Sir Charles Grandison*. C'est ce que suggère Jean-Jacques Regnault-Warin dans son éloge de Berquin en 1802 :

À l'imitation de cet immortel Richardson, qui, après avoir épuisé, dans la création du personnage de Lovelace, tout ce que l'esprit, l'amabilité, les grâces peuvent donner de séducteur et d'imposant à la perversité, réunit aux nobles sentiments de son âme, les ressources de son génie, pour faire de sir Charles Grandison, le modèle de toutes les vertus ; Berquin imagina de présenter dans le petit Grandisson, celui de ces inestimables qualités, rares compagnes de l'âge mûr, plus extraordinaires, et qui tiennent du prodige dans celui de la dissipation et de la folie.¹¹⁰²

Cette idée perdura au XIX^{ème} siècle. Göte Klingberg signale qu'en « 1895, Joseph Texte, écrivant sur les relations littéraires entre la France et l'Angleterre au XVIII^{ème} siècle plaçait *Le petit Grandisson* de Berquin parmi les « pâles et pauvres imitations du maître », ce qui voulait dire de Richardson »¹¹⁰³. La spécialiste suédoise indique également une autre confusion qui eut lieu à partir de la traduction anglaise du texte de Berquin. Certains y virent ce texte anglais comme étant l'original. Autre erreur relevée par Mme Klingberg : « en 1932, Darton¹¹⁰⁴ alla même jusqu'à dire que Berquin « fit un résumé de ce qu'a écrit Richardson pour les enfants », ce qui est une profonde erreur¹¹⁰⁵ ».

Le texte original figure dans la liste bibliographique nationale des œuvres hollandaises (1600-1787) qui fut publiée en 1788, avec son titre *Der kleine Grandisson, of de gehoorzaame zoon. In eene reeks van brieven en saamenspraaken*, et le nom de son auteur : Decambon¹¹⁰⁶. Il s'agit de Maria Geertruida de Cambon née Van der Weken. L'ouvrage avait été publié à La Haye en 1782, et comportait deux volumes. Voici ce que nous en dit G. Klingberg :

Le livre de de Cambon n'a rien à voir avec le roman de Richardson, à l'exception du nom de son héros, qu'elle a emprunté. Elle publia une suite en 1786 : *De Jonge Grandisson* et en 1791 également *De Kleine Klarissa*, utilisant ainsi le nom de l'héroïne du roman de Richardson *Clarissa* (1747 - 48). Elle voulait faire passer dans les livres pour enfants le même message moral que celui que pouvaient trouver les adultes dans les romans de

¹¹⁰² Jean-Jacques REGNAULT-WARIN, *L'Ami des Enfants*, tome premier, « Éloge de Berquin », p. XXIII-XXIV.

¹¹⁰³ Göte KLINGBERG, « L'œuvre de Berquin, problèmes et notes sur ses sources », in *Bicentenaire de l'Ami des Enfants*, Pessac, nous voulons lire, 1983, p. 61.

¹¹⁰⁴ Il s'agit de l'ouvrage de F. J. Harvey DARTON, *Children's book in England*, Cambridge, 1982, troisième édition révisée par Brian Alderson.

¹¹⁰⁵ Göte KLINGBERG, opus cité p.60.

¹¹⁰⁶ Ibid.

Richardson. Cela est dit d'une manière explicite dans sa préface de *De Kleine Grandisson*.¹¹⁰⁷

Nous l'avons mentionné, le livre de Berquin fut traduit en anglais sous le titre *The little Grandisson*. Nous en trouvons une sixième édition datée de 1816 au catalogue de la Bibliothèque Bodlean d'Oxford. Le texte de Madame de Cambon fut également l'objet d'une traduction, *Young Grandison*, publié en 1788 et 1790.

3 - La structure du texte

Le jeune Guillaume D. dont le père, colonel, est décédé, est envoyé pour un an en Angleterre dans la famille de Monsieur Grandisson, ami de longue date de sa famille. Il va partager la vie quotidienne de la famille et des trois enfants, Edouard, Charles et Émilie. C'est auprès du cadet qu'il passera la partie la plus importante de son temps, nouant avec lui une amitié qui se prolongera bien au-delà de son séjour. À travers la correspondance qu'il échange avec sa mère, nous suivons les événements qui rythment la vie de la famille Grandisson.

Je me suis empressé de montrer votre lettre à madame Grandisson. [...] Ecoutez mon petit ami, a-t-elle ajouté, puisque votre maman vous permet de lui écrire, et qu'elle vous ordonne de lui rendre compte de tout ce qui vous regarde, vous ne devez rien oublier. Parlez-lui de vos études et de vos amusements, et rapportez-lui vos entretiens avec mes fils et ma fille. [...] Je vous permets de lui faire part de tout ce qui se passe dans notre maison.¹¹⁰⁸

Pour son récit, Madame de Cambon avait privilégié la forme épistolaire adoptée par Richardson pour son *Histoire de Sir Charles Grandison*. Berquin n'a pas remis en cause la forme narrative du texte source¹¹⁰⁹. Principal épistolier dans cette correspondance, Guillaume n'en est pas le seul. S'adressant à sa mère restée en Hollande, il en reçoit des lettres. Au gré des déplacements des uns ou des autres, d'autres échanges ont lieu. Certaines lettres sont recopiées pour être partagées avec un correspondant tiers.

Le tableau ci-dessous révèle que la majorité des communications ont lieu entre l'Angleterre et la Hollande. Nous notons également le déséquilibre entre les lettres reçues par Madame D. et

¹¹⁰⁷ Ibid.

¹¹⁰⁸ *Le petit Grandisson*, tome premier, « Guillaume D*** à sa mère », Edition de Genève, 1796, p. 11-12.

¹¹⁰⁹ Quoique beaucoup plus important par son ampleur, *Le petit Grandisson* n'est pas le seul récit par lettres que publie Arnaud Berquin. Il en avait donné plusieurs dans *l'Ami de l'Adolescence*.

celles qu'elle envoie. Les échanges au sein de la famille Grandisson ou émanant du gouverneur de Charles Grandisson, M. Bartlet, sont limités. Edouard, le fils aîné de la famille est absent aussi bien en tant que destinataire qu'en tant que destinataire. Il est cependant évoqué dans le contenu des missives

Relations épistolaires dans *Le petit Grandisson*

EXPEDITEUR

DESTINATAIRE

ENTRE L'ANGLETERRE ET LA HOLLANDE

Guillaume D. (Angleterre)	42	Madame D (Hollande)
Madame D (Hollande)	6	Guillaume D. (Angleterre)
Charles G. (Angleterre)	1	Madame D (Hollande)

EN ANGLETERRE

Charles G. (Angleterre)	3	Guillaume D. (Angleterre)
Charles G. (Angleterre)	2	M. Grandisson (Angleterre)
M. Grandisson (Angleterre)	1	Charles G. (Angleterre)
M. Bartlet (Angleterre)	2	M. Grandisson (Angleterre)
Emilie G. (Angleterre)	1	Mme. Grandisson (Angleterre)
Mme. Grandisson (Angleterre)	1	Emilie G. (Angleterre)

Nous constatons également que les échanges entre les parents et les enfants, au sein de la famille Grandisson, se font entre personnes du même sexe : mère / fille et père / fils.

L'ouvrage fut publié en cinq parties dont les délimitations ne nous sont pas connues. L'édition de 1796, à partir de laquelle nous avons travaillé, ne reprend pas cette division et segmente le texte en deux volumes d'égale importance. Toutefois, cette division permet de constater une nette inégalité dans la répartition des soixante lettres qui composent ce récit. En effet, la première partie est constituée exclusivement de missives au nombre de quarante-cinq, tandis que la seconde ne comporte plus que quinze lettres auxquelles s'ajoutent trois récits. « En ce qui concerne la traduction « libre » réalisée par Berquin, son livre correspond pour l'essentiel à celui de de Cambon, mais on a ajouté quelques histoires¹¹¹⁰ » écrit G. Klingberg. Les trois récits seraient donc des ajouts du traducteur. Ils visent tous trois à l'exemplarité morale.

La longueur des lettres est très variable. Parmi toutes ces correspondances, vingt sont composées de dialogues, relatant le plus souvent les échanges entre les quatre enfants. Onze des entretiens relatés ne font pas intervenir d'adultes. De ces derniers, c'est M. Grandisson qui est le plus souvent présent : il intervient dans sept dialogues. Madame Grandisson n'intervient qu'à une seule occasion. Les autres adultes sont des personnages rencontrés au cours de divers événements.

Le texte de madame de Cambon réunissait beaucoup d'atouts pour intéresser un auteur comme Berquin. Il comportait tous ses thèmes privilégiés au fil des publications. Les vertus morales telles que l'honnêteté, le courage, la sincérité et l'humilité sont exaltées. La piété filiale est largement valorisée. Les vertus sociales n'en sont pas moins présentes. Le respect dû à chacun, qu'il soit domestique ou plus humble encore, l'exercice de la bienfaisance sont mis en scène de façon récurrente. La nécessité du travail et de l'étude est abordée, quelle que soit la fonction à laquelle chacun est destiné. Les militaires n'y font pas exception. Un événement funeste vient rappeler la fragilité de la fortune face aux aléas de la vie. Un incendie détruit les biens d'une famille en une nuit. La lutte contre l'oisiveté est également un sujet que

¹¹¹⁰ Göte KLINGBERG, opus cité, p. 61.

l'on retrouve régulièrement sous la plume du traducteur. S'y adjoint un rappel des dangers du jeu.

Ces thématiques sont renforcées par Berquin au moyen des récits qu'il intègre au texte initial et dont les titres sont évocateurs : *Les Avantages du travail* et encore *Les Suites dangereuses de la faiblesse de caractère*.

Le modèle pédagogique s'inscrit dans la permanence : douceur et raison en sont les caractéristiques.

Comme Henri Sandford, le personnage central semble n'avoir aucun défaut. Il sait faire face aux multiples situations auxquelles il est confronté. Edouard Grandisson assumera le rôle du personnage ayant besoin de se réformer. Il saura évoluer au contact de ce cadet âgé de treize ans.

La particularité de ce texte ne réside donc pas dans sa thématique mais dans son contexte. En effet, *Le petit Grandisson* se déroule exclusivement dans un milieu aristocratique. Pour la première fois le personnage proposé en modèle est issu de ce milieu. Il se voit même appelé à la cour pour y servir d'émule aux jeunes princes comme l'écrit M. Bartlet à M. Grandisson :

Quelle heureuse nouvelle j'ai à vous annoncer ! [...] Apprenez donc que le roi vient de l'honorer du titre de comte et de le placer en qualité d'émule auprès de ses enfants.¹¹¹¹

Le jeune garçon rend compte de l'événement à son ami Guillaume avec beaucoup de modestie :

Pourrais-tu jamais deviner mon cher ami, quel a été l'objet de mon voyage dans cette ville¹¹¹² ? [...] Eh bien ! c'est par l'ordre du roi, qui vient de me donner le titre de comte et de m'honorer d'une place distinguée auprès de ses enfants. Je ne sais ce qui peut me valoir ces honneurs. On veut me persuader que j'en suis redevable à ma conduite. Mais il me semble que je n'ai fait en cela que remplir mon devoir et que le devoir seul ne mérite pas de récompense.¹¹¹³

L'élévation du jeune Charles rejailit sur toute la famille. Son frère bénéficiera également des largesses royales, et les progrès de sa conduite le mettront en mesure de les mériter.

¹¹¹¹ *Le petit Grandisson*, tome I, p. 228-229.

¹¹¹² Il s'agit de Londres.

¹¹¹³ *Idem*, p. 226.

Edouard encouragé par l'exemple de son frère, se comporta d'une manière très louable et s'avança rapidement dans le service...¹¹¹⁴

La fin heureuse est confirmée par le post-scriptum qui transporte le lecteur quelques années plus tard et lui rend compte de l'heureuse destinée de chacun des protagonistes.

Charles fut installé auprès des jeunes princes. Il sut se rendre digne de leur estime et de leur amitié, ainsi que de la bienveillance de tous les gens de la cour.

Au bout de quelques années, il épousa une demoiselle d'une grande naissance et d'une fortune considérable. [...]

La douce et sensible Emilie [...] fut recherchée en mariage par une foule de jeunes seigneurs. Ce fut Guillaume D*** qui parvint à gagner son cœur et qui par son intelligence, son application, et sa droiture, réussit à se procurer un poste assez brillant ...¹¹¹⁵

Le texte se clôt sur une exhortation à l'adresse des lecteurs :

Puisse l'exemple de cette aimable jeunesse exciter une généreuse émulation dans mes jeunes lecteurs, et leur inspirer l'amour de l'honneur et de la vertu, en leur persuadant que ce sont les seuls biens qui peuvent fonder le bonheur sur la terre !¹¹¹⁶

Avec la parution du *petit Grandisson*, et sans l'avoir sans doute réellement prévu, Berquin achève provisoirement ses publications destinées au jeune public. La France vit à l'heure des États-Généraux qui se préparent.

E - La période révolutionnaire

Louis XVI a convoqué les Etats-Généraux pour le 1^{er} mai 1789. Le début de l'année est donc marqué par l'effervescence que provoque cette décision. Les élections des représentants et la rédaction des cahiers de doléances occupent les premiers mois de l'année.

Berquin a enfin achevé la publication de son périodique pour les adolescents et celle du *Petit Grandisson*.

¹¹¹⁴ Idem, tome II, p. 254.

¹¹¹⁵ Idem, p. 233-234.

¹¹¹⁶ Idem, p. 235.

Poursuivant sa collaboration au *Mercure de France*¹¹¹⁷, il a été appelé à la fin de cette même année, par Charles-Joseph Panckoucke, à la rédaction de *La Gazette nationale ou Moniteur universel*, nouvel organe de presse quotidien.

Nous avons évoqué précédemment la présence à Paris du Bordelais au moment des événements de l'été, présence évoquée par J. Campe dans une de ses lettres.

C'est en 1790 que son nom apparaît, lié à un nouveau périodique destiné cette fois aux habitants des campagnes. Sa démarche est intimement liée aux évolutions politiques et à la rédaction de la Constitution qui sera adoptée par l'Assemblée nationale le 3 septembre 1791 puis agréée par le roi le 13 septembre suivant.

a - *La Bibliothèque des villages*

C'est dans les périodiques de Panckoucke auxquels Berquin collabore que nous trouvons les avis concernant la *Bibliothèque des villages*. Le *Moniteur Universel* annonce le nouvel ouvrage dans son numéro du 20 juillet 1790.

Bibliothèque des villages par M. Berquin

Cet ouvrage sera composé de dix petits volumes d'environ 100 pages chacun. Ces dix volumes paraîtront successivement le 1^{er} de chaque mois à compter du 1^{er} juillet 1790. La souscription pour les 10 volumes rendus port franc par la poste dans tous les villages est de 6 livres — Chaque volume séparément 12 sous —

On peut souscrire à tous les bureaux de poste avec la précaution d'affranchir la lettre et le port de l'argent, sans quoi ni l'un ni l'autre ne seraient retirés et adresser le tout à M. Le Prince, directeur du bureau de l'Ami des Enfants, rue de l'université, N° 28, à Paris. Le premier volume paraît actuellement.¹¹¹⁸

Comme lors de ses entreprises précédentes, Berquin envisage une publication limitée en volumes et en temps. Dix volumes, dix mois de publication. Nous notons qu'il a confié la diffusion de son ouvrage au Bureau de l'Ami des Enfants, toujours dirigé par M. Le Prince.

¹¹¹⁷ Le nom de Berquin apparaît dans la liste des rédacteurs de la partie littéraire aux côtés de ceux de Marmontel, La Harpe, Chamfort, de l'Académie française et Framery à partir de novembre 1790. Il disparaît de cette liste dans le numéro du 17 décembre 1791, soit 4 jours avant sa mort.

¹¹¹⁸ *Ancien Moniteur*, volume 5, n° 201, Mardi 20 juillet 1790, p. 167.

La modicité du prix est à souligner : 6 livres, c'est nettement inférieur aux souscriptions précédentes. Mais le tarif est adapté aux ressources du nouveau public visé.

1 - Former de nouveaux citoyens

La naissance de la *Bibliothèque des villages* est motivée par les événements en cours. Berquin s'en explique dans une longue notice publiée par le *Mercure de France* du 28 août 1790 et qui s'ouvre par ces mots :

La liberté veut des hommes et des citoyens ; elle n'en peut créer que par l'instruction.¹¹¹⁹

Berquin oppose dès le premier abord instruction et frivolité, ville et campagne. S'agissant de l'instruction, il écrit : « celle que je réclame pour les campagnes n'est pas composée de cette foule de connaissances frivoles dont on amuse le loisir des villes ¹¹²⁰ ». Sa démarche n'est pas sans rappeler celle qu'il a suivie dans les périodiques pour la jeunesse : simplicité des textes adaptés au lecteur, faisant appel à son cœur et à sa raison.

Simple comme les besoins de l'habitant du village et proportionnée à son intelligence, elle doit surtout parler toujours vivement à son cœur et toujours juste à sa raison.¹¹²¹

Car l'homme de la campagne est comme l'enfant, il faut « le tenir en garde contre la charlatanerie » et « le détourner ou le guérir de ses superstitions ¹¹²² ».

Le substantif « instruction » — et ses dérivés — est le terme qui revient le plus souvent sous la plume de Berquin. Il évoque « le plan de son instruction », une « instruction si utile et cependant jusqu'à ce jour si étrangère aux campagnes », il parle « des principes généraux de morale et d'instruction civique » et présente son ouvrage comme une « lecture instructive ». Quelques lignes plus loin, il fait appel aux notables de la campagne afin qu'ils contribuent « à répandre au sein des campagnes une instruction qui enseigne à leurs habitants les moyens de vivre heureux sans être jaloux de leurs jouissances ». Enfin il en appelle aux municipalités

¹¹¹⁹ *Mercure de France*, samedi 28 août 1790, pp. 150-155.

¹¹²⁰ *Idem*.

¹¹²¹ *Ibid*.

¹¹²² *Ibid*.

pour diffuser un ouvrage qui répond « au vœu formé par l'Assemblée nationale pour l'instruction du peuple ».

Au « petit nombre de connaissances physiques et naturelles » que Berquin se propose de répandre, s'ajoutent un enseignement moral et social ainsi que les lumières sur la nouvelle Constitution :

Le développement de ces vérités simples mais fécondes, de la morale universelle qui doivent élever ses idées, épurer ses sentiments, fonder tous les principes, soit de ses actions particulières, soit de sa conduite envers les autres ;

L'objet et les avantages des conventions sociales, l'intérêt qu'il a de les observer fidèlement, l'indispensable nécessité de travailler à la prospérité publique pour son propre bonheur ;

Enfin la constitution mise à sa portée, le prix de la liberté dont elle veut le faire jouir, avec les justes bornes de son étendue, le zèle pour les fonctions qui lui seront confiées, le respect pour les lois et l'amour de la patrie :

Tels sont les principaux objets que j'embrasse dans le plan de son instruction...¹¹²³

Il s'agit de former les hommes des campagnes à leur nouveau rôle de citoyen, en leur donnant les moyens de prendre toute leur place mais également en leur ouvrant les yeux sur les nouveaux devoirs qui leur incombent.

La nouvelle publication ne se veut en rien subversive et Berquin compte sur de nombreux relais pour la diffuser.

Il évoque d'abord une lecture « instructive et touchante » de la *Bibliothèque des villages* par « un père de famille pendant les longues soirées de l'hiver ou dans ces journées pluvieuses qui suspendent les travaux rustiques¹¹²⁴ ». Mais Berquin ne veut pas limiter l'expansion de son périodique à l'intérieur domestique. Il en imagine la lecture « entre de bons voisins réunis dans les veillées, auprès du lit des malades, dans les ateliers de charité, dans les salles de convalescence des maisons hospitalières, pendant les heures de délassement des travaux publics ou des vendanges et des moissons ». Cette lecture viendrait utilement remplacer « les

¹¹²³ Ibid.

¹¹²⁴ Ce tableau n'est pas sans rappeler celui de la famille attendrie par le spectacle de leur fille émue chantant une romance de Berquin, esquissé dans le *Discours sur la romance*.

histoires licencieuses qui corrompent les cœurs, de ces contes absurdes de sortilèges qui troublent les imaginations ¹¹²⁵» et tout ce qui vient perturber l'harmonie familiale et sociale.

Ces propos de médisance et de calomnie qui sèment la discorde entre les familles, engendrent les haines, les querelles et les procès, et plus d'une fois ont occasionné des violences et des assassinats ¹¹²⁶.

Berquin fait également appel aux prêtres des paroisses, « ministres d'un Dieu, l'ami du pauvre, dont il emprunte la voix pour parler au cœur de l'habitant des campagnes, le détourner du vice et l'arracher à l'ignorance et à l'erreur... ¹¹²⁷ ». Aux dames bienfaitrices, l'auteur propose son ouvrage :

Souffrez que j'accompagne vos pas pour vous aider à soutenir la patience et à relever le courage du malheureux... ¹¹²⁸

Enfin, l'auteur compte sur ceux qui ont placé leur « habitation loin de la corruption des villes » ou qui fuient « leur tumulte dans les beaux jours de l'année pour aller jouir du calme des champs ». Il en appelle à l'intérêt qui est le leur de favoriser l'éducation du peuple des campagnes :

Songez combien il importe au soin de votre repos de contribuer à répandre au sein des campagnes une instruction qui enseigne à leurs habitants les moyens de vivre heureux sans être jaloux de vos jouissances, qui leur indique les biens qu'ils peuvent recueillir du voisinage de votre séjour, par une heureuse intelligence entre la richesse et le travail, qui leur inspire la honte de la fraude, le dégoût de la chicane et surtout une profonde horreur pour les excès ¹¹²⁹ où une ignorance aveugle les a malheureusement entraînés ces derniers temps ¹¹³⁰.

S'appuyant sur « le caractère évident d'utilité de cet ouvrage », sur le succès de ses périodiques pour la jeunesse et la confiance que les pères lui ont accordée, Berquin espère « qu'il y aura peu de corps municipaux qui ne s'empressent de répondre au vœu formé par l'Assemblée nationale pour l'instruction du peuple ».

Pour favoriser l'émulation, l'auteur s'engage à « faire connaître à la fin de chaque volume les noms de ceux qui seront entrés dans ces vues patriotiques ». Il n'en fut rien dans les volumes

¹¹²⁵ Ibid.

¹¹²⁶ Ibid.

¹¹²⁷ Ibid.

¹¹²⁸ Ibid.

¹¹²⁹ Berquin fait allusion à la « grande peur », cette réaction de violence qui s'emparât des campagnes après la prise de la Bastille.

¹¹³⁰ Ibid.

auxquels nous avons eu accès. Nous ne pouvons dire quelle fut la diffusion de cet ouvrage dont il ne reste que peu de traces.

Le projet était ambitieux car il s'agissait par « l'effet naturel d'une heureuse impression reçue à la fois dans toutes les âmes et fortifiée par sa communication [...] d'éclairer les esprits, d'adoucir les mœurs, d'inspirer le goût de la paix, de l'ordre et de la justice, de faire naître la fraternité, la bienfaisance et le patriotisme et d'étendre ainsi l'empire de toutes les vertus ¹¹³¹ ».

La division en volumes doit permettre une meilleure circulation de la publication et offrir la possibilité de remplacer les tomes défectueux ou égarés.

Lorsque Berquin publie cette notice, deux volumes de la *Bibliothèque des villages* ont déjà paru et le *Moniteur universel*¹¹³² a publié un article quelques jours auparavant, le 12 août. C'est, avec un article du 1^{er} janvier 1791, la seule trace de réception de l'ouvrage que nous ayons identifiée au cours de nos recherches.

Le texte est introduit par une affirmation qui inscrit d'emblée l'ouvrage dont il va être question dans la filiation des Lumières et son auteur parmi les hommes éclairés :

L'instruction des peuples est depuis longtemps l'objet le plus ardent des vœux et des travaux de tous les hommes éclairés, des vrais amis de la justice et de la liberté publique¹¹³³.

...

Beaucoup d'hommes estimables ne tarderont pas sans doute à se proposer ce grand objet de travail. Mais M. Berquin aura la gloire et le bonheur de l'avoir conçu et exécuté le premier¹¹³⁴.

L'article n'est pas signé mais le rédacteur, sans doute proche de Berquin, est acquis aux changements en cours. Ce sont d'ailleurs ces bouleversements qui justifient l'entreprise dont il va être question.

¹¹³¹ *Le Mercure de France*, Samedi 28 août 1790, pp. 150-155.

¹¹³² *Le Moniteur universel*, de même que le *Mercure de France* étaient publiés par Charles-Joseph Panckoucke. Le premier était de création récente (fin 1789) et quotidien, contrairement aux autres publications de l'éditeur.

¹¹³³ *Le Moniteur universel*, n° 224, Jeudi 12 août 1790, pp. 371-372.

¹¹³⁴ *Idem*.

Jamais la nécessité de cette instruction ne fut sentie avec plus de force que dans les circonstances actuelles. Le peuple a recouvré tous les droits qui lui appartiennent et dont il peut jouir par la nature des choses¹¹³⁵.

Parmi les circonstances, on peut citer l'abolition des privilèges¹¹³⁶ un an auparavant, suivie quelques semaines plus tard par la publication de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen¹¹³⁷. Mais c'est surtout l'élaboration de la première constitution¹¹³⁸, en cours de rédaction au moment où Berquin publie, qui est évoquée. Le critique l'affirme :

Sans exercer aucun pouvoir réel, parce qu'il ne peut pas agir d'une manière positive et directe, et que toute action de cette nature serait contraire à son propre intérêt, il exercera une véritable puissance morale, toujours active et toujours subsistante. Il influera par ses choix, par ses opinions, par la libre et indépendante distribution de l'*honneur* et du *mépris*¹¹³⁹ dont il est l'unique source, sur toutes les parties de l'ordre social. C'est donc sur les habitudes morales du peuple que va s'appuyer dans tous ses points la constitution nouvelle¹¹⁴⁰.

Or, l'homme du peuple, l'homme des campagnes n'a pas été préparé à ce nouveau rôle. Il a été tenu dans l'obscurantisme et il « faut épurer cette masse que l'action combinée de l'ignorance, de l'oppression et de la misère a corrompue depuis si longtemps¹¹⁴¹ ».

Trois mots reviennent régulièrement dans le cours de l'article : « liberté » (8 occurrences), « justice » (7 occurrences) et « raison » (6 occurrences). Cette dernière doit prendre appui sur les « esprits éclairés ».

Pour offrir à la liberté nouvellement acquise des bases solides, il est nécessaire d'ouvrir l'esprit du peuple à la justice et à la raison ; l'homme doit être digne de cette responsabilité qui lui est maintenant conférée.

Il faut faire renaître et attacher pour toujours à la raison, à la justice, à tous les sentiments généreux de la nature humaine des âmes que toutes les espèces de tyrannies et d'impostures ont éternellement conspiré à dégrader et à abrutir.¹¹⁴²

¹¹³⁵ Ibid.

¹¹³⁶ L'abolition des privilèges a été votée dans la nuit du 4 août 1789.

¹¹³⁷ Le 26 août 1789.

¹¹³⁸ Elle sera acceptée par Louis XVI le 13 septembre 1791.

¹¹³⁹ En italique dans le texte.

¹¹⁴⁰ *Le Moniteur universel*, opus cité.

¹¹⁴¹ Ibid.

¹¹⁴² Ibid.

L'homme du peuple est comparé à cette statue de Glaucus, qu'évoque Rousseau dans la préface de son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*¹¹⁴³. Sa nature première a été altérée par l'asservissement auquel l'a soumise la société. Un vaste chantier s'ouvre pour les hommes éclairés.

Que les âmes des hommes, que tous les esprits éclairés se réunissent donc aujourd'hui pour rendre le peuple digne de sa liberté nouvelle ; qu'ils lui apprennent chaque jour, que chaque jour ils fassent sentir à son cœur et à sa raison qu'il n'est point de droits sans devoirs, qu'il n'est point de liberté sans l'obéissance passive à l'autorité de la loi, sans le respect le plus absolu pour la sûreté, la propriété de chaque individu ; qu'ils lui apprennent à substituer à ces sentiments haineux qui dépravent les hommes en les divisant, par les prétentions de la vanité, plus que par la jouissance de leurs droits véritables, ces sentiments de bienveillance générale qui les perfectionnent en les réunissant par le sentiment vrai de leurs besoins, par les affections de leurs cœurs, par les lumières de leurs esprits ; qu'ils forment, en un mot, en faveur de l'instruction publique, c'est à dire en faveur de la perfectibilité de l'espèce humaine, cette ligue que les tyrans avaient autrefois signée contre elle d'un bout de la terre à l'autre, et l'empire de la liberté sera immuable, parce qu'il a pour base la raison et la justice universelle.¹¹⁴⁴

Nous relèverons deux éléments dans cet extrait. Tout d'abord, la perfectibilité¹¹⁴⁵ de l'être humain doit être la conviction fédératrice de tous ceux qui veulent contribuer à l'instruction du peuple. Quant à l'objectif fixé, « l'obéissance passive à l'autorité de la loi », il s'agit moins de donner des lumières pour participer à l'élaboration des lois que de permettre de suivre et d'accepter les mutations en cours. L'action est dévolue aux représentants que le peuple s'est donné.

Sur la voie de l'instruction du peuple, Berquin est présenté comme un pionnier qui sera suivi sans doute. Ce sont ses talents de guide de la jeunesse qui le désignent pour cette tâche.

C'était à l'homme bon, ingénieux et sensible, qui depuis tant d'années et avec une si honorable constance, par de naïves et simples leçons de morale particulière, prépare l'âme des enfants à de grands actes de la morale publique et concourt avec tant de succès à rendre l'enfance digne des glorieuses années qui l'attendent...¹¹⁴⁶

¹¹⁴³ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur les origines et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, préface, Édition Flammarion-Le Monde, 2008, pp. 171-172.

¹¹⁴⁴ Ibid.

¹¹⁴⁵ Terme attribué à Turgot en 1750 et à Rousseau en 1755.

¹¹⁴⁶ *Le Moniteur universel*, opus cité.

Qui mieux que *L'Ami des enfants* peut devenir « l'Ami du peuple des campagnes », un peuple resté dans l'enfance car privé des lumières de l'instruction. Et pour s'adresser à l'enfance, il faut un langage simple. C'est donc à « un homme exercé à parler la langue simple et modeste de la nature, de faire entendre la voix de la justice et de la raison dans l'humble demeure de l'homme des champs ; dans ces obscures et paisibles retraites où le cultivateur libre désormais des entraves de la fiscalité et de la féodalité jusqu'à ce jour réunies contre lui, pourra enfin trouver le loisir et les moyens de perfectionner sa raison et son cœur¹¹⁴⁷ ».

Le critique en appelle aux « dignes chefs des municipalités », aux « respectables pasteurs des paroisses » dont « le plus grand intérêt comme le premier devoir est de répandre autour d'eux les idées justes et raisonnables qui doivent assurer l'exécution des lois et le maintien de l'ordre public ». Qu'ils se mobilisent pour soutenir et relayer l'entreprise de M. Berquin « de toute la force de leur patriotisme et de leur humanité¹¹⁴⁸ ».

La parole est ensuite laissée à l'auteur à travers un extrait de l'article que Berquin publiera deux semaines plus tard dans le *Mercur*¹¹⁴⁹ et dans lequel il expose les différents relais sur lesquels il compte pour diffuser son ouvrage. Le rédacteur du *Moniteur* revient ensuite sur le premier volume pour aborder le contenu.

Le premier volume de cet ouvrage intéressant paraît depuis le 1^{er} juillet, et la manière dont il est exécuté répond parfaitement à l'idée qu'en avait donné le talent et les principes connus de M. Berquin [...] M. Berquin a placé à la tête de ce premier volume une courte adresse aux habitants de la campagne. C'est là qu'il commence à leur annoncer que l'ordre public consiste dans l'exécution de tous les devoirs, dans le respect réciproque de tous les droits, et que cette idée est l'objet unique de son ouvrage¹¹⁵⁰.

Le samedi 13 novembre 1790, le *Moniteur universel* reprend l'annonce du périodique dont « il paraît quatre volumes actuellement¹¹⁵¹ ».

Il lui consacre un nouvel article dans son numéro 1 du 1^{er} janvier 1791. Cinq volumes sur les dix prévus ont été publiés.

¹¹⁴⁷ Ibid.

¹¹⁴⁸ Ibid.

¹¹⁴⁹ Nous n'avons pas trouvé trace d'une publication antérieure du texte de Berquin. Il ne figure pas en tête du premier volume de la *Bibliothèque des villages* que nous avons pu consulter. C'est pourquoi nous envisageons une proximité entre Berquin et le rédacteur du *Moniteur* du fait de la collaboration du Bordelais au quotidien.

¹¹⁵⁰ *Le Moniteur universel*, opus cité.

¹¹⁵¹ *Le Moniteur universel*, n° 317, Samedi 13 novembre 1790, p. 359.

Avant de décliner le contenu de chacune des livraisons, le rédacteur rappelle le mérite de l'auteur et les qualités qui justifient son entreprise.

Nous avons dit combien cet ouvrage périodique, si intéressant par son objet, par l'exécution et par le mérite reconnu de son estimable auteur était digne de fixer l'attention publique et d'être soutenu et encouragé par le zèle patriotique des chefs des municipalités et des pasteurs des paroisses. Le talent de M. Berquin pour ce genre d'instruction est depuis si longtemps attesté par de nombreux succès, que son nom seul suffirait pour recommander cet ouvrage à l'intérêt du public.¹¹⁵²

L'étoile de l'Ami des enfants n'a pas encore pâli dans le ciel révolutionnaire. Les volumes « renferment, comme le premier, les principes de la morale la plus pure et les règles de conduite les plus propres à rendre les hommes justes, bons, généreux, fidèles aux lois, amis de l'ordre et de la paix ¹¹⁵³ ». Berquin suit donc la voie qu'il a lui-même annoncée. Il est à noter qu'il respecte les délais de publication.

Le rédacteur du *Moniteur* salue le choix de la forme dramatique « qui accroît l'intérêt en frappant l'imagination avec plus de vivacité ¹¹⁵⁴ ». C'est « un art » qui permet de « mettre en opposition les vérités et les erreurs, les vertus et les vices, et de faire sortir de cette lutte d'imagination, qui n'est au fond que le tableau même de la vie, les principes de raison et de justice, auxquels chaque homme, pour son propre intérêt, doit rester immuablement attaché ; cet art, lorsqu'il est bien employé, est un des secrets les plus précieux de l'enseignement ¹¹⁵⁵ ». Le critique reconnaît à Berquin ce talent qu'il n'a plus à démontrer.

M. Berquin a prouvé dans tous les ouvrages, combien il ¹¹⁵⁶ lui était familier. À l'avantage de cette forme, au talent de saisir, dans les petites scènes domestiques, les plus légers mouvements des passions, les événements en apparence les moins intéressants, et ces détails imperceptibles qui révèlent tout d'un coup à un observateur attentif les secrets des choses et des personnes, M. Berquin joint le mérite de cette clarté, de cette élégante simplicité de style, de cette convenance parfaite du langage, avec l'intelligence de ceux à qui l'on parle ; qualités sans lesquelles on peut si difficilement dans ce genre d'écrits, obtenir un succès véritable.¹¹⁵⁷

¹¹⁵² *Le Moniteur universel*, n°1, Samedi 1^{er} janvier 1791, p. 10.

¹¹⁵³ *Idem*.

¹¹⁵⁴ *Ibid.*

¹¹⁵⁵ *Ibid.*

¹¹⁵⁶ Il s'agit de l'art de la forme dramatique.

¹¹⁵⁷ *Ibid.*

L'article nous éclaire sur certaines sources de Berquin qui n'a pas modifié son habitude d'emprunter la matière de ses écrits. Ainsi nous apprenons que « *l'Adresse aux habitants des campagnes* sur le bonheur que leur assure le nouvel ordre de choses établi par la constitution » est « extrait d'un excellent écrit de M. Boissy d'Anglas, député à l'Assemblée nationale et qui a pour titre *A mes concitoyens*¹¹⁵⁸. Un autre texte, paru dans le volume quatre¹¹⁵⁹ est une « explication de la Déclaration des Droits par M. Morel de Vindé, ci-devant conseiller au Parlement de Paris, dont les représentants du peuple viennent de récompenser les vertus civiques et les lumières d'une manière digne d'elle, en le nommant l'un des juges de la capitale¹¹⁶⁰ ». C'est signaler que Berquin sait puiser aux bonnes sources.

Concernant le troisième volume, le rédacteur souligne que celui-ci « est destiné à mettre sous les yeux des habitants des campagnes le tableau des maux et des désordres de toutes espèces qu'enfantent l'esprit de chicane et les procès, et afin que leur imagination soit plus frappée de cet épouvantable fléau, il rassemble dans une suite d'événements et d'actions dont il est impossible qu'un seul d'entre eux n'ait pas été le témoin au moins une fois dans sa vie, tous les faits et toutes les idées qui peuvent leur rendre plus odieux l'esprit de discussion¹¹⁶¹ ». Par esprit de discussion, il faut entendre l'esprit procédurier qui pousse à entrer dans la chicane, à porter l'affaire au tribunal plutôt qu'à rechercher une solution amiable.

Le rédacteur promet de parler « incessamment » du cinquième volume. S'il le fit, nous n'en avons pas trouvé trace. Une explication peut-être avancée. Le tome 5 venait de paraître. D'autres numéros étaient sans doute attendus pour revenir sur l'ouvrage. Or, s'il y eut un volume 6, il fut sans doute le dernier. Nous avons pu reconstituer, avec les volumes I, III, IV et V, la chronologie des textes. L'édition de 1852 sur laquelle nous avons travaillé n'indique pas la division en volumes. Les textes supplémentaires intercalés entre les tome I et III nous ont paru appartenir au tome II. Les derniers textes du volume devant former le tome VI¹¹⁶². Le tableau ci-dessous permettra de constater que ce dernier volume est composé exclusivement

¹¹⁵⁸ Nous avons lu ce texte qui ne correspond pas à la *Bibliothèque des villages* dont il est question ni à aucun autre.

¹¹⁵⁹ Nous avons découvert tardivement ce texte qui n'est pas répertorié avec les trois autres volumes dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale. Contrairement aux volumes I, III, V d'un format in-32, ce quatrième volume, également diffusé au Bureau de l'Ami des Enfants est un in-16. Il contient exclusivement l'ouvrage de M. Morel de Vindé, précédé d'une introduction non signée que l'on peut attribuer à Berquin. Il n'est pas repris dans l'édition du dix-neuvième siècle que nous avons consultée également.

¹¹⁶⁰ *Le Moniteur universel*, 1^{er} janvier 1791.

¹¹⁶¹ Idem.

¹¹⁶² Nous n'avons trouvé aucune trace de ce volume VI.

de textes déjà publiés par Berquin. Il faut également envisager l'éventualité que l'éditeur du dix-neuvième siècle ait choisi de supprimer les textes trop influencés par le mouvement révolutionnaire pour les remplacer par des extraits des périodiques. A ce stade de notre étude, nous ne pouvons pas trancher.

Une fois de plus Berquin interrompit sa publication dont le succès pourtant dépassait les frontières. Le *Journal encyclopédique* d'octobre 1790 avait fait paraître cette notice dans sa page consacrée à l'Allemagne :

Bibliothèque des villages, par M. Berquin, traduite en allemand par J. L. « cet ouvrage, aussi intéressant qu'utile et approuvé par l'Assemblée nationale (est-il dit dans un avis que l'on nous a récemment adressé) formera un recueil exact des décrets sur la constitution & de toutes les connaissances qui peuvent être relatives à l'instruction, si nécessaire, tant de l'habitant de la campagne que de tout autre citoyen. Il sera composé de 10 petits volumes in-8°, lesquels paraîtront successivement de mois en mois à compter du 1^{er} octobre 1790. Le prix de la souscription est de 6 liv. argent de France. Elle restera ouverte à ce prix jusqu'au 1^{er} janvier 1791. Après cette époque les dix volumes coûteront 8 livres. On peut souscrire chez le traducteur, J. Leistenschneider, imprimeur & papetier à Dilling, près de Sar-Louis, ou chez le sieur Stein, libraire en ladite ville. On est prié d'affranchir, en souscrivant les lettres et l'argent. Les exemplaires seront expédiés aux frais de MM les souscripteurs. Les dix volumes brochés coûteront 7 liv en souscrivant avant le 1^{er} janvier 1791 et 9 liv. après cette époque. »¹¹⁶³

L'assentiment de l'Assemblée nationale est mentionné comme garant. Quant au contenu annoncé, il ne correspond pas tout à fait à celui de la *Bibliothèque des villages* mais à un autre périodique dont nous serons amenée à reparler.

2 - Forme et contenu de la Bibliothèque des villages

Berquin ne publia donc que 5 ou 6 numéros de son nouveau mensuel. Nous donnons ici la distribution des textes

Répartition des textes dans la Bibliothèque des villages.

Les astérisques renvoient à une publication antérieure des textes, indiquée au bas du tableau.

¹¹⁶³ *Le Journal encyclopédique*, octobre 1790, p. 303

- Volume I Aux Habitants des campagnes
 L'Heureux ménage
 Les Enfants
 Les Serviteurs
 Le Paysan bienfaiteur de son pays **
- Volume II Le Bonheur de l'habitant des campagnes
 L'Accroissement de famille ** (2)
 L'Orgueil puni **
 Le Lit de mort **
- Volume III Le Procès entre frères *
 Le Procès entre amis
 Le Procès entre voisins
 Réflexions sur les trois histoires précédentes
 La Poule et les œufs – Réflexions
 Principes de conduite dans les procès (1)
 Adresse aux plaideurs de villages (1)
- Volume IV Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen mise à la portée de tout le monde et comparée avec les vrais principes de toute société (1)
- Volume V Le Mécontent
 Jacinthe *
 La Paresse
 Le Découragement
 L'Avarice
 L'Honneur
 La Parure
 De l'Exactitude à payer ses dettes et du secret de s'enrichir
 La Science du bonhomme Richard
- Volume
 VI¹¹⁶⁴ Le Service intéressé *

¹¹⁶⁴ Avec les réserves que nous avons exprimées précédemment. Ces mêmes textes sont donnés entre ceux des volumes III et V dans l'édition de *La Bibliothèque des Villages*, à Lyon, Perisse Frères, Libraires, 1835. Nous ne pouvons affirmer que tous les textes des volumes II et VI appartiennent à la *Bibliothèque des villages*.

Oraison funèbre d'un paysan ***
L'Honnête fermier **
Le Luth dans la montagne **

* texte publié dans *L'Ami des Enfants*

** texte publié dans *L'Ami de l'Adolescence*

*** texte publié dans *Lectures pour les enfants ou choix de petits contes*

(1) Ces textes ne sont pas repris dans les éditions du dix-neuvième siècle que nous avons consultées.

(2) Ce texte ne figure pas dans l'édition Perisse de 1835

Arnaud Berquin annonce lui-même que les deux derniers textes du volume V sont de la plume « du célèbre Franklin, qui a tant contribué à la liberté de l'Amérique, sa patrie et qui a mérité par là que sa mémoire soit honorée, et ses instructions suivies par tous les peuples qui savent jouir de la liberté¹¹⁶⁵ ». Le tableau ci-dessus nous montre que Berquin puise dans son propre fond, reprenant aussi bien des textes de *l'Ami des enfants* que de *l'Ami de l'Adolescence*. Dix de ces écrits ont déjà été publiés au Bureau de l'Ami des Enfants. Cette langue simple qui parle au cœur et à la raison des gens des campagnes, Berquin est allée la chercher dans ses périodiques pour la jeunesse.

La répartition des textes au sein des différents volumes est inégale. Moins fournis que les précédentes publications — une centaine de pages au lieu de 144 — les fascicules comportent de un à neuf textes selon les fascicules.

Les titres sont divers, évoquant parfois une qualité (*L'honnête Fermier*), un défaut (*La Paresse*, *L'Avarice*), un personnage (*Jacinthe*), un conseil (*De l'Exactitude à payer ses dettes*

¹¹⁶⁵*L'Honneur*, p. 187 in *Bibliothèque des Villages*. Les citations empruntées aux volumes II, III et IV de la *Bibliothèque des villages* proviennent de l'édition suivante : *Le livre de famille suivi de la Bibliothèque des villages et d'un choix de lectures extrait des meilleurs auteurs* par Berquin, nouvelle édition, Paris, Didier, libraire-éditeur, 35 quai des Augustins, 1852.

Les citations du volume I sont extraites de l'édition publiée au Bureau de l'Ami des Enfants en 1790.

Les citations des textes suivants : « Principes de conduite dans les procès » et « Adresse aux plaideurs de village » sont extraites du volume III de *La Bibliothèque des villages* publié au Bureau de l'Ami des Enfants, Paris, 1790.

Les emprunts au texte de M. Morel de Vindé, *La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen expliquée...* sont tirés du volume IV, publié au Bureau de l'Ami des Enfants en 1790.

et du secret de s'enrichir), un texte expliqué (*La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen expliquée...*). S'y ajoutent des *Réflexions*, des *Principes*, des *Adresses*, formes plurielles d'un même objet : le commentaire assorti de conseils. Berquin se substitue ainsi à l'éducateur, rôle assumé par les parents ou leurs représentants (précepteur, gouvernante) auprès des enfants et des adolescents et dont la fonction était d'aider le lecteur à tirer tout le profit possible de sa lecture.

Berquin présente son périodique comme pouvant intéresser également les petites gens des villes. Pourtant, faisant écho au titre, les récits ont pour cadre unique la campagne. Parmi les personnages dont on peut déterminer le métier nous avons relevé :

Paysan aisé : 12

Fermier : 2

Jardinier 1

Berger : 1

Soldat : 1

Meunier : 1

Maçon : 1

Seul, le texte de M. Morel de Vindé, dans le volume IV, se veut hors contexte bien que s'adressant aux habitants des campagnes.

Les textes ayant une fonction didactique s'adressent également à ces petits propriétaires auxquels la nouvelle constitution donne le droit de vote. *Les Serviteurs* est un guide non pas à l'usage des domestiques mais de leurs maîtres.

Le rédacteur du *Moniteur universel* salue le recours à la forme dramatique dans laquelle il reconnaît quelque talent à l'auteur. Sur l'ensemble de la publication, neuf textes se présentent sous la forme d'un dialogue parfois encadré par une courte narration. *L'honnête Fermier* est un drame en cinq actes et le seul texte présentant les caractéristiques de la pièce de théâtre.

Toutefois dans cette nouvelle publication, Berquin recourt à une forme qui témoigne de la prise en compte de ce nouveau public. À huit reprises¹¹⁶⁶, le texte s'adresse directement aux lecteurs, les appelant « chers amis » et instaurant une relation de proximité.

Cette interpellation des lecteurs sur le mode collectif se retrouve tout au long de la publication, parfois en ouverture du texte qui se présente alors comme un discours qui leur serait adressé :

Mes chers amis,

Tous les hommes répandus sur la surface de la terre ne forment qu'une grande famille, puisque la religion nous dit qu'ils sont nés des mêmes parents.¹¹⁶⁷

Mes chers amis,

La plupart des malheurs qui affligent les hommes, comme je vous le ferai voir dans la suite par mille exemples frappants prennent leur source dans la mauvaise éducation qu'on leur a donnée.¹¹⁶⁸

Mes chers amis,

Si vous voulez être bien servis par vos domestiques, vous devez également éviter d'être trop sévères ou trop faibles à leur égard.

La sollicitation du lecteur intervient parfois dans les premiers propos du texte, renforçant l'emploi du style direct.

Nos premiers ayeux, mes chers amis, ne vivaient pas si rapprochés les uns des autres que nous le sommes actuellement.¹¹⁶⁹

Vous connaissez tous l'ancien proverbe qui dit : un bon payeur est seigneur de la bourse des autres. Il n'en est point de plus vrai, mes chers amis.¹¹⁷⁰

En dehors de ces interpellations, Berquin s'adresse également à ses lecteurs pour leur expliquer son projet :

¹¹⁶⁶ Les textes concernés sont : *Aux habitants des campagnes* ; *L'Heureux ménage* ; *Les Enfants* ; *Les Serviteurs* ; *Réflexions sur les trois histoires précédentes* ; *Adresse aux plaideurs de village* ; *De L'exactitude à payer ses dettes et du secret de s'enrichir* ; *La Science du bonhomme Richard*.

¹¹⁶⁷ B. V. *Aux Habitants des campagnes*, vol. I, p. 117.

¹¹⁶⁸ B. V. *Les Enfants*, vol. I, p. 122.

¹¹⁶⁹ B. V. *Adresse aux plaideurs de village*, vol. III, p. 61.

¹¹⁷⁰ B. V. *De L'exactitude à payer ses dettes, et du secret de s'enrichir*, vol. V, p. 194.

Mon dessein est de vous développer ce grand principe, en vous montrant son application et ses effets dans ce qui se passe au sein d'une famille champêtre bien administrée par la prudence de ses chefs, dans un village heureux par la bonne intelligence de ses habitants et enfin dans un vaste empire qui fleurit par la sagesse et la force des lois.¹¹⁷¹

Il ne me reste plus qu'à vous faciliter les moyens de faire naître ce bonheur dans la vôtre, en vous indiquant les règles que vous devez suivre dans votre conduite à l'égard de vos enfants et de vos serviteurs.¹¹⁷²

Si je vous ai peint sans la moindre exagération tout ce que l'esprit de chicane vous fait perdre, soit dans votre fortune, soit dans votre repos, soit dans vos sentiments de religion et d'humanité, veuillez encore écouter ma voix et m'accorder votre confiance. Je vais vous dire ce que vous devez faire et ce que vous devez éviter pour vous garantir de ces malheurs.¹¹⁷³

Le partage de l'expérience est aussi un moyen de se rapprocher du lecteur. C'est parfois l'auteur qui partage son expérience :

L'idée de la Divinité, représentée sous un appareil vengeur, ne peut produire que de fâcheuses impressions sur un enfant. [...] je frémis encore du funeste égarement où je l'ai vu entraîner, il y a quelques années, un jeune habitant de la campagne...¹¹⁷⁴

Les évocations ne se limitent pas au domaine de l'enfance et les comportements adultes sont également fustigés :

Avec quelle indignation, n'ai-je pas entendu sortir quelquefois ces mots de votre bouche ! Il faut que ma partie adverse ou moi soyons ruinés dans cette affaire.¹¹⁷⁵

Les comportements des campagnards dans leur intérieur domestique font également l'objet de critiques :

J'ai vu des fermiers assez fiers pour refuser de manger avec leurs valets. Je ne sais s'ils s'en trouvaient plus grands à leurs propres yeux ; mais il me semble que tous les gens raisonnables trouveront cet orgueil bien petit.¹¹⁷⁶

¹¹⁷¹ B. V. *Aux Habitants des campagnes*, vol. I, p. 117.

¹¹⁷² B. V. *L'heureux Ménage*, vol. I, p. 122.

¹¹⁷³ B. V. *Adresse aux plaideurs de village*, vol. III, p. 71.

¹¹⁷⁴ B. V. *Les Enfants*, vol. I, p. 124.

¹¹⁷⁵ B. V. *Adresse aux plaideurs de village*, vol. III, p. 80.

¹¹⁷⁶ B. V. *Les Serviteurs*, vol. I, p. 131.

Remarquons le procédé qui permet à l'auteur d'obtenir l'adhésion de ses lecteurs par une identification à ces gens « raisonnables ».

Parfois Berquin en appelle également à l'expérience de ses lecteurs :

Je n'ai pas besoin de vous le prouver par des exemples : il s'en présente chaque jour un assez grand nombre à vos regards.¹¹⁷⁷

N'en est-il pas beaucoup parmi vous qui sont les meilleurs gens du monde dans leur sang-froid et que la moindre ivresse rend aussitôt furieux ?¹¹⁷⁸

La fonction conative du langage domine avec des énoncés performatifs visant à obtenir un changement de comportement du lecteur. L'emploi de l'impératif est récurrent dans les textes adressés à ses « chers amis ». Nous en donnerons plusieurs exemples :

Ne manquez jamais de leur faire observer tout ce qu'il y a de plus imposant dans le spectacle de la nature,[...] mais dites-leur aussitôt que celui qui a créé ces grandes merveilles est aussi celui qui a fait naître le blé dont ils se nourrissent.¹¹⁷⁹

Ne donnez jamais vos ordres d'une voix dure, avec un air d'insolence et de dédain, mais soyez toujours fermes à les faire exécuter. [...] Si vous avez à faire des reproches ou des peines à infliger que ce ne soit jamais dans l'accès de la colère. Laissez-en toujours passer la première chaleur. Examinez alors de sang-froid jusqu'où doivent aller vos réprimandes et vos punitions.¹¹⁸⁰

Défiez-vous donc de tous ceux qui vous conseillent le trouble et les tracasseries et croyez sur ma parole que celui qui cherche à vous aigrir contre les autres n'est capable d'aucun sentiment de bienveillance pour vous.¹¹⁸¹

C'est pourquoi ne gardez jamais l'argent que l'on vous a prêté une heure au-delà du moment où vous avez promis de le rendre, de peur que ce retard ne vous ferme pour jamais la bourse de votre ami.¹¹⁸²

Renoncez donc à vos folies dispendieuses et vous aurez moins à vous plaindre de l'ingratitude des temps, de la dureté des impositions et de l'entretien onéreux de vos grosses maisons.¹¹⁸³

Au fil des pages, Berquin se fait l'instituteur de ses lecteurs, prodiguant force conseils.

¹¹⁷⁷ B. V. *L'heureux Ménage*, vol. I, p. 122.

¹¹⁷⁸ B. V. *Adresse aux plaideurs de village*, vol. III, pp. 76-77.

¹¹⁷⁹ B. V. *Les Enfants*, vol. I, p. 125.

¹¹⁸⁰ B. V. *Les Serviteurs*, vol. I, p. 129.

¹¹⁸¹ B. V. *Adresse aux plaideurs de village*, vol. III, p. 75.

¹¹⁸² B. V. *De L'exactitude à payer ses dettes et du secret de s'enrichir*, vol. V, p.191.

¹¹⁸³ B. V. *La Science du Bonhomme Richard*, vol. V, p. 195.

Un dernier procédé permet à l'auteur de relancer l'attention des lecteurs/auditeurs dans ces textes : l'interpellation du lecteur, son questionnement. Berquin l'emploie essentiellement dans les deux textes qui traitent de l'éducation des enfants et de la conduite à tenir avec les serviteurs.

[À propos des enfants moins doués à qui l'on ne manifeste qu'indifférence]

Pourquoi traiter ainsi ces pauvres enfants ? Ne sont-ils pas de votre sang comme les autres ? sont-ils coupables pour avoir été moins bien partagés ? ne devez-vous pas au contraire chercher à les dédommager par une pitié généreuse, de ce qui leur manque ?¹¹⁸⁴

[S'agissant des serviteurs, le texte donne lieu à une succession de questions qui renvoient le lecteur à son propre comportement]

Si vous êtes susceptibles d'orgueil et de vanité, que ne fera-t-on pas de vous avec des louanges et des flatteries ?

Si vous êtes assez insoucians pour ne pas voir les désordres qui se passent sous vos yeux, ou assez pusillanimes pour ne pas oser les réprimer, jusques à quel point ne se jouera-t-on pas de votre indolence et de votre lâcheté ?

Si c'est le caprice qui dicte vos commandements [...] ?¹¹⁸⁵

À travers ces exemples, nous voyons l'auteur inviter ses lecteurs à faire leur introspection pour faire évoluer leurs comportements en faveur d'un plus grand respect mutuel dans ces temps de troubles.

Quant aux thèmes abordés, les titres nous renseignent en partie. Défauts et qualités sont mis en avant, instaurant une continuité avec les publications précédentes. Nous nous arrêterons sur deux sujets qui occupent une place importante dans ce nouveau périodique : la religion et plus encore la chicane.

La religion occupe un espace beaucoup plus visible dans la *Bibliothèque des villages*. Une grande partie du texte *Les Enfants* lui est consacré.

¹¹⁸⁴ B. V. *Les Enfants*, vol. I, p. 125.

¹¹⁸⁵ B. V. *Les Serviteurs*, vol. I, p. 129.

Dans ce texte, saluant l'instauration des écoles dans les villages, Berquin indique que l'éveil religieux est de la responsabilité des parents.

On va bientôt établir des écoles dans tous les villages pour instruire vos enfants ; mais il est beaucoup de choses que vous pourrez leur apprendre vous-mêmes, et qui auront un grand effet dans votre bouche. [...] Tous les principes d'une bonne éducation peuvent se renfermer dans la connaissance de ce que nous devons à Dieu et de ce que nous devons aux hommes.¹¹⁸⁶

L'approche ne doit pas se faire de manière dogmatique mais par l'intermédiaire du spectacle de la nature. Berquin n'a pas varié dans ses convictions.

La première idée que vous devez leur faire prendre de Dieu, est celle de sa puissance, parce qu'elle est la plus propre à les frapper. [...] Pour cet effet, ne manquez jamais de leur faire observer tout ce qu'il y a de plus imposant dans le spectacle de la nature.¹¹⁸⁷

Les premières impressions doivent faire émerger l'image d'un Dieu bon et s'imposer progressivement dans l'esprit des enfants.

Lorsque vous le verrez se réjouir du chant des oiseaux, s'extasier à la vue des belles campagnes [...] dites-leur que c'est à Dieu qu'ils doivent ces jouissances. [...] Leurs premiers sentiments seront des sentiments d'amour envers le Créateur.

L'enseignement doit débiter dès le plus jeune âge puisque le spectacle de la nature s'offre à eux dès leurs premiers pas.

Ne vous absteniez point de leur parler de bonne heure de Dieu, par la crainte qu'ils ne soient pas en état de s'en former une juste idée [...] ce qu'il importe le plus d'en connaître, c'est ce qu'il révèle à tous les regards par les actes de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Ils éclatent chaque jour aux yeux de vos enfants, et leur avide curiosité ne demande qu'à s'en instruire.¹¹⁸⁸

L'auteur insiste sur la nécessité d'ouvrir l'enfant à la bonté divine dès le plus jeune âge.

Il est d'une extrême importance que ces impressions se lient aux premières idées qui se forment dans leur esprit, et aux premiers sentiments qui s'élèvent dans leur cœur. C'est à cet âge heureux, où tous les objets se peignent sous un aspect aimable et avec toutes les couleurs de la joie et de l'espérance, qu'il

¹¹⁸⁶ B. V. *Les Enfants*, vol. I, pp. 122-123.

¹¹⁸⁷ *Idem*, p. 123.

¹¹⁸⁸ *Ibid.*

convient de faire connaître un Dieu, l'ami des hommes, qui ne les a créés que pour être heureux...¹¹⁸⁹

Il est également important de ne pas rebuter le jeune enfant, de lui présenter une image d'un Dieu réconfortant, recours de l'affligé.

C'est ainsi que si vous savez de bonne heure présenter Dieu à vos enfants sous l'image d'un père bon et sensible, ils s'accoutumeront à le regarder comme leur guide le plus sûr et leur protecteur le plus puissant. Dans toutes les circonstances de la vie, ils le consulteront devant leur conscience [...] Ils lui adresseront leurs prières dans l'affliction.¹¹⁹⁰

Cette approche se retrouve dans la bouche du *Paysan bienfaiteur de son pays* qui, à plus de quatre-vingts ans confié à son visiteur, M. de Solis, qu'il adressera ces mots à ses enfants sur son lit de mort :

Je leur ferai sentir qu'après m'avoir donné une longue et heureuse vieillesse, Dieu met le comble à ses grâces en me retirant de la vie avant qu'elle me soit devenue à charge par les douleurs et les infirmités. Je leur dirai que je ne les quitte que pour aller rejoindre mon père qui me tend les bras de là-haut.¹¹⁹¹

L'Accroissement de famille et *Le Lit de mort* évoquent un Dieu secourable. *Le Découragement* rappelle que la Providence soutient les entreprises de ceux qui ne se laissent pas abattre par l'adversité, comme le rappelle le texte de Benjamin Franklin dans sa conclusion. « Aide-toi, le Ciel t'aidera » pourrait être la devise et les efforts seront couronnés de succès « à moins que cet Etre suprême qui gouverne le monde et qui regarde avec plaisir les honnêtes efforts de l'industrie n'en ait autrement décidé par quelque vue secrète de sa divine providence¹¹⁹² ».

Une remarque s'impose, le prêtre n'apparaît pas dans l'éducation des enfants. La sensibilisation à la présence divine passe par les parents et non par les prêtres, représentants de Dieu sur la terre.

¹¹⁸⁹ Idem, p. 125.

¹¹⁹⁰ Idem, pp. 125-126.

¹¹⁹¹ B. V. *Le Paysan bienfaiteur de son pays*, vol. I, p. 139.

¹¹⁹² B. V. *De L'Exactitude à payer ses dettes et du secret de s'enrichir*, vol. V, p. 192.

Pourtant l'homme d'Eglise est davantage présent dans *La Bibliothèque des villages*. Nous l'avons vu, Berquin comptait sur les curés des paroisses pour diffuser son périodique car c'était une des rares personnes sachant lire.

Quelles sont les missions du prêtre dans la *Bibliothèque des villages* ? *L'Heureux ménage* nous le présente comme celui que l'on consulte « dans les affaires essentielles ». Nous le voyons officier à l'occasion d'un mariage :

Ce jour venu, tous les conviés accompagnent les fiancés à l'église. Le curé leur fait un discours pour les pénétrer de la sainteté du nœud qu'ils vont former, il leur trace la conduite qu'ils doivent suivre pour vivre toujours satisfait l'un de l'autre [...] Il leur fait mutuellement promettre, en présence de Dieu et des hommes, un amour pur et constant [...] le prêtre alors les unit et les présente à l'assemblée, comme un couple dont l'union vient d'être approuvée dans le ciel...¹¹⁹³

Le Paysan bienfaiteur de son pays en a fait un auxiliaire pour la diffusion des techniques nouvelles expérimentées avec succès :

Notre curé est un homme de sens. J'en avais fait une espèce d'évêque par les baptêmes et les mariages dont je l'avais enrichi. Il a fait valoir mes conseils dans ses prêches.¹¹⁹⁴

Il est également le lecteur des papiers publics. Il transmet les nouvelles dans *L'Orgueil puni*. Il tente vainement une conciliation dans *Le Procès entre frères*. Toinette, une épouse affligée par l'entêtement de son mari, le consulte dans *Le Procès entre voisins* sur la meilleure façon de détourner son mari d'un procès et :

Après avoir médité quelque temps, le curé lui fit part d'un expédient qui se présentait à son esprit, et sur lequel il fondait les plus grandes espérances.¹¹⁹⁵

L'expédient en question réussira pleinement. Enfin, le prêtre intervient lors des obsèques et prononce l'*Oraison funèbre d'un paysan* à faible tonalité religieuse.

En dehors de ces deux cérémonies liées à son ministère que sont le mariage et l'enterrement, le prêtre est présenté dans une fonction de médiateur. On en appelle à lui en cas de conflit, on le consulte pour un conseil. Lecteur, il sert d'intermédiaire dans la vulgarisation des progrès techniques et la diffusion des nouvelles.

¹¹⁹³ B. V. *L'heureux Ménage*, vol. I, p. 121

¹¹⁹⁴ B. V. *Le Paysan bienfaiteur de son pays*, vol. I, p. 136

¹¹⁹⁵ B. V. *Le Procès entre voisins*, vol. III, p. 169

Nous l'avons vu, l'homme d'Eglise est sollicité pour apaiser les tensions avant qu'elles ne prennent de l'ampleur. Berquin semble attacher une grande importance aux problèmes qui trouvent leur source dans les procédures judiciaires. Il consacre un volume entier à dissuader ses lecteurs de s'engager dans de telles voies.

Nous avons rencontré, dans *L'Ami des enfants* ou *L'Ami de l'Adolescence* des personnages qu'un procès avait laissés en grande difficulté¹¹⁹⁶. Le premier texte du troisième volume de la *Bibliothèque des Villages* s'ouvre par un récit déjà publié dans le premier périodique pour la jeunesse sous le titre *Le Procès*. Repris ici sous un titre plus explicite *Le Procès entre frères*, Berquin en offre deux nouvelles déclinaisons avec *Le Procès entre amis* et *Le Procès entre voisins*. Il complète ces trois récits par des *Réflexions sur les trois histoires précédentes*. Il prend les lecteurs à témoin :

Avez-vous connu des gens plus insensés que ces personnages dont je vous ai peint la folie ? Non sans doute répondez-vous ; et à leur place nous nous serions bien gardé de faire comme eux. Oui, vous le croyez, parce que vous êtes maintenant de sang-froid. Mais qui peut vous garantir que vous auriez été plus sensés ?¹¹⁹⁷

Les Poules et les œufs s'oppose aux textes précédents et se lit comme un exemple de la conduite à tenir pour conserver de bonnes relations avec ses voisins. Il met également en avant les avantages de l'instruction, au moment où les députés se prononcent pour la généralisation des écoles dans les campagnes. Berquin fait suivre également ce texte de *Réflexions* adressées directement aux lecteurs :

Que dites-vous d'un pareil trait, mes chers amis ? Vous voyez, par cet exemple, que les premiers principes de droiture et de probité sont gravés dès l'enfance dans notre cœur et que toutes les fois que nous voudrions rentrer en nous-mêmes pour le consulter, nous y trouverons les règles de notre conduite.¹¹⁹⁸

Consulter son cœur est essentiel car « une contestation légère où l'on s'engage sans réflexion peut quelquefois entraîner dans un procès d'où l'on ne sort plus que la bourse vide d'argent et le cœur plein de sentiments de corruption et d'injustice¹¹⁹⁹ ».

¹¹⁹⁶ Dans *Le Page* ou *La petite Glaneuse* par exemple.

¹¹⁹⁷ B. V. *Réflexions sur les trois histoires précédentes*, vol. III, p. 172.

¹¹⁹⁸ B. V. *Réflexions*, vol. III, p. 174.

¹¹⁹⁹ Idem.

Le volume s'achève sur deux textes à visée didactique : *Principes de conduite dans les procès* et *L'Adresse aux plaideurs de village*. Le premier évoque dix comportements se rapportant à des situations rencontrées dans les textes précédents. Il dénonce les excès des plaignants comme en attestent les principes 2 et 7.

2° Celui qui dans un emportement de colère intente un procès & ne s'en désiste pas quand il est de sang froid, celui-là n'est pas un homme mais un loup ou un tigre, c'est à dire le plus méchant d'entre les animaux ; car il n'y a parmi les animaux que les loups et les tigres qui soient dans un état permanent de fureur.

7° Celui qui dans une cause juste d'ailleurs poursuit avec une rigueur inflexible le pauvre, celui-là est encore un lâche, qui va prendre une énorme massue pour se battre contre un enfant¹²⁰⁰.

S'engager à la légère dans un procès, persister dans l'erreur ou se conduire de manière impitoyable n'est pas seulement préjudiciable à l'individu mais questionne son appartenance à la communauté des hommes.

10° Enfin, celui qui dans le cours de son procès, n'a pas toujours en vue la crainte de l'Être suprême, l'amour de ses semblables, & le respect pour l'ordre & les bonnes mœurs, celui-là est un homme sans principes, une créature dénaturée, un mauvais citoyen, qui n'aspire qu'à violer tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, l'humanité, les loix, & la religion¹²⁰¹.

L'Adresse aux plaideurs de village vient clore ce troisième volume. Après avoir peint les conséquences multiples d'une querelle, le texte s'efforce de proposer des réponses plus conformes à ce que la religion attend du chrétien et à ce que la société attend d'un citoyen.

Après avoir dressé un rapide tableau des premiers temps de la vie de l'homme, en dehors de toute société, sous le règne de la loi du plus fort, le narrateur rappelle que « c'est à l'établissement de la société parmi les hommes et aux lois qu'ils ont faites pour la maintenir que nous sommes redevables de notre repos et de notre sûreté¹²⁰² ».

Malgré l'institution des règles sociales, il arrive que l'harmonie soit rompue. Plusieurs facteurs en sont la cause : « l'inquiétude naturelle de l'homme, les vices de l'éducation, et

¹²⁰⁰ B. V. *Principes de conduite dans les procès*, vol. III, pp. 57-60.

¹²⁰¹ Idem.

¹²⁰² B. V. *L'Adresse aux plaideurs de village*, vol. III, p. 62.

l'ignorance de ses véritables intérêts » conduisent à détruire quelquefois « les principaux avantages que les hommes ont voulu se procurer dans leur réunion¹²⁰³ ».

La justice, avec de justes raisons, a chargé des hommes instruits des lois, de porter devant elle les plaintes des citoyens et il est juste que ces hommes soient payés pour ce travail « mais, par cela même que vous êtes obligés de le payer, la disposition qui semblait être établie pour votre bien, tourne à votre désavantage et vous précipite quelquefois dans une ruine irréparable¹²⁰⁴ ». La rétribution fausse tout.

Vous comprenez d'abord que votre défenseur doit être l'homme de la terre le plus désintéressé, s'il ne fait pas traîner en longueur votre affaire autant qu'il est possible, pour tirer de vous plus d'argent¹²⁰⁵ ».

Plusieurs dangers guettent celui qui s'engage de façon légère dans une procédure. Ce sont d'abord ses finances qui sont directement menacées et parfois même le patrimoine du plaignant :

Combien n'en ai-je pas vu qui ont été obligés de vendre leur maison pour se faire adjuger la propriété du mur mitoyen ou leurs meilleures terres pour gagner la haie ou le fossé qui les entourait !¹²⁰⁶ »

Tout cet argent aurait permis à la famille du chicaneur de prospérer au lieu de la plonger dans la misère.

Mais un procès long et couteux porte également atteinte à l'exploitation agricole, au travail du requérant car il lui prend une grande partie de son temps pour les démarches, les expertises, « et ces heures entières passées dans les greffes, dans les salles d'audience, dans les anti-chambres de votre rapporteur, de son secrétaire et de vos juges ? Combien de temps perdu pour vos vignes et pour vos moissons !¹²⁰⁷ »

La procédure a également une incidence néfaste sur les relations familiales ou de voisinage. Elle conduit parfois les familles à se déchirer. Que peut-on envisager de pire ?

Comment enfin penser à cet esprit de chicane qui divise quelquefois les beaux-pères et les gendres, les frères et les sœurs, les maris et les femmes, les pères et

¹²⁰³ Idem.

¹²⁰⁴ Idem, p. 64.

¹²⁰⁵ Ibid.

¹²⁰⁶ Idem, p. 66.

¹²⁰⁷ Idem, p. 68.

les enfants et qui fait des ennemis mortels de ceux qui devraient le plus se chérir ?¹²⁰⁸

Dans ces circonstances, le Dieu de paix ne peut plus être invoqué. Les répercussions ne sont pas seulement sociales mais également religieuses.

L'auteur indique les moyens de prévenir une telle situation. Chacun doit se garder du discours des gens de robe qui ne sont pas tous mauvais. Mais il en est trop qui sont tentés par l'appât du gain. Il faut également se garder de ceux qui flattent « l'humeur chicanière » des uns ou des autres. Sans doute ont-ils à gagner dans un procès qui laisserait le plaignant sans ressources.

Méfiez-vous donc de tous ceux qui vous conseillent le trouble et les tracasseries, et croyez sur ma parole que celui qui cherche à vous aigrir contre les autres n'est capable d'aucun sentiment de bienveillance pour vous¹²⁰⁹ ».

Il faut enfin prendre garde à ne pas trop fréquenter des lieux où naissent aisément les querelles dans les excès de boisson¹²¹⁰. Pour soutenir son propos l'auteur s'attache à décrire l'évolution d'une dispute.

Il ne s'agit pas de renoncer aux plaisirs simples de la vie que Dieu a mis à la portée de l'homme mais d'en user avec modération. L'ivresse est présentée comme une offense à Dieu.

Mais lorsqu'au lieu de vous rafraîchir paisiblement ensemble, vous vous échauffez les uns contre les autres, lorsque vous buvez avec un tel excès que les fumées de la liqueur vous dérobent l'usage de la raison, lorsque vous vous laissez emporter à des actes de violence [...] alors vous offensez celui de qui vous tenez tant de biens et vous vous rendez indignes de ses dons.¹²¹¹

Se quereller, c'est contrevenir au « seul précepte qui doit vous être bien précieux puisque c'est l'esprit divin qui l'a dicté *Aimez votre prochain* »¹²¹².

Faisant successivement appel au chrétien et au citoyen qui sont en chaque homme, l'auteur présente les conséquences des conflits. Ainsi, entrer dans une querelle, c'est pour le chrétien « contrarier la volonté céleste, c'est repousser d'une main insensée les dons de la bienfaisance

¹²⁰⁸ Idem, p. 70.

¹²⁰⁹ Idem, p. 75.

¹²¹⁰ C'est également le sujet du *Procès entre amis*.

¹²¹¹ Idem, p. 76.

¹²¹² Idem, p. 77.

que de troubler l'union qu'elle a voulu faire régner entre les hommes pour leur bonheur ¹²¹³». Mais pour l'homme vivant en société, pour le citoyen, le péril n'en est pas moins grand :

Considérez que ce n'est pas seulement votre adversaire dont vous vous faites un ennemi. Vous armez contre vous tous ceux qui lui tiennent par quelques nœuds de parenté, d'alliance ou d'affection, par des rapports de commerce... Mais par la même raison, vous armez contre lui et les siens tous ceux qui ont les mêmes raisons que vous. Voilà donc, par votre seul fait, la discorde qui règne dans tout un canton.¹²¹⁴

S'obstiner dans sa querelle et pousser son adversaire à la ruine est indigne d'un chrétien, d'un citoyen et d'un père.

Se faisant l'écho des questions que son propos pourrait soulever parmi son public, l'auteur indique plusieurs solutions, visant toutes à éviter de s'engager dans un procès. Il évoque plusieurs cas de figures. Soit l'injure est justifiée, il ne reste qu'à s'amender afin de ne plus donner prise à des propos si durs. Mais il se peut que l'injure soit portée à tort. Elle ne devrait donc trouver aucun écho parmi l'opinion publique. Il est donc inutile de s'en préoccuper car répondre serait s'abaisser au niveau des « méchants ». Toutefois, il arrive que l'injure, bien qu'injuste, entraîne la prévention des gens honnêtes. Plutôt que d'attaquer, il est préférable d'engager une conciliation, avec des amis pour témoins.

Si quelqu'un de vous a un sujet de plainte contre un autre, cherchez d'abord, je vous en conjure, cherchez toujours à terminer cette querelle à sa naissance par les voies de la douceur.¹²¹⁵

La vengeance ne saurait être une solution acceptable. La religion est du côté de celui qui cherche la conciliation, car faire injure à autrui, c'est faire injure à Dieu. Le texte aborde également l'indispensable solidarité que les hommes qui vivent en société se doivent entre eux. L'intérêt de chacun est de veiller sur les biens d'autrui. Par réciprocité, la propriété de l'un est sous la garde des autres membres du corps social. Les querelles font courir un risque à cette solidarité et celui qui ne se porte pas au secours du voisin avec lequel il est en conflit ne doit rien attendre s'il est lui-même en difficulté car « l'intérêt particulier n'a jamais de fondements plus solides que lorsqu'il s'appuie sur l'intérêt général.¹²¹⁶ »

¹²¹³ Idem, p. 78.

¹²¹⁴ Idem, p. 79.

¹²¹⁵ Idem, p. 85-86.

¹²¹⁶ Idem, p. 92.

L'auteur salue la création des juges de paix et invite ses lecteurs à se joindre à lui :

Bénissez donc l'Assemblée nationale, qui vient d'instituer pour vous des juges de paix que vous choisirez vous-même et à qui vous pourrez vous adresser avec confiance pour vider vos différents aussitôt qu'ils commencent à naître.¹²¹⁷

Dans ces nouveaux tribunaux, la langue sera celle des campagnes et donnera à chacun la possibilité de comprendre et de se faire comprendre. A chacun de respecter les décisions de ces « tribunaux dignes de l'innocence patriarcale ». Faire appel de ses décisions serait un acte criminel devant sa « conscience et devant celui qui doit juger les mouvements les plus secrets ¹²¹⁸».

Par un dernier conseil, l'auteur enjoint à ses lecteurs de se montrer modérés dans les poursuites. Le texte se termine par un extrait de l'Évangile¹²¹⁹ qui vient illustrer le principe : ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas que l'on te fasse.

Berquin est-il l'auteur de ce texte ? Nous ne saurions l'affirmer. Celui qui l'a rédigé semble avoir une expérience d'homme de loi. Nous rappellerons que Berquin avait signé l'une de ses lettres avec la mention « avocat ». Mais cela ne suffit pas à étayer l'attribution. Il ne fait pas de doute que le contenu du texte correspond aux convictions de l'auteur de *L'Ami des enfants*. Toutefois le doute persiste.

L'Adresse aux plaideurs de village et les *Principes de conduite dans les procès* partagent avec le texte dont il va être question, la particularité d'avoir disparu des rééditions de la *Bibliothèque des villages*. Ce texte constitue à lui seul le volume IV de la *Bibliothèque des villages*. Il est de la plume de M. Morel de Vindé, que Berquin présente ainsi à ses lecteurs :

... un homme que vous devez bien chérir. La Révolution lui fait perdre une place de conseiller au Parlement de Paris où il se distinguait par ses talents : elle dépouille ses terres des droits féodaux qui formaient une partie de ses revenus.¹²²⁰

Le texte dont il est question a pour titre : *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, mise à la portée de tout le monde, et comparée avec les vrais principes de toute société*.

¹²¹⁷ Idem, p. 93.

¹²¹⁸ Idem, p. 94.

¹²¹⁹ Évangile selon Matthieu, 18-23/18-35.

¹²²⁰ B. V. T. IV, p. II.

L'ouvrage a connu une autre publication à Strasbourg. Cette édition n'est pas datée mais nous pensons qu'elle a précédé celle de la *Bibliothèque des villages*. Elle comporte en page de garde et sous l'exergue « Plus les hommes sont éclairés, plus ils sont soumis aux lois », le texte du serment à la nouvelle Constitution de l'État. Ce même texte vient en toute fin dans l'édition qu'en donne Berquin :

Je jure d'être fidèle à la NATION,
A la LOI, au ROI, et de maintenir de
Tout mon pouvoir la Constitution
Décrétée par l'Assemblée nationale et
Acceptée par le ROI.

L'auteur expose son projet dans une courte introduction adressée à ses « concitoyens les moins instruits ¹²²¹ ».

Mes chers concitoyens, mes frères, plus les hommes sont éclairés, plus ils sont soumis aux lois. Il est nécessaire que tout le monde connaisse et comprenne les lois d'après lesquelles chacun doit se conduire, et c'est assurer le bonheur de la société que de les expliquer de la manière la plus claire. ¹²²²

La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen est « la base de toutes les lois » et c'est à partir de ce socle « que toutes les lois doivent être faites pour être bonnes ¹²²³ ». Cette Déclaration des Droits de l'Homme va servir de socle à l'élaboration des futurs textes législatifs. Pour être bien compris, Morel de Vindé propose une comparaison avec le travail de l'architecte : s' « il fait de bonnes fondations et que le bâtiment qu'il élève ensuite se porte bien de toutes parts sur ces fondations, l'ouvrage est bon et solide » ¹²²⁴.

Cette Déclaration telle qu'elle a été rédigée n'est pas à la portée de tous. L'auteur se propose donc d'apporter les connaissances indispensables qui permettront de juger « de la vérité de tout ce qu'elle contient ¹²²⁵ » et de s'y soumettre :

Et vous obéirez, sans hésiter, à des lois que vous reconnaîtrez vous-mêmes faites pour votre bonheur et votre sûreté ¹²²⁶.

¹²²¹ B. V. T. IV, « Introduction », p. III.

¹²²² Idem.

¹²²³ Ibid.

¹²²⁴ Idem, p. IV.

¹²²⁵ Ibid, p. V

¹²²⁶ Idem, p. VI

Instruit de la justesse de ces lois, l'homme des campagnes sentira que sa reconnaissance doit aller aux « généreux membres de l'Assemblée nationale », ses bénédictions au Roi trop souvent abusé par son entourage et ses conseillers mais « qui a mieux aimé donner l'exemple de l'obéissance aux lois faites par la Nation, que de défendre une autorité arbitraire ».

Soutenant les nouvelles institutions et le Roi, Morel de Vindé et Berquin œuvrent dans la même direction. Le style de l'ancien conseiller au Parlement avait tout pour convenir au Bordelais, dans son entreprise d'éducation des campagnes. Avant de s'engager dans l'explication de chacun des dix-sept articles, l'ouvrage revient sur chacun des termes du titre et du préambule. Nous en donnons les premières lignes à titre d'exemple :

DÉCLARATION veut dire annonce publique et solennelle. On vous déclare, c'est-à-dire, on annonce, on dit à tout le monde, que telle ou telle chose est.

DES DROITS : on appelle droit de quelqu'un, le pouvoir qu'il a de faire ou d'exiger telle ou telle chose ; faculté qui lui appartient essentiellement et qu'on ne peut jamais lui ôter sous quelque prétexte que ce soit [...]

DECLARATION DES DROITS veut donc dire : publication universelle et solennelle des facultés qui appartiennent à chacun, sans qu'on puisse les lui ôter.¹²²⁷

L'auteur fait progresser son lecteur pas à pas. Ainsi, pour rendre compte de la notion de représentant du peuple, il est nécessaire d'apporter des « connaissances préliminaires ». Il évoque alors la constitution des premières sociétés humaines. Il se veut très pédagogue :

Supposons que, dans un pays désert et inhabité, il arrive en même temps un certain nombre de personnes ; ces personnes, obligées de vivre ensemble, se réuniraient pour régler en commun des lois, c'est à dire les conventions d'après lesquelles elles doivent vivre...¹²²⁸

Avec l'augmentation du nombre d'habitants, la prise de décision par tous devient impossible. Il faut donc choisir des hommes qui prendront les décisions au nom de tous.

L'auteur revient sur la disparition du terme États-Généraux au profit de celui d'Assemblée Nationale. Il remonte le temps jusqu'à la division de la société en trois ordres :

¹²²⁷ B. V. *La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, mise à la portée de tout le monde, et comparée avec les vrais principes de toute société*, vol. IV, p. 1-2.

¹²²⁸ Idem, p. 4.

Autrefois il y avait dans la Société Française trois Ordres ou États : l'Ordre ou État du Clergé, l'Ordre ou l'État de la Noblesse et le Tiers-État, c'est-à-dire, le troisième Ordre ou État.

Cette distinction des trois Ordres existait depuis longtemps et nuisait au bonheur des Citoyens car pourquoi diviser en trois parties une Société qui ne doit faire seul tout et qui sera d'autant plus heureuse qu'elle sera plus unie.

Cette division causait des haines, ôtait l'égalité qui doit être entre tous les Citoyens d'une même société empêchait qu'on ne travaillât au bien général parce que chaque ordre ou Etat ne songeait qu'à son intérêt particulier sans s'occuper de celui de la société entière¹²²⁹.

Chaque article va faire l'objet d'un éclaircissement détaillé qui doit permettre aux lecteurs d'adhérer à l'esprit de la Déclaration, de soutenir les travaux de l'Assemblée et de maintenir le calme dans les campagnes.

L'ouvrage de M. Morel de Vindé s'inscrit donc tout à fait dans les objectifs que Berquin assigne à la *Bibliothèque des Villages*.

Dans le volume suivant, Berquin cède la parole à un autre orateur de talent, Benjamin Franklin qui fut un temps, vénérable de la Loge des Neuf-Sœurs que fréquenta le Bordelais. A travers deux textes, *De l'exactitude à payer ses dettes et du secret de s'enrichir*, ainsi que *La Science du bonhomme Richard*¹²³⁰, Berquin poursuit l'éducation des habitants des campagnes et sollicite le bon sens de ses lecteurs. Le second de ces deux textes donne la parole à « un personnage en cheveux blancs et assez bien mis ». Au fil de son discours, ponctué par les nombreuses maximes attribuées au « bonhomme Richard », le père Abraham exhorte ses auditeurs à combattre l'oisiveté au profit du travail :

*Le renard qui dort ne prend point de poules*¹²³¹

*L'oisiveté rend tout difficile, l'industrie rend tout aisé. Celui qui se lève tard s'agite tout le jour et commence à peine ses affaires qu'il est déjà nuit. La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint tout d'un coup. Poussez vos affaires et que ce ne soit pas elles qui vous poussent. Se coucher de bonne heure et se lever matin sont les deux meilleurs moyens de conserver sa santé, sa fortune et son jugement.*¹²³²

¹²²⁹ Idem, p. 11.

¹²³⁰ B.V. *La Science du bonhomme Richard*, vol. V, p. 192.

¹²³¹ Idem, p. 193. En italique dans le texte.

¹²³² Idem, p. 193-194.

L'attention doit être de tous les instants, notamment « parce qu'il arrive souvent qu'une légère négligence produit un grand mal. *Faute d'un clou [...] le fer d'un cheval se perd ; faute d'un fer, on perd le cheval ; et faute d'un cheval, le cavalier lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint, le tue ; et le tout pour n'avoir pas fait attention à un clou de sa monture*¹²³³ ».

La réussite de l'homme industriel ne va pas sans la tempérance car « plus la cuisine est grasse, dit le bonhomme Richard, *plus le testament est maigre*¹²³⁴ ». La modération des besoins est une nécessité et permet de faire face aux aléas de la vie. Pour y parvenir, la vigilance s'impose, car « *un peu répété plusieurs fois fait beaucoup*¹²³⁵ ». Les dépenses doivent se limiter au nécessaire parce que « *si tu achètes ce qui est superflu pour toi, tu ne tarderas pas à vendre ce qui t'est le plus nécessaire*¹²³⁶ ». L'homme aux ressources modestes ne doit pas chercher à imiter le riche :

Il est aussi fou au pauvre de vouloir être le singe du riche, qu'il l'était à la grenouille de s'enfler pour devenir l'égale du bœuf¹²³⁷.

Il faut se garder de faire des dettes pour satisfaire ses envies et élever son train de vie, car le moment vient toujours où il faut rembourser et « *le carême est bien court*, dit le bonhomme Richard, *pour ceux qui doivent payer à Pâques*¹²³⁸ ». Les dettes sont une entrave à la liberté et à l'indépendance.

Raison et prudence doivent gouverner l'homme industriel, vigilant et économe qui ne manquera pas de solliciter avec humilité « les bénédictions du ciel », sans lesquelles ses efforts seraient inutiles.

A ceux qui ne veulent pas écouter ses conseils, l'orateur rappelle que « l'expérience tient une école où les leçons coûtent cher » et citant une dernière fois le bonhomme Richard, il énonce cette ultime maxime « *si vous ne voulez pas écouter la raison, elle ne manquera pas de se faire sentir*¹²³⁹ ».

¹²³³ Idem, p. 195.

¹²³⁴ Ibid.

¹²³⁵ Idem, p. 196.

¹²³⁶ Ibid.

¹²³⁷ Idem, p. 197.

¹²³⁸ Idem, p. 198.

¹²³⁹ Ibid.

Au fil des volumes, les textes se renvoient les thèmes en écho. La Parure, qui précède les deux écrits de Benjamin Franklin, évoque les conséquences de la coquetterie lorsque qu'on ne peut y mettre un frein et raconte comment un village réussit à se sauver du péril. L'Honneur fait l'éloge de la modération. La Paresse¹²⁴⁰ témoigne de la chute irréversible d'un garçon qui pensait que la fortune de son père le dispensait de tout effort et de tout travail.

L'ensemble des récits témoigne de l'engagement de Berquin en faveur de l'évolution politique en cours. Redoutant les échauffements populaires, le périodique vise à expliquer les nouveaux droits tout en rappelant une nécessaire modération dans les comportements qui préserve l'harmonie sociale. Travail et tempérance sont les mots-clé d'une vie heureuse sous les auspices du Ciel.

Il est difficile de savoir ce qui a provoqué l'arrêt de la diffusion du périodique. Faut-il la mettre sur le compte des ennuis qui ont obligé Berquin à se réfugier dans une maison qu'il aurait possédée à Passy¹²⁴¹ ? Était-il trop pris par ses activités au *Mercure* et au *Moniteur universel* ? Quelle fut l'aire de diffusion du mensuel ? Rien ne nous permet de répondre.

Nous l'avons évoqué plus haut, il semble que la *Bibliothèque des villages* ait connu une diffusion en Allemagne, attestant d'un certain succès. Toutefois l'article publié en octobre 1790 pose question. Bien que la forme de l'ouvrage annoncé — dix petits volumes — corresponde à celle qui est envisagée par Berquin, la notice annonce : « cet ouvrage, [...] formera un recueil exact des décrets sur la Constitution et de toutes les connaissances qui peuvent être relatives à l'instruction, si nécessaire, tant de l'habitant de la campagne que de tout autre citoyen ». Le contenu de l'ouvrage ne correspond pas à l'annonce, notamment en ce qui concerne les décrets sur la Constitution. Il renvoie davantage à une feuille périodique évoquée dans le prospectus de *La Feuille villageoise*, journal auquel le nom de Berquin fut parfois attaché :

Il existe un autre écrit périodique, intitulé *Journal des décrets pour les habitants des campagnes*¹²⁴².

¹²⁴⁰ Ces textes appartiennent au volume V.

¹²⁴¹ M. Gragnon-Lacoste donne cette information dans ses notes manuscrites (folio 169 verso) préparatoires à sa *Vie de Berquin*. Toutefois il n'indique pas sa source, c'est pourquoi nous utilisons le conditionnel.

¹²⁴² *La Feuille villageoise*, « Prospectus », 30 septembre 1790, p.15.

b - *La Feuille villageoise* en question

Les chercheurs qui se sont intéressés à Berquin ne sont pas unanimes pour lui attribuer la paternité, même partielle, de la *Feuille Villageoise*. Parmi ceux qui inscrivent Berquin au nombre des fondateurs de ce périodique, M. Elachmit et Denise Escarpit en 1983¹²⁴³ intègrent le périodique à l'œuvre du Bordelais. L'information trouve sans doute son origine dans les écrits de Jean-Nicolas Bouilly, repris in extenso par M. Gragnon-Lacoste dans sa biographie non publiée de Berquin. Voici ce qu'écrivait Bouilly :

... il se joignit à *Ginguené*, à *Grouvelle* pour fonder un écrit périodique dont la couleur et les principes pussent contraster avec les vociférations et les grossières esquisses du *Père Duchêne* ; il essaya de neutraliser les poisons que répandaient parmi le peuple les feuilles impudiques de cet éhonté saltimbanque en créant la *Feuille villageoise*...¹²⁴⁴

Quérard, sur lequel s'appuie François Genton dans sa notice « Berquin » du *Dictionnaire des Journalistes*, reprend la même information, puisée sans doute à la même source. Or, Bouilly n'est pas fiable en ce qui concerne ce périodique. Nous en voulons pour exemple ce qu'il écrit dans *Mes Récapitulations* :

[Peu après la première représentation de *Pierre le Grand*, le 13 janvier 1790, Bouilly est invité chez les Necker. Il brosse le tableau des invités]

...Je demandais le nom de l'inconnu que je venais de quitter, et j'appris que c'était Condorcet, un des plus zélés partisans de la cause du peuple qu'il ne cessait d'éclairer dans *La Feuille villageoise*, dont il était le rédacteur...¹²⁴⁵

Or, deux erreurs figurent dans cet extrait : Condorcet ne fut pas rédacteur de *La Feuille villageoise* et ne pouvait l'être en ce début de 1790, car le périodique ne commença à paraître que le 30 septembre de cette même année, soit huit mois plus tard.

¹²⁴³ « Avec deux amis, Ginguené – qui participait à la rédaction du *Moniteur* – et Grouvelle, Berquin fonde la *Feuille villageoise* dont le premier numéro paraît le 30 septembre 1790 ». « Notice sur Berquin », par Bouilly, in *Œuvres complètes* de Berquin, 2 volumes, nouvelle édition, Masson et Yonet libraires, Paris, 1833, p. 14.

¹²⁴⁴ Idem, p. 9-24.

¹²⁴⁵ J. N. BOUILLY, *Mes Récapitulations*, première période, 1774-1790, opus cité, p. 224.

M. A. Edelstein a consacré une étude¹²⁴⁶ à ce périodique et nous n'avons trouvé dans cet ouvrage rien qui vienne confirmer les propos du biographe repris par les chercheurs français. Berquin ne figure pas dans la liste des fondateurs. Ceux-ci sont au nombre de trois. Leurs noms figurent en tête du prospectus du journal que nous avons pu consulter à la Bibliothèque Nationale de France :

[Fondateur de *La Feuille Villageoise* : M. Rabaut de Saint Etienne – membre de l'Assemblée nationale, M. Grouvelle – écrivain, M. Cerutti.] Ils ont concerté le Plan d'une feuille nouvelle, peu brillante mais utile & presque indispensable¹²⁴⁷.

À la mort de Cerutti en février 1792, Grouvelle choisit Pierre-Louis Ginguené, ancien jésuite. Ginguené en devint le principal rédacteur à partir de 1793. Au moment où Ginguené rejoint l'équipe rédactionnelle, Berquin est mort. Ils ne peuvent donc avoir travaillé ensemble au nouveau périodique.

Il est vrai que la Feuille villageoise présente un projet éditorial en convergence avec celui de la Bibliothèque des villages :

Pour nous c'est à la portion la plus nombreuse et la plus utile de l'Etat, c'est à la race la plus négligée qui féconde les campagnes que nous voulons procurer l'éducation facile, graduelle et uniforme qui lui est devenue nécessaire¹²⁴⁸.

Nous notons également une identité de vue quant à la situation des habitants des campagnes :

Ce peuple qui doit ses vertus à la Nature et dont les vices étaient l'ouvrage de l'administration, compté pour rien jusqu'à nos jours dans le Système du monde, était abandonné à une épaisse ignorance ... il représentait un automate laboureur, mais aujourd'hui qu'il possède le droit souverain d'élire et d'être élu, il faut lui apprendre en même temps deux grandes choses : à JUGER et à OBÉIR¹²⁴⁹.

Berquin voulait montrer à l'homme des campagnes « l'objet et les avantages des conventions sociales, l'intérêt qu'il a de les observer fidèlement...¹²⁵⁰ ».

¹²⁴⁶ Melvin Allen EDELSTEIN, *La Feuille villageoise, communication et modernisation dans les régions rurales pendant la Révolution*, Paris, Bibliothèque nationale, 1977.

¹²⁴⁷ *La Feuille Villageoise*, « Prospectus », 30 septembre 1790, p. 3.

¹²⁴⁸ Opus cité, p. 4.

¹²⁴⁹ Idem.

¹²⁵⁰ *Mercure de France*, Samedi 28 août 1790, p. 150-155.

Quand l'auteur de la *Bibliothèque des villages* parlait « des excès » pour évoquer les troubles qui agitaient le pays, les rédacteurs de *La Feuille villageoise* se font plus explicites :

Le paysan, enhardi par la Révolution, excité par les malveillants, entraîné par les exagérateurs a quelquefois tout confondu et a tout refusé. Ici le contribuable a dressé des gibets pour y attacher le percepteur. Là, le journalier, doublant son salaire, a menacé les fermiers des mêmes violences¹²⁵¹.

Condamnant ces emportements, *La Feuille villageoise* se veut « le catéchisme ou l'alphabet de la Constitution¹²⁵² ».

Le nom de Berquin apparaît quelques pages plus loin. Les rédacteurs du nouveau périodique s'inspirent de l'appel à la diffusion, publié dans le *Mercure* :

Comme Berquin dans la *Bibliothèque des villages*, il est fait appel aux propriétaires et fermiers aisés, aux curés patriotes, aux médecins pour faire des lectures publiques de *La Feuille villageoise* lors des assemblées du dimanche, des fêtes locales¹²⁵³.

Berquin n'est pas présenté comme un collaborateur mais comme l'auteur d'un autre périodique. Avait-il participé de près ou de loin à la réflexion autour de ce nouveau journal ? S'en était-il ouvert à J. N. Bouilly ? Une note du prospectus de la *Feuille villageoise* précise :

Occupés depuis six mois à ce projet, nous avons été devancés par un écrivain estimable, par l'auteur de l'ouvrage si connu sous le titre de l'*Ami des enfants*. M. Berquin après avoir achevé l'éducation de l'enfance, a commencé celle des campagnes mais dans un plan moins étendu, quoique intéressant. Sa *Bibliothèque des villages* en sera le trésor. Personne n'a mieux que lui la naïveté du langage et l'onction du sentiment¹²⁵⁴.

C'est en nous fondant sur ces indications que nous ne retenons pas *La Feuille villageoise* parmi les contributions d'Arnaud Berquin.

Toutefois, la *Bibliothèque des villages* n'est pas le dernier ouvrage auquel Berquin ait travaillé. Peu de temps après sa disparition, paraissait *Le Livre de Famille*.

¹²⁵¹ *La Feuille villageoise*, opus cité, p. 8.

¹²⁵² Idem.

¹²⁵³ Idem, p. 12.

¹²⁵⁴ Idem, p. 15.

c - *Le livre de Famille* : publication posthume

Berquin s'éteint le 21 décembre 1791. Quelques mois plus tard la *Feuille de correspondance du libraire*, organe qui a succédé au *Journal de la Librairie* annonce, en date du 28 avril 1792, un nouvel ouvrage de Berquin. Une notice identique est publiée dans le Journal encyclopédique de mai 1792.

Le Livre de Famille ou *Journal des enfants* contenant des historiettes morales et amusantes, mêlées d'entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journallement dans la nature et la société. Par M. Berquin, avec cette épigraphe :

« PAULINE – Ah maman, aidez-moi à réfléchir, je vous en prie !

MME DE VERTEUIL – C'est le principal objet de tous nos entretiens »¹²⁵⁵.

L'ouvrage est distribué à Paris, chez Daubenton, libraire quai de l'horloge. La première remarque qui s'impose, c'est la disparition du Bureau de l'Ami des Enfants. Celui-ci ne semble pas avoir survécu à son fondateur.

La notice nous renseigne sur l'historique de l'ouvrage, dont la naissance est antérieure à l'actuelle publication. Elle revient sur le travail de l'auteur :

Quarante-cinq numéros du *Journal des enfants* forment cet ouvrage qu'on peut vraiment regarder comme un livre d'éducation. M. Berquin l'interrompt pour donner ses soins au *Moniteur* et il en remet la continuation à un autre temps¹²⁵⁶.

Nous n'avons trouvé à ce jour aucun exemplaire de ce *Journal des enfants* dont l'article nous dit que les numéros en « furent peu répandus dans le temps ». Nous ne disposons d'aucune information sur sa périodicité. Après la mort de Berquin, quelqu'un de ses amis a regroupé les textes mais nous ne savons rien de son identité, seulement que « l'on doit savoir gré à la personne qui les a réunis pour en former un ouvrage complet¹²⁵⁷ ».

¹²⁵⁵ *Feuille de correspondance du libraire* ou notices des ouvrages publiés dans les différents journaux qui circulent en France et dans l'étranger et par le moyen de laquelle il met ses correspondants au courant des nouveautés sans se donner la peine de les recueillir. A Paris, chez AUBRY, libraire et directeur du cabinet bibliographique, rue de la monnaie, n°5 près celle de Bethizy et chez COURET, imprimeur, rue Christine, n°2, Année 1792, VII^{ème} cahier, notice 2627 – 28 avril 1792.

¹²⁵⁶ Idem.

¹²⁵⁷ Ibid.

Le volume proposé « doit intéresser toutes les bonnes mères » et « elles ne tarderont sans doute pas à [le] mettre entre les mains de leurs enfants¹²⁵⁸ ». Le rédacteur de la notice n'a semble-t-il pas lu *Le Livre de Famille* et c'est en ces termes qu'il rapporte ce qu'il en connaît :

On sait qu'il est divisé en entretiens sur divers points de morale et d'éducation : tout y est à la portée de la plus tendre enfance ; tous les raisonnements sont clairs, précis et les exemples simples et attachants ; en un mot, c'est un petit cours de philosophie, instructif, amusant même pour les enfants et la réputation de M. Berquin est suffisante pour le faire rechercher avec empressement par les pères de famille qui veulent faire de leurs enfants des hommes droits et vertueux¹²⁵⁹.

Le titre annonce des historiettes morales et amusantes mêlées d'entretiens instructifs alors que la notice évoque une division en entretiens. La notice est en cela plus exacte que le titre. Celui-ci reprend l'intitulé d'une précédente publication¹²⁶⁰ diffusée par le Bureau de l'Ami des Enfants et annoncée par le *Mercure de France* le 19 décembre 1789. L'auteur en est Madame de V***, identifiée depuis comme étant Frédérique Henriette Wiesenhutzen¹²⁶¹. Il était envisagé cent numéros à raison de deux par semaine, publiés le mardi et le samedi.

Madame V*** n'était pas une inconnue pour les abonnés du Bureau de l'Ami des Enfants puisqu'elle y avait publié d'autres ouvrages, comme le rappelle le *Mercure de France* du 18 septembre 1790. Les parents pouvaient y trouver :

Ouvrages pour les enfants par mme de V***

Historiettes et conversations, à l'usage des enfants qui commencent à épeler ; 2 volumes in-18 prix 1 l. 10 s.

Historiettes et conversations à l'usage des enfants qui commencent à lire un peu couramment, 2 volumes in-18, 1 l. 10 s.

Lydie de Gersin ou histoire d'une jeune anglaise, pour servir à l'instruction & à l'amusement des jeunes Françaises de son âge ; 1 volume in-18, 1 l. 4 s.

¹²⁵⁸ Ibid.

¹²⁵⁹ Ibid.

¹²⁶⁰ Les textes n'étaient pas protégés par les droits d'auteur, les titres ne bénéficiaient pas davantage d'un copyright.

¹²⁶¹ Frédérique Henriette (Bonne) Wiesenhutzen, (1743 – 1825). Elle publia divers recueils pour les enfants qui apprennent à lire. Plusieurs de ses ouvrages furent distribués par le Bureau de l'Ami des Enfants.

Tous ces ouvrages, port franc par la poste. À Paris, chez M. Le Prince, éditeur, au bureau de L'AMI DES ENFANTS, rue de l'université, n° 28. On aura soin d'affranchir les lettres et le port de l'argent.¹²⁶²

Certains éditeurs du siècle suivant ont attribué ces ouvrages à Berquin, notamment *Lydie de Gersin*, confondant sous le même nom l'ami des enfants et le bureau de distribution du même nom.

Berquin avait-il entrepris un nouveau périodique pour la jeunesse ? Les propos de Bouilly pourrait le laisser penser. Voici ce qu'il écrit à l'occasion du récit d'un « déjeuner de garçon », auquel il a convié son voisin et ami Berquin et qui eut lieu le 9 février 1790.

Il quittait rarement sa paisible retraite où ses livraisons hebdomadaires employaient tous ses instants. L'engagement sacré qu'il avait pris avec tant de familles d'offrir chaque semaine à leurs enfants le fruit de ses veilles ne lui laissait que peu de repos¹²⁶³.

Peut-on croire Jean-Nicolas Bouilly ? Ce dernier arrive à Paris peu de temps avant l'exil du Parlement à Troyes en 1787 et retourne dans sa Touraine natale pendant cette période. Il revient dans la capitale en mai 1789 et c'est sans doute à cette époque qu'il s'installe dans la rue du Croissant à l'hôtel du même nom, où réside Berquin. Il n'a donc pas connu l'écrivain au moment de la publication de *l'Ami des enfants*, d'un rythme mensuel. Bouilly fait-il une confusion avec les activités journalistiques de Berquin qui collaborait aux deux journaux de Panckoucke : *Le Mercure de France*, hebdomadaire et le *Moniteur universel*, quotidien ? Nous l'avons vu à propos de *La Feuille villageoise*, la mémoire du Tourangeau n'est pas toujours très fiable. Il est donc difficile de répondre catégoriquement à la question.

Forme et contenu du *Livre de Famille*

L'ouvrage est une suite d'entretiens – trente-quatre sur les trente-cinq chapitres que comporte l'ouvrage. Trente de ces entretiens se déroulent au sein d'une même famille, divergeant en cela des périodiques précédents. À Monsieur et Madame de Verteuil, s'ajoutent des enfants dont trois sont clairement identifiés : Henriette, que l'on entend une fois avec son père et une autre fois avec sa mère ; Pauline, la plus présente des trois enfants, s'entretient avec son père à cinq reprises et en quinze occasions avec sa mère. Quant à Adrien, que l'on retrouve en deux

¹²⁶² *Mercure de France*, 18 septembre 1790, p. 119-120.

¹²⁶³ BOUILLY Jean-Nicolas, *Mes Récapitulations*, opus cité, p. 273.

circonstances en compagnie de sa sœur Pauline, ses dix entretiens ont exclusivement son père pour interlocuteur. L'âge des enfants n'est jamais mentionné.

La notice du *Journal encyclopédique* signalait que seraient traités divers points de morale et d'éducation. Nous remarquons que les textes à visée morale n'appartiennent pas au corpus de la famille de Verteuil dont la visée pédagogique est autre.

Les textes moraux, mettant en scène d'autres familles traitent du *Vol*, qui conduit son auteur au ban de la société, de *La Justice* que doit exercer un père au sein de sa famille, de *La Fidélité à sa parole* sans laquelle toute confiance est perdue et des *Suites fâcheuses de la colère* lorsque l'on ne sait pas se maîtriser. Le cinquième texte, le seul ayant la forme d'un récit mêlé de dialogues, porte également un titre très explicite : *Tout un Pays réformé par quatre enfants*. Il montre comment un comportement exemplaire peut amener de grands changements. Il est celui qui résonne le plus des bruits des bouleversements en cours.

Quand aux enseignements de monsieur de Verteuil et de son épouse, ils abordent plusieurs domaines mais n'en perdent pas moins de vue une perspective morale et sociale. Nous prendrons pour exemple le thème du vol traité selon deux aspects. Dans le texte du même nom, la scène se passe chez madame de Limeuil qui reçoit Minette sa nièce. Celle-ci se plaint de l'attitude peu accueillante de son cousin qui cache tous ses jouets et refuse de les lui prêter. La veille, Minette lui a dérobé une clochette. Sa tante lui expose alors les raisons de Maximin et insiste sur les conséquences auxquelles s'expose la petite fille.

Madame de Limeuil

Et si tes amies viennent jamais à savoir que tu dérobes, ce qui ne peut manquer d'arriver un jour, ne feront-elles pas toutes comme Maximin ? En quelque endroit que tu ailles, chacun aura droit de serrer ses affaires, de veiller continuellement sur toi pour voir si tu n'emportes rien. Personne ne pourra te souffrir dans sa société. Tous les plaisirs cesseront à ton arrivée. Tu seras obligée de rester seule dans un coin et de sécher d'ennui. Mais le plus fâcheux encore, c'est que personne n'aura d'estime ni d'amitié pour toi et que l'on te montreras au doigt dans la rue comme une voleuse¹²⁶⁴.

Les suites de l'acte concernent d'abord celle qui a commis l'indélicatesse et se répercutent au sein d'une sphère de plus en plus large.

¹²⁶⁴ *Le Vol*, in *Le Livre de Famille*, partie I, p. 82.

La question est abordée d'une toute autre manière par M. de Verteuil, lorsque son fils, au cours d'une promenade, veut cueillir des fleurs dans un jardin qui ne lui appartient pas. C'est une atteinte à la propriété d'autrui qui a des conséquences que le jeune garçon n'a pas perçues. Après avoir rappelé tout le travail que l'entretien de ces fleurs a coûté au jardinier, il explique :

Monsieur de Verteuil

... il les cueille pour aller les vendre à la ville. Par ce moyen, il se procure de l'argent ; et tu sais qu'il faut en avoir pour se loger et se nourrir. Plus il sort de fleurs de son jardin, plus il entre d'argent dans sa bourse. Tu comprends cela toi-même ?¹²⁶⁵

La discussion se poursuit sur la différence entre ce jardinier « indépendant » et celui qui travaille pour M. de Verteuil. C'est la notion de contrat qui est en question. Le jeune Adrien aura besoin d'une seconde expérience pour bien comprendre cette notion de propriété. Pour avoir détruit bien qu'involontairement les biens d'autrui, il devra mettre la main à la poche.

Le Livre de Famille aborde des thématiques très différentes. L'histoire naturelle est présente avec des textes évoquant le domaine animal, *Les Chats*, *Les Chiens* et le domaine végétal. S'agissant des plantes, l'adulte n'oublie jamais d'attirer l'attention de son élève sur ce qu'il leur doit à l'exemple de l'entretien intitulé *La Toile, le papier*.

D'autres échanges concernent les éléments naturels – *l'Air*, *Les Vapeurs*, *La Pluie*, *Les Nuages* – et font l'objet d'observations, d'expériences. Mettant en scène exclusivement Madame de Verteuil et sa fille Pauline, Berquin aborde également des notions étudiées par les philosophes : *La Conscience*, puis dans une série de textes successifs : *Les Cinq sens*, *Les sensations*, *L'Âme des bêtes*, *Imagination*, *Mémoire*, *Raisonnement et jugement*, *Liberté et volonté*.

Monsieur de Verteuil et son fils Adrien s'entretiennent de leur côté *Des Égards dûs à nos serviteurs* et du *Travail* ainsi que d'économie politique à travers les quatre derniers dialogues du volume qui traitent des *Besoins Généraux et particuliers des hommes*, des *Avantages de la société*, de *Monnaie, commerce et marchands*, avant de conclure par *Richesse, capital et intérêts*.

¹²⁶⁵ LF, *La Propriété ou le tien et le mien*, p. 50.

En dehors des deux séries de textes que nous venons de signaler, il est difficile de relever un ordre dans l'agencement du volume. Toutefois, nous notons une progression dans l'acquisition des connaissances. Ainsi, l'étude des éléments naturels débute par *L'Air* car c'est à partir des expérimentations présentées dans ce texte que vont suivre les observations ultérieures. Les entretiens précédents sont toujours évoqués pour rappeler les notions acquises sur lesquelles vont s'appuyer les nouvelles leçons.

La démarche adoptée au cours des discussions correspond à celle que Berquin a toujours mise en avant dans les périodiques : un adulte réceptif qui questionne, fait des remarques, apporte des explications et un enfant en confiance, manifestant un grand désir d'apprendre et à l'écoute de ce qu'on lui dit.

[Monsieur de Verteuil fait remarquer à ses enfants que le soleil est caché par un nuage.]

ADRIEN

De quoi est donc fait un nuage mon papa ?

PAULINE

Je voudrais bien le savoir aussi.

M. DE VERTEUIL

Venez tous deux auprès de la table, je vais vous l'expliquer (*Adrien et Pauline s'approchent de la table, Monsieur de Verteuil lève le couvercle d'une bouilloire qui est sur un réchaud*). Voyez-vous cette fumée qui sort de la bouilloire ? Cherche dans ta mémoire, Pauline. Tu dois savoir ce que c'est.

PAULINE

Oh oui mon papa, je me le rappelle. C'est une vapeur comme celle qui sort de ma bouche et celle qui s'élevait l'autre jour de la tasse.

M. DE VERTEUIL

Tu t'en souviens à merveille. Cette fumée n'est autre chose que de l'eau, qui, par la grande chaleur du feu placé sous la bouilloire, s'élève en vapeur. Lorsqu'une vapeur est arrêtée par quelque chose et qu'ainsi elle peut se rassembler, s'épaissir, se refroidir, cette vapeur devient de l'eau [...] Retournons maintenant à la fenêtre. Voyez-vous cette terrasse qui règne le long de la maison ? Il y reste encore de l'eau de la pluie d'hier. Le soleil y darde ses rayons avec force. Regardez bien, et vous verrez qu'il s'en élève ça et là quelques vapeurs, comme celles de la bouilloire, mais qui ne sont pas aussi épaisses.¹²⁶⁶

¹²⁶⁶ LF, *Les Nuages*, partie II, p. 14-16

Tout ce qui entoure les enfants est mis à contribution. Parfois, une préparation s'est faite antérieurement, comme le montre *La Croissance des plantes* dont nous donnons ici le début.

PAULINE

Mon papa, qu'est-ce que vous avez là dans ces assiettes ? En voilà une qui est comme un petit jardin.

M. DE VERTEUIL

Il ne m'a pas coûté beaucoup de peine à cultiver, comme tu le vois. Je n'ai eu besoin que de mettre dans l'eau une pincée de petites graines rougeâtres pareilles à celles que tu vois là dans la première assiette.

PAULINE

Et quelle est cette herbe, mon papa.

M. DE VERTEUIL

C'est du cresson, que tu aimes tant. Je veux t'en faire manger bientôt une salade.

[...]

Regarde maintenant cette seconde assiette. J'y ai mis tremper des graines il y a quatre jours. Vois si elles sont en tout comme celles de la première assiette qui ne trempent que depuis ce matin.

PAULINE

Non, mon papa, il y a quelque chose de blanc à celles-ci, que les autres n'ont pas.¹²⁶⁷

L'observation va se poursuivre autour de cinq assiettes qui servent de support à la leçon sur la germination des plantes.

Les remarques et les questions de l'enfant sont toujours accueillies avec bienveillance. Berquin conserve le modèle pédagogique de ses périodiques. Il montre qu'il peut s'appliquer en toute circonstance.

Avant de clore cette présentation du *Livre de Famille*, nous souhaitons nous arrêter sur le seul récit mêlé de dialogues du volume : *Tout un Pays réformé par quatre enfants*. Il porte l'empreinte des mouvements qui agitent l'époque. Nous pouvons supposer sa rédaction dans les premiers temps de la Révolution. De quoi s'agit-il ?

Monsieur de Guercy vient s'installer dans ses terres pour se consacrer à l'éducation de ses quatre garçons. La scène n'est pas nouvelle chez Berquin. Le village, dans lequel la famille se

¹²⁶⁷ LF, *La Croissance des plantes*, partie I, p. 217-218

retire, souffre d'un mal provoqué par le manque d'éducation des enfants. « Leurs parents, occupés dès le point du jour d'un travail opiniâtre, n'ont pas le loisir de les instruire¹²⁶⁸ » explique M. de Guercy¹²⁶⁹. Berquin présente un tableau sombre des conséquences. Les troubles sont à tous les niveaux : dans les familles où le père querelle sans cesse ses enfants ; dans le village où les enfants ne cessent de se chercher des noises ; à l'école où le maître ne parvient à faire régner l'ordre qu'au prix de nombreuses punitions qui sont autant d'incitations à faire l'école buissonnière.

L'insolence des enfants du village se manifeste dès l'arrivée de M. de Guercy et de sa famille. Victime des provocations, les quatre garçons se proposent d'y remédier après en avoir débattu ensemble. C'est Louis, l'aîné, qui propose la méthode. Ils vont gagner la confiance des enfants du village comme leur père leur a appris à apprivoiser Castor, le chien.

LOUIS

... C'est que des créatures douées de raison, ne doivent pas être, sans doute, plus intraitables que des chiens. Ainsi donc, si nous sommes parvenus par de bons traitements, à adoucir le caractère sauvage de Castor, nous avons la plus belle espérance de réformer aussi de la même manière l'humeur querelleuse de ces petits paysans. Oui mes frères, j'ose vous promettre qu'avec de la patience et de la modération, nous viendrons à bout de les changer, et de nous concilier peut-être leur plus tendre attachement¹²⁷⁰.

Soutenu dans cette tâche par leur père, les enfants parviennent à rétablir la concorde entre les enfants, provoquant une réaction en chaîne dans les chaumières, dans les assemblées, sur les marchés. Au terme d'un an, délai fixé par les enfants à la réussite de leur projet, M. de Guercy réunit tout le village et s'adresse ainsi à ses invités, évoquant ses enfants :

Profitons vous et moi de l'utile leçon qu'ils nous ont donnée. Mettons dans nos affaires une aussi bonne intelligence que vos enfants et les miens en mettent dans leurs plaisirs. Je suis riche et vous avez besoin de ma fortune. Vous êtes laborieux et j'ai besoin de vos travaux. Je me propose d'acheter la terre d'où dépend ce village ; et mon premier acte de possession sera de vous remettre tous mes droits. Il n'en faut plus consacrer d'autres que celui de l'égalité naturelle entre tous les hommes. Je prévois qu'il ne tardera pas longtemps à s'établir dans toute la France¹²⁷¹.

¹²⁶⁸ LF, *Tout un Pays réformé par quatre enfants*, partie I, p. 181.

¹²⁶⁹ A partir de la *Bibliothèque des villages*, nous constatons que le discours sur la campagne a évolué. Ce n'est plus le bonheur simple de la vie champêtre qui est mis en avant mais les effets désastreux pour la société de l'absence d'éducation et d'instruction.

¹²⁷⁰ LF, *Tout un Pays réformé par quatre enfants*, partie I, p. 176-177.

¹²⁷¹ Idem, p. 199-200.

Les troubles qui agitaient alors le pays pouvaient soulever bien des craintes. Monsieur de Guercy ne s'en cache pas lorsqu'il dit : « peut-être ailleurs coulera-t-il du sang ; qu'il ne nous coûte à nous que des larmes d'attendrissement et de plaisir. Rappelons-nous toujours que nous sommes frères¹²⁷² ». Il appelle les habitants à ne former qu' « une seule famille ».

Il mettra son projet à exécution et ira de sa propre main « renverser les trois poteaux, triste monument élevé, sous le nom de justice à la tyrannie féodale¹²⁷³ ».

Sa fortune lui permettra de faire construire une école et d'y appointer « des maîtres intelligents », d'établir « des ateliers de charité » et de fonder « un asile destiné à recevoir les infirmes et les vieillards¹²⁷⁴ ». La régénération du village passe par l'éducation et le travail. Une nouvelle ère s'ouvre, marquée par des bouleversements dans les hiérarchies mais « qu'importe de perdre des vassaux, dès qu'on y gagne des frères et des amis ! Il se prépare une révolution dans les idées. De vains titres ne distingueront plus les hommes¹²⁷⁵ ». Chacun sera jugé sur ses actes, de bienfaisance notamment, et non sur les titres. M. de Guercy se réjouit de l'avènement des idées nouvelles, répandues dans les Lettres.

De bons écrivains, se disait-il, ont appris aux hommes le grand intérêt qu'ils ont à se servir mutuellement et à s'aimer. Des gens corrompus ont traité ces idées de chimères¹²⁷⁶.

L'optimisme prend ici le pas sur la réalité pour offrir au lecteur un tableau final idéalisé que n'aurait pas réfuté Pangloss : *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes*.

Comme tous les ouvrages de Berquin, *Le Livre de Famille* s'exporta à l'étranger dans les années qui suivirent. L'éditeur Stockdale, de Picadilly fait paraître un avis dans le *Times* du 5 décembre 1798, dans laquelle il annonce la publication du « *Livre de Famille ou Journal des enfants* par M. Berquin ». Le même éditeur avait publié une réédition de *L'Ami des enfants* en 1792.

Berquin disparut de la scène littéraire mais ses ouvrages lui survécurent au dix-neuvième siècle avec un bonheur inégal. Les éditeurs de tous bords y puisèrent une matière à modeler en fonction de leurs engagements et de leurs idéaux. Ses ouvrages connurent de multiples

¹²⁷² Idem, p. 200.

¹²⁷³ Idem, p. 206-207.

¹²⁷⁴ Idem, p. 203.

¹²⁷⁵ Idem, p.202.

¹²⁷⁶ Idem, p. 201.

traductions, adaptations en langues étrangères, poursuivant ainsi le cycle des échanges engagé au siècle précédent.

F - Berquin, auteur, adaptateur ou traducteur ?

Dans son article, « Berquin, un traducteur à la fin du XVIII^e siècle », Annie Lhéréte souhaite montrer « comment un écrivain du XVIII^e siècle s'est « recyclé » dans la traduction-adaptation ». S'appuyant sur la traduction « libre » de *Sandford et Merton*, d'après l'ouvrage anglais de Thomas Day, elle remarque : « le traducteur se fait censeur », « mieux vaut trahir que jeter le trouble dans l'esprit des lecteurs et des critiques ». Plus loin, l'auteur ajoute à propos de Berquin : « peu lui importe de sacrifier cinq pages du texte anglais [...] d'aucuns aujourd'hui crieraient à l'imposture et à la trahison¹²⁷⁷ ». Elle parle également d'un auteur qui a « épuré la littérature pour enfants de toutes les références à la Bible ... » pour conclure que « Berquin fut pendant dix-sept années de sa carrière littéraire non pas un grand écrivain, mais un traducteur de mots et de concepts...¹²⁷⁸ ».

Sans nier le rôle de Berquin en tant que « relais de lumières », Annie Lhéréte envisage le travail de Berquin avec des critères qui semblent plus propres à notre approche de la traduction contemporaine — pourrait-on imaginer Jean-François Ménéard supprimer de son propre chef, plusieurs pages de *Harry Potter* au cours de son travail de traduction ? — que des pratiques en usage au siècle de Berquin. L'approche de la traduction sous l'angle de la « fidélité » au texte d'origine — Annie Lhéréte use de termes très critiques — est-elle pertinente pour le dix-huitième siècle ? Derrière cette analyse n'est-ce pas la reconnaissance de Berquin en tant qu'auteur qui se pose ? Au fil de notre étude, la question nous est apparue fondée et c'est dans les pratiques du XVIII^e siècle que nous sommes allée chercher une réponse.

¹²⁷⁷ Annie LHERÉTE, « Arnaud Berquin, un traducteur à la fin du XVIII^e siècle », *Attention ! un livre peut en cacher un autre... Traduction et adaptation en littérature d'enfance et de jeunesse*, sous la direction de Denise ESCARPIT, Cahiers du CREULEJ n°1, publié avec le concours du Centre National des Lettres, Nous Voulons Lire, Pessac, 1985, p. 81.

¹²⁷⁸ Idem, p. 83.

Arnaud Berquin n'a jamais fait mystère des sources auxquelles il puisait et nul n'a songé, en son temps, à le lui reprocher. La littérature d'enfance s'est construite sur la multiplicité des échanges entre l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande et la France notamment. Ce mouvement témoigne, s'il en était besoin, de la vigueur de la circulation des textes.

La question de la traduction se pose au dix-huitième siècle mais en d'autres termes qu'à notre époque. Constance B. West le constate : « la façon d'envisager la traduction se rattache aux idées du XVIII^e siècle sur le goût. L'opposition qui, peu à peu, s'élève contre la théorie de la traduction libre est un aspect de la lutte entre deux conceptions : le goût absolu et le goût relatif¹²⁷⁹ ». Elle cite les propos de Le Tourneur qui explique son travail sur les *Nuits* d'Young : « tirer de l'Young anglais un Young français, qui pût plaire à ma nation, et qu'on pût lire avec intérêt, sans songer s'il est original ou copie¹²⁸⁰ ».

Berquin a eu lui même l'occasion de méditer le sujet en lisant l'article consacré à son *Choix de tableaux anglais* paru dans *L'année littéraire* : « il y a des morceaux dans le goût des Anglais et qui je crois, risquent beaucoup de n'être pas aussi bien accueillis par des étrangers¹²⁸¹ » écrit le rédacteur. Il en a tiré la leçon car il indique dans son post-scriptum à *Charles Second* : « dans les trois premiers actes de ce drame, j'avais assez exactement suivi la pièce allemande, à l'exception du dialogue, trop étranger à notre goût et à nos mœurs...¹²⁸² ». Adapter son texte à l'esprit de la nation est l'une des missions du traducteur mais elle n'est pas la seule selon Charles-Pierre Colardeau qui précise en 1771 :

S'il y a quelque mérite à traduire, ce ne peut être que celui de perfectionner, s'il est possible, son original, de l'embellir, de se l'approprier, de lui donner un air national et de naturaliser en quelque sorte, cette production étrangère¹²⁸³.

Naturaliser et non dénaturer, tel doit être le but. Constance B. West relève que « le traducteur se trouve dans la nécessité de ménager ses lecteurs ». Turgot, traducteur de Gessner et partisan d'une approche rigoureuse, « reconnaît l'impossibilité de concilier l'exactitude avec la délicatesse¹²⁸⁴ ». La démarche de Berquin s'inscrit dans une pratique extrêmement

¹²⁷⁹ Constance B. WEST, « La théorie de la traduction au XVIII^e siècle par rapport surtout aux traductions françaises d'ouvrages anglais », *Revue de littérature comparée*, 1932, pp. 330-355.

¹²⁸⁰ Idem.

¹²⁸¹ *Année littéraire*, 1775, Tome II, lettre IV, p. 88.

¹²⁸² AA, *Charles Second*, « post-scriptum », p. 184.

¹²⁸³ Charles-Pierre COLARDEAU, « Avertissement », *Seconde Nuit d'Young*, in *Œuvres choisies de M. COLARDEAU*, à Paris chez Janet et Cotelles, 1825, p. 101.

¹²⁸⁴ Constance B. WEST, opus cité.

répandue. Charles-Pierre Colardeau le constate : « traduire est aujourd’hui une espèce de déshonneur littéraire, cependant, par une suite de l’inconséquence du siècle, jamais les traductions n’ont été plus multipliées¹²⁸⁵ ».

La question des « belles infidèles » ne se posait pas de la même manière qu’aujourd’hui. Diderot a une manière toute personnelle d’envisager la traduction de Shaftesbury :

Il ne me reste qu’un mot à dire sur la manière dont j’ai traité M. S[haftebury]. Je l’ai lu et relu ; je me suis rempli de son esprit et j’ai pour ainsi dire, fermé son livre lorsque j’ai pris la plume. On n’a jamais usé du bien d’autrui avec tant de liberté. J’ai resserré ce qui m’a paru trop diffus, étendu ce qui m’a paru trop serré, rectifié ce qui n’était pensé qu’avec hardiesse...¹²⁸⁶

Colardeau travaille lui aussi très librement la matière des *Nuits* de Young, en 1770 : « Par une suite de la même liberté, j’ai changé l’ordre et le fond des idées, lorsque la marche du style poétique et l’harmonie du vers m’ont paru l’exiger¹²⁸⁷ ». A quelques années de là, Berquin use de la même liberté, abandonnant délibérément le texte source pour atteindre le but qu’il s’est fixé. Ainsi, toujours à propos de *Charles Second* il précise :

J’ai cru devoir abandonner la marche de M. Stéphanie [...], et faire éclater le caractère de Cromwell par un grand trait de dissimulation et d’hypocrisie, qui [...] sert en même temps à produire le dénouement le plus heureux pour l’âme de mes lecteurs¹²⁸⁸.

Il s’agit moins de traduire pour mettre à la disposition du public un texte inaccessible dans sa langue d’origine — démarche de notre traduction contemporaine — que de puiser un matériau, de le « plier » en fonction du but à atteindre. Berquin s’en explique dans le volume suivant. Il s’agit cette fois de la *Relation d’un naufrage à l’île Royale*, qu’il a emprunté à l’Angleterre :

En conservant avec une scrupuleuse exactitude le fond historique des disgrâces qu’il a éprouvées, j’ai cru devoir chercher à leur prêter un nouvel intérêt, par une narration plus vive des événements et par un tableau plus animé des situations où il fait éclater tant de force, d’esprit et de courage.¹²⁸⁹

¹²⁸⁵ Charles-Pierre COLARDEAU, « Avertissement », *Seconde Nuit d’Young*, opus cité, p. 99.

¹²⁸⁶ DIDEROT et SHAFTESBURY, *Essai sur le mérite et la vertu*, Editions Alive, 1998, pp. 24-25.

¹²⁸⁷ Charles-Pierre COLARDEAU, « Avertissement », *Première Nuits d’Young*, opus cité, p. 73.

¹²⁸⁸ AA, *Charles Second*, « post-scriptum », p. 184.

¹²⁸⁹ AA, *Relation d’un naufrage à l’île Royale*, opus cité, p. 3.

Les textes en langue étrangère fournissent une matière avec laquelle le poète comme le conteur vont travailler pour exprimer leur talent et atteindre leur but. Berquin, en cela pratique comme ses contemporains.

Nous l'avons vu au cours de notre étude, Berquin ne fut pas « un traducteur servile¹²⁹⁰ ». Annie Lhéréte ouvrait son article en posant cette question, à propos de la traduction de *Sandford et Merton* :

S'agit-il d'un pillage en un temps où les lois sur les droits d'auteur sont encore bien peu précises, d'un plagiat où les frontières de l'Europe intellectuelle sont mal définies ou d'une traduction fidèle à une époque où le vent de la mode éclairée souffle souvent d'outre-Manche ?

En réalité, il ne s'agissait pas de cela. Les hommes de lettres du XVIII^e siècle, formés à l'école de la traduction, de l'amplification, de l'imitation ont usé des textes en fonction de leur sensibilité, de leurs besoins, de leur projet. Berquin ne fait pas exception. Ses contemporains l'ont toujours considéré comme auteur de ses ouvrages, responsable tant du contenu que de la forme. C'est de cela qu'ils lui ont demandé compte. C'est à ce titre qu'il nous semble recevable d'interroger ses textes. Les choix qu'il a opérés, ses adaptations font sens. Arnaud Berquin a tenté de mener à bien un dessein : proposer un modèle d'éducation morale, porter les hommes à la vertu par la médiation de l'écrit. Les sources étrangères auxquelles il a puisé largement témoignent que, par toute l'Europe, des hommes et des femmes travaillaient au même dessein.

¹²⁹⁰ Annie LHERÉTE, opus cité, p. 72.

Quatrième partie
Berquin et les Lumières

IV - Berquin et Les Lumières

Nous ne voudrions pas terminer cette recherche sans avoir identifié les influences des Lumières dans un discours qui prend des formes multiples, où la religion, la morale, l'éducation et l'économie politique s'entremêlent. Nous nous sommes appuyée prioritairement sur l'*Encyclopédie*, formidable témoin des idées nouvelles, considérée comme tel par les contemporains de Diderot et dont Berquin, de par sa proximité avec Panckoucke, avait pu suivre les derniers développements.

A - Le discours religieux

« Déisme, théisme, religion naturelle ? Les allusions de Berquin, si nombreuses soient-elles, sont trop peu détaillées pour permettre d'en décider¹²⁹¹ » constate Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, à l'issue de son étude sur les drames publiés par le Bordelais. Toutefois, elle remarque que le discours religieux de Berquin s'inscrit dans cette nouvelle approche qui tient à distance les hiérarchies et les représentants de l'Eglise catholique. L'une des difficultés à laquelle elle a été confrontée tient au fait que les drames ne sont pas le lieu privilégié de l'expression des principes religieux de Berquin. Ceux-ci s'expriment davantage dans les historiettes, et, nous l'avons signalé, ils n'apparaissent pas dans tous les textes, loin de là.

a - L'effacement du prêtre

Cependant nous avons noté nous-même l'effacement du prêtre de la scène religieuse¹²⁹². Sa relégation à un rôle social de conseil, de soutien économique, de relais des idées novatrices en agriculture est frappante, là où on l'attendrait à tout le moins porteur d'une parole sacrée ou

¹²⁹¹ Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIII^e siècle*, opus cité, p. 371.

¹²⁹² Il est indiqué au début de *Sandford et Merton* que M. Barlow est prêtre. Il ne semble pas exercer de fonctions sacerdotales. Berquin a effacé du texte de Th. Day toutes les références aux activités pastorales.

d'exégèse¹²⁹³ dans une mission de catéchiste ou de consolation au chevet d'un mourant¹²⁹⁴. Si l'image positive domine, elle ne le place plus dans son emploi sacerdotal traditionnel. « Le thème du bon curé n'est certes pas nouveau au XVIII^e siècle. Pourtant, des auteurs spirituels aux philosophes, il connaît alors une vogue renouvelée où l'accent se porte davantage sur la tâche *sociale*¹²⁹⁵ qui lui est dévolue que sur l'union mystique au sacrifice christique¹²⁹⁶ » souligne Dominique Julia qui ajoute : « les curés ne se contentent pas de cultiver le potager du presbytère et développent des expériences agricoles destinées à améliorer la production des céréales comme la qualité du bétail¹²⁹⁷ ». Les ouvrages de Berquin sont donc représentatifs des évolutions du siècle. Il est à noter d'ailleurs que cet aspect de ses ouvrages ne semble pas avoir posé de problème¹²⁹⁸. Madame de Genlis compte *L'Ami des enfants*, « ouvrage infiniment agréable et utile » au nombre des « huit ou neuf ouvrages faits¹²⁹⁹ » pour les enfants de moins de neuf ans. Didier Masseur¹³⁰⁰ relève quant à lui que Berquin trouve grâce aux yeux des apologistes et se trouve en compagnie de la même Madame de Genlis et de Madame Leprince de Beaumont dans les propositions de lecture faites aux enfants et aux adolescents¹³⁰¹.

Mais nous ne pouvons définir la position de Berquin à partir du seul effacement de la figure du prêtre.

¹²⁹³ Dans les trois textes des *Lectures pour les enfants* qui portent sur des points de religion, c'est le père de famille qui explique, non un homme d'église.

¹²⁹⁴ Dans *Le Lit de mort*, la grand-mère s'éteint, entourée de toute sa famille sans que la présence d'un prêtre soit évoquée.

¹²⁹⁵ Rappelons que Berquin compte s'appuyer sur les prêtres des paroisses pour la diffusion de la *Bibliothèque des Villages*, en 1790.

¹²⁹⁶ Dominique JULIA, « Le prêtre », in *L'Homme des Lumières*, sous la direction de Michel VOVELLE, Paris, Editions du Seuil, Collection « L'Univers historique », 1996, p. 391.

¹²⁹⁷ Idem, p. 420.

¹²⁹⁸ Nous nous sommes demandé si l'engagement affiché au début de la seconde année de *L'Ami des enfants* de publier des textes religieux revus par un docteur de Sorbonne ne venait pas en réponse à des reproches sur ce sujet. Rien ne nous permet toutefois de l'affirmer.

¹²⁹⁹ Madame de GENLIS, *Adèle et Théodore*, opus cité, p. 52.

¹³⁰⁰ Didier MASSEAU, *Les Ennemis des philosophes - l'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Editions Albin Michel, Bibliothèque Albin Michel – Idées, 2000, p. 342.

¹³⁰¹ Il serait intéressant de savoir sous quelles formes les textes sont repris : extraits ou périodiques complets.

b - Dieu se révèle par sa création

Berquin s'inscrit dans le champ littéraire à l'heure où les tensions religieuses se font moins vives. Essayons de le situer et de repérer une éventuelle évolution dans son discours sur la religion.

C'est à partir de la publication des périodiques que le discours religieux émerge ponctuellement, de manière parcellaire, par touches, au fil des textes. Trois dialogues liés à des points de dogme sont publiés dans les *Lectures pour les enfants*, nous l'avons signalé. C'est avec la *Bibliothèque des Villages* que nous pouvons saisir sa position avec plus de précision. Dans le volume inaugural, le premier texte, *L'Heureux ménage*, permet à Berquin d'exposer de manière très liée sa philosophie morale et son point de vue religieux. Il aborde la question religieuse à partir de l'éducation des enfants, concentrant ses conseils sur ce seul domaine. Ses propos font écho à ce qu'il a cherché à transmettre dans ses ouvrages précédents. Que dit-il aux habitants des campagnes ? Dieu, l'Être suprême se fait connaître par le spectacle de la nature. La nature renvoie à la bonté de Dieu qui a pourvu l'homme des biens nécessaires à sa vie.

Dès les premières années de la vie¹³⁰², il faut faire prendre aux enfants la première idée de Dieu. Tout ce qui les entoure et leur procure du bonheur doit être rapporté au Créateur : les cultures qui les nourrissent, les chants des oiseaux qui les récréent, les parfums des fleurs, la vue agréable de la campagne¹³⁰³. Il importe donc que la première connaissance de Dieu se fonde sur des sensations, des « émotions » positives. Berquin met en garde de manière assez vive contre ceux qui cherchent à présenter « la Divinité sous un appareil vengeur » car cela ne peut produire que de fâcheuses impressions sur un enfant¹³⁰⁴ ». L'auteur appuie son point de vue en évoquant une expérience personnelle :

Je frémis encore du funeste égarement où je l'ai vu entraîner il y a quelques années un jeune habitant de la campagne. Accoutumé à entendre nommer tour à tour l'être suprême le Dieu bon et le Dieu terrible, il se méprenait sur les

¹³⁰² « La première idée que vous devez leur faire prendre de Dieu est celle de sa puissance, parce qu'elle est la plus propre à les frapper. Pour cet effet ne manquez jamais de leur faire observer tout ce qu'il y a de plus imposant dans le spectacle de la nature, comme la lumière éclatante du soleil dans un beau jour et la magnificence des cieux dans une belle nuit » *La Bibliothèque des villages*, volume I, au Bureau de l'Ami des Enfants, 1791, p. 24.

¹³⁰³ « Dites-leur que c'est à Dieu qu'ils doivent ces jouissances. C'est ainsi qu'ils prendront l'habitude de lui rapporter toutes les émotions agréables dont ils sont saisis et leurs premiers sentiments seront des sentiments d'amour envers le Créateur » Idem, p. 25.

¹³⁰⁴ Idem, p. 30.

différents attributs de la justice divine, pour lui prêter l'injustice de ses passions...¹³⁰⁵

Berquin veut que l'on fasse « connaître un Dieu, l'ami des hommes qui ne les a créés que pour être heureux ¹³⁰⁶ ». C'est l'image d'un père qu'il convient de leur donner car « c'est ainsi que, si vous savez de bonne heure présenter Dieu à vos enfants sous l'image d'un père bon et sensible, ils s'accoutumeront à le regarder comme leur guide le plus sûr et leur protecteur le plus puissant ¹³⁰⁷ » et « ils ne se formeront donc pas des idées effrayantes de Dieu comme un enfant ne s'effraye point de son père, parce qu'il le punit de ses fautes ¹³⁰⁸ ».

Un Dieu bon est un exemple propre à conduire à la vertu. C'est ainsi qu' « un autre avantage des douces impressions de la bonté divine, que vous aurez fait prendre à vos enfants, c'est qu'elles sont plus propres à les conduire au bonheur par l'exercice de la bienfaisance et de toutes les vertus ¹³⁰⁹ ». Chaque fois que l'homme fait le bien, il est à l'égal de Dieu ¹³¹⁰.

c - Providence, résignation et soumission

Comme tout père, Dieu sait ce qui est bon pour ses enfants et l'homme doit donc mettre sa confiance dans la Providence divine. C'est elle qui soutient les plus pauvres, ou les hommes soumis à l'adversité. Ce même Dieu fait des hommes les instruments de sa Providence par les actes de bienfaisance. Cette conception de la Providence est très éloignée du pessimisme janséniste classique.

Puisque la Providence veille, l'homme doit se soumettre aux décrets du ciel. Dieu a une connaissance infinie tandis que l'homme a une connaissance finie. Ainsi les hommes « savent que c'est un père tendre, qui les aime et qui leur donne à son gré tout ce qui peut leur être utile. Si quelquefois leurs vœux ne sont pas exaucés, ils s'en consolent et se disent à eux

¹³⁰⁵ Ibid.

¹³⁰⁶ Idem, p. 26.

¹³⁰⁷ Idem, p. 27.

¹³⁰⁸ Idem, p. 28.

¹³⁰⁹ Idem, pp. 28-29.

¹³¹⁰ « Toutes les fois que tu fais du bien à quelque créature, tu es comme Dieu. Quand tu seras plus grande, tu pourras secourir tes semblables, comme tu secours aujourd'hui les oiseaux, et tu ressembleras alors à Dieu bien davantage. Ah ! quel bonheur pour l'homme lorsqu'il peut agir comme Dieu ! » in « La Neige », *L'Ami des enfants*, p. 35.

même : c'est que Dieu a vu que cela ne nous serait pas avantageux¹³¹¹ ». Ce discours sur la résignation n'appartient pas spécifiquement au discours religieux. Il relève également du discours social de la société des Lumières¹³¹².

Si l'homme ne doit pas se révolter face aux impénétrables desseins de Dieu, si sa soumission à un Dieu infiniment grand et bon est posée, la résignation n'est pas une démission. Chacun doit œuvrer à son bonheur et au bonheur des autres malgré les vicissitudes de la vie. Dieu voit le travail de chacun et sa Providence sait répondre en plaçant des bienfaiteurs sur la route de ceux que la vie malmène.

Au début de la Révolution, Berquin voit la main de la Providence dans les événements révolutionnaires et l'institution de la nouvelle constitution¹³¹³. Dieu n'hésite pas à intervenir dans la marche temporelle du monde.

d - Dieu récompense la vertu et punit le mal

« Dieu qui est l'ami de la vertu est aussi l'ennemi du vice¹³¹⁴ ». Comme un bon père, il récompense et punit. Récompenses et punitions s'inscrivent dans l'ordre temporel et ne relèvent pas du spirituel. La main de l'homme se substitue à celle de Dieu dans l'application des sanctions. À un enfant désobéissant, il est répondu : « il est juste qu'un enfant instruit des ordres de Dieu et de ceux de son père soit doublement puni lorsqu'il a eu l'indignité de les enfreindre¹³¹⁵ ». Quelles que soient les circonstances, le Créateur veille car *Si les hommes ne te voient pas, Dieu te voit*. Chez Berquin, il est peu question de l'au-delà. *Le Paysan bienfaiteur de son pays* évoque « le ciel que je vais habiter, je l'espère¹³¹⁶ » avec beaucoup de

¹³¹¹ La Prière, in Lectures pour les enfants ou choix de petits contes, éditions Didier, 1852, p. 398.

¹³¹² « Le supérieur est donc redevable aux inférieurs comme ceux-ci lui sont redevables ; l'un doit procurer le bonheur commun par voie d'autorité, et les autres par voie de soumission », in « Société », *Encyclopédie*.

¹³¹³ « Songez enfin que la Providence, qui vient d'éclater d'une manière si visible dans l'établissement d'une Constitution par laquelle tous les Français doivent se regarder comme frères, leur dit assez hautement par cette leçon qu'ils ne doivent pas se persécuter entre eux comme de cruels ennemis pour des opinions étrangères aux lois des hommes ». *Bibliothèque des villages*, vol. I, au Bureau de l'Ami des Enfants, 1790, pp. 33-34.

¹³¹⁴ Idem, p. 29.

¹³¹⁵ *AE, Joseph*, p. 161.

¹³¹⁶ *AA, Le Paysan bienfaiteur de son pays*, p. 102.

sérénité. La satisfaction d'une vie bien remplie est la première récompense avant celle promise après la mort.

Nous pourrions expliquer cette faible évocation de la mort par la jeunesse du public mais la raison en serait insuffisante. Berquin se place dans la mouvance des philosophes qui tendent à démontrer que l'homme peut atteindre le bonheur sur terre sans manquer aux lois divines.

e - Un sentiment intérieur donné par Dieu

Pour aider l'homme à toujours rechercher la vertu, Dieu a mis en lui un sentiment intérieur qui le guide. Ce sentiment intérieur est fréquemment évoqué dans les périodiques. La notion est explicitée dans *Le Livre de Famille* :

MADAME DE VERTEUIL

Eh bien ma chère Pauline, ce sentiment de chagrin et de repentir sur le mal que nous avons fait ; ce sentiment de satisfaction et de joie sur le bien que nous faisons, la persuasion où nous sommes qu'il est de notre devoir de nous abstenir de l'un et de pratiquer l'autre, c'est ce qu'on appelle conscience. Et ces sentiments, cette conscience, Dieu nous les a donnés à tous dans notre cœur, afin que dans chaque occasion nous puissions savoir ce que nous devons faire et ce qu'il nous faut éviter ¹³¹⁷».

Le sentiment intérieur doit primer sur l'obéissance à des ordres injustes, fussent-ils donnés par les parents ¹³¹⁸.

Berquin a toujours privilégié l'expression du bonheur intérieur que ressent le héros lorsqu'il a réussi à vaincre le défaut qui entravait son bonheur ou lorsqu'il a pratiqué un acte bienfaisant. Cette expression se traduit par des marques extérieures de sensibilité qui n'ont plus cours aujourd'hui et que le vingtième siècle considérera comme relevant d'une sensiblerie insupportable. Elle s'inscrit cependant dans cette morale du sentiment développée au long du siècle, et particulièrement par Diderot et les auteurs de drames.

¹³¹⁷ LF, *La Conscience*, p. 109.

¹³¹⁸ « Mais lorsque les ordres de leurs parents sont injustes, c'est à leur devoir, c'est à Dieu qu'ils doivent d'abord obéir. Si ton cœur ne t'a pas dit que le mien se laissait emporter par sa passion, je n'ai plus rien à espérer de toi ». AE, *Les Pères réconciliés par leurs enfants*, p. 197.

f - La question du péché originel

Jean-Pierre Jackson résume ainsi la pensée de Shaftesbury exprimée dans son *Essai sur le mérite et la vertu*, traduit et commenté par Diderot en 1745 :

Qu'y dit le lord anglais ? Que le monde est un ensemble harmonieux au sein duquel chaque créature a sa place et sa fonction, où l'homme bénéficie d'un sens moral inné qui fait servir l'intérêt particulier à l'intérêt commun, anéantissant du même coup l'hypothèse du péché originel faisant de l'homme une créature déchue, vouée à la souffrance et à la quête de la rédemption¹³¹⁹.

La philosophie morale anglaise a profondément influencé la pensée française du dix-huitième siècle et Berquin lui-même. La question du péché originel ne se trouve jamais abordée dans les textes pour la jeunesse, quels qu'ils soient, mais elle émerge nous semble-t-il, dans cet extrait de la *Bibliothèque des villages*:

Souvenez-vous toujours que c'est pour vous avoir représenté vous-mêmes aux yeux des rois comme naturellement cruels et méchants qu'on leur a fait croire que vous ne pouviez être gouvernés que par le despotisme le plus intolérable. Si vous sortez aujourd'hui de vos chaînes, montrez-vous dignes de votre liberté par les sentiments qui doivent honorer les hommes¹³²⁰.

Le pessimisme quant à la nature humaine, est dénoncé comme fauteur d'oppression janséniste. Bonté de Dieu, bonté originelle de l'homme sous-tendent les convictions religieuses et pédagogiques de Berquin et s'opposent à celles d'écrivains comme Garnier ou Moissy. C'est pourquoi on ne trouve pas d'enfant naturellement mauvais chez Berquin. À l'origine d'un mauvais comportement, il y a toujours un problème d'éducation et la faiblesse d'un adulte. Nous ne sommes pas si éloignés des thèses d'Helvétius dans son *De l'Esprit* (1757) sur le déterminisme de l'homme par le milieu.

g - Tolérance religieuse

Diderot écrivait à propos de l'*Essai sur le mérite et la vertu* : « Voilà donc le lecteur conduit à la porte de nos temples. Le missionnaire n'a qu'à l'attirer maintenant au pieds de nos autels. C'est sa tâche, le philosophe a rempli la sienne¹³²¹ ». Par delà sa tonalité ironique, cette

¹³¹⁹ DIDEROT et SHAFTESBURY, *Essai sur le mérite et la vertu*, préface de Jean-Pierre Jackson, Editions Alive, 1998, p. 8.

¹³²⁰ *Bibliothèque des villages*, vol. I, p. 33.

¹³²¹ DIDEROT et SHAFTESBURY, opus cité, « Discours préliminaire », p. 24.

remarque convient également à la lecture des périodiques et des textes publiés par Berquin. Ce dernier clôt d'ailleurs ses conseils sur l'enseignement religieux par ses mots : « il ne m'appartient pas de vous en dire davantage sur la religion. Ce soin regarde vos respectables pasteurs, dont le zèle est toujours prêt à vous instruire¹³²² ».

Berquin a beaucoup emprunté à des littérateurs de l'Église réformée. Mais ce n'est qu'avec la Révolution qu'il s'exprime nettement sur la question de la tolérance religieuse.

Berquin refuse que l'on présente l'Être suprême comme un « Dieu courroucé ». C'est à cette idée qu'il attribue les horreurs faites au nom de la religion car « c'est en se forgeant une fausse idée de ses vengeances, que les hommes ont eu l'impiété d'oser se charger de les remplir, en tourmentant leurs frères. Si je vous disais tous les maux affreux que cette erreur fatale a répandu sur la terre ! Dès que l'on prête à Dieu des sentiments de cruauté, qui peut arrêter les hommes dans leur barbarie ? [...] Périssent à jamais l'exécrable fanatisme¹³²³ ». C'est là une condamnation très ferme des exactions commises au nom de la religion¹³²⁴, critique déjà exprimée dans le *Discours sur la Romance* en 1776. Il prône explicitement la tolérance religieuse¹³²⁵ dans des séquences où les échos des thèses de Voltaire sont indéniables.

h - La religion de Berquin ?

Berquin était-il théiste ? A la lecture de la définition qu'en donne Didier Masseau, nous serions tentée de répondre par l'affirmative.

Les théistes croient non seulement à l'existence de Dieu, mais aussi à une Providence générale qui agit dans l'univers, qui récompense et qui punit avec justice, selon des voies qui nous échappent souvent. Le théisme implique la

¹³²² *Bibliothèque des villages*, vol. I, p. 34.

¹³²³ Idem, pp. 32-33.

¹³²⁴ Le thème affleurerait dans *Charles Second*.

¹³²⁵ « Faites aimer à vos enfants la religion par la douceur de ses lois. Qu'ils la préfèrent sans doute à toutes les autres, mais qu'ils pensent aussi que tous les gens de bien sont agréables à l'être suprême, quelle que soit leur croyance. La religion la plus vraie est celle qui s'accorde avec l'humanité, pour faire régner sur la terre la paix et l'ordre qui nous viennent aussi de Dieu ». Idem, p. 33.

soumission à la divinité et la pratique de la vertu sans qu'il soit nécessaire de se référer à un dogme ou d'observer un culte institué¹³²⁶.

Mais, ajoute Didier Masseur « après 1760, le mot « théiste » concurrence souvent « déiste » dans le vocabulaire voltairien ». Quoiqu'il en soit, il apparaît clairement que Berquin refuse de se laisser enfermer dans un culte particulier. Ce qui explique sans doute son succès au siècle suivant où éditeurs catholiques ou laïcs puiseront dans son fond en le renforçant par une moralité encore plus explicite si nécessaire¹³²⁷.

Nous constatons que par son approche religieuse, Berquin ouvre ses publications à un public très large. C'est sans doute un des facteurs qui a contribué à son succès en Angleterre et en Allemagne, terres de l'église réformée.

Nous l'avons souligné, le discours religieux est loin d'être omniprésent. Domine, bien au contraire, un discours moral qui, s'il ne peut s'entendre sans la religion, s'exprime souvent en toute indépendance, conformément à la dynamique de laïcisation qui marque l'ensemble du XVIII^e siècle et plus particulièrement le comportement de ses élites.

B - Le discours moral

Ce discours a beaucoup contribué, au XX^e siècle, à l'extinction de l'étoile de Berquin. Trop moralisateurs et non plus moralistes à la manière du dix-septième siècle, les ouvrages de Berquin souffrent d'être trop didactiques et explicites. L'exploitation qui en a été faite au dix-neuvième siècle, sous forme d'imitations, de reprises, de compilations n'est sans doute pas étrangère à ce sentiment de satiété voire d'écœurement qui saisit les lecteurs. Les reproches portent sur une morale sociale trop archaïque car elle ne remet pas en cause la société d'Ancien Régime. Il est également reproché à Berquin le développement d'une morale individualiste.

¹³²⁶ Jean-Marie GOULEMOT, Didier MASSEAU, Jean-Jacques TATIN-GOURIER, *Vocabulaire de la littérature du XVIII^e siècle*, « Théïsme », Editions Minerve, 1998, p. 213.

¹³²⁷ C'est ce que fera A. de Melcy dans l'édition Delalain de 1865, *Contes et historiettes à l'usage des enfants*, Par Berquin, Nouvelle édition précédée d'une notice sur Berquin par A. de Melcy, Paris, Imprimerie et librairie classique, Jules Delalain et fils, 1865.

Au XVIII^e siècle, la morale se présente à la fois comme « science » et comme art de modeler. « C'est la science qui nous prescrit une sage conduite et les moyens d'y conformer nos actions¹³²⁸ ». De Jaucourt poursuit par l'évocation des grandes doctrines éthiques de l'Antiquité et de l'âge moderne avec Epicure, les Stoïciens qu'il admire, mais également les auteurs plus contemporains comme Hume ou Grotius dont les thèses ont marqué le siècle. « Mais il était réservé à Samuel Pufendorf de profiter heureusement des lumières de tous ceux qui l'avaient précédé et d'y joindre ses propres découvertes¹³²⁹ ». De Jaucourt rappelle la dette à Barbeyrac. Il a diffusé la morale de Pufendorf qui a développé l'idée d'une sociabilité naturelle qui fut approfondie par des auteurs comme Shaftesbury, Hutcheson... Dans ce même article, de Jaucourt lie ainsi étroitement morale et politique contractuelle.

Berquin inscrit le mot « Morale » en sous-titre de ses périodiques. Il importe de comprendre le sens de cette inscription, en cernant ce que Berquin entend par « morale », les idées forces et les modèles qu'il développe dans l'éducation qu'il propose ou suggère.

a - Porter naturellement à la vertu

L'objet de *L'Ami des enfants* est de porter naturellement les enfants à la vertu. Il reprend là l'un des conseils de l'*Encyclopédie* : « formez-les à la vertu : ils seront toujours assez polis s'ils sont humains, assez nobles s'ils sont vertueux, assez riches s'ils ont appris à modérer leurs désirs¹³³⁰ ». La vertu engage l'homme par rapport à lui-même, dans sa capacité à se vaincre ainsi que l'entendait l'Antiquité. Elle le lie à la société et l'engage à des actes de solidarité, d'humanité, de bienfaisance. « La vertu implique le plus souvent un renoncement à l'égoïsme pour renforcer l'entente entre les hommes¹³³¹ ».

Pour Voltaire, la vertu se résume à un seul mot, la bienfaisance : « la bienfaisance est donc la seule vraie vertu¹³³² ».

Chez Berquin, les diverses dimensions de la vertu sont présentes. La vision antique impliquait un effort de l'individu pour parvenir à la maîtrise de ses passions. « Le mérite ou la vertu

¹³²⁸ « Morale », *Encyclopédie*.

¹³²⁹ Idem.

¹³³⁰ « Vertu », *Encyclopédie*.

¹³³¹ « Vertu », GOULEMOT, MASSEAU, TATIN-GOURIER, opus cité, p. 219.

¹³³² « Vertu », VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, édition numérique des éditions Redon.

dépendent d'une connaissance de la justice et d'une fermeté de raison, capables de nous diriger dans l'emploi de nos affections ¹³³³» écrit Shaftesbury dans l'*Essai sur le mérite et la vertu*. Locke insistait avant lui sur cette capacité à se maîtriser¹³³⁴. Berquin reprend cette idée en montrant des enfants qui, instruits par leurs parents, réussissent à vaincre leurs défauts pour parvenir à l'idéal de vie en société. L'épreuve, le désagrément, la punition qu'ils subissent sont les moyens qui vont leur permettre de progresser vers cette vertu. Parallèlement à ces enfants cheminant sur la voie de la vertu, Berquin offre des portraits d'enfants dont l'éducation a produit tous les effets attendus. François Sandford, Charles Grandisson sont des exemples de ce que peut être un enfant porté dès l'enfance à la vertu, indépendamment de son appartenance sociale.

b - Eloge de la médiocrité

Le Bonheur dans la médiocrité, *Les Avantages de la médiocrité*, sont deux titres relevés dans les *Lectures pour les enfants* et qui rendent compte d'un des aspects les plus importants de la philosophie que développe Berquin.

Les mots ont une vie et leur signification varie au fil des siècles. L'image à laquelle ils renvoient peut se modifier avec le temps. Tel fut le cas du terme « médiocrité » que notre vingt et unième siècle n'entend que dans sa tonalité péjorative. Au dix-huitième siècle, bien qu'il ait commencé à prendre un sens négatif, le mot est encore employé dans son sens latin, *mediocris*, *mediocritas* : « qui est au milieu ». La médiocrité avait pour synonyme la modération. C'est ce sens que l'on retrouve dans l'*Encyclopédie* sous la plume du chevalier de Jaucourt :

Médiocrité, s, f, (Morale) état de ce qui tient le juste milieu entre l'opulence et la pauvreté ; heureux état au-dessus du mépris et au-dessous de l'envie ! C'est aussi l'état dont le sage se contente, sachant que la fortune ne donne qu'un

¹³³³ DIDEROT et SHAFTESBURY, opus cité, p. 56.

¹³³⁴ « Il me paraît évident que le principe de toute vertu et de toute excellence morale consiste dans le pouvoir de nous refuser à nous-mêmes la satisfaction de nos propres désirs, lorsque la raison ne les autorise pas. Ce pouvoir, on l'acquiert et on le développe par l'habitude, on en rend l'exercice aisé et familier, en le pratiquant de bonne heure. » John LOCKE, *Quelques pensées sur l'éducation*, Librairie philosophique J. Vrin, 1992, p. 59.

vernissés de bonheur à ses favoris et que travailler à augmenter ses richesses sans une vraie nécessité, c'est travailler à augmenter ses inquiétudes...¹³³⁵

Quelques lignes plus loin, de Jaucourt évoque les « tranquilles douceurs de la médiocrité ». Nous sommes dans l'*aurea mediocritas* d'Horace¹³³⁶ :

Quiconque choisit le juste milieu, précieux comme l'or, vit en sécurité, sans souffrir de la pauvreté et de ses laideurs, il vit dans la modération, loin des palais que le vulgaire envie...

Dès les premières œuvres, le thème apparaît pour ne plus quitter les publications de Berquin. En 1775, ce dernier place ces paroles dans la bouche d'un berger :

Dieux ! Si vous nous aimez, ne souffrez pas au moins
Que pour chercher comme eux une vaine opulence,
J'abandonne les champs où je pris ma naissance,
Lorsque mon seul troupeau suffit à mes besoins.¹³³⁷

C'est également un sujet présent dans les *Choix de tableaux anglais* mais abordé par son envers. Ce n'est plus un modèle qui est proposé mais au contraire le tableau des passions et de leurs effets. Le *Portrait d'une bourgeoise honteuse de l'être*, dessiné par son époux, commence par ces mots :

Je suis retiré, depuis dix ans, du commerce avec une fortune qui, sans être fort considérable, est au-dessus des besoins de ma famille, et a été longtemps égale à nos désirs. Ma femme, à qui tout idée de luxe était étrangère, conciliait ses vues avec les miennes dans les soins de l'économie. Nous vivions au sein d'une abondance décente et de tous les plaisirs modérés...¹³³⁸

Les soucis commencent avec un déménagement dans un quartier aristocratique : une petite cause qui provoque de grands effets. L'approche est souvent identique dans les périodiques. Il s'agit de démontrer qu'un désir qui sort des bornes de la modestie, une montre ouvragée ou une robe de soie, peut entraîner des désagréments qui dépassent la joie qu'on peut en tirer.

Les *Lectures pour les enfants* proposeront de nombreux exemples de sobriété heureuse. La modération est un remède à l'adversité. Régler ses désirs sur ses possibilités est l'une des sources du bonheur. Il importe de connaître ses besoins véritables et de s'y borner afin de

¹³³⁵ *L'Encyclopédie*, « Médiocrité ».

¹³³⁶ HORACE, *Œuvres*, « Odes », Livre II, X, Editions Garnier Flammarion, 1967, p. 76.

¹³³⁷ *Idylles et Romances*, édition de Genève, 1796, p. 99.

¹³³⁸ *Choix de Tableaux...*, Edition d'Amsterdam, 1775, p. 172.

s'assurer les moyens de sa générosité et de rester maîtres de ses passions. Avec la Révolution, Berquin ne change pas de discours, bien au contraire. Il exhorte ses lecteurs à ne pas rechercher des plaisirs futiles au risque de mettre en péril leur bonheur actuel¹³³⁹.

L'homme de lettres fait pour ses lecteurs le rêve de Monsieur Sage pour son fils : « si je pouvais l'accoutumer à être content de ce qu'il possède et à ne pas attacher un grand prix à ce qu'il ne peut obtenir, j'aurai travaillé plus utilement pour sa félicité que si je lui laissais un immense trésor¹³⁴⁰ ». Car « tout notre bonheur sur la terre consiste à vivre satisfaits du poste où nous a placé la Providence, et des biens qu'elle nous a départis. Il n'est aucun état si humble ou si élevé dans lequel une vaine ambition ne puisse nous faire accroire qu'il nous faudrait encore ce qu'un autre possède auprès de nous¹³⁴¹ ».

Comme d'autres avant lui, Berquin met en garde contre les excès des passions car la félicité de l'homme « ne dépend que de lui seul au milieu de tout ce qui l'entoure, puisqu'on la trouve dans l'exercice modéré de ses forces, et l'usage constant de sa raison. S'il la trouble quelquefois en cherchant à s'élancer trop loin de lui-même, il n'en doit accuser que sa folie. Ce n'est plus qu'un enfant¹³⁴² comme vous qui au lieu de jouir paisiblement des douceurs attachées à sa condition, et d'en supporter les maux avec courage, se tourmente par des prétentions désordonnées, ou se dégrade par une honteuse pusillanimité¹³⁴³ ».

Deux sujets reviennent avec insistance dans les critiques : le luxe et le jeu.

¹³³⁹ « Une vie innocente et paisible, l'aisance et la santé qui suivent le travail, le doux témoignage d'une conscience pure, voilà les vrais biens de la vie, et ceux qu'un cultivateur honnête peut goûter plus aisément que tout le reste des hommes. », BV, *Le Bonheur de l'habitant des campagnes*, éditions Didier, p. 146.

¹³⁴⁰ AE, *Le grand Jardin*, p. 110.

¹³⁴¹ AE, *La Montre*, p. 113.

¹³⁴² « Les passions nous ramènent à l'enfance » « Homme », *Encyclopédie*.

¹³⁴³ AE, *L'Homme est bien comme il est*, pp. 33-34

c - Contre la passion du luxe

C'est moins le luxe que ses excès qui sont dénoncés¹³⁴⁴. Ainsi après une diatribe très sévère contre les parures qui se font au détriment de la vie d'autrui¹³⁴⁵, il modère son propos : « qu'ils se parent s'ils veulent, avec un peu plus d'éclat, pour encourager l'industrie et soutenir les manufactures¹³⁴⁶ ».

Les méfaits du luxe sont décrits avec force détails : poussant à toujours chercher de nouveaux plaisirs, de nouvelles parures, de nouveaux aménagements, le luxe conduit à la ruine et au dessèchement du cœur. Il fait oublier le premier des devoirs : la bienfaisance. Il accule irrémédiablement à la déchéance et conduit à finir sa vie « dans les convulsions du remord, du désespoir et de la terreur¹³⁴⁷ » auxquels s'ajoutent les malédictions des enfants ruinés.

La critique du luxe était très ancienne et les motifs de dénonciation avaient évolué au fil des siècles. L'un des premiers griefs s'appuyait sur la nécessité de distinguer les ordres. Le costume en était un moyen et la propension des bourgeois à s'habiller comme les nobles venait brouiller les codes de lecture des hiérarchies sociales. Ainsi lors des Etats-Généraux d'Orléans en 1560, la noblesse conteste l'extension du luxe aux « bourgeois » car il empêche qu'on distingue le noble du roturier. Plus tard s'ajoutera un motif économique. La France ne disposant pas d'une industrie textile de luxe, les importations portent préjudice au commerce national de tissus moins riches.

Les réglementations existaient depuis fort longtemps puisque les premières lois somptuaires remontaient à 808. Edictées par Charlemagne, elles visaient à limiter le luxe de sa cour, devenu choquant semble-t-il, à la suite des expéditions d'Italie¹³⁴⁸. Les lois somptuaires vont se succéder sans succès réel. En 1644, Louis XIV prend parti contre le luxe avec des arguments économiques. « Le roi insiste sur le fait qu'il y a deux catégories de personnes impliquées dans le luxe, celles qui gagnent et celles qui s'appauvrissent. [...] En empêchant la vente des articles défendus et, en particulier, des étoffes de soie importées, on évitera la dépense inutile du public et la sortie du royaume de la richesse nationale. Il faut interdire les

¹³⁴⁴ Berquin n'oublie sans doute pas que son public fait partie de la frange aisée de la population. Il fait la distinction entre les fortunes rapides souvent mal acquises et celles qui sont le fruit du travail.

¹³⁴⁵ « N'est-il pas déjà assez cruel de compromettre l'existence de ses frères pour se procurer les douceurs de la vie, sans la risquer encore pour les plus méprisables jouissances de la vanité », IFCN, *L'huître*, p. 182.

¹³⁴⁶ Idem, p. 183.

¹³⁴⁷ AE, *La Montre*, opus cité, p. 118.

¹³⁴⁸ Renato GALLIANI, opus cité, p. 98.

articles de luxe, qu'ils soient produits en France ou ailleurs, car il n'y aura pas moyen de distinguer les uns des autres¹³⁴⁹ ».

Au dix-huitième siècle, les publications sur le sujet sont nombreuses. Renato Galliani ne recense pas moins de dix-huit ouvrages publiés entre 1760 et 1778. La critique du luxe s'oriente vers le débat politique. Rousseau avait abordé la question d'une manière virulente dans son premier discours. Il établit en effet le lien avec les inégalités sociales dans ses *Observations*¹³⁵⁰ : les excès sont le résultat des inégalités de fortune. En 1783, Berquin se place dans cette perspective. Les fortunes soudaines, provoquées par la guerre, sont à l'origine « des haines que l'inégalité des richesses sème entre les habitants d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à son dernier degré¹³⁵¹ ».

Le discours de Berquin s'articule autour de trois effets pervers du luxe. D'abord la perte de la sérénité qu'il détaille dans *Le Grand jardin* : une grande fortune, un grand train de vie occasionnent beaucoup de tracas et exposent à de nombreux désagréments qui, lorsqu'on les envisage honnêtement, font perdre tout attrait à l'opulence fastueuse. Ensuite, le luxe mène sur une pente irrésistible de dépenses qui conduit inéluctablement à la ruine. Aucune fortune ne peut se soutenir bien longtemps, exposant alors à une déchéance misérable. Berquin traduit en éléments concrets les propos de Shaftesbury :

Quant à l'intérêt particulier de la créature, il est évident que ce cours effréné de désirs augmentera sa dépendance en multipliant ses besoins ; qu'elle ne tardera pas à trouver ses fonds quelques considérables qu'ils soient, insuffisants pour les dépenses qu'ils exigeront ; que pour satisfaire à cette impérieuse somptuosité, il en faudra venir aux expédients, sacrifier peut-être son honneur à l'accroissement de ses revenus et s'abaisser à mille infâmes manœuvres pour augmenter sa fortune.¹³⁵²

¹³⁴⁹ Idem, p. 110.

¹³⁵⁰ « La première source du mal est l'inégalité ; de l'inégalité sont venues les richesses ; car ces mots de pauvres et de riches sont relatifs, et partout où les hommes seront égaux, il n'y aura ni riche ni pauvre. Des richesses sont nés le luxe et l'oisiveté... ». Jean-Jacques ROUSSEAU, *Observations de Jean-Jacques Rousseau de Genève sur la réponse qui a été faite à son Discours*, Éditions Flammarion - Le Monde, 2008, pp. 76-77.

¹³⁵¹ *AE, La Guerre et la paix*, p. 179.

¹³⁵² DIDEROT ET SHAFTESBURY, opus cité, pp. 132-133.

Troisième grief exposé, nous l'avons évoqué, le luxe ferme le cœur de l'opulent qui se refuse à la moindre générosité, y compris envers les siens, alors que par l'action de la Providence, Dieu « demande au riche son superflu pour donner au pauvre ses besoins¹³⁵³ ».

Avec les événements révolutionnaires, le discours de dénonciation du luxe s'amplifie. Aux hommes des campagnes, Berquin adresse des mises en garde contre l'ambition qui mettrait en péril le sentiment de fraternité cher aux francs-maçons et aux révolutionnaires.. Quant aux femmes, la vanité de la parure est, selon Berquin, un piège dans lequel elles ne doivent pas tomber. La vie idéale se situe toujours dans ce juste milieu entre besoins et possessions, dans l'« honnête aisance ». La formule revient régulièrement sous la plume de Berquin, quel que soit l'âge des lecteurs.

Le luxe n'est pas la seule manifestation de l'ambition. Cette dernière peut également trouver un exutoire dans le jeu qui favorise les fortunes rapides dénoncées par Berquin, mais également des déchéances spectaculaires et destructrices.

d - Contre la passion du jeu

Le jeu était un fléau à Bordeaux comme à Paris, où Marie-Antoinette, notamment, jouait gros jeu. « L'exemple partait donc de haut¹³⁵⁴ ». À Bordeaux, un atelier clandestin de fabrication de cartes de contrebande s'était installé jusque dans l'Hôtel de la Monnaie¹³⁵⁵. Le duc de Richelieu, nommé gouverneur de la ville en 1758 tenait table ouverte malgré les lois restrictives : « à l'hôtel du gouvernement, tous les jeux de hasard et principalement la « masse au dé » si sévèrement proscrite par les vieux parlementaires avaient droit de cité¹³⁵⁶ ». Berquin a donc grandi dans une ville où le jeu était largement répandu.

Contrairement au siècle précédent qui avait beaucoup légiféré, le plus souvent en vain, « au XVIII^e siècle [...] le bras séculier se décourage. [...] Toute une littérature morale se met à proliférer, aussi bien chez les philosophes que dans le parti des bien-pensants, dénonçant avec la plus formelle réprobation et de pathétiques frémissements les ravages de la passion du jeu

¹³⁵³ *AE, Les Buissons*, p. 152.

¹³⁵⁴ Alexandre NICOLAÏ, « Etude des mœurs bordelaises au XVII^e et au XVIII^e siècle - la passion des cartes », *Revue philomatique de Bordeaux et du Sud - Ouest*, 1905, p. 290.

¹³⁵⁵ *Idem*, p. 305.

¹³⁵⁶ François Georges PARISSET (dir), *Histoire de Bordeaux*, Tome V, *Bordeaux au XVIII^e siècle*, Bordeaux, Fédération historique du grand Sud- Ouest, 1968, p.12.

dépeinte comme le plus effroyable état d'aliénation où puisse s'abîmer une conscience humaine¹³⁵⁷ ». La critique se fait plus radicale au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle. Entre 1775 et 1779, Dussaulx publie deux ouvrages aux titres évocateurs : *Lettre et réflexions sur la fureur des jeux* suivi par *De la passion depuis les temps anciens jusqu'à nos jours* dans lesquels il dresse des tableaux saisissants d'une passion qu'il dénonce comme criminelle. Il s'oppose en cela au *Traité du jeu* publié par Barbeyrac au début du siècle dans lequel l'auteur distingue le jeu en tant que divertissement et donc moyen de délasserment et les excès auquel il donne lieu.

Berquin aborde le sujet à plusieurs reprises et sous différents aspects. Dans les *Choix de Tableaux anglais*, il évoque ce qu'il présente comme une spécificité anglaise¹³⁵⁸ : la fureur des paris . Il termine par l'éloge de Montano à qui « nous devons faire honneur de l'idée de placer des actions sur la vie d'un homme¹³⁵⁹ ». En mars 1783, il consacre un volume entier de *L'Ami des enfants* à ce sujet et revient sur la question à la fin de 1783 puis dans les dernières livraisons de *L'Ami de l'Adolescence*. Il ne condamne pas le jeu en lui même lorsque celui-ci reste dans des bornes honnêtes¹³⁶⁰. Le jeu pratiqué avec toute la modération requise apprend à « perdre noblement ». Mais alors Berquin privilégie les jeux de sciences comme les échecs, les dames polonaises ou le trictrac qui mêle science et hasard.

Il n'y a pas d'exclusivité masculine pour les jeux. Frère et sœur sont initiés en même temps au trictrac et la demoiselle a plus de réussite car elle y met plus de réflexion tandis que son frère « frappait du pied contre terre, fracassait les dames, jetait le cornet après les dés¹³⁶¹ ».

Que ce soit dans le cercle familial ou dans le cadre militaire, Berquin cherche surtout à mettre en garde contre les écueils qui attendent un jeune garçon. La fourberie, les débordements, les

¹³⁵⁷ Robert MAUZI, « Ecrivains et moralistes du XVIII^e siècle devant les jeux de hasard », in *Revue des sciences humaines*, N° 90, avril juin 1958, Lille, Paris, p. 223.

¹³⁵⁸ « Quoique la plupart de nos folies soient transplantées de France, le germe et le développement de celle-ci nous appartiennent uniquement ». « Portrait de Montano », *Choix de tableaux anglais*, 1775, Amsterdam, p.159.

¹³⁵⁹ Idem, p. 163.

¹³⁶⁰ « Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délasserment pour l'esprit, à la suite du travail et de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion, un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées, et dans des moments où l'on ne peut rien faire de plus utile », *AE, Les Joueurs*, p. 45.

¹³⁶¹ *AE, Le Trictrac*, p. 27.

iniquités et le faux honneur accompagnent la pratique des jeux de hasard, car les joueurs ne respectent plus « aucune règle d'équité, ni même d'humanité ». Un honnête homme est aussi en danger parmi eux qu' « au milieu d'une bande de voleurs ¹³⁶² ». Les joueurs malhonnêtes seront démasqués, au nom de l'optimisme pédagogique mais Berquin insère toutefois le récit d'un égarement fatal que n'aurait sans doute pas désavoué Dussaulx. Dans sa peinture des fléaux liés au jeu, il brosse le tableau des fureurs, l'état d'aliénation dans lequel se trouve le joueur lui faisant perdre tout sens de ses devoirs, l'isolant de la société. « De tous les divertissements, le jeu est le seul qui contredit cette découverte fondamentale du siècle : la sociabilité naturelle de l'homme ¹³⁶³ ». Les excès placent le joueur au ban de la société et en tout premier lieu de sa famille sur laquelle il jette le déshonneur. Les actes individuels ont une portée collective. L'individu appartient à une « société » et chacun de ses actes l'engage, lui et les membres de cette société. L'aristocratie pouvait régler la question à coup de lettres de cachet mais Berquin propose une autre solution dans *La Cupidité doublement punie*. Devant son fils, joueur impénitent, un père s'engage à verser aux indigents la somme correspondant à celle qu'il aura payé pour les dettes de jeu de son héritier car « un joueur ne doit point se marier ¹³⁶⁴ ».

Berquin semble donc suivre le raisonnement de Barbeyrac et recourir aux peintures de Dussaulx.

Bien que le jeu ne soit pas un phénomène exclusivement urbain et aristocratique, Berquin n'aborde pas le sujet dans la *Bibliothèque des villages*, mettant en garde ses lecteurs contre un autre danger : l'ivresse. Il reprend à son compte le discours de l'*Encyclopédie* : « On entend dire assez communément, par exemple, qu'un homme qui s'enivre ne fait tort qu'à lui-même ; mais pour peu qu'on y fasse attention, on s'apercevra que rien n'est moins juste que cette pensée. Il ne faut qu'écouter pour cela les personnes obligées de vivre dans une même famille avec un homme sujet à l'excès de vin ¹³⁶⁵ ». De Jaucourt rappelle qu'en privant l'homme de sa qualité essentielle, la raison, l'ivresse rabaisse l'homme à la condition des bêtes.

Berquin choisit de montrer les effets de l'ivresse tant au sein de la famille qu'au sein de la société villageoise. Privé de sa raison, l'homme pris de boisson adopte des comportements qui

¹³⁶² DU PUY, « Instruction d'un père à son fils sur la manière de se conduire dans le monde », 1730, cité par Robert Mauzi, opus cité, p. 224.

¹³⁶³ Robert MAUZI, opus cité, p. 240.

¹³⁶⁴ *AE*, *La Cupidité doublement punie*, p. 8.

¹³⁶⁵ « Société », *Encyclopédie*.

le portent à la cruauté animale, qui lui aliènent l'affection de sa famille et provoquent le rejet des membres de sa communauté.

e - Les vertus sociales

La sociabilité est un des traits distinctifs de la société du dix-huitième siècle que l'on a parfois trop réduit à l'image de la vie des salons. Or, la sociabilité définit un art du bien vivre en société. Elle est partie intégrante de la nature de l'homme : « la sociabilité est cette disposition qui nous porte à faire aux hommes tout le bien qui peut dépendre de nous, à concilier notre bonheur avec celui des autres et à subordonner toujours notre avantage particulier à l'avantage commun et général¹³⁶⁶ ». Elle découle directement de la nature sociale de l'homme : « les hommes sont faits pour vivre en société¹³⁶⁷ ». L'homme, malgré sa faiblesse naturelle dispose de « deux choses qui lui rendent sa supériorité sur les animaux, [...] la raison et la sociabilité¹³⁶⁸ ». Buffon, à son tour, défend contre Rousseau l'idée que l'homme est un animal social : « ainsi l'homme en tout état, dans toutes les situations et sous tous les climats, tend également à la société ; c'est un effet constant d'une cause nécessaire, puisqu'elle tient à l'essence même de l'espèce, c'est-à-dire à sa propagation¹³⁶⁹ ». De Jaucourt en fait un des garants du bonheur de la vie. Si la société est une nécessité pour l'homme, si elle lui a apporté le repos et la garantie de ses biens, elle a également des effets négatifs : l'amoindrissement de « l'esprit d'hospitalité et de générosité » auxquels se sont substitués ceux « de cupidité, de vénalité et d'avarice¹³⁷⁰ ». Rousseau y voyait l'origine des inégalités et des malheurs de l'homme.

Berquin s'attache au contraire à montrer la nécessité et surtout les avantages pour l'homme à vivre en société et à respecter les lois pour être heureux : « ... ce sentiment de sociabilité est un don précieux pour les hommes et combien l'établissement des sociétés leur est avantageux¹³⁷¹ » dit un père à son fils. Le solitaire ne pourrait être heureux. Berquin considère

¹³⁶⁶ *Encyclopédie*, « Sociabilité ».

¹³⁶⁷ *Encyclopédie*, « Société ».

¹³⁶⁸ Idem.

¹³⁶⁹ BUFFON, *Histoire naturelle des animaux*, « Les animaux carnassiers », in *Œuvres*, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007, p. 763.

¹³⁷⁰ Idem.

¹³⁷¹ LF, *Les Avantages de la sociabilité*, p. 177.

que c'est « à l'établissement de la société parmi les hommes que nous sommes redevables de notre repos et de notre sûreté ¹³⁷² ». La société est garante de la propriété.

Berquin fait de la sociabilité une nécessité autant qu'un des charmes de la vie. Il y voit également un des moteurs du progrès. C'est par la confrontation des idées, par leurs échanges que les hommes ont fait avancer leurs connaissances. C'est cette éducation à la vie en société qu'il met en œuvre, d'où la présence de nombreux personnages autour des héros enfantins. Il insistera de plus en plus sur les conséquences des dérèglements pour la vie sociale, sans y faire interférer la religion.

Puisque le Créateur a fait de l'être humain un être sociable, l'intérêt de l'homme ne saurait entrer en contradiction avec celui du groupe.

1 - De l'intérêt particulier et de l'intérêt général

C'est ainsi que la sagesse éternelle qui gouverne cet univers a lié l'intérêt particulier de la créature au bien général de son système, de sorte qu'elle ne peut croiser l'un sans s'écarter de l'autre, ni manquer à ses semblables sans se nuire à elle-même ¹³⁷³.

En énonçant cette théorie des rapports sociaux, Shaftesbury ouvrait la voie à une possible morale laïque, danger qu'avaient pressenti et que combattaient les défenseurs de l'orthodoxie religieuse. Mais progressivement, l'idée d'une morale sociale se répand. Enoncée à l'article « Vertu » de l'*Encyclopédie* ¹³⁷⁴, elle est très largement reprise par Berquin, jusque dans ses derniers ouvrages. Il en fait le sujet principal de *La Bibliothèque des villages* :

L'intérêt de chacun pris séparément est donc de contribuer autant qu'il lui est possible au bien commun puisqu'en échange de sa contribution personnelle à la félicité publique, il reçoit à la fois la part de la contribution de tous les autres ¹³⁷⁵.

¹³⁷² BV, *Adresse aux plaigneurs de villages*, Vol. III, au bureau de l'Ami des enfants, p. 62.

¹³⁷³ DIDEROT ET SHAFTESBURY, opus cité, p. 147.

¹³⁷⁴ « Quand une fois le bien public n'est plus celui des particuliers [...] en un mot lorsqu'il n'y a plus de vertu... » *Encyclopédie*, « Vertu ».

¹³⁷⁵ BV, *Adresse aux habitants de la campagne*, Vol. I, np.

Il insiste en rappelant que « l'intérêt particulier n'a jamais de fondements plus solides que lorsqu'il s'appuie sur l'intérêt général¹³⁷⁶ ». Dès les premiers volumes de *L'Ami des enfants*, il établissait le lien d'intérêt qui unissait les hommes entre eux :

Il en est de cette maison comme de tous les travaux de la société. Lorsqu'un homme veut se retirer à l'écart et travailler pour lui seul, lorsque dans la crainte d'être obligé de porter secours aux autres, il refuse d'en emprunter de leur part, il ruine ses forces dans son entreprise, et se voit bientôt contraint de l'abandonner. Au lieu que, si les hommes se prêtent mutuellement leur assistance, ils exécutent en peu de temps les choses les plus embarrassées et les plus pénibles et pour lesquelles il aurait fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est de même des plaisirs de la vie. Celui qui voudrait en jouir tout seul n'aurait à se procurer qu'un bien petit nombre de jouissances. Mais que tous se réunissent pour contribuer au bonheur les uns des autres, chacun y trouve sa portion¹³⁷⁷.

C'est en se fondant sur ce rapport d'intérêt mutuel que l'homme doit guider sa conduite¹³⁷⁸.

2- La bienfaisance

Les philosophes du dix-huitième siècle ont substitué l'idée de bienfaisance à celle de charité chrétienne. « Selon le dictionnaire de Desfontaines (1725), c'est l'abbé de Saint-Pierre qui inventa le mot « bienfaisance » expliquant que « charité » n'avait plus la même valeur parce qu'il rappelait la persécution catholique¹³⁷⁹ ». La bienfaisance découlait de la notion d'humanité, ce « sentiment de bienveillance pour tous les hommes qui ne s'enflamme guère que dans une âme grande et sensible » et qui « se plaît à s'épancher par la bienfaisance sur les êtres que la nature a placés près de nous¹³⁸⁰ ». Les francs-maçons faisaient de la philanthropie un des points forts de leurs pratiques.

Chez Berquin, la bienfaisance trouve ses racines dans la religion puisque Dieu se sert des hommes pour soulager la souffrance des pauvres. Elle doit s'exercer avec discernement tant

¹³⁷⁶ BV, *Adresse aux plaideurs de villages*, Vol. III, p. 92.

¹³⁷⁷ AE, *Les Maçons sur l'échelle*, p. 62.

¹³⁷⁸ « Cherche donc à aider les autres dans leurs entreprises, si tu veux qu'ils s'empressent à leur tour de travailler pour toi », Idem, p. 63.

¹³⁷⁹ Lynn HUNT, « Philanthropie » in *L'Europe des Lumières* sous la direction de Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, Editions Fayard, 1999, p. 328.

¹³⁸⁰ « Humanité », *Encyclopédie*.

dans le choix des bénéficiaires¹³⁸¹ que dans l'expression des bienfaits. Elle est une source de jouissance intérieure¹³⁸² car « un bon cœur se réjouit toujours d'avoir adouci la misère de ses semblables. Toutes les vertus font naître la joie dans notre âme mais aucune n'y laisse un souvenir plus long et plus satisfaisant que la bienfaisance¹³⁸³ ». Il en donne de nombreux exemples et montre qu'un bienfait n'est jamais perdu. Des retournements de situation mettent parfois le débiteur à même de soulager son bienfaiteur.

Mais la bienfaisance est également chez l'auteur un devoir social qui résulte du fondement de la société. Elle se sécularise et rejoint « cet esprit de philanthropie laïque qui se répand à l'époque¹³⁸⁴ ». Cette évolution est particulièrement sensible dans le *Livre de Famille*. « Les hommes eux-mêmes sont nés les uns pour les autres, c'est à dire pour s'entraider et se faire du bien mutuellement¹³⁸⁵ ». Les hommes, quelle que soit leur place, doivent « se prêter mutuellement les secours dont ils sont capables¹³⁸⁶ ». Berquin le rappelle à ses lecteurs des campagnes en 1790. Les hommes doivent être unis par des sentiments de bienveillance et de fraternité et « se rendre heureux par des secours mutuels, ce qui est l'objet de toute société qui se forme entre les hommes¹³⁸⁷ ». De nombreux textes de la *Bibliothèque des villages* auront pour objectif de contribuer au renforcement du sentiment de fraternité.

3 - La valeur fondée sur le mérite et l'utilité

L'essentiel « est de former mon cœur, et d'enrichir mon esprit de belles connaissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays et à mes semblables, et devenir heureux moi-même par ce moyen ». ¹³⁸⁸ Tel est le but que se fixe l'un des jeunes personnages de Berquin, Didier de Lormeuil. Denise Escarpit y voit l'énoncé d'« une vision plus étroite, non plus une vision sociale, mais une vision très individualiste¹³⁸⁹ ». Nous y voyons davantage l'expression de la pensée contemporaine qui fonde le bonheur de l'homme

¹³⁸¹ « Quand les pauvres veulent travailler et qu'ils ne le peuvent pas, soit par maladie, soit faute d'ouvrage, il est de notre devoir de les secourir autant que nous le pouvons. Mais lorsqu'ils sont paresseux, c'est leur faute s'ils souffrent... » *LF, Le travail*, Tome I, p. 93.

¹³⁸² « Clémentine avait goûté la douceur qu'on sent à faire le bien », *AE, Clémentine et Madelon*, p. 12.

¹³⁸³ *AE, Le vieux Champagne*, p. 117.

¹³⁸⁴ Lynn HUNT, opus cité, p. 326.

¹³⁸⁵ « Société », *Encyclopédie*.

¹³⁸⁶ *Idem*.

¹³⁸⁷ *BV, Adresse aux habitants de la campagne*, au Bureau de l'Ami des enfants, vol. I, np.

¹³⁸⁸ *AE, L'Éducation à la mode*, p. 69.

¹³⁸⁹ Denise ESCARPIT, « Arnaud Berquin, écrivain témoin de son temps », opus cité, p. 90.

non sur la gloire mais sur le mérite redéfini par le critère de l'utilité sociale. Chez Berquin, si l'homme doit tendre au bonheur, il ne peut y parvenir seul.

Jean-Claude Bonnet a montré comment les philosophes avaient été conduits à questionner le critère de valeur, autrefois fondé sur la notion aristocratique de vaillance et de faits éclatants. Cette nouvelle perception du grand homme — qui se substitue peu à peu à celle du héros — avait imprégné la société jusque dans l'institution académique. Fontenelle avait « dénoncé la fausse gloire en souhaitant que soit exclusivement pris en compte désormais le mérite personnel¹³⁹⁰ ». Dans l'*Encyclopédie* Marmontel expliquait que la vraie gloire avait « pour objet, l'utile, l'honnête et le juste¹³⁹¹ ». Quelques années plus tôt, en 1735, Voltaire avait « réévalué la notion de mérite » dans une lettre adressée à Thieriot : « Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que des héros¹³⁹² ». L'idée d'utilité était largement répandue lorsque Berquin commença à publier. Rappelons pour mémoire qu'il obtint de l'Académie française le prix « d'utilité ».

Berquin développera ce thème tout au long des publications. La notion fonde son propre travail : « contribuer » à l'avènement d'un monde plus juste en formant le cœur et la raison de ses jeunes lecteurs. Son discours est empreint, de manière beaucoup plus remarquable que chez ses contemporains, de cette idée que l'homme ne vaut que par ses talents, dès lors qu'ils sont au service de tous, à quelque place qu'il soit dans la société. A un fils, le père conseille : « j'aimerais mieux que tu pensasses plutôt à devenir un homme utile. Toujours s'avancer et quitter une place où l'on est souvent nécessaire pour en occuper une autre dans laquelle on ne l'est pas autant, c'est trahir sa patrie, s'avilir et dégrader son propre mérite. Etre grand c'est être seulement tout ce que l'on doit être¹³⁹³ ». Les hommes de mérite se trouvent dans toutes les classes de la société. Cette idée conduit à remettre en question le préjugé de naissance. Berquin le fait avec beaucoup d'habileté en plaçant ses propos dans la bouche de personnages de haute extraction¹³⁹⁴ ou de propriétaires fonciers¹³⁹⁵, qui constituent sans doute une part de

¹³⁹⁰ Jean-Claude BONNET, *Naissance du Panthéon- Essai sur le culte des grands hommes*, Fayard, 1998, p. 145.

¹³⁹¹ « Gloire », *Encyclopédie*.

¹³⁹² VOLTAIRE, « Lettre à Thiériot », vers le 15 juillet 1735, citée par Jean-Claude BONNET, opus cité, p. 33.

¹³⁹³ *AE*, *Le Père de famille*, p. 144.

¹³⁹⁴ « Je ne conçois de véritable distinction entre les hommes que celle des talents utiles et de l'honnêteté » affirme M. de Valence, à son fils trop imbu de lui-même. *AE*, *La Vanité punie*, p. 67.

¹³⁹⁵ « M. Dublanc — Souviens-toi donc toute ta vie de ce que tu viens de voir et d'entendre. Ce fermier, si grossièrement vêtu, qui t'a fait un salut et un compliment si mal tournés, cet homme-là est plus poli que

son lectorat. Les relations entre maîtres et domestiques sont reconsidérées à partir de cette notion d'utilité¹³⁹⁶.

M. Elachmit rappelle à juste titre que « durant tout le siècle les moralistes multipliaient les mises en garde contre les dangers que la fréquentation des domestiques représentait pour l'enfant¹³⁹⁷ ». Rousseau¹³⁹⁸ et Locke¹³⁹⁹ avaient condamné une trop grande proximité entre les enfants et les domestiques. Au risque de la contagion des mauvaises manières, s'ajoute souvent dans les discours, celle des superstitions. Madame de Genlis et Madame d'Épinay témoignent de cette conception. Berquin ouvre quant à lui une autre perspective, liée à la montée en puissance de la bourgeoisie. Sans rejeter cette image réductrice de la domesticité, bien qu'il y ait peu de mauvais serviteurs dans l'ensemble des textes, l'auteur insiste davantage sur l'utilité et l'intérêt que chaque partie doit trouver dans des relations marquées au coin de la reconnaissance des talents et du mérite. Le discours évolue vers l'évocation d'une relation contractuelle — les gages sont versés pour ce qu'on « exige » d'eux¹⁴⁰⁰ — qui n'exclut pas la prise en compte de « ce qui n'est pas rigoureusement compris dans leur devoir, et que leur seule affection [...] les engage à faire au-delà¹⁴⁰¹ » des ordres et des vœux. Se trouvent en tension la conception patriarcale héritée de la société médiévale et une nouvelle conception plus bourgeoise des relations sociales qui prévaudra à partir du siècle suivant.

En 1758, l'Académie française réforme son prix d'éloquence en mettant au concours, sur la proposition de Duclos, l'éloge des hommes célèbres de la nation. Cette décision témoignait de l'influence du discours sur l'utilité et de la mutation qui s'opérait dans les esprits. Une autre évolution allait suivre. « Mably ne prétendait-il pas remplacer, dans l'éducation, les exemples

toi, sait beaucoup plus de choses et des choses bien plus utiles. Ainsi tu vois combien il est injuste de mépriser quelqu'un pour la simplicité de ses habits ou le peu de grâces de ses manières ». *AE, Le Fermier*, p. 142.

¹³⁹⁶ « Cela vous apprendra monsieur, combien il est cruel de ravalier des services utiles à notre bien-être dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête et des égards généreux. Si son état vous paraît vil, vous l'ennoblirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même ». *AE, Les Bottes crottées*, p. 127.

¹³⁹⁷ M. ELACHMIT, opus cité, p. 332.

¹³⁹⁸ « Éloignez d'eux avec le plus grand soin les domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent ; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air et des saisons », Jean-Jacques ROUSSEAU, *Emile*, opus cité, p. 287.

¹³⁹⁹ « Il faut autant que possible interdire aux enfants toute société de ce genre. En effet, la contagion de ces mauvais exemples au point de vue de la vertu, corrompt profondément les enfants toutes les fois qu'ils y sont exposés. À l'école de serviteurs mal élevés ou débauchés, ils apprennent un langage grossier, des manières inconvenantes, des vices enfin que sans cela ils auraient peut-être ignorés toute leur vie ». LOCKE, *Quelques Pensées sur l'éducation*, opus cité, p. 84.

¹⁴⁰⁰ Préfiguration de ce que deviendront les relations du travail au XIXe siècle.

¹⁴⁰¹ *AE, Le vieux Champagne*, p. 124.

de la fidélité chrétienne par ceux des vertus sociales en offrant pour modèle à la jeunesse des héros qui fussent de simples citoyens ? ¹⁴⁰²» note Jean-Claude Bonnet. « C'est souvent dans l'obscurité que brillent les plus solides vertus ¹⁴⁰³» pouvait-on lire dans l'*Encyclopédie*. Sous les chaumes, « c'est là que vous retrouverez avec étonnement les plus beaux modèles pour connaître la vertu ». Berquin reprend cette expression presque mot pour mot ¹⁴⁰⁴ et en donne de multiples exemples tout au long de ses publications. Si les paysans sont largement représentés, ils ne sont pas les seuls. Forgerons, maçons, domestiques, soldats, marins, naufragés, prisonniers se partagent les lauriers. Le mérite est universel.

Certains de ces textes seront repris par Laurent-Pierre Bérenger dans *Le peuple instruit par ses propres vertus ou Cours complet d'instruction et d'anecdotes* en 1787. Arnaud Berquin figure au second rang des auteurs mis à contribution derrière Madame de Genlis. L'auteur a cherché à présenter « avec zèle et confiance cette foule de faits intéressants et instructifs, afin qu'on bénit à jamais les noms obscurs des héros qui en sont les acteurs ¹⁴⁰⁵ ». Jean-Jacques Tatin-Gourier note que « de plus en plus, dans le second versant du siècle, cet éloge s'étend aux hommes de mérite, négociants, manufacturiers présentés comme philanthropes et bienfaiteurs de l'humanité ¹⁴⁰⁶ ».

C - Le discours sur l'éducation

Au cours du siècle, la question de l'éducation a passionné les philosophes qui en font le moyen d'inscrire leur action dans la durée et d'œuvrer pour l'avenir. L'éducation doit conduire au recul des préjugés et à l'avènement du règne de la raison. Beaucoup ont exposé des « conceptions fondamentales sur l'éducation — au sens d'éducation morale — et sur

¹⁴⁰² Jean-Claude BONNET, opus cité, p. 201.

¹⁴⁰³ « Vertu », *L'Encyclopédie*.

¹⁴⁰⁴ « Il y a plus d'honneur et de probité dans sa chaumière que dans beaucoup de palais », *AE, La Vanité punie*, p. 68.

¹⁴⁰⁵ Laurent-Pierre BERENGER, *Le Peuple instruit par ses propres vertus ou Cours complet d'instruction et d'anecdotes*, Paris, Nyon l'aîné, 1787, p. V.

¹⁴⁰⁶ Jean-Jacques TATIN-GOURIER, « L'homme du peuple au Panthéon », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Société d'histoire moderne, Tome XXXII, Octobre - Décembre 1985, p. 538.

l'instruction ou acquisition des connaissances intellectuelles¹⁴⁰⁷ ». Les deux objets étaient souvent liés dans les traités. Leur distinction sera en débat à la Révolution.

Si Berquin s'inscrit dans le discours développé par les philosophes, il centre davantage ses publications sur l'éducation morale. S'il donne quelques textes plus instructifs, ceux-ci ne s'intègrent pas à un programme clairement structuré.

Comme ses contemporaines Mmes de Genlis et d'Epinaï, il met en scène le resserrement familial et une éducation assurée par les deux parents, mais contrairement à ces deux auteures, il ne spécialise pas en fonction du sexe. À l'autorité paternelle coercitive symbolisée par les lettres de cachet ou la violence et aux châtimens corporels des institutions éducatives, il oppose une relation fondée sur l'amitié¹⁴⁰⁸ et les lumières de la raison¹⁴⁰⁹.

L'amitié, l'une des affections sociales par excellence, est appelée à régir les relations au sein de toute la famille. Rousseau comme Locke en font la base de la relation pédagogique entre l'enfant et son éducateur.

a - Le modèle scientifique

L'éducation a pour but de former la raison pour développer chez l'individu la capacité à juger, à rejeter les préjugés, à découvrir le vrai. *Le Livre de Famille*, nous l'avons vu, expose les principes qui permettent à l'homme de développer sa raison. En huit chapitres, il présente la théorie des sensations comme origine des idées, puis établit la supériorité de l'homme sur les animaux du fait de sa raison, et termine par l'examen des différentes étapes qui permettent à l'homme d'exercer son jugement, sa volonté et sa liberté. La démarche se construit sur le modèle scientifique : observation, comparaison, jugement. C'est cette même démarche que Berquin applique très souvent dans ses textes et notamment dans les dialogues. S'appuyant sur des exemples concrets, l'adulte conduit l'enfant dans sa réflexion. Dans *l'Ami des enfants*, il applique la démarche sans l'explicitier mais saisit l'occasion de montrer les effets de la

¹⁴⁰⁷ « Éducation, instruction et pédagogie », *Dictionnaire européen des Lumières*, opus cité, p. 429.

¹⁴⁰⁸ « Un père qui n'est pas le meilleur ami de ses enfants ne remplit que la moitié de ses devoirs. [...] Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein : et lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le père en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler. », *AE, Les Joueurs*, pp. 48-49.

¹⁴⁰⁹ « Tu sais mon fils que je n'aime pas à punir, et que je n'emploie ce moyen que bien rarement. C'est par la raison et par la tendresse que je cherche à vous corriger, ta sœur et toi », *AE, Le Vieux Champagne* p. 111.

supériorité de l'homme et de son génie¹⁴¹⁰. Il évoque à l'occasion, l'invention du télescope, du paratonnerre, la construction des canaux, les expéditions spéléologiques, les alliages des métaux, l'architecture, l'agriculture, les beaux arts... Lorsque ses lecteurs/personnages grandissent, il rend la démarche plus manifeste¹⁴¹¹. Partager les fruits de ses réflexions permet de « s'instruire mutuellement par un échange de lumières¹⁴¹² ». C'est en appliquant cette méthode que des hommes ont répandu leurs lumières dans tous les domaines : l'imagination (Homère, Milton, Arioste, Voltaire), l'étude du cœur humain (Shakespeare, Molière, Racine, La Fontaine), la recherche de l'origine des idées (Locke, Clarke, Condillac), l'observation de la nature (Aristote, Bonnet, Buffon), les lois du développement des sociétés et des empires (Montesquieu, Rousseau, Mably, Ferguson), les mystères de l'ordre de l'univers (Copernic, Newton, Kepler, Halley, Bernouilly, Euler, d'Alembert, Franklin), « tous premiers hommes dans les divers genres de hautes connaissances¹⁴¹³ ». Berquin se servira des textes sur la connaissance du monde, que ce soit dans *l'Introduction familière à la connaissance de la nature*, ou dans *L'Ami de l'Adolescence* pour dresser, à l'intention de ses lecteurs un tableau des progrès de l'esprit humain. Aux noms précédemment cités, il ajoutera celui de Lalande¹⁴¹⁴. Madame de Genlis avait renvoyé dans un appareil de notes en fin de volume, les précisions scientifiques concernant les phénomènes présentés dans *Alphonse et Dalinde*. Berquin, au contraire, met l'homme au centre des découvertes et montre comment celui-ci a progressé grâce à son génie et aux lumières de sa raison.

Nous souhaiterions nous arrêter sur deux points qui ont fait l'objet de débats et de désaccords dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et qui émergent dans l'œuvre d'Arnaud Berquin : l'éducation des femmes et l'éducation du peuple.

¹⁴¹⁰ « Je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur. D'une conformation supérieure à celle de tous les animaux, il dompte avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans sa course et il monte sur le dos de l'autre pour le diriger [...] Sa vue moins perçante que celle de l'insecte n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut, ses regards peuvent embrasser un immense horizon, et contempler les grandes merveilles de la nature... », AE, *L'homme est bien comme il est*, p. 31

¹⁴¹¹ « Je serai ravi que tu t'accoutumes de bonne heure à considérer les objets que tu veux connaître par leurs rapports avec d'autres qui te sont déjà familiers, à les bien confronter ensemble, et à saisir nettement dans cette comparaison tout ce qui les rapproche ou les éloigne. Cette méthode est la plus naturelle, la plus féconde et la plus sûre ». AE, *Le Trictrac*, p. 37.

¹⁴¹² Idem, p. 36.

¹⁴¹³ Ibid.

¹⁴¹⁴ Rappelons que Jérôme de Lalande était le fondateur et le premier vénérable de la loge des Neufs-Sœurs, dans laquelle Berquin aurait été initié.

b - L'éducation des femmes

Le sujet n'est pas nouveau. Au dix-septième siècle, Poullain de la Barre publie *De l'Égalité des deux sexes* en 1673 et l'année suivante *De l'Éducation des dames*. Ce dernier volume vise à démontrer que les femmes peuvent être initiées à la philosophie de Descartes. Le premier adoptait une position très avancée sur la question de l'égalité. Poullain de la Barre comptait l'inégalité entre les sexes au nombre des préjugés des savants et des ignorants, et en attribuait la responsabilité à la situation faite aux femmes¹⁴¹⁵ dans la société. L'inégalité entre les deux sexes relevait de l'acquis et non de l'inné. La femme, créature de Dieu au même titre de l'homme a été pourvue d'un esprit que l'absence d'éducation a laissé en friche.

En 1699, Fénelon publie *De l'Éducation des filles*. Il y rappelle l'inégalité de traitement entre les garçons et les filles. Sous le prétexte de ne pas en faire de précieuses ridicules « on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrettes¹⁴¹⁶ ». L'éducation des filles chez Fénelon est essentiellement axée sur la formation de la bonne chrétienne qui aura la charge d'instruire ses enfants dans la religion.

Si la question de l'égalité des sexes ne trouve pas de réponse au dix-huitième siècle¹⁴¹⁷, la nécessité de leur éducation semble faire consensus. Dans les milieux urbains, celle-ci s'organisait autour des petites écoles dont peu d'élèves « s'aventurent au delà de l'instruction religieuse, de l'alphabétisation et des travaux d'aiguilles¹⁴¹⁸», et des couvents qui accueillait les demoiselles de l'aristocratie, leur offrant un éventail de connaissances élargi aux talents agréables et parfois à l'histoire et à la géographie. Voltaire, Rousseau comme Diderot portent un jugement très critique sur l'éducation conventuelle¹⁴¹⁹.

Dans le siècle qui a vu un développement sans précédent des sciences, la question de l'accès des femmes aux connaissances scientifiques était également posée. Les femmes devaient-elles, comme le préconisait Jean-Jacques Rousseau, se limiter à la connaissance des travaux

¹⁴¹⁵ « Les maîtres et les instructions ne sont que pour les hommes. On prend un soin tout particulier de les instruire de tout ce qu'on croit le plus propre à former l'esprit, pendant qu'on laisse languir les femmes, dans l'oisiveté, dans la mollesse et dans l'ignorance, ou ramper dans les exercices les plus bas et les plus vils. » POULLAIN DE LA BARRE, *De l'Égalité des deux sexes, discours, physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*, seconde édition, Paris, 1679, pp. 35-36.

¹⁴¹⁶ FENELON, *De l'Éducation des filles*, in *Œuvres I*, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1983, p. 92.

¹⁴¹⁷ Les révolutionnaires ne reconnaîtront pas le droit de vote aux femmes en 1789.

¹⁴¹⁸ Martine SONNET, *L'Éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, éditions du Cerf, 1987, p. 257.

¹⁴¹⁹ Berquin évoque l'éducation conventuelle dans *La Sœur-maman*, au travers des frais de pension trop importants et de la vanité des pensionnaires.

de leur sexe « même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler et de coudre ses robes¹⁴²⁰ » auxquels s'ajoutent les travaux d'aiguilles, la connaissance des détails du ménage et de la tenue des comptes, enfin la direction d'une maison ?

« Traditionaliste, c'est certain, et, paradoxalement avant-gardiste¹⁴²¹ », telle est l'opinion de Mireille Vagné-Lebas à propos de l'éducation des filles véhiculée par les périodiques de Berquin. Traditionaliste, en effet, l'homme de lettres est à l'unisson de son époque en ce qui concerne le rôle de la femme. Il la présente dans son intérieur, dans « ce moule qui a demandé deux siècles pour commencer à se briser¹⁴²² ». Les filles doivent se mettre en état de pouvoir tenir leur maison. Rien de ce qui se fait dans leur intérieur ne doit leur être étranger¹⁴²³. Cette connaissance des travaux domestiques est aussi indispensable aux demoiselles de condition¹⁴²⁴ qu'aux enfants des pauvres. La position de Berquin s'inscrit dans cette nouvelle approche des relations avec les domestiques fondée sur la morale sociale. Dans *L'Éducation à la mode*, il précise sa conception de l'éducation des filles en décrivant une journée¹⁴²⁵ chez un maître de pension : une vie réglée au cours de laquelle apprentissages domestiques et études se répartissent et auxquels s'ajoutent la pratique de quelques talents agréables. Ce programme n'est pas très éloigné de celui des études d'Angélique Diderot, que décrit son père en 1772 :

Quant à ma fille, la partie pieuse de son éducation a été confiée à sa mère et aux ministres de l'église. Des maîtres ont eu soin de l'instruire de la géographie, de l'histoire, de la musique et de la danse [...] Joignez à cela la connaissance des choses domestiques et le travail de tous ces petits ouvrages de son sexe ...¹⁴²⁶

¹⁴²⁰ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Emile*, opus cité, p. 747.

¹⁴²¹ Mireille VAGNÉ-LEBAS « Du côté des petites filles ... chez Arnaud Berquin », in *Bicentenaire de l'Ami des enfants*, opus cité, p. 131.

¹⁴²² Idem, p. 136.

¹⁴²³ « Une femme qui néglige les occupations de son sexe et de son état est la plus méprisable et la plus malheureuse créature qui soit au monde », *AE, Les Douceurs du travail*, p. 104.

¹⁴²⁴ « Mais dans l'état le plus brillant, au milieu d'une foule de domestiques empressés à s'occuper pour elle, ne doit-elle pas connaître par elle-même le travail pour savoir les employer chacun selon son talent », Idem, p. 105.

¹⁴²⁵ « D'abord à six heures l'été, à sept heures l'hiver, elles sont habillées pour tout le jour [...] Elles se couchent à dix heures. [...] Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'histoire et de calcul. A dix heures, elles prennent l'aiguille et la navette et vers midi, elles s'occupent avec leur mère de tous les détails de la maison [...], l'après midi elles ont leur écriture et leur clavecin. Le soir, on se rassemble autour d'une table et l'une d'elles lit à haute voix [...] pendant que les autres travaillent au linge du ménage ou à leurs ajustements », *AE, L'Éducation à la mode*, p. 78.

¹⁴²⁶ Denis DIDEROT, « Lettre à l'abbé Diderot du 13 novembre 1772 » in *Correspondance*, Paris, Collection Bouquins, Editions Robert Laffont, 1997, p. 1414.

La femme est l'âme de la maison, elle se doit de rendre son intérieur chaleureux pour favoriser la vie de famille. « Vous rendrez votre maison si agréable à votre mari qu'il ne s'en éloignera qu'à regret, si vous êtes douce, complaisante et gaie¹⁴²⁷ » conseille M. Diderot à sa fille récemment mariée. Il en est de même chez Berquin. Il n'est pas plus question d'émancipation féminine chez lui que chez Diderot.

Il est chez Berquin une autre raison pour favoriser l'éducation des filles. Il s'agit d'un motif de nécessité, que l'on ne rencontre pas de manière aussi prégnante chez ses contemporains. En effet, il insiste au fil de ses écrits sur la fragilité de la position des femmes. De la tutelle du père, la jeune femme passait à celle de son mari. Elle n'était pas majeure légalement. Lorsqu'elle venait à se retrouver seule à la suite du veuvage par exemple, elle se trouvait à la merci de sa belle famille et les problèmes de succession étaient multiples. L'instruction est donc pour les femmes un moyen de faire face à d'éventuelles difficultés sociales¹⁴²⁸.

Madame de Genlis conseillait aux femmes de l'aristocratie peu instruites de lire une heure par jour, à la toilette, pendant leurs premières années de mariage, pour être en mesure de conduire l'éducation de leurs enfants. Berquin, à son tour, donne en exemple des femmes¹⁴²⁹ qui ont su palier les carences de leur éducation après leur mariage¹⁴³⁰. Ses publications sont une contribution à l'éducation des femmes, car il sait qu'une partie de ses lecteurs est composée de lectrices, dont les mères de familles. C'est d'ailleurs à ces dernières que Rousseau conseillait de s'adresser dans les ouvrages d'éducation. Arnaud Berquin n'ignore pas que les mères lisent les périodiques avec leurs enfants. Il s'adresse d'ailleurs à elles avant la diffusion de *L'Ami de l'Adolescence*, nous l'avons vu.

¹⁴²⁷ Denis DIDEROT, « lettre à Madame Caroillon, née Diderot, 4 jours après son mariage », in *Correspondance*, opus cité, p. 1124.

¹⁴²⁸ « Je ne te parlerai pas des revers de fortune qui peuvent un jour ne laisser de moyens de subsistance à une femme que dans le travail de ses mains ! ces révolutions sont cependant assez communes. », AE, *Les douceurs du travail*, p. 105.

¹⁴²⁹ « Madame de Croissy [...] avait été mariée fort jeune ; et son père, en calculant les trésors qui devaient suivre le don de sa main, avait imaginé que le faste d'une immense fortune, avec quelques talents agréables, pouvait lui suffire pour paraître avec assez d'éclat dans le monde [...] Madame de Croissy n'avait pas tardé longtemps à sentir des regrets de cette négligence [...] elle avait déjà profité des premières années de l'enfance d'Emilie pour apprendre elle-même tout ce qu'elle voulait lui faire apprendre un jour [...] elle était enfin parvenue à posséder parfaitement l'histoire ancienne et moderne, la géographie universelle, les éléments de géométrie avec quelques notions générales sur l'histoire naturelle et sur la physique. », AA, *Ami de l'Adolescence ou système du monde mis à la portée de cet âge* pp. 110-111.

¹⁴³⁰ La mauvaise éducation des enfants vient toujours d'une carence parentale et souvent de la faiblesse des mères. Mais Berquin ne prononce pas de condamnation à l'égard de ces mères qui sont d'abord les victimes de l'éducation qu'elles ont reçue.

Berquin est aussi « avant-gardiste » selon Mireille Vagné-Lebas par la liberté de ton des relations entre les filles et leurs parents. Non dénuées d'humour, les petites filles usent des premières lumières de leur raison dans leurs entretiens. Nous sommes loin de Madame de Genlis pour qui un enfant ne saurait avoir raison contre ses parents mais plus proches de Madame d'Épinay ou de Madame de La Fayette.

La position de Berquin par rapport à l'enseignement des sciences témoigne des avancées sur la question au cours du siècle. Pour lui, il n'est pas question d'en exclure les femmes. D'ailleurs, *L'Introduction familière à la connaissance du monde* fait intervenir une gouvernante très au fait des dernières découvertes scientifiques. Rappelons qu'en 1781, Pilâtre de Rozier avait fondé le Musée de Monsieur¹⁴³¹ qui permettait aux personnes de la haute société d'accéder aux connaissances scientifiques. Le Musée était ouvert aux hommes et aux femmes. Toutefois cet enseignement était réservé à une élite de la capitale. Berquin, par ses publications tendait à étendre les connaissances à un plus grand nombre. Quelques années plus tard, Condorcet souligne, dans son *Premier Mémoire sur l'instruction publique*, que les femmes ne doivent pas être exclues de l'instruction relative aux sciences.

Un autre sujet était également en débat au cours du siècle : fallait-il instruire le peuple ? Les avis étaient partagés.

c - L'éducation du peuple

« Il est impossible de donner une éducation générale à un peuple nombreux¹⁴³² » écrit Catherine II en 1765. Tout au long du siècle, la question a été agitée et l'unanimité loin d'être la règle. Parmi les opposants à cette éducation du peuple, La Chalotais reprochait à l'instruction populaire de détourner les enfants de la profession manuelle de leur père¹⁴³³. Ce motif n'était pas nouveau, nous l'avons vu. La Chalotais ajoutait que « le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que ses

¹⁴³¹ A la mort de Pilâtre de Rozier, Le Musée devint le Lycée, et accueillit les grands noms du milieu philosophique parmi les enseignants.

¹⁴³² *Instruction de l'impératrice de Russie aux députés pour la confection des lois* ou *Nakaz*, rédigé en 1765 par Catherine II, texte cité par Diderot dans ses *Observations sur le Nakaz*, in Denis DIDEROT, *Œuvres*, Tome III « Politique », Paris, Editions Robert Laffont, Collection Bouquins, 1995, p. 559.

¹⁴³³ « Les frères de la doctrine chrétienne qu'on appelle *ignorantins* sont survenus pour achever de tout perdre. Ils apprennent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime mais qui ne veulent plus le faire », LA CHALOTAIS, *Essai d'éducation nationale*, opus cité, p. 27.

occupations¹⁴³⁴». La position de Voltaire rejoint celle du pourfendeur des jésuites. « Il refuse le rêve d'une trop rapide extension de l'instruction, qui risquerait selon lui de détourner de leur rôle les paysans et les manœuvres¹⁴³⁵ ».

Rousseau, au nom de l'état de nature¹⁴³⁶ n'envisageait pas d'instruire « l'enfant du villageois car il ne lui convient pas d'être instruit¹⁴³⁷ ».

Le rédacteur de l'article « Éducation » de l'*Encyclopédie* adopte le point de vue inverse : « tous les enfants qui viennent au monde doivent être soumis au soin de l'éducation parce qu'il n'y en a pas point qui naissent tout instruit et tout formé¹⁴³⁸ ». Diderot, annotant les *Instructions* de Catherine II, va dans le même sens. Tout est question d'organisation¹⁴³⁹ car dans un état « depuis le premier ministre jusqu'au dernier paysan, il est bon que chacun sache lire, écrire et compter¹⁴⁴⁰ ». Il ne saurait être question de passer à côté du potentiel des hommes de la basse classe¹⁴⁴¹. Berquin lui aussi met en garde contre les apparences : « on voit un enfant mal vêtu et d'un extérieur peu agréable ; on le méprise, on s'enorgueillit en se comparant à lui [...] Dans ce corps peu favorisé de la nature réside peut-être une âme élevée, qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus ou qui l'éclairera par ses lumières. C'est une tige grossière, mais qui porte les plus beaux fruits¹⁴⁴² ».

¹⁴³⁴ Idem, p. 28.

¹⁴³⁵ Marie-Françoise CHANFRAULT, « Éducation » in *Inventaire Voltaire*, Paris, Edition Gallimard, Collection Quarto, 1995, p. 461.

¹⁴³⁶ « Ceux qui sont destinés à vivre dans la simplicité champêtre n'ont pas besoin pour être heureux du développement de leurs facultés et leurs talents enfouis sont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite », Jean-Jacques ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 566.

¹⁴³⁷ Idem, p. 567.

¹⁴³⁸ « Education », *Encyclopédie*.

¹⁴³⁹ « Je ne connais aucun peuple si nombreux qu'il soit qui ne puisse avoir de petites écoles où les enfants des pauvres conditions trouvent du pain et des leçons de lecture, d'écriture, d'arithmétique, de catéchisme moral et religieux », Denis DIDEROT, *Observations sur le Nakaz*, opus cité, p. 559.

¹⁴⁴⁰ Denis DIDEROT, cité par Gabriel Compayré, in *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le seizième siècle*, Tome II, Editions Hachette, 1911, p. 176.

¹⁴⁴¹ « Dans toutes les contrées, presque tous les hommes qui se distinguent dans les sciences et dans les arts sont de basse extraction », Denis DIDEROT, « Mélanges pour Catherine II », in *Œuvres*, opus cité, p. 283.

¹⁴⁴² *AE*, *Le Cep de vigne*, p. 118.

Les progrès de la connaissance et des mœurs passent par l'éducation. Turgot, en 1774, souhaitait un « sérieux effort de la part de la royauté pour améliorer l'instruction du peuple ¹⁴⁴³ » afin d'en faire un citoyen à part entière.

Ces discours n'étaient pas dénués d'arrière-pensée. Jusqu'à la Révolution française, l'Eglise aura la haute main sur les institutions d'éducation, que ce soit dans les campagnes où les curés enseignent les premiers rudiments de la lecture, ou bien dans les collèges et à l'université dans les grandes villes. Les philosophes souhaitaient soustraire l'éducation de l'emprise du clergé.

L'éducation du peuple affleure dans les œuvres de Berquin à travers les pratiques de bienfaisance, pratiques caractérisées par leur utilité. On paie les mois d'école du fils du portier ou d'un enfant pauvre. Berquin attachait de l'importance à ces pratiques puisqu'il l'introduit dans le texte de Mercier, l'*Oraison funèbre d'un paysan*. Il y revient dans la *Bibliothèque des villages*, recommandant aux fermiers de faire instruire leurs jeunes domestiques. Le manque d'éducation est à l'origine de tensions entre les hommes. Berquin fait de l'éducation, avec les qualités morales, un des moyens de s'élever.

Il préconise l'instruction mutuelle au sein des familles, indépendamment de la condition. Si les parents ne peuvent faire face aux dépenses — frais d'écologie ou frais de pension —, il suggère que les premiers enfants instruits transmettent leurs connaissances aux plus jeunes.

La question de l'instruction du peuple va occuper une place importante dans les débats révolutionnaires. Condorcet y consacre cinq mémoires, publiés en 1791, dans lesquels il affirme qu'il ne peut y avoir de véritable égalité sans instruction ¹⁴⁴⁴, c'est-à-dire sans la capacité pour tout homme de bien juger des lois, individuellement.

Berquin appuie sa démarche non sur l'égalité mais sur la liberté nouvellement acquise : « la liberté veut des hommes et des citoyens ; elle n'en peut créer que par l'instruction ¹⁴⁴⁵ ». C'est librement que l'homme doit se soumettre aux lois, il doit donc être en mesure de les connaître

¹⁴⁴³ Joël CORNETTE, *Histoire de la France, Absolutisme et Lumières, 1652 – 1783*, Paris, Hachette, 2000, p. 186.

¹⁴⁴⁴ « Le devoir de la société, relativement à l'obligation d'étendre dans le fait, autant qu'il est possible l'égalité des droits, consiste donc à procurer à chaque homme l'instruction nécessaire pour exercer les fonctions communes d'homme, de père de famille, et de citoyen, pour en sentir, pour en connaître tous les devoirs », CONDORCET, « Premier mémoire : nature et objet de l'instruction publique », in *Cinq mémoires sur l'instruction publique*, Paris, Garnier Flammarion, 1994, p. 64.

¹⁴⁴⁵ *Mercure de France*, samedi 28 août 1790, « Avis, *Bibliothèque des villages* par M. Berquin ». La notice est de l'auteur, p. 150.

et de les comprendre pour les accepter. Sa publication de *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen mise à la portée de tout le monde et comparée avec les vrais principes de toute société* répond à cette nécessité. Berquin, Morel de Vindé, Condorcet se rejoignent sur l'idée que l'homme éclairé sait mieux son devoir¹⁴⁴⁶. Les deux premiers publiaient pour le présent, Condorcet travaillait pour l'avenir.

D - Le discours d'économie politique

Madame de Genlis avait choisi le troisième volume des *Veillées du château* pour en faire une tribune contre les philosophes. Berquin choisit au contraire de les célébrer au fil de ses pages. Ainsi la littérature d'enfance se trouve chargée dès sa naissance de porter une parole à un public adulte non avoué explicitement.

Plus surprenant, Berquin introduit dans ses publications un discours à tonalité économique et politique.

Un admirateur de Turgot

Dans une idylle, *L'Espérance*, publiée en 1775, Berquin exprime son enthousiasme pour le nouvel intendant général des finances pourtant déjà malmené par les Parlements. Il y critique la dureté du système d'imposition et se fait le porte-parole de l'enthousiasme provoqué par l'arrivée de Turgot aux affaires. Ce dernier, très proche des milieux philosophiques¹⁴⁴⁷ avait tenté, pendant ses treize années à l'intendance du Limousin, de mettre en œuvres des mesures inspirées en grande partie des doctrines économistes de Vincent de Gournay.

¹⁴⁴⁶ « Mes chers concitoyens, mes Frères, plus les hommes sont éclairés, plus ils sont soumis aux lois. Il est nécessaire que tout le monde connaisse et comprenne les lois d'après lesquelles chacun doit se conduire », Charles MOREL DE VINDÉ, *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen mise à la portée de tout le monde et comparée avec les vrais principes de toute société*, opus cité, p. III.

¹⁴⁴⁷ Turgot rédigea quelques articles pour l'*Encyclopédie* puis cessa sa collaboration après l'interdiction de l'entreprise. Il appréciait Diderot. Celui-ci parlait de l'intendant du Limousin à Catherine II en ces termes : « M. Turgot (je le prédis à votre majesté) est un des plus honnêtes hommes du royaume et, certes, peut-être le plus habile en tout genre. Il ne sortira jamais de Limoges, et s'il en sort, j'en pousserai un cri de joie... », *Mélanges pour Catherine II*, opus cité, p. 303.

Contrairement aux physiocrates qui faisaient de la terre la seule source de richesse, Vincent de Gournay accordait une place importante au commerce et à l'industrie. Dans le Limousin, Turgot s'était attaché à développer l'agriculture bien qu'il ait échoué à introduire la culture de la pomme de terre. Il avait soulagé les paysans en supprimant la corvée remplacée par un impôt payé par tous — cette même mesure prise en 1775 provoquera une forte réaction —. Il avait instauré des bureaux de charité chargés de fournir vivres et travail aux plus pauvres. Ses ateliers de charité contribueront à développer le réseau routier et à désenclaver la région, permettant d'étendre les échanges commerciaux. Très largement acquis aux idées philosophiques et politiques de John Locke, il prônait la non intervention de l'Etat et souhaitait imposer la libre circulation des grains à l'intérieur du royaume. La décision, prise après une année de mauvaise récolte, provoquera une spéculation et la « guerre des farines », révolte populaire contre l'augmentation du prix du pain. Cette mesure déclenchera un débat féroce qui l'opposera à Necker, l'un de ses successeurs.

En 1775, Berquin salue en Turgot l'arrivée d'un nouveau Sully en y associant Louis XVI sous les traits d'Henri IV : « Henri vient de renaître, il retrouve Sully¹⁴⁴⁸ ». Il demandait au nouveau souverain de soutenir son ministre dans ses réformes, notamment les mesures en faveur de l'agriculture¹⁴⁴⁹. Cela aurait pu n'être qu'une pièce de circonstance, destinée à flatter un homme en place pour en obtenir protection et pension. Mais Berquin revient quelques années plus tard sur les questions économiques et politiques dans *La Guerre et la paix*, texte composé à l'occasion de la signature de la paix avec l'Angleterre et destiné aux jeunes lecteurs.

Il y développe l'idée qu'une nation devient puissante par son agriculture et son commerce et évoque en des termes très durs les méfaits de la guerre¹⁴⁵⁰. Tandis que Voltaire, dans le *Dictionnaire philosophique*, dénonce les guerres où l'on meurt « pour les prétendus intérêts

¹⁴⁴⁸ « L'Espérance », *Idylles*, p. 70.

¹⁴⁴⁹ « Sourd aux clameurs de ses vils ennemis/soutiens de ton pouvoir son généreux courage./ Liberté pour nos champs ! ce don est le seul gage/ De tous les biens qu'il t'a promis ... Donne, donne à Turgot ta pleine confiance. », Idem.

¹⁴⁵⁰ « Comment pourraient-ils penser, sans frémir, au nombre de victimes qu'ils vont sacrifier dans le premier jour de la bataille à leur vengeance ou à leur ambition ? Je voudrais qu'à la veille d'entreprendre une guerre, on suspendît dans leur conseil un tableau qui en représentât toutes les horreurs ; que l'esprit continuellement frappé de ces terribles objets, ils entendissent dans la solitude de la nuit, les hurlements des blessés qui leur reprochent leurs souffrances, les cris de désespoir des mères et des épouses qui les accablent de malédictions, les clameurs de tout un peuple affamé qui leur demande du pain. », *AE, La Guerre et la paix*, p. 177-178.

d'un homme que nous ne connaissons pas¹⁴⁵¹ », Berquin, après avoir peint les souffrances humaines, aborde les conséquences pour la nation. Il faut beaucoup plus de temps pour reconstruire que pour détruire : « Un roi sage emploie des années à méditer des projets utiles qui favorisent dans quelques parties de ses états la culture, le commerce ou la population ; un siècle souvent s'écoule à les exécuter ; et eux, par la résolution précipitée d'un jour, ils dépeuplent leurs plus belles provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renversent les manufactures, arrachent au pauvre sa subsistance, en lui ôtant son travail, portent dans toutes les familles les alarmes ou la désolation, bouleversent leur royaume entier, et l'épuisent de ses richesses¹⁴⁵² ». L'ombre de Turgot surgit lorsqu'il aborde la question du rôle de l'armée à qui il reconnaît une fonction défensive. Mais il propose également qu'elle libère les paysans de la corvée en assurant les travaux de génie civil : entretien des routes, construction des ponts, des canaux. A la gloire du héros, il substitue la reconnaissance de la postérité.

La prospérité des campagnes est un signe pérenne de la grandeur. Le thème avait été abordé dans l'une des premières idylles *Les deux Tombeaux*. Le monument du vainqueur des batailles gît dans la boue tandis que les fertiles moissons et les gras pâturages témoignent en faveur de l'homme de bien. Le grand homme s'inscrit dans la durée.

Dès 1750 et son *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain*, Turgot « exprime sa foi dans le progrès continue des sciences, des techniques, de l'économie et des sociétés¹⁴⁵³ ». Il veut favoriser l'esprit d'entreprise par la suppression des corporations.

Les paysans de Berquin sont entrepreneurs, défrichent de nouvelles terres, tentent des expériences dont ils font ensuite profiter les autres. Leurs produits sont recherchés sur les marchés. L'honneur est représenté dans la *Bibliothèque des villages* par un paysan ouvert aux idées nouvelles, qui étudie et expérimente avec prudence — pommes de terre, prairies artificielles —, qui tient compte de l'expérience d'autrui et fait part des siennes. Cet homme a soutenu la libre circulation des grains en intervenant dans les émeutes — allusion à la guerre des farines — en raisonnant les opposants. Une nouvelle fois, la politique de Turgot apparaît en arrière-plan.

Le dernier ouvrage de Berquin, *Le Livre de Famille*, comporte lui aussi des références explicites à l'œuvre de Turgot. Les réalisations philanthropiques évoquées dans *Tout un Pays*

¹⁴⁵¹ « Guerre », VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*.

¹⁴⁵² AE, *La Guerre et la paix*, opus cité, p. 178-179.

¹⁴⁵³ Jean-Pierre POIRIER, *Turgot*, Editions Perrin, 1999, p. 47.

réformés par quatre enfants ne sont pas sans rappeler celles de l'intendant du Limousin : construction d'une école publique et gratuite, financement des maîtres, fourniture de livres d'instruction¹⁴⁵⁴, mais également ateliers de charité pour occuper les pauvres dans la mauvaise saison, création d'un asile pour les vieillards et les infirmes, aides au développement agricole.

Berquin introduit une initiation à l'économie et à l'intérêt des échanges économiques, d'abord dans *Le grand Jardin* publié dans l'un des périodiques puis il y consacre les deux derniers chapitres du *Livre de Famille* sous les titres très explicites de « Monnaie, commerce, marchands » et « Richesse, capital, intérêts ». Il y expose très clairement les différentes manières de faire fructifier son argent. Le prêt à intérêts si décrié par l'Eglise y est présenté comme un moyen tout à fait honnête d'y parvenir. Turgot avait défendu le prêt à intérêts qui sera légalisé à la Révolution.

Au terme de cette exploration, il nous faut constater, qu'en dehors du *Livre de Famille* qui se présente comme un ouvrage clairement didactique, Berquin a entremêlé ses propos, faisant surgir un discours sur les sciences au détour d'un texte sur le jeu, évoquant les effets sociaux du luxe tout en combattant la vanité féminine, ou bien à la suite d'une leçon de sciences naturelles, célébrant les grands esprits du siècle à partir d'un entretien sur le jeu ou de l'observation du ciel. Une lecture de surface ne laisse apparaître d'abord que le discours moralisateur tant décrié par nos contemporains. Il nous semble pourtant, que nous pouvons également y saisir l'esprit des Lumières, la conviction que l'imprimé peut conduire à faire progresser la société tant dans la morale que dans les connaissances, qu'en s'adressant à des âmes neuves, le philosophe s'ouvre plus sûrement les voies du succès.

¹⁴⁵⁴ Convaincu de l'importance de l'éducation, Turgot avait même envisagé des écoles professionnelles. Condorcet, proche de Turgot, reprendra toutes ces idées dans ses *Mémoires pour l'instruction publique*.

Conclusion

Conclusion

Les études consacrées à Berquin au vingtième siècle concernaient de manière quasi exclusive les périodiques et portaient un jugement critique assez sévère. Certains allaient jusqu'à remettre en question la pertinence de la démarche de l'auteur dans son siècle. Les critères d'évaluation de l'œuvre étaient souvent marqués par le poids des évolutions historiques, sociales et littéraires intervenues depuis la fin du dix-huitième siècle et en tout premier lieu par l'influence de la Révolution française et des lectures qui en ont été faites.

C'est pourquoi nous avons souhaité ré-interroger l'œuvre d'Arnaud Berquin en la resituant dans son contexte. Les publications d'Arnaud Berquin ont-elles quelque chose à nous dire de l'évolution des idées à la veille de la Révolution française ? Quels ont été les facteurs de son émergence ? Comment ce discours a-t-il été reçu ? Comment s'est-il élaboré et sur quels fondements ?

La première partie de notre étude a montré que l'émergence de cette littérature a été préparée par l'évolution et le développement des discours sur l'enfance. La diffusion des idées de John Locke sur l'entendement humain a amplifié les discours sur la nécessité de l'éducation. La société d'Ancien Régime voit apparaître de nouvelles couches sociales qui ne se satisfont pas des structures en place et réclament une formation de la jeunesse qui réponde à leurs aspirations et à leurs besoins. Se fait alors entendre une demande accrue d'ouvrages divertissants qui, en réaction à l'apparition et à la vogue des contes de fées, développent la raison et conduisent à la vertu. Le théâtre de société et le théâtre d'éducation pratiqué dans les collèges inspireront des auteurs qui tenteront de répondre à cette demande. La confrontation des textes révèle les tensions qui existent entre les différentes conceptions de l'enfant, qu'on le considère marqué du sceau du péché originel ou bien naturellement bon comme l'entendent Rousseau ou Locke. C'est dans ce mouvement que va s'inscrire Arnaud Berquin et lui donner un élan qui ne retombera pas.

Parmi les quelques éléments concernant sa biographie, il faut souligner son intérêt pour les langues et les littératures étrangères, anglaise et allemande, qui se traduira par de multiples emprunts à l'une et l'autre source. De sa fonction de précepteur, nous retiendrons qu'elle l'a conduit à la lecture de nombreux pédagogues, notamment allemands.

Ses relations avec le cercle de Charles-Joseph Panckoucke, dans la période où celui-ci se lance dans la grande aventure de la réédition de l'*Encyclopédie* puis du lancement de l'*Encyclopédie Méthodique*, va mettre le jeune Bordelais au contact du milieu philosophique. Il en retirera sans doute également, une utile expérience dans le domaine de la librairie qu'il mettra à profit au moment de la publication des périodiques. Son attachement à l'étude des sciences, révélé par une lettre de 1785, se trouve confirmé par sa proximité avec la Loge des Neuf-Sœurs.

L'histoire éditoriale des ouvrages publiés par Berquin atteste son succès malgré les difficultés à tenir ses engagements en matière de périodicité. Il rééditera les textes pour l'enfance jusqu'à la fin de sa vie. Un succès que confirment également les contrefaçons contre lesquelles il eut à lutter ainsi que les traductions dont les périodiques furent l'objet et la diffusion des ouvrages en français hors des frontières. Une réussite qui lui permettra de vivre de sa plume, phénomène encore rare en son siècle. Berquin, en devenant l'éditeur de ses œuvres, s'est émancipé de la tutelle des libraires et du mécénat.

Ses liens avec Charles-Joseph Panckoucke ont sans doute favorisé sa stratégie éditoriale et le lancement des périodiques par souscription, une première dans la littérature d'enfance. Ils lui ont sans doute ouvert les colonnes du *Mercur de France*, puis du premier quotidien français, *Le Journal de Paris*, lesquels annoncent très régulièrement les nouvelles livraisons. Toutefois, il n'est pas seulement l'écrivain d'une coterie. Il obtient un privilège du roi pour ses publications. *L'Année Littéraire* d'Elie puis de Stanislas Fréron lui fait une bonne réception. Ainsi, dès les premiers écrits, il obtient le soutien d'organes de presse souvent en opposition.

Dès les premiers ouvrages poétiques, voie d'accès classique à la carrière des lettres au dix-huitième siècle, la double influence de l'Angleterre et de l'Allemagne se fait sentir. L'orientation morale des textes est affirmée dès l'origine, qu'ils soient d'inspiration germanique ou anglaise. Très tôt, il choisit de s'adresser à des publics peu sollicités : les femmes et les enfants. Si les premières semblent s'effacer, ce n'est qu'en apparence. Leur place auprès des enfants en fait les destinataires des périodiques au même titre que les jeunes lecteurs.

L'étude des périodiques a montré que Berquin avait su utiliser pour l'enfance les nouveaux genres littéraires que les philosophes avaient largement répandus : contes moraux, dialogues, drames, récits épistolaires. Il a privilégié les formes brèves dans les *Lectures pour les enfants*

et *L'Ami des enfants*, mais a su proposer des textes plus conséquents pour suivre l'évolution de son lectorat. En optant pour des récits courts, Berquin s'est donné la possibilité de multiplier les contextes, les situations et les personnages, contrairement à ses contemporains Mme de Genlis, Mme d'Épinay ou Madame de La Fite qui conservent un récit cadre, limitant de fait les variations. La formule des textes brefs sera reprise dans la *Bibliothèque des villages*, sans toutefois conserver la palette des genres qui avait fait le succès des deux premiers périodiques.

Berquin aurait recueilli auprès des enfants eux-mêmes, leurs propos. Argument publicitaire ou non, il a le premier utilisé une langue proche de celle des enfants. Son recours aux exemples concrets, aux situations et contextes familiers ont sans doute contribué à son succès. L'inscription des scènes dans le cadre domestique n'est pas sans rappeler le drame bourgeois défini par Diderot. Les drames et les dialogues laissent également une large place à l'expression des enfants, avec une liberté de ton non dénuée d'humour qui contraste avec le sérieux des ouvrages contemporains.

Notre étude a montré la place que les sciences occupaient dans les publications. Que ce soit dans un ouvrage dédié comme *L'Introduction familière à la connaissance de la nature*, au sein des périodiques ou dans les autres textes, elle témoigne de l'importance que l'auteur y attachait pour le développement de la raison.

Puisant à de nombreuses sources, Berquin confirme le cosmopolitisme et la vitalité de cette nouvelle littérature destinée à l'enfance. Il nous permet de mesurer la circulation des idées au sein de l'Europe des pédagogues.

L'enthousiasme suscité par le surgissement de la Révolution engage l'auteur à changer de public. Adhérent à la monarchie constitutionnelle, il met sa plume au service de la nouvelle constitution. Pénétré de l'idée que l'exercice de la liberté et de la citoyenneté passe par l'adhésion à des principes bien compris, il se donne pour mission d'éclairer les notions de liberté et surtout de fraternité, héritage des Lumières. Il s'appuie, comme Turgot au temps de son intendance du Limousin, sur les prêtres des villages pour la diffusion de son nouveau périodique.

Sa dernière publication, *Le Livre de Famille*, élargit le public à toutes les générations et vise à étendre à travers de brefs dialogues, les idées et la morale des Lumières, en s'ouvrant davantage à l'économie.

La constance des thèmes nous a conduit à en rechercher les filiations. Les influences anglaises dominent très largement. Le modèle philosophique est prégnant. Le discours moral est intimement lié à la religion. Il est fondé sur le lien entre le mérite et la vertu tel que l'a proposé Shaftesbury. La religion est largement détachée des rituels et emprunte pour l'essentiel au théisme dessiné par Shaftesbury dans son *Essai sur le mérite et la vertu*. Berquin a gommé dans ses traductions « libres » tout ce qui pouvait se référer à un culte, quel qu'il soit. Ses emprunts aux auteurs protestants témoignent d'un esprit d'ouverture aux autres religions. Dans la *Bibliothèque des villages*, il milite pour la tolérance religieuse. Nous avons constaté que la morale religieuse tend à s'effacer progressivement au profit d'une morale laïque qui prône les valeurs de *l'aureas mediocritas* antique chère aux philosophes. Celle-ci se déploie également à travers la critique récurrente du luxe et du jeu, deux traductions de l'ambition.

La morale sociale issue de la philosophie anglaise se développe avec l'idée de l'interdépendance des êtres. L'homme est un animal social et tout son bonheur dépend de sa capacité à contribuer à celui des autres membres de la société. L'exercice des affections sociales — la bienfaisance, l'humanité, l'amitié... — est source d'une satisfaction intérieure qui guide l'être humain et le conduit naturellement à la vertu. Cette morale sociale s'inscrit dans la sociabilité telle que la dessine l'*Encyclopédie* dans l'article dédié ou dans l'article « Homme ». Elle fait de l'utilité le nouveau code de lecture et remet en cause le préjugé nobiliaire sans toutefois remettre en question la société d'ordres. C'est une vision dynamique de l'homme qui est proposée, « un être qui pense, qui veut et qui agit¹⁴⁵⁵ ». Les textes de Berquin développent l'idée d'une possible ascension sociale par le travail, d'où un discours parfois sévère sur la paresse.

Dans le domaine de l'éducation, nous avons retrouvé la permanence du discours sur la nécessité de l'éducation, pour l'établissement des bonnes mœurs mais aussi pour le développement de la nation. Berquin prend position en faveur de l'éducation pour tous et de l'accès des femmes aux connaissances scientifiques. L'éducation du peuple s'inscrit dans la nécessité de rendre aux hommes une autonomie de pensée. La *Bibliothèque des villages* s'inscrit dans cette démarche.

¹⁴⁵⁵ « Homme », *Encyclopédie*.

Souvent considéré comme rousseauiste, Berquin nous est apparu plus sensible aux thèses de Locke, lorsque le Genevois était en désaccord avec le philosophe anglais. Reprenant les théories sensualistes héritées de Locke et de Condillac, il se fait l'écho des discours sur la petite enfance et les soins aux nourrissons. Contrairement à Rousseau, il met en scène la précocité des apprentissages, et l'éveil à la raison des jeunes enfants. Adossant la réflexion de l'enfant sur des exemples concrets, il s'appuie souvent sur la démarche scientifique à travers les dialogues. Berquin veut convaincre ses lecteurs de la perfectibilité et des progrès de l'esprit humain à travers le traitement qu'il fait du discours sur les sciences, que ce soit à travers l'histoire des découvertes successives en astronomie ou dans l'évocation du génie de l'homme qui sait tirer parti des richesses que lui fournit la nature.

A la Révolution, Condorcet posera la question d'une éducation nationale ou d'une instruction nationale. Il répondra que l'éducation relève de la sphère privée et que seule l'instruction doit être prise en charge par la puissance publique. Berquin semble adopter cette répartition des rôles. Il met en scène une éducation familiale, l'instruction des personnages relevant de diverses institutions — maîtres de pension, précepteurs, collèges — sans qu'il prenne parti. Il préconise l'instruction mutuelle au sein des fratries, quelle que soit la condition sociale.

Plus surprenante a été la découverte d'un discours d'économie politique qui s'articule autour des mesures prises ou envisagées par Turgot à l'intendance du Limousin ou à l'intendance générale des finances. Nous avons constaté également la présence d'un discours économique libéral dans le *Livre de Famille* qui préfigure les développements économiques du siècle suivant.

Arnaud Berquin ne fut pas un théoricien des Lumières. Ses débuts sur la scène littéraire interviennent à l'heure où l'Académie est devenue « un fief philosophique », où « l'intelligentsia encyclopédique a imposé son hégémonie auprès de l'élite dirigeante¹⁴⁵⁶ ». Son œuvre doit être lue comme une tentative de vulgarisation du discours des Lumières, une tentative d'insufler l'esprit des Lumières dans le cœur de l'enfance.

À l'heure où l'optimisme des Lumières était mis à mal par le retour de l'irrationalisme et le succès du mesmérisme, Berquin proposait une nouvelle mission au philosophe, celle de s'adresser à l'enfance, à propos de laquelle ils avaient tant écrit.

¹⁴⁵⁶ Eric WALTER, « Sur l'intelligentsia des Lumières », *Dix-huitième siècle*, N° spécial, n°5, Paris, Éditions Garnier, 1973, p.182.

Bien qu'il soit peu pris en compte par les spécialistes de la littérature de jeunesse, le Bordelais a pourtant ouvert une nouvelle voie. Son succès légitime le recours à une langue adaptée, aujourd'hui considérée comme simpliste, et témoigne de l'émergence d'une demande, que le développement des techniques d'impression et des petits formats a permis de satisfaire. Les multiples rééditions de ses œuvres en attestent.

Si Arnaud Berquin est un écrivain mineur dans la constellation des gens de lettres du dix-huitième siècle, il est sans doute un élément majeur dans l'apparition et le développement de la littérature d'enfance et de jeunesse qui lui doit beaucoup plus qu'elle ne veut le reconnaître.

Bibliographie

Bibliographie

I - Ouvrages d'Arnaud BERQUIN

A - Ouvrages publiés au dix-huitième siècle par A. BERQUIN

(Ordre chronologique de publication)

Idylles, A Paris, chez Ruault, 1775.

Tableaux anglais choisis dans diverses galeries, traduits librement des meilleures feuilles périodiques publiées en Angleterre depuis le *Spectateur*, A Londres et se trouve à Paris, 1775.

Choix de tableaux tirés de diverses galeries anglaises, Amsterdam et se trouve à Paris chez la Veuve Duchesne, Le Jay rue Saint Jacques, 1775.

Romances, Paris, chez Ruault, 1776.

Médée, mélodrame imité de l'allemand de M. Gotter, A Paris, chez Pissot et Barrois libraires, 1781, 28 p.

L'Ami des enfants, 12 volumes, Paris, au Bureau de l'Ami des Enfants, 1782-1783 (Edition Bellevue).

L'Ami de l'Adolescence, 6 volumes, Paris, au Bureau de l'Ami des Enfants, 1784-1785 (Edition Bellevue).

Lectures pour les enfants ou choix de petits contes, Au Bureau de l'Ami des Enfants, 5 volumes, Quatrième édition, 1785.

Romances, Paris, Au Bureau de l'Ami des Enfants, 1788.

La Bibliothèque des Villages, Paris, au Bureau de l'Ami des Enfants, 1790, volumes I, III, IV, V.

B- Editions des œuvres d'Arnaud Berquin par d'autres éditeurs

(Ordre chronologique d'édition)

Bibliothèque des enfants, 12 volumes, (L'Ami des enfants – 4 vol. ; *L'Ami de l'Adolescence*, 2 vol. ; *Idylles*, *Romances*, *Pygmalion* 1 vol. ; *Sandford et Merton* 2vol. ; *Le Petit Grandisson* 1 vol. ; *Le Livre de famille* 1 vol. ; *Introduction familière à la connaissance de la nature*, 1 vol.) A Genève, 1796.

L'Ami des enfants, mis en ordre par J. J. Regnault-Warin, Tome I, A Paris, chez André, imprimeur-libraire, 1802.

Œuvres complètes de Berquin avec un avis de l'éditeur, Volume 1, Antoine-Auguste Renouard éditeur, Paris, 1803.

Œuvres complètes de Berquin, nouvelle édition revue et corrigée par M. F. Raymond, volume 1, Paris, Masson et Yonet, Libraires, 1833.

La Bibliothèque des villages, Lyon, Périsse frères, libraires, 1835

Le Livre de famille suivi de la *Bibliothèque des villages* et d'un *Choix de lectures* extrait des meilleurs auteurs, Paris, Didier libraire-éditeur, 1852, 416 p.

Caroline et Frédéric, suivi les *Deux Frères*, extraits de Berquin, Rouen, Mégard et Cie, imprimeur-libraire 1858, 126 p.

Contes et historiettes à l'usage des enfants, Nouvelle édition précédée d'une notice sur Berquin par A. de Melcy, Paris, imprimeur et libraire classique de Jules Delalain et fils, 1865, 120 p.

L'Ami des enfants, contes et historiettes, Limoges, Eugène Ardant et Cie éditeurs, 1871, 120 p.

La Morale en action des petites filles, extraite de Berquin, Limoges, Eugène Ardant et Cie éditeurs, 1882, 143 p.

Le Berquin des petits enfants, Limoges, Eugène Ardant et Cie éditeurs, 1885, 64 p.

Le Conteur de l'enfance, lectures religieuses, morales et historiques, par E. de Corgnac, Limoges, Eugène Ardant et Cie éditeurs, 1885, 191 p.

II - Gazettes et périodiques du dix-huitième siècle consultés

Almanach des Muses, Paris, chez Delalain.

Année Littéraire (L'), A Paris chez Le Jay.

Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts, à La Haye, Pierre Gosse junior.

Correspondance littéraire, philosophique et critique (La), par Grimm, Diderot, Raynal, Meister etc., Paris, Garnier frères éditeurs, 1877.

Correspondance littéraire de La Harpe adressée à Son Altesse Impériale Mgr le grand-duc, aujourd'hui empereur de Russie ... Paris, Migneret, 1804-1807.

Gazette de France, Paris.

Feuille de correspondance du Libraire ou notices des ouvrages publiés dans les différents journaux qui circulent tant en France et dans l'étranger et par le moyen de laquelle il met ses

correspondants au courant des nouveautés sans se donner la peine de les recueillir, A Paris, chez Aubry et chez Couret.

Journal de la Librairie, catalogue hebdomadaire ou liste alphabétique des livres, tant nationaux qu'étrangers, des Arrêts du Conseil et des parlements, Déclarations et Edits du Roi..., A Paris, chez Despilly.

Journal Encyclopédique, par une société de gens de Lettres, Liège et Bouillon.

Journal de Lecture pour les oisifs, à Amsterdam chez Marc-Michel Rey.

Journal de Paris, Paris.

Journal des Sçavants, à Amsterdam chez Marc-Michel Rey.

Mercure de France, Paris, chez Panckoucke.

Le Moniteur (ancien), Paris.

Times (archives), <http://timesonline.co.uk/tol/archive/>

III - Auteurs du dix-huitième siècle

A - Ouvrages littéraires

ALEMBERT Jean Le Rond (d'), *Réflexions sur l'Histoire, lues à l'Académie française dans la séance publique du 19 janvier 1761*, Édition HTML par Guido Abbattista pour Cromohs© (Janvier 1997), URL: <http://www.eliohs.unifi.it/testi/700/alemb/reflect.html>

BARBIER Edmond-Jean-François, *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de Louis XV*, [1851-1857] Textes choisis et présentés par Philippe Bernard, Paris, Union Générale d'édition, 1963, 314 p.

BERENGER Laurent-Pierre, *Le peuple instruit par ses propres vertus ou Cours complet d'instruction et d'anecdotes*, Paris, Nyon l'aîné, 1787.

BOIGNE comtesse de, *Mémoires de la comtesse de Boigne*, [1907-1908], 2 volumes, Paris, Mercure de France, Le temps retrouvé, 1999, 765 + 722 p.

BOUILLY Jean-Nicolas, *Mes récapitulations* – Première époque : 1774-1790 ; deuxième époque 1791-1812 ; Troisième et dernière époque, Edition Janet, 1836-1837, 436p. ; 437p. ; 445 p.

BUFFON, *Histoire naturelle de l'homme*, [1749-1789] in *Œuvres*, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007, pp. 179-407.

BUFFON, « Lettre à Madame Necker, du 26 décembre 1783 », publiée par Pietro Corsi et Thierry Hoquet :

http://www.buffon.cnrs.fr/correspondance/corr_buffon_affi_litre.php?lang=fr&table=buffon_corr_main&bookId=539&exp=BUFFON&dest=MADAME%20NECKER

BOUILLY Jean-Nicolas et PAIN Joseph, *Berquin ou l'ami des enfants*, comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, A Paris, chez Barba libraire, An X - 1802, 40 p.

CAMPE J. H. *Eté 89, Lettres d'un Allemand à Paris*, [1790], traduction de Jean Ruffet, Edition du May, février 1989, 190 p.

COLARDEAU Charles-Pierre, *Œuvres choisies de M. Colardeau*, Paris, Janet et Cotelles, 1825, 483 p.

CONDORCET Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, [1793], Paris, Editions Flammarion, 2008, 350 p.

DIDEROT et D'ALEMBERT, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, version numérique, Edition Redon.

DIDEROT Denis, *Correspondance*, Paris Edition Robert Laffont, 1997, 1468p.

DIDEROT Denis, *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ****, [1776], Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, pp. 1171-1185.

DIDEROT Denis, *Mélanges pour Catherine II*, [1774], in *Œuvres*, Tome III – Politique, Paris, Editions Robert Laffont, collection Bouquins, 1995, pp. 197-407.

DIDEROT Denis, *Sur les femmes*, [1772], Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, pp. 949 – 958.

DIDEROT Denis et SHAFTESBURY *Essai sur le mérite et la vertu – principe de la philosophie morale*, [1745], Editions Alive, 1998, 205 p.

DUCLOS Charles, *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, [1751], Paris, Editions Honoré Champion, Collection Champion Classiques, 2005, 267 p.

EPINAY Louise d', *Les Contre confessions*, présentées par Elisabeth Badinter, 3 volumes Paris, Mercure de France, Collection Le Temps retrouvé, 1989, 876 + 875 + 832 p.

GALIANI Fernandino et EPINAY Louise (d'), *Correspondance*, Volume IV, Paris, Editions Desjonquères, 1996, 254 p.

GARAT Joseph-Dominique, *Mémoires*, Poulet-Malassis éditeur, Paris, 1862, 378 p.

GENLIS Stéphanie-Félicité comtesse de, *Mémoires de Madame de Genlis*, [1824-1825], Paris, Mercure de France, Le Temps retrouvé, 2004, 438p.

LA HARPE Jean-François, *Œuvres de La Harpe*, de l'Académie française, Volume XV, *Littérature et critique*, Paris, Verdières, 1821.

MERCIER Louis-Sébastien, *Mon Bonnet de nuit – Du Théâtre*, [1784], Paris, Mercure de France, 1999, 1881 p.

MERCIER Louis-Sébastien, *Le Tableau de Paris*, [1781], (choix de textes), Paris, Editions de la Découverte, 1998, 355 p.

METRA, *Correspondance secrète, politique et littéraire ou Mémoires pour servir à l'histoire des cours des sociétés et de la littérature en France, depuis la mort de Louis XV*, Tome I, Londres, chez John Adamson, 1787.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, [1721], Paris, Editions Garnier-Flammarion, 1964, 286 p.

MORITZ Karl Philip, *Travel, chiefly on foot through several parts of England in 1782*, [Leipzig, Gressner und Schramm, sans date, 192 p.

Nouvelles du dix-huitième siècle, notes de Henri COULET, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2002, 1552 p.

ROLAND Marie-Jeanne, *Mémoires*, [1820], Paris, Editions du Mercure de France, Collection Le Temps retrouvé, 428 p.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *La Nouvelle Héloïse*, [1761], Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1964, pp. 7-745

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur les sciences et les arts* [1750]– *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [1755] – *Du Contrat social* [1762], Paris, Editions Flammarion - Le Monde, 2008, 569 p.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, Edition critique établie et annotée par R. A. Leigh, Volume LX, 1982, 412 p.

THOMAS Antoine-Léonard, DIDEROT Denis, madame d'EPINAY, *Qu'est-ce qu'une femme ?* débat préfacé par Elisabeth Badinter, Paris, P. O. L. 1988, 193 p.

TURGOT, « Lettre à madame de Graffigny sur les *Lettres d'une Péruvienne* », [1751] in *Œuvres de Turgot*, par Gustave Schelle, vol. 1, Paris, Librairie Félix Alan, 1913, pp. 241-255.

TURGOT, « Discours aux Sorbonniques », [1750] in *Œuvres de Turgot*, par Gustave Schelle, vol. 1, Paris, Librairie Félix Alan, 1913, pp. 194-214.

TURGOT, « Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain », [1750] in *Œuvres de Turgot*, par Gustave Schelle, vol. 1, Paris, Librairie Félix Alan, 1913, pp. 214-235.

VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, [1764], éditions Redon, L'Atelier historique de la langue française, édition numérique.

VOLTAIRE, *Romans et contes*, Paris, Editions Garnier-Flammarion, 1966, 702 p.

VOLTAIRE, *Mélanges*, Paris, Edition Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, 1590 p.

B - Ouvrages consacrés à l'éducation

BONNEVAL M. de, *Réflexion sur le premier âge de l'homme, servant de supplément aux éléments et progrès de l'éducation*, Paris, chez Prault, 1702, 52 p.

CONDAMINE La, *Lettre critique sur l'éducation*, Paris, Prault père, 1751, 48 p.

CONDORCET Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de, *Cinq mémoires sur l'instruction publique – Fragment sur l'Atlantide*, [1792], Paris, Garnier-Flammarion, 1994, 380 p.

COYER Abbé, *Plan d'éducation publique*, Paris, chez la Veuve Duchesne, 1770, 360 p.

CREVIER Jean-Baptiste-Louis, *De l'Education publique*, à Amsterdam, 1762, 235 p.

CROUSAZ Jean-Pierre de, *Traité de l'éducation des enfants*, La Haye, chez les frères Vaillant et Prévost, 1722, volume I, 471 p.

DESESSARTZ Jean-Charles, *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas-âge ou réflexions pratiques sur les moyens de procurer une meilleure constitution aux citoyens*, Paris chez, J. T. Hérisant, 1760, 429 p.

DEVIENNE Dom, *Plan d'éducation et moyens de l'exécuter*, seconde édition, Londres et Paris, 1775, 36 p.

DIDEROT Denis, *Observations sur le Nakaz*, [1774] in *Œuvres*, Tome III – Politique, Editions Robert Laffont, collection Bouquins, 1995, pp. 501-578.

FLEURY abbé de, *Projet d'une école gratuite de sciences pour toutes les provinces du royaume, en France*, 1761, 51 p.

FLEURY abbé de, *Essai sur les moyens de réformer l'éducation particulière et générale, destiné à l'instruction des pères et mères, à celle des directeurs de collèges et à de tous les éducateurs*, Paris, 1764, 116 p.

GENLIS Stéphanie-Félicité comtesse de, *Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes et des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe*, [1782], Presses universitaires de Rennes, 2006, 673 p.

LA CHALOTAIS, *Essai d'éducation nationale ou plan d'études pour la jeunesse*, 1763, 144 p.

LE REBOURS Marie Angélique, *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfants*, Utrecht – Paris, 1767, 84 p.

MOISSY, *Essai sur l'éducation*, poème, Saint Petersburg, 1773, 52 p.

PROYART Abbé, De l'éducation publique et des moyens d'en réaliser la réforme projetée dans la dernière assemblée générale du clergé de France, A Paris, chez la Veuve Hérisant et chez Théophile Barrois, 1785, 220 p.

ROLLIN abbé, *Traité des études*, [1726], nouvelle édition revue par M. Letronne et accompagné des remarques de Crevier, Tome I, Paris, Firmin Didot, 1863, 534 p.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Emile ou de l'éducation*, [1762], Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, pp. 245-868.

SAINT-PIERRE Abbé de, *Projet pour perfectionner l'éducation avec un discours sur la grandeur et la sainteté des hommes*, Paris, 1728, 317 p

C - Ouvrages pour la jeunesse

BARBAULD Anna-Laetitia, *Les soirées au logis ou l'ouverture du portefeuille de la jeunesse renfermant un mélange de pièces diverses pour l'instruction des jeunes personnes* traduites de l'anglais de Laetitia Barbault, Volume I, Genève chez J. J. Paschoud, libraire, Paris, chez Marandan, 1797.

BOUILLY Jean-Nicolas, *Les Encouragements de la jeunesse*, Editions A. Eymery, 1817, 347 p.

DAY Thomas, *The History of Sandford and Merton* :

<http://www3.shropshire-cc.gov.uk/etexts/E000276.htm>

EPINAY Louise d', *Les Conversations d'Emilie*, [1774] et [1782], présentée par Rosena Davison, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, 528 p.

GARNIER Charles Thomas, *Nouveaux proverbes dramatiques ou Comédies de société pour servir de suite au théâtre de société et d'éducation*, Paris, chez Cailleau, 1784, 439 p.

GENLIS Stéphanie-Félicité comtesse de, *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Tome I, Paris, Michel Lambert, 1785.

GENLIS Stéphanie-Félicité comtesse de, *Les Veillées du château ou cours de morale à l'usage des enfants*, 3 volumes, Paris, de l'imprimerie Lambert et Baudouin, 1784, 548 + 548 + 360 p.

LAFITE Marie Elisabeth de, *Réponses à démêler ou essai d'une manière d'exercer l'attention*, Lausanne, A. Fisher libraire, 1791, 271 p.

LA FITE Marie Elisabeth de, *Entretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfants*, [1778], nouvelle édition, Paris, Brunot-Labre librairie, 1820.

LEPRINCE DE BEAUMONT, *Le Magasin des enfants ou dialogues entre une sage gouvernante et plusieurs de ses élèves de la première distinction(...)*[1757], 2 tomes en 1 volume, Paris, chez Martial Ardant Frères éditeurs, Limoges, chez le même éditeur, 1840, 176 + 224 p.

MOISSY, *Les Jeux de la petite Thalie*, Paris, chez Bailly, 1769, 343 p.

REYRE Joseph, *L'Ami des enfants* par l'abbé de ***, Paris, chez Dessaint et Saillant libraires, 1770, Tome I.

SAINT-MARC Jean-Paul-André de Razins, marquis de, *Demi-drames ou petites pièces propres à l'éducation des enfants*, chez Monory, 1778, 144 p.

IV - Auteurs antérieurs au dix-huitième siècle

A - Ouvrages littéraires

AULNOY Madame d', *La princesse Belle Etoile et le Prince Chéri*, Introduction de Martine REID, Paris, Gallimard, 2008, 125 p.

HORACE, « Odes » in *Œuvres*, Paris, Garnier Flammarion, 1967, 374 p.

LA FONTAINE, *Œuvres complètes*, vol. I, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, 875 p

MONTAIGNE Michel de, *Essais*, [1580], Tome II, Paris, Imprimerie Nationale, La Salamandre, 1998, 880 p.

PLUTARQUE, *Les vies des hommes illustres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, 1231 p.

ROQUE Adrien (de La), *Lettres inédites de Jean Racine et Louis Racine, précédées de la vie de Jean Racine et d'une notice de la vie de Louis Racine*, Paris, Librairie Hachette, 1862, 458 p.

B - Ouvrages consacrés à l'éducation

COMENIUS, *La grande didactique*, Paris, Editions Klincksieck, 2000, 284 p.

ERASME de Rotterdam Didier, LA SALLE Jean-Baptiste de, BERGSON Henri, *La Bienséance, la civilité et la politesse enseignées aux enfants*, Paris, Editions Jean-Michel Place – LeCRI, 1992, 294 p.

ERASME de Rotterdam Didier, *De Pueris*, [1530] Introduction de Bernard Jolibert, Editions Klincksieck, 1990, 133 p.

FENELON François de Salignac de la Mothe-, *De l'éducation des filles*, [1687], in *Œuvres I*, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 92-171.

FENELON François de Salignac de la Mothe-, *Les Aventures de Télémaque*, [1699] Paris, Editions Gallimard, Folio classique, 1995, 478 p.

LOCKE John, *Quelques pensées sur l'éducation*, [1693], Librairie Philosophique J. Vrin, 1992, 288 p.

MAINTENON Françoise d'Aubigné marquise de, *Comment la sagesse vient aux filles*, Paris, Edition Bartillat, 1998, 354 p.

POULLAIN de la BARRE, *De l'éducation des dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et dans les mœurs*, 1674, 358 p.

POULLAIN de la BARRE, *De l'égalité des deux sexes, discours physique et moral, où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*, 1679, 243 p.

V - Auteurs ayant fait allusion à Berquin dans leurs œuvres

BALZAC Honoré de, « Modeste Mignon » in *Œuvres complètes*, volume IV, Paris A. Houssiaux, 1853-1855.

BAUDELAIRE Charles, *Œuvres complètes*, volume II, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1976, 1691 p.

GONCOURT Jules et Edmond de, *Journal, Mémoires de la vie littéraire*, Paris, Robert Laffont, Collection Bouquins, 1989, 1218 p.

YOURCENAR Marguerite, *Archives du Nord*, Paris, Gallimard Folio, 1982, 377 p.

VI - Ouvrages critiques consacrés à Arnaud Berquin ou à la réception de ses œuvres

BRAVO-VILLASANTE Carmen, « Berquin en Espagne », in *Arnaud Berquin – 1747-1791 – Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Pessac, Nous Voulons Lire, 1983, pp. 64-69.

CARRIERE J. M. « Berquin's adaptations from german dramatic literature », In *Studies in philology*, Avril 1935, pp. 608-617.

- CARRIERE J. M. « Notes on Arnaud Berquin's adaptations from english poetry », *The Romanic Review*, XXVI, 4, October-December 1935, pp. 335-340.
- CARRIERE J. M. « Berquin's adaptation from english periodical literature », *Philological Quaterly*, XIII, 3, July 1934, pp. 248-260.
- CARRIERE J. M. « An unpublished letter of Arnaud Berquin », *Modern Langage Notes*, March, 1943, pp. 200-202.
- CARRIERE J. M. « A french adaptation of *Sandford and Merton* », *Modern Langage notes*, April 1935, pp. 238-242.
- CHEREL André, « Berquin », *Revue philomatique de Bordeaux et du Sud-ouest*, 1926, pp.145-157
- DUNKLEY John, « *Berquin's l'Ami des enfants and L'Ami des adolescents : innocence into expérience* », in *Studies on Voltaire and eighteenth century* , 01, 2006, pp. 53 -77.
- DUNKLEY John, « *La femme est née libre, l'éducation des filles dans l'Ami des enfants de Berquin* » in *Sexualité, mariage et famille au dix-huitième siècle sous la direction d'Olga Cragg*, Quebec, Presses de l'Université Laval, 1998, pp. 347-360.
- ELACHMIT Jamal, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des Lumières – Arnaud Berquin 1747-1791*, Thèse pour le doctorat de troisième cycle, Bordeaux, 1988, thèse non publiée.
- ESCARPIT Denise « *L'Ami des enfants : une tentative de bibliographie* », in *Arnaud Berquin – 1747-1791 – Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Pessac, Nous Voulons Lire, 1983, pp. 15-42.
- ESCARPIT Denise, « Arnaud Berquin, Bordeaux 1747 – Paris 1791, sa vie et son œuvre », in *Arnaud Berquin – 1747-1791 – Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Pessac, Nous Voulons Lire, 1983, pp. 5-14.
- ESCARPIT Denise, « Arnaud Berquin, écrivain témoin de son temps », in *Arnaud Berquin – 1747-1791 – Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Pessac, Nous Voulons Lire, 1983, pp. 77-112
- ESCARPIT Denise, « Arnaud Berquin », in *Nous Voulons Lire*, n°92, Décembre 1991, pp. 87-101.
- GENTON François, « Arnaud Berquin et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du dix-huitième siècle » in *Révolution, restauration et les jeunes, 1789-1848, écrits et images*, Paris Didier Eruditions, 1989, p. 47-73.
- GENTON François, « Arnaud Berquin », (notice), *Dictionnaire des Journalistes*, (A-J) sous la direction de Jean SGARD, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, pp. 87-90.

GRAGNON-LACOSTE, *Vie de Berquin*, manuscrit 2123, Bibliothèque municipale de Bordeaux, vers 1860.

KLINGBERG Göte, « L'œuvre de Berquin, problèmes et notes sur ses sources », in *Arnaud Berquin – 1747-1791 – Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Pessac, Nous Voulons Lire, 1983, p. 50-63.

KLINGBERG Göte, « Berquin en Suède », in *Arnaud Berquin – 1747-1791 – Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Pessac, Nous Voulons Lire, 1983, p. 70-73.

LHERETE Annie, « Arnaud Berquin, un traducteur à la fin du dix-huitième siècle » in *Attention, un livre peut en cacher un autre : traduction et adaptation en littérature d'enfance et de jeunesse*, Pessac, Cahier du CERULEJ, n°1, 1985, pp. 75-85.

MARCOIN Francis, « L'Ami des enfants ou le médiateur dans les ouvrages d'Arnaud Berquin », *Spirale, Revue de recherche en éducation*, n°17, 1996, pp. 51-68.

MARTIN Angus, « The dynamic concept of morality in eighteenth century french fiction from Marmontel to Berquin », in *Studies in century culture*, 6, 1977, pp. 285-302.

MARTIN Angus, « Notes sur l'Ami des enfants de Berquin et la littérature enfantine en France aux alentours de 1780 », in *Dix-Huitième Siècle*, n° 6 Lumières et Révolution, 1974, pp. 299-308.

ROBINE Nicole, « La leçon de choses d'Arnaud Berquin », in *Arnaud Berquin – 1747-1791 – Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Pessac, Nous Voulons Lire, 1983, pp. 138-141.

SUFFRAN Michel, « Berquin ou l'oiseau-livre », in *Arnaud Berquin – 1747-1791 – Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Pessac, Nous Voulons Lire, 1983, pp. 113-118.

VAGNE-LEBAS Mireille, « Du côté des petites filles ...chez Arnaud Berquin », in *Arnaud Berquin – 1747-1791 – Bicentenaire de l'Ami des enfants*, Pessac, Nous Voulons Lire, 1983, pp. 131-137.

VII - Histoire littéraire

A - Histoire du livre et de la lecture

ANDRIES Lise, *La Bibliothèque bleue au dix-huitième siècle : une tradition éditoriale*, Oxford, Voltaire Foundation at the Taylor Institution, 1989, 211p.

BIRN Raymond, *La Censure royale des livres dans la France des Lumières*, Paris, Collège de France – Odile Jacob, 2007, 179 p.

- BROUARD-ARENDS Isabelle (dir), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, 719 p.
- CHARTIER Roger, *Culture écrite et société - l'ordre des livres (XIV^e – XVIII^e siècle)*, Paris, Editions Albin Michel, Collection Bibliothèque Albin Michel – Histoire, 1996, 229 p.
- DARNTON Robert, *L'Aventure de l'Encyclopédie, 1775 -1800, un best-seller au siècle des Lumières*, Paris, Librairie académique Perrin, 1982, 630 p.
- FEBVRE Lucien, MARTIN Henri-Jean, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, Bibliothèque de l'évolution de l'humanité, 1999, 588 p.
- GOULEMOT Jean-Marie, « Auteur, lecteur et écriture dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle » in *Textuel*, 22, 1989, pp. 59-66.
- MOUNIN Georges, *Les Belles infidèles*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Lille, Collection Etude de la traduction, 1994, 108 p.
- RICHTER Noë, « Prélude à la bibliothèque populaire, la lecture du peuple au siècle des Lumières », *Bulletin des Bibliothèques de France*, tome 24, n°6, 1979, pp. 285-297.
- VERNUS Michel, *Histoire du livre et de la lecture de l'invention de l'imprimerie à nos jours*, Dijon, Bibliest, 1995, 117 p.
- WEST Constance B. « La théorie de la traduction au dix-huitième siècle par apport surtout aux traductions françaises d'ouvrages anglais », *Revue de littérature comparée*, 1932, pp. 330-355.

B - Histoire de la littérature d'enfance et de jeunesse

- BAY André, « La littérature enfantine », in *Histoire des littératures*, Encyclopédie de la Pléiade, sous la direction de Raymond QUENEAU, Volume III, Paris, Edition Gallimard, 1958.
- CARADEC François, *Histoire de la littérature enfantine en France*, Paris, Éditions Albin Michel, 1977, 271 p.
- CETLIN J. « L'édition des livres pour enfants en Suisse romande : morale, patriotisme, esthétisme » in PINHAS L., in *Situation de l'édition francophone d'enfance et de jeunesse*, Paris, Editions de l'Harmattan, 2008, pp. 81-94.
- DUPUIS Marc, « Un genre mineur devenu majeur », in *Le Monde de l'Éducation*, Décembre 2008, pp. 72-73.

ESCARPIT Denise, VAGNE-LEBAS Mireille, *La Littérature d'enfance et de jeunesse*, Paris, Hachette Jeunesse, 1988, 270 p.

GAIOTTI Florence, « Du droit de parler à l'expérience de la parole » in *Expérience de la parole dans la littérature de jeunesse*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, pp.9-36.

GOUREVITCH Jean-Paul, *La littérature de jeunesse dans tous ses écrits*, Paris, Editions du CRDP –Académie de Créteil, 1998, 127 p.

HAZARD Paul, *Les Livres, les enfants et les hommes*, Paris, Flammarion, 1932, 278 p.

HUGUET Françoise, *Les Livres pour l'enfance et la jeunesse de Gutenberg à Guizot*, Paris, INRP – Klincksieck, 1997, 413 p.

JAN Isabelle, *La littérature enfantine*, Paris, Editions ouvrières, 1969, 166 p.

MANSON Michel, *Les Livres pour l'enfance et la jeunesse sous le Révolution de 1789 à 1799*, Paris, INRP, 1989, 272 p.

MASSEAU Didier, « La littérature enfantine et la Révolution : rupture ou continuité ? » in *L'Enfant, sa famille et la Révolution française*, Paris, Olivier Orban, 1990, pp. 263-469.

NEGRONI Barbara (de), « La Bibliothèque d'Émile et de Sophie (La fonction des livres dans la pédagogie de Rousseau) », *Dix-Huitième Siècle*, n° 19, 1987, pp. 379-390.

NIERES-CHEVREL Isabelle, « Avant-propos », in *Revue de Littérature comparée*, 2002 – 4, n°304, pp. 413-420, distribution électronique CAIRN.

http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=RLC_304_0413

POSLANIEC Christian, *Des Livres d'enfants à la littérature de jeunesse*, Paris, Gallimard découverte/ Bibliothèque nationale de France, 2008, 127p.

SORIANO Marc, *Guide de la littérature pour la jeunesse*, Paris, Editions Delagrave, 2002, 568 p.

C- Etudes critiques d'histoire littéraire

CALVET Jean, *L'Enfant dans la littérature française des origines à 1870*, Paris, Edition F. Lanore, 1930, 215 p.

CAREY Brycchan Dr, Kingston University, Surrey, United Kingdom,
<http://www.brycchancarey.com/abolition/day.htm>

EDELSTEIN Melvin Allen *La Feuille villageoise : communication et modernisation dans les régions rurales pendant la Révolution*, Paris, Bibliothèque nationale, 1977, 351 p.

GENTON François, *La découverte du théâtre allemand (1750-1772) contribution à une étude de la fortune et de l'image de la littérature allemande en France au XVIIIe siècle*, Thèse soutenue à Metz, 1988, thèse non publiée

GEVREY Françoise, BOCH Julie, HAQUETTE Jean-Louis (dir.), *Ecrire la nature au XVIIIe siècle : autour de l'abbé Pluche*, Paris, Editions des Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2006, 406 p.

GOULEMOT Jean-Marie, « Proposition pour une réflexion sur l'épistémologie des recherches dix-huitiémistes », in *Dix-Huitième Siècle*, numéro spécial, n° 5, 1973, pp. 67-80

GOULEMOT Jean-Marie, MASSEAU Didier, TATIN-GOURIER Jean-Jacques, *Vocabulaire de du XVIIIe siècle*, Paris, Editions Minerve, 1996, 240 p

GRANDEROUTE Robert, *Le Roman pédagogique de Fénelon à Rousseau*, Berne, New York, Peter Lang éditions, 1983, 2 volumes, 1291 p.

LEE Hyo-Sook, « Les Contes de Mme de Genlis : Lieux communs et Particularités », in *Anecdotes, Faits-Divers, Contes, Nouvelles 1700-1820*, Actes du Colloque d'Exeter, septembre 1998, Malcom COOK, Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIEVAL (éds), *French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries*, n° 5, Peter Lang ed., pp. 253-272.

MARCHAL Roger, « La religion dans le *Dictionnaire philosophique* » de Voltaire : *variation et tradition*, *Studies on Voltaire and Eighteenth Century*, 2, 2002, pp. 233-241.

MAUZI Robert, « Ecrivains et moralistes du XVIII^e siècle devant les jeux de hasard », in *Revue des Sciences Humaines*, N°90, Avril-Juin 1958, Lille, Faculté des Lettres et Sciences humaines, Paris, Editions José Corti, p. 219 – 256.

PLAGNOL-DIEVAL Marie-Emmanuelle, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIIIe siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, 440 p.

RAUCH Alan, Associate professor, University of North Carolina at Charlotte : <http://www.english.uncc.edu/arauch/ThomasDaySM.html>

ROBERT Raymonde, *Le Conte de fée littéraire en France, de la fin du XVII à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Editions Honoré Champion, 2002, 558 p.

SABATIER Robert, *Histoire de la poésie française*, Vol. V : *La Poésie du dix-huitième siècle*, Paris, Editions Albin Michel, 1975, 310 p.

SAMSON Guillemette, « Si Madame de Charrière m'était contée... petit aperçu sur des œuvres menues », in *Anecdotes, Faits-Divers, Contes, Nouvelles 1700-1820*, Actes du Colloque d'Exeter, septembre 1998, Malcom COOK, Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIEVAL (éds), *French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries*, n° 5, Peter Lang ed., pp. 241-252.

TATIN-GOURIER Jean-Jacques, *Le Contrat social en question – Echos et interprétations du Contrat Social de 1762 à la Révolution*, Presses Universitaires de Lille, 1989, 207 p.

TATIN-GOURIER Jean-Jacques, *Lire les Lumières*, Paris, Editions Dunod, 1996, 209 p.

WALTER Eric, « Sur l'intelligentsia des Lumières », in *Dix-Huitième Siècle*, numéro spécial, n°5, 1973, pp. 173-201

VIII - Etudes sur le dix-huitième siècle

A - La société du dix-huitième siècle

AMIABLE Louis, *Une loge maçonnique d'avant 1789 – la loge des Neuf-Sœurs*, augmenté d'un commentaire et d'un commentaire et de notes critiques de Charles Porset, Editions Edimaf, Paris, 1989, 245p.

ARIES Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Editions du Seuil, 1973, 501p.

ARIES Philippe et DUBY Georges (dir.), *Histoire de la vie privée – III - De la Renaissance aux Lumières*, sous la direction de Roger CHARTIER, Paris, Editions du Seuil, 1986, 634 p.

BEAUREPAIRE Pierre-Yves, « Lumières maçonniques et christianisme », *Dix-Huitième Siècle*, n°34, 2002, pp. 27-40.

CRUBELLIER, *L'enfance et la jeunesse dans la société française (1800-1900)*, Paris, Editions Armand Colin, 1979, 389 p.

FERRONE Vincenzo – ROCHE Daniel, *Le Monde des Lumières*, Paris, Editions Fayard, 1999, 637 p.

VOVELLE Michel, *L'Homme des Lumières*, Paris, Editions du Seuil, Collection l'Univers historique, 1996, 483 p.

B - Etudes sur Bordeaux au dix-huitième siècle

Archives historique de la Gironde et du Sud-Ouest, volume 30 et 32, Bordeaux, 1897

BUTEL Paul – POUSSOU Jean-Pierre, *La Vie quotidienne à Bordeaux au dix-huitième siècle*, Paris, Hachette, 1991, 347 p.

BUTEL Paul, *Les négociants bordelais, l'Europe et les îles au dix-huitième siècle*, Paris, Editions Montaigne-Aubier, 1974, 427 p.

COUTURA Johel, *La Franc-maçonnerie à Bordeaux (XVIIIe – XIXe siècles)*, Marseille, Editions Jeanne Laffitte, 1978, 277 p.

COUTURA Johel, « Le Musée de Bordeaux », in *Dix-Huitième Siècle*, n°19, 1987, pp. 149-164.

ESPAGNE Michel, *Bordeaux – Baltique : la présence culturelle allemande à Bordeaux au XVIII^e et au XIX^e siècle*, Editions du CNRS, 1991, 245 p.

Livre des Bourgeois de Bordeaux (XVII^e et XVIII^e siècles), Société des Archives historiques de la Gironde, Bordeaux, G. Gounouilhou imprimeur, Féret et fils libraires, 1898.

NICOLAÏ Alexandre, « Etude de mœurs bordelaises au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle – La passion des cartes », in *Revue philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 1905, p. 289 – 308.

Revue philomatique de Bordeaux et du Sud-ouest, Bordeaux, 1926

C - Etudes des mentalités

BONNET Jean-Claude, *Naissance du Panthéon*, essai sur le culte des grands hommes, Paris, Collection l'esprit de la Cité, Editions Fayard, 1998, 414 p.

DELUMEAU Jean – ROCHE Daniel, *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, 1990, 477 p.

GOULEMOT Jean-Marie, « L'enfant et l'adolescent, objets et sujets du désir amoureux dans le discours des lumières », *Modern Langage Notes*, n° 117, 2002, by the John Hopkins University Press, pp. 710-721.

FREUNDLICH Francis, *Le Monde du jeu à Paris 1715-1800*, Paris, Editions Albin Michel, Collection Bibliothèque Albin Michel – Histoire, 1995, 294 p.

GALLIANI Renato, *Rousseau le luxe et l'idéologie nobiliaire, étude socio-historique*, Oxford, Voltaire foundation, 1989, 411p

HUNT Lynn, « Philanthropie », in *L'Europe des Lumières* sous la direction de Vincenzo Ferronne et Daniel Roche, Paris, Editions Fayard, 1999, pp. 325-330.

JULIA Dominique, « Le prêtre », in *L'Homme des Lumières*, sous la direction de Michel Vovelle, Paris, Edition du seuil, L'Univers historique, 1996, pp. 391-431.

LANGLOIS Claude, « La morale économique en procès dans la seconde moitié du dix-huitième siècle : *De L'usure* de Jean-Joseph Rossignol (1787-1804), *Studies on Voltaire and Eighteenth Century*, 2002, 02, p 45-57.

LARTHOMAS Jean-Paul, « Le moraliste selon Shaftesbury », in *La Morale des moralistes*, Jean DAGEN (dir.), Paris, Editions Champions, 1999, pp. 149-154.

LEVY Marie-Françoise (dir.), *L'Enfant, sa famille et la Révolution française*, Paris, Olivier Orban, 1990, 491 p.

LOGETTE Aline, « Prévoyance sociale ou charité », in *Dix-Huitième Siècle*, n°16, 1984, pp. 253-259.

MASSEAU Didier (dir.), *Les marges des Lumières françaises (1750-1789)*, Actes du colloque des 6-7 décembre 2001, Université de Tours, Genève, Editions Droz, 2004, 286 p.

MASSEAU Didier, *Les ennemis des philosophes, l'antiphilosophie au siècle des Lumières*, Paris, Editions Albin Michel, Bibliothèque Albin Michel Idées, 2000, 451 p.

MAUZI Robert, « Les maladies de l'âme au dix-huitième siècle », in *Revue des sciences humaines*, N°90, Octobre - Décembre 1960, Lille, Faculté des Lettres et Sciences humaines, Paris, Editions José Corti, p. 459 – 494.

MAUZI Robert, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, Editions Albin Michel, Bibliothèque de l'Evolution de l'humanité, 1994, 725 p.

STAROBINSKI Jean, *L'invention de la liberté 1700-1789* suivi de *Les emblèmes de la Raison*, Paris, Editions Gallimard, 2006, 392 p.

TATIN-GOURIER Jean-Jacques, « L'homme du peuple au Panthéon » in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, société d'histoire moderne, Tome XXXII, Octobre – Décembre 1985, pp. 537 – 560.

VAN DIJK Suzan « Les femmes se lisaient-elles ? Présentation d'un instrument de recherche » in *Lectrices d'Ancien Régime*, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 303 – 315.

VINCENT-BUFFAULT Anne, *L'exercice de l'amitié, pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Editions du Seuil, Collection La Couleur de la vie, 1995, 317 p.

VINCENT-BUFFAULT Anne, *Histoire des larmes*, Paris, Editions Rivages, 1986, 259 p.

IX - Histoire de l'éducation

A - Histoire générale

COMPAYRE Gabriel, *Histoire critique des doctrines de l'éducation depuis le XVI^e siècle*, Paris, Editions Hachette, 1911, 2 volumes, 460 + 437 p.

CHARTIER Roger, COMPERE Marie-Madeleine, JULIA Dominique, *L'éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Editions SEDES, 1976, 304 p.

LEBRUN François, VENARD Marc, QUENIART Jean, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation*, Tome II, 1480 – 1798, Paris, Editions Perrin, 2003, 691 p.

SNYDERS Georges, *La Pédagogie en France au XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 459 p.

B - Etudes critiques

BISSIERE Michèle, « Riballier et l'éducation des femmes », in *Sexualité, mariage et famille au XVIIIe siècle*, sous la direction d'Olga CRAGG, avec la collaboration de Rosena DAVISON, Quebec, Presses de l'Université Laval, 1998, pp. 361-369.

CHANFRAULT Marie-Françoise, « Education », *Inventaire Voltaire*, Paris, Gallimard, Quarto, 1995, pp. 460-461.

DAINVILLE François (de), *L'éducation des jésuites (XVIe – XVIIIe siècles)*, Paris, Editions de Minuit, 1978, 570 p.

GAULLIEUR Ernest, *Histoire du collège de Guyenne*, Sandoz et Fischbacher éditeurs, Paris, 1874, 576 p.

JOLIBERT Bernard, *Raison et éducation*, Paris, Editions Klincksieck, 1987, 142 p.

LHERETE Annie, « L'enfant, son livre, son éducation à la fin du dix-huitième siècle », in *Stanford French Review*, III, 2, 1979, pp. 243-260.

PEROL Lucette, « Plan d'éducation et modèle politique dans l'encyclopédie », in *Dix-Huitième Siècle*, n°17, 1985, pp. 337-350.

PEYRONNET Pierre, « Le théâtre d'éducation des jésuites », in *Dix-Huitième Siècle*, n°8, 1976, pp. 107-121.

ROUET Gilles, *L'Invention de l'école*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, 300 p.

SONNET Martine, *L'éducation des filles au temps des lumières*, préface de Daniel Roche, publié avec le concours du CNRS, Paris, Edition du Cerf, collection Histoire, 1987, 354 p.

VARGAS Pierre (de), « L'éducation du « petit Jullien », agent du comité de salut public », in *L'Enfant, la famille et la Révolution française*, sous la direction de Marie-Françoise LEVY, Paris, Olivier Orban, 1990, pp. 219-239.

X - Ouvrages d'Histoire (politique – géographie – biographies)

CHAUSSINAND-NOGARET Guy, *D'Alembert, une vie d'intellectuel au siècle des Lumières*, Paris, Editions Fayard, 2007, 447 p.

CORNETTE Joël, *Histoire de la France – Absolutisme et Lumières 1652-1783*, Editions Hachette, 2000, 288 p.

GARAUD Michel, *Langoiran, ancienne baronnie de l'Entre-Deux-Mers*, Portets, Editeurs : Michel Garaud et imprimerie biblique, 1990, 257 p.

PARISSET François Georges (dir.) « Histoire de Bordeaux » in *Bordeaux au XVIIIe siècle*, volume V, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 1968, 723 p.

PETITFILS Jean-Christian, *Louis XVI*, Editions Perrin, 2005, 1115 p.

POIRIER Jean-Pierre, *Turgot : Laissez-faire et progrès social*, Paris, Editions Perrin, 1999, 459 p.

TUCOO-CHALA Suzanne, *Charles-Joseph Panckoucke et la librairie française, 1736-1798* Marrimpouey Jeune, Jean Touzot éditeurs, 1977, 558 p.

XI - Dictionnaires et ouvrages biographiques de référence

Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux, Paris, E. Dentu.

DELON Michel (dir.) *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Quadrige Presses Universitaire de France, 2007, 1299 p.

FELLER F. X. *Biographie universelle ou Dictionnaire des hommes qui se sont fait un nom, par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes*, Tome I, J. B. Pelagaud et Cie, imprimeurs libraires de NSP le Pape, Lyon-Paris, 1856.

HAAG Eugène et Emile, *La France protestante*, Volume VI, Genève, Editions Slatkine, 1966.

LIGOU Daniel, *Dictionnaire de la Franc-maçonnerie*, Edition de Navarre, 1998.

MICHAUD, *Biographie universelle et moderne*, Paris, 1843.

SGARD Jean, *Dictionnaire des Journaux*, (dir.), 2 volumes, Paris, Universitas, 1991.

De nombreux ouvrages du dix-huitième siècle et antérieurs ont pu être consultés sur le site de :

Gallica, Bibliothèque numérique : <http://gallica.bnf.fr>

Annexes

Annexe 1

Idylles et Romances

Bibliothèque des enfants, Edition de Genève 1796

Table des pièces contenues dans ce volume

Idylles

Préface	5
I – L’Incendie	11
II – L’Oiseau	15
III – Les deux Tombeaux	17
IV – L’Orage	22
V – Les Grâces	26
VI – Le Panier	29
VII – L’Agneau	36
VIII – Le Naufrage	39
IX – La Surprise	43
X – Le Troupeau désaltéré	45
XI – Le Pêcheur	49
XII – Les petits Enfants	51
XIII – Les Délices de l’Hymen	56
XIV – La Promesse trop bien gardée	62
XV – L’Espérance	65
XVI – L’Inconstance ou le pauvre Philène	71
XVII – L’Orage favorable	75
XVIII – Les Bergères au bain	78
XIX Le Torrent	88
XX – Le petit Berger bienfaisant	90
XXI – Le Présage	95
XXII – La Tempête	97
XXIII – La Chanson de la nuit	101
XXIV – Le Sénateur devenu berger	103

Romances

I – Plaintes d’une femme abandonnée par son amant, auprès du berceau de son fils	111
II – Le Pêcheur	115
III – Le Lit de Myrté	118
IV – L’Inconstance	121
V – Le Berceau	124
VI – L’Hermite	128
VII – Le pauvre Philène	135
VIII – L’Innocence reconnue	
Première partie	139
Seconde partie	144
Troisième partie	148

<i>Pygmalion</i> , scène lyrique	153
----------------------------------	-----

Annexe 2

Choix de tableaux tirés de diverses galeries anglaises

Editions d'Amsterdam et Paris, 1775

Table des pièces contenues dans ce volume

Préface	I
Portrait de l'auteur de l' <i>Oisif</i>	1
Portrait de Dick Shifter	8
Le Mari de vingt femmes	25
Portrait de Sophron	37
Tableau des études d'un juriconsulte	45
Tableau du siècle	55
Tableau de la vie d'un officier retiré	65
Portrait de miss Neat	75
Cadre pour les portraits de tous les auteurs	84
Tableau représentant la détresse de la femme d'un baronnet qui prétend à l'élection de son comté	93
Portrait d'une harmoniphile	102
Portrait d'un antiquaire	114
Tableau d'un théâtre de province	124
Portrait du diable ou de la femme jalouse	132
Tableau représentant une manufacture littéraire	142
Portrait de Montano	155
Pièce sans titre	164
Portrait d'une bourgeoise honteuse de l'être	172
Portrait d'un fleuriste	182
Les Jardins de l'Espérance	189
Tableau de la vie de l'auteur du <i>Connaisseur</i>	204
Tableau des diverses espèces d'amours	219
Tableau d'une ménagerie	235
L'océan littéraire	243
Portrait du ***	257
Portrait de la ***	368
Tableau des différents états de la vie d'Hassan	278

Annexe 3

Lectures pour les enfants ou choix de petits contes

Edition de 1785 en cinq volumes

Au Bureau de l'Ami des Enfants

Table des pièces contenues dans les volumes

VOLUME I

Toutes les Grandeurs du monde ne valent pas un bon ami *par Voltaire*
Le Moyen de couler une vie toujours heureuse *par MM. Kleist et Gessner*
Les Soins prévenants des enfants pour leurs pères *par M. Gessner*
L'Enfant bien corrigé *par M. L'abbé Le Monnier*
Le Besoin d'aimer et d'être aimé *par M. de Saint-Lambert*
Les Crimes punis l'un par l'autre *par le même*
Alibée *par Fénelon*
L'Homme bienfaisant même après sa mort, *par M. Gessner*
L'Hospitalité *par La Fontaine*
La Probité récompensée *par un anonyme*
Le bon Fils *par un anonyme*
Les Malheurs de la guerre et les avantages de la paix *par M. Berquin*
Histoire d'un peuple malheureux par le crime et heureux par la vertu *par Montesquieu*
Heureux le Père d'un si bon fils *par M. Gessner*
La Saignée *par M. Garnier*
Le petit Berger bienfaisant *par M. Berquin*
La mauvaise Mère et le bon fils *par M. Marmontel*
Le Courage de l'amitié *par M. d'Arnaud*
La Tendresse filiale *par M. Berquin*

VOLUME II

Lettre d'un père sur l'ingratitude de son fils
Le bon Fils
Courage et bienfaisance d'un paysan
L'Ami fidèle
On Trouve partout de bonnes gens, même chez les sauvages
La Dette de l'humanité
La Bergère bienfaisante
Traité de piété filiale
Trait de justice
Trait d'amitié fraternelle
Oraison funèbre d'un paysan
Les Revenants
L'Education singulière d'un moineau
Le Cadet généreux
L'Hospitalité
Les Etrennes

VOLUME III

La Mort de l'homme vertueux et bienfaisant
Qu'il est beau de faire des heureux
Le Bonheur dans la médiocrité
Morceaux choisis dans les chœurs de Racine
La généreuse Confiance de l'homme de bien
Le Respect des lois
Il n'est point d'amitié sans la vertu
Le bon Roi
La Vie de l'homme est le voyage d'un jour
Les Douceurs du travail
Un Cœur vertueux ne saurait être insensible à une bonne action
La Prospérité ne nous doit pas faire oublier nos anciens amis
Le Bonheur champêtre
Variétés
Les Flatteurs confondus
L'Habit sans galons
La Reconnaissance récompensée exemple de modestie
Exemple de modération
L'heureuse Acquisition
La vraie Générosité
Le Préjugé de naissance est un grand obstacle à une bonne éducation
L'Amour filial mis à l'épreuve
Les Aventures d'Aritonoüs

VOLUME IV

Lettre de Monsieur Jean-Jacques Rousseau à un jeune homme qui demandait à s'établir à
Montmorency
Le Duel, conte moral
La Nécessité des bons principes
Epître à un ami revenant de l'armée
Lettre d'une jeune Demoiselle à son amie, sur un trait de vertu de son amant
Le Secours généreux
Le jeune Homme vertueux
Histoire de M. Belton
Les Avantages de la médiocrité

VOLUME V

La Justice et la clémence de Dieu
La Résignation
La Prière
Les Sœurs de lait

Annexe 4

L'Ami des enfants

Edition de Genève – 1796

Quatre volumes comportant chacun trois tomes Chaque tome contient deux numéros du mensuel.

Table des pièces contenues dans les volumes

VOLUME I

Tome 1	Le petit Frère	3
	Les quatre Saisons	19
	La Neige	27
	Amand	41
	Caroline	51
	Le petit Joueur de violon, <i>drame</i>	53
	Le Serin	113
	Les Enfants qui veulent se gouverner par eux-mêmes	129
	Les Buissons	147
	Joseph	154
La petite Glaneuse, <i>drame</i>	163	
Tome 2	Clémentine et Madelon	1
	Jacquot	29
	Les Maçons sur l'échelle	59
	L'Epée, <i>drame</i>	65
	Philippine et Maximin	101
	L'Agneau	109
	Le Cep de vigne	115
	Caroline	120
Le Fermier	122	
Les Pères réconciliés par leurs enfants, <i>drame</i>	145	
Tome 3	Romance	3
	La petite Fille trompée par sa servante	7
	Le Vieillard mendiant	33
	Les Douceurs de la sociabilité	44
	Un bon Cœur fait pardonner bien des erreurs, <i>drame</i>	50
	Le vieux Champagne	108
	Denise et Antonin	126
	La petite Fille grognon	131
	Le Contretemps utile	139
	Le Page, page	145

VOLUME II

Tome 4	Maurice	1	
	Le Parricide	51	
	Jacinthe	57	
	La Vanité punie, <i>drame</i>	63	
	Les Douceurs du travail	101	
	Le Nid des moineaux	117	
	Les deux Pommiers	127	
	Si les Hommes ne te voient pas, Dieu te voit	133	
	Le bon Fils, <i>drame</i>	145	
Tome 5	La Physionomie	3	
	Narcisse et Hypolite	27	
	Le Parvenu	37	
	La Levrette et la bague, <i>drame</i>	50	
Tome 6	La Poule	105	
	Les petites Couturières	123	
	L'Amour de Dieu et de ses parents	145	
	Le Congé, <i>drame</i>	151	
Tome 7	Georges et Cécile	1	
	L'Esprit de contradiction	15	
	Castor et Pollux	29	
	La Petite fille à moustaches	37	
	La Cicatrice	43	
	Le Fourreau de soie	51	
	L'Incendie, <i>drame</i>	65	
	Le grand Jardin	109	
	Colin-Maillard, <i>drame</i>	139	

VOLUME III

Tome 7	Les Jarretières et les manchettes	3	
	Abel	11	
	Couplets de Maurice	21	
	Le Compliment de la nouvelle année	39	
	Les Etrennes, <i>drame</i>	39	
	Le Retour de croisière, <i>drame</i>	103	
	La Guerre et la paix	165	
	Euphrasie	191	

Tome 8	Le sage Colonel	1
	La Cupidité doublement punie	8
	Les Joueurs, <i>drame</i>	11
	Le Déjeuner - Les trois Gâteaux	99
	Fi ! le vilain Charmant	113
	Papillon, joli papillon	120
	Le Soleil et la lune	121
	Le Rosier à cent feuilles et le genêt d'Espagne	129
	Les Bouquets	133
	Le Cadeau	139
	Le Ramoneur	145
	Les Cerises	148
	La petite Babillarde	153
	Main chaude	162
	L'Oiseau du Bon Dieu	165
	Le menteur corrigé par lui-même	171
	Le Secret du plaisir	177
	Les Tulipes	183
	Les Fraises et les groseilles	187
	Les Egards et la complaisance	190
Le Nid de fauvette	197	

Tome 9	Le Déserteur, <i>drame</i>	3
	Le Lit de mort	127
	Pascal	151
	Le Sortilège naturel	169

VOLUME IV

Tome 10	L'Homme est bien comme il est	3
	L'éducation à la mode	37
	La bonne Mère	104
	L'Emploi du temps	106
	Le Forgeron	113
	L'Orpheline bienfaisante	117
	Les Bottes crottées	125
	Les Caquets	129
	Le Père de famille	137
	Julien et Rosine	146
La Séparation	149	
L'Ecole des marâtres, <i>drame</i>	159	

Tome 11	Le Luth dans la montagne	1
	Le Service intéressé	25
	Le Désordre et la malpropreté	36
	Le Bouquet qui ne flétrit jamais	45
	L'Ecole militaire, <i>drame</i>	61

Tome 11

Le Luth dans la montagne	1
Le Service intéressé	25
Le Désordre et la malpropreté	36
Le Bouquet qui ne flétrit jamais	45
L'Ecole militaire, <i>drame</i>	61
La Montre	103
Caroline	121
Les Oies sauvages	123
Un petit Plaisir changé contre un plus grand	127
Mathilde	150
La Suite de l'école militaire	155
Le bon Fils	197

Tome 12

La Perruque, le gigot, les lanternes, les sacs d'avoine et les échasses	1
Le Trictrac	26
Romance : L'Innocence reconnue	39
La tendre Mère	50
Le petit Prisonnier	106
Le vieux Laurent	121
Elsy Campbell	126

Annexe 5

L'Ami de l'Adolescence

Edition de Genève – 1796

Deux volumes comportant six tomes

Table des pièces contenues dans les volumes

VOLUME I

Tome 1	L'Inconstant	1
	La Flatterie	36
	Couplet chanté par Caroline à sa maman le jour de sa fête	55
	Réponse badine à une lettre italienne de ma petite amie Caroline	56
	La Caverne de Castle-Town	58
	Les jeunes époux, <i>idylle</i>	72
	Le Paysan bienfaiteur de son pays	77
	L'Ami de l'Adolescence ou système du monde mis à la portée de cet âge	109
Tome 2	Charles Second, <i>drame</i> en 5 actes	7
	Aventures de Charles II dans sa fuite	186
Tome 3	Relation d'un naufrage sur l'île Royale	5
	Lettres de Julie de Mersan à Emilie de Beaumont	87
	Réponse d'Emilie de Beaumont à Julie de Mersan	92
	Pythias et Damon, <i>drame</i>	111
	Le Siège de Colchester, <i>drame</i>	145

VOLUME II

Tome 4	L'honnête Fermier, <i>drame</i>	3
	Le Procès	1
Tome 5	Le Temps perdu et regagné	10
	François et Antonin	22
	L'Orgueil puni	43
	L'Accroissement de famille	51
	Le Duel comique	63
	Le petit Grandisson	74
	La Sœur-maman, <i>drame</i>	99

Tome 6	Antoine et son chien	1
	La Rente du chapeau	20
	La première Epreuve du courage	28
	Les jeunes Officiers à la garnison, <i>drame</i>	45

Annexe 6

Le Livre de Famille

Edition de Genève – 1796

Deux tomes réunis en un volume

TOME PREMIER

L'Obéissance	3
La Justice	13
La Fidélité à sa parole	26
L'Utile avant l'agréable	34
La Propriété ou le tien et le mien	45
Les Chats	62
Les Egards dus à nos serviteurs	67
Le Vol	76
Le Travail	85
Le Danger de crier pour rien	93
La Conscience	104
Les Œufs	124
La toile, le papier	135
Les Chiens	145
Le Beurre	155
Tout un Pays réformé par quatre enfants	166
L'Air	208
La Croissance des plantes	217

TOME SECOND

La Pluie	1
Les Vapeurs	7
Les Nuages	13
La Pluie	24
Les Suites fâcheuses de la colère	35
Les cinq Sens	45
Les Sensations	60
L'Âme des bêtes	67
L'Homme, supérieur aux animaux	77
Imagination	88
Mémoire	93
Raisonnement, jugement	99
Liberté, volonté	111
Fable, conte, histoire	118
Les Bœufs en querelle, fable	125
L'aveugle et le boiteux, conte	138
Besoins généraux et particuliers des Hommes	149
Les Avantages de la société	160

Mémoire, commerce, marchands
Richesse, capital, intérêts

180
201

Résumé en français

Au dix-huitième siècle, la question de l'éducation fut posée avec force. Sous l'impulsion des philosophes des Lumières, des auteurs vont répondre à cette nouvelle demande : instruire en amusant. Arnaud Berquin est l'un d'eux. Il est connu pour être l'auteur du premier périodique pour la jeunesse : *L'Ami des enfants*.

Le parcours singulier de cet écrivain bordelais l'a mis au contact des hommes des Lumières les plus influents du dernier quart du siècle. Nous avons abordé son œuvre, qu'elle s'adresse aux amateurs d'idylles et de romances, à la jeunesse avec les livres d'enfance, périodiques ou romans d'éducation, aux habitants des campagnes sous la Révolution. Les gazettes littéraires nous ont permis d'apprécier le succès d'un auteur qui vécut de sa plume. L'étude des textes nous a donné la mesure de son engagement constant au côté des philosophes et sa démarche novatrice pour insuffler l'esprit des Lumières à l'enfance à travers un discours moral, religieux, éducatif et politique.

Mots-clés : ARNAUD BERQUIN – DIX-HUITIEME SIECLE – EDUCATION – MORALE – LUMIERES – LITTERATURE D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

Résumé en anglais

In the eighteenth century, a great deal was said about Education by the philosophers of the Enlightenment. They saw in it the way to promote morality and progress. Under of their impulse, some authors tried to answer their new request : how to teach while enjoying oneself. Arnaud Berquin is one of them. He is known as the author of the first periodical for youth : *L'Ami des enfants*.

During his life, this writer met the most important of the philosophers of the Enlightenment from the end of the century. We have studied his whole works, the poetic part, with idylls and romances, the youth part with periodic and children's books, and finally a periodical for rural people, in the Revolution's time. The literary gazettes told us that Arnaud Berquin was estimated so he had the capacity to live on his writing. The study of the texts shows us a man who was engaged to promote the Enlightenment ideas to young people through a purpose based on morality, religion, education and politics.

Mots-clés : ARNAUD BERQUIN – EIGHTEENTH CENTURY – EDUCATION – MORAL – ENLIGHTENMENT – LITTÉRATURE FOR CHILDREN